

LE PRISME
ENCYCLOPEDIE
MORALE DU DIX-
NEUVIEME SIECLE
ILLUSTRE PAR...



2/6/11.



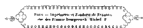
Ex Libris Joannis Henrici
1874

•

•

•

LE PRISME.



LE
PRISME

ENCYCLOPÉDIE MORALE

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Révisé par

MM. DUMIER, LAGNIET, UGARNE,
GRANDVILLE, MALAPTE, WEISSONIER, PAUQUET,
PENGUILLY, RAYMOND PELEX, TRIMOLET.



PARIS.

L. CURMER, ÉDITEUR,

10, RUE DE RICHELIEU,

SEPTIÈME

MONTMARTRE

LE PRISME,

ALBUM DES FRANÇAIS.

L'ENFANT CHARMANT.



« Non, ce n'est pas parce qu'il est mon enfant, mais il faut avouer qu'il est charmant ! »

Fendez un pèch n'importe où, et vous êtes certain d'en tirer sortir cette phrase de sa bouche paternelle.

Or, entrez par hasard, ou mieux dit, pour votre malheur, chez un propriétaire de ce trésor. Dès l'antichambre, vous êtes assailli par un, deux ou trois enfants charmants; car il n'est pas dans l'obligation des pères et des mères de n'avoir qu'un enfant charmant. *Tant plus il y en a, comme dirait notre apôtre Odry, tant plus il y en a de charmants !*

L'un vous étourdit de son tambour, l'autre vous jette à travers jambes sa toupie d'Allemagne, un troisième se pend à vos bras, l'autre se pend à votre habit.

À cette vue, et surtout à ce bruit, l'étranger est plus tenté de s'en aller que d'avancer; déjà il déplore sa visite, et va mettre à exécution son premier projet, lorsque la porte d'un salon en face s'ouvre, et la maman paraît.

« Madame, je... » dit l'étranger en s'avançant vers la mère, qui tient à la main un bus qu'elle reconnaît.



— Pardon, monsieur, je n'entends pas, dit la dame, qui, se tournant calmement vers l'enfant qui jouait du tambourin chantant, ajouta sans élever la voix, ni l'un le moins du monde élever : Alfred, tais-toi, mon garçon, tu empêches monsieur de parler.

— Madame, dit-il, l'étranger interrompa un second fois par la saupie, qui, lancée avec force contre ses jambes, lui arracha presque un cri de douleur et lui fit faire un bond en arrière.

— Est-ce que le petit vous aurait manqué, monsieur ? demanda tranquillement la maman.

— N'y faites pas attention, madame, ce ne sera rien, dit l'étranger frottant la paupière blessée... Je voudrais seulement...

Le père, qui parut alors, dans une riposte de suspension d'armes, les enfants se turent, la maman baissa la tête sur son bas, et se leva de recevoir la maille que, pendant tout ce colloque, elle avait minutieusement sur les pointes de son aiguille.

Retenu hors de l'air lui pendant le jour par les fonctions de son emploi, le père se trouva enrichi de la joie bruyante que sa présence excite, et qu'il attribue à son arrivée, tandis que ce n'est qu'une continuation de conduite de la journée.

« Quel feu ! quelle vie il y a dans ces enfants ! se dit alors le père, se complaisant dans ce qu'il appelle son image ! Et tout est pour lui sujet d'admiration. « C'est comme moi ! Un enfant casse-t-il un verre : « Quelir sifflait dit-il ; il pouvait tous les causer ! r'est comme moi ! » Tombe-t-il et se démonte-t-il un bras : « C'est du vif argent qui coule dans ses veines, dit-il, c'est comme moi ; je ne peux pas venir en place. » Crie-t-il à se casser une veine dans la gorge : « Quel poumon dit-il avec orgueil ; ce sera un Turc, cet enfant-là, il me ressemble... » A-t-il brisé un meuble : « Quelir force ! » Enfin tout, tout, je le répète, est pour ce père un sujet d'admiration et de comparaison avec lui. Oh, pour en revenir, le père rattrape, il reconnaît un de ses anciens amis, camarade de classe, qui arrive d'Afrique.

« Tiens, c'est Eugène, Eugène qui je n'ai pas vu depuis dix ans. Ma femme, c'est Eugène, tu sais... Telles vous deux, enfants. Paul, laisse le bras d'Eugène tranquille. Mon ami, je te présente ma femme, qui m'a donné quatre enfants, quatre enfants charmants, comme tu les vois, qui font tous les quatre mon bonheur. Ma tante, vous deux, enfants, vous me rompez la tête.

— Ils sont un peu bruyants les enfants, dit Eugène en saluant les parents dans un salon où pas un meuble n'était à sa place, et où il fallait un moment à son de trouver un fauteuil qui ne fût reconstruit ni de joujou, ni d'habillement, ni même de débris de déjoujou.

— Bruyants, dit tranquillement la mère en s'asseyant sur une pile de livres à l'accommoder. Mais pas trop, monsieur ; on ne les entend pas aujourd'hui.

— Bruyants ? répéta le mari en regardant Eugène qui avait ouvert de grands yeux étonnés à la réponse de la mère, des yeux qui voulaient dire : « Comment vous les faut-il donc ?

— Bruyants, mon ami c'est de la vie, c'est de la sève, ça, c'est mon sang qui coule dans leurs veines.

— De plus fort en plus fort, eurent alors l'air de dire les yeux d'Eugène, qui de la mère se tournèrent vers le père.

— Mais je veux te les faire connaître en détail, reprit Gaspard. D'abord, mon Paul.

— Cet enfant est adossé à la tête du père ; il a un regard d'une justesse étonnante ; il sera un bon magistrat quand il sera grand. J'ai de lui des traits étonnants ; ma femme en tient un registre, je le ferai lire un jour Paul, regarde monsieur... Hélas, comment le traites-tu, Eugène ?

— Très-bien, dit Eugène.



— C'est mon aîné; il a sept ans. Vois comme il est grand, fort. Du reste, les autres ne lui cèdent en rien. Ernest, approche, approche ici, te dis-je; ne mange donc pas ton pain au beurre comme un gosse; lève les yeux, ouvre-les... plus grands, plus grands. Hein, qu'ils y aient ! Quant à mon Alfred, celui-là est un prodige, c'est un rapet, un vivacité, une pétulance; tout mon portrait, c'est du salpêtre. Imagine-toi, mon cher, qu'il ne peut pas rester en place... Et puis un enfant qui voit tout voir, tout toucher, tout connaître...

— Il doit casser quelquefois, fit observer timidement Eugène en ramassant le bras de son esbrouille, sur lequel il avait voulu s'appuyer, et qui avait cédé et tomba sur le tapis à sa première pression.

— Casser ! il ne fait que cela, mon ami. Du reste, il est bien aidé par ses frères. Les laisse-t-on tout seuls dans une pièce, on dirait que les Cosaques y ont passé... Ma femme me dit bien quelquefois que je devrais m'en fâcher; je le voudrais bien, moi aussi; j'essayai, j'y commença... Oh, mon Dieu ! la bonne volonté ne me manque pas, mais impossible. Mon cher, ça vous n des petites raisons, des réponses, des répliques, que je reste court, moi, devant eux. Non vrai, ce n'est pas parce que ce sont mes enfants; mais, d'honneur, ce sont des enfants charmants. Mais laissons les moutards, et parlons un peu de toi... Alfred, pose ton tambour, te m'injurie.

— Tout à l'heure, papa, quand j'aurai fini mon air.

Et le petit démon, frappant à tour de bras et à faux son tambour, se met à chanter en hurlant : « Il était un p'tit homme. »

« Cet enfant est méconnaissable dans l'air, dit le père avec admiration; il fera un Bouilou ou un Aubert dans quelques années... C'est étonnant comme il aime la musique ! Seulement va arbrer ton air dans l'antichambre, va, mon petit. Ah ça, Eugène, parlons donc un peu de toi, de tes voyages, de tes aventures; car tu dois avoir eu des aventures en Turquie.

— Et des plus piquantes, mon ami, dit Eugène.

— Oh ! conte-nous ça.

Voyant le air non régner à peu près autour de lui, Eugène prit la parole :

« Imagine-toi, Gaspard, qu'un soir à Alger...



— J'espère que mes enfants ne sont pas savages, dit Gaspard en regardant avec satisfaction Ernest, qui grimpait comme un petit chat sur les genoux d'Eugène; s'il te fatigue, mets-le à terre, Eugène.

— Non, mon ami, du tout, dit Eugène qui d'abord avait essayé d'empêcher l'enfant de monter, mais qui, voyant la chose impossible, s'était décidé à l'aider et à l'asseoir. Je te disais donc qu'un soir, par une belle soirée d'Orient.....

Tourne-toi tranquillement, Ern... petit.

— Mais va donc, dit Ernest se démenant sur les genoux d'Eugène, va donc, remue ton genou. Au pas, au pas au trot, au trot ! au galop, au galop ! plus haut, j'y tiens !

— Cet enfant adore le cheval ! dit le père dans l'abaissement devant Ernest. Ce sera un Peanout un jour. Tu disais donc, Eugène, qu'un soir...

Eugène, obligé de faire aller son genou, continue en réprimant un mouvement d'impatience : « Par une belle soirée... »

— Eh bien, Amélie, qu'as-tu à pleurer ? dit le père interrompant encore son ami, pour s'adresser à sa fille, qui tout d'un coup s'était mise à pousser des cris déchirants.

— C'est Ernest qui veut que je monte sur l'autre genou du monsieur, et Paul qui ne veut pas.

— C'est que je veux que tu viennes jouer avec moi à cache-cache, dit Paul impétueusement.

— Et moi, je ne veux pas, réplique Amélie plurant plus fort. Je veux faire comme Ernest, et puisque Ernest tourmente le monsieur, je veux le tourmenter moi aussi.

— Alors, moi, je vais les sauter par derrière, dit Paul, se mettant à grimper le long du fauteuil ; et à l'aide du col d'habit d'Eugène qu'il avait saisi pour se hisser, et auquel il resta un moment suspendu, il finit par atteindre avec assez d'agilité le dossier du fauteuil sur le haut duquel il s'installa en conquérant.

— Précieux, délicieux ! que mon âme, dit le père en se penchant de rire, pendant qu'Eugène, assis sur le bord de son siège pour éviter les pieds de Paul, qu'il dégroutait ses souliers à son habit, avait hissé sur son autre genou Amélie, qui, cette fois, répétait en s'agitant :

— Puisque Ernest tourmente le monsieur, je veux le tourmenter, moi aussi.

— Tu ne t'imagines pas combien cette petite a d'esprit, mon ami, dit Gaspard ; aussi turbulente que ses frères, mais autrement volontaire, je t'assure. Et puis de l'intelligence ; un enfant de cinq ans, qui n'ignore rien.

— Mais tu es trop bon de souffrir toutes leurs petites gentillesse... Mes enfants se fatiguent peut-être ?...

— Peut-être ! machonna entre ses dents Eugène, qui eût à grosses gouttes... Peut-être !... Il est bon... le père... Je t'avoue, mon ami, repêch-il plus haut...

— Qu'ils t'incommodent, n'est-ce pas ?... Diable, c'est qu'ils ne sont pas morts les amours, » acheva Gaspard.

À ces paroles, Eugène dit qu'il cherchait la porte, ou au moins la fenêtre, pour s'échapper au plus vite.

« Ah ! c'est que ce ne sont pas des enfants ordinaires, les miens ! dit le père, le geste superbe d'orgueil. Il est vrai que je les élève moi-même, et que je ne les gâte pas ; d'abord, je déteste les enfants gâtés... Du reste, mon ami, vois-tu, les enfants sentent ce qu'on leur fait : il ne s'agit que de savoir les prendre... Mui, j'en fais ce que je veux... Aussi, au dire de tout le monde, il y en a peu comme les miens ; et ce n'est pas parce que je suis le père... mais, vois !... Ah ! mon Dieu, qu'as-tu donné au col de ton habit ?... »

— Quoi ?... d'écarter Eugène vivement et avec inquiétude.

— On dirait de la graine... ou du beurre... C'est, pardieu, du beurre, affirma Gaspard... Ah ! si je savais lequel de mes coquins a ainsi arrangé ton habit !...

— Je t'en prie, Gaspard, ne les gronder pas, dit Eugène se levant, ce qui força les enfants à descendre de dessus ses genoux, et essayant avec la patience d'un martyr le col de son habit tout abîmé... L'âme meurt m'en aille !...

— Non, reste doué, Eugène, je veux te faire voir comme j'élève mes enfants ici !... Non-tard, lequel de vous a mis du beurre sur l'habit de mon ami ?

— C'est moi, papa, dit Paul toujours juché sur le dossier du fauteuil.

— Très-bien, viens m'embrasser, mon garçon... Hum ! ajoute-t-il, se tournant victorieux

vers son ami, j'espère qu'il n'est pas menteur, celui-là !... Mais que frottes-tu donc à ton pantalon... il est tout noir ?

— Je crois que c'est de l'encre, dit Eugène, distimulant mal sa mauvaise humeur.

— Impossible, mon ami; il n'y a que mes enfants qui auraient pu t'en mettre, et je leur ai défendu d'y toucher... C'est plutôt du charbon.

— Que vois-tu, ce n'est pas du charbon, c'est bien de l'encre, dit Ernest avec effronteries. Tiens, regarde, papa, j'en ai encore les mains toutes remplies.

— Comment, de l'encre ! Vous savez bien pourtant, monsieur Ernest, que je vous avais défendu de toucher à mon écriture; vous y avez donc touché ?

— Oui, papa; mais il ne faut pas me gronder, je n'ai pas mérité.

— Tu es un enfant adorable ! Viens m'embrasser, mon vicux Ernest.

— Papa, dit Amélie en s'avançant vers son père, embrasse-moi aussi.

— Et pourquoi, ma fille ?

— Parce que j'ai causé ton beau sucrier de porcelaine de Sévres.

— Comment, ma fille ! dit la maman avec un grand sang-froid... c'est très-mal, et si je n'étais si pressée après cet ouvrage...

— Ma bonne amie, ne gronde pas cette petite, dit le père avec effusion, elle est trop charmante; vaist s'accuser ainsi, pauvre châtie !... Viens dans mes bras... viens... Un autre père les gronderait, les fouetterait même; eh bien ! qu'est-ce qu'on en ferait ?... des menteuses... tandis que moi, de la manière dont je les élève... non, ce n'est pas parce que ce sont mes enfants... avoue-le, Eugène, ils sont charmants..

— Charmants ! répéta Eugène d'un voix étouffée, et comme si ce mot ne pouvait sortir de son gosier.

— Mais où vas-tu donc, Eugène ?

— Mon ami, dit Eugène de l'air de quelqu'un qui prend une grande résolution, je m'en vais.

— Et le diable, si l'aventure d'Alger... Certes, je ne veux pas le relever si tu as affaire ailleurs; seulement, promets-moi que tu reviendras, demain, ou après... n'est-il pas vrai ?

— Oui, dit Eugène, comme s'il eût dit: bien sûr si tu m'y ratraperas.

Comme il descendait quatre à quatre, on pouvait mettre trop d'espace entre les enfants de son ami et lui, il heurta une personne qui l'avertit par la manche de son habit.

« Mais, si je ne me trompe, c'est Eugène, le camarade de classe de mon fils ! Vous êtes donc arrivé d'Afrique ? et vous avez vu Gaspard, et sa femme et ses quatre enfants ?... Comment les trouvez-vous ?... C'est ça des amours d'enfants, toujours de bonne humeur, ne pouvant rester une minute en place, toujours en l'air, risant, criant, causant, brisant tout, de vrais petits diables, des enfants charmants, en un mot ce n'est pas parce que je suis leur grand-mère... Mais... vrai... »

Eugène pensa laisser la manche de son habit à la grand-mère plutôt que d'attendre la fin de la phrase.

Du reste, qu'on ne s'y trompe pas: n'est pas enfant charmant qui veut. Pour mériter ce titre, il faut être à la fois tracassier et adroit, raisonneur et jolote, tapageur et franc, si avoir surtout beaucoup, mais beaucoup d'esprit.

Toutefois et malgré, Dieu vous garde des enfants charmants. C'est ce que répétait Eugène en s'éloignant à grands pas de la maison de son ami, et se secouant ses bras, ses jambes et son cou, sur lesquels il lui semblait encore sentir les griffes grasseillettes de ces petits démons.

« Où allez-vous donc si vite, mon cher Eugène, dit un monsieur tout habillé de noir, en

passant familièrement son bras sous celui du jeune homme. Parfois) je vous bien aise de vous remémorer... Vous savez que j'ai perdu ma femme?

— Quoi ! vous êtes veuf ? et sans enfant, sans doute ? dit Eugène ayant presque sur les lèvres une félicitation.

— Non, Dieu merci ! elle ne m'en a laissé qu'un, la pauvreite, mais un comme il y en a peu, ce n'est rien que d'en porter, il faut le voir... Non, ce n'est pas parce que je suis son père... mais, voyez... d'honneur... c'est un enfant !

— Encore un enfant charmant !

Et Eugène, se débarrassant du bras de son second ami, s'échappe, prend la première rue venue, et court encore.



M^{me} EUGÈNE FOI.



LE JEUNE HOMME.

Musique romanesque des romans.
Prenez vos luths et parfumez vos ailes
(MUSIQUE)

1.

Quand vous a fait tantôt l'histoire de la rose :
On vous a dit comment sa corolle mi-close
S'épanouit déjà de désir et d'amour :
Ainsi que le matin nous ouvrons la paupière
Quand sous nos rideaux blancs un rayon de lumière
Se glisse, messager du jour.

Comment elle dupait et prodigue sans cesse,
Riche qui ne craint pas d'épuiser sa richesse,
Les parfums échapper de son disque vermeil
Au passant qu'elle enivre, aux belices oubliées ;
Et déploie au regard ses pétales joyeux,
Comme un éventail, au soleil.

Comment elle amatait, heureuse et frémissante,
Sentir poiser l'insecte à sa source odorante,
L'insecte aux réseaux d'or, aux ailes de saphir ;
Et comment dans son sein qu'elle entr'ouvre, naïve,

Rampe en hideux anneaux la chenille furtive
Qui s'arrouph pour y dormir.

Près de la pauvre fleur que la larve velue
Par le contact impur de ses baisers pollue,
Nous esquissons les traits de l'amour regretté.
Car tout par son pendant se complète et s'éclaire :
La laideur par le beau, la nuit par la lumière,
L'ombre par la réalité.

Dans les réels sacrés, pages monumentales,
Que le ciseau gravait au front des cathédrales,
On voyait surgir l'aigle à côté du démon.
Nous avons fait de même, en écrivant ces pages,
Que le sculpteur fait, au temps de ces vieux âges
Si nous avons mal fait : pardou.

II.

Il croît jusqu'à quinze ans chaste et l'âme candide ;
Comme une étoile au ciel l'illusion le guide
Avec son prisme officieux.
L'enfance est un sommeil que jeune homme ou aède,
Un âpre où l'on poursuit incessamment un rêve
Avec un bandeau sur les yeux.

C'est un Élieu : son cœur est un cénele.
C'est un la parfumé dans un saint tabernacle
Qui réjouit l'œil du Seigneur.
Agneau nourri de lait, né dans la bergerie,
Fleur aux tièdes chaleurs de la serre, mûrit
A l'ombre de son précepteur.

Où a de saints avia illuminé son être
Et prému son cœur ; le arul nom d'une femme
Fait rougir son front virginal ;
Malala voyait si belle, en son âme indécise
Il brûle et se dit à plus d'une reprise :
« Est-ce bien le démon du mal ? »

« Cette sérénité d'un visage limpide
Où les soucis eueor n'ont pas creusé de ride
Cachent-ils un piège secret ?
Peut-il craindre ces yeux ? dois-je être l'abourtie
Qui, l'autre qu'elle pose au miroir et coquette,
Laisse son pied pris au lacet ? »

« Non, j'en crois mon ardeur devant sa beauté sainte.
 Duru n'ût pas scordé cette celeste empreinte
 A qui ne désesp' pas des cieux.
 C'est un ange : à lui seul j'adresse mes prières,
 Aux bagues de ses doigts j'égorge mon rosière
 Sous ses baisers religieux. »

III.

Et dis lors c'est le temps des rêves séraphiques,
 Des riens ébérés, des extases mystiques
 De Daphnia et de Chérubin,
 Concerts où l'on court et le riri et les anges,
 Mais où, malgré le ciel et les saintes phalanges,
 Trouve à glaner l'Esprit malin.

Il glose en attendant la moisson productive ;
 Il rit en écoutant la harangue naïve
 De l' amoureux plein de ferveur,
 Qui s'en va palpitant de délire et de fièvre
 Quand Rostin a au front, eu appuyant la lèvres,
 Déposé cent ans de bonheur.

Laissez se dévider l'écheveau. Patience !
 Gains, qui débute par deux ans de clemence,
 Ne fut pas Noron tout à coup.
 Pour des baises qu'elle a aux lèvres des cousines,
 Le nouveau déjà se fêche les halbes :
 Le nouveau deviendra loup.

Mais quand, rasant l'erreur où votre âme se fonde,
 L'instinct qui vous fait loup découvre un nouveau monde
 A votre candeur qui s'enfuit ;
 Aussitôt de dévoter l'égout qui boit au fleuve,
 Pautre loup ! il vous fait subir une autre épreuve :
 Fermer les yeux quand le jour luit.

Être un record qui jappe en voyant à la treille
 Se balancer gaisment sur grappe vermeille
 Qui docc au soleil sa roseleur.
 Contraint de caresser avec un sel d'envie
 Le fruit qu'eût savouré votre bouche ravie,
 Vous délier avec douleur :

« Pourquoi glacer ma verve, ô belles dédaigneuses !
Par la souris cruels de vos bouches railleuses ?

Quand mon cœur ose s'attarder...

Où ? je voudrais franchir cet âge qui me pèse !

Or prêtres d'ours fécitez la fournaise,

Où, mon Dieu ! faites moi grandir, »

IV

Eufin elle a sonné l'heure en plâtres froids,
Où, libre et dégage des entraves du moule,
Il se voit plus alors qu'il dit : amour, bonheur !
Sur la boucle qu'il aime son sourire moquent ;
Où son regard rencontre un regard de trahison,
Un âme qui lui parle, une bouche qu'il presse ;
Où la pudeur combat contre ses vœux ardents,
Et succombe devant le désordre des sens

O paroles d'amour ! ô paroles sarrees !
Demeniez dans son cœur saintes et vénérées,
Tabernacle discret où nul œil curieux
Ne peut en pénétrer l'attrait mystérieux.
Rondez comme la vierge au Seigneur consacrée,
Qui, belle, n'a pourtant, bumble fleur ignorée,
Bénié son visage où s'est empreint le ciel !
Qu'un crucifix de bois qui pare son autel

Une femme est d'abord, dont l'œil lade la guette
(Guerrillas embusqué qui braque l'escopette),
Que le soir assombrit des voiles attristants,
Pour qui le sablier a comblé quarante ans.
C'est à vous, beau printemps, d'effeuiller son automne,
Les jannissaires fleurs qui cèdent sa couronne
À vous ce fruit joyeux d'attiser votre main,
Qui mûr et dédaigné serait tumbé demain

Ensuite, son amour plane au front des actrices :
Il veut les employer dans l'Éden des coulisses ;
Il parcourt, enséj d'un d'oeux regard,
Ces visages chargés de ceruse et de fard ;
Il mit dans leurs r'ians les jupes parementées ;
Il mit dans ses contours la jambe des dansseuses ;
Et les trésors secrets à ses yeux obuinés
Se blottissent en vain sous les plus salués.

Aux écueils des passions brisant ses ailes d'ange,
 Il marche hardiment les pieds nus dans la fange.
 Il va, devant le masque à toute illusion,
 Cherchant le spectre affreux nommé Déception.
 Ses souvenirs passés, ses amours diaphanes,
 Il les livre en ruse à quelques courtisanes,
 Et disperse à tous vents les trésors de pudice
 Par sa tête autrefois amassés en son enceinte.

Enfin, quand le dégoût vient, il se rappelle un règne
 Qu'il a fait, enfant, plein d'amour et de sève
 Mais sous un souffle impur son règne s'est terni.
 Pour femme il ne veut plus un ange au nom beau,
 Et riche de beautés, de grâce et d'innocence :
 C'est, fils de Bêhal, le veau d'or qu'il encense ;
 Il seod. Hele Fraut sans remords opprobre,
 C'est la part d'aveux que Dieu donne à chacun

V

Alors, illusion, noble et sainte déesse,
 Qu'ôte à ce dernier coup l'ingrat qui te délaisse !
 Ous, belle risquée, en ton âme sans fiel,
 Dans ton rigor étale que le firmament dure :
 « Encore nu apostat qui me renie¹ enemie
 L'âme de mon dans mon ciel. »

HENRI BOLLAND.



LES MAÎTRES CHANTEURS.



Les philologues des prisons n'ont pas encore établi d'une manière exacte et positive l'origine du mot *chanteur*, qui en vieux celtique la langue française en prison depuis quelques années une nouvelle signification. Si nous nous en rapportons aux *littérateurs de la Force*, et aux grammairiens de la police correctionnelle, *faire chanter* signifie exploiter la crédulité, les vices, et la pêtironnerie de certaines gens, et leur souflet de l'argent à l'aide de promesses ou de menaces. Nous croyons avoir rendu hommage aux autorités compétentes, et éclairci un point obscur des vocabulaires d'argent, en accordant le titre de maître chanteur aux initiés de la profession, aux professeurs habiles qui donnent, à des prix plus ou moins élevés, de savantes leçons aux élèves de leur choix.

Et cependant, les membres habiles de cette dangereuse corporation n'ont encore rien eu à démêler avec la justice. Bien que leur existence soit liée à tout ce qu'il y a de plus abject dans le monde d'escrocs, de jurons, de tripoteurs d'affaires véreuses, d'usuriers, d'industriels sans industrie, qui se répandent chaque matin sur le pavé de Paris, ils ont su concevoir de belles ruses, de nombreuses connaissances, même des amies parmi cette société haute parvenue, composée de gens qui, vivant en première ligne la dissipation, l'agitation et le plaisir, s'inquiètent assez peu de la moralité et des ressources des compagnons de leurs débauches. Grâce à cette indifférence, ils peuvent à leur aise choisir le terrain de leurs exploitations, et se mettre à l'abri d'une surveillance trop active. Et puis, qui songe à s'inquiéter de leurs moyens d'existence? N'ont-ils pas toutes les apparences du confortable et du bien être? ne font-ils pas partie de cette jeunesse dorée, dont le crédit s'est fondé sur des espérances imaginaires ou sur une fortune depuis longtemps dissipée? Ne sont-ils pas toujours et partout charmants convives, beaux joueurs, rieurs amusants? N'ont-ils pas ce premier venu d'instruction qui suffit à la population flottante dont ils s'entourent, et qui attise ces millebrûles de reconnaissance si faciles à contrarier? Lorsque, dans leurs jours de fortune, ils ont joué le rôle d'employeurs, ne l'ont-ils pas fait avec une magnificence digne d'un millionnaire de bon goût? Si, parfois, dans les moments d'affaires, ils usent largement de la bourse de leurs amis, en abusent-ils jamais? Et si, faute de mécène, ils oublient ces emprunts forcés, ne les payent-ils pas par leur obligeance, par un dévouement à toute épreuve, par les offres les plus généreuses? Qu'un de leurs intimes ait besoin d'argent, ils se transforment aussitôt en romains, et déversent à grand prime une de ces hautes rancunables dont la machine au

cette terre n'ai de faire oublier le parenton d'un père ou d'un tuteur. Que l'affaire présente des difficultés, ils s'empresent de devenir eux mêmes solidaires des engagements exigés, se contentent, par défiance, de partager les bénéfices de l'opération. Soyez poursuivi par une lettre de change usuraire, ils viennent à votre secours; et, forts de leur expérience, vous pouvez marcher les yeux fermés dans cette voie de jugements, d'oppositions, de réglemens, d'appels; privilèges du débiteur, chemin de traverser qui procurent, en dépit des recors, quelques derniers mois de soleil et de liberté. C'est ainsi qu'ils se font arriérer, c'en est fini ainsi à toutes les affaires de leurs amis, qu'ils se rendent indispen- sables. Et qui oserait mettre en doute leur loyauté et l'honnêteté de leurs expédients? N'ont-ils pas donné vingt fois des preuves de susceptibilité et de courage? Ne sait-on pas qu'ils tiennent plus à l'honneur qu'à le voir, et que, pris sur le fait, ils répondraient comme un aventurier célèbre: «Il vous est permis de penser que nous sommes des fripons, mais nous ne souffrons jamais qu'on nous le dise!»

Cette assurance, le maître chanteur sait la conserver dans le cours de ses exploitations. Préparé à tout événement, il calcule avec sang-froid toutes les chances d'une ratiocination; il se dresse d'avance les écueils, et son emboîce parvient souvent à les surmonter. Rarement, il est vrai, il lui est nécessaire de déployer une grande énergie: la faiblesse, les erreurs, et le limetier de ses adversaires, viennent lui donner de faciles triomphes, et la peur est toujours l'un de ses plus puissants auxiliaires. Et puis, le voit-on jamais s'aventurer sans qu'il soit sûr de réussir? Ne connaît-il pas le côté faible de ses victimes? n'a-t-il pas des coups imprévus à leur porter? Une jeune femme est inéchauffablement couronné sur les conseils de son boudoir. Elle a dit le matin qu'elle était souffrante, et que sa porte resterait fermée pour tous; cependant sa femme de chambre vient lui annoncer qu'une personne inconnue demande à lui parler. Après plusieurs refus, l'insistance du visiteur, et surtout quelques mots émis à la hâte, lui font changer de résolution; elle consent enfin à recevoir ce personnage mystérieux. Celui que l'on vient d'introduire est un jeune homme aux manières distinguées, à la mise élégante; il salue avec grâce, et paraît être façonné aux usages de la bonne compagnie.

«Madame, dit-il, après avoir occupé un siège à côté de la jeune femme, j'ai d'abord à m'excuser de venir ainsi troubler votre solitude. Je me serais empressé de respecter le congé que vous avez donné à votre femme de chambre, si l'affaire que m'amène m'intéressait pas et votre vue et votre repos.

— Mais, monsieur, de quoi s'agit-il donc? Les quelques lignes que vous venez de me faire remettre m'ont effrayée! Qui vous envoie? que désirez-vous? et, surtout, qui êtes-vous?

— Je suis un peu des amis de M. Alfred D...

— Eh bien! qu'y a-t-il de commun entre M. Alfred et moi? Je le connais à peine... Je l'ai rencontré quelquefois dans des réunions, dans des bals, comme on rencontre tout le monde; mais ce jeune homme n'a jamais été admis chez moi.

— Il est heureux pour lui, madame, qu'il n'ait pas le même reproche à se faire. Il a pu le bonheur de vous recevoir plusieurs fois.

— Monsieur!

— Eh! je ne viens pas ici, madame, pour demander compte de vos actions, et vous faire subir un interrogatoire. Je ne me reconnais pas le droit de contrôler vos démarches, et je vous prie simplement de m'accorder quelques minutes d'attention.

— Parlez, monsieur, parlez; je vous écoute.

— Voilà le but de ma visite. Comme vous devez le savoir, M. Alfred D... est parti depuis quelques jours, laissant le soin de ses affaires et la régie de son appartement à l'un

de ses amis. Poussé par un instinct de curiosité fort blâmable, cet indiscret ami a découvert une correspondance qui vous intéresse, je crois, au dernier point.

— Et que prétend-il faire de cette correspondance ? Oh dame voulez-vous en savoir ?

— Ne craignez rien, madame. Ces lettres sont aujourd'hui entre les mains d'une personne qui en connaît tout le prix, et qui les garde précieusement.

— Mais n'est-ce un vol, n'est-ce pas une infamie, un abus de confiance !

— Venez-vous calmer, madame. Il est un moyen de réparer la négligence de M. Alfred ; grâce à la cupidité du nouveau propriétaire de ces lettres, il est facile de se les faire restituer.

— Je vous comprends, enfin, monsieur. Je suis tombée dans un guet-apens ; je suis victime d'une horrible machination ! Vous êtes donc un voleur, monsieur ? Surtes, sortez d'ici, ou je vais vous faire chasser.

— La colère, madame, est une mauvaise conseillère, dit le chanteur sans se déconcerter. Vous n'appellerez pas, vous ne m'arriverez pas chasser, et je suis même certain que plus tard vous vous montrerez reconnaissante du service que je vous rends aujourd'hui. » Pris, reprit-il après un instant de silence : « Vous devez savoir, madame, qu'il existe une personne qui payerait ces lettres bien cher.

— Et qui donc, monsieur ?

— Votre mari. Il paraît que, victime d'un déplorable aveuglement, marseur votre mari s'obstine à méconnaître le trésor qu'il possède ; et, s'il avait entre les mains des perles suffisantes, il serait tout disposé à vous tenter par procès en séparation.

— Et vous avez eu la pensée...

— Non, madame : nous avons cru prendre le parti du plus faible en nous adressant d'abord à vous.

— Ainsi, c'est de l'argent qu'il vous faut ! Que demandez-vous ? Vous faites là, monsieur, un bien misérable métier.

— Je ne fais que remplir avec conscience la mission dont je me suis chargé.

— Abrégeons, monsieur, abrégeons ce triste débat. Qu'exigez-vous de moi ?

— Si nous en venions, madame, votre correspondance à sa juste valeur, nous vous en demanderions le prix fort élevé ; mais, dans l'espoir de vous être agréable, le dépositaire courant à s'en dresser contre une indemnité de cinq mille francs.

— Cinq mille francs, grands dieux ! Mais, où voulez-vous que je trouve cette somme ?

— Je sais, madame, qu'il est assez rare de trouver chez un joli femme cinq mille francs d'économies ; mais n'ai-je pas rudérount compté sur cette ressource. Mais vous possédez des bijoux, des diamants sur lesquels il est facile d'emprunter, et je vous dirai comme le hardi espagnol José Maria : Vous êtes assez belle, madame, pour pouvoir vous passer pendant quelque temps de ces parures ionilles.

— Je vois, monsieur, que vous possédez à fond les ressources de votre métier. Et quand vous faut-il cette somme ?

— Si je ne craignais pas d'être impartin, je reviendrais ce soir ; ou s'il vous conviendrait mieux de la faire restituer chez moi, j'attendrais à l'heure que vous vendrez bien m'indiquer la personne qui en sera chargée.

— Revenez, monsieur, revenez ce soir ! Après m'être humiliée comme vous l'avez fait, serai-je forcée de m'adresser des étrangers dans la confidence de cette sale affaire ? Oh non, monsieur, je ne crains pas d'être bémis de restituer votre dévotion ; et, s'il vous reste encore un peu d'honneur, je ne pense pas que vous soyez tenté de divulguer un secret d'ici vous êtes d'instants heures d'aujourd'hui !

— Je mets toujours la plus grande surveillance dans ces sortes de transactions. Et je

vous voudra donner un preux, ajouta le chanteur, en recourant à sa virtuosité un peu saugrenu cachée : voilà votre correspondant. Vous savez le temps de l'examiner avant ma seconde visite. Si par hasard il manque quelques lettres, j'aurai l'honneur de vous les remettre en son.

C'est ainsi que le maître chanteur se constitue à son profit le sangre de la morale et des mœurs, et lorsqu'il n'a plus rien à demander à ce terrain fertile, il se met à la piste d'une nouvelle affaire, et souvent son choix s'arrête sur l'un des courroux de son errant habituel. Ce jeune dissipateur est sur le point de se marier, à l'aide d'un brillant mariage, les nombreux échecs de son patrimoine. Déjà les bans sont publiés : quelques jours encore, et les erreurs de jeunesse seront tout à fait effacées, lorsque, malin, un obligé vient à bruyamment interrompre ses rêves d'or, et prendre une large part à son bonheur.

« Tu dors, malheureux, tu dors, et la foudre grand sur ta tête ! Éliot, cette créature angélique, n'est plus la femme que nous avons connue autrefois si douce, si timide, si réservée. Tu apprenais que tu allais contracter un riche mariage, sa jalousie s'est éveillée, et elle ne parle de rien moins que de déposer son refus sur l'autel nuptial ! Éviteons un pareil scandale ! appliquons à l'instant la recette de Figaro. Cette recrudescence de passion n'est autre qu'un caprice de mille feux ; à ce prix seulement, la malheureuse consent à se taire. Pour prévenir tout danger, j'ai promis cette somme, persuade que tu feras beaucoup à un engagement pris tu ton nom. »

Quelquefois le chanteur, exalté par le succès de plusieurs affaires de ce genre, se décide à abandonner les aphorismes secondaires, pour essayer ses forces sur un théâtre plus élevé. Arrivé alors à l'apogée de la profession, sa persécution se développe, ses investigations deviennent plus actives, ses plans sont mieux combinés. Il ne s'agit plus désormais de ces modestes produits dont il a bien voulu se contenter pour se faire la main ; il sent maintenant que les bénéfices probables de son industrie prennent des proportions gigantesques, et lui donnent un besoin quelques heures de repos. Cette seule nouvelle n'est pas abordable pour tous, et, si quelques-uns parviennent à s'y faire accepter, le plus grand nombre ne veut s'y risquer que pour subir des rebuts éclatantes. C'est dans cette troupe privilégiée que se retrouvent ces individus dont l'existence est un problème, et qui, sans avoir une position avouée, jouissent cependant de quelque crédit dans certains bureaux de ministères. La voir qu'ils méritent depuis des années laisse supposer que les services qu'ils peuvent rendre sont assez largement rétribués ; mais leurs actions et leurs démarches sont entourées d'un voile tellement épais, qu'il est impossible de définir le caractère de leurs attributions. Sous le couvert d'une occulte protection, leur discrétion oblige seule rarement à l'appât d'une gratification brillante, et, grâce au mystère dont ils s'entourent, ils abusent plus aisément de la confiance qui leur est accordée. Vers la fin de la restauration, une lettre compromettante tomba ainsi entre les mains de trois maîtres chanteurs. Le signataire de ce précieux autographe était l'un des personnages les plus éminents de l'époque, et l'on savait qu'il était assez riche pour le racheter à un prix très-élevé. L'occasion était belle ! La lettre est lue, commentée, appréciée. Chaque ligne est un trésor, chaque mot est un trésor. Les parties d'un million se montent un instant jusqu'à sixante, quatre-vingt, cent, cent vingt mille francs ! Une audience est demandée : le plus rapidement de la bande sera le plaignant. Au point où se trouve le maître chanteur se présente avec son assurance ordinaire dans les salons du dur. Un fois introduit dans le cabinet du ministre, il lui gravement sur le titre de son portefeuille, et vu la loi présentée il lui dit :

« Surtout le dur, l'original de cette lettre est entre les mains d'une personne qui

L'un des complices, rhameur de ceux, s'affubla avec succès du titre de secrétaire d'ambassade. L'affaire a vult été heureusement combinée : rillr arriva à bonur fin, et les chanteurs pulsèrent à prises mauva dans les foudra secrets de la représlatiun étrangère. Plus tard, la vritur fua connue, et le rappel du ministre devint le dévoument de cette étrange mystification.

Souvent les rhanteurs furent raire rux une espèce de tribunal secret, un corps de police formidable. Retenus de ce noureau carrière, il est presque impossible d'échapper à leurs perquisitions suceessantes, à leur espionnage de chaque jour. Vices, passions, erreurs, faiblesses, cruautés et délits, tout cela rentre alors dans leur ressort. Qui ne connaît le malheur de ce pauvre hauguroutier sur le point d'atteindre la frontière, brusquement arrêté, au moment de toucher au port, par un ordre d'arrestatiun imaginaire, et obtirnant sa liberté, un instant comprimeuse, au prix de cinquante mille francs ? Et ce juf payant deux sou au poids de l'oe, d'après un tarif à lui, au censeur lingot de cuivre, d'abord parce qu'il croit faire un excellent marche, et rusuite parce qu'on le menace de le drummer comme recelée ? Et ces malheureux attirés dans un rendez-vous par une femme charmante, bonheur interrompu par l'appariatiun soudaine d'un père ou d'un mari de circonstance venant réclamer le prix de leur honneur ? Et ces siècles conservateurs d'un goût emprunté à l'antiquité, et ces vireux diabolisés toujours en quête des jeunes filles au dessous de quinze ans, ne sont ils pas tombés dans les pièges tendus par cette redoutable corporation ?

Parlons-nous du chantage littéraire, et de ces pauvres diables déshonorés, faute de mieux, le titre d'homme de lettres ; de ces fondateurs de journaux et de publications en projet ravoquant à qui dirr des nouvelles dans le genre de celle ci :

NOUVEAU,

Nous comptons donner de la publicité à une affaire dans laquelle vous êtes personnellement compromise. Votre réputation d'innocence, quelque bien établie qu'elle soit, ne pourra résister aux preuves évidentes que nous vous soums les yeux. Nous vous prions donc de nous dire quelles sont vos intentions à cet égard.

Recevez, etc.

Ou bien :

MADAME,

Nous allons faire paraître la première livraison d'un ouvrage intitulé *Biographie des femmes entretenues*. Ce livre sera orné de charmants portraits sur stucc. Voudriez-vous rrendre avec ou deux séances à notre domestique ordinaire ? Dans le cas où votre proposition ne vous est pas agréée, nous nous respecter que vous voudrez bien nous indiquer la perte d'un si précieux modèle. Alors seulement, nous consentirons à priver nos lecteurs de tous les détails qui vous ont été communiqués sur vous.

Veuillez agréer, etc.

La législation nouvelle est venue heureusement empêcher l'élan de cette littérature exceptionnelle. Les chanteurs littéraires n'ont plus aujourd'hui que de rares successeurs ; et si, de temps à autre, la *Gazette des Tribunaux* vient nous révéler quelques casus de scandales de ce genre, ils ont eu déjà pour tout bonheur une condamnation correctionnelle, écartil dangereux où viennent souvent rhouer les aveuglantes expéditions des maîtres chanteurs.

V. DE VALENT.



LES PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS.



Il y a le public qui remplit une salle le jour d'une première représentation et plus empressé à étudier que les acteurs de la scène et les chefs-d'œuvre qu'ils

ont la prétention de jouer. Ce que Paris renferme de plus illustre et de plus élégant, disent les journaux (et les journalistes sont toujours en majorité), se donne seulement quelques-uns pour ces grandes solennités. Le théâtre, les arts, la littérature, et ce qu'on est convenu d'appeler le monde, y envoient leurs représentants. C'est un panorama d'hommes de genre, un kaléidoscope de grands noms, une mosaïque d'illustrations dont la renommée universelle ne dé-



passe pas les limites de la presse. La craignne d'une telle brillante réunion ; on dépense un temps immémorial, un certain nombre de loges et de stalles lui est réservé. Aussi mène-t-elle les spectateurs en lignes de toute la supériorité que les directeurs lui accordent ; et si vous n'êtes pas rédacteur des *Débats*, attaché au *Petit Pouvoir littéraire* ou à la *Revue fashionable des apothécaires unis*, vous ne devez aspirer qu'à un simple rôle de comparse. Nous pouvons donc diviser les assistants en deux classes distinctes : ceux qui y viennent par nécessité ou par devoir, et les gens qui y sont attirés par l'espoir de s'y amuser, et le désir de connaître les hommes de la première catégorie.

Après une heure d'attente à la porte du théâtre, deux dames enrouffées virent de se placer à la gauche, sous la protection d'un billet de faveur.

« Nous sommes à temps, dit l'une d'elles à son amie ; nous verrons arriver tout le monde, et nous jouirons du coup d'œil.

— J'ai des *lun premières* euphuistiques, répond l'amis; tout ce qu'il y a de plus distingué dans les arts s'empresse de s'y rendre, et avant le lever du rideau, nous demanderont les noms des *personnes* connus.

— Quel est donc ce moment où l'on vient de parler au balcon?

— Ah! je ne sais pas. Ce doit être un auteur. Je le vois souvent aux *premières*, et il a l'air d'avoir ses entrées. Il est malheureux que nous n'ayons pas encore du *voisin*. Quels sont les auteurs qui jouent ce soir?

— Tu n'as pas encore regardé le programme; mais on m'a dit que la pièce était *pas faite* et montée. Nous sommes donc l'élite du la troupe.

— Beauvalet joue-t-il?

— Curieusement, puisque c'est un drame.

— Et Nanjoud?

— Nanjoud! vous savez cet auteur-là?

— C'est ma passion. Comme il a bon ton!

— J'en ai bien mieux Lockroi.

— Ah! Lockroi; n'est un joli homme, bien fait pour ses rôles.

— Croiriez-vous que j'en ai été folle de loi, et que j'ai payé plusieurs fois rien que pour le voir? Tenez, j'en ai précisément placée dans cette loge d'en haut-scène, à droite.

— Moi, j'aurai du prochain pour Nanjoud.

— Mais il est fort vivant.

— Comment, fort vivant! il paraît tout jeune sur la scène. On ne lui donnerait pas plus de trente ans.

— Combien donnez-vous à mademoiselle Hais?

— Elle doit avoir passé en robe la cinquantaine.

— Cinquante ans! vous n'y êtes pas. L'âge de la duchesse d'Angoulême; soixante-et-neuf.

— Quelle indignité! qui vous a dit cela?

— C'est mon mari qui est toujours bien informé.

— Votre mari?

— Assurément. Vous ne savez donc pas qu'il s'occupe de théâtre entre ses heures du bureau. Il connaît beaucoup M. Saint-Ernest, de l'Ambigu.

— Ah! je ne savais pas cela. C'est bien différent.

— Tenez, au secondin loges, Arenal avec une dame.

— La dame de chambre?

— Eh non; une dame que je ne connais pas. Voyez comme il est mieux à la ville qu'à la scène!

— Ses laquais lui donnent une grande éponge. On le perdrait pour un diplomate. C'est un homme bien extraordinaire. Un homme qui n'a fait rien?

— Vous savez qu'il fait des vers?

— Comme Lamartine?

— La même chose. Seulement, ce sont des vers plus légers, des poésies badines. L'autre jour je lui ai un fragment d'opéra qu'il a adressé à Bouffé. Je crois même avoir conservé le journal; je vous le prêterai.

La salle se remplit peu à peu. Vingt conversations du même genre s'engagent à l'orchestre et dans les loges. Un groupe diminue sur les prosceniers et la beauté du mademoiselle Plesky; trois emblems soutiennent cheudement mademoiselle Mars, qu'un du leur voisin vient d'appeler *ingénue* *montaigne*; mademoiselle Daut a sur ses défenses, et le nom de mademoiselle Noblet elle-même est prononcé dans un petit cercle. Chacun étale complaisamment ses admirations et ses sympathies. Celui-ci n'est attiré que par mademoiselle



Rehul, qu'il place au bout des cieux lorsqu'il hâte ces carnaux des
suis le tenu; car entre apers leur cor centre toute son effusion dans
le jeu du modémoiella Mara; et de uiet n's des yeux que pour sa
jeune élève. Au pariera, les effectueux se roucourent plus jeunes
et plus vices, et quelquefois uilux s'élèvent jusqu'à le passalo.
C'est là qui commentent les penses emoue sans espoir, les
doutes lissous formées par l'imagination ou la rapioe. De ces
modestes banquettes, ou le nuist d'andalouses delectation, tou-
jours sans reponses, des vers moudis inspirés par l'étude ré-
cente de Cistulle, des bouquets de collégienne, cachant une phrasu
amoureuse qui n'arrive jentis à son adresse, et que M. Simson
lit à haute voix en foyet des rieurs. A côté de ces citations
parodiques (style phalaustenus), nous trouvons les curieux et

les indifférents, jeunes gens mouders d'un profond nauis pour toutes ces adulations du
thâtre, l'avelece en barbe, persuadé qu'il est de bon goût de medre de toutes les femmes
avec le ploich que donne une experience de vingt ans.

« Je ne coquois pas, dit l'un de ces derniers, en s'adressant à son voisin, que l'on se
prenne de hulu panion pour insinuer ces conedumms dont le seul métre depend du prestige
du le sechu. Ju su sis, au recthe, fort malheureux si j'en vis le moindre pencheur pour ces
creatures qui se plaisent à ôter tout ce qu'elles peuvent laisser voir de nudites, et qui
adressent des sourires guicieux à tout le monde. Le premier cultre postereux de deux francs
si lu drist de penes qui toutes ces mimandites, toutes les poses, toutes ces noquetteuses,
tous ces faux du phynonome, toutes ces œil dees, et adressent à ce ridicule personna. Un
de mes amis a vu la faiblesse de tomber dans ce piège effreux. Une petite fille sans talent,
que vous avez pu voir en l'un de nos thâtres recoudalux, a exercé chez lui compassion et
volonté, qu'il n'en est pas encore guéri. Croyez-vous qu'il se ruinait toutes les fois qu'elle
était annoncée? Il dit à à peine peu pouvoit trouver dans sa horre le pain de son untree.
Ce motir d'un trois sus. Chaque soir il était à la même place, suivait tout le genre et
tous les mouvements de son edoce, qui ne soupçonnait pas son existence. Souvent il inter-
prétait à sa guise le geste le plus insignifiant; et si pendant qu'un regard lui avait été
personnellement adressé; et ces jours-là, il eût été enchanté de sa notice. Enfin il reconnut
qu'avec de marges opportunités du quinze cente francs par année, il ne pouvait pas
jouer plus longtemps d'une si utile bulhute inutile rôle du soupirez, et ses bulles illu-
sions s'immourent. Il aurait eu certainement le droit d'impres s'il avait pu offrir un léger
équipage; mais il fallait du l'argent, le utaf de l'utalque, dit Beaumarchais avec de
l'argent, on obtient tout et qu'on amine. A propos, vous savez que n'est encore déjanté qui
possède la plus grand nombre d'amoureux *in partibus*? Tous les soirs, la petite sille du
Palais-Royal en est encombrée, et vous pouvez les compter par centaines. Pour ma part,
elle ne plaît beaucoup, et j'ennerais à faire un petit esuper-seigneur etot uilux. On lui dit
bonne enfant et très-épirituelle. Tenez! le voilà avec une baignoire. Quand on parle du
loup... C'est curieux!

Le premier acte vient du fin. Deux femmes littéraires, remarquables surtout par la dé-
mollure du leurs toilettes, causent cavallièrement avec deux barbes vieillies

« Que pensez-vous de cette introduction?

1^{re} barbe. — On ne peut rien dire encore; c'est froid.

« Que dites-vous de Beaurelai?

2^e barbe. — Assez bon; mais trop caverneux.

— Et de Samson?

- *Il parle par le nez bien plus que par la bouche*
 — Comme vous connaissez vos auteurs !
 — Victor ! je le sais entièrement par cœur.
 — Avez-vous vu Balzac ?
 — Balzac !... où donc est-il ?
 — Là-bas, près du balcon, avec une canna.
 — Mais ce n'est pas Balzac, c'est Fauriel Corau. Je le connais bien ; ils diènt sur le point de devenir mon collaborateur... L'auteur du *Festin de Balthazar*.
 — Vous m'étonnez ! on m'a toujours désigné ce monsieur comme étant M. de Balzac.
 — Voulez-vous voir Hugo, si vous ne le connaissez pas ?
 — Je l'ai vu vingt fois, et le premier jour je l'ai deviné à son front.
 — Vraiment ! vous savez donc quelques notions de phrénologie ?
 — Non, mais bien de physiognomique.
 — Alors, quel est ce monsieur qui vient de se placer sur le devant de cette troisième loge, à gauche ?
 — Ce doit être un homme célèbre ?
 — Je le crois certes bien ! c'est Balzac lui-même... le vrai Balzac, le seul autorisé à porter ce nom.
 — *J'en suis toute surprise ; je le croyais blond. Je dois vous l'avouer, je l'aime un peu mieux blond.*
 — Oui ; mais quels yeux !
 — C'est vrai. Prêtez-moi donc votre longuevue pour que je l'examine à mon aise. Ah ! il se retire. Quel fâcheux contre-temps !, j'en suis tout étonné.
 — Dumas vient d'entrer dans la loge voisine du balcon. Vous savez qu'il se marie ?
 — L'auteur d'*Antony* ! Ah ! Dieu, comme c'est prosaïque.
 — L'Académie a exigé ce nouveau titre.
 — Il en avait déjà bien assez. Plus d'un de ces messieurs n'a pas le quart de son talent.
 Quelle belle population ! A la place de sa femme, je serais bien fière.
 — Madame Dorral est derrière nous.
 — Ah ! je ne l'avais pas encore aperçue. L'aimez-vous ?
 — Si je l'aime ! je l'adore. Elle a des moments magiques. C'est le drame incarné : les Français ne pouvaient pas s'en passer. Comme elle était belle dans *Antony* ! Quel succès pyramidal !
 — Alors vous ne devez pas aimer Nohlet ?
 — A côté de Desval, Nohlet est une *bonneterie glacée*.
 Après le quatrième acte, une dissertation de haute scolastique est mise sur le tapis dans la loge de la *Revue fashionable des apothicaires* nous.
 « Eh bien ! qu'en pensez-vous, vous autres ? dit l'un des rédacteurs influents
 — Exécration, détestable, neuseboul !
 — En-es une pibot ?
 — Inlême esprodie !
 — Pourriez-vous me dire dans quelle langue cela est écrit ?
 — Ce n'est pas une langue, c'est un pâtis.
 — Voyez comme le public est indulgent ! il écoute sans rien dire.
 — Il ne dit rien parce qu'il dort ; et puis on ne siffle plus aujourd'hui.
 — Tout à l'heure, au foyer, ce farceur de Jénu prétendait qu'il avait vu plus mauvais que cela.
 — Quel homme paradoxal !

- En parlerons-nous ?
- Certainement non. L'art n'a rien à vous dans ces compositions latérales. Nous ne devons pas nous avilir à ce point. Notre mission est plus élevée et plus belle.
- Il faudrait ravoyer l'auteur à l'école. Avez-vous remarqué le *malgré* que du troisième acte ?
- Charmant, en vérité ! le *malgré* que m'avait échappé.
- Et dans le quatrième, le jeune fille parle d'un monsieur qui a les cheveux rouges. On ne dit jamais *cheveux rouges* ; la grammaire s'y oppose : on dit *cheveux roux*.
- Cependant l'usage le permet !
- L'usage de ceux qui paient mal.
- Je me suis quelquefois surpris à me servir de cette expression.
- On peut la tolérer dans la conversation ; mais on ne doit jamais se permettre de l'écrire. Et ce père stupide qui débarque à Florence.
- Pardonnez-moi ; mais je crois que c'est une métaphore.
- Point du tout ! l'auteur a bien dit *j'ai débarqué à Florence*, comme si Florence était un port de mer.
- C'est tout à fait prendre le *Pirée* pour un homme.
- Vous l'avez dit, et je partage rationnellement votre opinion. Et ces acteurs !
- Quels saltimbanques !
- Si je parviens à être directeur, comme je renverrai tout cela au boulevard !
- Ce sera le plus bel acte de votre administration.
- Ces actrices, quel ton ! En vérité, les bonnes traditions se perdent de jour en jour. Ni goût, ni mœurs, ni talent. Il n'y a plus moyen de travailler pour le théâtre, à moins de consentir à faire du romain. Croiriez-vous que tout à l'heure, au moment de la reconnaissance, trois femmes pleuraient comme des Ménélines !
- Ce sont des femmes hydrauliques.
- Joli ! je retiens le mot pour me pencher chronique, si je me décide à en faire un.
- Pour un resteur pas jusqu'à la fin ; pour mourir d'ennui. Vous avez le démonstrant. Après une scène très-moyenne, le père consent à lui laisser épouser celui qu'elle aime.
- Que cet acte se appelle une plaisanterie pareille, ouvrage dramatique ! Je prédis quinze représentations.
- Je suis sûr que cette pièce sera jouée cinquante fois au moins : on aime le mauvais.
- Notre ami V... se fera-t-il nommer ?
- Il se sent bien capable. Un chute de plus ou de moins, qu'importe !
- Dieu les bénisse ! voilà la fin. C'est le moment que je préfère. *Quel jour ?* Décidémeut ce garçon n'a pas le moindre talent.
- Il y a au moins de l'orchestre ou malheureux qui applaudit comme un foutraillé.
- Je le crois bien ; c'est un créancier, l'acteur, sans doute. Allons fumer un cigare et boire un peu de bière pour faire passer cela. »

F. G.



LES AMIS DE COLLÈGE.



Le drogair le plus accompli, le marchand de bragues phosphoriques, le fabricant de vieilleries, et le gergon de bureau, vous diront, pour peu que la nature et leurs femmes les aient gratifiés d'un humour : « Nous méritons notre fils au collège ! Outre les avantages qu'il pourra en retirer, il y fera de belles connaissances, et les amis de collège sont les amis les plus solides. »

Assurément, les gens qui ont donné cours à ce lieu commun n'ont jamais touché les brins de l'école, et, s'ils ont tiré par hasard quelque bénéfice de l'instruction, ce n'est certes par celui des liaisons qu'ils y ont contractées. En effet, sans quelque heureuse exception, ces ruelles passagères, formées par l'habitude de se voir et le besoin de vivre sous les mêmes règlements et le même discipline, ces liaisons, insipides par le caprice et non contrainues par la nécessité de se voir, ne résistent jamais à une séparation de quelques mois. Guidé par votre jeune expérience, vous choisissez non l'ami, vous êtes son ennemi, son intime, son copain ; vous vous querellez, vous vous brisez avec lui, et, par ce doux échange de coups de poing, vous reconnoissez de jour en jour que vous êtes nés l'un pour l'autre. Gaëtan Pollux n'était pas plus noir, et vous les prenez pour modèles. Si vous êtes studieux, vous partagez avec lui les roudouilles académiques ; si vous vous abandonnez aux divagations de la paresse, vous faites ensemble l'école buissonnière, et vous vous reportez de mutuelles consolations les jours de retour. Vos classes sont terminées. L'incertitude de fortune de vos parents, l'inégalité de position dont vous n'avez eue ni la sève, ni la force à rompre deux carrières sont à fait effacées ; mais cette différence de condition ne vous séparera point. Vous vous verrez tous les jours, vous vous juretez même une affection éternelle ! Les mots noble, indépendance, fragilité, sont rayés de votre vocabulaire ; et, après deux ou trois mois d'intimité, vos rencontres deviennent de plus en plus rares, les amis nouvelles, les relations du monde, les exigences de profession, vous jettent dans deux sphères tellement distantes l'une de l'autre, qu'il arrive au moment où vous priez de la peler à dire et vous vous êtes jamais connus.

Voilà le fin de ces promesses et de ces serments, véritable emphatique de rhétorique. Et cependant il existe encore des pères prévoyants qui placent leurs enfants dans certains collèges, avec l'espoir qu'ils trouveront au jour des prostreutes parmi les amis qu'ils n'y feront. Vous rencontrez même des gens toujours peints à vous lancer cette phrase : « Je ne conçois pas que le jeune G. ne soit par votre placé ; il était le condisciple du duc de... ». C'est, vraiment, de l'ingratitude ! Comment trouver vous ces gens-là ? Il serait, en vérité, cherché de tout ébour, et de n'avoir, en fait de quolibets, que les droits de donner un ancien camarade. Les places et les emplois ne seraient plus alors rancunes d'aspersion, d'adjuvants et de rancunes ; le vent tire d'élève d'un de ces établissements favoris deviendrait un certificat de capacité dont le titulaire verrait s'aplanir devant lui tous les obstacles, disparaître toutes les difficultés. Que votre persévérance ou votre talent vous

faisent obtenu une position élevée, voyez certain que chaque jour vous serez assailli par ou de ces amis oubliés depuis quinze ans : « Nos échos ensemble en *aristocratie*, vous le demandez en même temps notre philosophie. » Heureux souvenirs de cette triste période de *poésie*, d'abondance et de *recherche* ! Dernièrement en de ces inévitables *milliers* se fit entendre chez un ancien camarade devenu secrétaire général. « Je vous le félicite ses les nouveaux bonheurs, et, comme tu es tout-puissant, je viens te demander quelque chose pour moi... presque rien... trois ou quatre mille francs d'appointements me suffiraient. As-tu cela à ma disposition ? Tu te rappelles sans doute que nous ne faisons qu'un à la prison de S., et j'ose espérer que les grandeurs ne t'ont pas fait oublier tes amis »



«—Hui cher monsieur, je suis charmé que vous veniez en aide à mes souvenirs, lui répondit le secrétaire général. J'ai presque oublié ces belles années de mon enfance ; mais votre honorable mémoire est pour moi d'un grand secours. Malheureusement, nous étions douze cents élèves à la prison de S., et vous avez été des années pas p'univers de son ancien condisciple, qui tout venant, comme vous, réclamait votre droit. J'ai donc mis à leur disposition toutes les places vacantes, et seigneur d'un je n'ai plus rien à vous offrir, à moins que vous ne vouliez accepter une place de surcroît »

Les mêmes scènes se renouvelaient à tout moment dans des conditions différentes. Fiez-vous au le point de faire éprouver en ouvrage important, vous recevrez vingt lettres amicales dans le genre de celle-ci :

« Mon cher ami,

« Je te prie de m'en voyer une ligne pour la première : je t'en ai à m'associer à ton nouveau succès.

« Ton ancien camarade,

« P. S. »

« P. S. Dans le cas où tu n'aurais plus de ligne, je me contenterais de deux ou trois lettres. »

Vous vous demandez aussitôt : Qu'est-ce que Pichou ? — Et comme vous jouissez déjà de quinze cents amis seules, vous consultez votre liste, et le nom de Pichou ne s'y trouvant pas, vous vous adressez de lui à son ver une place de pasteur pour votre vingtième représentation. Les directeurs de théâtre, les entrepreneurs de soirées, les acteurs, les hommes devenus illustres, sont exposés aux mêmes inconvénients. Des camarades, morts pour eux depuis longtemps, ressuscitent un matin sous forme de lettres. C'est une épidémie, une peste ; et c'est se donner la peine de faire droit à toutes ces solides demandes, leurs établissements se transformeraient en bureaux de collèges où ils ont été élevés. Qu'en n'indiqua entre ce septième lorsque vous terminez votre rhéorique, il vous abordera, dix ans plus tard, en se faisant un devoir de vous tutoyer : « Ah ! le voilà, je suis ravi que tu sois encore de ce monde ! Quoi de nouveau depuis que nous ne nous sommes vus ? » Ou

lien : « Que fais-tu, depuis le collège? Moi, j'ai saisi comme je me devoi. Avocat, mon cher, avocat! c'est un titre qui mène à tout. » Que votre nom, grâce aux s'éclatants que vous avez faits, soit devenu populaire, le même individu s'empressera de dire, en se retournant vers vous : « Un tel, ah, si je le connaissais! C'est un de mes plus anciens amis; nous étions ensemble au collège. »

Il y a quelques années, Charles de V., lancé de bonne heure dans le monde, possesseur d'une grande fortune, avait attiré du nombreux amis, grâce à son élégance, à son cuisinier, au luxe de ses fêtes, de ses équipages et de ses chevaux. Son nom était prononcé avec respect par les maîtres de la maison, et les jeunes gens de cette époque ne plaçaient volontiers sous son patronage. La bande du Charles de V. faisait l'orgueil de tous les bals, de toutes les courses, de toutes les parties savamment organisées. On disait alors : *Ce monsieur est de la société F.*, comme on dit aujourd'hui : *C'est tel est membre du Club-Jockey*; et cette qualité suffisait pour vous donner un vernis d'opulence et de bon goût. Être admis dans ce cercle était chose assez difficile, et plus d'un vicié en herbe, dont par la nature de leurs facultés nécessaires à un véritable dissipateur, échoua dans ses démarches. Quelques condisciples de Charles de V., du même âge que lui, obtinrent leur admission en cette qualité, et tous les nouveaux candidats eurent pourvoir arriver à la faveur du ce titre. Aussi chaque jour voyait-il surgir un nouveau camarade de pension ou du collège, et, fatigué de ces importunités, lorsque le visiteur attendu ne lui plaisait pas, de V. lui disait gravement : « Monsieur, je ne sais vraiment pas pourquoi vous vous permettez de me déranger; mes vrais amis ont seuls ce privilège. Vous avez tort de prétendre que nous sommes des condisciples, car je n'ai jamais étudié, et je ne vous erois pas assez ignorant pour vouloir soutenir une semblable erreur. »

Ce ridicule privilège, que s'arrogeait encore d'anciens camarades que vous avez à peine aperçus sur les bancs de l'école, devenait quelquefois une insupportable humiliation. Vous eûtes dans un établissement de *basins*, et le garçon auquel vous remettez votre cachet s'écrie : « Tiens, c'est toi? Tu ne t'aurais jamais reconnu. Comme tu es changé! Tu le vois, je suis ici... des malheurs, mon cher, des malheurs... Étudier Clotron, et lever des laquais! »

« Que veux-tu? Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens. Si tu as besoin de mes petits services, ne te gêne pas. As-tu des cors? je vais t'en débarrasser. »

Autre exemple : Nous nous dirigeons vers l'Opéra-Comique : un homme nous offre un billet : « Quoi! — Ah! — C'est toi? — Assurément! — Et que fais-tu donc? — Je voudrais ma contre-marque — Mais on ne vend pas sa contre-marque? — Je voulais aller prendre une glace à Tortoni. »

Il nous trompait, le malheureux; c'était son métier! Il était réellement notre condisciple, et il obtint jadis trois couronnes au concours. Conservez donc de pareils amis de collège!

F. G.



LES EXAMINATEURS.

HOMERUS.



ANA un des articles de votre charmante publication, *l'Éclair*, j'ai remarqué une phrase à peu près ainsi conçue : l'Université envoie des examinateurs qui interrogent des machines dressées à la demande et à la réponse, et leur inspection est une comédie. Cette phrase n'a qu'un tort, c'est de ne pas être assez explicite : les détails de cette comédie, je vous assure, n'auraient pas manqué de piquant.

Comme j'en ai connaissance, moi, ayant milité dans l'instruction publique, permettez-moi de vous en offrir un croquis qui vous intéressera, si bon vous semble, dans les esquisses de romans dont vous composez le *Parisien*.



Un examinateur est un grand monsieur tout en noir, sauf la cravate blanche et le ruban rouge à sa boutonnière : l'expression de son visage est sévère et dure ; jamais le sourire ne vient effacer les plis de son front éternellement froncé ; il parle laconiquement avec une voix brève, avec un regard inquisiteur, et ne répond que par des hochements de tête affirmatifs aux discours prolixes et verbeux du directeur dont il est censé inspecter l'institution, ou du professeur dont il s' imagine interroger les élèves. Un superbe dédain est stéréotypé sur son front ; toute la morgue pédantesque et l'orgueil pédagogique se trahissent dans son allure emposée, dans son importance gouaillée.

Ses fonctions consistent à parcourir chaque maison d'éducation, pour s'assurer si la nourriture est saine, si l'ordre et la propreté y régneront, si elle réunit toutes les conditions de salubrité pour les pensionnaires. Ou bien, aux environs de Pâques, il surgit dans chaque collège royal, et s'y attable un jour ou deux, après quoi il envoie de volumineux registres de notes, appréciation laide-exacte, comme on doit appeler, des capacités de chacun.

Suivons-le dans une de ses excursions.

Tout un collège est bouleversé, en romme. L'examinateur a paru ; déjà, depuis plusieurs mois, on s'est préparé à cette catastrophe annuelle, et chaque élève a été lésé d'une liasse

fatigue ou française, d'un épisode de l'Enéide, ou d'une satire d'Horace, ou d'un acte d'Athalie et de Polyxène. Le professeur de la classe désignée pour subir ce jour-là la fatale revue donne ses ordres comme un général qui est prêt d'engager le combat; il s'agit, pour lui, du disposer la scène.

« Monsieur Paul Césaire, dit-il, prenez votre Précis d'histoire, et repassez soigneusement le résumé de la guerre des Samnites. — Vous, monsieur Arthur Gerway, vous n'avez fort pertinemment répondu sur Julien l'Apostat. — Vous, monsieur Ravel, vous savez, et je ne me trompe, la géographie des Gaules d'une manière sûre; veuillez vous en occuper en attendant l'arrivée de ces messieurs. »

Ces messieurs ont été précédés par le proviseur, qui les introduit. Le comité inspectif est composé de deux personnages: l'un, assez vert, quoiqu'à demi chauve, les cheveux grisonnants et portant des besicles d'or; l'autre, enveloppé hermétiquement dans un doublet ouaté; celui-ci est cassé, porte une perruque (ce qui fait rire prodigieusement les élèves, car cet âge est sans pitié), mâchonne ses mots d'une façon inintelligible, et ne suit lui-même que d'une manière passive. Il communique, d'une voix étouffée, ses observations à son compagnon, et fait des questions que l'autre transmet.

« Ah! disent les enfants, c'est le vieux qui a les idées, n'est-ce jeune qui a la plume. »

On commence.

L'Examinateur. « Je prieai monsieur le professeur de m'indiquer le nom de l'élève à interroger.

Le Professeur. — Il s'agit de la question de Rémus.

L'Examinateur. — Oui, monsieur.

Le Professeur. — Paul Césaire, descendez, et venez vous placer devant monsieur l'examinateur, pour répondre à ses questions.

L'Examinateur. — Vous direz-vous me retez la filiation des rois de Rome, en décrivant les principaux événements arrivés sous le règne de chacun d'eux? »

Je ne sais si vous avez lu un vaudeville fort spirituel de MM. Scribe et Mélesville, intitulé *le Fausse du Baron*. On y voit un jeune homme, nommé Saint-Yves, prié d'improviser sur un sujet demandé. Or, il n'a jamais fait qu'une pièce de vers intitulée les Ruines de Rome, le tout à tête reposée. On commence par lui demander de traiter le parallèle du la comédie et de la tragédie, puis de peindre la fontaine de l'Éléphant; à chaque sujet proposé, il se récite sur la tristesse, sur le peu de ressources qu'il présente, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à lui amener ses ruines de Rome, qu'il débite avec une aisance parfaite, vu qu'il les sait depuis sa rhétorique. La scène est absolument la même qui se passe lui pour arriver des rois à la guerre des Samnites.



Le Professeur. « Voyez, monsieur Paul Césaire, vous allez nous dire la filiation des rois de Rome, depuis Romulus jusqu'au moment où la république, par le dévouement de Brutus, s'établit sur les ruines de la monarchie sapée par les crimes des Tarquins. Je crois entrer dans les intentions de monsieur l'inspecteur.

L'Examinateur. — Sans doute.

Le Professeur. — C'est une question magnifique à traiter. Certes, s'il est quelque chose de beau, ce sont les débuts commencent d'une grande ville destinée à être la maîtresse du monde. Vous nous parlez des accroissements de Rome, dans le cours de votre récit, et à la chute des Tarquins, en finissant, vous résumerez, en quelques mots, la situation de la cité vis-à-vis l'Italie, et tous les voûtes royaux qui se pressaient autour d'elle : les Étrusques, les Volques, les Samnites...

L'Examinateur. — Oui, vous montrerez la ville grandissant à chaque victoire. Commencez.

Le Professeur. — Peignez bien l'acharnement de ces derniers ennemis, les Samnites, ces farouches soldats qui résistèrent jusqu'à l'anéantissement. C'est une guerre féconde en événements, en dévouements de toutes sortes.

L'Examinateur. — Elle fut d'une grande influence sur l'esprit des peuples limitrophes, et les frappant de terreur...

Le Professeur. — (A part.) Il y vient... il y vient. (Haut.) En leur apprenant la puissance que l'éducation et la discipline romaines donnaient à la grande ville.

L'Examinateur. — Commencez, monsieur Paul Césaire.

Le Professeur. — Passez rapidement sur les premiers commencements de Rome et sur ses rois. Question insignifiante composée de faibles mentes de traditions ridicules. Je crois entrer dans les intentions de monsieur l'inspecteur.

L'Examinateur. — Sans doute.

Le Professeur. — N'appuyez que sur la lutte de Rome avec Persenna, avec les peuples d'alentour, au plutôt, pour couper court, tracez la guerre qui se dessine le mieux, et que vous a indiquée monsieur l'inspecteur, la guerre des Samnites.

L'Examinateur. — Commencez.

Paul Césaire. — (Placer ici un chapitre de l'auteur du Prêch d'histoire romaine.)

L'Examinateur est ravi. Il avait écrit, en faisant sa question : D. La filiation des rois de Rome. — R. M. Paul Césaire a répondu d'une manière remarquable sur la guerre des Samnites.

Second interrogatoire.

L'Examinateur ne peut déchiffrer un nom écrit sur la liste des élèves. Le professeur y lit distraitement le nom de Cernay, le même que nous avons vu chargé de la monographie de Julien l'Apôtre.

L'Examinateur. « On nous a retracés des efforts de la république, de ses commencements; rappelez-nous aux principes de cette longue période qu'on appelle l'empire. Parlez-nous de César.

Le Professeur, vivement. — Oui, parlez-nous des Césars.

Cernay. — Lequel ?

L'Examinateur. — Comment ?

Le Professeur. — M. Cernay demande à monsieur l'inspecteur quel est celui des Césars qu'il lui plairait d'indiquer.

L'Examinateur. — Mais j'avais dit...

Le Professeur. — Je crois être agréable à monsieur l'inspecteur en désignant un règne où l'on voit comment le christianisme...

L'Examinateur. — Ah! très-bien, Constantin. Volontiers.

Le Professeur. — (*A part.*) Dirble. (*Haut.*) Construite!! quel règne!! quelles proportions!! Impossible de l'envysager autrement qu'en face. Impossible de l'analyser en détail, il faut tailler dans le grandiose. Sotéil obéissant. Tableau admirable que complète, comme pendant, la pyramionnie austère et pâle de Julien l'Apostat. Monsieur l'inspecteur a-t-il puir courtoisie du travail de M. ^{...}, sur le caractère de Julien l'Apostat?

L'Examinateur. — Oui, oui, c'est un ouvrage très-recommandable dans quelques parties: mais c'est une véritable apologie, un panegyrique complet de comprendre autrement la portée de cette époque remarquable. Julien l'Apostat voulait moiur reconstruire la vieille Rome par ses mœurs antiques, par sa teogtr du christianisme catholique...

Le Professeur. — C'est direr cet esprit que j'ai fait considérer à mes élèves le règne de Julien l'Apostat. S'il vous plaît d'autodre sur ce sujet M. Cerisy, vous en ferez la preuve.

L'Examinateur. — Volontiers.

M. Cerisy, qui est un jeune homme intelligent, ru lieu du Julien l'Apostat qu'il s'était fait jusqu'ors un homme pénétré des vertus antiques, de mœurs rustres, valeureux et courageux, sert à M. l'inspecteur un Julien l'Apostat appelé ruisnt sa couvenance.

M. l'inspecteur crier: D. Jules César. — R. M. Arthur Cerisy a développé d'une manière fort remarquable le règne de Julien l'Apostat.

Nous avoir peur de fatiguer, par la répétition d'une même scène, nous, nous pour monterious comment Ravel, qui possède d'une manière sûre la géographie des Gaules, est appelé à répondre; comme quel l'empereur lui demande le monde connu des anciens, comme quel le professeur se récrie aussitôt sur les beautés du sujet, tout en étant fort embarrassé, car il sait que l'inspecteur a traité cette matière, et, par conséquent, ne se départir par d'un sujet favori. Il s'efforce de suppléer, du moins, à l'ignorance de l'élève sur cette partie:

« Voyez, Ravel, dites-nous d'abord les limites du monde connu des anciens.

Ravel, avec hésitation. — Les anciens courtoisient l'Europe, l'Asie, l'Afrique.

Le Professeur. — Très-bien. Continuez. Dites-nous qu'il ne les connaissait pas dans toutes les parties. Apprenez-nous quelles bornes elles ruient. En Europe, d'abord.

Ravel. — L'Europe était bornée... l'Europe était bornée...

Le Professeur. — Indiquez-nous d'abord les provinces qui les composaient.

Ravel, vivement. — Les Gaules!...

L'Examinateur. — Enquête.

Ravel. — Les Gaules étaient bornées à l'O. par l'océan Atlantique...

Le Professeur. — C'est cela. Décrivez chaque nation avec détails, surtout les Gaules; car la géographie ancienne du sol natal est celle qui nous intéresse le plus vivement.

Ravel. — La Gaule Transalpine se divise en quatre parties principales: les trois premières comprises sous le déguistain de *Gallia comata*, étaient, etc., etc.

Ravel s'étend avec complaisance sur les *Aveni*, les *Suessiones*, les *Senones*, les *Piceni*, les *Atti*, les *Lingones*, de telle sorte que la fin de la séance arrive avant la fin de sa nomenclature.

M. l'inspecteur, qui a vu avec rite drissemus la façon assurée avec laquelle il parsemist le sol gaules de ses rucienues peuplées, les plaçant au S., au N.-E., à l'O., sans se soucier du déplacement qu'il occasionnait, se lève et dit, d'un voix émue, en tenant le mau du professeur serré dans les épaules:

« Messieurs, persévères dans le voie de progrès où des guides brilles vous dirigent;

abandonnez-vous aux soins du monsieur le professeur, que sa science profonde, son zèle fervent, sa méthode d'enseignement féconde en bons résultats, vous recommandent à plus d'un titre. (*Au Professeur.*) Je serai heureux de témoigner, par mon rapport, de la manière dont les élèves, choisis en hasard dans la classe, ont répondu *ex abrupto* aux premières questions venues, et de la satisfaction que m'a fait éprouver cet examen.

— Monsieur l'inspecteur, répond le professeur les larmes aux yeux, ces paroles sont la plus glorieuse récompense de mes travaux, et suffisent à me soutenir dans le chemin pénible de l'instruction publique.

— Recevez l'assurance...

— J'en suis très-honné.

L'inspecteur se retire, suivi de son compagnon, qui n'a rien dit, rien fait, ni rien vu.

Le comédie est jouée.

Il en est de même, dans les classes de latin, pour faire traduire à l'élève le seul chant d'Homère ou le seul acte d'Eschyle qu'il sache, pour lui faire expliquer ou réciter le seul épisode de l'Iliade qu'il possède parfaitement.

Voilà le rôle que joue l'examineur de collège. Voyons l'inspecteur de pension.

Il arrive un beau jour sans être attendu. Il va droit au cabinet du directeur, et demande à parcourir l'établissement des fondations aux comblés. Le directeur aussitôt s'empresse, et le précède pour lui montrer le chemin.

« Je veux, dit-il, que monsieur l'inspecteur vous surprenne, et nous voie sans le secours de la préparation. Suivez-moi, c'est vous pleit, dans les quartiers »

Ils montent ; mais, chacun faisant, le directeur fait admettre le réfectoire, les dortoirs aérés, les arbres touffus de la cour, le tout pour braver le temps à un examen, evertu par un cliquement d'yeux, d'annoncer la nouvelle dans toute la maison. La maîtresse est répandue partout ; chaque élève époussette cache les brochures illégitimes, les comédies, les romans, les romans, sous un amoncellement de livres, derrière des respectables dictionnaires. Les servantes sales qui traquent sur les barriques, les chaussettes recouvertes de poussière qui moisissent dans un coin, sont enlevées dans quelques retraites obscures ; on ferme les carreaux, on ouvre les fenêtres, chacun saisit quelque livre de travail, prend une plume ; toutes les oisivetés se mettent en apparence d'occupation ; le maître d'études ferme son Paul de Kock, et ouvre devant lui les *Éléments de géométrie*.

L'inspecteur entre : il admire le silence qui règne, l'activité de tout. Il se penche sur le dos d'un élève, c'est une version grecque qu'il élabora ; il s'empare d'un livre d'une couverture douteuse, c'est l'*Étend de la chimie*, de Guérin-Verry. Il interroge un jeune homme qui lit un ouvrage d'histoire, et le questionne sur des dates. Le directeur l'interrompt, et lui demande la permission de lui présenter un élève distingué qui s'empare plusieurs fois au concours : celui-ci récite sur-le-champ les dates demandées. L'inspecteur est ravi, transporté. L'heure du dîner sonne, il descend aux cuisines ; un fumet délicieux la révèle au latin à son sent olfactif. Les élèves viennent s'asseoir autour du banquet, et, tout étonnés, se voient servir des plats inusités au lieu du veau habituel, de l'entrecôte mouton à la sauce noire, des pommes de terre en pilée, et des haricots à l'eau, « deux légumes bien divertissants », comme dit le Gargantua des *Œuvres complètes*.

L'inspecteur se retire, accompagné par toutes les autorités du lieu, qui l'accablent de saluts et de coups de chapeau ; il s'incline en exprimant toute sa satisfaction, et le directeur

rentre chez lui joyeux, ou promettant à ses élèves, innocents complices de la parade, un ouvrage général qu'il ne donnera pas.

L'inspecteur visite ainsi plusieurs maisons; il appelle cela faire sa tournée. Pour tant de peines et de fatigue d'observations, il perçoit de fait tout appointement, et déclare in-censément, dans ses rapports au ministre de l'instruction publique, qu'il est très-satisfait de le croir; je le serais à moi-même.

Un soldat aux épaulettes de laine, dans la milieu de l'instruction pu-
blique (comme nous appelle l'auteur de *l'École*), entretenant du :
Un Pion.



L'ERMITE DU VÉSUVÉ.



L'ERMITE du Vésuvé est une de ces individualités italiennes dont le touriste, esclavé des types traditionnels, n'est plu à faire un personnage éminemment apocryphe. Des gens prétendent avoir observé, à l'entrée du Vésuvé, un saint homme à la physionomie grave et austère, habitant une étroite cellule, vivant pour le jeûne et la prière, enfin, un pieux solitaire de la suite de ceux que les voyageurs placent considérablement en-dessus du niveau de la mer. Nous eûmes nous atteignîmes le sommet du Vésuvé, et c'est la chose du monde la plus facile; les quatre cinquièmes de l'ascension se font à dos de chevaux, nous moins caressés par leur fouet et leur aptitude occidentale que les porteurs de Montmorency, ces pauvres victimes de l'amour et de l'hippomanie. Nous eûmes nous parcourûmes les flancs de la montagne, mais sans révélation de cellule au d'ermite; et cependant, si vous laissez flotter les rênes sur le cou de votre cocher, sur habitude instinctive le conduit devant une maison d'apparence bonnête, où se présente sur la porte un gros gaillard assez proprement enfroqué: voilà l'ermite. Sa figure, avec mille rubicondes, est un emblème rassurant pour le prometteur éternel; mettez pied à terre, et un garçon complètement dépourvu de vêtements monastiques viendra vous offrir un échantillon de sa cave et de sa cuisine.

C'était pendant une éruption mémorable, celle du mois d'août 1834, que nous visitâmes l'abbaye de capoue. Le Vésuvé dormant ce soir-là une représentation extraordinaire, ou il devait absorber, seule le nuit, un village de cinq cents maisons. Naples tout entière s'était portée à ce spectacle, aussi joyeuse, aussi empressée qu'aux plus belles fêtes girandules. Les chemins étaient couverts de volutes, de cavalcades On était, on chantait, et les lavannes débordaient sur la route comme aux fêtes de l'Église. Un des sapientis de lève couteau du cratère par une pente rapide coula au pied de l'ermite, et nous arrivâmes par un chemin sur la plate-forme élevée où, de temps immémorial, Ramponneau



s'est fait errante. Là, comme sur la route, comme en bas de la montagne, la foule se pressait, avide de contempler, d'un air de sévère, l'incendie ruisselant au milieu des boues. C'était gale au logis du moure : on voyait le bon homme aller, venir, se multiplier, comme le ébénéficiaire d'une euberge arhalandée, et le jure rayonnait sur sa face colonisée. C'est que sa maison était pleine, et qu'il savait bien que toute la nuit il garderait son monde. Habituellement on ne quitte la table qu'en point du jour, pour assister, du haut de la montagne, au magnifique spectacle du lever du soleil. En attendant, nous primes place à une table, très-à-propos, mais plus curieuse encore de connaître cette autre création du menu voyageur, le lacryma-christi. Jamais vin porta-t-il un nom si poétique ? Jamais aussi abusait-on plus impudiquement de la sonorité de sa langue pour décorer un vil vin d'une ombreuse mensongère ? L'ermite, il faut le dire, pour un marchand de vin, se montra bon rapin. Il nous prépara loyalement au desoppressionnement en nous invitant à prendre ce qu'il avait de mieux, du somno, du vin du cru, du vin de ces vignes que la liege dévourait à nos pieds huit jours avant le vendange. Quant à ce lacryma-christi, ça vient en un air d'oï : c'est un de ces intrus comme on en voit tout dans le monde, vivent d'un nom et d'un donaire d'emprunt ; il se prétend du Vénère, et le malheureux est leu, sans doute, de quelques basse terre sans nom, sans valeur. Le somno n'était pas méchant : on ne pouvait lui reprocher que son extrême jeunesse. Cependant, heu ! retournez pour nous, nous avions tout prévu, l'irritation de la soif causée par les exhalaisons chaudes du vulcan, et l'insuffisance des rafraichissements de l'ermite ; aussi débouclâmes-nous quelques bouteilles d'excellent memela, que nous evinâmes apportées sur le dos de notre guide. Le disciple de Vatel et de saint Antoine fut invité à en prendre sa part, et il ne se fit pas prier : comme fait en pareil cas le déshérité



modèle, il alla chercher son tabouret, qu'il avait laissé près d'une table où il venait de trinquer et boire, et il s'assit en milieu de nous. Évidemment le tabouret et le moine avaient déjà fait deux ou trois fois de cette façon le tour de la salle, et ils commençaient à devenir, par nécessité, insupportables. Il eût été facile d'abuser de la disposition du saint homme : le marsala lui plaisait, et il se fit près de nous jusqu'à l'heure du départ. Mais nous n'étions pas seuls ; il se trouvait même parmi nous des amuleurs hérétiques, et nous ne voulions pas leur donner le divertissement d'un saint homme en défaut d'équilibre : nous nous contentâmes de verser un nombre raisonnable de bouteilles dans le goder du pauvre moine, auquel la configuration de la montagne avait donné, peut-être, un ardrai éternel ; et ensuite que parut le jour, nous payâmes pour terminer notre ascension, lâchant à notre hôte, en échange de ses bénédictions, quelques piastres, et le restant de notre marsala, dont nous n'étions plus responsables devant Dieu ni devant les hommes.

ALFREDI BAROT.



LES INCOMPLETS.



Il y a quelque chose de fâcheux, en vérité, que de naître borgne, boiteux, acéphale, du clochet, de se faire remarquer par un front proéminent, des yeux sensiblement chassieux, ou un nez turquoise et saupoudré, des mains taillées dans des semelles d'hippopotame, et l'apparence de toutes ces difformités physiques rendre plus sensible par tout genre de luxuries d'un vert fourré. L'homme incomplet est celui que la nature a insulé sur ce plateau désagréable, sans peuplier des embellissements de l'art dont la plupart des incomplets au naturel pourraient encore être susceptibles au figuré.

Les trois quarts de l'humanité se composent d'être incomplets qu'on pourrait considérer comme la négation du beau ; d'autres auxquels on e surajouté et qui, vu l'exagération de leurs formes, paraissent naître en partie double, et peuvent être pris comme l'affirmation du laid. Le tyge de la beauté physique est rare, dira-t-on, et on se trouve guère que dans à Apollon ou Belvédère ; en France, à l'état de copie, et ailleurs comme divinité mythologique seulement.



Je le veux bien.

S'ajoutent même qu'une fois difforme, la fée Bautoche, semble avoir présidé à la naissance des myriades d'être qui peuplent l'anthropomane de Paris.

Le naturel elle-même est peut-être incomplète ; mais est-ce une raison pour mettre en relief ces défectueux choquants dont l'homme physique se trouve ciblé par les mensonges de l'art du tailleur, et les paradoxes boursifs de celui dont chacun enveloppe son corps d'homme ou de femme ? De là naît une autre espèce d'incomplets, les incomplets du costume.

Le beau n'est que relatif.

Pasant de ce principe, l'homme incomplet se crée un idéal de toilette dans les rigues équatérales où le bon secrete sa cravate finie par Brillon. L'homme incomplet possède un fee à friser, des boîtes à éperons, un cure-dent perpétuel et douze cents francs d'appointements. Il se crée là-dessus une lithographie qu'il n'attendra jamais. Il commence

pas un chapeau de casino plus ou moins neuf, et finit par des boîtes vœues de lruis semelles; et emploie contrefait de le *Gazette de s modra*, de fen 81. de la Mraugère, le complément de sa toilette est resté chez le chomiacr, son gilet chez la *apécialité du genre*. La fouleuse l'établir possesseur d'un habit qu'il lustre et en une brume humectée. Il l'affubler d'un nom que dite des croisades, et l'atationur, aux heures de la digestion seulement, au perron du café de Paris, en compagnie d'un cigare incomplet.

Pers a des incomplets à tous points cardinaux de sa rose des vents. Tel pourrait être à peu près complet demi sa sphère, qui en a été une autre à cent kilomètres (mesure nouvelle) des limites du possible.

De là ces expressions qui jugent l'homme : « Il est assez bien fait pour un clerc d'huissier. » Après des efforts inouïs, des précautions hyperboliques, un homme trop complet pour un comrais voyageur rentre dans les incomplets dès que son liaz et ses éppartements le portent à s'arrêter eux et les coutumes du Jekry-Club. Voilà ce qui nous perd, le gène de l'imitation qui produit les incomplets.

Entre un rue et une eutre, un homme perd sa raison d'être; les rapports de son raisonnement se trouvent changés. Un fashionable du boulevard Salut-Denli l'éclipse à la hauteur du café de Paris.

La province copie toutes les modes en les exagérant; elle s'empare des *poignards*, éproues après la lecture d'un habit manqué. On n'est pas complet en province; l'idéal n'y existe même pas à l'état d'observation. Les erreurs de coupe que Paris se permet quelquefois sont mises sur le dos d'un gaul jaune de Nîmes ou de Carpentras. Tout est beau, tout est complet, dès qu'on peut y mettre : « C'est pour la province. » De moins la province ne songe-t-elle point d'avoir du génie; à Paris, le génie fait les incomplets.

Vous trouvez des humeurs ennemies, des aùtites dont le moindre coup de brume embrasse l'humanité tout entière. Incomplets l'incomplets ! Monnaie de Rubens, de Raphaël, de Léonard de Vinci; ils ont au bout de leur pinceau un dogme, une idée chrétienne ou paathétique, la forme chrégée de l'humanité.

L'artiste incomplet a une barbe qu'il cultive à l'fraction de ses oogles et de ses rirveux; son costume n'est pas exempt des pallugénies sociales des époques qu'il est censé avoir étudiées. Il se démaie des patriots inédits dans ses moments de loisir, et se crée des modes à l'atelier. L'artiste incomplet envoie au Musée ces personnages formés de toutes pièces, ces bras mal entarhés, ces têtes imposées à dratorats qui menacent de les laisser choir. Apôtre d'une école incomplète, il donne dans le postiche et l'exagération de plus grandes hardieses du maître; il se tient en-dessous du beau; le plus souvent, il le dépasse. Coloriste forcené, il anéantit le dessin au nom de Rubens. L'artiste incomplet crée encore ces petites expositions, pauvres lancés à la tête du jury. Le Musée s'ouvre à un petit nombre d'hommes d'élite, qui viennent religieusement saluer l'auteur d'un art nouveau, et l'agevouliler devant l'œuvre d'un maître incomplet. Cet homme, d'une portée séculaire, est encore une nullité cupie du poète incomplet.

Sublime rejeton de l'art poétique, le poète incomplet existe comme une protestation contre l'anathème qui pèse sur le vers. Il porte la croix de l'hesomachie sur le Golgotha, désert de la poésie. Sa pensée incomplète se déchire au milieu d'une strophe, par un vers éolopé, par une rime boiruse, par un — transporté à la soixante et dix-huitième stances d'un chant mélancolique. Il coule en laoue, demi ses tropies incandescentes, le buste de V. Hugo, de Lamartine, de G. Sand, de Pierre Leroux, de Xavier de Maistre; mais ce qu'il adore surtout, c'est Getrurban, un entre incomplet. Il s'éloigne comme un comrais dans le firmament du vers de un piré et au-dessous. Les poètes se sont à ses yeux que des vers humains du vraie, des cretons de l'adjectif, il air la prose complètement.

L'homme incomplet sous les haubertiers militantes d'Apollon et des muses n'est pas seulement l'expression d'un doute, il est encore le bouillan de sa propre personne. Illocaus toujours brûlant sur le trépied sacré de la poésie, livrant à tous vents sa moitié incomplète, il s'abreuve d'une satisfaction incomplète, en relisant ses sonnets incomplets. Les âges seuls donnent le complot comme l'homme. Il souffre de toutes les imperfections d'un siècle incomplet. Son chapeau est comme le romantisme, une forme sans fond; les plus belles fleurs de poète mûrent à peine écloses dans la serre chaude de son cerveau. Ses paroles sont l'incrustation d'une moitié de pensée dans une moitié de rime. Il blue sa respiration à vingt-deux sous, iloor incomplet.

Son cœur, presque toujours trop plein d'émotions, est constamment à la recherche de la femme complète. Dérision! La femme complète n'existe qu'incomplètement.

L'espèce incomplète de la femme se distingue par de beaux traits et des dents d'un émail douteux, des cheveux ru moutrou de roi, coiffes d'un chapeau feuille morte; un galbe



parfait, qui ne ressort jamais mieux que sous un paletot piteux; ses traits ont une grâce virile qui n'exclut aucune des poésies de la femme. L'espri a ses rouées franches avec elle, quand il s'aventure jusqu'à mettre le pied dans son sautoire, et dans ses moments de familiarité intime, l'amour laisse échapper à ses pieds ce mot brûlant: «Boujour, ma garsou.» Son âme se replo comme un beau lis au souffle desséchant de l'égotisme. Elle a un cœur, et quel cœur! Ses illusions se soul effilancher une à une; elle s'est perdue ses croyances, son ignorance primitive. Elle a mis ses plus beaux chiles au Mont-de-Piété. Son fond d'amour incompris est méconnu. Elle marche le front dépourvu des grâces de la jeunesse, mais couronné des roses de l'âge mûr. Sombre et mélancolique comme la nuit,

elle s'entrelien avec les étoiles, ses rêves, et fume des cigarettes jusqu'au lever du jour. Son front ne s'anime plus d'une touchante rougeur, mais elle conserve l'empreinte des passions profondes qui ont agité sa vie. Elle comprend l'amour, le dévouement, elle comprend le sacerdoce, la poésie, la souffrance, l'espérance. La femme incomplète quite l'espérance pour s'attacher à la souffrance, jusqu'à ce que la poésie vienne l'arracher à un mythe incomplet; le nouveau Dieu fera place à un autre, jusqu'à ce que l'Olympéenne le paradis soient épuisés. La femme incomplète n'a jamais qu'un amour à la fois, mais cet homme est tout pour elle, jusqu'à ce qu'un dieu encore inconnu soit beaucoup plus. La femme incomplète est une muse solitaire; quand elle parvient à rencontrer un cœur naïf, elle l'enveloppe dans les lugubres voiles de sa pensée; elle l'associe à ses désenchantements, aux mille bonheurs qu'elle n'a pas; elle le promène dans le désert de son âme; elle devient pour lui une terre promise, et elle jette aux brillants deurs du présent la main de quelques caresses virginales. On finit par mourir de cet amour-là. Le malheur de cette femme, c'est de s'être pour, comme mythe des perfection de son sexe, une individualité de lettres dont elle est la charge incomplète.

Voilà le monde; un ahébé bizarre de choses incomplètes où la fortune n'a que des demi-sourires; l'amour, des joies incomplètes; la poésie, des murs de souffrance; où la vertu n'existe qu'à demi. Encore est-il juste de remonter qu'au sujet de tout ce que le monde présente d'incomplet, rien n'est moins complet que cet article.

LES FEMMES LITTÉRAIRES.



1, aux douceurs du mariage, vous ajoutez encore le bonheur de posséder une femme littéraire, vous serez doublement malheureux.

Lorsque je rencontre par le monde une femme littéraire, je répète avec Bértril :

« J'aime les sexes prononcés »

En effet, le femme littéraire n'est d'euene sexe. Elle n'est ni bas-bleu, ni femme de lettres, ni poète, ni hume oitair, ni créatrice de religions; mais elle est femme littéraire! majeure trop émuecipér.

No confondez pas cette création bâtarde et dégénérée avec la femme forte, puissante et mal peigrir, répandant parmi les hommes des futa de poésie, des avalanches de romant, des macédoines philosophiques, des oraisons phalanstériennes et dra enfante mal élèves.

La femme littéraire doit être placée un peu plus bas que la femme de lettres, entre un livre de minege, des bas percés et un volume de Spiuose. Elle est naturellement liée à cette derulière par une certaine entologie de pensées, d'allures, de virilité et de négligence.

Voyez cet intérieur mal tenu, ces meubles couverts de poomière, ces nippes soyeuses et ru lembaux, ces étoffes soupieuses et lachées, ces hâliers barbouillés, ces livres en dés-ordre, cette atmosphère de fumée de charbon, cette oappe velouement réclamée par le blanchisseur, tout cela est sous la protection de la femme littéraire.

Un mari bonneur de lettres, un petit cousin littéraire, un ouche drometurge, un ami de le maiseau poète incomprie, donnent neusance à cette revisente moitié du genre humain. Vous voulez faire un fin, et vous engager dans les heus de l'hyménée, comme dit votre futur beau-père, auteur de vaudevilles feronches! Vous allez épouser une charmaade personne, pleine de grices et de vertus, dotée du produit de mille couplets égrillards et de vingt scènes acabreuses. Arrêtez, malheureux! Marius vaut la mort qu'un pécil marier : la rivière est à deux pas; ce modèle de toutes les perfections va devenir une femme littéraire.

Grâce au flambeau de l'hymen, toute adolécence de cette origine est subitement éclairée, et laisse tomber le vain masque de la timidité de la jeunesse. Le premier jour de vos noces, le plus béna jour de votre vie, vous entendrez sortir, de la voix la plus douce, cette phrase de *Romén et Juliette*, prononcée avec une harmonie de circonstance :

« Étends un voile noir sur mes jours, que la pudeur colore à l'âge inconnu d'un époux, jusqu'à ce que mon lambe soucou, prenant plus d'audace, ne voie plus dans ce mystère qu'un charbon devant. »



Beureux encore si la langue anglaise ne vient pas pîter à cette citation sa véritable couleur locale ! Beureux, mille fois beureux, si, avant la mort de la lune de miel, votre épouse adorée, destinée par votre choix à descendre avec vous le fleuve de la vie, ne vient pas embellir votre réveil de quelque couplet de Vadé, ou d'une chansonnette de même genre, composée par monsieur son père, à l'usage des jours épieuxiens.

Vous savez combien les jeunes filles sont curieuses et disposées à s'instruire. Elevées dans cette atmosphère de gaudrioles et d'incidents amoureux, elles apprennent volontiers de ces choses qu'un mari seul a le droit de leur apprendre, si tel est son bon plaisir. Un livre oublié, une pièce de vers récitée dans la chambre voisine, entre amis, un rôle régence destiné à Dejazet, et déclaré avec trop d'ardeur, se classent merveilleusement dans leurs cervelles, et vous vous en apercevez trop tard.

Où diable Jean-Paul avait-il l'esprit lorsqu'il se pignait de s'avoir en partage qu'une femme prosaïque, lui qui possédait un véritable trésor, une de ces créatures mille fois plus gracieuses que Gretchen, une femme vraiment femme, une de ces bonnes Allemandes qui s'occupent de leur ménage, surveillent la grande lessive, cultivent des fleurs sur votre fenêtre, et remettent vos boutons à l'habit. Écoutez les ridicules doléances de ce réveur germanique ! Parce qu'il est en conversation avec la dernière étoile de la nuit, et que sa douce compagne vient lui sonner que le café est servi, il se met en fureur, et la traite de pécore, de nature incomplète, de femme sans poise. Restez, mon ami, dans vos demeures éthérées, comptez les étoiles du ciel, et dîtes aux voix de la nuit votre langage mystérieux et souvent incompréhensible ; mais, de grâce, ne ro-

pandez par votre amertume sur celle qui s'occupe ainsi de votre luto-être et de votre post-au-fen.

Pourquoi vous êtes-vous uni à cet âge de ménage, que vous archiez publiquement de votre dédan ? Vous auriez dû venir suptés de nous, et nous vous aurions donné le choix d'une femme inculte, d'une femme de lettres, d'une propagatrice humanitaire, de cent femmes émancipées ou de deux cents femmes littéraires. Alors, vous seriez allé élever accessible et élever par les viles campagnes, sur les riants cotéaux, au bord des eaux limpides, sous la protection de l'azur des cieux ; et, en traitant chez vous, votre épouse étant trop poétique pour s'abaisser à préparer le repas nécessaire, et trop vaporeuse pour l'avoie ordonné, vous vous seriez vu souscut dans la nécessité d'aller souper avec un échant du erépuscule.

O Jean-Paul ! si vous aviez goûté de la femme littéraire, vous conserveriez la sôtre avec amour.

La femme littéraire est quelquefois entachée de latinité, et alors Dieu sait, si vous l'avez choisie pour compagne, ce que vous aurez à supporter de vers, de citations, de explications, de corrections puées à la source de tous les auteurs de l'antiquité. Les classiques deviennent vos ennemis acharnés ; Virgile, Horace, Tasse, Juvenal, Clément, vous livreront une guerre de tous les instants. Vous ne pourrez pas ouvrir la bouche qu'elle ne soit fermée par une phrase latine ; vous n'avancerez pas une proposition qu'elle ne soit complétée par un fragment latin. Poétisez-vous d'un homme supportant le malheur avec courage, votre femme s'écriera avec enthousiasme : *impavidum ferient rayon*, etc. Dites vous les douceurs de la campagne, et votre douce moitié vous interrompra par une églogue de Virgile. Dans vos querelles d'intérieur, vous serez mille fois accusé du *quousque tandem* ! Et, dans un salon, dans la stampe de provocant cette exultation insolente, vous parerez pour un ignorant bœuf.

Voilà ce qui vous attend, si vous avez sollicité la main de quelque fille de professeur de belles-lettres, chargée par son père de couvrir les langues mortes dans la famille. Pas bonheur, ce ridicule se perd chaque jour, et les femmes, dont l'éducation n'a pu se passer du grec ou du latin, ne sont plus d'âge à être mariées. Cependant votre étoile peut être assez mauvaise pour que vous soyez conduit vers une de ces merveilles que la province se plaît encore à contempler, et, si vous reconnaissez cette rareté, ayez-vous au le bord de l'abîme ! Vous n'auriez pas fait l'acquisition d'une femme, mais d'un pédagogue ou japonais.

Si le hasard vous pousse à devenir homme de lettres, n'initiez jamais votre femme aux secrets de votre cabinet de travail ; cette contagion la perdrait. Que de femmes, échappées pour être des épouses accomplies, sont devenues femmes littéraires, et quelquefois femmes de lettres par ce simple contact ! Vous pouvez vous soustraire, dans vos projets de mariage, à la fille d'un auteur dramatique, à la sœur d'un littérateur, à la femme d'un poète incompris, toutes trois d'excellentes femmes littéraires ; mais comment ferez-vous pour préserver votre chère moitié de cette influence, si vous lui faites subir vos propres productions ?

Comme on le voit, le danger est grand, et l'homme de lettres, en se mariant, est presque sûr d'augmenter le nombre des femmes littéraires. La jeune fille la mieux élevée résiste difficilement à cette atmosphère de deames, de vaudivilles, de



romans, de nouvelles et de feuilletons; ses qualités naturelles disparaissent, et elle se fait une existence, des habitudes, un langage, je dirai même un argot, qu'elle ne soupçonnait pas. Entrez chez un de ces ménages légitimes! Le désordre le mieux composé règne dans tout l'appartement; les restes du déjeuner, les journaux, les légumes, les livres, les braves encore vicieusement, les brochures, les casquettes de la maison, forment sur une table une maudite caennante; la femme est en déshabillé complet: la littérature l'absorbe tout entière; elle vient de terminer la lecture d'une nouvelle passionnée, excellent sujet de pièce pour son mari.

« Ah! vous voilà, mon cher, vous dit-elle, je vais vous demander votre avis sur un sujet de vaudeville dont l'idée me paraît tout à fait neuve. Il s'agit d'un père amoureux de sa fille, modèle de toutes les vertus; de son côté, la jeune personne, éloignée du monde par la jalousie de l'auteur de ses jours, se prend de belle passion pour son frère, merveilleux sujet sous tous les rapports. Ce jeune homme, criblé de devoirs, habitué à vivre avec des courtisanes, devine le secret de sa jeune sœur, et le met à profit dans le dessein de dévaliser son rival. Il est, en effet, sur le point de commettre le vol projeté, lorsque son père le surprend, et lui brûle la cervelle. Ceci n'est pas encore le dénouement! Après une scène déchirante, où il avoue à sa fille son fatal amour, le meurtrier s'embarque pour l'Amérique, et la jeune personne reste à jamais abandonnée! Que dites-vous de la situation? »

— C'est un charmant tableau de famille, qui me paraît pourtant un peu sombre pour un vaudeville.

— Vous n'y entendez rien! On peut faire sortir de ce sujet les effets les plus heureux. Le meurtre, par exemple, aura lieu dans la coulisse, et se fera en récit.

— Ah! si vous mettez le meurtre en récit, ce sera tout différent.

— Comment voulez-vous que, dans un vaudeville, on fasse tuer, sur la scène, un fils par son père? Si c'était un étranger, passe encore, ce s'est déjà vu. Mais que pensez-vous de la situation de la jeune fille?

— Elle me paraît fort embarrassante.

— Embarrassante n'est pas le mot; c'est dramatique qu'il fallait dire. Le cruel abandon de cette jeune personne laisse les spectateurs en suspens. Le public ne sait pas ce qu'elle va devenir, et cette incertitude termine la pièce d'une façon poignante. Écrivez-vous hier, à la première du nouveau drame?

— Non, je n'ai pas pu y aller.

— Vous avez perdu. Dorval a eu de très-beaux moments; Guyon a fait deux sorties magnifiques; mais la débutante a fait un fiasco complet. Le parterre s'est légèrement égaré. Du reste, la réclame était des plus brillantes; l'éloge de la littérature s'y trouvait; Georges Sand, madame Doria, Balzac, Anicet Bourgeois. Mon mari était retenu à un autre théâtre.

— Et comment se porta ce cher garçon?

— Très-bien. Il est à sa répétition. Je erois que nous mériterons bien, d'après ce qu'il m'en dit. Moutard a du naturel, Chilly a du feu, et la petite Théodorine a de très-heureuses inspirations. Nous comptons sur vous et vos amis pour nous *chauffer* cela. Nous saupéonons décidément les chevaliers du lustre; ils ne comprennent pas. Vous savez que nous avons changé notre dénouement. L'héroïne mourant d'abord par le poison, puis empoisonnée par le poignard. Nous nous sommes arrêtés quelque temps à l'asphyxie, et, après mûre réflexion, nous avons adopté l'incendie: c'est mieux usé et plus brillant. Nous viendrons dans cinq ou six jours, à moins qu'il ne nous arrive une indisposition ou un veto de la censure; mais ce dernier empêchement n'est pas à craindre, car nous n'avons pas d'allusions politiques comme dans notre drame. Vous savez? Quel succès! Des droits d'au-

leur fabuleux ! Quel dommage qu'il n'ait pas été soldat ! nous aurions aujourd'hui deux mille francs de plus. Ces collaborateurs vous ruinent.

Il existe une femme de vaudeville qui ne craint prononcer une phrase sans l'embellir d'un fragment de couplet. Cet accompagnement obligé est devenu chez elle une habitude tellement prononcée, que ses amis le mettent eux-mêmes sur la voie. Vous lui parlez d'un officier de sa connaissance, et elle vous répond machinalement :

Oui, j'en connais et militaire,
Je l'ai vu sur le champ d'honneur ;
Un mouvement involontaire
Près de lui fait battre mon cœur.

Vous abordez les derniers succès de nos troupes à Alger, et elle fredonne :

Dans les doux champs de la belle Algérie,
On verra croître des lauriers ! (Bis.)

Vous eussiez le chapitre du sentiment, et elle ajoute à sa réponse :

Le bonheur est dans l'inconstance,
Elle seule embellit nos jours.

Les femmes littéraires composent une famille d'une variété infinie, dont les traits fugitifs ne peuvent être bien saisis que par les complices de leurs égarements. La femme du romancier vient en première ligne, et vous la reconduisez à l'usage immodéré de termes techniques passés dans le vocabulaire de son mari : *Nous avons nos épreuves à surmonter ; aurons-nous bientôt nos bonnes feuilles ? Nous allons donner notre bon à tirer ; notre dernier volume vient d'être lancé, et nous avons à le faire monser, il faut que nous écrivions aux journalistes, en envoyant les deux exemplaires. Notre éditeur n'a pas le moindre savoir-faire, etc.* Puis, en présentant à la censure, l'épouse du critique, chargée par son mari de lire les ouvrages dont il doit rendre compte ; la femme du poète, toujours prête à cadencer les vers de son époux ; le compagne du débutant littéraire, apportant de journaux en journaux les premières inspirations de son adoré, et allant elle-même toucher le prix des feuilletons reçus ; la camarade de l'humanitaire, propagant, dans son petit cercle, la supériorité de la femme, et son aptitude aux droits civils et électoraux : créature très-aveuglée, prélevée par la parole et par l'exemple, et dévalant au monde une conduite mille fois plus émanicipée que toutes les théories de celui qu'elle a choisi !

Quelques-unes, fatiguées de jouer un rôle secondaire, le femme littéraire s'élève au rang de femme de lettres, en débutant par un *Bulletin des modes*. En vérité, et la mode littéraire fait encore des progrès, et si les gens possédés de cette manie continuent à se marier, il n'y aura plus de femmes sur cette terre.

F. G.

Quelques-uns de ces personnages, qui se trouvent dans le roman, sont des personnages réels, et d'autres sont des personnages imaginaires.

LES FLOTTEURS.



vous, heureux de ce monde, à vous, rhumantiques Parisiennes, qui vous abandonnez aux douceurs de la méditation autour d'un confortable foyer! Quand votre regard se perd dans les tournoisements de la flamme, et que vous interrogez gravement les étincelles joyeuses qui pétillent, insouciantes des bonheurs dans lesquelles vous les groupez, pour en faire sortir une abaisse dévorée; quand, laissez aussi d'éroquer cet oiseau capricieux et intelligent, vous étiez-vous jamais demandé d'où, sommeit, par qui vous arrivait ce précieux combustible qui les campagnes vendant au poids de l'or aux grandes villes, et qui Londres, envelopper dans son atmosphère brumuse, envia à Paris? Vous savez les côtes rougies par le corail, les pays fortunés où, dans le sable, se cache le diamant, la vallée du Cachemire, les veines du Nord, blanchies par vos hermines, Vienne, dont les gants créent des mains ou les conservent, Smyrne, qui attend ses tapis sous vos jolis pieds, Malaga, Valenciennes, Bruzelles, qui jettent sur vos fronts leurs voiles indusciels; mais vous ne savez pas d'où vient la seule chose sans laquelle toutes ces jouissances seraient comme non avenues pendant huit mois de l'année. Avez-vous besoin de tapis, de perles de diamants et d'hermines, si l'ardent foyer qui réchauffe et nous réunit pas tout près de vous dans vos magnifiques salons?

Ce bois arrive du Morvan, arrangé en train par des floteurs. Et ce Morvan, ces trains, ces floteurs, trois mois qui vous arrivent sans doute à l'oreille pour la première fois, rassurez-vous, et une industrie que vous ignorez, et de curieuses rumeurs dont vous ne savez rien ne vous feront jamais soupçonner les fatigues. Tous les ans, le Morvan, cette

forêt qui semble toujours vierge, tant elle est féconde, détache de sa couronne de chêne des milliers de rameaux que, en un clin de temps, elle jette dédaigneusement en courant des canaux, en leur disant : — Pars vite froid cet hiver ; elles réchauffent un peu cette ville blâcée ! — Et le flot obéissant charrie son lourd tribut, jusqu'à ce que, renversé dans de prévoyantes écluses, il s'arrête, et avec lui la masse compote de tout le coup.

C'est à Clamecy, un peu tard, que le flot s'arrête. Là, le bois est tiré hors de la rivière à l'aide de crocs, et arrangé, sur les deux rives de l'Yonne, en longues et hautes piles serrées, entre lesquelles un homme peut difficilement passer en s'effaçant. De bois, ainsi alignés, accoupe souvent une ligne d'énormes rivaux, du village d'Armer à celui des Ponceaux, Clamecy inclus ; et c'est une belle chose que cette longue ceinture qui suit le rivage d'une main ses capricieux contours. Une armée en bataille est plus intéressante, sans doute, parce qu'elle se meut ; mais elle n'est pas aussi imposante, aussi gigantesque, ni si compacte, ni plus impénétrable. Du reste, l'intérêt est russe grand, le derme russe complet. Qu'un corps d'armée soit détruit, ou autre corps lui succède : la victoire est de toutes les généralités, mais que le feu continue entre double muraille de bois, que la petite rivière innocente se lamente ou cesse de couler, et First, Perle tout culire n'a d'autre ressource contre le froid que de souffler dans ses doigts. Bassement-moi, rien de semblable ne s'est vu ! Les flotteurs, ces infatigables matelots, qui sont à eux seuls architectes, constructeurs, pilotes, continueront pour nous leur rude métier.

Quand la rivière commence à croître, vers les pluies de mars, ils arrivent par milliers sur la rive, eux, leurs femmes, leurs enfants. Tout le monde s'en mêle. Un vigoureux gros ébranle une pile ; elle s'écroule, et presque jamais sans accident. Alors les jeunes filles rapprochent leurs brucelles, les enfants les charrient de bûches, les vieillards réunissent cer bûches et les treisent avec de longues perches de quinze pieds de long, les garçons les posent dans le cadre et les y enfouissent violemment à coups de marteau : cette portion de l'œuvre s'appelle une *brancher* ; quatre *brancher* réunies carrément forment un *coupon*, dix huit coupons font un train. Comme tout ce travail se fait au bord de l'eau, et que chaque *brancher* est poussé dans la rivière, quand elle est terminée, ces branches, liées entre elles par des *couriers* (baguettes d'un pouce de diamètre et de quinze à vingt pieds de long, tournées pour les centres flexibles comme une baguette d'osier), forment le *train* prêt à partir, lorsque les écluses du prochain pertuis seront libérées.

Chaque train est monté par deux personnes. Le *recordeur* est un enfant dont le nom est emprunté à sa fonction : le *boute d'orger*. C'est lui qui dirige le queue du train ; le maître flotteur tient le tête, qu'il ne quitte qu'en cas d'accident. D'un train bécote, il est à l'avant, debout, la tête nue, les cheveux aux vents, le bras levé. Un pantalon de couil, une ceinture de serge bleue, un gilet rouge, de gros soulers, composent son costume habituel. Il est là, les bras dressés, le jenne tendue, prêt à s'ébranler à droite ou à gauche selon le besoin. Tout-il franchit une écluse, à cubler une arche de cet vieux pont, soulève, étende, rurbaine, que la prudente timidité de nos pères a jetés sur les coeurs d'era les plus ignorés, le train, que le flot empoise, peut se briser, ou tomber tête baissée dans la chute d'une écluse profonde ! Baissez-vous, le maître flotteur, sous chaque mât, une perche robuste dont il engrave le point dans le sable, contre le courant : puis il regarde le bout opposé



de la perche sous l'our des deux oreilles qui sont solidement attachées à la tête du train. Le flot pousse toujours; mais, au lieu de continuer sa marche fatale, le long serpent de bois se dresse et s'élève souvent à une effrayante hauteur. Cette manœuvre exige une grande habileté. Trente pieds separent l'homme et son fragile esquif du flot qui les portait. Il y a retournement. L'eau bouillonne, rugit, s'émoussèle en vagues retentissantes; mais l'obliquité nécessaire est obtenue : la tête du train est engagée dans l'étroit passage. Si la queue du train, encore bien loin, n'a pas suivi l'impulsion, vous rentrerez sortir de dessous l'arche ce simple commandement : — *Boutre d'arguez, mon homme!* — Et le *boute d'arguez* saut sur une perche aussi grosse que lui, le frôle dans le gravier, et la masse recule sous cet effort de l'enfant. Maîtriser ou qu'ils ont surmonté le danger, voyez le floteur et son second allant de l'un à l'autre percher, *boutant par-ci, boutant par-là*, selon que la rivière, étroite et sinueuse, profonde ou basse, leur offre assez d'erre pour marcher. Le parcours est long, et l'Yonur est une capricieuse rivière. Les floteurs n'ont pas, comme les marins, des cartes qui leur indiquent les courants et les reefs. Cependant, grâce à une longue expérience, chaque obstacle leur est connu, chaque banc de sable leur est familier. Ils savent, dans un parcours de cent lieues, qui s'accomplit en huit ou quinze jours, où il est nécessaire de tourner, où ils doivent marcher droit, ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut chercher. Le train va, vient, s'allonge, serpente, vult; tous ces mouvements sont imprimés ou combattus par le floteur. Ici sa tête s'enfonce dans l'eau, et y entraîne notre homme jusqu'à la ceinture; là, elle se dresse, et, comme essoufflé, le train semble vouloir s'arrêter. C'est une lutte sans fin entre cet long et dur marin poussé par le flot, et le prévoyant floteur qui ménage les courbes, saute les rugles de ce long ruban de bois, pour les adapter aux courbements difficiles ou étroits d'une petite rivière. Quelquefois l'eau hausse de quelques pouces, et voilà notre homme à sec, immobilisé sur le sable pour trois, huit ou quinze jours : il est engravé.





LES ANGLAIS EN SUISSE.



vous faites, comme tout le monde, un voyage en Suisse, vous rencontrerez, sur les bateaux à vapeur du lac de Genève, ces nombreuses compagnies de touristes, venues de tous les points du globe, pour s'empare des vallées pittoresques de ce pays. Il est curieux de les voir arriver, à l'heure du départ, dans leurs luxueuses costumes de voyage : le sac sur le dos, le bâton du montagnard à la main, s'ira comme des jeunes conscrits marchant à la conquête du monde. Les Anglais sont toujours en majorité : voyageurs de naissance, ils fondent chaque jour de nouvelles colonies, ou par droit de victoire, ou par droit d'habitation. L'Inde ne leur suffit plus, et ils cherchent tous les ans prendre possession d'un nouveau canton helvétique.

Les Anglais qui jouissent d'une grande fortune voyagent de telle sorte, qu'ils peuvent éternellement croire qu'ils ne sont pas un seul instant sortis de chez eux. Enterrés dans les coussins d'une excellente chaise de poste, suivis de plusieurs voitures contenant les domestiques, les femmes de chambre, et toutes les mille nécessités du véritable confort, ils parcourent les grandes routes avec une effrayante rapidité. Sous le titille d'un homme de confiance, spécialement chargé de le dépense et de leurs papiers, ils ne veulent même pas avoir la peine de penser; ils payent assez cher pour qu'on les en exempte. Aussi, lorsque, dans les pays qu'ils traversent, il se trouve quelque merveilleuse curiosité à l'usage du voyageur, l'homme de confiance doit dire à haute voix : « Voilà la cascade de l'... Le grotto de l'... L'église de l'... Le tombeau de l'... » Si l'habitant de la chaise de poste est bien disposé, il met le tête à la portière avec le temps pour ne rien voir, et retombe de nouveau dans son apathie habituelle. Quelquefois, ennuyé des préparatifs d'un relais, son instinct investigateur le porte à demander le nom du village dans lequel il se trouve enfile, et si se montre fort satisfait d'un nom incorrect qu'il n'a pas entendu.

Dans les villes de report, ces voyageurs font toujours choisir l'hôtel le plus confortable, l'appartement le plus commode, dans lequel ils restent enfermés. L'habitude de l'intérieur est chez eux tellement pesante, qu'ils ne communiquent avec personne, laissant en fait tout le soin de régler tous les comptes, et de s'occuper de tous les détails matériels de

l'arrivée et du départ. Pourquoi ces gens-là vont-ils en Suisse ? Ils seraient, ce me semble, tout aussi bien d'arpenter vingt fois de suite toutes les routes de l'Angleterre ; ils en retireraient les mêmes avantages.

D'autres Anglais voyagent d'une manière plus modeste, et par conséquent plus profitable. Ils montrent partout une incessante curiosité, un désir de s'instruire qu'on ne saurait trop encourager. Aucune ville ne leur échappe, le plus misérable hameau les intéresse ; ils examinent attentivement le moindre filet d'eau, le nom de tous les lieux qu'ils viennent de visiter se trouve soigneusement noté sur un album qui, à chaque instant, vient au secours de leur mémoire, car ils tiennent avant tout à retenir les noms de tous les hameaux traversés : c'est le but principal de leur voyage. Malgré les efforts de ces hommes consciencieux, qui apportent toute leur attention à cette minutieuse nomenclature, je crains que leurs connaissances topographiques ne se trouvent souvent en défaut. En effet, il existe de coupables conducteurs qui, pour se débarrasser des perpétuelles demandes adressées par ces Anglais, ne trouvent rien de mieux que de transporter les noms des villes et villages de la route, de telle sorte qu'après d'interminables recherches sur le carte oubliée, le voyageur coupable se voit dans la nécessité de se contenter de leurs assertions, et d'inscrire sur le précieux album, fruit d'un long travail et de recherches minutieuses, un nom faux et par le caprice.

Que faire pendant le traversée d'un lac, si l'on veut s'écarter du cercle de ces quelques phrases de la langue universelle ? « Il fait très-bien temps enjoué lui ! Nous sommes hier une journée magnifique nous aurons peut-être le coin de l'orage ! » On se laisse d'admirer les belles pittoresques qui se succèdent au les deux rives ; il faut bien lui le temps ! Et alors on se laisse prendre aux manières effectueuses d'un compagnon de voyage qui vous enchante par cette exclamation prononcée avec une extrême difficulté : « Quel admirable pays ! » C'est évidemment un gentleman novice, au visage épanoui, enrobé de ce qu'il voit, émerveillé de ce qu'il n'aperçoit pas encore. Plein d'ardeur et d'impatience, il embrasse tout par le regard ou le pense ! Il arrive un moment où, ne pouvant contenir son ravissement, il sera avec vous plein d'espérance ; heureux de rencontrer une âme qui le comprenne, il vous donnera le vintage de toutes ses impressions anglo-françaises.

- « Ah ! n'ir, quel voyage enchanteur !
- Comment vous portez vous *this morning* ?
- *Very beautiful valion*.
- *The country beaucoup agreeable en vérité !*
- *Do you speak english ?*
- Monsieur, *the usual service*.
- *Where are you going to* »

Montrez-vous plein de complaisance pour ces pèlerins effectueux, vous gagnerez l'amitié de ces jeunes Anglais qui recommencent chaque année le voyage de Suisse pour se perfectionner dans la langue française ; ils vous prendront pour un modèle de conversation ; ils se serviront de vous comme d'un dictionnaire. Si vous y tenez, il vous sera facile de reconnaître l'un de ces touristes à ces deux seules expressions adjectives : « Fort joli ! merveilleusement sublime ! » qu'il applique indistinctement en mont Blanc, ou à quelque chalet d'Innsbruck.

Bien que les voyageurs exacts forment une classe très-nombreuse, il est bien rare de découvrir beaucoup qui imposent, dans toute l'étendue du pays, une aussi minutieuse



investigations que ceux dont je vous ai parlé tout à l'heure. Quelques contrées célèbres par tradition, ou illustrées par de grands souvenirs, ont seules le droit d'exercer l'admiration de nos vœux, et d'attirer chaque année d'immenses caravanes. Vevey, Chillon, la chapelle de Guillaume Tell, sont ordinairement le but de ces saints pèlerinages. Néanmoins, je l'avoue, on a très-bien abusé de la cause de Voltaire, que Ferry commença à être orgueil.



Quelques Anglais viennent en Suisse uniquement pour visiter les lieux décriés dans la *Nouvelle Héloïse*. Montev, Clavens, la Mollat, ont encore leurs dévots pèlerins, qui vont apprendant qu'on ne peut vraiment goûter le philosophe genevois qu'au milieu des sites dont il nous a donné de si brillantes descriptions. Il est d'usage de négliger le château de Coppet; mais de puis Lord Byron, un touriste ne peut se dispenser d'accorder quelques heures au château de Chillon, dans personne ne se souciait autrefois. Les sites prennent l'esprit d'impression jusqu'à passer une nuit dans ces sombres

rachots, ou compagnie d'un bol de punch dans lequel ils puisent toujours de si heureuses inspirations, qu'ils finissent par graver leur nom à côté de celui du grand poète!

Les touristes qui voyagent sous l'influence immédiate du Guide du voyageur en Suisse sont fort communs. Entièrement soumis à ses instructions, fidèles à ses conseils, ils croiraient commettre un sacrilège en s'écartant de la lui servir de ce livre indispensable. Plongés dans la méditation de ses articles, ils préparent à l'avance leurs questions, ils attendent tous les lieux dignes de leur attention. Voyez l'assommoir de leur costume! Est-il possible de mieux comprendre la vraie manière de voyager? N'ont-ils pas le sac, la bourse, les hautes guêtres de cuir? Tout leur bagage ne se compose-t-il pas des seuls objets prescrits? Les amateurs de points de vue oublient-ils jamais l'immense télescope, s'ils voyagent en compagnie, ou la longue-vue portative, s'ils y cheminent isolément? Comment a-t-on vu l'audace de porter vos pas vers les montagnards dans un costume non autorisé par Robt? Avez-vous seulement le bâton ferré sur lequel doit s'appuyer un de ces grands nains? Chamonix, Grindelwald, Jungfrau? La garde du pèlerin peut-elle au moins à votre ceinture? Rien de tout cela! Allez donc, malheureux étudiants, vous recueillir tout le jour dans la chambre de votre auberge! Les sentiers du montgard, la mer de glace, ne sont pas faits pour vous; vous êtes indignes du grand et petit Jorane. Comment pourrez-vous apprendre, et le col de Balise, et le dôme de Gout? Cette graveur indignation, excitée par votre superstitieuse coutume, se manifeste en vous, chez les arpentiers de montagnes, marcheurs infatigables, dont le voyage se résout en une perpétuelle transpiration.

À côté de ces intrépides ruraux, vous pouvez placer les Anglais se formant à la duchesse.



sim par des disputes sans cesse renouvelées avec toute les aubergistes de la route. Persuadés qu'on leur fait tout payer plus cher qu'aux autres voyageurs, ils sont toujours sur le qui vive, et leur irritation n'a pas de bornes si on leur demande un prix qui leur semble exagéré. « Vont-ils vous inquiéter, aient-ils dit, après un repas on les a mangés comme quatre, cinq francs pour ce mauvais dîner ? C'est plus cher que chez Verry ! Je veux dîner trois francs ! » On bém, après avoir demandé une tasse de café :



« Vingt-cinq ans pour ce petit déjeuner ? C'est exorbitant ! Vous voulez nous exploiter ! Chez Turlum, à Paris, moi je paye vingt soules ! Puis viennent les jeunes Anglaises placées sous la tutelle d'un géopérateur et la protection de cet adage : *Les voyageurs forment la jeunesse*. A peu près cette classe de plus en plus envahissante, il est bon de noter une attitude assez rare, rare, rare, d'ailleurs, par l'absence d'un charmant article sur les Anglais en Italie ; elle pourra donner une idée de la manière dont ces jeunes gentilles apprennent, dans le tic-tac de leur, à connaître les hommes et les choses de ce monde. Le *quint* l'aveugle, personnage de conviction très par les ententes *re-re-re-re*, raconte ainsi les aventures et les épreuves relatives au voyage de son fils :

« Mon fils, pendant ses séjours à Paris, ne fit guère sa société que d'Anglais de hauts lieux, de politiciens intrépides de tripotage de raffles. Il fut à leur fréquentation de se voir engagé dans des affaires, dont il ne se tira que par la protection de l'ambassade d'Angleterre. Il prit pour maîtresse une anglaise irlandaise, avec laquelle il vécut, et se livra à toutes sortes de dépenses folles. Il n'apprit pas un mot de français, et ne parla jamais à un Français. Il eut une Française, que pour la apostrophe, dans l'occasion, en bel et bon anglais, d'une façon impudente et brutale. Je l'avais confié aux soins d'un gouverneur gracieux, homme de bon sens, petit de la dignité de ses devoirs, qui me conseille, en m'informant de l'existence que mon fils mène à Paris, de le faire partir pour l'Italie, comptant sur un changement de climat pour réparer en même temps son rhumatisme dans ses mœurs. Sa conduite en Italie vous apprendra son vrai jour, si vous voulez bien jeter les yeux sur la lettre qu'il m'adressa peu de jours après son arrivée à Rome :

« Monsieur,

« Je n'ai pu trouver une seule minute pour vous écrire, pendant les six semaines que j'ai passées à Florence, et les huit jours employés à visiter Gênes ; les courses du pays, les routes, les promenades, ont pris tout mon temps. La chose la plus curieuse que j'ai vue est la tour de Pise : elle est toute de travers ; vous savez un voyageur qui s'achemine le long d'un fossé, et cherche vainement à reprendre son équilibre. J'ai trouvé en Italie plusieurs de mes compatriotes, et non pas dans le temps sensible d'une manière assez agréable : il y a même à Rome, quelques gentilshommes anglais fort aimables, avec toutes huit ou dix bous diables, boîte vivante, d'honneur fiante, et nous faisons société ensemble. Nous nous réunissons ordinairement chaque matin pour dîner ; puis, après un autre fait promener pendant une heure ou deux dans la rue de Corso, dans des victuaires italiennes par de belles tables d'attente, nous nous donnons rendez-vous au café Anglais, où il y a toujours une

excellent compagnon, un belard irréprochable, de bon tabac à fumer, et des jeux de tout espèce; de là, nous allions dîner ruscable, et ordinairement les uns chez les autres; ensuite, après avoir sablé quelques bouteilles de vin de France et d'Espagne, qui nous avaient eu le secret de nous procurer les, nous allions souper, et nous jouions, en général, jusqu'au jour, qui paraît ici de fort bonne heure en hiver. Quant aux Romains, je ne reçois pas qu'ils ressemblent en rien aux Romains d'autrefois, et nous concevons que nous n'avons jamais de rapports avec ces gens-là : ils sont par trop au-dessous de nous; d'ailleurs, aucun d'eux ne parle anglais, ce qui achemine de rendre toute communication impossible. Nous allions l'autre jour le pape et les cardinaux dans une procession; mais nous résolûmes de soustraire l'honneur de la servir d'Angleterre, et nous restâmes de vautours le rhapsode sur la tête, tandis que tous ces beillères d'Italiens étaient agroupés autour de nous. Du reste, je puis vous assurer qu'ici la Russie est détestable : croiriez-vous que, dix-huit de suite, voulant fabriquer un pudding, nous ne pûmes trouver de rhum de première main? nous nous vîmes privés d'une foule d'ingrédients nécessaires.

« Je vous dirai, monsieur, à cette occasion, que je voudrais bien être délivré du petit gouverneur suisse qui vous avez épousé près de moi; c'est un très mauvais compagnon. Le petit faquin me tourmente sans cesse pour me faire voir tous les étrangers qu'il ramasse, comme si mes bonnes connaissances d'Anglais ne me suffisaient pas. Je serais en vous avertissant que je suis présentement absolument dénué d'argent : il faut que j'acquiesce au plus vite des dettes de jeu que j'ai contractées; mais une mine heureuse réparera bientôt cet arbec. Envoyez-moi donc tout l'argent que vous pourrez vous procurer, et vous me trouverez toujours

« Votre fils soumis. »

Quelques jeunes gens fraîchement sortis des universités vinrent encore en Suisse pour y conserver les bonnes traditions de cette civilisation de vivre. Vous les voyez toujours entre eux, s'emparant de tous les salons d'un hôtel, qu'ils transforment le soir en cabaret. Sont-ils jamais embarrassés pour découvrir ce qui les intéresse le plus, le bon vin et le tabac de première qualité? Malheur à vous si vous n'adorez pas les hautes tyroliennes! Autour d'un bataillon de bouteilles de blanc et d'eau de vie, ils vont chercher à imiter, avec le sembler musical qu'on leur connaît, le perpétuel refrain des montagnards. Quelquefois ils sont conduits dans ce pays hospitalier par des motifs d'une importance incontestable. Grâce à la complaisance que je suis maître dans ces relations de rencontre, deux de ces touristes me jugèrent dignes de leur confiance; ils m'apportèrent rifle, l'un, qu'il n'était venu en Suisse que pour rassembler des frises dans l'arrière-saison, l'autre, pour pêcher à la ligne dans les lacs.

Dans ces dernières années, un lord fit ce voyage uniquement pour risquer une rapé-riroce qu'il payait sa vie. Après avoir lancé, au milieu des rochers qui dominent la chute de Rhin, une barque que le hasard fit repaître à la surface des eaux, il monta avec son domestique dans un second bateau, et il se lança avec assurance dans ce précipice, où les flots engloutissent barque, Anglais et domestique. Une rapé-riroce non moins dangereuse a eu lieu dernièrement : un autre Anglais s'était avisé de vouloir se rendre en ligne droite d'un point à un autre, dans un caillon couvert de montagnes, et il est arrivé à l'extrême comble de son projet en se faisant hisser et descendre de periprice en periprice jusqu'au sommet de son voyage. Si vous allez à Chamonix par la *Petit-Voyage*, ou vous montrera un énorme rocher qu'un Anglais a payé 1,500 francs, non pour l'apporter, chose fort difficile dans cet étroit passage, mais bien pour y faire graver son nom, ses armes et sa généalogie.

F. B.

PETITS MÉTIERS LITTÉRAIRES.



Le métier de littérateur est une des places de la littérature, ou des plus honorables comme de la gloire que nous espérons tous.

Je vous suppose russe inconnu que le dernier roman littéraire, et, sous l'influence d'un cauchemar dramatique, vous vous abandonnez aux rêves de vos prochains succès, encore indurmi dans les bras de Morphée, comme le disait M. E. Dupaty, de l'Académie française.

Le bruit de votre souvenance vous a jeté bien loin de nos institutions littéraires. La figure géométrique d'un récréateur est venue se glisser dans le brouillard de votre rêverie : tout les bottiers aiment à voir lever l'aurore !

Votre tête est encore fatiguée de scènes sanglantes, de lugu bres personages, divins créations de votre esprit. La veille, vous construisiez le plan de votre prochain drame, et vous rêvez ruse meurtrière, poignard, passion, duel, supplice, extermination, révolutions nocturnes, trahison inévitable, Molière, Chilly, Henri, Annet Bourgeois, Boscage, et toute cette gaie vie fantastique vient de faire place au visage du traître qui vient vous réveiller, *Mort et damnation* !

Oppressé par votre drame, vous saisissez votre bonne égar, figure innocent destinée à percer le cœur de votre prochain critique, et, le fer d'une main, la chandelle de l'autre,

vous vous disposez à soutenir bravement une scène du théâtre. Vous supposez vous jette dans un doute affreux. Du homme vient de faire son entrée : sa figure noble et distinguée tout à la fois, ses manières élégantes, son orgueil affectueux, sa douceur facile, vous désarment aussitôt, et vous dourez instantanément l'idée d'un directeur de théâtre à la porte de votre théâtre. Vous recevez ce vieux maître avec toute la politesse que comporte votre costume improvisé. Vous offrez au siège, et, débarrassé de la sombre physionomie que donne toujours le crâne d'un bouffon, vous demandez à ce Monsieur l'auteur de sa visite.

« Monsieur, pour dire rassurer votre interlocuteur, j'ai beaucoup parcouru le monde, et partout votre renommée est si bien frappée sur mon oreille.

— Ah ! monsieur, je n'osais pas espérer... De faiblesse...

— Quelquefois un début est un coup de maître.

— Je le dois assurément ; mais...

— Vous ne manquerez pas de puissance d'appui, et c'est tout ce qui vous faut, votre théâtre seul pour soutenir...



— Mon œuvre est à peine terminée, et j'y ne sais pas si j'alla vous convier.
 — Elle me conviendrait certainement, si le succès vous est revenu d'avance.
 — Quand pourra-t-on me jurer ?
 — Quand vous voudrez ; le diable vous est ouvert.
 — J'aurai cependant quelques corrections à faire.
 — Corrigez, corrigez ! Boileau l'a dit, et, grâce à ce conseil, Racine a fait des chefs-d'œuvre. »

Ici les rayons du gloire frappent vos yeux ; vous dirigez votre attention. Votre interlocuteur apprend :

« Victor Hugo m'a parlé de vous ! »

— Je le connais fort imparfaitement.

— Il vous a distingué ; il fait le plus grand cas de vous, et je avais craint que ce fût lui qui m'a donné votre adresse, qui tout passant, du reste, aurait pu m'indiquer. Voilà de quoi il s'agit. Je viens de traduire au convege inodit de Treite, deconvrat deconvrat dans la bibliothèque du Vatican, et je viens vous demander la permission de vous compter ra membre de mes souscripteurs. L'ouvrage est sous presse, et couvrera vingt tomes. J'ai oublié ma bourse ce matin, et je vous prie de vouloir bien m'envoyer cette somme ; vous recevrez les deux volumes francs, et vous aurez votre nom imprimé à la fin de l'ouvrage, dans la liste des souscripteurs. »

Etouardi, anéanti, vous balbutiez ces quelques mots :

« Mais vous n'êtes donc pas directeur ?... »

— Je l'ai été pendant plusieurs années. Je dirigeais le *Bibli littéraire* journal qui est longtemps une grande influence sur la public ; mais nous n'avons pu vouloir faire de consolation aux novateurs modernes, et l'éditeur de l'art nous a tués. Alors j'ai dû me consacrer aux vrais classiques. »

Vous vous crevez la cervelle pour trouver une excuse, lorsque votre visiteur riposte :
 « Entre confrères, et ne frut par se gêner. Donnez-le moi franchement : si vous n'avez pas vingt fautes, donnez-m'en dix, j'a m'en contenterai. Tous mes souscripteurs ont, il est vrai, payé d'avance. Tenez, voilà une seconde liste, toutes les illustrations : V. Hugo, Balzac, Chateaubriand, Lamartine, Soult... Il ne manque plus que vous. Ainsi donc pour ma davier dix francs : c'est une affaire arrangée. — Le manuscrit parti, vous vous froitez les yeux, vous rattrapez, de toute la bruitur où vous êtes monté, dans le monde réel ; et vous vous apercevez que vous allez d'être victime d'un nouveau genre d'escroquerie, le vol à la traduction. »

Dernièrement la note d'un littérateur plus célèbre par ses malheurs que par son talent a été répandue par deux éditeurs de ce genre. Ils couraient d'homme de lettres en homme de lettres, citant complaisamment des infortunés imaginaires. Chez l'un, la déposition d'un suicidé était mise sur le tapis. Les ombres de deux autres étaient habillées en poètes ; Golleri et Malilâtre venaient assise, et ce triste couple avait la pitié ; et le recette fut brillante !

La multitude de lettres subit mille transformations. Aujourd'hui c'est un amant des *Amours* toujours sur le point de publier son recueil : *coucoune poétique*, *garlande poétique*, *maelocaine poétique*, *mélange poétique*, *pot-pourri poétique*, *débria poétique*, *fragments poétiques*, dont une pièce est impure



dédiée au confrère sollicité. Ces nouveaux industriels savent supporter toutes les avanies, revenir à la charge malgré vingt refus; le métier est productif, ils en vivent depuis dix ans. Souvent, fatigué de leurs importunités, vous vous décidez, par avarice ou fante d'argent, à écrire sur un papier qu'ils vous présentent l'adresse d'un de vos amis, chez lequel ils se disent liés de se recommander de votre nom. Demain vous recevrez la visite d'une vieille femme dont le fils, dit-elle, doit faire vivre sa famille du produit de ses ouvrages... et des quelques écus que vous sêtes lui donner. Depuis deux ans, cette mendicante semi-littéraire est porte d'étage en étage les vertus, le mérite, le dévouement, la piété filiale de ce fils pour lequel il faudrait créer un prix Montyon, si ce modèle de toutes les perfections s'était donné la peine de naître.

F. G.



LES ALBUMS.



Un nombre de contributions indirectes prélevées par le monde sur les gens de lettres et les artistes, nous placeront aussi l'illustration des albums.

Naguère cet objet de luxe ne se rencontrait que dans les heures régénérées aristocratiques, dans les salons du monde élégant, sur la console de la femme à la mode : aujourd'hui, il est tombé de chute en chute dans la classe bourgeoise : la femme du sous-chef de bureau a son album, la fille du concierge, jeune prodige porté par vocation à suivre les cours de l'école gratuite, se prépare à composer son album.

Au beau temps de cette manie, les femmes mettaient leur amour-propre dans l'heureuse composition de ces recueils : c'était à qui posséderait le reliure la plus brillante, le papier le plus attrayant, les vers les plus choisis, les pensées les plus originales, les devises et les phrases musicales les mieux inspirées. Aviez-vous le moindre talent littéraire, vous étiez aussitôt entouré de mille prévenances, de mille coquetteries. Complétez-vous parmi vos amis quelque écrivain illustre, vous étiez accueilli par un aimable sourire et les plus gracieuses sollicitations. Le succès de l'homme du monde dépendait du tribut qu'il pouvait apporter.

Tout le monde était mis à contribution. Souvent vous vous voyiez contraindre, au risque de passer pour un homme impoli, de renouer des relations depuis longtemps interrompues, d'entretenir de vieilles connaissances, de détourner même dans vos souvenirs des amitiés de collège et d'enfance. La tactique employée par les intéressés était toujours la même. Après une absence prolongée, vous receviez un jour un petit billet parfumé dans lequel on vous priait d'accepter un dîner dont on vous nommait d'avance les convives ; réuni(eu chanteuse, petit comédien du meilleur goût. Fier d'une intimité que vous étiez bien de soupçonner, vous vous rendiez à cette aimable invitation, et le soir, la maîtresse de la maison, si indifférente pour vous autrefois, venait vous tirer de votre solitude, s'asseyait auprès de vous, et vous disait enfin, après une conversation des plus animées :

« Je sais que vous faites des vers ravissants.

— Mais, madame, je...

— Ne niez pas. Vous en avez écrit sur l'album de la duchesse de G...; ils ont eu le plus grand succès.

Comment ne pas être heureux de posséder un talent qu'on ne se connaissait pas ! Vous vous inclinez, prêt à accepter les bénéfices d'une réputation qui vous tombe d'un monde aussi élevé, et votre interlocutrice s'exclame :

« Vous connaissez assez particulièrement M. Victor Hugo pour obtenir en ma faveur quelques vers de lui.

— Je le connais fort imparfaitement...

— Qu'importe ! Vous êtes lié avec tous ses amis ; vous pouvez bien me rendre ce petit service. Je vous dirai en confidence que je vous en aurai la plus grande obligation ; le vi-

conteur de L. ..., qui croit avoir de si belles connaissances, n'a rien pu obtenir de l'auteur d'*Hernani* »

L'album était, en effet, une source de rivalité moulaines. On tenait tantôt à obtenir quelques mots, ou du moins la signature des hommes illustres peu prodigues de ces hommages adressés à des personnes inconnues. Il représentait la valeur de toutes les difficultés qu'il avait fallu vaincre pour arriver à le remplir. Compléter un album était une tâche fort difficile. Si vous arriviez dignement à ce résultat, vous donniez une haute idée de votre influence, de votre crédit, de votre habileté, et vous deveniez le personnage le plus important et le plus recherché. « Avez-vous vu l'album de madame de B. Y. ? C'est un véritable trésor ! Elle a deux Roquplan, un Decamp, deux Bossini, un Lametion, deux Victor Hugo, et des vers inédits du roi de Brétagne. — C'est aux dévotionnaires de M. G. qu'elle le doit : ce jeune homme est lié avec tout ce qu'il y a de distingué dans les lettres et dans les arts. »

Quelquefois, votre obligeance bien connue vous faisait obtenir le charge de compositeur d'album. Un jour même vous écrivait, en vous envoyant quelques feuilles de vers magnifiquement reliés :

« Mon cher Monsieur,

« Je compte tout à fait sur vous. Vous courrez tout Paris, et il vous sera facile de faire disparaître la blancheur monotone de ces pages sous les nobles pensées, les vers sublimes, et les denses de tout nos illustres. Vous avez quinze jours à passer avec nous, et nous jouirons agréablement de cette belle moisson littéraire. »

Jalous de conserver une réputation justement acquise, vous déployez toutes les ressources de votre diplomatie, et vous composez avec un grand soin, certain de vous compter au nombre de ses cinquante illustres.

« Je salue le duc de ... quelques vers pour l'album de la duchesse de ... ; et un autre encore.

— Encore un !... En voici quinze sur cette table ; je les possède depuis trois mois. Il existe des gens incroyables, que l'on n'a jamais vus, et qui vous démontrent : Monsieur, je serais heureux ou heureuse d'avoir des vers de vous sur mon album.

— Ce sont les joissances de la gloire.

— Au diable la gloire ! Crois-tu donc que je veis choisir une si mauvaise compagnie !... J'ai fréquenté tous ces salons, et dans tous j'ai trouvé des vers du petit Y., garçon sans talent, qui, n'ayant pu réussir à édifier, se croit obligé d'écouler ainsi le fruit de ses aspirations. C'est un moyen comme un autre. On commence à le vanter, à le prôner ; tu verras que ce petit esprit de salon se fera un nom ; mais en attendant, je ne veux pas de ce ouvrage, et ces gros-là n'obtiendront rien de moi.

— Eh ! mon cher ami, il ne s'agit pas ici de nous de prestige ! Il n'y aura d'autre autre album que Lametion, Victor Hugo, Alfred de Musset, Méry et toi. Le reste est consacré à Delanoe, Champarnin, Schreffer, et Delaroux ; je ne veux rien de commun.

— Alors je vais te donner un petit chef-d'œuvre que je n'ai utilisé que deux ou trois fois.

— Du tout, du tout ! De tes vers inédits, et de tes meilleurs ; je ne veux pas qu'on dise que la pièce de vers a été composée pour une autre personne. De plus, je veux que tu t'engage à ne jamais la donner ailleurs ; mais cela, tu détruirais l'ensemble que j'ai médité. Je ne veux rien de B. Tu vois qu'il met la même pièce sur tout les albums. Deux cents exem-

plaire en circulation.... Quelle fausseté! Ses volumes ne sont jamais arrivés au quart de cette publicité.»

Nous possédons une lettre assez curieuse dictée par un de ces désirs féminins; la voici :

« Monsieur,

« Nous venons de rire aux larmes en lisant les *Scènes populaires* d'Henri Monnier. Quel esprit, quelle observation, quelle vérité! Nous voudrions bien pouvoir inviter à notre grande soirée cet artiste qui vous voyez, je crois, isolément; mais vous devez sentir que, dans sa nouvelle position d'acteur, sa présence pourrait froisser notre société habituelle. Cependant comme je désire, pour mon album, un petit proverbe et quelques dessins de lui, je vous prierais de nous l'amener lorsque nous serons seuls. J'aurai soin d'avoir ses volumes, et nous lui ferons lire plusieurs scènes: on dit qu'il les dit à ravir. Faites vos efforts pour qu'il soit gai ce jour-là; il nous improvisera quelques bagatelles qu'il inscrira ensuite sur l'album en question. Mon mari joint ses sollicitations aux miennes.»

Moins susceptibles ou plus adroits que l'auteur de cette lettre, les maîtres de maison tendaient aux gens de lettres et aux artistes un piège plus séduisant. Après un dîner généralement offert, ou vous faisait passer dans un salon transformé en atelier. Des crayons habilement taillés, du papier d'une couleur blancheur, étaient complaisamment étalés sur une table, et, sous le vain prétexte d'un goût dominant pour les arts, la femme de l'anthropologue vous disait : « Vous êtes servie à souhait.... Tout ce qu'il faut pour dessiner.... Faites-nous un de ces croquis spirituels que vous exécutez si bien : c'est une chose charmante qu'une réunion d'artistes! — M. *** va nous improviser une toute petite scène; il est si complaisant! »

Cette contagion fit de tels progrès, que les gens de goût se virent dans la nécessité d'y joindre à leurs invitations : il n'y eût pas d'album; le dîner est offert gratis. Dans l'intérêt de leurs amis, quelques personnes, chargées de percevoir de nouvelles contributions hospitalières, se donnaient le mot, et illustrèrent eux-mêmes ces précieux recueils. Trois albums se rencontrèrent dans le même salon : ils étaient tous les trois semblables; toutes les feuilles étaient également rehaussées des mêmes pensées et des mêmes noms : cette mystification fut trouvée charmante; elle porta le dernier coup à cette étrange manie.

Ainsi on y lisait :

Je viens de déposer le bâton blanc du voyageur. CHATELAIN.

Que j'en ai vu mourir, hélas! de jeunes hommes. V. HOD.

El j'étais petit oiseau. H. DE BALAC.

L'amour est un cigare; il ne brûle que par un bout, à moins qu'il ne soit partagé.
Le chevalier de L...

Modèle de deux lignes parallèles.

AMÉLIE.

Quand revieudras-tu, mon Elvire?

A. DE LAMARTINE.

Trois cigares le soir, quand le jeu nous ennuie,
Sont un moyen divin pour mettre à mort le temps.

A. DE MICHLET.

Dominus vobiscum.

Dieu vous préserve des alboms.

J. JARRY.

O, u, y, j'ai vu l'empereur.

Je l'ai vu sur le champ d'honneur. E. MARCO DE SAINT-HILAIRE.

La, la, la, la — ut de poitrine.

DIPIER.

Le gendarme est la sauvegarde des nations civilisées.

E. OUVRIER.

Ah! les femmes!

Pense secrète d'un inconnu.

Je la séduirai, la malheureuse!

OUAY.

Viens, gentille dame!

POUCHARD (*Dame blanche*).

J'ai fait mes adieux à ma mère;

Je venais vous faire les miens.

E. SCHER.

Quoi morte! quoi verte! déjà rongée par les vers! Pauvre femme! elle a passé comme l'herbe de la prairie, comme l'aube matutale, comme une lettre à la poste. F. BOREL.

La Turquie! et des millions d'odalisques!

G. SARR.

La pipe enflammée de mon ami G... se trouvera toujours sur mon cœur enflammé. A. KARR.

Fai longtemps parcouru le monde.

Le prince FORTIN-MIRAL.

Je suis vraiment un damné séducteur!

F. FUREUX (*Soynette*).

Un volume doit s'écrire plus vite que la pensée

A. DEWAS.

Parlerons nous de l'album de famille aujourd'hui! tombé jusqu'au cinquième étage. Cette espèce de God de ménage sert à consigner le progrès de quelque Raphaël au berceau, ou à mettre en lumière les inspirations élébrées des petits cousins.

Voici la composition invariable de cet album bourgeois :



Raphaël Puzos



Eugène Puzos



Anaisée Puzos.

De brûlantes pensées brisent mon âme

Anaisée KERGEMAN, née Puzos.

A pense nous sortions des portes de Trésène, etc.

(Chef-d'œuvre de calligraphie)

Lobste Puzos, âgée de sept ans et demi

Quelquefois l'album de famille est un dangereux moyen de correspondance; exemple :

Raphael Pélou devient amoureux
de sa cousine Loudoulin; et aussitôt
il barine sur l'album commun :



François Loudoulin, neveu Pélou.

A ELLE.

O belle fille aux formes d'ange!
O madone au front gracieux,
Je veux t'aimer, etc.

Raphael Pélou.

Touchée de cet aveu indirect, la jeune Loudoulin saisit une feuille blanche,
et laisse couler timidement de sa plume :

A LUI.

O beau jeune homme à l'œil de flamme!
Calice d'amour parfumé,
Toi qui m'as révélé mon âme!
Toi le premier par qui j'aimai, etc. Loudoulin Loudoulin.

L'album de famille a fait naître un genre d'industrie dont nous devons nous défier. Un
de vos amis inconnus vous aborde, et vous dit : « Je suis bien malheureux de ne pas savoir
faire les vers! Imaginez-vous que je suis amoureux de la plus belle des femmes! Elle m'a
confié son album, en me priant d'y inscrire mes pensées. Quel aveu délicat! Mais je ne
sais que dire, l'inspiration n'arrive pas; je ne suis pas en veine; la rime me fuit. Vous,
qui faites les vers si facilement, venez donc à mon aide! » Plein de compassion pour cet
infortuné, vous lui donnez quelques strophes excellentes pour un amoureux, et délicieuses
à publier; et, trois jours après, vous rougissez en débarrassant dans un journal ces vers im-
primés et signés de votre nom. En effet, n'en êtes-vous pas l'auteur?

F. G.



LE GANT-JAUNE NAPOLITAIN.



quelques germes féconds qu'il brisés en Italie notre invincible propagende, le format seule n'y est modifiée; car il était impossible qu'un pays devenu une espèce de promenade publique ne perdît pas un peu de sa fraîcheur, comme ces rillres de nos bois qui la poussière des carrosses fait grisonner avant l'âge. Chaque pays d'ailleurs possède un certain nombre de ces écritures mates, formées dans toutes les banalités courantes, de ces titres mal dotés, auxquels l'ora semble n'avoir laissé aucune faculté intelligente, que l'instinct de l'imitation; et hélas, en ce genre, c'est par le vilain le moins abondamment pourvu.

Le gant-jaune napolitain semble avoir subi de préférence l'influence de la fashion anglaise. Sous la coupe étroite de ses habits, dans l'air rogné de sa toilette, on voit qu'il cherche ce je ne sais quoi des Anglais, dont leurs gentlemen se sont fait une forme caractéristique, dont le ridicule n'exclut pas l'élégance et la distinction. Mais le copiste, malheureux dans ses prétentions, n'a fait qu'opprimer sa piètre figure, semblable en cela à notre anglophone parodiste, qu'on souffre de voir se donner tout de mal pour étaler l'exiguïté de ses habits. — Le lien perthéopéen paraît sur l'horizon plusieurs heures après le soleil; et c'est au café qu'il rayonne pour la première fois, fier et, dès avant midi, tous les trésors de sa toilette fraîchement épanouis. — On ignore s'il a déjeuné avant de quitter son domicile, ou personne n'a jamais pénétré. — Ce qu'il y a de certain, c'est que, la journée d'après, il ne paraît consommer que des verres d'eau. — A partir de cette heure, le voilà contrôlé devant le café d'Italie, le Torioni de Naples, celui qui possède aussi l'honneur privilégié de se faire un étranger des estrées de la voie publique. — Là, il voit rentrer les étrangers, et les étudie avec l'accomplissement des fonctions jugales. Son occupation se partage alternativement entre l'inspection affectuuse de ses gants, qu'il a soin de maintenir à une distance convenable de ses vêtements, pour que leur contact n'en altère pas la fraîcheur, entre le meloton de sa ceinture à pomme dorée, qui lui sert à vérifier ses poches, et l'émission spontannée de toute sa poitrine fascinée, quand vient à passer une femme suffisamment vêtue. — Le dimanche et les grandes fêtes, lorsque la ville persévère montie et descend le large ruisseau de Tolide, on le voit glisser rapidement le long des murailles, l'air effaré, il paraît impatient par le pas indolent des promeneurs, et sa tenue est laborieusement combinée de façon à projeter une ombre sur la foule indurcissable. Après une heure ou deux, il entre au café et s'étend nonchalamment sur une banquette dans la salle de billard. On l'a vu quelquefois tirer un monchoir de sa poche; mais on a remarqué que ce n'était jamais qu'un précieux d'étranger, comme moyen d'abouchement. Au reste, ses avances aujourd'hui s'effritent plus à rien; car il est rare qu'un voyageur, après deux ou trois jours de séjour à Naples, n'ait pas rencontré un Européen bienveillant qui l'ait averti de la force supérieure du gant-jaune au billard, et notamment à la Carolina

(partie russe), où il n'est pas étonnant de lui voir faire quatorze-huit points sans quitter la quene, ce qui doit lui être d'une immense ressource une ou deux jours.

Vers les deux heures de l'après-midi, lorsque le chaleur devient excessive, le fils de la cerisebole s'élance, et va, on le presume, se livrer au sommeil. Il ne serait pas décent qu'on s'y aperçût dehors à une heure où, suivant un proverbe napolitain, on ne rencontre plus dans les rues que des chiens et des Français. — Le proverbe que je viens de citer est russe faux que possible, car le possesseur exclusif des rues de Naples, pendant les heures consacrées à la sieste, c'est le nègre, qui drupér éminemment indigne, raquér pour ainsi dire à sa patrie une certaine position sociale, lorsqu'on l'y voit jouir d'un monopole aussi important que celui du balayage des rues, monopole essentiellement confortable, et qui lui procure une imposante obéissance.

D'œil en oeil, le grut-jrune repart à cinq heures. — Ses repas, sa sieste, sa nuitée, sont un mystère comme l'hivernege de l'hirondelle. — Il se montre toujours là où la foule s'est portée : jamais rien ne l'effrite hors du cercle étroit où l'a circonscrit sa stupidité magique. A partir de cette heure, il parcourt la grande ellipse de la ville Nérie. — Vous l'y rencontrerez avant votre dîner : plus tard, vous l'y rencontrerez encore. A le chasser du jeu, il a repris sa place au café d'Italie ; et jusqu'à présent, il occupe trois postes successifs : le périmètre de Saint-Charles, depuis la rue jusqu'au Contrôle exclusivement, un espace de vingt-cinq pieds carrés devant le café, de temps à autre un tabouret près d'une table autour de laquelle des étrangers prennent des glaces. Entre cinq heures et minuit, a-t-il dit, ou a-t-il dit ? C'est ce qu'il est impossible de résoudre, qu'il se serait de découvrir ce qui le décide, lui et ses grut-jrunes.

L'espèce que nous avons essayé de décrire, parmi les divisions de la race, est la plus commune et la plus vulgaire. Elle parle peu le français, si répandu dans le monde, et paraît avoir concentré de bonne heure toutes ses facultés intellectuelles dans son action qui l'absorbe, l'illustration de la voie publique. L'espèce la plus élevée est celle qui a fait le voyage de Londres ; mais elle est rare.



ALEXANDRE RABOT



LES SATURNALES.



ARLENS du carnaval, puisqu'il doit revenir; préparons-nous à célébrer dignement celui de l'année prochain, en racontant l'histoire à jamais mémorable du jeune et fougueux Gédéon, qui vient d'arriver à Paris en voyage à la recherche des saturnales, et qui n'a rien trouvé de tout, pas même un des innombrables épagourris répondant au nom de *Lowe*, qu'il est tant de mode de perdre aujourd'hui.

Le 28 février de la présente année, Gédéon quitta la Rome des Gaulois, c'est-à-dire, Arles, sa patrie, pour se mêler aux dernières fêtes du carnaval parisien. Gédéon était Français de naissance, mais Romain de cœur, quoiqu'il n'ayant pas été allié par une loi. Il adorait surtout le Bas-Empire, connaissait parfaitement le Musée secret du roi de Naples, et avait par cœur l'*Écho des Indes*, espèce de bouguri à Chloris, que Mirabrou écrivit en prison à l'usage de toutes les Sophies et de plusieurs Emilies. Le vœu le plus ardent de Gédéon était de découvrir un pays où l'on célébrât encore les saturnales.

Un jour, en lisant le *Journal de Paris*, que l'on reçoit à Arles, Gédéon était sur le point de s'endormir en songeant aux fêtes de Bacchante de Diane Linnéade, lorsque tout à coup il fut heureusement réveillé par un alinéa ainsi conçu : « Au moment où les citoyens sont distraits de la politique par les plaisirs du carnaval, le pouvoir n'est à profit l'époque des saturnales pour ric » Le Romain d'Arles n'en sortit pas lire davantage; il reuint immédiatement sa place, et il débarqua à Paris le mardi gras, jour supérieur des saturnales.

Dès le matin Gédéon se prépara, en vrai Romain de temps de Constance Chlore, à la célébration de ces fêtes charmantes qui s'appellent barbanales chez les Grecs. Il frotta son corps avec l'huile odoriférante de la Belgique, il ceignit sa tête d'une couronne de myrte, et, après avoir saupoudré d'or ses favoris à la manière des Latins de la décadence, il quitta son hôtel à deux heures. Le portier éclata de rire en voyant passer Gédéon, et sa femme l'appela farceur, mot qui ne se trouve point dans *Pérouse*.

Le boulevard était défilant de voitures; c'était une orgie de cabriolets, une ribote de landaus, une théorie d'atlantes, une panathénée de apyphaines. Gédéon pensa que lors ces véhicules conduisaient des fidèles au temple de Vénus aphrodisée, et il demanda au premier passant où était situé ce monument coelestien. Le passant continua son chemin sans lui dire : Où c'est être ! ce qui veut dire, en langage carnavalesque, qu'on a une fort vilaine halle. Gédéon était entouré de gens très-maigres, qui célébraient le mardi gras d'une façon très-peu romaine, il crut qu'il s'était trompé, et qu'il avait pris pour le carnaval ce qui n'était qu'une répétition générale de Longchamp. Il voulut revenir sur ses pas pour se rendre au lieu où se célébraient les saturnales; il s'informa auprès d'un sergent de ville de l'endroit où se trouvaient les gens qui comprendraient le carnaval à la manière

claqueur, les sarrasiniers, les brechans, les impudiques, le sergent de ville lui répondit : Au violon !

Le nuit vint, et Gédéon n'avait pu rencontrer la mondaine tripartite. Il fuma aux pieds sa couronne de myrte, et il entra dans un café pour prendre son bararoise. Le solitaire hochant saisi machinalement le journal, cause de ses déceptions premières, et il lut le réclame suivante à la fin de la quatrième page : « Ce soir le carnaval va nous faire ses derniers rieurs : Musard, Tulbecque, Valentino, l'Opéra, la Renaissance, vont rivaliser de zèle et de cornes à piston ; Paris aura cette nuit la capitale du Bas-Empire. » Cette réclame n'était pas composée en petit-texte.

Gédéon attendait vainement à être impudique ; il resta à l'Opéra en habit roseau, sur tambeaux bleus, des esthernes, les bras et les jambes nues, costume esot de Polyurte lyrique. A peine revint-il fait quelques tours dans la salle, qu'un commissaire de police vint le prier poliment d'aller revêtir un tricot couleur de chair, sous peine de passer la nuit en prison. « Il n'est donc pas permis d'être Romain, s'écria douloureusement Gédéon. — Soyez Romain tant que vous voudrez, répliqua le romanesque, mais allez vous habiller. — L'Apollon du Belvédère ne serait donc pas romain au bal masqué ? — A moins d'être revêtu d'un costume décent. — Voilà comment vous comprenez l'art antique. — Monsieur, je fais mon devoir. »

Forcé fut Gédéon d'aller chercher un tricot. N'en trouvant aucun à sa taille, il se déguisa en Turc, et partit pour la Renaissance. C'était un lieu magnifique, une fosse prodigieuse, un étau de rire sans fin. Voici donc alla les sarrasiniers, se dit Gédéon : j'en trouve le temple de Vénus Aphrodite : il nous voit les femmes nues, qui, d'après Juvénal, se montrent au public de Rome sur un autel de forme symbolique, et excessivement muses.

Comme il essayait de pénétrer jusqu'au fond du théâtre, un moniteur déguisé en homme s'approcha de lui, et le pria de lui montrer Chiquard. « Qu'est-ce que Chiquard ? demanda Gédéon étonné. — C'est le grand prêtre de la Folie, » lui répondit un domino latranger qui cherchait un déjeuner d'antique, à la manière de Beaumarchais. « C'est cela, s'écria Gédéon : je suis décidément à Rome ; puisque le grand prêtre est là, allons le chercher, pour qu'il me couronne de verveine. J'ai besoin d'immoler quelque chose au dieu Pan. »

Il courut de groupe en groupe, demandant à tout le monde où était le Flamme Chiquard. L'un lui montra un paillasse, l'autre un postillon de Loujumeau, l'autre deux débardeurs ; la majorité soutenant qu'il n'était pas déguisé en grand prêtre. Comme il se consolait en se reculant une odeur de France, un débardeur, prétendant que ce bruit monotone l'embêtait, tomba sur Gédéon, et le fit choir en l'appliquant sur son turban un de ces énormes coups de poing qu'on appelle renforcements dans ces jours de folie.

Furieux de ce qui venait de lui arriver, Gédéon voulait quitter le bal ; mais une femme l'arrêta en lui disant : « Je te courule, paye-moi un verre de punch. » Gédéon en paya quatre. Après que le garçon fut soldé, celle qui le connaissait fut boire du grog à une autre table. Comme il voulait prendre son bras en lui rappelant l'interpellation qu'elle lui avait adressée, elle répondit : « Connais pas ! »

Pour retrouver les sarrasiniers, Gédéon n'avait plus d'espoir qu'en Valentino. Quand il pénétra dans le local Saint-Marc, toute la salle était occupée à rosser des Anglais ; la querelle avait commencé par suite d'une discussion érudite entre deux commis voyageurs déguisés en Allemands, et deux grands Britanniques pas déguisés du tout. Les commis voyageurs prétendaient que c'était un Français qui avait inventé la vapeur ; les Anglais prétendaient le contraire : de là souffrir, le Français inventa, et coups de poing, l'Anglais perfectionna ; une mêlée générale s'en était suivie, et les Anglais étaient bruyés par une machine à vapeur de la force de quatre cents postillons de Loujumeau.



Il y avait là bataille, mais non des saturnales. Au Café anglais Gédéon se crut un moment arrivé au but tant désiré. Le rez-de-chaussée de l'établissement était rempli de gens qui déjeunaient avec des côtelettes et un carafon, comme s'il eût été dix heures du matin ; mais le premier étage était encombré d'hommes et de femmes mangeant le homard de l'amour, et buvant le champagne du sentiment. Toutes les salles ne formaient qu'un vaste cabinet particulier : « Beau soient les dieux, s'écria Gédéon en entrant, voici les saturnales. Embrassons les femmes ! »

Comme notre héros se disposait à réaliser son exclamation, un jeune homme le retint en lui disant : « Monsieur, cette dame m'appartient. — Elle appartient à tout le monde : la promiscuité régnait aux Lupercales; je suis Romain. — Vous êtes un polisson. » Et Gédéon reçut en même temps une violente boorade; on le prit pour un Anglais, et on l'assomma. Voilà ce qu'on appella au France, pays de l'inhumaine, une farce de carnaval.

Après deux mois d'incapacité de travail, Gédéon reconnut que les jouisseurs l'avaient trompé, qu'il n'y avait des bacchantes, des orgies, des saturnales, que dans les chaumières de M. Panckoutke. Il a sabré toute la nuit, et il a fait graver sur la porte de sa maison à Arles : « Carnaval, tu n'es qu'un uom ! »

FÉLIX KANTHEU.

LE CLUB DE PETITE VILLE.



Or voir les gens du monde sont étiroupsés, ils se croient en société. — Ce mot d'un des écrivains satiriques du siècle dernier peut assurément s'appliquer encore aujourd'hui à certaines réunions formées par l'habitude et soutenu par le désœuvrement.

Une ville du département du Calvados se rendait autrefois célèbre par l'importance de ses assemblées quotidiennes. L'indolence n'y avait pas encore introduit ses gigantesques inventions; l'esprit de spéculation n'était pas venu l'enivrer; le petit commerce lui-même, soumis à des idées de strarition, s'y trouvait depuis longtemps renfermé dans d'étroites limites, et cela parce que les paisibles habitants de ce fortuné pays avaient pris la sage résolution de jouir en paix des douceurs de la société.

Chaque soir, les habitants distingués de cette petite ville se réunissaient entre eux dans une de leurs maisons, pour y resserrer les liens d'une douce conformité de goûts. A une heure indiquée, ils arrivaient ensemble ou séparément, et lorsque tous les élus étaient réunis, le maître de la maison disait: — Nous voici au grand complet; notre soirée sera charmante. — Vous croyez peut-être que ce petit cercle se livrait alors sans crainte à cet esprit de médianee si nécessaire aux causeries de petite ville? ou bien qu'une question importante, scientifique ou filatulaire, était longuement agitée par ses initiés? qu'une proposition d'un intérêt général était présentée? Point du tout. Une fois rassemblés, les heureux convives de ce petit salon s'arrangeaient commodément sur leurs sièges, échangeaient sur le temps quelques mots stéréotypés dans leurs cervelles, et s'endormaient rousue d'un commun serord. A dix heures, par un susord d'habitude bien usuel, un des membres de la réunion se réveillait et disait à haute voix, après avoir regretté sa muurte: — Ma foi, il est dix heures! Comme le temps a passé aujourd'hui! Nous ferons bien, je crois, d'aller nous coucher! Et chacun se retirait en répétant: — A demain!

Il existe à Paris quelques lieux de réunions dont plusieurs habitants tiennent à conserver les bonors tradition des assemblée de ce pays: ce sont les cercles où, pour la somme de cent cinquante ou deux cents francs par an, certains abonnés schètent le droit d'aller fumer, après un dîner trop nourissant, une rieste abondante et salubre. Les cercles de Paris, importation anglaise, sont un nouveau sacrifice fait sur habitude d'égoutte et de bien-être. Dans ces salons, chéoun est chez soi; on érite ces formalités, cette étiquette, ces petites exigences, et surtout cette surveillance de soi-même, consacrées dans une réunion particulière. Là, toute personne jalouse de son indépendance peut conserver de franches silures, qu'ailleurs, sans doute, elle serait forcée de modifier. Là, pas de maître de maison venant vous tirer, malgré vous, de vos intentions indolentes, pas de maîtresse prête à vous accabler d'attentions et de prévenances dont vous ne vous souciez pas, fatiguée qu'elle

est à vous aiguillonner pour obtenir, après mille sourires gracieux, un de ces complimens basiques qu'elle ne dédaigne vivement que parce que vous n'êtes pas en voie de le lui adresser; pas d'étrangers surpris venant vous enlacer dans une conversation pleine d'intérêt, que votre esprit récalcitrant trouve toujours inopode; c'est le laisser-aller du café, moins l'importance du voisinage; chaque membre n'y fait absolument que ce qui lui plaît, de vastes salles étant consacrées à tous les caprices et à tous les goûts. Un billard somptueux vous invite à un exercice salutaire; une table de whist ou de bouillotte vous procure une paisible agitation; des masses de brochures et de journaux offrent à votre intelligence un aliment toujours nouveau; et si toutes ces distractions ne peuvent pas vous satisfaire, entrez dans la salle des infirmités, selon l'usage où les membres ordinaires sont chaque soir plongés dans un sommeil léthargique.

Le luxe, le confortable et le bon goût qui ont présidé à la formation de ces établissements parisiens sont encore inconnus dans quelques cercles de petite ville. Une vaste salle mal éclairée et sans cesse obscurcie par un éternel nuage de fumée réunit dans son sein toutes les joies et les promesses du bonnet éboué. Quelques journaux de Paris, le journal du département, protection accordée aux productions du pays, la collection du *Magasin pittoresque*, et deux volumes dépareillés de la *Maison rustique*, composent la bibliothèque ordinaire du club. L'absence de toute *Review* et de toute feuille littéraire témoigne du peu de goût des habitants pour les lectures de ce genre. Le *Châivari* et le *Coraire* n'ont jamais pu franchir le porte de ce lieu de plaisance, les gros bonnets de l'endroit prétendant que ce sont des journaux solitaires, bons tout au plus à amuser les petites gens de Paris.

Si le hasard ou vos affaires vous conduisent à N..., que l'amour-propre des habitants se plaît à compter au nombre des villes du département, soyez persuadé que la première personne que vous rencontrerez trouvera l'occasion de vous dire avec orgueil: — Nous avons aussi notre cercle! En effet, cet établissement de date récente est une des curiosités du pays. Les sociétés de la science, de l'administration et du commerce s'y réunissent chaque soir, et chaque soir elles s'y livrent au charme de la conversation et aux douceurs de leurs occupations habituelles. Les plaisirs du cercle de N... sont cependant peu variés; et si vous êtes admis dans cet asile hospitalier, vous serez au moins surpris d'être abordé par cette phrase de l'un des commissaires jaloux de vous faire reconnaître le prix de la faveur qui vous est accordée: — Ici, monsieur, les gens comme il faut ne vont point au café. — Quelques murs ornés du règlement et de la règle du jeu de billard forment l'unique et principal salon de ce club. Accoudés autour de plusieurs tables, les éboués partagent leurs loisirs entre le pipe, le libre, le vin blanc et le coail de piquet; les premiers arrivés exercent leur adresse dans une suite de carambolages. Là se réduisent les privilèges et les jouissances des membres du cercle, jouissances dont vous pourrez prendre votre part, grâce à la protection toute bienveillante de votre introducteur. Les mêmes distractions se renouvellent chaque soir, la même agitation remplit toutes les heures du repos. Assurément, à côté de cette somptueuse fondation, la plus mince extension de Paris pourrait prendre le titre de palais; mais que voulez-vous? Au café, vous pourriez vous compromettre; et vous devez être fier de vous trouver dans une réunion de gens comme il faut! Montrez-vous digne de cette distinction, et soyez fort pour supporter les vives émotions que doit procurer une société aussi choisie.

La conversation du cercle de N... présente le même ennuieusement. Ici, vous pourrez vous délasser sur l'appui-tête de la coupe des bois, sur la bonté des vins de l'année, sur les espérances de la prochaine récolte. Là, guidé par deux politiques profonds, vous appro-
 drez la manière de recomposer le monde à vos heures perdues, entre quatre bouteilles de

Beaujolais. Grâce à votre qualité de Parisien, vous serez libre d'risler vos connaissances et votre esprit en ripondant à un déluge de questions dans la genre de celles-ci :

— Monsieur vint de Paris?

— Paris doit être bien embelli depuis vingt ans?

— On dit qu'on vous construit de nouvelles pouts au la Seine?

— Connaissez-vous le fils Deru qui est dans les vins? On prétend qu'il fait de fameuses affaires? Après ça Paris est si grand; on n'est pas obligé de connaître tout le monde.

— Votre Palais-Royal est toujours aussi brillant?

— Vous avez peut-être rencontré la frêre da notre nouveau comédien? Il travaille chez la procureur.

— Il y a des Parisiens qui osent affirmer que nous sommes étrangers à toute civilisation! Ils nous prennent vaillamment pour des *Antipodes*. Cependant, monsieur, nous serons bientôt éclairés au gaz dans notre ville. Êtes-vous partout éclairés au gaz à Paris?

— Éclairé ou non, les voleurs ne se gênent guère. Chaque jour des arrestations nouvelles! Quel coupe-gorge! Ces drôles-là veulent donc *péter* la population?

— Nous n'avons certainement pas le luxe da Paris, mais notre cercle est agréable. Nous sommes aisez nous, et a'est beaucoup. Et puis, nous recevons toutes vos *Gazettes*.

— Ma foi, vos *papiers publics* sont bien ramoyeux depuis quelque temps. Il paraît que vos *marchands de mousses* paroles ne sont pas en serva?

— Si vous voulez venir demain soir, ajoutez un des membres du cercle, vous causerez avec un de nos abonnés, garçon charmant qui a longtemps habité Paris, et qui chante la romance à merveille. Après da lui votre Dupres n'est que de la *Saint-Jean*. Ces dames nous l'ont gardé ce soir: c'est dommage. Dans mon dernière voyage à Lyon, j'ai autandu Nourent... avant qu'il soit mort. Eh bien! Nourent ne chauter pas comme ça.

Riez avec soin ce chanteur da romances, il glèrera les haureux souvenirs que vous allez emporter. Cette merveille promise à tous les visiteurs est la seul rucouvèment du cercle da M ..



LE MARTYR DE LA LIBERTÉ.



ÉVÉNEMENT d'il y eut jamais un martyr de la liberté, c'est celui-là. Il a passé les deux tiers de sa vie en prison; il a été bâtonné par une foule d'esclaves qu'il a délivrés, et ses biens ont enrichi trois ou quatre de ces hommes qui quêtent pour les peuples malheureux.

Dans ce temps-là, le croissant menaçait la croix grecque; les juifs, les protestants, les athées et les déistes se pœrent d'un grand amour pour cette croix. Il partit pour la Grèce.

Il y avait une bourgade de ce pays, dont la population, pleine de bon vouloir, mais sans chef et sans ressources, gémissait patiemment sous la dure loi des persécuteurs; et fut délégué pour s'aller mettre à la tête de cette bourgade et lui communiquer les bienfaits de la tactique européenne.

Il fut reçu à bras ouverts. On s'attroupa autour de son brillant uniforme: l'un lui arracha ses épaulettes; l'autre son hausse-col; un troisième sa monture. On le dépouilla de la tête aux pieds. Ces gens-là ne parlaient pas le français; il crut que c'était un malentendu, il essaya de s'expliquer. On l'entourait de quelques coups de crosse de fusil, et on le lâcha tout nu sur le chemin.

Un homme grave et d'un âge mûr, qui passait, eut l'air de le plaindre. Philogène (c'est le nom du martyr) lui fit entendre ses infortunes. L'homme grave blâma sévèrement ses compatriotes. Philogène s'abandonna à son indignation, et versa ses larmes dans son sein; mais l'homme grave devenait de plus en plus compatissant, et finit par lui tenir des propos dont la délicatesse s'effarouchait. Philogène prit sa course par minute et par vaux jusqu'au port, et revint en France.

Quels chrétiens! s'écriait-il, certes ce ne sont pas tout à fait des chrétiens comme nous, ainsi qu'on dit. Entre Grec et Turc il ne faut pas mettre le doigt.

A quelque temps de là, une révolte éclata en Pologne. Philogène pensa que ce pourrait être d'honnêtes gens qui, les premiers, étaient descendus sur la place pour escaroucher à tort et à travers au milieu de leurs villes. Ces bonnêtes gens furent battus, la plupart pendus; les autres, chassés de leur pays, réfugièrent vers le nord de l'Europe.

Philogène fut des premiers à fêter ces débris vénérables: il offrit sa maison à l'un de ces héros malheureux, qui s'appela Petrouski. — *Dans deux!* s'écria-t-il en levant les yeux au ciel; et pleurant de tendresse, il embrassa au la bouche, selon la coutume de son pays, Philogène et toute sa maison, y compris sa femme et sa fille, qui comptait à peine quinze ans.

Il continua ainsi de les saluer chaque matin, quoi qu'on pût lui dire, répliquant qu'il savait trop les devoirs que lui imposait la reconnaissance. Tant allait donc pour le mieux, si ce n'est que Philogène s'aperçut, au surplus d'effusion de l'étianger à la fin des repas,

qu'il aimait extraordinairement l'ru-de-ver. En effet, il s'écroulait alors à vue d'œil, il roulait des yeux furibonds, et cassait son verre à la moindre contradiction, en s'écriant amoureusement : *Boue Dieu !* de façon à faire trembler les convives.

Un soir, à souper, comme il ramenait une septième bouteille, Philogène l'avertit qu'il pourrait s'incommoder, et la lui retira. Petrouski le regarda, comme stupéfait d'un tel outrage à l'hospitalité, puis il le supplia d'une voix tendre et mourante. Philogène tint ferme. *Boue Dieu !* dit Petrouski, en lui frottant le crâne d'une autre bouteille, et se jeta sur lui, il l'aurait étranglé, pour peu qu'on l'eût laissé faire. Les gens du Nord sont plus vifs qu'ils ne le paraissent.

Quand on fut revenu de ce trouble, le Polonais avait quitté la maison. On retrouva sa chambre vide, comme il l'avait prise; il n'avait emporté que son drap du lit et quelque pièce d'argenterie.

Comme il se trouvait en convalescence, Philogène rencontra, dans un jardin public, un bel homme brun, les traits mâles, l'œil vif et brillant, dans un équipage fort simple. Cet homme l'intéressa.

« Monsieur, lui dit celui-ci, je suis Espagnol; mes compatriotes sont des sots de brutes qui croupissent encore dans la plus profonde ignorance; ils ne savent, depuis tantôt treize cents ans, que plier le dos sous le joug des rois et des papes. J'avais ouvert un des premiers de ces yeux à la lumière, et pour leur avoir voulu prouver, les armes à la main, combien ils étaient malheureux, ils m'ont chassé de mon pays, dans l'état que vous voyez.

— Quoi, un Espagnol constitutionnel ! vous n'êtes donc plus catholique ?

— Pas si bête, dit le Castillan; j'ai lu Voltaire complir.

— Brave homme ! reprit Philogène, vous êtes moi; je ne permettra pas qu'un étranger se doive souffrir plus longtemps pour une si bonne cause.

L'Espagnol répliqua que ses diurnes connaissances lui permettraient de reconnaître et servir. Tout compris fait, il se trouva que ce qu'il savait mieux le mieux, c'était de réclamer quelques vœux sur la guitare : il proposa de les enseigner à la fille de la maison; Philogène accepta avec gratitude, s'applaudissant de voir cette fois ses diurnes faire si bien placés.

Mais comme il passait, un jour en rêvant, derrière un bosquet du jardin, il vit par hasard le professeur qui donnait à cette heure sa leçon de gumbarde à la jeune fille. Sa façon de démontrer ne plut pas à Philogène : il se fâcha.

« Vous n'êtes donc pas philosophe, lui dit le Castillan.

— Pas si bête, dit Philogène, et, ramassant un ratier, il reconduisit très-vite le marié à la porte.

Un bruyant incident le vint distraire de ses chagrins : un banquier belge, compromis dans deux ou trois conspirations européennes, et traqué par le police de sa nation, le fit demander pour le prier de contribuer à une souscription considérable au profit des enfants errants de la liberté. Le banquier ajouta qu'il n'avait plus que ce moyen de servir ses opinions; qu'il y avait consacré toute sa fortune, mais qu'il était obligé d'appeler à son aide le peu d'âmes libérales qu'il pouvait y avoir de par le monde. Le banquier tira là-dessus un magnifique portefeuille appuyé de toutes sortes de garanties et de signatures. Philogène signa à son tour, et pour une somme un peu plus forte peut-être qu'il ne lui convenait.



Le banquier devait revenir; il ne revint plus. Philogène écrivit à B., centre des affaires de ce grand capitaliste.

On lui répondit, longtemps après, qu'on ne savait ce qu'il voulait dire, mais qu'on avait connu autrefois un homme du nom qu'il était, lequel avait été condamné pour une banqueroute, et, depuis ce temps, courait le monde en vivant d'escroqueries.

A ce coup, Philogène sentit se refroidir son enthousiasme pour les infortunes politiques; il se promit d'être plus circonspect à l'avenir en matière si délicate. A quelque temps de là, il reçut une lettre d'un correspondant de commerce qu'il avait dans le Piémont; il lui annonçait, dans cette lettre, qu'elle lui serait remise par un jeune homme de bonne famille qu'il lui recommandait bien vivement, et qui s'était vu forcé de s'espier pour une malheureuse espiglerie de jeunesse, pour laquelle il avait été condamné à être pendu...

Philogène pâlit et s'arrêta, se demandant quelles étaient donc ces espigleries de jeunesse qui faisaient pendre les gens dans ce pays-là.

La lettre continuait en disant que ce jeune homme avait été entraîné, par la générosité de son caractère, dans une de ces conjurations si fréquentes dans l'Italie; que le complot avait été découvert, et que le gouvernement, ayant vu clairement que ces messieurs se proposaient de l'égorger une nuit, avait trouvé assez naturel de les pendre.

«Ce n'est que cela! dit Philogène. Bon jeune homme! noble jeune homme! c'est une victime; moi qui croyais...»

Il se rassura tout à fait; car il pensait encore qu'il est beaucoup plus grave d'assommer un homme au cou d'un bois, que de faire enterrer deux ou trois mille personnes, plus ou moins, dans une ville ou dans un royaume entiers.

Le jeune homme ne s'était pas présenté, comme le portait la lettre; il adorna tout de timidité et de délicatesse, et le fit chercher partout. Le jeune homme vint le lendemain. Philogène lui dit qu'il n'était rien qu'il ne fit pour son service sur la simple recommandation de son correspondant, et, le voyant assez mal en ordre, et peut-être embarrassé dans une ville étrangère, il le pressa de le mettre à l'épreuve. L'Italien refusa avec dignité. Philogène reconnut l'excellence de principes et le rang distingué dont lui parlait le correspondant. Une étroite liaison s'établit entre eux.

Un jour, le Piémontais arriva fort rouge et fort affiné. Il avait, disait-il, besoin d'un tel service, qu'il n'osait s'expliquer.

«Ah parbleu! s'écria Philogène, il faut que vous soyez bien pressé pour m'accorder ce plaisir de vous obliger que j'attends depuis si longtemps.»

Il fallait à l'Italien une somme énorme; Philogène n'eut pas le loisir de s'en étonner, tant il était ravi. Il n'avait pas cet argent lui-même, mais il alla l'emprunter, et le livra à l'Italien.

L'Italien ne revint plus. On envoya chez lui; il était parti. On écrivit au correspondant. La lettre, la conspiration, la famille étaient fausses; il n'y avait de vrai que la condamnation à la potence, et les espigleries de jeunesse qui consistaient en quelques vols à main armée, et peut-être aussi quelques discussions sur le grand chemin, qui avaient entraîné mort d'homme.

Philogène était hors d'état de payer la somme qu'il avait empruntée, car ses affaires étaient tombées dans un grand délabrement: on le mit en prison. Il en sortit quand on fut las de l'y nourrir.

A peine délivré, il apprit qu'on formait, pour une guerre lointaine, une légion composée de tous ces honnêtes gens de diverses nations que la politique avait chassés du pays natal. On lui proposa d'y entrer: il refusa.

«Mais, lui disait un jour quelqu'un à qui il conta ses déconvenues, il ne faut pas

juges des pays par de si misérables échantillons ! Il se peut qu'il y ait chez ces peuples mêmes, dont vous êtes porté à mal penser, de très braves et très-dignes citoyens.

— Hélas ! je le veux croire, dit Philogène ; mais ceux-là vivent fort tranquillement, sans doute ; je ne suis jamais allé chez eux, et ils ne viennent jamais chez moi. »

E. QUÉLIN.

UN FOYER DE THÉÂTRE.



C'est à la lueur de mille bougies, parfaitement éclairées au gaz, qu'il faut voir ce que l'arie e de plus saisissant, ou foyeu Ju nu puelle point de mûni d'un verre lentilleaire, bien qu'il soit question d'un foyer de lumière.

Toujours placé au dernier degré de l'échelle thermométrique, le foyer de théâtre contient des bûches d'une entière fraîcheur ; le feu y est un paradis comme l'eau sucrée. Néanmoins c'est de là que part l'incandescence électrique qui doit embraser Paris et la province. L'enthousiasme et la chaleur s'y développent par le frottement ; le bas et l'arrière-ban de la critique, convoqués pour une pièce de choix, trouvent celle-ci assez froide, s'y rafraîchissent peu, et en revanche y gèlent beaucoup.

Pour le commun des martyrs, la pièce est sur la scène ; deux les coulisses, pour les papillonne de cinquante-cinq ans et en-dessus, qui ont un bout d'huile à brûler au foyer des auteurs, l'enceinte d'un bon vent semi-séculaire, à faible fumée sur le trépas toujours irrésistible de la curiosité sceptique des habitués de coulisses. Pour les initiés, au contraire, le spectacle est au foyer.

Comédie bougeoise, ou fraie et en gents glorieux, le foyer de théâtre réunit l'élite de la fashion journalistique. L'aristocratie de l'esprit y tient ses assemblées hebdomadaires ; c'est le conclave de l'esthétique dramatique, une telle des maréchaux pour les titulaires de la grande armée de la presse. Voyez, n'est-ce pas ? le modeste maître à penser son garant responsable, ou rédacteur en chef déjà gros d'un premier Paris, un ameteur, surnommé avec raison le beau des lettres, qui vous parle chevaux et chasse, ce qui vous loue, à cause de votre profession, et s'ennuie à cause de la sienne. Vous coudoyez des hommes immenses sans vous en apercevoir ; il se fait autour de vous un papillonnage trancheant et moqueur, qui résonne comme le premier bruit de l'atelier cyclopéen de la presse périodique.

J'arrive, et je demande à chacun : de quoi est-il question ? Est-ce un Viennet que l'on discute ? Est-ce une candidature à l'Académie, dont on dépouille le scrutin ? Est-ce une gloire que l'on coule en bronze à grand renfort de feuilletons ?

On va, on vient, on se groupe ; un homme, un sent, ce bon gros Jules, que vous savez, tient la plume de Damoclès suspendue sur un drame ou une comédie ; la pièce n'est encore qu'en troisième acte, elle est jugée en dernier ressort. Autour du prince de la critique se

peignent les ruzeries du moyen format, chacun trion l'élévation de sa colonne; scène mouvante et animée, quasi muette, qui organise un succès ou une chute. Pour ce pêle-mêle, il ne faut croire qu'à ce qu'on ne voit pas. Les apparences sont si trompeuses!

La province court les rues pour voir, quoi? Ce qu'on rencontre partout, des boutiquiers, et des gens riches; mais ce qu'on ne voit nulle part qu'à une première représentation, c'est J. J. et V. Hugo, Alph. Karr, Leon Gorlan, de Balzac, G. Sand, Alex. Dumas et M. de Lamoignon; mais jamais un provincial ne s'avisera de s'aller chercher au théâtre.

Je ne parle point, et pour cause, de la petite ruzerie de la presse, de toute l'école buissonnière du petit format, qui complot ses chevaux par milliers, qui se consacre à la pièce une individualité puissante et redoutée, de tous les grands noms trop inconnus pour être illustres, trop spirituels pour être racontés beaucoup connus.

C'est un jeu de qui diffère de toutes les ruzes: on flaire et on agit; on babille et on pense au même temps; on est détraqué, et on fait mouvoir des ressorts puissants; on forme une réputation avec un saluon, on dérase avec un mot, on ressuscite quelqu'un par une sentence. L'honneur est à la fois tout yfux et tout oreilles. Il courtuit Schelegel et le voisin sur ses principes et son prochain. C'est la foire aux consciences, le prétoire de Melpomène, les souses du goût français, l'ange du jugement se promenant sur un crayon à la main.

Et puis c'est la feuilleton qui touche déjà à sa première période d'incubation. Les paragraphes s'échelonnent, se superposent. Une nouvelle pièce, ratée sur la pièce nouvelle, s'implante avec effort dans la pulpe cérébrale de la critique. Un verre de champagne, et j'accourais!

Serez-vous le maître-mau en personne, s'approchez point de ce lieu maudit. On y danse sur un volcan. La vérité y prend des allures railleuses et diaboliques; Prométhée n'y trouve rien à griller; les serpents de l'asehyr y sifflent de terribles paroles. Le *mane tece! faxes* est écrit sur les murs d'un foyer de théâtre.

Ces yeux qui passent et s'en vont, qui montent et descendent, qui fluent et refluent, paraissent et s'éclipsent, croyant s'avoir au qu'une pièce; ces oreilles qui demandent leur voiture comme au bris de l'Opéra, *ouï profanum*, ils ne sont ni littérateurs, ni poètes, ni critiques, ni dramaturges; ils n'ont rien compris au foyer de théâtre, au dîner d'un auteur, au triomphe d'un grand homme. Ce n'est rien, c'est un public qui s'en va!

S'il est à Paris un salon où se soit succédé tout ce que la France eu d'hommes d'esprit, d'intelligence et de cœur, eh, c'est près Corneille, solent vives Molière et Racine, après eux, Le Sage, après Le Sage, Marivaux et Beaumarchais, c'est près Beaumarchais, Fabre d'Églar, qui lie les générations anciennes à la génération nouvelle, qui renferme les fastes de l'esprit français, les bustes de Corneille et de Molière, de Voltaire et de Racine, ce salon, qu'on me le montre, et j'ôte mon chapeau et y entrant, à moins que ce salon ne soit justement un foyer de théâtre où l'on se promène bougonneusement, le rabeau sur le nez, en rêvant à la pièce de la veille, et au feuilleton du lendemain.

L. ROUX.



LES VILLAS PARISIENNES.



es petits marchands adorent la campagne : Il leur faut de l'air, de l'espace, de la verdure. Enterrés pendant la semaine dans la poussière de leurs ballots et de leurs comptoirs, ils aiment à l'échanger chaque dimanche contre un air plus actif et plus frais; et, nonchalamment couchés sous les ombrages de leurs villas, ils se plaisent à redire avec le poète :

La pratique nous a fait ces loisirs.



Parcourons ces délicieuses villas soigneusement construites à l'usage du petit commerce parisien par tous les *palloches* de la banlieue. Choisissons d'abord une maison de campagne telle qu'on la conçoit ordinairement : Tibur de grande route, hôtel, réfil, situé au milieu des betteraves et du céleri, le Pantheon et le Val-de-Grâce au bout de la berge-tte. Là, le véritable ami des champs se caserne pendant un jour avec sa famille et ses habitudes. Pourquoi? je vous le demande. Pour jouir de la poussière des routes de Chartres, de Meulan ou de Lunjumeau, que lui envoient du soir au matin les courants d'air des mailles-postes et les zéphyrs Lafitte et Caillard.

Préférez-vous la maison de campagne à l'italienne et à pigeonnier, dont le plot bel

ourcement est une plaque à incendie, villa située entre cour et jardin recouverté chaque semaine au gré des fleurs? ou bien le maison de campagne gorgée de pigeons, roux-tendre, ou lilas foncé, semée, fauchée de moux, de prédomine, de shalals et de payages en sartonn-pâte? Tous ces édifices campagnards, à un ou deux étages, panchent les rives de la Seine, et virtuellement régrésimment les beaux sites de la baulance. Souvent, après avoir demandé vainement au ciel le développement de l'arbre qu'il y pousse, et qu'il n'y a pas encore vu naître, le locataire d'un de ces villas, entraîné par sa passion pour la verdure, se procure un ombrage factice qu'il doit à ses pinces. La façade de sa maison devient alors une décoration de théâtre ornée de mille fleurs étonnées de briller dans une semblable atmosphère. L'art a vaincu la nature! Les moellons ont disparu sous des bosquets d'arbustes si féconds et si variés, qu'il est facile de reconnaître qu'une semblable végétation ne peut dériver que d'une existence qu'on trahit d'un badigeonneur. Le jardin est tout aussi favorisé. Une savante perspective exécutée sur tous les murs est destinée à donner en poignants les proportions d'un parc gigantesque, et remplace au besoin les fleurs et les plantes-bouffées ombreuses. Mirer, par surcroît, ce luxe de plantations ne se développe qu'au moment où, débarrassé du poids des affaires, le locataire est devenu acquiescent de cette douce retraite, qu'il transforme chaque semaine, à l'ordre de ses pinces, en serre royale, en jardin anglais ou en paradis. Là, placé dans le voisinage d'un fil d'eau, ses heures s'écoulent sans souci, et son existence est largement remplie par les ramentés du jardinage et le plus violent des plaisirs : le noble développement de l'intelligence!

Mais revenons à ces retraites périodiques destinées à la demande des employés favorisés, d'une famille, et des citadins villageois; entrons dans l'intérieur d'un de ces maisons, et jouissons de la confortabilité de la salle à manger et de la ruine de campagne. Le mobilier seul n'est-il pas tout le morisque des petites misères, des incouvenances, des nudités, des débâcles de convention dont s'entoure la vie des champs? Pourquoi ces meubles si durs; puis à dîner ce coq gralois plus dur encore? d'où vient cet oubli, cette négligence de toutes les hospitalités et de tous les estomacs?

— Que voulez-vous? Nous sommes à la campagne! axiome indigeste et mystificateur qui se combine avec cette autre formule, cette suite de non moins trahisse de toutes les salles à manger champêtres: *A la guerre comme à la guerre!* Ainsi se trouvent autorisés les savaux de colongues, les expériences d'aristocrates, le vinaigre du crû, et le lapin de bœuf-cœur! Une salle à manger ou l'on jouit, un salon sans rideaux, sans glaces, où l'on grille dans le but de se préserver du soleil, un salon dont la chaise se relève de deux canards sauvages rampilles et du portrait en plâtre de l'empereur, le cou pressé dans une cor de chasse, la tête surmontée d'un bois de cerf.

Leverons-nous échappés cette tête de bourgeois champêtre, décollée du malin au soir, jusqu'à la pomme d'Adam, le chemise rebattue sur l'épaule, robe valétier de la singulière légion? Voyez comme son costume est bien miséreuse! veste et pantalon usés, chapeau de paille à ruban vert, chemise gigantesque, laines, capable d'abriter une famille entière. Et sa femme! bonne d'œuvre qui fait aussi du florin à sa manière, dix-huit pieds de circumference que vous voyez descendre le malin de son pigeonier à coucher, sa camisole blanche et la robe renouée de ses poches, pour donner à son oger à ses canards et déborder un œuf de pois depuis longtemps espéré. Sous Parisiens, vous serrez-vous à la campagne, si vous n'êtes pas complétement travestis en jardiniers, en laitiers, en bûcherons, ou en marchands de cravates? Celui-ci se fait un galin villageois avec un bonnet de frise; un autre se hausse de sabots bourrés de paille, et se quitte pas les serpens, la blouse, la ceinture du jouet et le peur du vandaleur, bien que dans son domaine il ne se soit jamais rencontré la moindre trace de l'homme.

Attention ! Voici les amis de la maison qui arrivent en foule par les voitures du pays ou le char-à-bancs particulier.



Une famille entière se présente à la grille sans être attendue : le père et la mère, leurs deux filles, puis deux artisans en bas âge, total six personnes, un compaïgn de dans superbes cantaloups. — Le cantaloup a une grande influence sur la villégiature parisienne ; il semble y naître sans culture, tout la consommation en est grande. — Or bien, c'est nos bauds de comités de la maison Fremontaise, faroucs à prix fixe, arrivent tout ornés de flagolets, de mirloues ou

d'harmonicas, tous affublés des mêmes vestes ébouriffantes, stoffes girafs ou Jocko, taillées dans le même reste de coupons faciles. La campagne justifie, légale tout par acclamation ; on peut y être impunément assommant, bête, stupide ; tous les calmourgs, tous les coups de poing, sont admis dans ces jours de folie ! Là, quiconque ne sait pas valser walse comme un suragi, quelconque chante faux autours du Rossini ou du Meyerbeer ! Là seulement, vous savez l'agrément de vous improviser de ces petits bals sur la sable, où l'emboupoint des hommes enlève les quadrilles, où les jambes des papas se lèvent dans les jeter-buffes, où les enfants de trois ans sautillent dans les galops et les cotillons, en grand strindrassement des tantes et des bisaboules, et toutes ces pantomimes si variées aux sous harmonieux d'un orchestre péniblement recruté.





et de la trouée, entièrement envahir par la gelée de grânilles et la marmelade de prunes. — Ce ne sont que terrines, bassinets, pots en frire, écumoirs et tamis. À partir du vestibule, voire, ainsi se présente à vous avec des confitures jusqu'aux coudes. Il sort du laboratoire, il est le confiseur en chef! Sa femme est également présentée; les rofrants ont des moultaches et des *frances* *frances* en marmelade.

Intéressant tableau! bien fait pour être intercalé au Musée prochain, avec le cachet du boulot sur toutes les figures, un fond de pruniers et de groseilliers dans le lointain, et l'insolation ravaude au heret.

— Famille parisienne voutur de frise ses confitures.

Si toutes ces physionomies campegnares ne se rencontrèrent pas dans les champs de haricot, une serpette à la main; d'ors les mirécages, un futil tout l'asselle; sur le bord de l'étang, une ligne au poignet; dans la maison, au salon, au billard, au jardin, au piano, partout, s'ries vous pas le comédie bourgeoise, en grand rieur, cette vaste pépinière de tant de ridicules éparpillés sur les mirgaciers du jardin?

Une saison rhempêtre serait-elle complotir si elle n'avait pas sa soirée dramatique, composée de vaudevilles et de proverbes? C'est là ou jamais que la rue Saint-Denis triomphe. Voyez ce marchand de bonnets de coton prix six, être comique et fricéux à peu près comme sa marchandise, s'effubler d'un rôle d'Arnal no de Vernet. Voyez ce même homme qui se regarde déjà comme horticulteur, pêcheur, chasseur, orfèvre, con-sueur et bonnetier de première force, se croire maintenant comédien parfait. Pourquoi pas? La baulleur n'est-elle par peu, les dr comiques? Et sa femme qui chevrot le couplet avec un lryux de 76; et sa fille qui déclame pendant l'entr'acte une tirade avec des lousonnies à la Rachel, aux applaudissements forcéux de son fiancé.

Mais le théâtre; voyez le théâtre! Allez graver de

N'oubliez pas le chanteur qui se fait apporter sa guitare entre la poire et le fromage, et qui termine dignement tout festin champêtre par *Fleuve du Tage*.

— Et le naturaliste, l'homme qui vous présente à table, dans une assiette, un lézard, un colubron, ou une pouasse des bois dont il vient de faire la découverte; — et le cuisinier rieur, qui s'arme courageusement, aux environs du dessert, du bonnet de coton, de la poêle à frire et du *Cai-sinet royal*, pour confectionner les omurites soufflées, les blancs-mangers et les gâteaux de petit four; — et le stadu qui brave les champs les rigueurs de l'hiver pour embellir et rétroire de l'épaulette de lesteus citoyen, honneur obtenu aux dernières élections de Bagnole.

Il peut vous rier de vouloir aller louer un peu de fraîcheur à telle ou telle campagne de votre connaissance,



talent bleu, avec attributs, chiffres et devises, et papier doré qui sous fait sauter l'illusion sur yeux, car c'est aujourd'hui la fête de patron. Un de ses commes, poète incompris, s'adresse avec verve et ses qualifs au l'ait de la Famille de l'Apostrophe. Après le spectacle, il y a fiasco, gala, puis fusées solantes et artifices. — Heureux si les artisans n'incendient pas le théâtre, la maison ou quelque chalet du voisinage!

Salut, trois fois salut, et Parisien horticulteur! Ce type infatigable et fécond, qui ne se lasse jamais de parcourir le creux des environs, la Flore parisienne sous le bras, qui plante des melons et des aubains, et recueille du vin rouge suisse, qui revient chez lui, après avoir pêché à la ligne, fait comme un ardent Teuton, avec de la vase jusqu'à la ceinture, son hampon pris dans ses cheveux. — Mais rien tant qu'il vous plaira. Regardez donc dans le fond de son panier: Qu'y voyez-vous? Une matelote, une seiche mûre, une saute, il est vrai, à la baraque du pêcheur venir; en outre et innocente seiche que les coquilles sont enchantés de prendre au pied de la ligne.

Et cette autre figure si si grotesque, cet autre individu vert et jaune, le chasseur de grives, des bécasses, des perdreaux, des sarcelles, des hérons, des chevreaux, des sarcelles, l'effroi des gardes champêtres!



L'homme qui se résout à laisser empoisonner ses gros mollets dans des guêtres de peau, et son autre Leporeux jurer dans son culotte de chamours, qui n'a jamais chanté le moindre gibier, de mûrier de coraille, et réclame le soir, pour sortir de son étas de ruche, l'assistance de sa cuisinière, de son jardinière, de sa fille sœur, et de sa femme, qui commande la manœuvre, et lui épargne le front et l'appelle mon gros Venard.

Que de physionomies et de profils campagnards, caricatures physiques et morales, flaque et de nous échappe! La vieille fille qui se coiffe en cheveux cendres, sous prétexte du grand air et de ses migraines; — la jeune femme qui profite de la belle saison pour broder des parolles à ses sentiments de l'hiver; — la femme d'aus-sice à grandes roulades, qui ne quitte pas

le piano, et vous recherche les oreilles et la même cavalerie depuis le premier jusqu'au dernier redoublement; — et le joueur de billard, cet homme étiolé, flegme, oseux, que l'on entend caramoler tout seul dès l'aube, et qui se gagne à lui-même une série interminable de parties; — et le joueur de billard, cette série machure obligée qui se termine également par une bouille; — et le farceur attitré, qu'on invite à la campagne comme vaurien parfait, étié étié, demande, cherchant d'avancer le dîner qu'il doit payer et morose facieuse, la gaité stérotypée, la plaisanterie innée, le plus bel ornement d'un salon campagnard, le Fontallard, le paillard, le bobèche, le Drilleau de la banquette, homme prodigieux qui, dans les plus grandes ruelles, sait dissimuler sous une simple redingote deux travestissements qu'il doit improviser, et qui commence ses farces à partir pas de la maison hospitalière, en imitant le coq, le coq, le diable, à la grande jubilation de l'assemblée finie de cet accoutrement subtil de vol-

tiles, ou bien en peussent des cris plaintifs qui le font détacher au sommet d'un arbre de la grande route. Flirqué d'un vaste répertoire de scènes improvisées, re présentée est toujours une bonne fortune; et ses hôtes, de plus en plus étonnés de ses ressources, lui font un soir théâtre au salon, où il dispose, pour les plaisir de la soirée, son sac de voyage, composé de gobelets, de muscade, de jeu de cartes, et de tous les ustensiles d'un cuisinier.

FRANCIS DE VALÈRE.

LES BANQUETS D'ANCIENS ÉCOLIERS.



« C'EST que les banquets de francs-maçons et les dîners du Caveau ont passé de mode, les restaurateurs, réunis aux gargaristes frugales de maîtres les gardes nationaux, ont imaginé d'exploiter les souvenirs d'enfance et le vœux lyonnais. Cela leur réussit beaucoup.

Par exemple, vous lisez dans un journal la réclame suivante :

« Les anciens élèves de la pension Cascaubèche rappellent à tous leurs anciens condisciples qu'ils ont de l'usage de se réunir tous les ans le jour de la fête du vénérable chef de cette institution.

« En conséquence on est prévient que le repas aura lieu chez le fameux restaurateur Tartempion, ancien élève de la pension Cascaubèche, et chargé de recueillir la souscription, de 10 francs par tête. Aucun étranger ne sera admis à ce banquet fraternel, qui réunira un grand nombre de nos célébrités politiques et littéraires. »

Au jour indiqué, la solitude du restaurateur Tartempion se peuple d'ex-écoliers folâtres. Tartempion, la serviette sous le bras, en mancher de chemin, vous embrasse avec effusion; vous reculez devant ce mourant à gros ventre et à favoris rouges : — Tiens? tu ne reconnais pas le petit Tartempion? Tu sais bien; vous m'appelleriez Bouget!

— Ah oui, Bouget, le petit Bouget!

— Nous étions copains! Embrasse-moi donc encore, tu n'étais donc jamais venu ici?

— Mais non... monsieur...

— Eh bien! tu connais le porte à présent; sapsenti toi. Les camarades sont là-haut.

Vous dépensez vos 10 francs dans la main de votre ami, et vous vous trouvez bientôt railer les bras d'une foule de maîtres à favoris, à ventre et à jupsets. Le vénérable Cascaubèche vous embrasse avec amour, et pleure sur votre gilet. Il vous rappelle les peines de guerre, les pots de fleurs et les courtes que vous lui apportiez jadis à pareil jour. Vous pensez, vous, aux hermines, à Verbondance et aux tertines de ruisseau, dont il a comblé votre jeunesse. Eh bien! cela fait plaisir.

Tartempion arrive en habit noir : « Mes amis, nous sommes peu nombreux; le chef s'est compté sur sa route couverte; mais avec un petit supplément de 5 livres, l'amitié comblera les vides.

— Au draisier, ça se verra doubles? dit un vaudévilliste.

— C'est juré; le vin est à pari, reprend le stratagème, et pour sommes des gailhards qui ne brochant pas.

La soupe est servie. Le silence règne. « Mon Dieu, faut donc finir Rivard! dit tout à coup un plaisant; il m'a botté tout mon bouillon avec un chalumneau!

— Monsieur Rivard, sortez de table, dit le maître, s'amusant avec bonhomie à ce joyeux raisonnement.

— Hurla-t-il le petit Vinet!... s'écrie un autre, il veut lèche toujours vos trottiers de beurre!

— Vinet! Vinet! dit l'un des rieurs mères d'études avec une voix tonnante; r'habdame un peu, je te vas relâcher quelque chose... »

On applaudit; la joie devient générale, une franche cordialité ne restant pas de régoir, et l'on commence à se reconnaître, en se retenant de se perdre en reproche.

« Comment, ce grand-là, avec ses favoris, c'est Filochon ?

— Oui, celui qui a ru le poir d'honneur; et est à présent marrant de bar dans le bar aux Ours.

— Et l'Étourneau, qui était si fort en l'histoire ?

— C'est ce gros blond, il est fabricant de crayon et de plumes métalliques, et se a bientôt pair de France, comme son cousin.

— Il me semble que je reconnais celui-là... Et ce petit-là qui est de cœur ?

— C'est un de nos vaudévillistes les plus distingués! Il est connu sous le pseudonyme de Sans-Albin, mais c'est Pluvier. Plus loin les deux frères Coguard, les Semois du Vaudévilliste, Laurence, Chapin de Monthville, Patureau, Ansel, Fabre Chirak, etc., etc.

Vous êtes euebauté de trouver tant de célébrités de nos anciens condisciples, et vous ne regrettez plus votre colation. Tout à coup l'un des convives se lève le verre à la main :

« Au vénérable Gascamèche ! notre respectable maître de pension ! le souvenir de son saint paternel ne s'effacera jamais de nos cœurs. »

Le maître pleure d'un air triste, et répond par des mots entrecoupés.

Le restaurateur Tatinpion se lève à son tour et s'écrie :

« À l'éternelle union des Gascamèches ! Les anciens élèves de cette institution vont donner l'honneur de la Foyer dans les divers carrières qu'ils ont embrassées; puissent les nouveaux suivre leur glorieux exemple ! Qu'un ce beau jour se renouveler longtemps pour nous ! pour eux ! »

Le repas se termina au milieu de ces douces manifestations. Au dessert, les députés se

ra plus se sont éteints, mais le restaurateur a fait monter sa femme et ses enfants. Les vaudévillistes commencent à rassurer de gair refrain. Chacun a sa chanson en poche, composée pour la circonstance.

En général les vaudévillistes sont les boute-en-train de ces réunions. Cela leur sert surtout à constater publiquement qu'ils ont fait leurs études.

Dans un intervalle de ces refrains solitaires, le restaurateur demande la parole :

« Mes amis, mes camarades ! dit-il d'une voix émue, un de nos anciens condisciples, le jeune Barbanchu, qui donne et donne toujours de si brillantes espérances, et qui a obtenu à l'université le prix d'honneur des anciens, se trouve aujourd'hui dans



une position qui mérite tout notre intérêt. Lancé dans la société, il n'en pouvait être que l'ornement, et ce n'est pas assez pour notre siècle positif. Il est venu à moi, ce fort en thème, depuis longtemps plongé dans l'infortune, et moi even m'a dit que je ne pouvais abandonner un ancien condisciple, un élève brillant de la pension Cascamèche! (Applaudissements.) Il va paraître devant vous; il est allé quitter l'humble costume d'aide de cuisine; il se débarbouille, il va venir embrasser ses camarades. (Acclamation.) Vous m'avez compris, mes amis! Une faible collecte, offrande spontanée d'une amitié secourable, l'aidera peut-être à sortir d'une position inférieure, pour laquelle je sais trop qu'il n'est pas fait, et lui permettra d'utiliser ailleurs son incontestable talent pour la poésie latine! »

On fait circuler une assiette, qui se courne de mousses, et bientôt l'honneur Barbaudis vient se mêler à la joie et à la exultation générale, et prendra part aux restes du dîner.

Quand les chants et les lectures ont cessé, l'un se retire en faisant semblant de n'achever de travail, et votre camarade le restaurateur vous embrasse, en espérant que vous êtes devenu désormais l'un des habitués de sa maison.

Le lendemain tous les journaux étudiaient le récit de ce joyeux banquet, les vers et chansons en l'honneur de l'insatiable, et l'adresse de Tartempion, qui entreprend toujours noces, festins et repas de corps.

AL HYSIN.





LE PROPRIÉTAIRE CAMPAGNARD.

Le propriétaire campagnard ou rural, si mieux aimé, est, sans contredit, l'un des types les plus absolus qu'offrent aux regards de l'observateur les nombreuses variétés sociales dont l'étude, si attachante et si utile, subit de nos jours l'empire de la mode. — Il est bien entendu que je ne veux parler ici, ni des gens qui vivent sur leurs terres par goût ou par besoin de position, soit qu'un château ou qu'une maison les attire, ni des seigneurs campagnards adonnés à la chasse, à la pêche et aux festins, ni des citadins qui, possédant des immeubles aux champs, y viennent temporairement, sous le nom de *forains*, recueillir leurs fruits ou respirer le grand air. — Le niveau d'une éducation libérale a fait plus ou moins fléchir ces diverses individualités, et les a emmêlées à d'autres types, dont la galerie des *Français* a refléchi ou reflète l'image. — La classe dont je veux esquisser la physionomie et les mœurs, et que je veux résumer dans un individu, est celle des hommes qui, nés sur le sol champêtre, le cultivant de leurs mains, ou le faisant cultiver sous leurs yeux, n'ont jamais comprise la vie qu'en milieu de leurs héritages, et ne quittent leurs treuils et leur foyer que pour se rendre aux foires et aux marchés des villes voisines, ou chef-lieu de département pour le jury ou pour un procès pendant au conseil de préfecture, aux chefs-lieux de canton et d'arrondissement, pour y exercer les devoirs politiques que la Charte leur confère.

L'âge où l'expression morale et physique du propriétaire campagnard est complète, où son caractère est fixé, sera de cinquante à cinquante ans : c'est à cet âge qu'il faut le saisir, le faire passer de vent sol, pour crayonner ses traits. J'ai observé ce type dans une foule de provinces de la France et de l'étranger, partout je l'ai trouvé identique et similaire. Cependant les coutumes où il m'a paru réunir au plus haut point toutes les conditions de son existence sont la portion méridionale de l'ancien duché de Bourgogne, comprise dans les arrondissements de Beaune, Autun, Chalon-sur-Saône, Louhans et Mâcon, dans la Bresse, le Beaujolais et le Lyonnais, pays riches par le sol et par l'agriculture, où le ciel brillant et ardent n'offre ni les chaleurs brûlantes de la Provence, ni l'humidité glorieuse des Flandres belge et française, où le climat semble si favorable à la double fécondité de l'attel-

ligence humaine et de la terre, où la vivante des amours et de l'esprit se consilie à un reste de l'instinct, de la vigilance et de l'argutie des hommes du Nord.

Le propriétaire campagnard est infiniment moins simple dans ses habitudes domestiques et sociales qu'il n'a l'air de l'être. S'il vient à la ville, sa blouse de toile bleue, ornée de broderies blanches ou rouges, sur les épaules, à l'extrémité des manches, sur les coutures, et au cou, laisse apercevoir le collet de son habit-veste de drap bleu de roi, à boutons de corail, et il ne se fait jamais prier, ni pour offrir une priate du tabac de sa boîte d'argent, ni pour donner l'heure à qui le demande avec sa montre d'or guilloché, à arbrerquer d'un vert et de plume, à longur chaîne chargée de deux rifs, d'un cachet, d'une petite clef de fer, et d'un coquillage d'indurite, il porte de longur riveur, de petits favoris qui cheminent de dehors en dedans, un chapeau rond, de feutre, à grande poile, à ailes démesurément larges. S'il est de pied, deux riveus, dont l'un noir, avec coillure becisé de pointes de fer, le précèdent, et sa main droite s'appuie sur un bâton noueux, ayant une petite bruce sur lieu de douille, et une rampe de cuir noir assujéti par un clou de cuivre au lieu de pommeau; souvent sa main est engagée dans le cordon de rue qui pend à sa ceinture. Son teint est coloré, sa barbe rpierr, brun, son menton arqué lorsqu'il sort de l'officier du barbière; un mélange de bonhomme et de finesse, un sourire bienveillant et malin, caractéristique et figure. — L'on ne se donne pas rairment le visage, l'illure, le longur, du propriétaire campagnard, et, sans qu'on y prenne garde, et rête est peut-être le plus difficile à jouer pour qui en connaît la thone rra en avoir la pratique.

Il porte la tête haute, regrede deors devant lui, salur assez volentiers, mais avec quelque fierté, les personnes qu'il rencoutr, et tuse sans façon les paysans qui se trouvent sur son passage. Il r généralement un rimboupoint qui donne à l'importance à sa personne, du crédit à sa bourse, de l'roncité à ses paroles, un motif à la lenteur de sa marche, et fait maître autur de lui les égards et le respect. Il souffre beaucoup, surtout quand il parle de lui ou de ses burn, et le volume d'halrine qu'il retient ou qu'il rhasse de sa bouche tumée, de ses joues vinées, sert de mesure pour juger du nombre et de la qualité de ses héritages. Son gilet est long, croisé, à drur rang de boutons métalliques, fait de plus souvent d'une étoffe de velours ou de laine, avec desins rtroués ou rales longués uales, comme des allous. Dans la poche droite de ce gilet est une bourse de cuir, et dans la poche gauche une rpière de portrfeuille reliée en parchemin. Son pantalon, de velours noir (car depuis quelques années le propriétaire campagnard a adopté le pantalon comme plus commode que le culotte), n'est rre que par une boucle, et n'a jamais été retenu par des bretelles; der deux longues poches latérales qui percent ce pantalon, on voit poindre l'extrémité d'un couteau à tire-bouillon et à soie, et d'un pied droit. Son habit est court, de drap gros bleu, à larges basques. Sur les tois d'un bleu ardre, à côtes longuédinales, et ses souliers, de cuir rprimé, brimés de clous à tête de diamant sous la semelle. Sa chemise de toile, souvent rre fine, rre d'un blanc rour, est rreée sur sa poitrine par une agrafe ou coille d'or traversée par une épingle également d'or, qui perce le long horizontalment à l'extrémité des manches, elle est rre par deux doubles boutons d'or et de pierres, sur la d'ors sur r adoptés. Son mouchoir de poche, marqué en toutes lettres de ses nom et prénoms, herdes en fil blanc, est rouge à rales violettes. Si le temps est froid, le propriétaire campagnard r, par-dessus sa blouse, un petit manteau de drap bleu, à ourir pelerier, à rgrée d'argent en forme de tette. Des gants de poil de lapin couvrent ses mains, et un chausson de laine vient r'interposer entre ses bar et ses souliers. — Que rre ce personnage se rend à une vente d'ameubles, à l'rsent de l'étude de son notaire, ou à acheter quelques livres; a'il va à la foire ou au marché, a'il se rend au chef-lieu d'arrondissement pour une élection de député, au chef-lieu de canton pour une élection de con-

seilles de dépensement ou de conseillers d'arrondissement, à la mairie de sa commune pour celle de conseillers municipaux, sa démarche, sa toilette, sa figure, est divers degrés de solennité, toujours en rapport direct avec le rôle plus ou moins important qu'il va jouer ou qu'il vient de jouer. — J'ai remarqué que le propriétaire campagnard ne revêt la redingote bleue à boutons de nœud, ne sort sans sa blouse sur le bras ou sur le corps, et n'exhibe de son armoire les gants de peau jaune, que dans quelques circonstances données, la fête patronale de sa commune, une noce, un baptême, une session de notables, l'élection d'un député et d'un membre du conseil général. — Du reste, notre héros, à moins que l'aspect de parti ne l'en ait riélu, depuis que le système électoral régit l'administration communale, est, de vocateur, membre du conseil municipal; le plus souvent, il est maire ou adjoint; j'en connais même un certain nombre qui font partie du conseil d'arrondissement.

L'ameublement du propriétaire campagnard est simple, mais confortable; sa maison est saine, mais blême aux goûts; le baïgeon qui le recouvre est généralement blême ou rose. Il a dans son enclos fermé de haies, dans son *meux* ou court (de l'italien *cortile*), derrière son habitation, un verger qui lui donne ses fruits, un réservoir d'eau qui lui fournit son poisson, une chenévrière, de l'hortolage et des treilles, une vigne et un carré de prairie naturelle ou artificielle, selon la localité, une mare, et une ruche de coucheurs à miel. Sa basse-cour, qu'arrosent d'innombrables bûchettes, domnie à muler en certaine courtoisie, est peuplée de volailles, et tapissée de couches épaisses de fumée; les moutons, les bêtes à cornes, les porcs, ont leurs ébri respectifs dans cette basse-cour, ainsi que ses chevaux, ses charrs et ses charrettes.

Il habite volontiers sa cuisine, vaste, située au tra-de-chambrée, parée de larges dalles, dans laquelle on cuit une crédenne servant à étaler la venelle, une longue table pour les domestiques, et une autre table ovale pour les maîtres de la maison. Le fauteuil du propriétaire campagnard est au coin droit du foyer, que flanquent deux ébenistes énormes, confectionnés de vases de fer à jour, propres à recevoir des tasses et des pots. Une horloge qui a vu tout-à-jours d'une demi-heure, un lit à quatre colonnes et à rideaux de drap vert bordés de noir jaune, ayant sa literie prodigieusement élevée et chargée de deux matras, ou le maître et la maîtresse ont l'habitude de coucher; un autre lit à colonnes aussi, mais petit, rotouré de tapisseries à serpentine formant rideaux, servant à la domestique principale, et caché dans un enfoncement, forment les positions les plus dignificatives de l'ameublement. Je ne vous parle point de cette laise et de ce gobelet d'argent posés sur le *voisier*, de ce crucifix, de ce bénitier et de cette méduse, pendue vers le chevet du lit principal, de ce tabot placé vers l'autre pour recevoir les aumônes, de ce mirable carré qui renferme le sel, de cet égrugeon de huile, orné de cales quadrangulaires à sa surface, de ce petit recouvert de la nappe sur la table des domestiques, qu'éclairait une lampe suspendue en planche, parmi les saucissons et les queues de lard, de ce porte-manteau de soie jaune caché derrière les rideaux du lit, de ce chien si bien identifié avec la haute et large foyer, qu'il fait le comédien de ce meuble; de cette armoire, enfin, à la clef de laquelle prulent des sacs et des reliquaires de fil, et qui, ouverte, laisse voir un amas prodigieux de rouleaux de toile crue et de linge. — Le luxe du propriétaire rural consiste au mieux dans ce genre.

Indépendamment de sa cuisine, qui est la pièce importante dans la maison, le propriétaire campagnard a sa chambre d'honneur, sa chambre de réception, ou M. le sous-préfet, M. le lieutenant de gendarmerie, M. le juge de paix du canton, ont daigné quelquefois accepter comme un meuble, un lit, ou un dossier. Cette chambre est tapissée de papiers à ramages, ornée de deux lits à rideaux de cotonnade rouge, avec petite bibliothèque ou à bordent les émaillures et les aigles du département. Un buffet, fera froit et bien luisant, laisse épercevoir des plats et des assiettes de faïence à personnages bleus, des ca-

raies de verre contenues en spirales. La cheminée est décorée d'un petit trumeau dont le cadre doré est protégé par une robe de gaze contre la poussière et les mouches; toute la tablette de pierre grise, polie au grès, est chargée de lasses à café avec leurs soucoupes, rangées symétriquement, et surmontées de fruits; au centre de cette surface, à la place que devait occuper la pendule, on voit réunis, sous un globe de verre, une souris de cristal, de petits moutons de porcelaine, et une mentière de grosse felte de coquillages. Aux deux flancs du trumeau, pendent, d'un côté, une pelote en forme de poire, un échequet et une croûte d'or, de l'autre, un portefeuille à lettres, offrant, dans chacune de ses divisions, le nom d'un jour de la semaine; puis, deux porte-miroirs de soie jaune, avec le chiffre des époux brodé au centre; enfin, au-dessus de la glace se trouve un cadre renfermant, sous verre, une collection d'insignes. Le manteau de cette cheminée est à pilastres cannelés, de plâtre, et son ornement supérieur se compose d'une frise où l'on consigne le chiffre des propriétaires, mari et femme, finement cannelés. La pendule de marbre blanc rehaussé de cuivre doré est posée au sommet d'un secrétaire, dont le vantail ouvert est chargé de papiers, de cahiers cartonnés, de semences et de graines, de *numéros du journal du département*, et de *celui des villes et des campagnes*. Deux sièges, pareils à ceux du lit, garnissent la fenêtre, extérieurement fermée par des jalousies vertes. Sur les murs, on aperçoit la colonne *Vendôme*, d'une part, de l'autre, *l'arc de triomphe de l'Étoile*, et une suite de gravures énumérées, à cadres noirs; adjacentes à celle un Christ d'ivoire posé sur fond de velours, un portrait de Napoléon, debout et la grande armée, et les figures historiques de M. Armand Robert. Une cage d'oiseaux, contenant une douzaine d'oiseaux, est suspendue en planches. Et, dans un coin, l'on voit deux fusils, dont l'un de munition, une épée, et une carabine. Au-dessus de la porte d'un placard est le portrait du maître et de sa maîtresse de la maison, grossièrement peints en pastel. Ne quittons pas cette chambre sans dire qu'elle est habilement le renferme. — En voilà assez, je crois, sur la figure, le costume, et l'ameublement du propriétaire campagnard. Arrivons en toute hâte à l'esquisse de l'homme moral.

Le propriétaire rural a reçu, chez le curé d'un village voisin, quelquefois en deux ou trois années de séjour dans un collège communal, cette demi-éducation, ou à eux et demi-savoir qui prédispose à l'étude, à la lecture surtout, qui donne quelques notions générales, mais ne mène pas à la culture réelle de l'esprit. Sa mémoire est prodigieuse, et son érudition prouvoquée, il a beaucoup lu, et il lucretie, épars dans la tête, une foule de faits qu'il ne sait ni lier dans sa pensée, ni retenir dans sa conversation, et qui se trouvent sans application à sa vie réelle. Sa manière de parler est généralement allégorique et proverbiale; son langage n'est plus le patois local, et n'est pas encore la langue, mais il y a dans le tour de sa phrase, dans son accent, dans ses gestes, quelque chose de pressant, d'intellectuel, qui imprime beaucoup d'originalité à sa causerie. Ce qu'il en dit le mieux, sans contredit, c'est le calcul, l'agriculture pratique, l'art de vendre ou d'acheter, le classement des fonds, la statistique des communes du département, du département, quelquefois même de la France. Il n'y a pas un cultivateur, un *fermier*, un propriétaire dans la commune dont il ne connaisse les héritages, dont il ne nomme les jouglements et aboutissements, de long, de large, de couchant, etc. Je connais une foule de propriétaires ruraux qui vous disent en justifiant la population, les ressources agricoles, financières, industrielles, les mouvements de naissances et de décès, de tous les chefs-lieux de canton, qui vous apprendront le nombre des places fortes, des divisions militaires, le quantum des forces navales et de terre du royaume, beaucoup mieux que des savants qui, préoccupés de plusieurs études à la fois, ne peuvent pas concentrer leur attention et leur mémoire sur un seul objet. La partie de la législation qui s'applique à la propriété, les arrêtés des préfets sur la pêche et sur la chasse,

les lois électorales, départementales, municipales, sur les chemons de petite et de grande vicinalité, le sytuyrisme des mesures arcentines et nouvelles, l'alpenlage, la valeur respective des fonds, il suit tout cela à merveille. — Ainsi, un peu d'histoire, de statistique, de connaissance pratique des terres, de géométrie, la législation qui régit le propriétaire, le fermier, l'exploitue, forment le code des études de notre personnage, et en cette dernière matière il excelle, car elle est sa chose proprement dite. — Mais de toute autre science, il n'en veut point.

Son caractère est comme son vêtement, son langage; il tient du paysan et du citadin; comme ce dernier, il sait valloir un refus d'une puissance; comme le premier, il est tête et vindicatif, querelleur et processif. Nettement fier, debant, despoir, il mesure son estime à la valeur et à l'importance des immeubles de ceux à qui il la donne. La plus belle voiture, les plus belles cheveux, les plus fins habits, ne lui inspirent aucune considération; il ne tient les gens pour considérables qu'autant qu'ils sont grande propriétaires, et que leurs fonds sont au soleil. Le propriétaire campagnard a ses antipathies: il professe un souverain mépris pour le boutiquier et le petit bourgeois des villes, pour les possesseurs de simples villos ou maisons de plaisance que mults ducaltes n'environnent. Il n'a que peu de respect, et encore moins de confiance pour le commerce et les diverses positions industrielles. — Vous ne lui feriez pas prendre une demi-action de 250 francs dans le plus beau chemin de fer ou dans le pont le plus utile.

Le propriétaire campagnard a une table simple, mais abondante et saine; il mange son potage au pain en se levant, d'ice à midi, et soupe à l'entree de la nuit. — Son cœur, cependant, est accessible à la pitié; il est aimant et serviable. S'il vous offre de partager son repas, soyez sûr que c'est le cordialité la plus franche qui vous convie. Il n'a ni la candeur de nos vieux, ni leur vanité ingénuité, ni leur foi religieuse vraye, ostensible, ni les mœurs corrompues et impétueuses des jeunes paysans du siècle où nous vivons. Sa religion consiste dans une conviction profonde, mais sans influence sur ses actions et dans les pratiques extérieures dont il continue le bon exemple. L'indépendance est si enracinée dans cet homme, qu'il ne rend pas toujours sa morale pure de toute atteinte à la probité. Ses opinions politiques ont peu d'intensité; assez généralement libéral en gros, et aristocrate en détail, il a gardé intacte la foi politique de 1789, c'est-à-dire qu'il n'accepte du principe révolutionnaire que ce qui lui a donné ses droits, son indépendance, sa fortune; mais il ne va guère au delà. — Inutile de dire qu'au seul nom de Napoléon, il s'émuit, s'épanouit d'admiration et d'enthousiasme, comme s'il eût servi sous les glorieux drapeaux de l'empire.

Le net f du principe social, aux yeux du propriétaire campagnard, c'est la propriété; la société pour lui n'existe que dans les notables; toutes ses amities, toutes ses relations, aboutissent au sol. Ses amis, ceux qu'il fête, qu'il invite, ce sont ceux auxquels il vend ses produits, dont il rebête les coupes, etc.; il est fort bien avec les notaires, les greffiers de justice de paix, et leur prodigue ses caremes et ses regards. Quand il vient, lui, s'associe à votre table, gardez-vous de prendre son espèce d'ingénuité, moitié citadine, moitié rustique, et toujours affectée, pour de la bonhomie, sa modestie pour de la simplicité. Il se tendu bien, comme le plus humble manant du village, à un god de distance de son assiette, il se sera vray bien gauchement, et à contre-sens, de sa fourchette et de son couteau, mais il aura encore plus d'image qu'il ne paraîtra en avoir, et croyez qu'il s'étudie et se compose pour en manquer. Autent de s'ice qu'il dira à son amphitryon citadin :

« Vous excitez, mesieurs, vous en savez plus que nous... »

— Si j'avais votre fortune, j'achèterais bien volontiers...

— Que voulez-vous? un pauvre paysan comme moi...? Ti s'icez.

véritable repas de famille est celui de l'hiver, à l'époque où il tue son cochon. Une coupe d'argent, presque toujours héréditaire, marque sa place à la table, et c'est lui seul qui prépare et apporte les différents vins qui se succéderont.

Je crois avoir réuni ici un assez grand nombre de traits caractéristiques, et établi assez complètement la théorie du propriétaire campagnard, pour que le lecteur puisse se former une juste idée du type que j'ai choisi. J'aurais négligé pourtant un détail de biographie consensuelle si je n'ajoutais pas que cet homme est généralement laborieux, actif, excellent père et excellent époux. — Que maintenant, si l'un me demande ce que je pense de cette position, je répondrai qu'à mon sens c'est la plus noble, la plus indépendante et la plus heureuse de la société, la plus enviée de ceux qui la connaissent bien, et que le besoin d'industrialisme n'a pas jetés dans le tumulte des grandes cités. Le propriétaire rural n'a pas le luxe et la soif de représentation qui ennuient; ses besoins moraux et matériels sont en rapport avec ses goûts, son existence, ses moyens, et il peut largement satisfaire aux uns et aux autres, dans la sphère qu'il embrasse et comprend. Il n'a à côté de lui, ni rivalités qui le gênent, ni haines qui le tracassent, ni vanités qui le blessent; parce que, d'ordinaire, il n'y a qu'un grand propriétaire campagnard par commune rurale. Le château même ne lui fait pas ombre, parce qu'aux yeux du château, il est toujours le premier des cultivateurs, parce que le château a besoin de lui, ne peut se passer de lui. Il est obéi, respecté, craint, aimé même, il commande sans que son autorité soit discutée, et la sobriété de ses habitudes domestiques lui donne volontiers une belle et saine longévité.

Le chevalier JOSEPH BARR, de la Côte-d'Or.



LE CORRESPONDANT DES JOURNAUX.



CERTAINS journaux de Paris manquaient de correspondants au fond de l'Inde, entre Cachemire et Delhi. Quand on ne sait ce qu'on fait soi-même, c'est bien le moins qu'on aache ce qui se passe au bout du monde.

Un négociant de Havre partait pour Ganderberg; on le pria de s'en tenir au compte des *Faits-Paris* de l'empire des Brahmes. On lui promit la table, le logement, la peste, d'honnêtes émoluments, et cinquante coups de gaulle de lotus sur la plante des pieds, payables à vue par les naturels du pays.

Le négociant fit d'excellentes affaires. Il apportait une cargaison de romans nouveaux, qu'on trouva déjà vieux dans l'Inde; on lui donna en échange un assautement de peaux de lézard qui n'étaient plus cotés en Europe. Il se reposa selon son emploi de correspondant, remonta le Gange, et se mit à observer les mœurs.

Le peuple admettait un oignon brûlé. Les femmes se jetaient dans le bûcher de leurs maris après leur mort; les maris les rouaient de coups de leur vivant. Les vierges dansaient devant les échantillons l'*Incarnation de Vishnou*, mise en gavelle, pour vingt-quatre sols de notre monnaie. Les pyllles sejeunaient, à l'ordinaire, de quelque serpent à la mort. Les prêtres les plus profonds s'attachaient à compter les voyelles et les consonnes des livres de l'ancienne loi. Les autres qui connaissaient leurs devoirs jetaient à l'eau leurs premiers-nés. Des jongleurs passaient vingt ans de leur vie le tête dans un chaudron, et les gymnosophistes s'arrêtaient les poils du menton pour se faire ruer, ou s'enfonçaient des os de poisson dans le gras des jambes, ou s'asseyaient en équilibre sur un bâton pointu.

Ces choses paraurent assez curieuses au négociant. On lui offrit de s'asseoir sur une chaise rembourrée d'épingles: il refusa, mais il prit la plume pour inscrire ses commentaires de ce détail.

Il se proposait une esquisse dans le goût de Bellin, de Mercier, des Français, etc. Un scrupule l'arrêta: il s'aperçut qu'il allait inventer d'un coup les voyages de La Vaillant, Mungo-Park, Gams, Bougainville, Cook, Laveyrier, Regnard, Ross, etc., etc. Il était impossible que ces hommes n'eussent pas été frappés comme lui de ces coutumes locales, et ne les eussent pas exactement rapportées. Le négociant n'avait que trop raison en ceci.

Il laissa de côté les mœurs déjà connues, et résolut de s'en tenir aux guerres, aux révolutions, aux grands mouvements d'empire.

Il attendait donc les événements; mais en ce pays il n'y a pas d'événements, ou du moins ils sont rares. Les Indiens ne sont pas gens à occuper trente-deux millions d'hommes de la mort d'un baladin.

Or, les Indiens buvaient et mangeaient comme de coutume; les hommes riches se faisaient élever avec des plumes de paon; les pauvres éternisaient les robes; le négociant ne vit pas là de quoi fonder un chat, encore moins sujet d'ennuyer des lecteurs. Il demeure

deux ans sans désir. Ses commettants demeurent deux ans sans le payer. Il mangera force épiluchures de bonnets, et raisonnablement de trognons de choux-palmiste. Il mourra de tout, sauf de scorpio et de moustiques que ce doux climat entretient avec une libéralité effrayante.

S'il est vrai qu'un peuple est d'autant plus heureux que son histoire est moins longue, les fils de Brahma furent assurément, durant ces deux ans, le plus heureux peuple qui ait noyé ses enfants et brûlé ses femmes.

Mais il n'y a point de bonheur stable ici-bas; on ne peut même manger toujours des couleuvres et noyer des maris impunément.

Des émissaires de Vinapou tirèrent l'élephant d'un rajah, sous prétexte qu'ils chassaient au tigre. Le rajah fit empaquer vingt marchands de Golconde, s'excusant sur ce qu'il ne connaissait pas bien les auteurs de l'insulte. Une caravane qui passait par-là, sans savoir de quoi il était question, extermina le rajah et jusqu'à ses petits-neveux, qui étaient encore.

Chacun prend les armes. Tout le monde se bat contre tout le monde, faute de renseignements; à la suite de quoi un comptoir anglais fut pillé, et deux escadrons accrochés sur leur poste en guise d'enseigne.

Les autorités anglaises firent avancer un corps d'économe, dont le cotillon court scandalisa les bahanes, qui vont tout nues.

Le négociant s'échappa au carnage que parce qu'il demeurait dans le creux d'un arbre. Il lusa Dieu de l'avoir sauté par miracle, mais il est vrai qu'il allait mourir de faim.

Tout à coup une idée lui tomba d'en haut. Il pouvait mander cette idée politique en Europe. Il l'écrivit avec une plume de perroquet sur une feuille de pavot sauvage.

Il raconta comme qui la face du pays était bouleversée à propos d'un éléphant, comme quoi les habitants se coupaient la gorge sans savoir bien au juste pourquoi, comment l'Angleterre avait fait des démonstrations qui intimidaient les peuplades, et comment, avec l'aide des diplomates et des malentendus, cette commotion pouvait se faire sentir en Europe.

Il ajouta, en manière d'aperçu moral, que les vainqueurs se brûlaient des étoupes sous le nez en signe de méprisance.

Le journal avait changé de propriétaires depuis six mois quand arriva ce rouleau écrit en aussi mauvais français que le poème aussin qu'on explique au collège de France. Le correspondant était aussi parfaitement nubile que Robinson dans son île. On ne savait son plus son nom que s'il eût composé trois quatorze de vaudevilles. On prit son article pour une imitation des *Mémoires d'un homme de sens*, élaborée par un cerveau malade. On le jeta où vont les feuilles de rose et les feuilles publiques. Le négociant se proposait de venir dire leur fait à ses commettants, mais il lui fallait quinze cents francs pour la traversée, et c'étaient les lui eussent envoyées par hasard, si n'avait plus rien à leur dire.

La nécessité est, plus légitimement que l'oisiveté, la mère de tout le vice. Cet homme, qui n'est pas voulu tromper un abonné du *Times*, brûla le *buff*, perfectionné depuis en France, à l'aide de cette machine de huit ou dix mille passeres diables qu'on appelle la *presse*.

C'est lui qui nous a annoncés récemment les incroyables progrès que la civilisation fait dans l'Inde. A la vérité, l'homme brûlé compte encore quelques fantômes; les jongleurs s'enrichissent par-ci, par-là une hamonette dans les nuels; les fils les plus tendres essent la tête à leur père quand il commence par son grand âge à mériter trop d'égards. Il est vrai aussi qu'on note de loin en loin quelque nouveau-né. On ne saurait s'occuper de tout à la fois; mais il s'est opéré des changements meilleurs.

Les Indiens ignoraient le grand art de la guerre. Ils éprouvaient le besoin de s'exercer plus à fond. C'est à peine s'ils jetaient six mille hommes sur le carreau dans une affaire d'avant-garde. La plupart des Bérbes se perdait en l'air. Chaque enfant tuait à peine son homme. C'était grand pitié. Cette misère touchait l'Europe. On eut donc expédié à ces malheureux une paotille de quinze sous-officiers : c'est la boîte de Pandore ou petite tenue. Il y a là-derrière assez de feux de peloton pour armer tout le continent. Avant qu'il soit peu, le plus humble paysan chassera ses cinq hommes par minute, sans se gêner.

Les bonses ont jeté le turban par-dessus les moulinet pour se coiffer du schako. Les bayadères ne disent que le pas redoublé. Les paylles ne jouent plus que du serpent de parousse. Instruement guerrier, comme chacun sait. Les joueurs ont appris la charge en douze temps. Tout une bourgeoisie vire de front au signe d'un caporal. On n'entend que deux mots de française dans tout le pays, les deux mots qu'il faut pour fondroyer cent breves : *Jour, feu* ! C'est ainsi qu'en une tout civilisation un peu avancer. On n'envoie plus des missionnaires, mais des sergents instructeurs ; plus de maîtres d'école, des maîtres d'armes.

Voyez les Turcs. Les Turcs se battaient pauvrement, à la débandede, sans discipline, sans art. On battait deux jours pour tuer vingt mille hommes, cela faisant peiné à voir. Aujourd'hui d'un simple boulet ils enlèvent une île entière ; la mine et la contre-mine leur sont familières ; ils fusillent un escadron comme un seul homme. Ils se polissent.

Les premiers bénéfices que les Européens commençaient avec ustroels du nouveau monde furent le fusil à deux coups pour tuer leur prochain, et l'eau-de-vin pour se détruire eux-mêmes.

Les Indiens s'entre-gorgent aussi bien que nous à l'heure qu'il est ; ils sont appelés à faire d'excellents soldats, qui sont, comme on sait, les grands maîtres les plus polis. Les milites de Lahor ne recevaient fusillé mille prisonniers, sans qu'un seul coup de feu traitât. Ce pays ira comme il ne se dépeuple.

On parle présentement de lui communiquer les fusées à la congrève et le mortier-moutre. Et que sera-ce quand on y joindra le gaz, les chemins de fer, nos journaux, nos pamphlets, nos médecines, nos balles marquées, quelques sociétaires civilisateurs, et une trentaine de maîtres d'école universitaires !

E. O.





LES HÔTELS DU QUARTIER LATIN.

— 101 —



« tous les hôtels de Paris, ceux du quartier latin ont assurément le caractère le plus excentrique, ils n'ont rien de commun avec ceux des autres quartiers, et leur physionomie est toute spéciale.

Il est admis en principe que partout où l'étudiant dresse sa tente, il doit trouver sécurité, bien-être, électricité et abandon : le confortable n'est pas de rigueur.

Le premier soin de l'étudiant de première année est de bien choisir son hôtel, en consultant les effluents de temps, de lieux et de propriétaire. Un étudiant de seconde année a d'ordinaire jeté son dévolu sur un hôtel bien *débrillé*, bien *réglé*, c'est-à-dire ouvert à toute heure de la nuit à un homme seul, ou suivi d'un marque. Il est des hôtels où le *domino* n'est reçu qu'à la pointe du jour, et à la condition expresse de ne point *passer la nuit*, comme si le soir il devait être le rompre obligé de toutes les *franches repues* qui ont lieu dans cet honnête séjour.

La nomenclature des hôtels du quartier latin est aussi variée que celle des 80 départements : plusieurs hôtels se permettent même de choquer un *blason* à l'étranger ; carmpre : l'hôtel *Nassau*.

On ne saurait avoir qu'une faible idée de la Providence qui veille sur l'étudiant et l'on n'a pas observé avec quel soin tout est disposé dans son quartier, et surtout dans son hôtel, pour lui rendre la vie douce, facile et heureuse, ou même pour l'empêcher de faire acte de présence au cours : le moyen, il y a des hôtels qui ont un estomac.

D'autres pourraient donner l'idée d'un phélaustère, tel que le comporte la société actuelle ; ceux-là jouissent, outre leurs six étages, d'un cabinet de lecture, d'une pension bourgeoise au rez-de-chaussée, café et jardin sur la cour, d'une salle d'armes, d'un tir à la cible, d'un *répétiteur*, d'un bureau de tabac, d'une salle de conférence ou de répétition, de quelques grassettes, et d'une Sorbonne à la portée du trait. On peut y être tout à la fois étudiant en droit, en médecine, artiste polyglotte, ferrailleur, gastronome, homme politique, et mauvais sujet.

Pénètrent aisément dans ce *dédrir* *ringuér*, numéroté, émaillé d'étudiants qui ne le sont qu'à droit, ou même qui ne le sont pas du tout, un tant de *jeune* existence vivait dans un *drin* *pele-mêle*, depuis le *doyen* des étudiants dont l'*érudition* *jeunesse* *drin* encore à cinquante-cinq *sur*, et qui s'est établi à demeurer sur un *tracis* de *transitus*, jusqu'au *piqueton* *échappé* depuis peu du *colombier* *paternel*.

Ce qui caractérisait l'étudiant ne s'est pas le *grisette* ou *tarlan* *trame* *soie* et *soie*, les 1200 fr. d'appointements imposés par le *rigorisme* de la *frimide*, l'usage consacré par la tradition d'en consommer le double en *ceur*, dont on *entrader* et souvent longtemps; l'*érudition*, c'est l'hôtel garni lui-même, comme les Tuileries sont le *royauté*, le Palais-Bourbon la *dépotition*. Le *royume* de l'étudiant expose aux limites de l'hôtel garni. Mais quel est d'ailleurs son il y *dépose*, comme il s'empare complètement de ce *docteur* ? L'étudiant n'est fait une *douce* *branda* de s'y voir le *propriété* de *sur*, mais la possession de toute chose; c'est en quoi il a *général* son de se distinguer des *mens*.

L'étudiant *marion* vit dans ses meubles, n'a presque pas de *dettes*, jouit de quelques *evens*, et est mis en bon de l'hôtel garni.

Du reste, rien n'est plus varié que la physionomie des hôtels garnis du quartier latin : Du-moi qui n'habites, je te dirai quel étudiant tu es.

Il y a l'hôtel *bon genre*, où les parquets sont *rinés*, où l'on brûle de la bougie, où les femmes portent *chepeu*, où l'étudiant, généralement en *drin*, est tenu posséder un domestique. Les valets y sont *obéissants*, et reçoivent des pour-boire en *argent*. Le maître d'hôtel est celui dont le *physionomie* a été un *emplin* au théâtre *Français*. Il y a des *maîtres* *drin* cet hôtel, mais il faut y mettre le *prir*.

L'hôtel *Théophile*. C'est un hôtel situé quelque part à la hauteur de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, de la rue Neuf-Saint-Etienne-du-Mont, ou en *troumène* *ciel*. On y rentre à neuf heures du soir; on y est *seminariste* toute la journée par composition. C'est là que règnent les *petites* *soins*, les *attentions* *delicates*, les *dîners* servis à point et à heure fixe, les *portos* de *couture* *aux* *rhéolies*, *aux* *habits*, les *boites* religieusement *exécutes*; l'étudiant y est *cepré* et *reprisé* avec une *contrôle* *rhéolisme*; on lui enseigne à *ménager* *se* *bonne* et son *peletot*; un *contrôle* *pieux* s'étend sur sa *conduite* et sur son *troussure*. Le *passible* *habitant* de cet hôtel *tenge* se fait *cequer* par une *tenue* de *religiosité* *rhéolisme* et *paternelle*, se *couvre* d'*échaudés* et de M. de *Sainte-Beuve*, *renrre* *sur* *rennour* du *frilid* *Ravignani*; le *prix* *Monlyon* vient le *trouver* dans son *presbytère* *évolutique*. Cet étudiant ne choisit point le chemin le plus court, *ruisse* *moins* le *chemin* de *traverse*; il s'écoule en *élevant* le chemin du *ciel*. Il est vrai qu'à cette hauteur, sur le *pinacle* de la montagne *Saint-Genesier*, on en est presque à *mourir* *chemin*.

L'hôtel *champêtre*. Il est habité par les *naturalistes* des deux écoles; on s'y applique à faire fleurir les *études* et la *végétation*, le *code* *civil* et le *clémentin*. Il y a un jardin peuplé de *marionniers*, de *chèvrefeuille* et de *vigne* *saovage*; des *arbustes* *exotiques*, peints à la fresque, *forment* *dans* le *lointain* des *paysages* et des *mureilles*, *des* *horizons* à *connaître* *pour* le *plaisir* *des* *yeux*. L'hôtel *champêtre* a été *inventé* pour adoucir les *meurs* *ennuyées* que l'étudiant *contraint* dans les *estaminets* de Paris.

L'hôtel *bon genre* est situé dans la rue de Selor, et juxtaposé au faubourg *Saint-Germain*, dont il fait *partie*; les deux *entres* *avoient* des *établissements* *religieux*. Portant *manifrant* le *scalpel* de l'*anatomiste* dans les *libres* *intemédiaires* de *notre* *espèce*.

Il y a l'hôtel à crédit. L'étudiant y vit sur sa *réputation*; *bonne* *renommée* *vant* *mieux* que *bonne* *appointements*. *Dûment* *cautionné* par de *belles* *propriétés* *en* *soleil*, *mettant* *en* *compte* de ses *espérances* un *diplôme*, un *contrat*, la *moitié* d'un *orcle*, l'étudiant *donne* des *banquiers* *grins* dans son *Eldorado*; on lui prît sa *brochure* *seine*, ses *porte* de *lettres*,

les cigares de la Havane; il y reçoit ses fournisseurs et ses lettres de change sans bourse délier. Cet étudiant n'a pas de bourse, mais il a un hôtel, et presque un intendant; il aime et crêdit, et traite, comme tous les chevaliers de Bancourt, les marquis de Molière, de Le Sage, au compte de son propriétaire. L'étudiant a crêdit d'éloigner rarement de son hôtel; s'il voyage, ce ne peut être qu'aux rives prochaines: ses promenades sont limitées par ses besoins.

L'hôtel dont le propriétaire s'entend avec la police pour prévenir toute espèce de désordre, d'infraction aux règlements qui régissent les hôtels garnis. L'hôtel se personifie en lui. C'est un homme qui professe une sorte de fétichisme pour l'ordre établi; tous confiés en son maître et en son adjoint, il vous demande vos papiers avec une promptitude médianeuse, connaît bientôt les livres que vous luez, vos penches secrètes, les cafés auxquels vous êtes affilié. Du reste, l'hôtel est bien tenu, parfaitement verni, les poils sont bien peignés; l'ordre public y est le garant de l'ordre privé. On s'y couche à minuit précisons, ce qui entre encore dans la conigne de la maison.

L'hôtel dont le propriétaire s'entend avec la police pour tout tolérer. La visite domiciliaire y est garantie. Cet hôtel est né de la révolution de juillet, du relâchement des mœurs, des thèses libérales disséminées un peu partout; la liberté y prend volontiers les allures de la licence: on n'y rentre pas passé six heures du matin. Le saint Antoine qui a choisi cet hôtel à son insu, et qui le conserve par délicatesse, y est exposé à toutes les tentations qui peuplent la Thebaïde sous le crayon de Callot. On y rencontre des bayadères et dans les couloirs, on entend des chants de suture à travers les cloisons, Grécy donne des soirées strasses de punch à toute heure l'indue, le démon des illusions paltonnes erre dans les corridors, Télémaque y consulte son Eucharis à chaque degré; on y est Horace ou Juvénal, au choix. Le portier de cet hôtel est un paillard partout, le propriétaire une souche d'honnête homme, qui ne sait, qui n'entend rien, qui veut qu'on trouble le repos de son hôtel, pourvu qu'on ne trouble point celui du gouvernement.

Enfin, il y a l'hôtel sans caractère, celui où vivent les mimes, où le repos est protégé par le travail, l'indépendance par la régularité même des habitudes: c'est l'hôtel normal, taillé sur le patron de l'immense majorité des étudiants, institué physiologiquement d'après une étude approfondie de ses besoins matériels et moraux; on y soupçonne à peine l'existence d'un règlement, tant la vie elle-même y est bien réglée. Cette population, calme et laborieuse, y peut vivre d'une existence toute intellectuelle. Le service s'y fait régulièrement, l'attente du détail uniforme, sans monotonie, est le cachet spécial de la maison; l'étudiant se soumet sans murmure à un régime d'une régularité monastique. On ne s'étonne point de ne lui voir faire qu'une faible dépense. Il n'a pas besoin de se cacher de sa ménagère et de son portier pour pratiquer avec dignité et convenance ce qui exclut toute idée de nudité et de dissolution, c'est-à-dire une foule de privations volontaires ou forcées. On ne sert sans spéculer sur ses minces revenus; on ne le traite pas en prince, mais, en revanche, on lui conserve en tout et partout les égards dus à un simple particulier. Là, il est complètement étudiant, et ne saurait l'être ailleurs au même degré.

L'hôtel garni est le spécimen d'une vie qu'on pourrait appeler *suffisante*. Le prix d'une chambre donne la mesure des facultés pécuniaires de l'étudiant: ce prix varie, dans le même hôtel, depuis quarante jusqu'à six francs. Six francs pour loger tant de jeunes desirs, tant de vagues espérances, de poétiques enivrements!

Il est vrai que l'étudiant à six francs ne lève guère que le dehors de sa mansarde. Là, sur un fauteuil qui a dû être de mode au temps de madame de Pompadour, ou plutôt secouru sur sa fente, il écoute mourir les derniers bruits de la ville dans une rêverie qui n'est pas sans bonheur.

Du reste, le mobilier est le même partout, quant au fond ; la forme seule varie, depuis l'acajou jusqu'au simple bois de meubler (le palissandre , le citronnier, sont généralement inconnus dans le quartier latin). Il se compose de deux chaises, d'une simple table, d'étagères portant le nom de bibliothèque, et d'un lit bien coiffé et bien doré pour l'étudiant à six francs par mois, sans frais.

On a beau être pauvre, on n'en est pas moins étudiant et jeune. N'est ce rien que d'être servi pour un prix modique avec une régularité que le riche n'obtient presque jamais de sa liardée, que de n'avoir point à commander, à se faire obéir et détester; enfin, d'être quelquefois son propre serviteur pour être mieux abîmé? On ne loue nulle part, comme dans le quartier latin, une chambre où le dépense est prévue, où l'hôte est étendu d'avance, servi selon les besoins qu'il a, et même selon ceux qu'il n'a pas, entouré d'égards tantôt pour sa personne que pour sa qualité. Allez dans un hôtel garni du quartier latin, vous y serez reconnu si vous n'êtes pas étudiant.

Le greulier de Béranger, qui n'était qu'une mansarde, n'a pas dû être situé topographiquement autre part que dans un hôtel garni du quartier latin; mais on en cherche en vain les traces derrière soi quand on a déménagé depuis longtemps pour avoir un hôtel à soi, que l'on croit beaucoup plus solide que le premier. Et avant Béranger, le poète latin n'eût-il pas dit :

Linque tellus et domus,
Et placeas usar.

Voilà ! le trépas est un terme qu'on paye à la mesure, et le vie, un hôtel garni d'où la mort vous donne congé !

L. ROUX



LES MÉTIERS LITTÉRAIRES.

LE JOURNAL INDUSTRIEL.



L'INTÉRIEUR d'un journal industriel est très-curieux à observer. Vous vous croiriez volontiers être un margarin, si vous n'avez pas lu cet le poète : *L'Industriel*, journal des intérêts industriels, etc., en franchissant l'escalier, vous n'avez pas été conduit par ces indistincts et semi-littéraires bureaux et caisse, rédaction, cabinet du directeur. Les petits rédacteurs se font dans le bureau de rédaction les grandes opérations et travaillent dans le cabinet du directeur. Soumis à ses anciennes habitudes, le chef de cet établissement est toujours le premier à son poste. C'est ainsi que chaque jour il augmente le cercle de ses connaissances, et fortifie son érudition par l'étude constante de ses auteurs favoris : *l'Allemagne des vingt-cinq mille adresses, l'Indicateur du commerce, le Guide des magasins*, etc.

À dix heures, les rédacteurs sont réunis, le directeur prend des nouvelles de chacun ; il y a grand conseil.

« Mesmeur, dit-il, notre feuille prend chaque jour une nouvelle extension. Les abonnements ne donnent pas d'une manière absolue, mais vous savez que nous n'avons rien à regretter de ce côté. C'est donc toujours vers l'industrie que nous devons porter nos regards ; les fabriques, les magasins, les inventions et progrès, les créations de spécialités, sont de notre domaine. Marchons toujours dans le même voie ; encourageons nos clients et donnons à ceux qui peuvent le devenir quelques avertissements salutaires. Je viens de découvrir deux chimistes retardataires qui se peignent créateurs de cette importante spécialité. Déjà nous en avons publié celle infâme usurpation, à moins qu'ils ne viennent aujourd'hui nous nous demander une protection.



« Deux pommes semblent nous inviter, redonnez-les à leur juste valeur, à moins qu'elles ne viennent à nous de leur propre mouvement. Nous avons aujourd'hui trois ou quatre expériences à faire sur les calorifères à la vapeur, sur les cordons acoustiques et sur deux autres expériences curieuses pour les engendrer. Depuis

quelque temps avec négligence un peu trop les comestibles, cheffoune un peu ces inventions produites; je donne un dîner deux fois par jour, et nous sommes à six. — A propos, le tailleur Furstmann se met à notre disposition; c'est une très-belle affaire! Toute la rédaction peut se faire habiller. Je prélève de cela de quoi me tenir sur les appointements. — Le bottier Strakoski ne montre de plus en plus intraitable, il ne veut qu'une vingtaine de lignes, et je n'ai pu obtenir que deux paires d'imperméables et cinq bouteilles de vernis naturellement inférieur à celui de Phyk, l'un de nos premiers abonnés. — Je veux me passer le fantasme d'un meuble Louis XV pour mon salon. Il y eut donc trois articles à faire contre le maître du gothique; nous nous ferons des ouvertures au tapage du roi du Nercos, créateur de la spécialité d'ix-huitième siècle. — Je reçois une lettre de l'inventeur d'une voiture à vingt-deux roues, sans chevaux ni vapeur; il me propose un cabriolet tout neuf pour une suite d'articles et de dessins. Si nous trouvons à placer d'avance ce cabriolet, nous ferons l'affaire; cette nouvelle invention ayant du succès, les anciens véhicules perdraient toute valeur. — Enfin, messieurs, une faculté littéraire vient de trouver un large développement: il s'agit d'un travail de librairie, de la *Bibliothèque économique*; deux cent trente-cinq volumes parus ou à paraître. — Notre confrère, le directeur du *Sanssouci commercial*, homme de génie, vient d'inventer le feuilleton quotidien à douze francs les neuf colonnes! Pour lui prouver que nous sommes en progrès, nous introduirons dans notre feuille la littérature productive. On payera pour se faire imprimer; notre journal est assez répandu, et le monde est assez avide de renommée, pour que nous trouvions des gens disposés à acheter l'honneur de notre collaboration. Du reste, cette entreprise nous vaudra nos cotisations et des luges à tous les théâtres.

— Caisserie! que reste-t-il en bureau? Avec-vous vendu le sac de moutarde?

— Ose, monsieur, moitié plus.

— C'est dommage; je l'eusse pleuré pleuré avec-voilà chez une dame de nos amies qui donne dans ce remède universel. — Les bougies sont-elles écoulées?

— J'en ai encore vingt livres.

— Vous ne les gardez; ma femme en a besoin. — Auriez-vous encore quelques bouteilles de sirop assés?

— Entièrement écoulées.

— Comment écoulées?

— Je veux dire que je les ai droilement écoulées en prix fort.

— Très-bien! nous verrons les comptes teneble. Avec-vous reçu les deux fils orthopédiques?

— Par encore.

— Vous les euvrez chez M. D., à se retenir de santé. Il est entendu qu'il ne les prendra tout à cinquante francs; c'est l'acte affaire!

C'est ainsi que chaque jour le directeur industriel s'engraisse d'une production nouvelle, qu'il consomme ou qu'il place selon les besoins de sa famille et de ses amis. Les visiteurs se succèdent et se pressent; l'entassement et les bureaux en sont encombrés, et tous viennent apporter quelque léger échecillon de leur esprit inventif. Selon les affaires, le directeur se montre affable ou brutal, effectueux ou égaré, bienveillant ou majestueux; selon les gens, il est digne ou familier, important ou fécund.

Un visage inconnu se présente, visage effaré et en fait, physionomie semi-agricole et semi-cultivateur: c'est le créateur de la carotte monstre dessinée à réduire le chou colorant en véritable chou de Bruxelles.

« Je viens, messieurs, vous prier de me faire rédiger un petit travail sur la carotte que j'ai obtenue après vingt années de sueur et de sueur.

— Nous connaissons cela ! Vous voulez en tirer une sauterie ! Fort bien ! Nous allons relever votre production d'une sauce poquante, mordante, *épice*, en style de potager, qui fera sauter votre gorge. Passez dans les bureaux, ou vous demanderez le rédacteur chargé de la partie culinaire ; vous serez bien servi »

Viennent ramiser les cordons acoustiques.

« Monsieur, dit l'inventeur, vous voyez notre devise : *commodité, célérité, économie*. Vous allez vous-même en faire l'expérience. Je vais placer le bout d'un de ces cordons dans votre antichambre, et vous communiquerez vos ordres à votre garçon de bureau.

— Le garçon de bureau est absent ; il vient de sortir. »

L'inventeur des cordons vole à sa recherche, et, après une drôle-brûle de course, il le trouve rofin installé chez le huitième marchand de vins à gauche. Peu flatté d'être saisi dans l'exercice de son prélibé favori, le garçon de bureau ne veut pas se déranger, et, pendant tout ce temps, le directeur s'agouille à crier incessamment :

« Beuret, rendez-vous l'écu ? »

Enfin le garçon de bureau Brent costait à placer dans son oreille l'un des bouts du cordon acoustique, et soudain il est frappé par ces mots répétés pour la centième fois : Beuret, rendez-vous l'écu ?

Beuret répond d'une voix évinée :

« Vous me demandez si j'ai payé mon écot ?

— Ah ! c'est bien heureux ! Vous m'entendez enfin.

— Je n'ai pas besoin de payer mon écot, on m'a réglé.

— Que parlez-vous de réglés ?

— Oui, réglez ! et du rhum à quinze !

— Que voulez-vous dire ? Je ne vous cotagez pas, venez ici.

— Certainement, je reste ici. »

Et l'inventeur s'empresse d'interrompre cette conversation facile en ajoutant :

« Vous voyez que c'est une merveilleuse conception qui doit remplacer sans bruit toutes les sonnettes : *commodité, célérité, économie*.

— Nous arrangerons votre affaire, reprend le directeur, et si nos lecteurs ne sont pas sourds à nos réclames, nous placerons toutes vos sonnettes. Entendez-vous avec le caissier, mais de vive voix ; l'usage de votre invention ne lui est pas encore familier. »

Le porteur d'un clyso-pompe perfectionné vient de franchir l'escalier. Il s'adresse au garçon de bureau.

« Je viens offrir ce petit instrument à M. le directeur.

— Passez au cabinet.

— Mais je ne m'en suis pas encore servi, et je ne me trouve pas encore de cette nécessité.

— Alors voyez les rédacteurs.

— Je voudrais cependant parler au directeur lui-même.

— Faites donc ce que je vous dis ; entrez dans son cabinet.

— Ah ! fort bien. » Il y avait un léger quiproquo.

« Monsieur le directeur, je viens vous présenter une petite note accompagnée de me



nouvelle invention dont je vous fais hommage. Il y a perfectionnement véritable, c'est facile, anodin, portatif; cela fonctionne tout seul. Le besoin s'en faisait généralement sentir.

— Que voulez-vous que je fasse de votre machine? Ma maison en est encombrée, et de toutes les formes! Adressez-vous à mon troisième rédacteur; ce troisième modèle lui servira. Vous lui en expliquerez le mécanisme, et si vous tenez à le faire fonctionner devant lui, il se mettra à votre disposition: c'est un garçon intelligent, habituellement chargé de ces sortes d'opérations.

Lorsqu'un fournisseur important se présente, le directeur industriel abandonne ses autres, pour causer avec lui, la lecture du *Manuel du distillateur*, et se livre des profondes méditations que ce sujet lui inspire.

« Ah! c'est vous, mon cher ami, dit-il à l'un de ses visiteurs. Avez-vous été content de notre travail? Plusieurs de nos clients sont jaloux de la supériorité que nous reconnaissons à vos produits.

— Vous pouvez encore nous être utile. Il s'agit aujourd'hui de une vine de Champagne économiqne. Nouvelles destinations aux colonies.

— Vous desirer qu'un roulet fasse mousser?

— Une fois en moi s'embrassent naturellement, mais il nous faut des commandes. Notre champagne a les propriétés des bordeaux: les voyageurs le rendent parfait.

— Nous le ferons dans vos pays; quatre ou cinq millions suffiront. Vous savez que presque tous nos clients sont aux colonies. Six mille à la Martinique, deux mille à la Guadeloupe, mille aux Antilles, dix cents à l'île de la Tortue, et cela sans compter nos lecteurs parisiens. Dans ce moment un de nos nobles rédacteurs explore la *Nouvelle Guinée*? Vous voyez que nous devons avoir une grande influence sur les expéditions maritimes.

— J'en ferai ensuite une douzaine de bouteilles cher vous, pour vos grands jours.

— Puis mes grands jours du champagne économiqne!

— Ou donc avez-vous le titre aujourd'hui? Ne savez-vous que nos échantillons sont toujours parfaits?

O temps bonheur du journal industriel, qu'êtes-vous devenu? Époque fortunée où le directeur n'avait pas un dénu qui ne fût réalisé, (est la faveur de la publicité était grande! Ce signe brillant est à son déclin; et l'Univers n'aime lui-même commence à disparaître du monde des éboués; sa voix est à peine entendue. Que vont devenir tous ces rédacteurs qui persistent encore à émettre des hommes de lettres? Comment le chef de cet établissement pourra-t-il se décider à acheter de ses propres deniers les produits qui, cette culture, viennent au bout de sa plume? Le journal industriel n'est plus que l'ombre de lui-même. Voyez ce pauvre directeur dont les échantillons se faisaient autrefois remarquer par la lueur de leur coupe brillante: il consent à s'affubler d'étoffes de rebut qu'il abandonne à son portier! Habit serin, pantalon serin, gilet serin, redingote vert-pomme ornée d'une doublure écossaise, cheveau de soie sur rebain! Qui donc oserait reconnaître sous ce ridicule travestissement celui qui était fatigué des fournisseurs les plus élevés; celui qui accablait ses conseillers et sa protection aux coupeurs les plus belisés? Neque enim, deux entrepreneurs de mariage se sont déclarés, au profit des journaux industriels, une guerre matrimoniale et acharnée; mais, par malheur, cette polémique ne pouvait pas longtemps se soutenir entre partisans de l'union universelle.

La même littérature commence à s'empare de toutes les classes et de tous les métiers. La



peut certainement comprendre le *puff*; le tailleur rédige lui-même sa réclame; le coiffeur, surtout, se plaît à réduire sa prose dans les énoncés des grands journaux. N'avez-vous pas vu dernièrement cette effieuse philanthropique destinée à faire couper les rasoirs?

PHYSIONOMIES DU JOUR DE L'AN.



Le misanthrope de la presse, La Bruyère à trois sous la ligne, moque-
listes chagrins, se plaisent, depuis quelques années, à poursuivre de leurs
sarcasmes ce qu'ils appellent *les ridicules du jour de l'an*. On dirait que
tous ces esprits mal faits se sont donné le mot pour faire disparaître ce
jour néfaste du calendrier. A les entendre, leurs relations viciées et les
convenances du monde les mettent dans la nécessité de se ruiner par de
folles dépenses, de vivre de privations pour faire honneur à des exigences consacrées, d'em-
prunter même, s'ils veulent se donner des allures de Naureddin; et ce mécontentement, ces
folles dépenses, ces emprunts, ces privations, cette ruine complète, se réduisent à vingt
francs qu'ils partagent amplement entre le portier, le factien, les porteurs de journaux,
et les gregous de leurs crises!

Amusement le style métaphorique est une belle chose; mais n'est-ce
pas en abusant, que de vouloir se donner à si bon prix des airs de dissi-
pateurs? Et puis, n'avez-vous pas le plaisir d'étaler votre générosité
économique, et de faire voir par de votre argent un intérêt mon-
strueux? En effet, les bénéfices produits par ces quelques écus sont
incalculables. Un mot avant ce placement, il régit autour de vous
une exactitude, une obligeance, une propreté qui dégénèrent en fureur.
Vos habits sont propres, vos journaux et vos lettres sont soigneu-
sement remis, votre chambre est frottée, et vos boîtes elles-mêmes
présentent progressivement le brillant du vernis. Grâce à l'approche du
jour de l'an, vous êtes terrible de soins, d'attention et de prévenances;
vos dévots sont prévus, vos intentions sont dévoilées. Ne redoutez plus
le visiteur de ces gens importuns que l'aurore veut surprendre à votre
porte, vous devenez inviolables pour eux. Si vous sortez, vous ne voyez
que des visages riants. La femme du concubine vous salue et vous pré-
sente, sous le vain prétexte d'un sourire, toute l'absence de ses dents. Que l'intérêt de
votre journal l'empêche de s'apercevoir d'abord de votre présence, elle se lève aussitôt, et
vous dit de sa voix la plus douce : « Ah! mille pardons. Je croyais que monsieur n'était
pas encore éveillé, et je m'empressais à chercher le meilleur moyen de la caraison en
face » *Propre petite femme! Vous êtes heureuse et éveillée; et vous suppliez cette âme
rendable de ne pas se détruire.*

Le grand jour est arrivé, satanique farouche! et vos rêves sont doucement interrompus



par la réalité de votre servitude, envêtu de ses habits de fête. Son costume n'est plus le simple nécessaire; il est d'un luxe considéré, et vous êtes fier de posséder des gens aussi soigneux de leur personne. Eh bien! cet homme est



brassé de hardes toutes neuves, l'airaine devient votre bouquet de tout! Il se quitte pour votre sautoir nuptiale, et, pour vous rapporter ses vœux, il s'est affublé de magnifiques ajustements. Cependant il est humble et soumis, il vous écoute avec sollicitude, il reçoit avec reconnaissance et respect vos ordres et vos dix francs, ce prix consoille dont il veut bien paraître étonné. Croyez-vous vous payer trop cher cette phrase de bonhomme, phrase imprévue, recueillie pour la circonstance : «Quand fera-t-il jour chez monsieur?» N'avez-vous pas pour votre regret? Retarder le lever du soleil selon vos caprices! n'êtes-vous pas ébloui de votre puissance? Et si vous consentez à recevoir, votre frère pour fait hommage d'un rhinocéros illustré, et de souhaits de bonheur et d'existence si complète et si prolongée, qu'il pourrait au besoin se dispenser de vous les renouveler l'année suivante. Viennent ensuite vos porteurs et vos joueteux enroulés de rubans de couleurs variées. — Invention toute nouvelle. — Et votre tambour, nouvelle aussi du temps de l'empire, drôle vivant et cruel combat glorieux, rasé de son dévouement ennemi

et d'une épître pleur de sentiment et de trépassés. Plaignez-vous donc encore, et frisez le prodige? A l'aide de quelques méchantes pièces de monnaie, vous vous êtes élevé de toute l'infirmité que ces braves gens ont acceptée devant vous! Courez les rues, en votre qualité d'observateur; tous les visages ne sont-ils pas joyeux? Parla-t-il par une physiologie nouvelle, un mouvement, une vie, une civilisation inaccoutumée? Tout le monde est rue le point de s'embrasser, vos voisins vous disent bonjour sans vous connaître, vos amis les plus froids vous tendent la main avec effusion, et le gémissement se pève à votre égard de ses poses favorites. Entre au café, tous les gâteaux ont fait peau neuve, tant il sont gracieux et séduisants. La fleur, introuvable pendant des semaines, vous est offerte à votre entrée, le beurre est frais, le café est bon, les petits pains sont au jour, et votre modeste déjeuner est embellé, comme par enchantement, d'une corbeille d'oranges ou de dragées. La dame du comptoir vous adresse un de ces sourires que vous pouvez traduire à votre guise, et vous avez la joie de la femme, et vous résistez sans jalousie à l'apparition de l'habitude séculaire qui vient lui offrir des bonbons cachés sous des fleurs.

Et vous appelez cela jour néfaste, jours stupides? Parce qu'en montrant d'air ennemi, le conducteur rhénanien vous a présenté une tirelire qui dir ce dernier pourquoi retentir? Dix centimes! Vous qui tous à l'heure nous parlez de vos folles dépenses et de vos obligations onéreuses. A qui donc en voulez-vous? A votre coiffeur, cher lequel vous êtes conduit pas le désir bien naturel de profiter de tout vos agréments? Pardonnez aux garçons, heureux de voir souhaiter la bonne nuit au moyen d'un pincetier orné de fleurs, de enlène et d'arabesque en cheveux, ouvrages de leurs mains! Toute leur habileté est à votre service et joue-là : trace rasées coupées, les savons sont onctueux, les pommes ont une vertu capillaire, le feu est chauffé à point, les études sont éclairées, et votre lit est couché selon vos goûts.

Pourquoi donc conserver cette mauvaise humeur de circonstance? « Vous détestez, dites-vous, cette population endimanchée, ces gens colportant de maison en maison des compliments qu'ils ne peuvent pas, ces familles effarées, chargées d'enfants, de polichinelles, de tambours et d'armes offensives, ces petits prodiges facie de fables de La Fontaine à l'usage des grands parents émerveillés, ce monsieur flequé, dès l'aurore, de deux collegiens au uniforme, dans le seul but d'enlever à la course une bourse pour l'un de ses fils, ce virtuose facélieux faisant valtre l'humanité par la seule exhibition de ces cadeaux grotesques, bas comme un pantalon pour lequel ont été façonnés les Mayeux en chocolat, les boîtes à surprises, le chou colossal en carton, et les vases ordinairement cachés, cet ami garni d'un des arts, inondant Paris de ses propres productions, véritables peintures de familles! » Si cette colonne vous déplaît, restez chez vous, et vous éviterez amicalement les ennuis de cette journée. Envoyez simplement vos cartes, qui, transposées selon la coutume, agrandiront le cercle de vos connaissances. Le lendemain, vous recevrez la même politesse de plusieurs personnes dont vous lirez les noms pour la première fois : *M. B...*, *pair de France*; *M. Ratinar*, *droguiste*; le comte *Skisatinkoff*, *attaché d'ambassade*; *M. Fartemprou*, *membre de l'Institut historique*; *Gréacheau*, *caporal de voltigeurs du 3^e bataillon de la 11^e légion de la garde nationale de la ville de Paris*, *électeur*, etc., etc.

Il est au bénéfice du jour de l'an dont vous pouvez encore profiter avec succès à l'égard de vos tranciers. Un fouraileux vient vous demander de l'argent, et vous lui répondez avec aplomb : « Mon chère, complètement ruiné par ce jour infernal, des dépenses obligatoires... des commes folles!... Il faudrait avoir des millions pour s'en tirer... Je me vois donc la nécessité de vous faire attendre fort longtemps! »

P. G.





LES VISITEURS DU SALON.

— III —

I

QU'EST-VOUS, par hasard, que la foule qui encombre chaque année les salons du Musée est une preuve du progrès de l'art et de l'influence qu'il doit avoir sur les masses? Si tel est votre opinion, vous tombez dans une étrange erreur, et si vous élarguez de la cohorte des visiteurs bristards quelques hommes distingués qu'une étude théorique rend propres à découvrir les querelles et les défauts d'un ouvrage, vous ne rencontrez dans cette foule de parasites qu'ignorance, indifférence et désourcement.

Plaçons en première ligne les visiteurs innombrables qui viennent au Salon parce qu'il est ouvert, n'ayant d'autre but qu'une petite promenade, une légère distraction à se procurer, et d'autre désir que celui de consommer deux heures de leur journée.

Ces gens-là ont cependant leurs tolles de prédilection. Ils aiment les grandes pages militaires, les scènes familières, les compositions morales, les ruysie dramatiques et palpitantes. *La Création du monde*; un *Ours blanc* dévorant un homme; des *Sauvages* préparant le feu destiné au pauvre voyageur représenté dans le lointain. Aussi, vous apercevez des bandes d'enfants, doués d'un instinct exalté et heureusement développé, s'épanouissant à la vue d'un intérieur de cuisine, devant la propreté irréprochable d'une casserole dans tout son éclat; de jeunes soldats en extase devant des batailles, et regrettent le temps de l'autre; des groupes nombreux visiblement émus par les petites scènes de M. Rochon la fils, et les moralités de M. Destouches.

Dans ces groupes, il est des hommes consciencieux qui ne font grâce à aucun numéro, qui veulent se rendre compte de tous les sujets. Mais, par malheur, souvent mal servis par leurs yeux ou leur mémoire, ils lisent gravement de fausses indications, et jettent dans l'erreur les personnes qui les entourent. Quelquefois aussi, pour donner en public une brève idée de la précocité de leurs enfants, ils les emploient à déchiffrer les rituels du livre, avec cette facilité d'élocution qui n'appartient qu'à la jeunesse.

Les exclusifs, qui font partie de la classe des découverts, n'adoptent ordinairement qu'une spécialité. Celui-ci est amateur passionné d'intérieurs. Depuis quinze ans il ne vient à l'exposition que pour voir des effets de lumière; rien ne l'émeut dans un autre genre. Il passe avec indifférence et mépris devant les compositions les plus remarquables; il lui faut des intérieurs! A voir son empressément, vous croyez qu'une pensée d'émulation le porte à étudier le frère de l'artiste, à découvrir ses secrets? Point du tout. Son but unique est de s'arrêter pendant quelques minutes devant l'ouvrage désiré, de faire l'oggettivo avec sa main, et de dire: — Dieu de Dieu! que c'est vrai! C'est le jour, c'est le soleil, c'est le lumière! — Puis il conseille aux personnes qui l'entourent d'aller du même procédé. Après quoi il se retire plus gonflé d'aise que Christophe Colomb venant de découvrir l'Amérique.

Viennent ensuite les rieurs passonnés de fleur, qui vous disent d'un ton mielleux : — Quel beau drôlier! quelles talipes! voyez ces caméliers! on dirait qu'on peut les emporter. — Et les rieurs de fruster, — Quel beau crissier! je n'en ai jamais vu d'aussi gros! oh! les belles pêches! Vous ne regardez pas cette poire et la tache! elle est véreuse; rien n'est cuit! C'est vraiment dommage! sans cela on voudrait la varier. N'oubliez pas l'œil des champs, qui ne regarde que les pnyrges, l'homme partiel, pour lequel il suffit qu'un tableau représente un moulin ou un taureau; les gens qui ont la *malheureuse faiblesse* des romans, créatures heureuses, dont les yeux se dilataient à la vue d'un caniche, et qui s'écrient : — Ne dirait-on pas que c'est Azor? Bravo petit bécot comme il vous regarde! Que les riches sont heureux de pouvoir faire faire le portrait de leurs chiens! Cette exquise sensibilité se manifeste aussi chez les personnes qui adorent les enfants. Ces pauvres petits, livrés par leurs parents au supplice de l'écritain du portrait, excitent chez elles de touchantes exclamations. — Comme il est joli! Voyez comme il dort bien!... Ou surtit envie de l'embrasser! S'il était éveillé, il aurait une petite moue charmante. Si j'avais le moyen de faire faire le portrait de mon dernier, je choisirais ce peintre-là. Comme il s'est donné de la peine! Rien n'a été négligé : le *polichinelle*, les soldats de plomb, la tartine de confiture, le pant sabre, le volant, le brille, les requettes, le cheval de bois; tout est à l'air vivant!

Cette admiration nous ramène aux rieurs de détrire, qui restent longtemps en présence d'une brillante composition, pour y découvrir les objets les moins importants, les accessoires inutiles, et en dire tout l'excès. Ils s'écrient, par exemple, devant l'*Ouverture des états généraux de Gonder*, et disent à leur voisin : — Les banquettes sont très-bien! elles sont, ma foi, toutes neuves.... Les grâces imitent parfaitement l'or fin.... Il y en aurait pour beaucoup d'argent, si on les fondait.... Ce paysan a une esquisse à pomme d'or comme on les fait aujourd'hui. Ne trouvez-vous pas cela ridicule? un paysan avec une esquisse à pomme d'or, et portrait de gros soldats, encore! Du reste, ces soldats sont très-bien faits, n'est-ce pas votre avis?

N'oublions pas les rieurs d'objet de luxe, enchantés de pouvoir donner des preuves de leur bon goût, en discutant avec conscience sur la beauté des orfres; et les hommes indépendants qui, pour avoir une opinion originaire, recherchent une composition justement admirée, choisissent le plus faible, le personnage le plus obscur, et s'écrient avec fierté : — Voilà qui est vraiment bien! et pourtant c'est tout à fait inaperçu! — Et les marins, possesseurs d'un quart de chaloupe sur le Selue, venant étaler au Salon leurs expériences nautiques, et l'inquiétant à tout propos les mots techniques de leur répertoire : — Voici un bâtiment qui doit filer dix nœuds à l'heure, toutes voiles déployées. — Ces matelots s'acquittent avec une grande habileté. — Quel tangage! quel roulis! — Montons à l'*abordage*! Vrai Dieu! c'est un beau métier que celui de marin! A nous, Guder, Tanneur, Lepoitevin, Isahy, pour sommes seuls capables de les apprêter, les matelots nous apprennent.

Nous rencontrons maintenant la catégorie des connaisseurs et des hommes instruits. Il vous sera facile de les reconnaître à leurs poses académiques, à leurs tournures majestueuses, à leur orgueil sonore, à leurs jugements dédaigneux. Ces hommes d'élite ont la préférence, bien naturelle, de devier l'auteur d'un tableau à la première vue. Ils entrent avec assurance dans la première salle, et disent à haute et intelligible voix : — Ah! voici un Roqueplan! Je suis sûr que c'est un Roqueplan! Je parie que c'est un Roqueplan! — Et après avoir regardé le signataire de l'artiste : — Hé! foi, ce n'est pas un Roqueplan! c'est fort étonnant; tout à fait sa manière!... Pour le coup, voici un Granet! Je jure bien que c'est un Granet! Regardez-moi ce Granet!.. Comment! ce n'est pas un Granet!.. C'est

surprenent, sont à fait et manière — D'autres connaissances appellent à l'aide de leur jugement tous les peintres anciens qu'ils tiennent avec un charme à propos. Par exemple, ils invoquent vingt fois Téniers devant une bêteille, Rembrandt au sujet d'un paysage, Raphaël devant un intérieur; et le nom de Rubens vient à l'appui d'un tableau représentant un loup étouffé par un chou monstrueux, ou des petits pois rouges s'ébattant follement dans un bocal. Ne perle pas de ces vanteurs pleins d'indulgence, qui s'écartent depuis le premier numéro jusqu'au dernier: — Joli? fort joli! très-joli! Ni de ces jageurs pessimistes, qui errent depuis le premier jusqu'au dernier tableau: — Mauvais! très-mauvais! fort mauvais! Leur admiration et leur mépris ne nous paraissent pas assez motivés.

Le feuilletoniste en fait d'ent fait partie nécessaire de la ratéguir des connaissances. Rubens sans couleur, Raphaël sans dessin, rapin depuis dix ans, il vient enfin de sortir des écuries; et, faute de mieux, sa mission consiste aujourd'hui à doter le monde de ses théories artistiques. A l'ouverture du salon, il se sent renaltre: ce chevelure est plus jallillante, sa barbe plus ébouriffée; la pose de son chapeau plus menaçante et plus cavalière, et son habit, coupé au point de vue des grands maîtres, est d'une couleur plus saisissante et plus tranchée.

Le Musée appartient au repli feuilletoniste; c'est son domaine, sa conquête, son théâtre, son pain de chaque jour: il veut conduire, vous pousse, vous frasse et vous foudroie sous son tonnerre d'arrêtements furibondes passés à la source de Didrot.

Toujours flanqué de cinq ou six amis, grands peintres incompète, il ne dit jamais: — Ceci est un beau tableau; ce serait trop *percevoir* et trop *bourgeois*; mais bien: — Voici une belle toile: regardez cette page sublime!

Si le tableau est à sa portée, si l'englobe du regard, il s'avance, se recule, se penche, s'élève, s'abaisse, exécute avec sa tête un mouvement de rotation continu; puis, il lance rapidement le pouce autour de trois cercles qui désignent le parler à durée, ou bien, il pose ses mains en visière sur ses yeux, pour décorarier des beautés cachées qu'il devine seul. Si le tableau est un peu élevé, il fait usage de toutes les contorsions d'un possédé, de toutes les mouvements d'un danseur équilibriste: alors, seulement, il croit avoir le droit de prononcer un de ces gracieux jugements que dévorent ses amis.

— Voyez, messieurs, comme ceci est bien touché!

— L'air circule là-dedans!

— Comme le soleil s'y joue avec amour!

— Quelle conception azzante! Quelle entente des masses? Quel *rhique*, quel galbe, quel *caractère*!

— Quel appétissant ragout de faire et de pdr! C'est croustillant, papillotant, embrasé, infernal!

— C'est léché, beurré, doré, gratiné, égratigné à l'aide d'un magique pincet!

Savez-vous ce qui fait maître ce grand enthousiasme? C'est le vue d'un tableau dont le seul mérite consiste à n'être regardé par personne. Il sent le dieu, le rapin jageur à ses peintres et ses tableaux de choix. Tenté il se prend de belle passion pour les figures rugueuses, anguleuses, rachitiques, cadavéreuses, phagoroscenies, et protège de son amour d'artiste ces filles frêles, tristes, débiles, diaphanes et malades, qui viroient s'étioler et s'éteindre au grand jour du salon. Tenté il s'abandonne avec érudite aux femmes terçes, grasses, épaisses, rubicondes, exubérantes de monté, et cependant menacées d'une extinction prochaine.

Souvent il a pour toi une dilaine sympathie, ô beauté sublime du laid! Que quelque'un d'avis de répète devant lui que le *Trojan* de Delacroix ressemble au triomphe du *bauf* gras, et que le travail est un *aublime gaché*: il l'éclairera des épithètes furibondes



de gamache et de fossile! Malheur à vous, peintres livides, si vous n'êtes pas de l'école dont il se dit le maître et le grand juge, vous serez accablé de son dédain.

— Quel faiseur de paravents que ce Winterhalter! il avait des dispositions; mais il a été sourd à ses conseils.

— Et ce Delacroix! j'avais essayé de le diriger; et, à peine livré à lui-même, il s'est aussitôt écarté de la route que je lui avais indiquée.

— Et ce Scheffer qui s'avise aussi de battre la foule stupide, et qui se met à finir ses tableaux. Va! je l'abandonne, et je te livre aux remords éternels de ces malheureux succès!

Mais qu'il est souple et caressant pour l'artiste qui s'est soumis à ses avis dans l'exécution d'un portrait *chocolat*, ou d'un paysage *orange*! Voyez, comme il se place amoureusement devant l'objet de son admiration! il lui soule le corsage, l'abandonne un instant pour y revenir avec plus de bonheur. Si c'est un paysage orné d'un palmier à cacheret semblant le soleil, il pose sa main sur ses yeux comme un homme ébloui. Puis, il s'écrit:

— Quels effets de lumière! quels tons vigoureux! Comme l'ombre s'harmonise délicieusement avec le *fondus* de l'horizon! Ceci rat dans une *gamme* parfaite. Quel *clavier coloriste*! Cet être dont avoir le soleil à sa disposition; il peut avec ses rayons!

— Comme on reconnaît *la main* de notre terrible Corréus Rissour! Ah! Rissour, Rissour! ses ouvrages ne sont pas *la nature*; mais ils sont plus que *la nature*; c'est une nature créée par toi!

— Voici, messieurs, une production de notre grand et sublime Pèreu Rokambel! Je ne demande à voir qu'un seul de tes *tonques*, et je te te devine, ô Rokambel! Tu as enfin découvert l'art de peindre, ô trop magicien Rokambel!

— Grand coloriste, tu es le roi de la *patte*.

F. G.



LE CONDUCTEUR D'OMNIBUS.



sur une liste destinée que celle du conducteur d'omnibus.

D'un bout de l'année à l'autre, on le voit, rivé à son marche-pied comme le forçat l'est à sa chaîne, poursuivre son éternel pèlerinage à travers les mêmes rues, les mêmes quais, les mêmes boulevards.

La pluie, le vent, le froid, la grêle, rien n'arrête dans sa course ce pauvre être d'un nouveau genre. Pour lui, jamais de répit ! Marche !

Marche ! tel est le cri qui bourdonne sans relâche aux oreilles de ce malheureux qu'on a plaisamment qualifié d'homme vivant du repos dans le mouvement.

Étrange paradoxe ! est-il n'est pas sous le ciel d'existence plus occupée, plus laborieuse et qui soit semée de plus de tribulations que la sienne.

— À la bonne heure, me direz-vous, mais il est sans doute largement rétribué. — Du tout, il n'en est rien ; son traitement est des plus modiques. Travaillant tout le jour, et même une partie de la nuit, il reçoit à peine le salaire du moindre manoeuvre. Aussi serez-vous bien surpris d'apprendre que, pour parvenir à exercer ce métier pénible et ingrat, on trouve autant de difficultés à « s'insérer », autant de rivalités à écarter, que s'il s'agissait d'une place d'employé dans un ministère ou d'auditeur au conseil d'État.

Celui que des revers de fortune, l'incapacité pour une profession différente, ou toute autre raison, obligent à chercher du service comme conducteur dans cette administration, qui avait jadis pour devise : *l'industrie féconde l'industrie*, doit d'abord se faire recevoir surmuniérai. Cette faveur insignifiante ne lui sera accordée que s'il est vigoureusement épaulé par les gens les plus recommandables, et après, quelquefois, qu'il aura satisfait à toutes les exigences de l'ordonnance de police concernant les conducteurs de voitures dites du transport en commun.

Une fois admis, le néophyte est invité à verser un cautionnement de 200 fr., dont on juge superflu de lui payer les intérêts, et qui lui sera d'ailleurs restitué aussitôt qu'il exprimera le vœu de se démettre de ses fonctions.

Il lui faut ensuite songer à son équipement. S'il n'a pas les fonds nécessaires à cet usage, l'administration se charge de le faire habiller, en se réservant de retenir plus tard tant par semaine sur ses appointements, jusqu'à ce qu'il se soit libéré envers elle.

Maintenant que la plaque de métal brille sur la poitrine de notre homme, qu'il a revêtu son habitement de drap bleu, composé, comme vous savez, d'une casquette polonoise, d'une veste avec quelques broderies d'argent au collet, et d'un pantalon garni de basque, — costume qu'il porte invariablement dans la cabine et par la gelée la plus âpre, — il peut commencer sa nouvelle carrière. À cet effet, il se rend tous les matins à l'un des dépôts qui lui est assigné, afin de remplacer, au besoin, celui des conducteurs *en pied* (titulaires), qui ne répond pas à l'appel. De même que ce dernier, il touche pour chaque jour de travail 3 fr. 25 c., desquels il faut retrancher 15 cent., consacrés par lui au déve-

angr de sa voiture. Ajoutez à cela les noueuds, les anapronions ou *maras à pied*, et vous comprendrez avec moi qu'à moins d'avoir quelque inscription au grand-livre, on ne saurait guère se permettre un pareil état.

Pendant tout le temps de son voyage, dont la durée est de six, huit mois, un an et quelquefois plus, le *curumérén* voyage indolument dans toutes les directions; il n'a pas de ligne attitrée. Fasse-t-il en *pied*? il procède d'une autre manière, et se voit contraint de rester fidèle à la même figure, qui est toujours une des plus longues et des plus fatigantes; celles plus courtes, et où il y a moins de tracas, revenant de droit aux employés les plus anciens.

A présent, nous allons, si vous le voulez bien, suivre le conducteur dans une de ses courses. Pour cela, transportons-nous en imagination dans le premier omnibus venu; prenons, par exemple, celui qui, partant de l'Odéon, va nous conduire jusqu'à la barrière Blanche, en traversant Paris dans presque toute sa largeur.

Le chef de station a reçu le matin sa *minute*, c'est-à-dire l'heure de départ de chacune des voitures desservant la ligne à laquelle il est attaché; *attaché* est le mot, car il ne peut, nous autres *prêteux*, s'élancer en seul intent de son bureau. Il faut qu'il soit toujours là pour porter sur son registre le *minutier* des voyageurs *payants* et celui des *correspondants amnés* à chaque course, pour éconter la *réclamation* des personnes qui auraient quelque plainte à former contre un conducteur, et surtout pour veiller à ce que les départs se fassent de la manière voulue.

A un coup de sifflet parti du bureau, le cocher, alors en commandement, s'élance sur son siège et fouette ses chevaux, après s'être préalablement attaché au bras gauche le *cordoir* qui lui transmettra les ordres du conducteur, lorsqu'il faudra suspendre la marche ou la continuer.

Le conducteur est muni de sa feuille de route, dont la perte lui vaudrait une amende de 2 fr., et en laquelle est inscrit l'heure précise où il a quitté la station, afin que le chef de la station opposée puisse vérifier si le parcours a été franchi dans le temps donné.

S'il on veut pas raconter la prime d'une amende de 50 cent., le conducteur doit, en montant sur le *merche-pied*, accrocher, à côté du *cadran*, un petit écriteau indiquant combien il a déjà fait de courses dans sa journée.

Dans la semaine, le nombre des courses varie, suivant la longueur des lignes, de seize à vingt; les dimanches et les jours de fête, on augmente parfois ce nombre, sans ajouter pour cela de nouvelles voitures, mais en accélérant la marche, ou, pour me servir du terme technique, en *réduisant* l'avantage.

D'après ceci, il est clair, pour quiconque connaît un peu son Paris, que le conducteur fait chaque jour une promenade d'environ vingt cinq lieues; au bout d'une année il a donc parcouru, en tournant sans cesse dans le même cercle, l'écorce d'un monde d'environ dix mille lieues. On trouverait difficilement, je crois, quelqu'un dont on pût en dire autant.

Attention, je vous prie! voici venir pour le conducteur l'acte le plus déshonorant de sa charge. Il s'agit de faire fonctionner cette mécanique ingénieuse appelée *cadran*; symbole éclatant d'ingratitude sur lequel le riche et le pauvre sont cotés au même taux, et que beaucoup de fort honnêtes gens prennent encore pour une horloge. Malheur, malheur à lui s'il oserait de donner un voyageur *rien* au monde ne saurait le cruser. A la première faute de ce genre, il est frappé d'une amende de 5 francs; à la seconde, l'amende est doublée, et, à la troisième, il est irrévocablement renvoyé.

— Eh! mais, quel est ce monsieur, à la redingote hermétiquement boutonnée, au chapeau de cuivre verni, qui vient tout à coup de s'abattre sur le *merche-pied*, avec la rapidité du vautour fondant sur sa proie?

— C'est un inspecteur ambulant, une mouche, comme on les appelle, qui a pour mission de s'enquérir si le nombre des voyageurs correspond au chiffre indiqué sur le radran. Après avoir acquis la certitude que le conducteur n'est pas en fraude, il se fait exhiber la feuille de route, y appose son visa au moyen d'un timbre, — le tout sans proférer une syllabe, — et disparaît comme il est venu.



Tous les voyageurs ont été scrupuleusement avertis; le conducteur se trouve ainsi responsable du prix de chaque place.

Dès nous apercevons les arbres du boulevard extérieur : nous ne sommes plus qu'à une portée de pistolet de la barrière. Ici seulement le conducteur peut, sans s'exposer à être puni, quitter le marchepied, et s'asseoir sur la banquette.

Enfin nous arrivons à la station. — Il se porte sa feuille de route au chef du bureau, remonte son radran, et se tient prêt à peñtir au premier signal. — Est-il parvenu à sa dernière course ? Ne croyez pas qu'il ait au bout de ses peines. Il lui reste encore à se rendre au dépôt, afin de verser sa recette entre les mains du comptable.

Cette recette varie, suivant le bouté des éçurs, depuis 35 jusqu'à 100 francs; elle dépense rarement ce dernier chiffre.

Passons maintenant au chapitre des gratifications réservées au conducteur.

Si, pendant une année entière, il n'a pas mérité la moindre réprimande, la plus petite amende, s'il n'a pas été une seule fois mis à pied, s'il a toujours été poli avec ses chefs, et qu'aucune plainte du public ne se soit élevée contre lui, il reçoit alors une gratification de 20, 30 ou 40 francs, qui lui sont retenus pour ses frais d'habillement.

Voilà les seules récompenses auxquelles il puisse prétendre, car il n'est pas pour lui d'avancement possible, pas de pension à espérer pour sa vieillesse ! Ce qui peut lui arriver de plus heureux, après de longues années de service, c'est d'obtenir une place de chef de station : c'est la son bâton de maréchal. En outre bien qu'une fois promu à cette charge, ses appointements restent les mêmes qu'en sa première position ; seulement, n'ayant plus de foude en main, il est débarrassé de toute responsabilité.

En bien ! qu'en dites-vous ?

Est-il un sort pire que celui-là, et ne devons-nous pas quelque pitié au pauvre conducteur d'omnibus ?

CHAPITRE PREMIER.



LES PETITS MÉTIERS LITTÉRAIRES.

LE RÉDACTEUR INDUSTRIEL.



Aux ces durs et longs temps, l'industrie est venue en secours de la littérature ; une large voie, voir nouvelle e'll en fut, a été ouverte aux jeunes écrivains fatigués de vivre de gloire et d'espérances.

Il s'est rencontré des gens dotés par la nature d'une dose d'intelligence assez vaste pour devenir parfaits, verriers ou drapier, ou supérieurs qui, fatigués de leurs succès et de leur agiotage, encore parfumé d'une fausse odeur de suif, imprégnés de mélasse, les mots jaunis par le sefeu, ont transformé leurs comptes en bureaux de journal.

Du commerce de la chandelle à la création d'un journal il n'y a qu'un pas : c'est toujours rester dans les lumières. Et puis, n'étaient-ils pas entourés de productions toujours nouvelles ? Les feuillets de la veuille n'allaient-elles pas chez eux chercher, sous forme de cornes, le sel qu'elle n'avaient pas encore versé à leurs abonnés ?

Ces ouvrages directeurs, exaltés par la réalisation de leurs idées, se composent aussitôt avec tournure dictatoriale, un langage aspotonien ; et si vous les y poussez, ils disputent le péc à toutes les dynasties de la presse. Quelquefois de se représentant, entraînés par l'habitude, à appeler leurs éditeurs *garans* ! Il ne leur manque, en effet, que le casquette et le bâton.

Là de frapper inutilement aux portes d'un journal encombré, ou d'une revue inhospitalière, les poètes incompris et les feuilletonistes de nébuleuse viennent se réager sous cette nouvelle bannière plus industrielle que littéraire. Là ils amoncellent leurs brillantes inspirations ou coulent à fond ces grandes questions commerciales : *Des rapports qui peuvent exister entre le Kaïffa d'Orient et le Baraboul des Arabes ; Influence de la poomarde du chameau sur les mœurs ; Quel est le créateur de la spécialité des rhéniers ? Réponse des hostilités entre Haret et Fickri, rois de la mécanique ; De la coupe d'Huissier et de Strut ; Oraison funèbre de la bettrave, etc., etc.*

Ils ont euh de se trouver dans une voie productive, dans ce sentier ombragé de productions en pleine maturité, dans ce pays abondant d'arbres, et désormais éclairé par le flambeau de la réclame et des lunettes chimiques la capotille, le rédacteur de journal industriel, tranquille sur son avenir, ne regrette plus ses succès ou perspective, son nom qu'il voyait déjà imprimé chaque jour à la suite d'un feuilleton incessamment dévoré par les lecteurs ! Son seul dessein est aujourd'hui de marquer sur les traces des illustres gîte-croques de ce temps, de pouvoir analyser un jour la cuisine de Borel et de Verry, et de faire jaillir de son cerveau un ébullition un travail sur les cubites comparées.

Gâcher donc à la création des journaux industriels! Voilà une carrière, autrefois inconnue, ouverte aux jeunes talents! Métier complexe, semi-littéraire, qui exige l'habileté de l'écrivain et les qualités du commis-mercant, profession dont le commerce en jalousie et dont les membres peuvent faire partie de la *république des lettres*.

Pour être feuilletoniste industriel parfait, il faut avoir un certain vernis littéraire, connaître ses ruteurs: Noël, Condillac, La Harpe, Grégoire, Viard, Fauriel; citer Berchoux à propos, être à la fois bercheur à la lettre et financier en cuisine; enfoncer A. Dumas ou saut de l'ouïsrite. Étudier la place de Paris, suivre le cours des druides, collaborer à l'*Écho des halles et marchés*, lire assiduellement la cote des farines, etc., etc. Muni de cette érudition indispensable, le feuilletoniste marche la tête haute, se lance dans le rédaction de la petite rédaction et se trouve assez fort pour orner de sa prose les foies d'huile incomparable, les rûquettes de rûre à mourir, les puff rûrines et les prospectus de poudre pour les dents.

Quelques rédacteurs moins ambitieux se renferment dans une spécialité. L'un s'empare de la coiffure; tous ses travaux découlent de ce sujet; l'autre adapte les comestibles; celui-ci est à l'effrit des inventions nouvelles et des progrès de société dont il rédige les prospectus; cet autre invente son existence dans la librairie; ce dernier se contente d'une place lucrative dans un bureau d'annonces.

Et qu'on ne croie pas que nous nous amusons à créer des personnages fantastiques! Les rédacteurs industriels encombreont les rues de Paris. Si, dans un journal, ils sont fatigués d'une carrière trop sédentaire, ils se transforment en *commis du dehors*, ils courent la province. Muni d'échotailleur de style à tout prix, ils révéleront, ils exécuteront, ils arrangeront, ils improvisent, ils offrent du crédit, ils donnent de la marchandise à bon marché, ils font des milliers d'omissions, ils obtiennent des commandes.

Deux types bien distincts se partagent les profits de cette profession: l'attaché à un journal et le rédacteur libre. L'attaché en est à ses premières armes, il a sa réputation à faire; le rédacteur libre possède une réputation consolidée par de nombreux succès. Le premier s'essouffait à la recherche des pratiques, le rédacteur libre rit tranquillement ses échecs. L'un se croit dans la voie de la richesse; l'autre, se voit les circonstances si favorables il y a quelques années, « une fortune faite; il ne demande simplement qu'à l'augmenter.

Un rédacteur consolidé vous dira: « Depuis que toutes les industries ont senti le besoin de la publicité, des brouillons sont venus gâter le métier, en donnant leur marchandise à tout prix. En vérité, ces gens sans esprit, sans érudition, sans intelligence, sont tentés de se croire littéraires et économistes parce qu'ils ont eu quelques écus à entretenir dans un journal. Imaginez-vous que, dans ces méchantes boutiques, les intéressés, entrainés sans doute par l'habitude de leur ancien état, reçoivent des paiements en nature. Aussi, voyez ces nouveaux bazars, s'effondrent du com de bureaux! Tout s'y trouve réuni, épicerie, mécanique, tripicerie, pharmacie, boulangerie, poissonnerie, comestibles, bougie de l'étoile qui veut délayer le soleil; c'est un véritable *capitulum commercial*, une exposition de l'industrie permanente. — On dit que lorsque la direction est saisi de ses collaborateurs, elle leur donne quelque gratification d'une délicate diffidence: un bœuf cuit à point depuis un mois, ou quelque pitié de Strasbourg envoyé d'ailleurs les échalons. Chez moi, rien de pareil; je ne connais que l'ergout; et encore je ne fais des affaires qu'avec les maisons solides. — Dernièrement, j'ai adressé à un feuilletoniste littéraire où on le faisait mourir de faim, un jeune homme de la plus belle espérance, et qui aujourd'hui trouve le moyen de se faire ses deux cents francs par mois. Son style est peut-être trop brillant, mais je le corrigerai de ce défaut; du reste, à cheval sur le chemin de fer, enfoncé dans la bouillie, plein de goût pour le sucre colonial et traitant le belvédère avec distinction il a été plusieurs fois

consulté par un *délégué*, et nous avons retrouvé nos idées reproduites dans tous les grands journaux. — Malgré la concurrence, ce garçon fera son chemin. Autrefois nous n'avions que la librairie, le pharmacien, quelques mineurs et les sociétés ou communes trop raires alors! Le libraire nous a été enlevé par les *grands noms*; mais les *compagnies* sont venues à notre secours. Je fus à leur prière un prospectus jusqu'à cinq mille francs, et c'était un travail com-
mencé, étudié, compris, apprécié à sa juste valeur! Ah! le beau temps! Aujourd'hui le petit commerce s'en mêle; peu satisfait de la modeste réclame, il exige l'article raisonné. Qu'il le paye! et on lui en donnera pour son argent.»

À l'époque de la *fièvre industrielle*, le cabinet du rédacteur en chef était en comble de solliciteurs: un prospectus rédigé avec habileté et lancé avec adresse lui attirait chaque matin de nouveaux créateurs embarrassés de la propagation de leurs idées. Il s'engageait alors, entre l'inventeur de quelque spécialité et l'industriel littéraire, un dialogue des plus curieux.

« Monsieur, vous êtes l'un des fondateurs de la grande compagnie de *** ?

— Non-seulement j'en suis le fondateur, mais elle doit à moi seul son existence; je l'ai soutenue de mon talent et de mon crédit.

— De votre crédit?

— Certainement. Ne l'ai-je pas lancée, excitée, ranimée par le voix des prospectus et des journaux?

— Vous avez aussi aspiré à la fondation des voitures de ***.

— C'est grâce à moi qu'elles ont eu leur existence. Cette affaire m'a donné bien du mal! Heureusement toutes les choses ont été placées en quinze jours. Un de mes beaux succès!

— N'avez-vous pas donné vos soins à la pâte pectorale?

— Sans nul doute.

— Aux omnibus-restaurants?

— Ce travail en est d'un de mes élèves.

— À la compagnie du chemin de *** ?

— J'ai créé pour elle un journal spécial.

— Je vois, monsieur, que vous savez présenter les affaires sous un jour convenable. Je vous prie de vouloir bien vous charger de la rédaction de nos premiers prospectus et de nos circulaires. Si nous avons besoin de quelques articles après le mise-en-train, nous passerons un nouveau traité. » Et sans orgueil, malgré tous ces titres qu'il pourrait livrer à l'admiration publique, le rédacteur industriel content de faire rompre ses cartes:

Alphonse D., homme de Lettres.

*Cherissime de l'ordre de ***.*

Membre du phylaxie scientifique.

Dans cette famille industrielle, nous rencontrons aussi le rédacteur mérou, pauvre diable sans tenue, butinant de loin en loin quelques maigres affaires. Celui-ci profite de



sa collaboration à quelque petit journal célèbre par son incongnito pour transformer ses esquisses de moeurs en *puff de retourniers*, vulgairement appelés *articles de fond*. Au courant de tous les produits de ses rivaux, si son coiffeur est attaqué d'une sa leishure la plus endive, il se rend dans les salons de l'artiste capillaire et lui dit :

« Bon ebre, ce matin, en lisant le bulletin des modes du *Pris-Pourri*, journal des arts, j'ai vu avec horreur que vous étiez coiffé, ébloui, baloté, écrasé ! On prétend que votre pomnade de rhinocéros est une véritable pomnade de cornichons. Vous avez des rourmis politiques ! Je crains que votre raffiné valet le perruquier veut vous faire le queue. Que dites-vous du mot ? Craignons le feu avec lui ! Encore un eutre. Si vous le voulez, nous lui donnerons de non plus beau etyle une grenat qui enfonceira son coiffeur de haunetons. Je fms mettre l'article dans le *Loap-Garou littéraire* ou dans le *Strus fashionable des apothicaires unis*, et votre nom devient eupéru : il est déjà universel ! »

« d'écia : Des attaques sourdes et intrecarre ont été dirigées contre la pomnade de rhinocéros du célèbre coiffeur D. — Ici une longue tachine sur votre nouvelle invention : votre *tourbillon pistoreaqu*. Nous n'avons qu'un mot à dire : le rhinocéros en pomnade est visible tous les jours dans ses nombreux salons. — Cette saunne vous attire tout Paris. »

FRANCIS G.



LE BOULEVARD DES ITALIENS.



Le grand boulevard de Paris a sa physionomie qui lui est propre, avec ses habitudes, ses moeurs et ses hôtes particuliers. Le boulevard Mautmarie tombe au boulevard des Italiens, et cependant un abîme les sépare. — Cet abîme de quinze pieds de large, qui est la rue Richelieu, sert de frontière à deux populations tout à fait différentes. — C'est le Rubicon de deux empires hantrophes. — Il n'y a que Paris qui puisse offrir aux regards de l'investigateur ces ébaugements à vue de population.

Nous ne nous occuperons pour aujourd'hui que du boulevard des Italiens.

Ce boulevard, que l'on appelle aussi le boulevard de Gend, commence à la rue Richelieu et vient expirer au cap des Capocruets : c'est peut-être le plus petit, le plus resserré des boulevards de Paris, et cependant c'est le plus peuplé, le plus bruyant et le plus virgani. — C'est là que se promènent dans la jeunesse, au-delà qu'un rayon de talent vient durer les dâles de l'honneur, les Rioux et les honora les plus happes, et les démaux à la mode. C'est le boulevard de Gend qui voit le premier rasi d'un habit excentrique et d'une robe audacieuse : il à le printemps des mines les plus nouvelles et des toilettes les plus osées ; on n'y vient pas pour voir, mais pour se montrer : c'est un Longchamp en permanence.

Si vous voulez voir re bouleses d'une toute sa splendeur, placez-vous, pendant l'été, à

des hauteurs du soir, aucun de ses balcons, et tout aurez à vos pieds tout le foie de la fashion, de la Banque et du monde élégant. Aux jours anniversaires et aux fêtes extraordinaires la ville finit par se perdre dans le Champ-Elysées et dans le monde des terres de couleurs pour la satisfaction des promeneurs; en tout toutes ces illuminations officielles, toutes ces lampes municipales, pâlisseront devant l'illumination de chaque toit que vous apercevrez depuis le commencement du boulevard de la Madeleine et qui se murent à l'extrémité du boulevard Beaumarchais, à quelque par de la Bastille. — Une double rangée de gaz forme une immense colonne de feu que l'on ne peut suivre jusqu'au bout. — Les darras, les cafés, les restaurants, les boutiques s'élèvent toutes sur l'escalier des toits de clartés blanches et fauves. — C'est un être des Mille et une Nuits réalisé; on y voit clair comme en plein jour. — Regardez à vos pieds toute cette foule qui se presse et s'agit en toute ardeur: ce sont les promeneurs habituels du boulevard. — Il y a quelques couples, on se promène partout, au Palais-Royal, aux Tuileries, aux Champs-Élysées; aujourd'hui le Palais-Royal est abandonné en grande partie aux visiteurs de province qui viennent à Paris chercher des engrais, les Tuileries sont moins fréquentées que les années précédentes, et les équipages seuls traversent les Champs-Élysées pour se rendre au bois de Boulogne. La seule promenade, c'est le boulevard Italien, où se croise, où se presse, on se pousse sur le bitume du café de Paris... il semblerait que toute la ville se soit donné rendez-vous entre la rue du Mont-Blanc et la rue Grange-Batelière.

Il ne faudrait pas croire cependant que le boulevard des Italiens ne soit fréquenté que par le bon fleur de l'aristocratie parisienne, le bourgeois y prair quelquefois, mais il ne s'y arrête pas; l'industriel, qui affectionne particulièrement la haute société, le coiffeur qui a des tabatières en or et des bijoux de grand valeur, se promène entre volontiers sur le boulevard antiochéen; puis on a aussi le malheur d'y rencontrer des artistes anonymes protégés par le poire, lesquels se livrent à l'exercice de leurs fonctions sur le basar, le contre-bas, la direction, le rayon, la virile, la herpe, le gargarisme et le trombone. — C'est un charivari peu agréable! Le portillon de Loujman se bécote à côté d'une rhapsodie de M. Beethoven; la Normandie de M. Bérat fait concurrence à la romance de Guido, et perdent tous ces auteurs duodécimes pleurent, comme une infernale dévotion, les sour glapissantes des orgues de Barbarie... O Parisien! pourquoi ne faites-vous pas comme ces spirituels herbivores d'une ville du département du Nord qui avaient demandé et obtenu l'expulsion des troupeaux et des nocturnes troubadours?...

Les lions et les beaux qui font l'attrait de promenade sur le trottoir du boulevard de Gand prennent leurs repas au café de Prir ou au café Anglais, ces deux établissements dont la réputation est européenne, on ne voit trop pouce. — On se fait généralement une idée assez fautive de ces êtres en habits étourdissants vernis, en pantalons collants et en gilet jaunes, qui donnent le ton, qui font et défont les modes, qui parlent sans cesse de chapeau, de femmes et de chevaux. — Le bourgeois les regarde avec envie, et sent que tous ces beaux débauchés du boulevard sont pour le moins millionnaires. — Erreur. — Pour toute cette vie d'incertitude et d'or sur tram, le lion n'a pas besoin de beaucoup d'argent. — La vie du lion est toute fictive. — Pour lui, il ne s'agit pas de vivre mais de faire semblant; le point capital n'est pas d'être riche, mais de le paraître. — Voir tout le secret. — Avec trois ou quatre cents francs par mois, on peut être très-facilement fashionable, dandy ou lion à volonté. — Un lion ignore les dépenses nécessaires, il ne connaît que le superflu. Il ne déjeune pas d'argent fait d'ail, car il se procurera à tout prix des gants paille; il ne dépensera que quelques francs pour son dîner, mais toute l'après-midi le voir sur le boulevard, regardant effrontément les femmes avec son lorgnon et se donnant des airs légèrement avinés. — Il économisera son logement et sa nourriture pour pouvoir se montrer au

bois de Boulogne deux fois par semaine, rue un cheval de louage qu'il décore du titre un peu ambitieux de *par sang*. Quand le bon arrive au café de Paris, il entre avec fracas, parle au garçon avec autorité, dit tout haut qu'il ne prend pas de vin parce que son médecin lui a ordonné de boire de l'eau ferrée pour refaire son estomac, mange un aileron de dinde aux navets, sous prétexte de gastrique aiguë. — Après son dîner il se place tranquillement sur le poirou aristocratique, et là il s'occupe à mâcher un eute-dent pour qu'il soit bien avéré pour les gens qui passent qu'il est dîné au café de Paris.

Tout connaît des lions, et des plus huppés, dont chacun se dépense pas plus de six mille francs par an. Ils sont dix qui ont formé une espèce de sainte alliance de leur fief, une association de richesses apprêtée, et ils ont réglé les choses de telle sorte que, pour ceux qui ne connaissent pas le secret mécanique de cette vie brochée sur toutes les coutures, ils paraissent facilement très-riches. — Par exemple, ils louent au mois une calèche et deux chevaux avec deux domestiques. — Chacun des lions a peut-être de la collection que tel jour de la semaine. — Ils se la passent les uns aux autres. — Mais chacun d'eux a une livrée particulière et qu'il fait successivement endosser aux deux étrennes domestiques, lesquels changent ainsi d'habit tous les matins, aujourd'hui vert, demain bleu, après-demain rouges, et ainsi de suite. — Chacun a son jour de calèche, et même, une fois par semaine, le train d'un homme qui a cent mille livres de rente.

Le bon est donc l'habitué principal du boulevard de Gand; mais, à dix pas du café de Perle, il y a aussi le spéculateur-ajoueur qui vient régulièrement de dix heures à midi devant le perron de Tortoni, cette succursale de la Bourse; le bon ne parle plus de chère ou de pite sang, de jokeye, etc., la conversation a une allure plus positive; on s'entendit du trois pour cent, des bons espagnols, du cours des huiles et de toute sorte d'opérations commerciales. Quelquefois on s'etrouve encore le bon dans le groupe de Tortoni; alors il cumule, il mène de front les importantes fonctions de dandy et de boursicodier. — Mais cela se rencontre rarement. — Aux jours difficiles, aux crises ministérielles, par exemple, Tortoni offre l'aspect le plus ennuyé. — Tous les bréchet sont à l'affût des nouvelles.

— Ils vont et viennent sur le boulevard, s'interrogent les uns les autres : — Serez-vous au cabinet est fermé? M^{me} a-t-elle reçu chez le roi? N^{me} entre-t-il dans le nouveau ministère? Que disait-on à la chambre des députés? etc., etc. — Puis, s'il s'agit à

passer un journaliste ou un personnage politique, il se voit entouré entouré par des personnes qu'il ne connaît pas et qui lui font mille questions sur la situation. — Ces jours-là, le boulevard Italien est transformé en place publique; c'est l'*Agora* d'Athènes. — Chacun s'arrête pour se demander ce qu'il y a de nouveau. — Persienne! qu'y a-t-il de plus nouveau que le printemps que

arrive, le soleil qui renaît, et les fleurs qui jettent aux sept leurs parfums?



Fleurs qui jettent aux sept leurs parfums?

Il est une heure de myriam, comme dit poétiquement M. de Lamartine, où le boulevard Italien n'est pas seulement livré aux bores et aux beaux du tout-espèce. — C'est entre heure crépusculaire qui suit le coucher du soleil, alors, parmi ces groupes d'habits noirs, on voit passer comme des apparitions des robes de satin qui chatouillent à l'éclat du gaz hydrogène et laissent voir du blanc épauler et des tailles voluptueusement pures. — Le mari se hâte de rentrer et à traverser avec sa femme le boulevard à cette heure. — Le père de famille fait un très-long détour pour ne pas donner à sa fille le spectacle de ces agaceries féminines, de ces millades provocantes, de ces mille et mille trébuchets perdus tendus à la vertu et à la fragilité humaines... Ces rimes nocturnes s'emparent ainsi du boulevard jusqu'au dernier coup de minuit, ruant fait où elles disparaissent toutes pour se rendre dans leurs logis respectifs, brutalement reconduites par leurs protecteurs. — Voilà le boulevard des Italiens, boulevard de bruit, de luxe, de misère et de dépravation; c'est le plus élégant de Paris, c'est aussi le plus misérable, car c'est là que se trouvent toutes les situations problématiques de la capitale.

EUGÈNE TASSIN.



LA FEMME SANS GOUT.

REN AU monde ne m'attriste comme un maître d'être prétrouffement disposé, une réunion de femmes mal mises dans un salon décoré sans goût, un orchestre criard, des danseurs portant lunettes, un appartement sombre et bas, un maître de maison impotant, joyeux et questionneur. Tous ces tréfonds se trouvent chez le président G., qui se croit à Paris parce qu'il habite le sur du Pan de la Mule.

Il me fallut bien accepter une invitation à dîner chez le bon président, ancien ami de ma famille. Au dessert, il me fit goûter de ses meilleurs vins avec un remuement orgueilleux d'orgueil de M. Jourdain; mais sa maison est, je crois, maudite, car le vin sentait le bouchon, le cuirain provençal avait mis de l'ail partout, les convives étaient bavards et rougeurs, les domestiques gauchement attentionnés. Je tombai dans le marasme au second service ce ne fut cependant que par la faute du bon président qu'un domestique embarrassé ses deux pieds l'un dans l'autre, et se jeta la face contre terre avec un plat de viande préparé par la maîtresse du logis, qui se desola de cet accident pendant tout le temps du repas.



Le soir, on vit arriver quelques dames, habitantes de quartiers inconnus, qui venaient d'entrer en prison. L'une d'elles secouait terriblement sa robe, et agitant dans le salon, les bras tendus et la tête en arrière, portait un vent nu, sec, jovial et éperprieux; une autre, timide et honteuse, pâlissait à contre-mesure avec hésitation; une grande femme menaçée penchait sa tête sur ses épaules; une petite fille faisait de grands pas; une vieille complétait un quadrille; j'avais le cauchemar! Un jeune homme portant lunettes s'écria :

« Quelle ravissante personne ! »

Il regardait une dame dont la robe faisait de grande plus dans le dos, dont le tournure commuait et adouçait chaque fois l'idée de coquetterie, et dont le charme, d'une largeur démesurée,



surée, faisait craindre l'abandon du pied dans un trop brusque mouvement. Me surpris « très grande, et mon étonnement redoublait lorsque je vis toute les regards se fixer avec admiration sur cette reine de la fête. Les paroles du jeune homme à lunettes passèrent de bouche en bouche. Je crus avec les yeux fasciné, et j'examinai cette dame avec le plus scrupuleux attention. Elle avait d'excellents yeux, des cheveux noirs arrangés avec habileté, une expression de pudeur modeste qui n'était pas sans agréments; de reste, aucune grâce dans le trait, les os des joues trop saillants, les coudes trop en arrière, les mains trop fortes; enfin, quelque chose de triste, de mélancolique et de travailleur répandait sur toute sa personne.

Dans cette singulière réunion, se trouvait un jeune élégant qui vint à moi et me dit à l'oreille, avec une certaine fatuité :

« Ne t'inquiète pas que qu'il serait peiné de troubler, dans le court espace d'une soirée, quelques-unes de ces existences bourgeoises ? »

— Je crois, lui dis-je, que vous avez bon marché de le dire au nez épicurien.

— J'aimerais mieux m'occuper de cette dame dont les membres et les ajustements sont marqués en coin du meilleur goût, de cette dame dont l'appétition a jeté l'ivresse dans les cours de ce cercle brillant.

— Elle vous donnerait bientôt de mal qu'une jolie femme. Quant à moi, je suis trop ennuagé pour faire un ami. Je regarde ma soirée comme perdue, et je vais aller me mettre au lit.

— Secoue cette tristesse; bois quelques verres de punch, et cherche à nous distraire; jeter le trouble dans ces paisibles intimités.

Je voulus suivre ce conseil; mais le punch se trouvait fade, et je tombai dans le découragement. Notre élégant, qui était d'abord, avec quelques verres de arap, une assurance convenable, fit une cour fort empressée à la femme sans goût; de sorte que l'homme portant lunettes, qui adressait à cette beauté des hommages depuis plusieurs mois, se vit dépasser, en quelques minutes, dans les honneurs grâce de sa charmante.

« Mon cher philosophe, me dit-il avec tristesse, explique-moi pourquoi les femmes sont des êtres changeants et insaisissables ? »

— Ja vous expliquera, mon ami, pour quoi vous avez été applaudi ce soir : vous n'êtes pas assez entreprenant, votre tailleur est détestable, et vous portez des lunettes. Pourquoi diable porter des lunettes ?

— J'ai la vue basse

— Eh ! mon ami, on a la vue basse, mais on ne met pas de lunettes.

Heureusement pour l'aveugle myope, son rival, ennuyé de la fastidieuse conversation de la femme sans goût, quitta la maison du bon président, sans doute pour n'y revenir jamais, et l'homme portant lunettes put s'écrier à la fin de cette soirée lugubre :

« Quelle détestable réunion ! »

Il est à croire que, d'ici à quelques années, cet heureux Lovace obtiendra, dans les affections de sa belle, une préférence marquée sur les autres danseurs des quartiers étrangers.

Depuis cette soirée, il n'est venu arrivé quatre fois, pendant cet hiver, de me trouver à des bals déserts, à des réunions de femmes lasses passionnément admirées par de ridicules danseurs. — Qui me dira pour quoi j'ai raconté, dans ces quatre maisons, la femme sans goût qui fait l'orgueil des bals du bon président ? Qui me dira pourquoi sa figure bouffie et poudrée, ses robes mal faites, ses poses sans grâce, se retrouvent dans toutes les fêtes manquées ou mal ordonnées ? Est-ce la femme sans goût qui porte malheur, ou bien est-il dans sa destina de n'attirer qu'à des réunions abrutissantes ? Expliquez-moi pourquoi j'ai vu, dans un bal d'enfants, figurer avec sa grande taille au milieu d'un quartet de petites filles, et accepter, avec une joie orgueilleuse, les invitations de quelques jeunes gens qui se pressaient soûlement autour d'elle, au grand désappointement de ses petites rivales de dix ans. Dites-moi pourquoi j'ai rencontré au fou du Narais, dans ces maisons que les exigences de famille vous font détester dans les dernières limites du quartier latin, au Gros-Caillou, au beau Grenelle au plein hiver. Pourquoi, si on la voit par hasard au théâtre, la salle s'en-elle déserte, les acteurs sont-ils froids, les spectateurs rudement ? Pourquoi est-elle pléide dans une mauvaise loge, et n'a-t-elle jamais que des hillris pour condescendants ou complaisants ? Dites-moi pourquoi il se trouve, dans quelques endroits qu'elle paraît, un homme tout aspiré pour l'admirer, qui s'acris à son approche :

« Voilà une bien jolie diable ! »

C'est surtout son mari qui m'inspire une profonde et sincère pitié, un véritable intérêt.



Le pauvre homme aime et garde précieusement cette sage moitié ; il la loge dans son intérieur ; il cherche à lui plaire ; il lui prodigue de doux avertissements par une tendre amitié ; il s'inquiète de sa santé ; il la surveille et la protège ; il est jaloux, ô ciel ! Pour être un jour il en recevra, en échange de ses méchantes affections, de cuisantes chagrins : il y a là de quoi fonder la cour !

Décidément, la première fois que je rencontrerai l'homme aux lunettes, cherchant à séduire la femme sans goût, je le prendrai à part, je lui montrerai du doigt ce bon et respectable mari, qui étalera sans doute un long cordon de montre habilement filé par son époux encore fidèle.

« Il serait bien affreux, dirai-je, de troubler inopportunément un ménage paisible, de briser sur un union aussi harmonieusement assuétie. Il faudrait trouver dans la malheur bien affreuse jouissance pour avoir seulement la pensée d'égayer une créature qui marche dans la plus profonde

ombré qui sont sur les grandes routes de la civilisation, une créature que Dieu a placée dans un coin pour y accomplir une insignifiante mission, et mourir ensuite nobliée à jamais ! Abandonnée, je vous en supplie, cet horrible projet qui me désespère. N'écoutez pas le langage de la passion. Non, non, vous ne la compterez pas au nombre de vos victimes ! Homme vraiment sensible, vous vous montrerez moins implacable que don Juan ! Et que deviendrez-vous, grands dieux ! si, dévoré par les poisons de la jalousie, subitement transformé en Othello farouche, le mari de votre adorée poignarderait une nuit cette nouvelle Desdémone dans son castel de la rue Copeau !

Mais si le jeune homme portant lunettes est sincèrement amoureux de la femme sans goût, s'il se repâte mille fois qu'il la trouve belle comme le jour, s'il se jure qu'il perdrait plutôt la vie que de renoncer au bonheur de la voir ; surtout si je vous dis, pour lui plaire, il vient de faire l'acquisition d'une paire de gants verts, alors il me fera son tour une si profonde pitié que je ne pourrai résister à tant d'émotions, et que, pour ne pas fondre en larmes, il me faudra prendre la fuite en m'écriant :

« Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! »

La destinée probable de la femme sans goût est aisée à deviner : après avoir fait, pendant nombre d'hivers, l'ornement de tous les bals économiques de la capitale, elle se confiera dans son triste intérieur, au milieu d'un cercle borné dont la place de choix sera toujours réservée à l'homme en lunettes. Il est à espérer que la timidité de cet amoureux, la vertu et la froideur de la dame sauveront l'honneur du mari d'un déplorable affront ! L'empire de l'habitude est tout-puissant chez les esprits prosaïques. Elle réparera dans la monotonie quand sa fille aînée sera en âge d'être mariée. Alors on verra, dans un de ces bals impossibles à découvrir, un homme grimé pour s'approcher d'une vieille dame qui semblera avoir tiré d'une armoire tout ce qu'elle possédait de vieilles nippes, et saluer cette dame avec une politesse plus cérémonieuse que n'était une impératrice déguisée en marchande de la toilette. Ce rassemblement vous représentera l'homme aux lunettes, heureux de rencontrer la femme sans goût.

Cependant il est utile de reconnaître que la femme sans goût est une des nécessités de ce temps. C'est elle qui protège de sa présence les théâtres abandonnés ; c'est elle qui achète tous les objets vieillissants depuis dix ans ; c'est elle qui soutient de son crédit et de son admiration la mauvaise musique, la romance du coin du feu, la peinture économiique et parfaitement vermineuse, les lithographies amoureuses et colorées, la littérature de cuisinier, le portrait de famille parsemé de carlins, les conversations brillantes de lieux communs. N'est-ce pas elle qui sème la vie aux faubourgs d'étouffes de mauvais goût, et qui s'affuble magnifiquement d'un chapeau fané, vainement étalé pendant des siècles ? Comme complément naturel, son adorateur fait une ample consommation de vêtements mal taillés, de gants verts, de souques articulés, de parapluies écarlates, de chaises de sûreté et de breloques.

Si jamais la femme sans goût s'avise de vouloir donner un bal, je puis vous en faire d'avance la relation probable à la manière de la conversation nonomythique du moine de Rabelain avec Pantagruel. Si vous me demandez :

— Comment sera l'escalier ?

Je vous répondrai :

— Nul.

Si vous me demandez :

— Quel parfum répandu dans l'appartement ?

— Je vous répondrai :

— Choux.

— Comment sera le salon ?

- Ras.
- Et le papier ?
- Gras.
- Comment seroit les murs ?
- Nus.
- L'éclairage, quel ?
- Suf.
- De quoi seront les rafraichissements ?
- Eau.
- Et les pâtisseries ?
- Fais.
- Quelle sera la collation ?
- Veau.
- Et les fruits ?
- Noix.
- Les cavaliers ?
- Sola.
- Les visages des danseuses ?
- Laida.
- Leurs épaules ?
- Os.
- Et leurs pieds ?
- Flats.
- La partie dominante ?
- Nez.
- Combien de joueurs ?
- Un.
- Comment sera l'orchestre ?
- Lent.
- Et les valets ?
- Sourds.
- Quel sera donc le maître du logis ?
- Gueux.
- Quel sera son état ?
- Clerc.
- Comment sera sa fille ?
- Louche.
- Que deviendront les assistants ?
- Tristes.
- Et les visages ?
- Mornés.
- Quelle envie aurez vous ?
- Fuir.
- Quel sera le départ ?
- Prompt.

Prez Dieu qu'il vous préserve d'une aussi affreuse soirée !

L. P. U

LES VISITEURS DU SALON.

II.



Le visiteur des hommes instruits qui vont au Salon, conduits par le désir d'y donner des preuves évidentes de leurs connaissances historiques. Le nom des peintres leur est étranger, ils se soucient fort peu de l'exécution d'un ouvrage; pour être de leur goût, il suffit qu'un tableau soit inspiré par l'histoire. Plutôt de mépriser pour le livret, ils se placent carrément devant une bataille, et, d'un ton consacré par le Prudhomme d'Huys-Monier, ils lancent aux oreilles de leurs voisins : — Diriez-vous un admirable sujet ! Ceci doit nous représenter la bataille de Picras, la bataille de Friedland ou la bataille de la Moskowa ! Il n'est pas nécessaire d'être très-fort sur les guerres de l'empire pour deviner cela tout de suite !

A un voisin : — Nous sommes nécessairement devant une bataille de l'empire ?

Le voisin : — Non, monsieur, c'est le combat de Champ-Aubert !

— Et le duc de bien, combat de l'empire ! combat de Champ-Aubert ! c'est un très-beau fait d'armes, ma foi ! Le maréchal Blücher fut entièrement défait dans cette mémorable journée... battu, rebattu et complètement battu... On fit quatre mille prisonniers à l'ennemi, le reste fut tué ou dispersé plus ou moins. L'armée française s'y couvrit de gloire ! Vous ignorez donc cela ? Si vous avez négligé ce fait historique, je suis heureux de vous l'apprendre !

Apprenant : — Ah ! ah ! nous voilà sans doute devant la sanglante bataille d'Irre !

Un voisin : — Bataille d'Amsterlitz !

— Irre, Amsterlitz ; qu'importe ! c'est toujours la même gloire ! Un de nos plus beaux faits d'armes ! Vous ne pouvez croire, monsieur, les drapeaux colorés à l'ennemi dans cette mémorable journée ! Le nombre des prisonniers est incalculable ! Les Français furent vainqueurs comme toujours. Si vous ne savez pas cela, monsieur, je suis heureux de vous l'apprendre !

Continuant : — Nous assistons, je pense, à la sanglante bataille de Malplaquet ?

Un spectateur avec fatuité : — Champ de bataille de Fontenoy !

— Ah ! c'est la bataille de Fontenoy, vous avez raison ; je n'aime pas cette époque ; cependant c'est un très-beau fait d'armes ! Tout cela est d'une exactitude vraiment historique. Voilà bien Louis XV qui commandait en personne dans cette mémorable journée ! Deux régiments, anglais et français, se firent mille politesses avant le combat. Si vous ne savez pas cela, monsieur, je suis heureux de pouvoir vous l'apprendre !

Quelqu'un, s'adressant à l'auteur des ouvrages d'un ordre inférieur, le même visiteur

est heureux de vous faire encore profiter de ses études historiques, et, à propos du plus mince tableau de genre, il vous apprend qu'Henri IV fut mort assassiné par Bevelin, rue de la Perroquerie; que Napoléon abdiqua à Fontenoch et s'embarqua clandestin sur le *Bellérophon*; et enfin, que le général Dumas fut tué en siége de Constantine. Le Musée est pour lui une chaire d'honneur dont il s'est créé le professeur honoraire.

Il y a quelques années, le Salon était encombré de toiles consacrées aux exploits de la garde nationale. Les portraits eux-mêmes avaient subi cette influence guerrière. Le petit marchand, l'épicer le moins belliqueux, croyaient devoir léguer à leur postérité un échantillon de leur courage civique. Aussi toutes les têtes françaises étaient-elles exaltées en présence de ces braves figures bourgeois rebouteuses du schako, des épaulettes de laine et des buffleteries devenues irréprochables sous le mien de l'armée. En cas de danger, on aurait pu extraire de l'exposition un bataillon complet avec ses musiciens, ses tambours, ses officiers de tout grade, ses grenadiers, ses chasseurs et voltigeurs! Souvent il arrivait, gèler à l'intelligence du garçon de salle, qu'une compagnie de troupe réunie sur une même ligne, et cela dans un ordre si parfait, dans une tenue tellement rigoureuse, dans une attitude si menaçante, qu'on était tenté de se demander si l'ennemi était aux portes de Louvain.

L'innocent *livrer*, ce petit guide sans prétention, emprunte alors des formules militaires et se parait de l'emphase d'un *ordre du jour*. Vous y lisez.

— Portrait de M. D. en costume d'officier de la garde nationale.

— Portrait de M. G. se rendant à une revue.

— Portrait de M. S. en tenue revue.

— Le jeune Félix en costume de soldat, jouant avec le bonnet à poil de son père. Ce dernier se plaint d'être lasse ces insinuations guerrières.



— M. Lentille au post d'armes.

— Le jeune Verdure essayant l'habit de M. son père, caporal de voltigeurs, 8^e légion.

— Portrait d'enfant en tenue d'artilleur du 1^{er} régiment de la garde nationale.

— M. Corbeuille, grenadier de la compagnie S., la première qui ait adopté le sac et le sabre-poignard.

— M. F., officier de la garde nationale à cheval, montant *Sheridan*, son coursier favori.

— M. Lépinon d'essayant l'exercice dans son jeu d'été, au milieu de sa famille.

— La 4^e compagnie du 2^e bataillon (chasseurs) vient de faire une promenade militaire et se livre aux douceurs du repos. Sur le premier plan, de bons compagnons apportent des fruits; des vivandières improvisées offrent des nîges et du vin; M. V., sergent, veut embrasser une jeune et jolie paysanne.

(Ce tableau appartient à M. B., capitaine de la compagnie. L'auteur de cet ouvrage fait partie du premier groupe; il remet ses lunettes vertes.)

— Distribution de diapaux. Tous les personnages sont des portraits.

— Grande revue du 1^{er} mai. — Portraits.

Ces derniers tableaux finissent nature des rivalités sans nombre, des discussions interminables, des haines mortelles. Du sein des groupes qui se forment devant ces toiles, vous entendez des spectateurs s'écrier :

— C'est une indignité ! le lieutenant Gaster n'était pas à cette revue ?

— Croyez-vous que je sois ressemblant ?

— Vous avez eu tort de couper vos moustaches; cela vous change beaucoup. Et pale, le costume bourgeois vous donne une tout autre physionomie.

— Et ce T., qui s'est fait planter en faction pour laisser croire qu'il fait son service ?

— Ah ça, le capitaine n'est pas encore décoré à l'époque de la distribution des diapaux. Il s'est pourtant fait mettre sa croix... Pas gêné du tout !... Et vous appelez cela tableau historique ?

— Dites donc, dites donc ! n'aperçois-je pas ce gros joufflu de P ? Pourquoi se trouve-t-il en si bonne compagnie ?

— C'est le propriétaire du peintre. Vous n'entendez ?

— Fort bien ! toujours des injures ! Ce ridicule barbouilleur, après m'avoir fait poser pendant des journées entières, s'est avisé de me masquer de telle sorte qu'on ne me voit plus que l'oreille et l'épaulette. Je défie qui que ce soit de me reconnaître. Et l'on destine cette toile à Versailles ! c'est vouloir mériter la postérité la plus reculée !

Cette exaltation guerrière s'est enfin apaisée. Aujourd'hui vous comptez à point, parmi les portraits, des gens de notoriété : malheur ! protestation ! Le pauvre soldat, le grognard citoyen, le patrouilleur le plus accompli, se contentent du fixe bougrino et de la redingote à la propriétaire. Du reste, le costume ecclésiastique, ce sont les mêmes tournures, les mêmes poses, les mêmes regards tourmentés. Cette innocente catégorie est le point de mire des vaineurs fatigués, gens vraiment nuisibles, qui ne viennent au Musée que pour tourner en ridicule les choses les plus respectables. Rien n'est à l'abri des machineries observations de ces dessinateurs. Ils racontent des faits dont l'honneur n'est point compromis, ils confondent le dessein avec les siècles, ils intervertissent toutes les dates, et propagent ainsi le doute et l'erreur. Le portrait est ordinairement le but privilégié de leurs satiriques. Sans respect pour nos institutions, pleins d'indifférence pour des noms qui font la gloire de la France, ils les dépouillent impudemment de leur éclat qui les entoure, et leur font subir une complète transformation. Quelquefois, au contraire, s'emparant d'un de ces hommes à profession tranquille, d'un de ces bons pères de famille, dont le portrait se trouve modestement placé dans un coin obscur des galeries, ils le déclarent d'un coup devenu populaire. Qu'une excel-

leste épouse, gémir par l'intention toute louable de faire une surprise à son mari, la veille de sa fête, se sont décidées à confier sa fille au talent d'un artiste, et qui, pour la gloire de ce dernier, cette production arrivera au Musée, soyez sûrs qu'un de ces mortels plaisants s'y croiera, après avoir regardé ce modèle d'innocence et de vertu. — Ah ! Dejazet ! comme elle est ressemblante ! Voyez donc Dejazet ! C'est d'une vérité inénarrable ! Ne vous étonnez donc plus de voir chaque jour des groupes nombreux et permanents devant un fort tendu tableau représentant un ecclésiastique arrivant au condamné, l'un de ces égarés mal intentionnés vient de lancer sur oreilles de cette foule : — Grand Dieu ! la portrait de Lacenaire ! Comment admet-on de semblables lazzos ?

Par respect pour les saintes affections de la famille, les portes du Louvre devraient être murées pour toutes ces expositions domestiques. Des gens qui devraient prêter leur vir à cacher leurs figures croient devoir leurs concubines l'expansion de leur laideur. Celui-ci lance des regards obliques et furtifs aux personnes qui s'arrêtent devant lui ; cet autre prend une pose dramatique des plus fatiguées ; il croit sans doute que le public lui a rendu gré. Un monsieur pour apprend qu'il possède une vertu sous le nez, son voisin, à peine guéri d'une ophthalmie, pour fait savoir qu'il porte encore un chapeau ; un homme riche, sans nul doute, vient éblouir au grand jour tout ce qu'il possède de hardes neuves ; une jeune dame, venant au secours de la nature, se fait représenter en des épaules qui descendront jusqu'aux talons ; et tout les gens à l'air inspirer que ces choses nous reproduisent nous font croire que la France est une papeterie d'hommes de génie tout à fait inconnus.

Cette exhibition de portraits ennuie quelquefois au Salon une jeune femme essayant de peindre l'indifférence de son fils. — Ou est papa ? Interdum où est papa ? Voulez-vous bien dire tout de suite ou est peut-être ? Provoquez par ces questions, d'effroyables crises viennent enfin éveiller l'effusion de cette faible errance pour l'aveugle de ces jours ; et la mère, persuadée que la ressemblance de son mari n'est pas parfaite, se déride à retrancher quelques écus sur la somme promise à l'auteur de ce chef-d'œuvre. Alors l'œuvre se résout, si l'on veut la fin des traites, il connaît le prix de son travail... et le juge de paix se voit dans la nécessité de compléter ce précieux tableau de famille.

Maintenant passons rapidement en revue les vicissitudes que des expositions particulières conduisent au Salon par ou par leur seul sort. Ce sont :

Les rous, parcs et connaissances des expositors. Ils arrivent au Louvre avec une attention anticipée :

Tous les originaux des portraits exposés ;

Leurs amis, parents, domestiques et portiers, viennent juger des ressemblances ;

Un jeune enthousiaste voulant se convaincre qu'il s'est fait une idée exacte d'un homme de génie dont le portrait est au Salon ;

Les auteurs qui ont inspiré le sujet d'un tableau de genre ;

Les amateurs de théâtre qui veulent s'assurer si tel acteur expose est aussi bien à la ville qu'à la scène ;

Les propriétaires de tableaux, Mécènes dont le nom est soigneusement consigné au livret ;

Les personnes qui n'ont jamais vu la famille royale ;

Les modèles dont les belles formes sont venues au secours des artistes ;

Les rivaux qu'un rendez-vous doit ennuier devant un sujet agréable ;

Tous les copiers de l'Académie des beaux-arts ;

Enfin les concubines et employées de cette même Académie.

Si, par hasard, on vient nous dire que nous n'enons pas parlé des héritiers des jours privilégiés, nous répondrons que, le samedi, les salles du Musée pourraient se peindre de tableaux,

et que la visite du Salon, ce jour-là, n'est qu'un prétexte de promenade élégante. Toutefois nous devons ajouter que nous avons entendu un de ces hommes d'élite répondre à une dame lui demandant : — De toutes ces croûtes, quelle est celle que vous préférez? — *Adam et Ève*, parce que je connais l'anecdote, et que je n'ai pas besoin de me fatiguer à consulter le livret.

F. G.



PARIS NOCTURNE.



Paris a des phénomènes de relation qui établissent des analogies entre son existence et celle d'un corps anatomique naturellement organisé; nous dirions encore que, jouissant d'un système sidéral bien supérieure à celui du firmament, Paris, sublime composé d'astres et de plantes, opère sa révolution diurne et nocturne, et sa physiognomie démontre l'existence de similitudes microscopiques; mais Paris est plus à même de fournir des comparaisons que d'en espérer aux astres.

Non, allons, sans être ni Homère, ni Ovide à la façon de l'*Odyssée*, et contempler Polyphème pendant son sommeil.

Moustrueux phylèbre couché entre la haie de Charenton et celle des Bons-Hommes, le moine, privé de son flambeau, est *lucra adeptum*, a beau être plongé dans le sommeil, ses astres n'ont point cessé de battre. L'heure de son premier sommeil est celle d'une torpeur, d'un engourdissement trop justifié par un excès de lassitude, et qui serpente du centre aux extrémités; les pieds et les bras surtout sont plongés dans un repos léthargique, quasi *mortis imago*; mais le cerveau travaille, et l'imagination enfante encore des romans, voit dit sans attention aux femmes de lettres, qui s'endorment des nocturnes pendant que Paris dort du sommeil du juste et de l'honnête fatigué.

À l'heure où nous écrivons, à minuit moins un quart de l'an 1840, rien n'est encore plus imposant que Paris. N'allez pas, toutefois, le confondre avec le Paris d'autrefois, le Paris de Notre-Dame et de V. Hugo, des truands et de La Esmeralda; ou bien avec celui d'hier, le Paris de Rétif de la Bretonne et du bachelier de police, semé de débauchés de bon ton et de moins pures, de maîtres de jeu, de voleurs, d'exempts de police, de filles de joie, de pilliers de taverne, d'entrepreneurs et d'arçonniers; mais un Paris bourgeois, rangé, tiré au cordeau; un Paris honnête et silencieux, troublé tout au plus par quelques patrouilles de la garde civique qui se cherchent, s'observent, s'épient, et ne font même pas autre chose dans ses faubourgs.

Gaz hydrogène, prête-moi ton flambeau! dirait un auteur classique; mais le gaz hydrogène se ferme un des premiers. Les autres opérales, qui distillent la lumière à la voir publique, immenso bénéficiaire qui n'a que ce qu'on lui donne, ne tardent pas à s'extorquer ainsi de veueux et d'obscurité.

Les faucens vont plus vite, les pistons plus lentement.

Le mouvement se retire des extrémités; le cœur seul de la capitale reçoit une prolongation d'existence jusqu'à minuit. Les grands seigneurs vivent plus longtemps que les prolétaires, et les couches concentriques du globe, à peine refroidies, sont recouvertes d'une couche solide et complètement cristallisée: ainsi de Paris. La nuit ne commence pas aux mêmes Araxes sur les divers points de sa circonférence: les cafés bourgeois ferment pour

assauter dans les rues de Paris, et qu'il y a au contraire beaucoup de patrouilles pour surveiller des simples malfaiteurs. Les voleurs n'ouvrent plus passé minuit : leur industrie est du domaine de l'histoire ancienne. Les derniers voleurs remontrant au moins à M. de Sarton, cet homme prodigieux qui fit tant parler des voleurs à une époque où Paris avait l'honneur d'en posséder quelques-uns. Paris avait même un drame nocturne, marcadamé d'aurodotes à faire pâler la *Gazette des tribunaux* elle-même. Numa avons changé tout cela. Robert Maraire, le héros du siècle, en au bonhomme d'innocent s'il ra fut prout.

Il existe, en revanche, des travailleurs nocturnes : les uns, à titre de painis, les autres, dont on a tracé l'existence dans les Français sous le nom de dévoués, formant les deux classes honorées de travailleurs nocturnes.

Les compositeurs de journaux, les garçons bûcherons, forment deux autres classes qu'il faut inscrire au nom de l'élite dans notre galère.

La nuit, en longeant les trottoirs, on entend quelquefois, par des sons étranges, des rris plaintifs, des gémissements muets, au rris profond et saccadé comme le soufflet d'un mécanisme qui succombe : le *général*, ce travailleur nocturne, l'un de la plus belle et du pain quotidien, est la came innocente de tout ce bruit.

Romain homérique et bibliographique à la fois, placé sans contredit au premier degré de l'industrie utilitaire, le garçon boulanger est l'être le plus méconnu de Paris. C'est l'homme le moins vain de France ni de Navarre, l'*Écosse* réduit à sa plus simple expression. Au lieu d'être placé, selon son mérite, au sommet de la pyramide sociale, le garçon boulanger est et n'est que dans les entrailles de Paris nocturne. Son domaine s'élève se confond avec le *bon* ¹ *monde* qui lui assigne incessamment sa vocation. Se le peut, comme le dit Saint Just, est le royaume des peuples, le garçon boulanger doit être son premier ministre.

Une analyse détaillée de notre sujet révélerait peut-être cette vérité physiologique que toutes les fonctions nécessaires, indispensables à la vie de Paris s'exécutent la nuit. Les parties de ce grand corps se réparent pendant la courte interruption de ses phénomènes vulgaires et actifs.

À trois heures du matin les approvisionnements donnent le bryant signal de l'invasion : de lourdes volées manœuvrant des principales barrières vers un point central : les Halles sont envahies. Le monde de toutes les productions de nécessité première qui a lieu la nuit descendait à lui seul une narration plus détaillée que les analyses de Tarin. D'arrêter par quelle filière de transactions le même produit, au se fractionnant, est l'objet de cinq ou six ventes successives, entre trois et cinq heures du matin, avant d'arriver aux mains de la frontière : peindre la multitude silencieuse de ce pittoresque marché du lendemain serait entrer dans une histoire potagère de Paris nocturne. Consommer et payer, telle est la grande philosophie de Paris : son épicurisme au ce genre au d'arrêter. L'argent, cette antique sans fin, ayant été inventé pour simplifier toutes espèces d'idées et de transactions, a un cœur immense, et par conséquent s'élève au-dessus de toutes les idées. En se retirant des approvisionnements, du taux des denrées, on sera jamais bon com. On se sentira inventer une langue pour la chose, et la pratique en cette matière laissera toujours du bon ton derrière elle la théorie, à plus forte raison la description. Le Parisien se dirige l'approche du jour qu'à l'horrible rumeur que d'un il en s'arrête, et qu'il se réveille en sursaut, quand les voitures de maraîcher grince et déboulent le pavé, de trois à cinq heures du matin. Entrons qui peut donner d'un profond sommeil à ces heures infernales : plus heureux celui dont l'habitude a émoussé les sensations. Il ne doit pas penser que s'arrêter de la lecture les quartiers bryants, pour n'être point assourdis. Ce serait

une étude d'assomoir à décider, lequel vaut mieux d'un quartier tranquille ou du faubourg Saint-Denis pour jouir d'un repos absolu. Les faubourgs Saint-Denis, Saint-Martin, la rue d'Enfer, sont les confluent principaux des voitures malséantes qui se rendent aux Halles avant le jour. Le tapage se complique ensuite de cris, d'injections horripilantes; toutes les industries roulières de la banlieue semblent s'être dressées devant vous dans les rues désertes de Paris. Le tintamarre ne fait que croître et croître dans tous les sens jusqu'au point du jour. Alors il est quelquefois possible de s'endormir, même au sein de Paris, si l'on sort surtout de l'orchestre Mesard ou d'un bal par souscription.

Si quelque chose doit ressortir d'une esquisse à la plume d'un croquis nocturne de Paris, c'est le caractère vraiment spécial des mœurs bourgeoises, le phlegme des habitudes constitutionnelles. Le jour a pu ne point jaillir du char électrique des révolutions : la nuit en est sortie; une nuit calme, impassible, uniforme jusqu'à la monotonie. L'idée du merveilleux, du fantastique, de l'irroyable, d'allant volontiers à ce seul mot, on peut affirmer que la nuit a perdu tout son prestige. Les soirées nocturnes ont pu être des nuits de roman; il en est mille et une qui sont des contes, à ce qu'on dit, et des contes à dormir de bout. Donc puisque Paris nocturne n'a plus rien de débraillé, de pittoresque, de salissant, de tragique, de pitubulaire, rendons grâce à l'ordre public; et tandis que Paris s'éveille, qu'avons-nous de mieux à faire que de suivre le conseil du chamouiller?

Ah, qu'ilr coïssent!
Ma tête est perdue,
Mouler on fendre :
Oh donc me tacher ?
Jamais mon oreille
N'ra frayer pareille :
Tout Paris s'éveille,
Allons nous coucher.

L. ROUX.

LE BLASÉ.



Le défilaisonneur est à l'ordre du jour de la génération nouvelle. Dans un siècle où toute foi est morte (style de reconstruire), où la poésie s'en est allée avec les dieux sur je ne sais quelle terre inaccessible aux faveurs d'utopies, aux femmes poliques et aux inventeurs de sorcières par sérons, comment voulez-vous qu'un rhétoricien qui se respecte puisse affirmer la moindre différence pour les choses saines et les illusions sentimentales qui charmaient hier sa jeunesse? On voit si vite aujourd'hui qu'il faut se hâter, pour vivre convenablement, de se débarrasser de tout ce bagage incumbrable de

poir et de sentiments honnêtes, bons, tout au plus, pour occuper les loisirs d'un adolescent. Or, d'est nul, avant d'aller plus loin dans notre sujet, de nous entendre sur les mois. Vous avez vu jusqu'à présent, peut-être, que la vie humaine est comme les saisons de l'année, divisée en certaines périodes réglées et constantes, et que l'adolescence forme cette période ascendante entre l'enfance et l'âge viril où l'homme n'est plus un enfant et n'est pas encore un homme. Erreur profonde! Dites-moi ce qu'est devenu le printemps en France depuis plusieurs années? Eh bien! il en est de même aujourd'hui pour la vie de l'homme; le printemps, c'est-à-dire l'âge où l'imagination fleurit, où l'âme s'épanouit à tous les nobles sentiments, où la sève circule abondante et forte dans l'organisme humain, la jeunesse, enfin, disparaît d'entre les divisions régulières de la vie. Le cercle s'est rétréci; la virginité s'est ravahée; le commencement et la fin n'ont plus de transition. On est enfant jusqu'à douze ans, on est vieux à vingt-deux! Le désenchantement commence, d'ordinaire, à l'âge où l'homme commence à comprendre et à sentir.

Communément, l'homme blâse à dix-huit à vingt-cinq ans. Passé ce temps, il dépérit, et dépérit en cette chose prosaïque et banale qu'on appelle un homme raisonnable; il s'occupe au père de famille, tranche des citoyens honorables, ruine ses enfants au collège, et paye ses contributions. A dix-huit ans, l'homme blâse à tout va, tout expérimenté... au collège il suit son monde par cœur; il a appris la sociabilité moderne dans Taine; il appelle les rois *tyrannos*, et prétend que toutes les femmes sont des lupes. Les plus hautes spéculations philosophiques lui sont familières; mais il avoue n'avoir jamais su lire que médiocrement le fameux chapitre de Souffier sur le *métier des courtesans*. Il n'aime que son auteur de prostitution; l'ode à Glycère a fait ses délices quand il avait encore des illusions. Mais aujourd'hui... il a trop aimé, trop senti, pour être capable d'aimer et de sentir encore, son cœur s'est desséché au soleil des passions, et son esprit est tombé, de désenchantement en désenchantement, jusqu'aux dévotions profondes du scepticisme; le doute le dévore. Lui aussi il a cru à l'amour, à l'esprit, à la vertu... chimères! illusions! déceptions! Le monde est une immense forêt noire, et tous les bonheurs sont des épaves, des brisures, des voleurs et des amuseurs... Consultera-t-il ce sujet le répertoire de la Porte Saint-Martin, de la Galté, de l'Andalou? Les femmes! oh! les femmes!

Écoutez plutôt. A quinze ans, Cœlius (c'est le nom de son héros) croyait encore au bonheur; c'est pourquoi il adressa à un ange de sa connaissance, ange dont les regards promettaient le ciel, un hommage poétique, où la *frénésie de l'amour débordait en larmes brûlantes*, où *s'échalaient la volupté de ses amra qui meurent en se désignant dans des embrassements convulsifs*. L'ange fut pris d'un rire inextinguible en lisant cette déclaration et traça fit des papillotes avec l'épître hyronnisme, et, l'année suivante, épousa son cousin le clerc de notaire. Infatigable! L'infatigable qui n'eut rien, pendant plusieurs jours, de plusieurs pensées, mais avec rage sa meilleure larme... de sang, trailla tout un paquet de pleurs, et revint immédiatement, de son cœur la plus noire, une autre saignante contre les femmes. L'année suivante, il fana de son regard de jeunesse sur columbe de quarante-cinq ans qui avait vu des malheurs, et qui lui portait tout bas des lèvres tristesses de la solitude et des mystérieuses sympathies des âmes. Il fut brisé deux mois.



Après quelques semaines, il trouva que le cœur de l'insatiable vir-

tise peussent, à cet égard, autrement que l'université. Cette fois, Corailleur écrit à deux autres, quinze épigrammes, et un nombre infini de stances intitulées : *Triste vie, désenchantement, désespoir, etc.*

L'homme blasé se reconstruit, quitte au physique, à certains rigues qui pourraient échapper à un observateur vulgaire. A la vérité, il paraît jouir d'une santé que n'ont pu altérer les épreuves d'une jeunesse orageuse; il a le teint d'une fraîcheur irréprochable, fait ses quatre repas, digère communément comme une autruche et dort comme un liur; mais ce sont là des signes trompeurs, et, croyez-le bien, il n'en est pas moins un homme blasé, incapable désormais de jouir des biens de la vie, et toujours la vie à des bris. Et qu'est-ce que la vie? Un fruit sans saveur?

Mais j'ai pressé ce fruit, plus je l'ai trouvé vide,
Et je l'ai rejeté comme une écorce vide.
Que nos lèvres pressant n'en aient rien!

.....
Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
Ne demande plus rien à ce vaste univers.

Aussi, voyez comme ses lèvres serrées s'ouvrent tristement! comme son front blême et poli aspire à la rêverie! comme sa démarche est lente! quel air aristocratique décourage et savamment ennuyé de vivre! Au spectacle, il affecte de regarder le ciel et les spectateurs, quand tous les yeux sont sur la scène. Je vous défie de le surprendre en flagrant délit du plus faible accès de gaieté. Son rôle, à lui, n'est d'être impassible. C'est à peine s'il laisse tomber sur les gracieuses têtes de femmes qui l'entourent un regard distrait. Son esprit doit être bien luimême, car il paraît rustiquement étranger à ce qui se passe à ses côtés. Pourtant, en l'examinant attentivement, vous remarquerez comme une acrité-pensée dans son maintien, une préoccupation mal dissimulée de l'effet qu'il produit et du résultat de ses profondes combinaisons mimiques. C'est un acteur qui a peur pour sa vie le devant d'une loge ou une ruelle de balcon. Sa douleur n'est pas de celles qui se nourrissent de silence et d'obscurité; il faut à son désespoir, comme aux fureurs d'Irrer, comme à la vengeance d'Othello, l'éclat de la rampe et les regards de la foule. Il lui faut peut-être moins, ou peut-être plus que tout cela; il faut qu'à tout prix il fixe l'attention de cette jeune femme qu'il admire et qu'il ne regarde pas; il faut qu'il soit remarqué par elle. Or (voyez la profondeur!), pour arriver à se faire distinguer, il doit jouer l'indifférence! Et, vraiment, le moyen n'est pas sans succès, puisqu'il paraît, puisque les femmes s'y laissent prendre si souvent.

Or, maintenant, voulez-vous savoir ce qu'est, au fond, ce grand professeur de désenchantement? Un excellent jeune homme, en vérité, simple et honnête ses père et mère, aimé des milliers de ses amis, obligé envers ses amis, simple, dur, facile à vivre, rangé, exact à l'heure des repas, se couchant et se levant comme un bonnet de nuit de famille doit le faire... Un ange au logis, un réprouvé au dehors, un pauvre garçon courait la campagne, effrayé de la peur d'un tigre! Costume de fantaisie l'affaire de mode d'aujourd'hui, si, par impossible, il veut de la mode soufflait à la vertu, pour le verrier, pour les mêmes prétentieux bouffons, se draper dans ce nouvel habit, mieux fait pour lui sans doute, mieux adapté à son innocente figure, et à sa nature encore tendre et délicate. Mais que voulez-vous? Les romanciers et les dramaturges en ont ordonné autrement. Il faut bien être de son époque. Et puisque toute la littérature, tous les hommes qui pensent et déci-

gunt les autres, ont proclamé que le siècle était profondément ennuyé, dégradé, désillusionné, né, desséché, blême et agonisant, il faut bien que la jeunesse, aussitôt effrayée du progrès, se tienne à la hauteur des idées du siècle.

AUGUSTE DE LACROIX.



LA SEMAINE SAINTE A PARIS.

PARIS est le pays de la tolérance. On y peut, avec impunité, non-seulement partager les religions reçues, mais encore en imaginer de nouvelles. Rhabiller à votre guise de vieilles idées, sander obscur ce qui est clair, ressusciter le manichéisme, le gnosticisme, le stoïcisme, déclarez-vous révélateur; il est possible qu'on ne vous comprenne pas, il est probable qu'on se moquera de vous, mais vous ne jurez pas des périlleux avantages de la persécution : personne, sauf les curieux du Montmartre ou les marins du Beery, n'a songé à troubler les saint sincères dans leurs rêveries panthéistes. On a laissé plusieurs abbés se sacrer évêques et d'autrui plus prudents; on permit aux fourcristes de chercher à faire prevaloir ces grandes vérités, à savoir, que l'un des attributs de Dieu est l'impulsion géométrique un passionnel et un matériel, que la série distubus lui hounionou, et que les attractions sont proportionnelles aux dur-tinetus. En somme, on souffre à Paris la prédication de toutes les doctrines; les sectes naissantes y trouvent tous les agréments possibles, le martyr excepté; et le révélateur qui monte sa garde, qui paye régulièrement son loyer, qui ne se mêle point de politique, est sûr de n'être nullement inquiété dans l'exercice de ses fonctions.

Cette longanimité semble indiquer une indifférence profonde en matière de foi; et cependant les grandes solennités du catholicisme approuvent encore des modifications sensuelles dans la physionomie du capital. La Semaine sainte, Noël, la Fête-Dieu, la Pentecôte, sont comme la pierre du tombeau des croyances parisiennes; elles en mesurent le degré comme l'aréomètre celui de l'alcool. La Semaine sainte, surtout, qui résume l'ensemble des faits religieux, qui commence par le Triomphe et passe du Mort à la Résurrection, la Semaine sainte réveille toutes les ferveurs amorties, met en émoi la légion entière des fidèles, permet d'en savoir le compte, d'en dresser une statistique, et de résoudre à peu près exactement cette importante question : « Quel est l'état religieux de la ville de Paris? »

La cérémonie des Rameaux donne à Paris un air de gaieté inaccoutumé. D'ordinaire le ciel est beau, l'atmosphère tiède, la nature joyeuse; les fidèles n'ont plus à uraïndre de s'embrasser sous les voûtes glacées des églises, et célèbrent à la fois l'entrée du Sauveur à Jérusalem et la réveil du printemps. Les femmes, et surtout les femmes du peuple, ces travailleuses actives et semi-vivantes, viennent encore dans une branche du buis un ta-

lismas protecteur, et s'empresse de faire levée des rameaux qu'il va suspendre à leur chevet. Les porches des églises sont jonché de feuillage; la réputation respinte la parie, et des marchands improvisés, cachés au milieu des bouffes de leur androyte drapée, risquent sur les places comme autant de bosquets ambulants. Les charretiers, les porteurs d'eau, les conducteurs de balais à domicile, les cochers de fiacre, surannés d'un rameau la tête de leur cheveau coïquer; le gamin pare sa casquette d'un rameau. Tout cet étalage de verdure n'est pas un simple divertissement, car il y a encore une vénération traditionnelle pour les rameaux bénits, et même pour ceux qui ne le sont pas. Cette solennité fait du bûche un arbre sacré, frémir sur palmes qu'on jette sous les pas du Seigneur. L'idée qu'on y rattache est superstitieuse peut être, mais elle est saine et inoffensive; les uns la partageant sans s'en rendre compte, les autres s'en rendent compte sans la partager.

A cette joyeuse fête succède le sennin du deuil, sennin qu'on honore jadis par un jeûne rigoureux. Les législateurs chrétiens l'avaient instituée dans le triple but de rendre hommage en Christ, d'établir une règle hygiénique, et d'habituer l'homme à faire acte de renoncement et de volonté; mais le jeûne absolu est regardé aujourd'hui presque partout comme démodé, malgré l'exemple qu'en donnaient le clergé et les maisons conventuelles; l'abstinence de chair suffit à le trahir des temps, encore n'est-elle presque universelle que le Vendredi saint. Ce jour-là les marchands ferment à huis, les marchands de volaille gémissent dans la solitude, la halle à la viande est déserte; au rucher, la poissonnerie regorge, et les légumes secs sont en hausse. Le bourgeois qui dit: « Il faut une religion pour le peuple, » et croit devoir s'en servir pour son usage particulier, se sent pris d'une réurration secrète, et hennit la viande de son repas du Vendredi saint. Entre le Vendredi saint dans une église, vous y verrez une foule nombreuse, attentive, écoutant les rabâtements d'un prédicateur floquant ou banal. Les femmes sont en majorité, car il appartient au sexe le plus éminent d'être le plus religieux; mais les hommes ne sont pas rares, on en verra un gens du grand monde, suivent les quatuors, profitent en veste, consommateurs, marionnettes, parisiens, ramés là par une piété sincère, ou riches grossibonnet, qui se séparent pour le trône de l'utiel et font du culte une affaire de pari. Dans un coin de chaque église, un chris d'noire est posé sur un coussin de velours, et une longue procession de fidèles se succède sur une devant cette image, et l'adore avec une ferveur propre à déconcerter les économistes.

Les soirées des abbâtes sont fermées. Quelques épietastes d'œdre inférieure s'efforcent à rester ouverte; mais ils n'ont pas à se féliciter de l'empressement du public. Toutes les pompes scéniques sont réservées à honorer l'universaire de la Mort libératrice. On dispose dans tous les temples des rompages destinée à rappeler aux chrétiens ce sublime et lugubre réifinement; mais, pour leur inspirer une douleur et une compunction efficaces, il faudrait peut-être des draperies moins mesquines, des tentures moins incertaines, des chandeliers moins lourds, des anges en plâtre moins disgraciés.

Examinons, sous le point de vue esthétique, quelques uns de ces monuments funéraires.

A Notre-Dame, le tombeau, placé au fond de l'abside, est entouré de tapisseries des Gobelins. Vous croyez sans doute que les sujets qu'elles représentent sont empruntés à la Bible ou au Nouveau Testament? Et trompez-vous, ces sujets sont :

Une chaise en nerf;

Un bal de baluchons d'un des eueurs;

L'entrée d'Alfred à Rhylone;

Epheson pris pour Alexandre par la mère de Darius;
Des soldats passant un gué;
Des soldats au bivouac : deux d'entre eux couraient une vivandière, *lasciva puella*,
qui les repousse faiblement.

Salin-Sesun offre une décoration analogue; seulement des cygnes, des canards et des autruches, remplacent l'histoire d'Alexandre et les soldats au bivouac.

Les tapisseries du Saint-Etienne-du-Mont nous montrent la déesse Pallas et des trophées d'armes :

Où se s'attendant guerre
A voit Pallas en cette offrande.

Le sépulcre est dressé sous une voûte sombre et sublimée qui fait le tour de l'abside. Des lampes suspendues de distance en distance répandent dans cette galerie un demi-jour mystérieux ; mais quand on apuëoit, entre des rideaux rouges, une muraille peinte à fresque sur le mur par quelque oiseau badigeonneur, on oublie l'importance du lieu, pour se moquer qu'on s'ennuie de l'exécution.

Le catafalque de Saint-Sulpice était autrefois dans un caveau pratiqué sous le chœur. Il est maintenant placé dans l'abside ; ce changement n'était point à dédaigner.

Notre-Dame-de-Lorette est élégante en sa douleur, éplorée avec recherche, gémissante avec coquetterie. La fenêtre d'une de ses chapelles est masquée aux trois quarts par un esbèze, à l'extrémité duquel une coiffe noire se détache sur un drapeau d'or. Les degrés sont recouverts du tapis d'un genre d'une profusion de lauriers-roses, de huyères, de camélias, de plantes exotiques ; c'est moins un tapis que une succursale du marché aux fleurs.

Saint-Roch est depuis longtemps relégué par son sépulcre de marbre, son calvaire du plâtre coloré, et sa gloire du bois doré.

C'est peut-être le catafalque consacré à Saint-Nicolas-du-Chardonnet qui est, non pas le moins prétentieux, mais le plus imposant. Il occupe en entier le bras droit de la croix. La partie supérieure de cet édifice, de velours rouge, forme un entablement d'un beau style, d'où partent de longues et massives draperies. Les vases saints sont éparpillés au-dessus, les cierges sont éteints, et une lampe caubée, dont on ne voit que la lumière, blanchit de pâles reflets l'oeil ébloui des calices.

L'impropriété ou l'insuffisance de ces décorations est facile à démontrer, et pourtant l'église n'a-t-elle pas besoin plus que jamais de redoubler de magnificence, d'impressionner la masse, de toucher le cœur par les yeux. Durant la révolution, la religion a été attaquée de toutes parts, par les philosophes et par les romanciers, et cette œuvre de dissolution, poursuivie avec acharnement, n'a pas été sans résultats. Il importe donc, quand la foi décroît, d'appeler à son secours les beaux-arts, d'en produire les réductions et les prestiges, de rendre au culte sa noblesse déchue, et de mettre les décorations extérieures à la hauteur des enseignements.

C'est ce qu'on s'essaye de faire le Vendredi saint ; mais l'indication n'a pas été remplie. La fête de Pâques est célébrée avec une majesté plus vraie. Le clergé de chaque église est au grand complet, et vêtu de somptueux costumes. Les cloches bourdonnent, l'orgue emplit les voûtes d'un bruit harmonieux, les instruments renouellent dans le chœur, les hymnes chantent éclatantes et prolongées ; il semble que les temples s'animent, et prennent une voix multiple pour chanter les louanges de Dieu.

Aucune circonstance ne unit dans les églises une influence plus considérable ; mais,

dans le foule qui ondole sous les arcades, il est aisé de discerner plusieurs classes distinctes et bien tranchées :

Catholiques fervens, dévots et dévâtes de la vieille roche, enlaidis à tous les offices de l'année ;

Catholiques trêdes, qui flottent entre la religion et l'incrédulité, et ne vont à la messe qu'aux grandes fêtes ;

Curieux attirés par l'éclat des cérémonies ;

Dilettanti, amateurs de musique vocale et instrumentale.

Le première classe, trop peu d'élite, que l'Eglise contemple avec jôie, s'agenouille et se frappe la poitrine, se fatigue à faire le signe de la croix, s'arrose à chanter des litanies, et s'achève jusqu'à terre au moment de l'élevation.

Le seconde classe est peut être la plus nombreuse. La nécessité de vivre, l'obligation d'une activité incessante, interdisent presque au Parisien la sanctification du dimanche. Selon lui, qui travaille prie, et il consacre au travail le jour même du repos, quand un irrésistible besoin de locomotion ne l'entraîne pas hors des barrières. Mais le jour de Pâques il se rappelle qu'il a été élevé dans la religion catholique, et juge à propos de se rendre à la messe. Il y assiste avec le accueillement convenable, salue comme une nouveauté des rites qu'il avais oubliés, et croit racheter, par un instant de zèle, une année de négligence.

La troisième classe est composée d'individus qui n'ont d'autre passion que la curiosité, d'autre occupation que de chercher à satisfaire cette passion insatiable. On les trouve partout où il y a spectacle, de quelque nature qu'il soit : à la porte des musées, pour voir descendre de fiacre les nouveau-nés et les nouvelles mariées ; en guichet des Tuileries, pour saluer la voiture de Louis-Philippe ; sur les quais, pour suivre des yeux les trains et les bateaux à vapeur ; aux cotés d'assises, pour assister aux débats d'un procès célèbre ; à la messe, enfin, les jours de grandes fêtes.

Les gens de la quatrième classe sont des fanatiques de musique, ravis de pouvoir entendre gratis un concert spirituel. Ils vont de préférence à Notre Dame, où ils sont persuadés que doit chanter tout l'Opéra ; ils montent sur les chaises, tendent le cou, dressent les oreilles, et écoutent avec une admiration primitive.

La vous grêle et erisède d'un enfant de chœur et prononce ces mots :

Agnus redemit ovem ;
Christus innocens Patri
Requiem! Requiem!

« C'est Duprez !! a dit un amateur de musique ; j'ai reconnu son ut. Quel beau timbre ! quelle puissance de sons ! Ah ! bravo ! bravo ! »

— Vous croyez que c'est Duprez ? demande un second amateur.

— J'en suis sûr ; je viens même de l'apercevoir.

— J'aurais pensé que c'était Alexis Dupont.

Un chœur entonne avec un mugissement formidable :

SCIENTES CHRISTUM ARRETRARE.

« Pour le coup, s'écrie le premier amateur, c'est bien Loxamont en personne ! Il me semble encore l'entendre dans Robert : *Nonnes qui exportez, la, la, la, la, la, la* ; cet homme a toujours quelque chose de satanique dans la voix ! »

Ce ne sont pas les seules conversations dont le brouhaha trouble l'office divin. Ici, deux amis s'abordent et se donnent la main : « Tiens, te voilà ! par quel hasard ?... » Là, des curieux essaient de chercher un gîte au milieu des chaises, et provoquent des murmures, par leurs tentatives inopportunes : « Finissez donc ! — Quand vous passerez, ça ne vous avancera pas à grand'chose. — Puisqu'on vous dit que vous ne pouvez pas passer. » Ailleurs, on s'interroge : « Savez-vous quel est l'officier ? — N'est-ce pas un député qui est là-bas dans la galerie ? » Puis viennent les réflexions : « On étouffe. — Il y a de jolies femmes. — Peu de tolérants. — Ma foi, je ne suis pas fâché d'être venu. »

La grande majorité des ecclésiastiques ne prend point part à ces scandaleuses interpositions : elle est toute préoccupée du myème qui s'accomplit à l'autel ; elle n'a de regards que pour les prêtres, d'attention que pour les paroles sacrées. Elle a perdu depuis longtemps cet enthousiasme qui fit les croisades. Ses vœux se rassemblent aux chaudières ardentes ensevelies sous les cendres d'un grand brasier, dont il ne reste que les débris. La foi qu'elle professe est douce, tranquille, raisonnée, électorale, unifiée aux certains points, vacillante aux autres ; mais c'est encore de la foi.

Non, il ne faut pas croire que tout sentiment religieux soit éteint chez le Parisien, qu'il ait renié le dieu de ses pères, qu'il soit prêt à applaudir la première liberté qui lui présentera le déesse Raison. Il y a encore, nous le pensons, dans la population parisienne un fonds de pitié véritable, qui se manifeste moins par l'observance des pratiques du culte que par l'application certaine des maximes évangéliques. Quelle famille, aujourd'hui même encore, ne considère pas la première communion comme un acte important ? Quels époux croient-ils leur union légitime s'ils ne constatent d'autorité un officier municipal au milieu quelques lambeaux du code civil ? Qui refuse de se découvrir respectueusement pour saluer un mort ? Qui ne regarde pas avec quelque vénération ces statues de plâtre un peu décolorées dans leurs niches, en songeant à certaines rues ? Il en est, à Paris, de la religion comme de la mère : on ne les voit tous deux que lorsqu'on veut les chercher. Comme la mère ne descend jamais dans la rue, on la choquerait les dissidents et glissent la circulation ; comme les prêtres paraissent rarement au public avec leur costume épiscopal, et vont au faîte pour la musique, on grimpe sur une tour, c'est à peine si l'on peut constater l'existence d'une religion privée de toute manifestation extérieure.

Durant la restauration, il y eut une protestation continue contre l'immixtion du clergé dans les affaires politiques. Tout individu porteur de l'habit ecclésiastique était impitoyablement qualifié de jésuite ; et les jeunes gens ne hantaient les églises que pour semer des pous fulminants sous les pas des missionnaires. Cette animosité, accrue par le pillage de l'archevêché, a fait place à des sentiments plus doux et plus affranchis de teintes considérables. Une réaction religieuse s'est opérée par degrés ; des hommes éclairés l'ont partagée, ont porté le catholicisme à sa juste valeur, on est, pour ainsi dire, entré dans la rue, mais sans rejeter avec dédain le fantôme qu'ils avaient pressé. On a fait le procès du xviii^e siècle, et il a été couronné du caennisme et de mensonge historique. L'opinion publique, plus active que la police, a mis à l'index le *Bon sens* du curé Musnier, le *Système de la nature*, du baron d'Holbach, et les hérésies des tribes du shahab de Feeny, tandis qu'elle accueillait avec faveur les publications religieuses. D'honnêtes gens, qui ne faisaient scrupule d'être de vote quand la dévotion ouvrait le chemin des honneurs, se sont réconciliés avec le clergé ; et il n'y a plus que les vieux libéraux qui croient en fanatisme des prêtres, sans hermetisme qu'à l'anthropologie des démocrates. Le vœu libéral se dit en prenant son café :

« Mon journal me signale avec raison les empiétements de plus en plus envahissants

du parti putré. Plusieurs curés de campagne ont ubanié le *Domine salvemur* avec les intentions les plus malveillantes. On a envoyé un évêque à Alger... c'est odieux. Ah! la congrégation travailleur sourdement : c'est, comme l'a défini M. Dupin, une épée dont la poignée est à Rome, et la pointe partout. Les prêtres...

Les prêtres au sont pas ce qu'un vain peuple pense;
Notre crédulité fait toute leur science.»

Puis il vint le Voltaire-Touquet, s'adort, et voit en rouge un jésuite qui lui menace de sa bénédiction.

FIN DE LA RÉVOLUCION

LA RUE OU L'ON NE MEURT PAS.



Il y a, dans la langue de Paris, une langue à part, des mots d'une profondeur inouïe, d'une énergie incroyable, frappés à l'estigie d'un vice ou d'une infirmité physique de ce grand corps, produits morbides d'une civilisation gangrénée, phénomènes immoraux d'une décomposition qui marche du centre aux extrémités : telle est cette expression usitée dans un certain quartier de Paris pour désigner une rue sans nom, et qui s'appelle la rue où l'on ne meurt pas.

On se figure d'abord une rue placée sous une latitude telle qu'aucun air méphitique, aucun miasme dangereux, aucun gaz délétère, n'y puissent pénétrer; une rue à l'abri des pannes foudrées et de leurs catastrophes, un douane contre le trépas, une assurance générale contre le décès, avec primes et dividendes; une rue éternelle, garantie viable à perpétuité, jouissant d'immunités mortuaires presque fabuleuses; une rue de l'âge d'or, domaine inviolable de la jeunesse, du la santé, de l'immortalité; une rue à être habitée par des princes, des rois, des grands hommes, des pairs de France, des grandes coquettes, ou des académiciens.

Il n'en est rien cependant.

Ce mot est, au contraire, une sorte de surnom, une exulte bouffonnerie, une imprécation blâmée, un anathème fulminé dans les termes d'un ironie sceptique, qui n'a du pendant dans aucun langage. Ce mot est à la fois cynique et insipide, sérieux et sevré, grave et facétieux. Il contient la révélation de vérités que la civilisation ubrite sous son manteau froqué; il est emprunté à l'argot du faubourg; c'est un blasphème lancé à la face du la richesse agéologique; c'est le titre d'un drame lugubre; c'est l'observation d'une phrase étrange, que le paria lui-même ne prononce pas sans frémir; c'est un *derdeau* clandestin qu'aucune municipalité n'enregistre jamais sous ses contrôles; c'est un titre qui l'on comprend, et qu'on rougit d'avoir entendu.

La rue où l'on ne meurt pas est située dans le faubourg Saint-Marcus. En jouignant

le littoral de la rue Saint-Victor, après avoir défilé de nombreux meandres dans des rues sombres et infectes, étroites et tortueuses, vous arrivez, préparé à subir toutes sortes d'ouïssions, dans un Paris triste et vagueux comme une salle d'anatomie : tous les sens sont affectés à la fois de sensations désagréables ; une espèce de frisson vous parcourt l'épiderme de la tête aux pieds ; l'œil est affligé de la mauvaise disposition des maisons et de l'encombrement de pauvreté que suppose un assemblage de masures destinées à représenter un des reffouloirs de la civilisation. C'est d'abord comme la page la plus lugubre de Jean Paul Richter. On prend son courage à deux mains ; et l'on entre dans la rue où l'on ne meurt pas.

Les habitants de la rue où l'on ne meurt pas sont petits, blêmes, ralengris, malingues et souffreteux. Ils n'ont qu'une souffrance d'existence ; ils vivent à peine, mais en revanche ils ne meurent jamais.

La rue où l'on ne meurt pas est à elle seule tout un poème, toute une Odyssée de choses immondes et innocentes. Villon, le premier poète français, habitait la rue où l'on ne meurt pas. Rabelais lui consacre tout un chapitre.

Dans la rue où l'on ne meurt pas, les allées sont sans portes, les portes sans serrure ni verrous, les fenêtres sont sans croisée, les maisons sans toit et presque sans propriétaire. Les vents s'y rugouffrent le nom, la pluie y tombe en plein jour, les voleurs n'y pénétreraient jamais que dans des vers honnêtes, celles de se reposer de leurs travaux du jour au de la nuit.

Jamais, au grand jamais, on n'a vu quelqu'un s'y arrêter un instant pour y mourir. Passer de la vie au trépas, dans cette rue privilégiée, serait violer la religion du pays, une tradition qui date de plusieurs siècles, qui content gardé pas des centaines de générations qui ne sont pas mortes dans la rue où l'on ne meurt pas.

Fidèle à ses habitudes nomades, la peuplade qui habite dans la rue où l'on ne meurt pas vit toutent menu dans tous les quartiers de Paris, conservant partout ses allures, son culte, sa physiologie pittoresque, une brabe toilette, des haillons pour vêtements ; elle vit à fleur de sol comme les cryptogames à fleur d'eau, et se nourrit, à l'instar du cloporte, des détritus de l'alimentation parisienne ; deux, trois, quatre fois par jour, elle remugasse sa récolte, compte combien il faut d'immondices pour faire nos pièces de trente sous, et poursuit sa course vagabonde à travers Paris.

Le Juif errant n'est pas plus pauvre que cette peuplade tout entière des bohémiques de Paris ; elle est immortelle comme lui. On ne connaît pas son cinquième ; on lui connaît seulement la faculté de se perpétuer d'âge en âge, sans égard aux lois qui régissent la matière. Le quartier est prodigieux à l'égard d'un autre : c'est à débrouiller toute statistique de Paris moderne.

La rue où l'on ne meurt pas est ainsi nommée parce qu, dès qu'un de ses habitants veut approcher la terre de son existence mortelle, il ne fait qu'un saut de son palais dans un hôpital. Recommandant son âme à Dieu, son corps au médecin de l'Hôtel de ce nom, il expire, plein de reconnaissance envers M. Mithyun. C'est ainsi que la rue où l'on ne meurt pas n'est affligée de la présence d'aucun corbillard. Comme assez complet des infirmités humaines, la rue où l'on ne meurt pas échappe à la plus saine de toutes. C'est une des curiosités de Paris moderne. En lui consacrant un article spécial, nous avons outre-passé peut-être les limites du possible et du permis ; et cependant il est vrai de dire que nous n'avons embrassé qu'une des faces de notre sujet. Les habitants de la rue où l'on ne meurt pas ne mourant pas tous à l'hôpital, que deviennent donc ceux qui vivent ailleurs ? Question difficile à résoudre, et dont le premier inconvénient est peut-être de ne pouvoir être posée.

L. ROUX.



L'ÉCOLE PRIMAIRE.

SCÈNES DE MŒURS

(Les jeunes élèves entrent en classe.)

RIPARTOU VOIX. — Ohé, les autres, ohé ! Filipo, ohé !
FILIPOT, *passant la tête à la porte.* — Qu'est-ce qui veut voir défilér la parade ? Vieu-tu voir la parade, Viuet ?
VIUET. — Et l'maitre ?
FILIPOT. — On y dit ça... y a personne chez nous... Vieu-tu ?
VIUET. — Ah beu, non ! tant pire.
FILIPOT. — Ah ! que t'es couvenu... J'y vas, moi.
VIUET. — C'est bon, ça va être dit au maître.
FILIPOT. — Oh ! y du pas, c'est bête.
VIUET. — Eh ben, donne-moi quelque chose.
FILIPOT. — Tiens, t'là mon couteau.
VIUET, *fuyant.* — Je le dirai tout d'même... Altripe !
FILIPOT. — Oh !... (*d'erie*) méchant glapin !... (*Il disparaît.*)
VIUET. — C'est moi qu'a un beau couteau.
ARISTOLE. — C'est moi qu'a un haubesein.
VIUET. — Fait-il son fier avec son haubesein... C'est ça que c'est beau un haubesein !
ARISTOLE. — Tu dis ça parce que t'eu us pas... Et ton couteau, donc ! T'là-t-il pas, parce qu'il a un couteau...
VIUET. — Veu-tu changer ?
ARISTOLE. — J'en finitiche... Et toi, veu-tu changer ?

VIVET. — Ah, qu'il j'en ai plein chez nous des chapeaux.

AYATON. — Et ton couteau donc, tu peux bien le garder.

VIVET. — Eh bien, changrons.

AYATON. — Ça y est.

VIVET. — Ohé, Zidore! voilà Tonnellier qu'a un chapeau de paille. Ohé c'hapeau! ohé c'e tte!

ZIDORE, sourrant Tonnellier. — Oh c'hapeau! oh c'coloquet! ohé, Bocquet, vois y donc son chapeau!

BOCQUET, reprenant Tonnellier. — Oh c' capet! oh c'est pif! nous allons t'y nous amuser.

TONNELLIER, grognant. — Lais-se-moi-donc-jean-quadle, toi.

ZIDORE, revenant à la charge. — Oh c'uez qui vous fait? Ohé, Mayeux!

TONNELLIER. — M'sieu!

Bocquet. — Ah! c'es capon, toi... Mayeux! Mayeux!

TONNELLIER. — M'sieu! m'sieu!

ZIDORE lui effondre son chapeau d'un coup de poing. — V'là pour toi m'sieu.

TONNELLIER. — Hi hi hi! Qu'est-ce qu'on va dire chez nous? hi hi hi!

ZIDORE. — Ah ben non, tain-toi, ça ne sera rien... Ne le dis pas, hein?

TONNELLIER. — Je veux le dire, moi. Hi hi hi! mon chapeau qui n'a plus de fond!

ZIDORE. — Nous sommes amis, tu sais, ne pître pas... Tiens, je t'vas donner quelque chose pour la peine... V'là un crayon rouge.

TONNELLIER. — J'en veux pas de ton crayon, j'veux un chapeau. Hi hi hi!

ZIDORE. — Tiens, v'là encore un bouton... Tu vois, c'est gentil, c'est en vrai or.

TONNELLIER, calme. — Nous serons amis, pas vrai?

VIVET. — Qu'est-ce que t'as dans son panier?

TONNELLIER. — J'ai du raisiné.

VIVET. — Donne-moi z'en un peu.

TONNELLIER. — Est-il guenlard donc, celui là! V'là pose Zidore; toi, t'auras rien, t'es trop guenlard; v'là ce qu' t'est de demander.

VIVET. — V'là ce que t'auras, toi (il lui donne un soufflet bruyant).

TONNELLIER. — Hi hi hi! M'sieu!

VIVET et les autres étouffent ses cris. — Ohé, le capon! Tu pleures, tu rages, tu manges ton fromage (ils entourent Tonnellier en lui faisant les cornes).

ZIDORE, monté sur une table. — Prêchis prêcha, la chemise entre mes bras, le bonnet sur mes cheveux...

Une voix. — M'eg'h vous, v'là m'sieu qui vient.

ZIDORE tombe du haut de la table en bas. — Relâ!

Les autres. — Bien fait.

ZIDORE. — Ça m'est égal, je ne m'ai pas fait de mal (il pince).



LE MAÎTRE. — Gare là-bas, si j'y vas! (*Il paraît à la porte : sensation marquée*)

TOUSSAINT. — Hi hi hi, m'sieu!

LE MAÎTRE. — Attends, attends, chenspaou... Je vas vous en faire du train, moi! (*Il rentre*)

TOUSSAINT. — M'sieu, hi bi, Vmet m'si kut...

LE MAÎTRE. — C'est donc toi, mazyard! (*Il lui détache une aigle à tour de bras.*) Et à genoux tout le temps de la classe!

TOUSSAINT. — C'est pas moi qui... hi hi bi? hu hu!

LE MAÎTRE. — A genoux!... obéïssé! Silence par là, où j'en vas faire autout... Ah! tu as une mauvaise tête! si moi aussi... Nous allons faire la prière... (*Tam-tam, bruit de hanches et de vent sifflant dans les punitives.*) J'vais déjà dit qu'on devait déposer la menagaille derrière la porte... Dorénavant je la confisque... pour Aïor... A genoux! (*Il fait le signe de la croix.*) *In nomine patris...* (*Avec un regard furieux à droite et à gauche.*) *Je t'vas aller cingler toi là-bas... In nomine patris...*

TOUSSAINT, d'une voix étouffée. — Hi hi hi!

LE MAÎTRE. — Qu'est-ce que j'entends? Silence! *In nomine patris...* (*Il lève la main pour un nouveau signe et la rabat violemment sur la nuque de l'élève le plus proche.*) Mais fais donc le signe de la croix, animal!... de la main droite... *In nomine patris...*

L'ÉLÈVE, d'une voix. — Chameu!

LE MAÎTRE. — Qu'est-ce que tu as dit?

L'ÉLÈVE, levant les épaules. — Pas moi, je ne dis rien.

VINET. — M'sieu, il vous appelle chameu.

LE MAÎTRE, avec impétuosité. — Ou un te demande rien, toi..., enfant de rien du tout, ver de terre (*il le secoue par les oreilles*).

VINET. — Holà! holà, c' est pas moi qui l'ai dit, c'est lui qui vous appelle chameu, cha-a-a-méou, cha-a-a-méou, où! où!

LE MAÎTRE. — Ah, les vermineux!... Vous voulez donc m'épuiser, vous voulez donc m'assommer? (*Il paraît hors d'haleine.*) *In nomine patris* et... il ouïque tu viens à cette heure, toi?

GALLOCHAT, entrant. — M'sien, maman a dit comme ça que je vous dise qu'elle avait dit que... que... elle n'avait pas fait cuire à déjeuner... et qu'il était trop tard.

LE MAÎTRE. — Retourne-y et tout de suite. Il est neuf heures.

GALLOCHAT. — Mais m'sieu... (*Le maître s'élançe après lui; il s'arête en criant.*) Holà, holà!

LE MAÎTRE. — *In nomine patris et filii et spiritus...* (*Gallochat rentre à quatre pottes; le maître s'élançe du nouveau, Gallochat disparaît. Le maître reprend.*) *In nomine patris et filii, et spiritus sancti...*

LES ÉLÈVES, son tous les tous du mêmelement. — Amen!

ZÉNON, après les autres. *Nata nique, exagérée* — Amen!

LE MAÎTRE, avec colère et les dents serrées. — Vain, vainet spiritus... In, Boquet, ici, seigneur, que je te classe un bras au deux... Je te ferai suivre, moi!

BOQUET. — Si, m'sieu, je suis... *Sonctus spiritus, sanctus...*

LE MAÎTRE, avec un mouvement passionné. — Je vais t'en donner sur les reins des *sanctus spiritus*... Apporte-moi ce que tu caches dans ta culotte.

BOQUET. — M'sieu, c'est mon déjeuner.

LE MAÎTRE. — Veux-tu?... (*Boquet lui met dans la main un cornet de métal.*) Vilain dégoûtant, tu ne l'auras pas ton déjeuner, sauvage!... La haine, la haine elle-même vaut mieux que vous, car au moins la haine... Mercenaires!... *Pénè, sanctus spiritus-de-je-de, incandu.*

LA MÈRE. — J'ai dit plus bas... Parlé-je ailleurs?

UN CAMELLO. — Cri-cri-en.

LA MÈRE. — Qu'est-ce qui souffre peu là? Je vas le souffler, moi.

YVES. — M'dieu, c'est chose qui m'empêche de réclier, avec son cri-cri... Il son l'ust d'ous lu doc... Féligu, nà!

LA MÈRE. — Qu'on m'apporte cet animal.

FELIX. — M'ieu, n'est pas moi, c'est lui.

LA MÈRE. — Apportez-moi cet animal, vous dis-je.

FELIX, un pleurn. — M'ieu...

LA MÈRE, impatiente. — Faut-il que j'aille le chercher?(*Felix se penche vers son banc. Yves vient déposer le grillon sur la table du maître.*) Pauvre bête... Bonheur, sans courage... Qui est-ce qui lui a introduit ce papet dans le corps?... Barbare... (à Felix) Seras-tu content si l'on t'en faisait autant?... Si vous profitez, savoyards, de ce que je vous montre... si vous écoutez, caneres (en appuyant): Jamais faire vos autres ce que nous voudrions pas qu'un uns fît... ça dit tout, ça... vu lie-a qu'ils ne savent qu'imprimer, ces *renégats*... il faut que je le doe, pour tourmenter, là, pour tourmenter à pleurn... Souffre, souffre si tu veux... Mercenaire que vous êtes... Un maître qui consacre sa vie à leur donner des soies, un bête innocente qui ne leur a jamais fait de mal... Tout jous est bon... ça leur est égal... Mais si petit qui sont un animal, il souffre comme vous. Ce papet, qui vous semble peu du chose, c'est comme une bête pour vous... Parce que ça ne se plaint pas, c'est-ce pas?... Surtout... ça n'en souffre pas moins... ça se plaint, ça crie, ça pleure, ça hurle comme vous... C'est vous qui n'entendez pas, bougreux... Pauvre bête... de lui ont coupé la tête... les cheupans... Rendez lui la liberté... tout du vin... (*On jette l'insecte par la fenêtre.*)

TOURNAI. — M'ieu, Zidore m'appelle oyrou.

LA MÈRE. — Silence!... Vous vivez vu par l'évangile de ce jour combien il est difficile...

TOURNAI. — M'ieu, Zidore m'a donné des taloches.

LA MÈRE. — Silence!... Vous venez de voir peu l'évangile de ce jour...

TOURNAI, à Zidore. — Ah ben! fume, toi, je n'jouis plus... M'ieu!

LA MÈRE. — ... Combien il est difficile...

TOURNAI, allant à lui. — M'ieu, Zidore ne fust pas de me donner des grandes pichottes sur le nez.

LA MÈRE lui assène un soufflet. — (*En appuyant sur ces mots*) De par-dou nen-les-of fen-ses... Tieu, viridine, et à guenou!

TOURNAI. — He hi hi!

LA MÈRE. — Vous vivez vu par l'évangile de ce jour combien... Mais ils ne savent rien, les caneres... et je m'épaise (il toussu) hum! hum! hum! (rioteux amers). Vous voulez donc m'avoir les poignons, misérables... Ils veulent m'assassiner... Ah! mon Dieu! (*Il essuie quelques larmes.*) Vous apprendrez l'évangile suivant... Nous devons avoir fini à la Fête-Dieu... Un par jour, comme ça... Passons à la doctrine (il prend un livre). Le même Nestor répond... en ces termes aux emoyés. Je te vas froter les épaules, toi, là-bas, va-tu-pede.

UN AUTRE, écrivain. — Frot-tur-les-é-pau-lus.

LA MÈRE. — Tu écri ça, toi, ignare!... Tu me confonds avec Félicon (souriant). Ça n'est pas mauvais... pauvre Félicon! (*Il dit*) Dans le climat du l'heureux Béligu... Je ne sais plus où j'en suis... Le même Nestor...

ASTOR. — M'ieu, voulez-vous me tailler ma plante?

Le *maître*, avec intention. — Monsieur, je ne suis pas un tailleur. (Riser bruyant. Le maître, avec un sourire de satisfaction à drus réprimé, reste quelque secondes sans parler.) Heu, heu, heu! (Il reprend) Dans le rhumat de l'heureux... Non, ce n'est point cela... le vieux Vertot répond..., virgule, aux rayons, virgule, du roi d'Itaque, deux points. Sous point d'admiration... (Fiert donne ranc moif au violent roufflet à Tonnellier, prôché sur son papirr. Stupéfariou.)

Voir. — M'sieu, Tonnellier!... y me donne des calottes.

Le *maître*. — Ici, Tonnellier.

Tonnellier, oppressé. — M'sieu, c'est lui.

Le *maître*. — Ici,brigand.. faut que ça soit bien sérieux, tu... (H'iruposte pur sur oreille.)

Tonnellier. — Ruli! holi!... honooli! (Furieux) Grande bête, nà!

Le *maître*. — Je t'excuse, misérable... Tu es donc un fêlé... Tu es donc né pour le tourment des humains... On aurait dû t'éteindre en naissant... Si j'étais ton père... mais les parents... c'est si indulgent... Je ne suis plus ça j'en suis sûr. Dans le rhumat de l'heureux Bétique... Savoyard!... (Madame Gallochat entre avec son fils.)

M^{me} Gallochat. — Mande bien jardon, moulu Desvergettes, saur vous dérangé.

Le *maître*. — Comment, madame? Je suis enchanté de l'occasion qui me procure ..

M^{me} Gallochat. — L'pèit est revenu chez nous qui dit: Le moulin m'a grondé; attends, que j' dis, j' vas voir, ça m' sera rin; il n'omat pas revnu comme ça tout seul.

Le *maître*. — Oh! madame, quel raffautillage!... Vous avez eu tort, Gallochat; pourquoi n'avez vous pas, mon pèit rami?

M^{me} Gallochat. — Tu vois, pèit, moulu est bon... Vous savez, quel fois il sont pas fâchés d'aller comme ça courir... Oh! mais, que j' dis, j' vas t'y ramener, j' var y parler au moulu..

Le *maître*. — Madame, je suis enchanté de l'occasion ..

M^{me} Gallochat. — Y r pas de quoi, moulu Desvergettes... Allons, pèit, ôte ta tasquette; v'là ton panier, va rver tes petits camarades, et profite... C'est-il sage, c'est-il savant tous ces petits messieurs?

Le *maître*. — Heis, bien merci, je n'ai point à me plaindre, ça va, ça va.

M^{me} Gallochat. — Oh, dame! c'est pas tout des roses; s'engneur Dieu, qu'on doit avoir quirt fous du mal d'aur vo' état...

Le *maître*. — Mais, comme ça... Il faut des soins.

M^{me} Gallochat. — Allons, à revnu, moulu Desvergettes; excusez bien.

Le *maître*. — Commis, madame, c'est moi qui... (Elle sort. A Gallochat, d'un ton dur.) Vein-tu m'ouvrir ton livre tout de suite, garurment! (Gallochat fait un mouvement pour rejoindre sa mère.) Veux-tu rester là, drôcle! (Il le repousse sur son banc d'un coup de poing.) Hum, hum, hum! aif... Dans le rhumat de l'heureux Bétique... Bon, bon, continuez là bas, c'est fort bien

Bocquet, frappant Adore. — A toi le dernier.

Zozette, frappant Rocquel. — C'est toi qui l'as.

Bocquet. — C'est toi, et rut, et rut!



ZIDORE. — Et toi, et toi ?

LE MAÎTRE. — Attendez, je vais me mettre de la partie. *(Bocquet et Zidore poursuivent sous le hour, et se frappent à tour de bras en se fuyant. Le maître les poursuit.)* Ici !

ZIDORE, à Bocquet. — C'est toi qui l'as le drux.

BOCQUET. — Zut, c'est toi. *(Le maître les ramène au collet. Ils continuent de se frapper l'un l'autre.)*

LE MAÎTRE. — Ah ! débalois ! *(Ils se croisent par les cheveux.)*

ZIDORE. — C'est toi qui l'as.

BOCQUET. — C'est lui, lui !

LE MAÎTRE, hors de lui. — A genoux, et au pain sec sous les deux ! *(Ils se mettent à genoux.)* Les savoyards ! *(Il reprend son hère.)* Dans le rhinot de... *(Zidore, rampant sur les pieds et les mains, frappe Bocquet et lui dit : C'est toi ! Bocquet, de même : C'est toi ! Ils se rapprochent et se frappent de nouveau, le maître s'écarte.)* Ce ne sont pas des enfants, ce sont des bêtes féroces... Vieux ici, toi *(il les sépare)* ; et vous me le payerez bien tous les deux.

BOCQUET BOU, et tirent la langue. — Ohé ! Zidore, pti, pti, c'est toi qui l'as.

ZIDORE. — M'men... j'vas y dire ce que tu sais bien *(Bocquet lui fait les cornes)*. M'sur ! vous ne savez pas ce que Bocquet a dit... Il a dit comme ça que madame s'en va sur le carré noir de la maison qui joue de la flûte... et même qu'elle y a donné quatre sous pour qu'il ne le dise pas.

BOCQUET. — M'men, l'écoutez pas, c'est pas vrai... kh beu, zoi, j'vas y dire ce que j'ai dit aussi.

LE MAÎTRE. — Silence, vipères !... Vous portez le trouble et le déshonneur jusqu' dans vos familles.

BOCQUET. — M'sieu, c'est pour eux ce qu'il a dit... Il a dit comme ça que madame va dans le jardin avec le professeur de dessin...

LE MAÎTRE. — Silence, vous dis-je...

BOCQUET. — J'vas vous le dire à l'oreille... Il a dit comme ça que madame... *(Le reste plus bas. Le maître laisse tomber sa tête dans ses mains. S'élève. Il se relève.)*

LE MAÎTRE, à Bocquet. — Mon Dieu ! quelle épreuve ! Je n'y survivrai pas. *(Explosion.)* Sortez d'ici, allez rejoindre les parents coupables qui vous ont donné le jour. *(Il pousse Bocquet jusqu'à la porte. Sentation. Il revient à sa table. Les élèves sont dans la stupeur. Quelques-uns courent et font des grimaces.)* Messieurs, après ce qui vient de se passer, je me vois forcé d'interrompre la classe ; vous pouvez vous retirer.

VOIX D'ÉLÈVES. — Merci, m'sieu... bien bon, m'sieu

M^{me} DESVERGETTES, entrant avec Bocquet. — Pourquoi donc que tu chasses r'petit, les vergentes ? il se débale, r'pauvre enfant.

LE MAÎTRE. — Il vous appartient bien de prendre sa cause en main !

M^{me} DESVERGETTES. — Tiens, qu'est-ce qu'il y a donc ? qu'est-ce que t'a donc, m'men ?... Il a donc été bien méchant, Bocquet ?

LE MAÎTRE. — Sors d'ici, malheureuse... Tu me le fais dire devant tes enfants

M^{me} DESVERGETTES. — Ah ça, dit donc, toi, tu m'ennuie pas mal.

LE MAÎTRE. — Vous n'avez pas de honte devant ces introuvables ! faut-il que je m'explique ?



M^{me} DESVERGETTES. — Esquique-toi, qu'est-ce que ça me fait? c'est que tu vas voir, hm... à la fin!

Le MAÎTRE. — Viens donc, malheureuse, viens par ici. (*Il l'entraîne dans la pièce voisine. Bocquet s'esquive; on entend des cris, une dispute, des sanglots étouffés. Pendant ce temps-là, le maître se repose et s'apaise sans frein dans l'école. On danse sur les tables, on escalade les bancs, on décroche les cadres.*)

Vient, sur un banc. — Promenons-nous dans le bois, tantôt que le loup y est pas... loup, y es-tu? (*On entend pleurer madame Desvergettes.*)

ZÉROÏTE. — Ça y est-il de s'en aller?... le maître l'a dit.

COEUR DE JAVES ET DE CÉSARS. — Trou la la, le postillon de Longjumeau, trou la la la la, le postillon de Long (re-tre-hou) jumeau!

Les MAÎTRES, riant, échevelés. — L'entend-elle... Ils profitent des affreuses circonstances...



(Madame Bocquet entre avec son fils.)



M^{me} BOCQUET. — Bon le bonjour, monsieur Desvergettes, il me paraît que ces petits jeunes gens ne sont pas gentils.

Le MAÎTRE. — Ah, de moi! ou s de la peine, il faut des sous.

M^{me} BOCQUET. — Je vous ramène l'petit, qu'est ben fâché!

Le MAÎTRE. — Madame Bocquet, vous savez ce qu'il m'en coûte; mais votre fils s'est conduit...

M^{me} BOCQUET. — Je n'sais pas ce qu'il a fait, mais l'petit petit, il en est ben fâché; il en a vu encore les yeux tout rouges, quoi!

Le MAÎTRE. — Madame Bocquet, il m'est impossible... de tranquillité, le repos de ma maison en dépendent.

M^{me} BOCQUET. — Eh ben, c'est bon; si vous le prenez comme ça, j'le retirerai, v'là tout. C'est des francs d'économiste, Heu, mou Dieu, qu'est-ce qui vous a donc fait?

Le MAÎTRE. — Ce qu'il a fait? (*Il lui parle longtemps à l'oreille. Madame Desvergettes s'approche.*)

M^{me} BOCQUET. — Ah, ah... d'aise! Après ça, vous savez ce qui c'est que les enfants. Il aura dit ça sans penser. Faut pas y en vouloir. Je croie bien que vous avez trop de raison tous les deux pour faire attention à une chose que dit un enfant.

M^{me} DESVERGETTES, les yeux rouges. — Non! Ben si, v'là pourtant comme monsieur est.

M^{me} BOCQUET. — Les enfants, ça j'comprend, et v'là tout. Au surplus, je puis vous répondre que Bocquet ne le dira plus, il me l'a promis, il en connaît la conséquence... Allons, petit, c'est arrangé; demande pardon à M. et M^{me} Desvergettes, et dis-y que tu ne le diras plus. (*Bocquet roule sa cigarette entre ses doigts.*) Peux-tu voir, pas plus de méchanceté qu'un mouton; allons, petit, M. Desvergettes se pardonne... C'est ce pas, M. Desvergettes?

M^{me} DEVERGETTES, *jetaut ses bras au cou de son mari*. — Allons, mini, pardonne!

La M^{re}. — Puisque vous le voulez... Va l'ameur, mon petit ami.

M^{me} BOCCUET. — Ah! voilà qu'est bien! il sera sage, j'en réponds... Vous ne diriez pas, madame, madame, ça me fait toujours d'effiettes raccommodages... Notre comen' enfants comme ça... Bien obligé, M. Devergettes.

La M^{re}. — De rien, madame Bocquet.

M^{me} BOCCUET. — A revoir, madame. (*Elle sort.*)

La M^{re}. — Mes enfants, je suis indisposé, je vous donne congé.

Les ENFANTS. — Merci, monsieur, merci. (*Sortent empressés et bruyants de l'école.*)

En. 0.



L'AMI D'UN HOMME CÉLÈBRE.



AVANTAGEUX il est doux et honorable d'être adous dans l'intimité d'un de ces hommes distingués par leur mérite, dont le public s'entretient de loin; mais cette faveur a bien aussi ses fâcheuses compensations: c'est une douceur particulière qui trouble singulièrement les rapports généraux.

Le moindre mal de l'ami d'un homme illustre est de s'effacer d'abord complètement derrière l'intéressante figure de son patron. Il perd sa valeur propre et son intérêt; on ne le compte plus pour rien, il n'est plus que le excentric d'un monument, le corne d'une bête rare, le livret d'un musée. La plus simple politesse fouille; pleine de conversation et d'égards personnels; on ne le salue point, on ne lui demande plus l'état de sa santé, on le feuillette comme une biographie. Il rencontre quelqu'un au détour d'une rue:

« Eh bien, mon cher, comment va Y. ? »

— Assez bien.

— Que fait-il ?

— Je ne sais.

— Vous ne le voyez donc plus ?

— Si fait.

— Il ne travaille pas ?

— Faites excuse.

— A quoi donc ?

— Il ne le dit point.

— Même à ses amis ?

— Apparemment.

- Je l'ai rencontré ce matin.
- Ah ! ah !
- Toujours gros et gras.
- Il est vrai.
- Comment diable ne maigrit-il pas ?
- Je me le demande.
- Il serait beaucoup mieux.
- Je le crois.
- Il a l'air de l'esprit.
- Certes.
- Je le crois bizarre.
- Il se pourrait.
- Au revoir, mon cher.
- Vous êtes très bon.

Le même homme se présente dans un salon, il se fait un grand silence, on lui prête attention, mais on s'est pas lui que cela regarde.

« Parbleu ! voilà monsieur qui vous regarde là dessus.

- Qu'est-ce ?
- Nous parlons d'Y.
- Quel, monsieur connaît Y !
- J'ai cet honneur.
- Est-il vrai qu'il va se marier ?
- On en parle.
- C'est bien digne de lui.
- Comment l'entendez-vous ?
- C'est qu'on le dit bien original.
- On le dit, c'est vrai.
- Est-il possible qu'il aime tant les chevaux ?
- Oui, monsieur.
- Et qu'il est toujours entouré de chiens ?
- Oui, madame.
- Comment s'habille-t-il cher lui ?
- Comme tout le monde.
- Vraiment !
- Oui, monsieur.
- A quelle heure soupe-t-il ?
- Le soir.
- Et puis il se couche ?
- Quelquefois.
- Quel caprice ! il étonne la nuit ?
- Peut-être.
- On m'a conté qu'il ne mangeait que des raves ?
- On s'est trompé.
- Que son cabinet était recouvert de caoutchouc ?
- Il n'en est rien.
- Qu'il se costumait en hongrois ?
- Balivernes.
- Qu'il avait des cheveux d'une déesse ?

- Cela n'est point vrai.
- Qu'il doimat dans un humas ?
- Je ne l'as point vu.
- Qu'il émit sur le point de perdre la vue ?
- J'espère que non.
- Qu'il éuit menacé d'aliénation ?
- Point que je sache.
- Qu'il se faisait servir par des nègres ?
- Rien n'est plus faux.
- Qu'il avait une caute de cent mille écus ?
- On exagère.
- Qu'il éuit beau comme Antinous ?
- Ou le flûte.
- Faut comme un crochejeu ?
- Ou le déurgre.
- Qu'il mettait parfois des habits d'un autre sexe ?
- Quel eufantillage !
- Qu'il fumait de l'opium ?
- Je ne le crois pas.
- Qu'il néglige sa mise à dessin ?
- Ce ne sont que calomnies.
- Qu'il tousse à grand honneur d'exceller au bolboquet ?
- Allons donc ! Y, a trop d'esprit pour laisser courir ces puétilités.
- C'est égal, ces hommes de talent sont d'étranges animaux.

De l'ami, pas un mot. Les gens qui l'interrogent ce soir ne se souviendront plus de sa voix ni de sa figure. C'est un concierge qu'on questionne en passant. Mais c'est peu de chose que ces fadaies indifférentes : viennent ensuite les haines, hautes politiques, hautes littéraires, haines jalouses et inexplicables de la foule pour tout homme qui sort de ses rangs, dont l'ami seul soulève les susuts. Tel qui ramperait peut-être devant l'homme célèbre ne se fait point scrupule d'en dire cent injures devant son ami. Celui-ci se croit obligé de le défendre. Le voilà, bon gré mal gré, bataillant et disputant à tout propos avec des sots et des insolents ; et où cela ne peut-il pas le conduire ? Un homme à cheveux gris s'écrie dans son coin :

« Il faut avouer que cet Y. est un drôle bien impertinent.

- Pourquoi cela ?
- Vous n'avez pas lu sa dernière sottise ?
- Ah, monsieur !
- Fraichement c'est digne de Bédère.
- Je ne vois pas cela.
- Un homme sans idées et sans mœurs !
- Ah, monsieur !
- Un faquin qui ne sait point sa langue.
- Doucement !
- Un maniaque qui rêve des choses monstrueuses.
- De grâce !...
- Un misérable qui se vendrait pour vingt-quatre sous.
- Je ne saurais souffrir ces propos.
- Ah ! monsieur est l'ami de cet humas !

- Je m'en fais gloire.
- Je ne vous en fais pas compliment.

L'homme célèbre est encore un prétexte commode à toutes sortes de marchands propos dont on espère déchirer personnellement l'ami lui-même : l'insulte qu'on n'oserait lui jeter en face, on la lui décoche sûrement sous cette fausse adresse ; il est vulnérable sur tous les points du talent, de la renommée et du caractère public de l'homme illustre. Il cause d'aventure avec un de ces marchands de badaudisme qui sont toujours à la piste d'une parole désolée et qui sont pourtant trop lâches pour la risquer à découvert.

« Votre ami Y. vient de faire un bien mauvais fire.

- Cela m'étonne.
- Vous ne l'avez pas lu ?
- Pas encore.
- Cela est pitoyable.
- Vraiment ?
- C'est à dire qu'on se demande comment lui, Y., a pu faire une chose pareille.
- Voilà qui est fâcheux.
- Au reste, il hait tous les jours.
- Il n'aurait pas cru.
- J'entendais dire fort à un homme de mérite qui s'y connaît que décidément il n'avait aucun talent.
- Ah, bah !
- C'est une réputation faite à coups de journaux.
- C'est trop dire.
- Expliquez-moi donc, vous qui êtes son ami, comment il peut faire des ouvrages de cette force.

- Je ne sais si cela est vrai.
- En vérité, vous qui êtes son ami, vous devriez lui faire vos représentations.
- Je ne me le permettrais dans aucun cas.
- C'est qu'enfin cela ne se conçoit pas, etc. etc. »

L'homme célèbre essaie d'assurer au revers, une chute au théâtre, un livre qui n'en pas goûté, un tableau qu'on critique, ou même une perte d'argent qui a donné lieu à quelque bonne calomnie. Le même interlocuteur attend l'ami, la face rayonnante.

- « Ah bien ?
- Plais-t-il ?
- Que dites-vous de cela ?
- De quoi ?
- Votre ami ?
- Ensuite.
- Cette pièce touchée, soufflée à l'entrance ?
- C'est un malheur.
- Il n'est point mort de honte ?
- Il se porte assez bien.
- C'est de l'effronterie !
- Pourquoi ?
- Il paraît que c'est une horrible débâche en cinq actes.
- Oh !
- Qu'il n'y a ni cœur, ni esprit, ni talent, ni vergogne ?
- Je ne trouve pas.

- Qu'il y prête le meurtre et le vol?
- Ce n'était point son intention.
- Ses vers sont d'n point.
- Je les trouve fort bons.
- Enfin c'est une monstruosité.
- Je ne pense pas.
- C'est l'avis de tout le monde.
- Ce n'est pas le mien.
- Cela se conçoit, vous êtes son ami.
- Ce n'est point ma raison.
- L'indignation a été générale.
- On en reviendra.
- *Votre pauvre ami n'avait pas besoin de cela*
- C'est vrai.
- On le dit déjà si déconsidéré.
- C'est faux.
- Il y a des choses prouvées, et je ne comprends pas, pour ma part, que vous conti-
- nniez à le voir.
- C'est que des choses ne sont pas prouvées.
- Quant à moi, je suis fâché de vous le dire; mais je ne voudrais pas qu'on me en-
- contrât avec lui.
- Vous savez, les mauvaises opinions; il en dit peut-être autant de vous.
- Il va sans dire que ce diffamateur futilbond se vanterait toute sa vie à ses petits enfans
- d'avoir offert une prise de tabac à l'homme célèbre dont il parle.

R. OURLIAC.

LE NOUVEAU PARIS.

Les quartiers neufs, qui s'élèvent à la voix des architectes comme des pa-

lais magiques sous la baguette d'un enchanteur, donnent aux rues que

protège sainte Marie de Lorette une physionomie étrange et pleine d'iri-

gularité. Ces rues sont si pressées de vivre, que beaucoup ne se demeurent pas

le temps de grandir avec mesure; elles font comme une troupe d'enfants

éparpillés dans un jardin: elles occupent les nues sur les entres, et se

volent quelques toiles de terrain à la sourdine, aux dépens de la régularité. Quinque

toiles jeunes encore, et à peine nées d'hier, plourents sortillent et rampent en serpentant

comme leurs vieilles grand'mères d'entre-Seine.

Les unes, blanches comme des cathédrales, étaient tout un côté de maisons qui ouvrent toutes grandes leurs fenêtres au ciel, fort étonnées de ne point voir de vas-to-vas; d'autres échelonnaient les leurs comme des sentinelles; dentelées de pierres en saillie, leurs fils, en balcons dorés, attendaient que des visiteurs vécurent sous leur existence à la leur par les liras du ciment et du moellon. Ce n'est plus la ville, et ce n'est pas encore la campagne; derrière ce charmant square où une fraîche fontaine pleure entre quatre hôtels qui ressemblent à des villas italiennes, les rues prennent un aspect solitaire et muet.

Les voitures y sont rares; les chiens, dépaysés, rôdent en flâtrant la terre; de grands chantiers arment leurs solitudes peuplées d'escadrons de pierres brutes, de bauxils de soliveaux, de caudelles de bûches, de pyramides de briques. Le rideau frissonnant des arbres vult de profonds jardins où l'herbe épaisse et verte pousse comme aux champs.

Çà et là les trottoirs disparaissent subitement, et le bonnet municipal fait place au gazon idyllique; le suisse civilisé et entretenu aux dépens de la caisse publique s'efface devant l'ornière primitive, qui rareule de travers et est à la disposition des charrettes. Des peatres se prolongent de droite et de gauche sur une étendue de vingt ou trente mètres, fermées de cloisons verticales. Parfois l'un du pèlerinage égaré dans ces contrées hyperboréennes y découvre un âne dormant à l'ombre d'un bâton, après avoir tenu plusieurs fois la largeur de sa langue de lueur peralente.

Un *Tigre* du deuxième arrondissement fume dans un foin, en regardant passer les *Médicis* qui rentrent par la barrière Blanche en fraudant l'octroi.

À l'horizon, les moulins de Montmartre, ces éternels moulins qui vivaient déjà du temps de Clovis, et qui vivront encore quand Paris ne sera plus, tournent au sommet de la colline avec une solennelle gravité.

Le palais Bodinelli, avec ses cuisines qui feraient vivre le royaume de Monaco, se prélassait au milieu de ses arbres et de ses pelouses, comme un jeune pacha après dîner; il se chauffait au soleil et se laissait reposer ses fourneaux, ses cheminées, ses chaudières, jusqu'au jour où il plura à la spéculation, cette fée du dix^e siècle, de les démolir ou de les rallumer. Partout, dans les rues adjacents, s'élevaient des maisons qui affectaient toutes les formes architecturales: c'est là où une villa renaissance où la pierre, couronneuse et feuillée, ondule en arabesques, se ploie en festons capricieux, se courbe sous le ciseau intelligent qui la pétrit et la fait d'épaisseur en fleurs, grimacer en figures, s'arrondir en colonnettes frêles et dentelées; plus loin, l'ogive entr'ouvre son arc élané vers la porte étroite; le treillis couronné des croisées, des gargouilles rampent à l'angle des toits, les rayons joyeux du soleil s'éparpillent en jets de flamme sur les vitraux colorés; et, dans de petites niches, de bienheureux sauts de pierre semblent peindre en attendant le ciel. Un jardin où le lilas fleurit sépare la maison gothique du péristyle grec; un ail-de-bœuf régence regarde curieusement entre deux colonnes corinthiennes.

C'est un congrès de pierres qui représentent tous les ordres et tous les systèmes.

La Nouvelle Athènes est certainement l'endroit du monde où il se consomme le plus de moellon et de briques; elle sape ses environs pour y transporter du plâtre et de la chaux: Montmartre y passera tout entier. Les rues de ce quartier là parcourent tout l'échelle de la croix; les unes, en petit nombre, ont atteint l'âge d'or; plusieurs sont à peine adultes; beaucoup sont encore en enfance: il en est deux qui sont au berceau; elles ont, il est vrai, reçu le baptême municipal, mais elles n'ont pas. L'une est la rue Bour-
sault, qui se compose d'une maison et d'une enseigne; le reste de la rue est occupé par de vieux arbres abattus, des laides incultes et des marécages où fleurissent en paix d'innombrables colonnes de renaissance; l'autre rue a le doux nom de *Léonie*. Le voyage à la re-

cherche du passage du nord-ouest est au jura d'enfant auprès du voyage à la recherche de la rue Léonie; cependant ceux qui ont fait nos études approfondies de ces régions-là placent communément la rue Léonie entre la rue Chapal, qui n'est pas finie, et la rue Bournaul, qui n'est pas commencée : elle est représentée, sur le plan de Paris, par un champ de légumes.

A sept heures du soir, ou dirait un vilain mouet : le silence s'est entre le bacêtre Blanche et le place Saint-Gumex; le roulement des omnibus trouble seul la silence, et cependant jamais population ne fut si aussi muette ni aussi bouyante que celle qui demeure dans les pays transocéaniques.

Elle se couche tard et se réveille bien plus tard encore; elle voit se lever le lune, mais jamais le soleil; elle chante, jase, écrit, pense, et cherche le plus qu'elle peut à embellir le court repos de la vie.

Maintenant que nous avons esquissé la physiologie du quartier, il nous reste à tracer celle du ses habitants. Après les rues, la population; l'homme après le pierre.

Il peut se faire un jour qu'il y ait disette de moellons à Paris; la banque pourra faire défaut, mais le locataire jamais. Quelle que soit l'activité des métiers qui taillent, éparrennent, fondent et bâtissent, comme si leurs tenelles avaient les privilèges de la lyre d'Amphion, ils ne peuvent arriver à satisfaire l'éternelle inquiétude des émigrants qui remontent la rue LaFille, et secouent, sous la péristyle de Notre Dame-de-Lorette, la poussière du boulevard.

Tandis que les maisons grimpent au ciel de toute la hauteur de leurs six étages, dans l'espace de temps que met un vaudevilliste à naître, depuis le premier escalabourg jusqu'en dernier couplet; lorsque les échafaudages se dressent encore contre la façade, déjà, depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux mansardes, l'impatient population étouffée de force sous les toits humides et couverts.

Des rondsins habillards du jolies femmes, modestes, figurantes, coryphées, estrées, prennent possession de la maison calquée d'assaut; quelques officieuses d'empouant au hasard des appartements abandonnés en milieu du pillage; bientôt d'étage en étage flottent des rideaux multicolores, qui laissent entrevoir les têtes souriantes de Romee aux Manches maues, qui ne veulent pas la mort des Chérubins bantou de la civilisation parisienne.

A midi, les jalouses glissent une leurs cordons soyeux; les pensionnaires croissent leurs prudentes rainures; les stores tombent sur les balcons, et toutes ces charmantes pécheuses apparaissent entre les fleurs de leurs jardins suspendus.

Alors mille conversations hiéroglyphiques, mille confidences où le télégraphe est admirablement plâtré par la geste, la regard, la pose, le sourire, s'échangent d'étage en étage, de balcon à balcon, de une à une, et des trottoirs aux entresols. Le vent emporte les rayons de la nuit, et les éparpille çà et là; ils volent du fenêtres au fenêtres, et, de chute en chute, tous finissent par tomber dans la loge du portier, où ils éclatent. Je ne sais pas de plus grand indigne que le vent.

Beaucoup de maisons de la Nouvelle-Athènes, hautes comme des auberges, longues comme des hôtels, semées du caravansérails aux turbans nomade qui vivent à la surface de Paris, et les donnent sa pittoresque qu'onduum du plaisir, de nouvelles et d'insouciance.

Si les nymphes du Calypso abondent en nord de la Vierge de Lorette, les artistes non plus n'y manquent pas. Tandis que du rez-de-chaussée un billot doux pousse la fente sur les brodequins d'une femme de chambre, un feuilleton vult en monde à l'entresol; la nœmisme d'un écrivain en célébré au troisième par le fumée d'une pipe traquée, qui soumise vers le cul en spirales bleues comme les parfums du sacrifice. Une poème intime

s'évoque des mandards, et, si nous prêtes bien l'oreille, peut-être entendrez-vous même les notes perlées d'une barcarolle buédu, chantée au premier par une blonde élève du Conservatoire.

Ru vous arrêtez pas à considérer l'équipage splendide qui stationne à la porte : c'est le coupé d'un prince russe qui protège les arts, et témoigne le plus vif intérêt à la *prima donna* anonyme qui, tout en attendant sur la clef d'ut, a trouvé celle de son cœur.

A l'ombre d'un pot du giroufle, des jasmurs Corydons, un robe de chambre, joute sur le cornet à piston des contredanses de Musard; les Galantes en peignoirs fuient sur leur balcon, et, bien qu'elles n'aient pas la Virgile, elles n'oublient jamais de retourner la tête en se caucant à demi sous les molles ondulations de leurs rideaux de soie.

Qui le pourrait croire! C'est au quartier de Notre-Dame-de-Lorette que fleurit l'églonnie, qu'on croyait morte depuis M. du Florian. Baphua et Glacé, Myrtil et Phéba, vivent encore entre le cap ou démolition de la rue des Martyrs et le promontoire de la rue Fontaine-Saint-Georges; ils crevent depuis les trois vitres de pierre de l'église jusqu'aux frais onirages de Taffel. Celles-ci sont nées à l'Académie royale du masque; ceux-là sont peintres ou vaudevilliers; mais au lieu de pommes et de lan caillé, ils mangent volontiers des salmis de bécasse arrosés du vin de Bordeaux.

Au crépuscule, quand les dernières flammes du Phébus s'éteignent aux angles rouges des toits, vient l'heure de l'émigration: les papillons des rues circuvacantes quittent leurs divans parfumés; ils secouent leurs écharpes brillantes et veloutées comme des ailes, et prennent leur vol vers la ligne des boulevards, cet équateur de la civilisation, où le soleil de la mode fait éclore tant de resplendissantes merveilles.

Un dernier coup de pinceau tombe sur la toile habouillée, un coup de crayon sur le dessin esquissé; le feuilleton meurt à sa dernière colonne; le vaudeville rentre dans le tiroir à l'état d'embryon; l'ode ploie ses strophes; le ballet doux se caubète sous l'enveloppe saturnée, et la population s'épanouit au soleil. Où va-t-elle? partant où il y a quelque plaisir à espérer, du bruit et du la foule.

Puis elle remonte par couples solitaires aux heures mystérieuses qui sonnent après minuit. Alors la plus charitable hospitalité s'exerce du toutes parts: la rue de Bréda ouvre ses portes à la rue de Navarin, la rue Larocheboucauld prête un asile temporaire à la rue Figeac, et tout devient silence et ténébres.

A ACHARD



LE DÉCROTTEUR.



Le décrotteur française habite indifféremment toutes les parties du territoire arabe. C'est un être nomade et qui n'a de préférence marquée pour aucun lieu, pas même pour la mesure où il est né. On le trouve dans toutes les villes de nos quatre-vingt-dix départements, et jusque sur les bateaux à vapeur qui sillonnent nos rivières. Il est entré à Alger à la suite des héros de juillet, six mois après la conquête, sans coup feindre. Au besoin, il irait s'établir dans la Nouvelle-Zélande, mais il faudrait se dispenser de le tatouer, et le laisser vivre à sa guise, ôbre, flouer, se chauffer au soleil, et se baigner sans caleçon dans la mer. Il est chrétien, à peu près comme la majorité des Français, si on l'a baptisé, ce n'est pas sa faute; donnez-lui un écu, il se fera Turc, même juif! Pour lui, rien n'est vrai ni bas, excepté les pièces de deux sous avec lesquelles on a du pain, du vin, des oignons, des œufs rôtis, du cervelat, un gîte pour la nuit, des habits de rennort, du rirago, des brasses, une boîte, un cadenas pour fermer la boîte, et une casquette de peau de chat. Tout le reste n'est que mensonge, vanité, abomination. Les chevaux, les calèches, les fiarres, les omnibus, les coucoux eux-mêmes et les trouvoirs de bitume sont des créations sataniques imaginées pour faire mourir de faim le décrotteur et ses petits. C'est là son opinion politique; il n'en aura jamais d'autre.

On distingue trois variétés de décrotteurs, à savoir: le décrotteur de petite ville, le décrotteur de grande ville et le décrotteur païssen. De nouvelles lieux marquées se parent les trois espèces, et, malgré l'identité du nom qu'elles portent, il est impossible de les confondre.

Le décrotteur de petite ville est un homme assez bon enfant. Il a été attaché d'abord à une troupe de saltimbanquiers ou à un marchand de thé de Suisse, en qualité de *grosser caisse* ou de *chapeau chinois*. Il vint dans la petite ville qu'il habite aujourd'hui à l'époque de la fête patronale de cette petite ville. Sa bourse était, malice et réjouir, plus enlevé-champ aux fumeurs de l'endroit. Ils avaient justement besoin d'une *grosser caisse* ou d'un *chapeau chinois* pour compléter leur orchestre; ils lui firent des propositions, il accepta. Notre homme dit adieu à ses camarades, à son existence cosmopolite, aux émotions des voyages et des rubriques, et, pendant trois jours et trois nuits, il mena la plus joyeuse vie du monde en milieu de ses nouveaux concitoyens. Le quatrième jour, à sept heures du matin, et son maître le charlatan étant parti, il se trouva seul, abandonné à lui-même, sans connaissances, sans ressources, sans un rouge liard dans sa poche, un malin d'une petite ville de trois mille âmes, où il ne voyait pas même une misérable pierre sur laquelle il eût le droit de s'asseoir pour se reposer. Tout entre que lui serait tombé infailliblement dans un fort grand désespoir; notre homme ne d'acquiescement pas, et sa face resta épanouie comme elle était le veille. N'avait-il pas été, un quelque

sorte, l'âme de cette fête dont les heurs et les galops bourdonnaient rucoeur et tourbillonnaient dans ses oreilles et devant ses yeux? Les jeunes gens de l'aradrôit or lui rvaient-il pas souri, presque tous, lorsqu'il faisait sortir pour eux, der flacon de sa *groste ruisse*, ce tonnerre d'harmonie qui les enportait? Eh bien, c'est à eux qu'il aura recours; il les a ridés à être bruceux, c'est à eux de veiller sur lui; ils lui doivent du travail dénormal, et du pain, et un gîte; il restera parmi eux, si les servira, il sera leur valet, et, dans un ou, à pareil jour, il les fera rucoeur druer; et pour tout cela, en vérité, dr lui doivent bien un peu de travail et un peu de pain. La carrière rvolueuse qu'il a parcourue lui fait d'ailleurs vivement sentir le besoin de l'arrêter; c'est décidé: il n'ira pas plus loin.

Cette résolution prise, notre homme se rend bravement en café fréquenté par le jeunesse du pays. Il s'adresse, avec un admirable tact, aux plus joyeux commensaux, aux meilleurs vivours de l'établissement; il les avait remarqués entre tous, au milieu de la fête. Après quelques détours préliminaires, il aborde franchement son sujet, raconte sa vie tout entière, et termine en disant qu'il serait fier, qu'il serait bruceux de vivre sous le beau ciel où ses pas se sont arrêtés il y a quatre jours, comme par enchantement. On lui offre un verre de bière; il accepte et bout à la santé de tout le monde. On lui offre du vin, il accepte; on lui offre de l'eau-de-vie, il accepte encore; on lui offre du punch, il se grise, il est sauvé! Cri honneur à la mémoire tout remplir d'ordures charnutes, de jeux de mots piquants, de calembourgs à peu près utiles; il cause, il fait rire; on l'écoute, on le plaisant, on lui serre la main, on le surnomme à l'insouciance décrocteur de l'indroit! Les ostacules nécessaires à son œuvre fiat lui sont achetés avec le produit d'aur quette; on lui glisse dans la poche noir ou deux poignées de gros sor, et, dès le lendemain, on le voit à son poste, dans l'exercice de ses fonctions.

Tout mois se sont écoulés à peler, et déjà il a su se rendre vraiment utile. Toutes les commissions dont on l'a chargé, il les a faites avec exactitude et fidélité. Son rirage d'ailleurs brille d'un éclat magnifique. Peu à peu il pénètre dans l'intérieur des maisons; il fait la chambre des célibataires, qui l'habillent avec leur dufray; il mange les restes de leurs tables, ce qui lui épargne de vivre à ses frates; il se fait enfin aimer de tout le monde, même des rhens, même des enfants. Un beau jour, il éprouve le besoin de s'attacher par des liens plus solides à son pays d'adoption, il n'y veut plus quitter la surface que pour aller se reposer cinq pieds au-dessous, à l'heure de la mort; il se querelle éconmista, il veut se marier, il se marie. Sa femme se moque de lui, le bat, lui fait des enfants, et finit par déserter la cabane conjugale, en emportant les hardes et l'argent du pauvre décrocteur. Le lendemain, en tirant ses boites, auprès de la fontaine publique ou devant le café, c'est lui qui pour raconter sa mésaventure. Elle est parée avec un marchand de chausson, vous dit-il, pourvu qu'elle ne revienne pas!... Voyez-vous, monieur, cette femme ne me convenait point du tout!... Une seule chose me fait de la peine, c'est qu'elle vit ad dans votre pays, monieur!... Je n'aurais jamais cru cela d'une femme de votre pays!...

Dans les grandes villes, à Lyon, par exemple, le décrocteur est un assez frater vaérien. Ce n'est plus un enfant, et ce n'est pas encore un homme. Il a quitté la maison paternelle parce qu'il ne trouvait rien pour vivre dans cette pauvre maison, par de pain et par de l'herbier. Pendant les premiers jours de son rfranchissement, il a vécu de liberté et d'ir, et de quelques sous menés aux passants; et puis il s'est fait le valet des valets d'écourir, il a couru dros le foie, il a tenu bon les rhéaux, il a lavé les pieds des rhéaux, et pour tout cela on lui a donné aussi quelques sous. Il a rebu alors une boîte garnie de ses urticules, et il s'est fait décrocteur. Néanmoins il n'a négligé de

remplir une formalité routinelle; il n'avait pas demandé la permission de décrocher les passants, il n'avait pas de médaille, et tous les coups de brosse qu'il donnait étaient presque des délits. D'abord il fut réprimandé, puis arrêté, mis en prison. Au sortir de prison, il se procura d'une médaille. En valait-il mieux? Je ne le pense pas.

Lorsqu'il vint pour lui l'époque du recrutement militaire, et s'il n'avait eu toute con damnation infamante, il est probable, quel que soit le sort qui l'attendait, il l'accepterait avec bonheur. Il partirait pour son compte ou il se vendrait; dans les deux cas il aura du pain assuré, des vêtements, et un lit pour la nuit. C'est plus qu'il n'a jamais eu.

Le décrocheur qui a passé la trentaine sans avoir abandonné son métier est plus honnête; il s'est fait à la longue des habitudes d'économie et d'ordre; il participe davantage du citoyen paillard. Celui-ci, que l'on trouve en petit nombre dans quelques grandes villes, n'existe bien qu'à Paris. Pour le trouver il faut à l'heure sur le Pont-Neuf.

On croit assez généralement que le décrocheur de Paris est Auvergnat ou Savoyard. C'est une erreur. Il est bien vrai que Paris en fournit qu'une petite partie dans cette population de décrocheurs accablés au pied de ses murs, mais les autres sont Français, presque tous, et viendront en aussi grand nombre des provinces du midi que du département du Cantal. Quelques-uns sont aussi Savoyards: ils se sont faits décrocheurs à la mort de leur mar motté ou au moment où leurs épaules trop larges n'ont plus permis qu'ils grimpaient sur nos cheminées. Ils se promenaient sur les toits, ils sont assis sur les trottoirs.

Si abjecte qu'elle soit, la profession de décrocheur n'est pas d'un abord facile; il y a, et comme ailleurs, une hiérarchie à parcourir, et n'arriver pas qui vrait au premier rang. Il ne suffit même pas pour être décrocheur d'avoir les ustensiles et le talent nécessaires à cette profession, il faut encore une permission de l'autorité. Cette permission coûte deux francs. Elle ne confère d'ailleurs au titulaire aucun autre droit que celui de rouler sa bête au hasard et d'aller où bon lui semble au-devant des pratiques, mais il ne peut s'établir à poste fixe nulle part. C'est là un privilège qu'il lui faudra acheter encore plus tard, quand il sera riche, quand il aura des protecteurs; car il lui faut aussi des protections à ce pauvre petit industriel, et sans cela il resterait en route. Jusqu'à là, il décroche, c'est vrai, mais il n'est pas décrocheur; il est aspirant, voilà tout.

L'aspirant aime la vie qu'il mène. Il y a de l'indépendance et de la liberté dans cette vie flottante, l'indépendance du gamine, la liberté du rhéum errant. Il n'est tenu ni à l'es clavage ni au décorum du l'homme du coin de rue; il va devant lui et comme il lui plaît, important tout dans sa liberté, ses péchés, sa fortune, son avenir. Il traite de gré à gré avec la pratique, et c'est au rabais. C'est lui qui vous crie dans la rue: *Pour un sou, m'air... vos bottes, pour un sou...* Il arrive à huit heures du matin dans les rui viers du Louvre ou de tout autre monument dont la beauté ou la destination attire les étrangers; de là il va s'installer à la porte d'une église, ou devant la chambre des députés, ou sur la place de la Bourse; mais il ne reste jamais longtemps au même endroit. Le soir, il est à la porte d'un bal ou d'un théâtre; ou d'un hôtel dont le maître reçoit. Alors sa sentinelle, posée à terre comme toujours, est éclairée par deux bouts de chandelle qu'il y a fixés lui-même avec du suif; il crie aux lumières, il se fait payer trois sous.

En roulant ainsi pendant quelque temps, sous un ou plusieurs aubains, l'aspirant acquiert de la raison, de l'expérience, et surtout la connaissance de son métier. Sa main s'affine, son coup de brosse est plus sûr. Il s'est aussi habitué à toutes les mauvaises humeurs, et quand, par maladresse ou par distraction, il lui arrive encore de jeter sur le cou de d'un riche sur un bas bleu ou sur un paillasse de couvrir d'air, quel que soit l'antidote qu'on lui offre pour ce fait, il ne s'en émeut pas et reste parfaitement calme. L'aspirant perfectionné ou riche, et lorsqu'il aura des aubains, lorsqu'il sera établi, car il rêve

a cet aveur malgre l'indépendance de présent, c'est ar ce perfectionnement qu'il compte pour s'enseigne. D'ordinaire, ce perfectionnement n'est rien du tout. En attendant, il s'il à l'entière, cherche volontiers où il se trouve, et se nourrit de tout ce qu'il y a de plus savant à la portée de sa main et de sa bourse.



Les places de décorateurs, c'est-à-dire d'hommes attachés exclusivement à un lieu quelconque, sont difficiles à obtenir. On en crée peu de nouvelles, et celles qui sont créées ne saquent que par la mort, il en résulte qu'il s'en trouve rarement à donner. Il y a d'ailleurs à l'effet de ces pauvres places une foule innombrable d'aspirants et de solliciteurs. Un beau jour cependant, l'aspirant apprend qu'une décoration vient d'être trouée par le Hôtel-Mairie ou le Glacis; la place qu'il a laissée est libre or le sera demain; et voilà notre homme qui se met à intriguer avec art et de zèle et d'habileté que n'a s'agis sait pare l'ri d'une perfection. Un député ne prend pas plus de peine pour assise sa réélection. Les protecteurs ordinaires de l'aspirant sont des sergents de ville, quelques inspecteurs d'égouts ou arrivants de balayeurs; dans les grandes occasions, c'en ar femmes qu'il a recours. Il y en a, mais ce sont les Alcibiades du genre, qui sont par rurs à gagner les bonnes grâces de la amante de M. le commissaire de police. Ceux-ci jouent à coup sûr. Enfin, après trois jours d'arbes dramatiques, et grâce à ces illustres patronages, le cul de rue abandonné est accordé à l'heureux solliciteur. La borne vient a retrouvé en epoux.

Dès ce moment, une transformation inimaginable s'opère dans toute la personne du décorateur, car il est décorateur à présent! Cette liberté qu'on lui a donnée de se croiser les bras, si bien lui semble, de matin au soir, sur quelques parcelles de sa patrie, et même qu'elle soit, cette liberté a réveille dans son cœur un grand sentiment de dignité. Aussitôt que sa silhouette sur son rocher renversé, il s'élève autant que le négociant le plus hautain du quartier. C'est que ses fonctions, en devenant fixes, ont acquies une importance réelle et sérieuse. Il ne sera plus décorateur seulement, mais encore commissaire, homme de confiance. Comme le nature, il connaîtra l'honneur des familles, et possèdera des secrets plus intéressants que ceux dont l'Orde devient le tombeau. Les domestiques, ar rurs les femmes de chambre, secour au mieux avec lui. Les billets qui devront se remettre en mains sûres passeront par les sirames; et, pour peu que son intelligence et son adresse égale sa borne volonté, l'avenir est pour lui plein de chances heureuses. La disette ne paye si cher arjourd'hui! Eh bien! qu'il sache être discret, ce pauvre décorateur, et la bougie ar la manquera pas, et sa fortune ira vite. L'homme du cul de rue est en bureau de poste clandestin, un confessional universel, une sorte

de cabinet rose où l'honneur des mariages fait rare, à moins qu'il ne fasse pitié.

Le décroctien s'est dépouillé de toutes les habitudes de l'aspirant; plus de ce débrillé qui tient du chiffonnier, plus d'ale égrillard ou de flâneur au soleil, plus de gestes graveleux, plus de cris provocateurs. La casquette en tête, la veste ronde, le pantalon de velours, la gaitre à boutons de cuivre, l'air grave et humble tout ensemble, la pose de l'immobilité, voilà ce qu'il est aujourd'hui. Il ne loge plus au hasard, mais dans une maison qu'il meuble peu à peu; il ne vit plus au hasard, mais chez le marchand de vin le plus voisin. Il est en route, mais il n'est pas encore arrivé. Désormais, désormais, il n'aura plus à courir au-devant des pratiques; les pontaleux et les bottes viendront à lui, tout solliciter ses brosses, son citage, son savoir-faire. Impossible comme un lapin, il attendra, il n'ira jamais chercher. Il pourra même, un jour de bouillade, répondre à un pied trop pressé: «Attendez, monsieur!» Et il faudra que le pied attende.

C'est lui maintenant qui a la pratique de tous les garçons du quartier, jeunes et vieux. Vingt, trente, quarante paires de bottes ou de souliers sont rajoutées chaque jour par ses soins. Il est à la chambrée ce que madame Ra est aux cheveux: grâce à lui, les bottes les plus malades paraissent jeunes et bien portantes; il rajoute également les habits, les manteaux et les gilets de la garde nationale.

Dans cette phase de son existence, le décroctien est à développement pacifique et obligeant. Il fait crédit à la guêtte, et avance quelquefois à la jenne figurante ou à la choiesse du troisième rang une ou deux courses de cabriolet. Il fréquente le marchand de cuivres, et lit le journal avec lui. On le trouve parfois faisant son cent de piques avec un camarade sur le plateau de la borne. Ce dieu de la brosse a des passions comme tous les dieux; on dit que la déesse du fer à repasser le reçoit avec plaisir, surtout quand il se précipite en compagnie de quelques bouteilles de cidre ou de vin blanc, ce qu'il lui arrive, en hiver, à peu près tous les soirs.

Tout va la cruche à l'eau qu'à la fin... le décroctien se marie. Le voilà en famille. Avec la famille est venue l'ambition, avec l'ambition la perte du sommeil. Notre homme ne dort presque plus, mais il ne manque pas une nuit de rêver qu'il est décroctien rue le Pont-Neuf, ou en boutique dans un passage, mais surtout rue le Pont-Neuf. Ces places, en effet, sont très-recherchées parmi les décroctiers; pour ces bonnes gens, il n'y a rien au delà. Or ces places se vendent comme celles de maître et d'agent de change. Il y a quelque temps que la première sellerie à gauche, en sortant de la rue Dauphine, a été vendue, fonds et agrès, à celui qui l'occupe maintenant, moyennant une rente viagère de cinquante centimes par jour, ce qui représente un capital de cinq mille francs.

Malgré leur élévation réelle, les péna consacrés de la brosse, les décroctiers du Pont-Neuf, n'affichent pas plus de prétentions que leurs confrères de la ville; ils ne sont ni plus fiers, ni plus vains. Dans les circonstances extraordinaires ils se font remplacer par leurs femmes ou par leurs enfants, qui font ainsi leurs premières armes sur le terrain même où leur père s'est illustré. Celui-ci, d'ailleurs, n'abandonne son poste que le moins possible; quand il s'en éloigne, c'est encore pour travailler. On sait que le décroctien du Pont-Neuf *tond les chiens, coupe les chats et ent en selle*.

Son double titre de père et d'époux répond de sa moralité. C'est un homme rangé, poli, d'abord. Il habite les petites rues de la Cité. Lorsqu'il rentre dans son gîte, à la tombée de la nuit, il ne manque jamais d'emporter un sachet de promesses de terre frite. Après souper, il jure au bon avec sa famille. Quelquefois il reçoit des amis, des voisins, des connaissances; ces jours-là on fait du thé, comme madame Gilson, ou des crêpes. Enfin Pamela ou Euphrasie, la fille de la maison, chante une romance. Pamela est cabotière ou cardeuse de matelas. Pour sa fille!

Voici maintenant l'aristocrate de la race; mais ceci est tellement modeste, tellement aisé, qu'il faudrait épier un mot peut-être pour désigner ses maris-hors du la profession :

C'est, dans nos passages les plus fréquentés, dans une galerie les plus belles, des salons au rez-de-chaussée, tapissés d'une velature de sièges en velours, disposés autour du salon ou bureau de gradins. Un composé élégant, une espèce de trémi, des places à endres d'or, des gravures de haut prix, sont placés avec ordre dans un univers, même avec goût. On se croirait dans l'antichambre d'un grand seigneur, on est tout simplement dans une boutique de décorateurs; et au milieu de tout ce luxe, ces hommes que vous voyez à vos pieds sont des décorateurs; cette femme qui est au comptoir, élégamment vêtue, c'est la femme d'un décorateur; cette jeune fille, c'est la fille d'un décorateur; elle touchera le piano et épousera un notaire. Quant aux fils du décorateur, ils sont pensionnaires internes dans un collège royal. Il en fera des magistrats, des députés, des ministres. Voilà.

Le décorateur en boutique, impavide et orgueilleux comme un parvenu qu'il est, marche à la fortune d'un pas assuré. Il est déjà docteur, il sera législateur au jour; il sera élu peut-être. Cette idée, il ne l'avoue pas hautement, il a peur qu'on ne se moque de lui; mais il n'est pas rare de lui entendre citer quelques proverbes à la façon de Sancho Pança : « On ne sait pas ce qui peut arriver; qui vivra verra; marchez et vous arriverez; l'empire se fuit sans en venir; comme on fait son lit on se couche; on est seul aujourd'hui, on est seul demain; etc., etc., etc. » Il termine ordinairement ces citations en vous adressant que M. Hunt, membre de la chambre des communes d'Angleterre, était DÉCORATEUR !

Il apprit alors beaucoup sur le mot, ce qu'il ne fait jamais autre part.

L.-A. BERTHOUD.

LES TOURISTES EN ITALIE.

1.



On a inventé les paratonnerres, et la bonté humaine a fait grand fracas de cette découverte, comme si la moitié du genre humain peignait ordinairement pour le feu du ciel. Mais il est des coups de foudre qu'on ne peut parer, et que l'artiste voyageur sent tomber sur sa tête, à chaque pas, au plus beau moment de ses étonnements. Quel dommage que Franko n'ait pas médité sur cet autre phénomène d'attraction magnétique ! Dès qu'une pensée, une rêverie, une fantaisie d'imagination, courent dans l'air, vous êtes sûr qu'une parole de plomb tombe d'une bouche mal faite pour tout dire.

Cette judicieuse observation peut s'appliquer, à juste titre, à la grande majorité des touristes, gens désemparés qui viennent semer un flut flut d'un mot avec eux; créatures malheureuses, fatiguées d'un trop long hum-é-é-é, se portant en tous lieux leur

pareilleuse inconstance, et demandant à tout pays des sensations et des jouissances qu'ils ne peuvent éprouver. L'Italie est le pays de cure de ces âmes ramuysées et ne croyez pas qu'un sentiment de prédilection les y conduise, qu'un attrait pastoralier leur fait choisir cette contrée : leur seul but est de changer de place, et de leur en faire un peu de variété dans leurs habitudes de chaque jour. Sous le poids d'un monotone existence, la perspective d'un mouvement prolongé les fait sortir de leur apathie habituelle, et souvent ils se lancent dans ce pèlerinage comme ces malades qui contentent, après mille hésitations, à prendre le remède violent qui doit les guérir.

Quelquefois, entraînés par esprit d'imitation, ces bourgeois de la terre se sentent tiraillés par le touriste du touriste, contagion infectieuse du monde élégant. Alors ce voyage n'est plus une nécessité hygiénique, mais une affaire d'honneur-propre, une impulsion de rivalité, une course dont ils veulent se débarrasser à tout prix. Que demandent-ils, en effet ? Les mêmes jouissances du retour, la satisfaction d'un fait accompli, le droit de pouvoir dire : « Et nous aussi, nous avons fait notre voyage d'Italie ! » Que voulez-vous ? la mode le veut, la mode l'exige. Et cette influence est si pernicieuse qu'elle, dans un salon, sur un dîner, dont l'histoire morale se révèle par une lazzarone furtive répandue sur une chaussonnette de Parmesan, un monsieur, dont l'admiration stérile commente à M. Dubuffé pour aller mourir sur les bords de M. Gruyer, vous poursuit en chœur de cette phrase de circonstance : « Nous partons pour la terre classique des beaux-arts ! Nous allons admirer les chefs-d'œuvre de Raphaël et nous plonger dans des flots d'harmonie ! »

C'est ainsi que l'Italie est aujourd'hui encombrée de promeneurs qui se plaisent à balader leur civilité de ville en ville, de palais en palais, de monuments en monuments, conduits par ce noble d'écuyer de voir et de connaître qui les guidait naguère à Versailles, à Saint-Germain et à Fontainebleau. Dans ces excursions érudites, ils vont apporter les mêmes goûts, la même instruction, les mêmes sentiments. Les chefs-d'œuvre de l'art, les beautés de la nature vont passer sous leurs yeux ; ils les regarderont sans les voir, ils vont les juger sans les comprendre. Que leur demandez-vous de plus ? Ils ont du temps et de l'argent qui les fatiguent ; il leur est bien permis de les dépenser à leur guise, et, à ce prix, d'augmenter leurs connaissances quelques noms poétiques et romanes qu'ils écorcheront à leur retour.

Franchissons les Alpes, traversons la mer, montons sur le Pharo de la Sully, et nous-mêmes à la suite de ces explorateurs en flagrant délit d'admiration préventive, qu'ils soumettent à l'ordre de Narbonne Stark et du prétendu Dupuy. Voyez ! ils s'arrêtent déjà de tous les points d'exclamation qu'ils rencontreront dans le guide de leur choix. Leur enthousiasme s'exerce ; ils se préparent à une suite de surprises et d'adulations. Celui-ci s'initie aux beautés de la langue à l'aide de la *Grammaire de Fénelon* ; cet autre, suspendu aux *Modèles de conversation*, craint sa mémoire de ces articles de prévoyance : pour payer les porteurs, pour demander à dîner, pour se procurer un logement. Les noms harmonieux de Venise, de Naples, de Florence, se mêlent à ces études, une famille tourmentée par le mal de mer appelle de tous ses vœux les riva italiennes, et l'approche de Gênes veut lui rendre le courage qu'elle avait un instant perdu. Les amis des arts se réchauffent en invoquant Titien, Véronèse, Michel-Ange, Raphaël. Les indifférents laissent tomber autour d'eux quelques phrases glaciales sur l'état actuel du commerce génois ; et le voyageur classique s'écrit, en déployant son Virgile :

« Voir la reine de la Ligurie ! »

— Général Gruyer ! Général ! répond un touriste exalté par cette conquête grammaticale, qu'il tienne de saisir à son dictionnaire de poche

« Monsieur est bien heureux du savoir Vitaleu, ajoute un voyageur en huiles; on n'est jamais embarrassé. Cependant ce n'est pas une chose indispensable, et si vous allez logechez Michel, vous rencontrerez des dames françaises qui parlent fort bien du français. On dit que chez Michel... prix modéré; et puis le macaroni y est excellent. J'aime beaucoup les pâtes avec du parmesan, et c'est pour cela que je ne crains pas de venir à Gênes, bien que la place soit fort malsaine. »

Conservez donc vos illusions sous le coup de cette apostrophe prometteuse! Enveloppe dans les rêves brillants de votre imagination, vous vous croyiez déjà à Rome, au Vatican, à Turin, sur la route du Naplès; vous vous balanciez mollement sur *les flots d'azur*, et la voix du désenchantement vient crier à vos oreilles: *Michel, macaroni, fromage parmesan!* Ici commence le décroisement du vos illusions; vos inspirations poétiques se trouvent éteintes par cette exaltation effluvielle; vous promettiez vos réveries sous les ombrages de Tuscolum, le réalisme vous place à la porte d'une salle à manger. Dans cette rue, il vous sera difficile de vous arrêter. Vous êtes rencontrés des voyageurs dont le sentiment s'épouante d'appréhensions gastronomiques; pour ces hommes de goût, l'Italie n'a pas de mouvement. Gênes peut vous égarer ses palais, Florence ferme ses galeries, Rome voit-elles chefs-d'œuvre, ils ne s'en plaignent pas; leur seule affaire est de découvrir une hôtellerie passable et une table bien servie. Tous leurs sens, toute leur solitude tendent vers ce but: ils s'inquiètent, ils consultent, ils interrogent, ils avertissent; et si vous êtes du leurs amis, ils étalent du au vous les richesses de leurs albums. Voyez!

Rome, 5 avril 1840. — On dit assez bien chez Lepri.

Rome, 15 avril. — Il nous a été impossible de trouver du poisson frais.

Naples, 1^{er} mai. — Le vin est exécrable ici!

Milan, juin. — Encore du macaroni et des ravioli, et des ravioli et du macaroni. Tousjours du parmesan. Le parmesan nous poursuit.

— Si vous allez de Rome à Florence, ne prenez pas la route de Vitaleu. Les subeuges sont déplorable; vous n'y trouvez rien à manger. Triste journée!

Florence. — Le pays devient moins sauvage. Nous avons fait pendant notre séjour ici plusieurs repas excellent, etc., etc. »

La mission de ces touristes est d'acquiescer des connaissances approfondies sur cette matière, d'ouvrir leurs souvenirs d'études spéciales sur les tables d'hôte comparées, afin, sans doute, d'obtenir à leur retour d'Italie le titre de barbuier des savants.

Quelques-uns ces jugements et une appréciation, au lieu d'aller s'enfoncer dans des arènes de faulx, prennent rang dans ces livres d'auberge destinés à recevoir les impressions locales: les voyageurs raptés profitent volontiers de ces pages ouvertes à leur goût; ils sont fiers de laisser quelques fragments lucides dans le pays qui vit naître les chants de la *Jérusalem* et de la *Divine comédie*. Ne sont-ils pas sous le même ciel, au sein de la même nature? Ne soyez donc plus surpris de leur fécondité! Dans ces recueils consacrés, les plus étranges pensées se mêlent et se confondent. Des noms, égarés de se trouver ensemble, se heurtent et se pressent. Qu'une signature illustre apparaisse sur l'un de ces feuillets, un mille noms inconnus la feront disparaître sous leur obscurité. « Oh oui Byron? Moutres - nous Chateaubriand? nous voulons nous placer sur la même ligne! » Et, après de longues recherches, vous parvenez à déchiffrer ces précieux autographes sous un amas de griffonnages, mis au lumière par des casellites importuns venant gratter autour des planètes. Et encore si ces bonnes gens se bornaient à donner cette seule preuve d'existence, ou n'y ferait pas attention; mais ils torturent leur respect,

de compriment leur cerveau pour en faire sortir une idée, une phrase, un seul mot ! L'usage le veut ; la postérité le réclame.

Ouvrons ces vastes répertoires, monuments littéraires qui s'enrichissent chaque jour de collaborateurs nouveaux ; laissons de côté tous les vers de Virgile, d'Horace, de Tibulle, d'Ovide, devrions-nous insister sur la main qui les a transcrits fante de miroirs, et soumissions en val quelques-unes des impressions personnelles que les touristes ont soin d'y consigner.

« La vue des belles scènes de la nature émeut profondément. » *Eugène Tassinot.*

« Rien n'est beau comme un soleil couchant dans la baie de Naples : cela vous fait rêver. » *Edgar Fabruhin.*

« Sur les bords de la mer on peut s'abandonner sans crainte aux rhumes rivaux de la mélancolie. » *Jehan Mésurier.*

« Les voyages sont indispensables à la jeuneuse. »

V. D., précepteur des enfants de lord H.

« L'Italie est le plus beau pays qu'on puisse voir. » *Un touriste enthousiaste.*

« Rome n'a pas sa pareille dans l'univers entier. » *Un touriste consciencieux.*

« Sur le Vésuve. — Quand on pense qu'un de ces jours ce gouffre affreux pourra engouffrer les villes et villages qui l'entourent, c'est effrayant ! autrui que d'y penser ! »

N. Daur.

« Sur le Vésuve. — Je suis sur le Vésuve, le volcan fume, qu'importe ! Voir Naples, et puis mourir ! »

Un touriste courageux.

« Sur le Vésuve. — Depuis deux ans j'aurais vu l'éruption, et j'attendrais encore : je ne suis venu en Italie que pour cela. »

Sir B.

« Si la vie n'était qu'un voyage.

Je resterais bien malheureux :

Car, Adèle, votre image

Me poursuivra jusqu'aux cieux. »

Pétrus Tintotin.

« Je suis devenu poète dans ces sublimes contrées. »

Pétrus Tintotin.

« Pompéi ! Herculaneum ! grandes cités, que reste-t-il de votre ancienne splendeur ? Des ruines ! C'est ainsi que le temps implacable détruit tout dans sa course rapide ! »

Télémaque P.

« La grotte du Christ est la chose la plus étonnante de l'Italie. »

M. Durand, ancien négociant retiré,

M^{me} Durand, Victor Durand, Célestin

Durand, Jeannette, domestique de

M. Durand.

« Depuis huit jours, je cours à la recherche du roi des miras, dont on parle dans la *Mort de Portius*. Que veut dire le roi des miras ? Tout le monde fait semblant de ne pas me comprendre. Serait-ce par hasard une allusion politique ? Cette préoccupation me tourmente. J'en altérerais la solution avant mon départ. »

P. N., Naples.

« Je viens de voir Venise et ses gondoles, Milan et sa cathédrale, Florence et le campanile, Turin et la Superga, Pise et le Campo-Santo, Rome, la ville des Césars, et le Vatican, Naples et le Vésuve, ô Victorien! et je préfère à tout cela un petit logement de la rue Taubert, où mon cousin nous faisait passer de si délicieuses soirées en jouant du flageolet »
Athanasie R.

« Le plus beau monument de l'Italie est le pont de Carignan. On voit sous ses pieds des maisons de six étages. Cela vaut le voyage! » *M. Verdoré et ses enfants.*

« L'Italie serait un pays assez agréable si elle n'était pas gouvernée par les poètes. On n'y rencontre que des phrases. Bourde incorporation! »

Cette pensée d'un abouté de l'ancien Constitutionnel a été effacée par l'archiviste conservateur.

« La plus étonnante curiosité de l'Italie est la *Fear penchéte* de Pise bien supérieure à celle de Bologne. Quand on pense que personne ne sait comment est arrivée cette catastrophe! » *Bernard T.*

Nous formerions des volumes, si nous tentions à reproduire toutes les inspirations du même genre, précieusement conservées par les bibliothécaires des Alpes, du Vésuve et des Apennins. Les touristes se sentent enflammés à la source de la poésie antique. Que feraient-ils de leur enthousiasme s'ils ne trouvaient à l'épancher quelque part? Aussi le *livre de poche* lui-même, ce registre inoffensif, placé dans les hôtels par ordre de l'autorité, n'échappe-t-il pas à ces pensées infinies, à ces sublimes révélations! Elles se glissent entre ses cases, elles se font jour au milieu de ses indications officielles :



LISTE DES VOYAGEURS

M. T... (Profession.) Venant de... Allant à... Pour...

M. V. (*amant des musées*), venant de Paris, la capitale des artistes, allant au tombeau de Virgile, pour y déposer une couronne de lauriers.

M. William M. (*gentleman*), venant de Calcutta, allant en Islande, pour son agrément.

M. Gai sis (*voyageur du commerce*), venant de faire un mauvais dîner, allant se coucher dans un méchant lit sans rideaux, pour dormir, si les moustiques veulent bien le lui permettre.

II.



Il y a quelques années, sur l'épave inconnue, apparue en Italie par lard, Byron, vint choisie ses victimes parmi les touristes. Le séjour à Venise de l'auteur de *Childe Harold* fit fondre une coterie malheureuse élue par une nuée d'imitateurs, plagiaires ridicules qui, pendant quelques mois, parodiaient ses allures et exagéraient les extravagances que les journaux du temps lui prêtaient; celui-ci se faisait annoncer à l'aide d'une imposante ménagère, dont le logement avait été somptueusement préparé; cet autre arrivait accompagné de tous les bêtes de ses furies; le poète, d'ailleurs, trouvant un charme infini dans la société de trois ours; ses ébriétés avaient excité l'admiration des habitants de Venise!

Un instant la police autrichienne s'inquiéta de l'accroissement de ces fantaisques personnalités, qui faisaient autour d'eux ces bruits vagues, ces demi-révolutions, qui, sans rien préciser, éveillèrent toutfois un vif sentiment de curiosité; leur violence mystérieuse, le soup qu'ils mettaient à ne pas se montrer en plein jour, leurs démarches nocturnes, les gens qu'ils recevaient le soir, tout cela devait faire supposer quelques secrètes machinations, quelques dangereux projets, qu'elle était intéressée à déjouer. Gelée à une active surveillance, elle reconnut bientôt qu'elle n'avait rien à redouter de ces êtres inséparables; ces bruits, ces révélateurs, ces embûches, ce mystère, firent place à la plus prosaïque des réalités. Depuis, elle les désigne ainsi dans ses notes :

« Voyageurs peu dangereux, atteints de la maladie hyrosennaise. »

Ce demi succès reproduit l'ardeur de ces touristes, reproduitura de Byron. Ils commencent à disparaître, au grand regret des gondoliers et des propriétaires vénitiens; mais ils sont remplacés par les disciples d'Übermann, voyageurs mélancoliques, masochistes farouches, qui viennent promener en Italie leur jeunesse désœuvrée, leur indifférence de toutes choses. On leur demande-ils à ce pays? le bonheur? Ils savent bien que le bonheur ne se rencontre pas sur cette terre! Il n'y a point les distractions de la tristesse dont ils se sont drapés : c'est leur manteau de voyage. Les chefs-d'œuvre de l'art, les beautés de la nature, les populations aux caractères si variés ne sauraient attirer leur attention : ils ignorent tout, mais leur intelligence précoce leur a tout fait deviner, et ils craignent d'augmenter leurs déceptions au contact même des misères humaines; aussi recherchent-ils les lieux solitaires, les gorges désertes, les pics inaccessibles. Là, ils prennent des airs inspirés, des poses dramatiques, et versent l'amertume de leur âme sur tous les objets de la création, tout en parcourant quelques pages de leur auteur favori, comme ce voyageur enthousiaste qui se plaignait à l'ombre du Golyser pour lire la *Poésie de Brilleville*.

Leur cœur, lassé de tout, même de l'espérance, ne demande plus rien à ce vaste univers. Mais bientôt leur enveloppe charnelle les force à descendre des demeures élébrées; le moment où ils doivent dire un éternel adieu à la terre n'est pas encore venu; ils se traînent machinalement vers leur hôtelierrie, et prennent tristement une large part du dîner qu'on vient de leur servir. Tout à coup ils se sentent renaitre; le sourire insensé d'une servante d'anberge leur a fait ressentir une de ces vives émotions qu'ils ne devaient jamais éprouver?

Voyez cet homme dont le front s'incline vers la terre; ses allures sont machinales, sa démarche est indécise, il semble réfléchir profondément : vous croyez peut-être qu'il s'occupe à classer ses souvenirs, qu'il se rend compte de ses sensations, qu'il médite sur

la suite des empires ? Détrompez-vous : cet homme est un touriste par ordonnance de médecin. Pâgon d'apporter des remèdes à des maux imaginaires, son docteur lui a dit : « Ma foi, mon cher, tu pense que vous feriez rageant d'aller en Italie ! l'air du ce pays va te rendre les forces qui vont avec perdus ; » et dans cet espoir, le malade s'est dévoué à entreprendre ce salutaire pèlerinage. Lorsqu'il arrive dans une ville, il se garde bien d'en informer des dignitaires à voir, des monuments à visiter ; il demande tout d'abord l'adresse du meilleur médecin de l'endroit : c'est le seul docteur qu'il désire. Sous l'influence de ses balnéaires, la vie de ce touriste est une suite non interrompue de consultations : les beautés d'une résidence auvent le thermomètre du sa santé. Si vous lui demandez : « Viendrez-vous visiter la galerie du grand-duc ? Irez-vous au palais Pitti ? » il vous répond : « Je n'ai pas encore raison ; je ne suis pas bien à mon aise, je calculerais du me donner un mal de tête... Le calme m'est ordonné, et la vue des tableaux fatigue horriblement. » Toutes les jouissances de ce monde s'évanouissent mal en milieu du calme, et pourtant il rapportera d'Italie un travail précieux, qui réclame tous ses instants, qui l'absorbe tout entier. En voici un fragment :

1^{er} mai. J'ai bien dormi cette nuit. — 2^e mai. Je viens de voir mon médecin, qui m'a conseillé une petite promenade. Je suis allé aux hermines, et à mon retour j'ai parfaitement dormi. — 3^e mai. J'étais la tête lourde ce matin et m'ennuyais : le grand air m'a fait du bien ; je pense que la journée sera encore bonne. — 4^e mai. Le bain que j'ai pris m'a calmé ; je n'ai pas éprouvé d'agitation depuis. — 5^e mai. Je crois avoir un peu de fièvre ; je ferai ditte aujourd'hui. — 6^e mai. Mes digestions sont excellentes. — 7^e mai. Je reprends des forces. — 8^e mai. Décidément je n'ai pas à Rome ; les voyageurs y prennent des fièvres qu'il est fort difficile du guérir ; et puis, trouverai-je un bon médecin dans cette ville ? Je suis enchanté de celui qui me traite ; il m'a rendu la vie.

Toutes les pages de ce monument sanitaire présentent le même intérêt et la même variété.

Partirons-nous de cette couleur naïve, enroulée par l'espoir et la crédulité ; de ces tourterelles qui passent esquivées de tous leurs moyens de séduction, et qui vont se faire vainement contre son réalisme qu'ils ne soupçonnent pas ? Sur la foi de leurs prédécesseurs, ils reviennent en leur vie avec cette ferme conviction qu'il suffit de se munir pour porter le trouble dans le cœur de toutes les femmes. La tête farcie du rêve amoureux, ces Don Juan se plaisent à parler du nom du conquêtes ces possessions faibles de places désertées, converties à tout venant, et qui la Providence, toujours secourable, semble avoir échelonnées sur le chemin du voyageur, comme des étapes hospitalières. On n'a pas rencontré sur sa route cette créature providentielle, variable comme du diable, à laquelle une impénétrable charité vaut sans doute le nom de *Notre-Dame des Étrangers* ? Elle ne pouvant manquer à l'Italie, la terre des madones, la terre où la Divinité n'est qu'un symbole, celui de l'interdit amour. Rome, Naples et Florence ont tous leurs *Notre-Dame des Étrangers*, dont la mission est de fournir au touriste consciencieux la galerie épuisée nécessaire au complément d'un voyage, l'indispensable bout de fortune sans laquelle on ne se permettrait pas de rentrer à Paris. Et pourtant l'innocence de ces tourterelles est une triste vérité ; mais ces druides déçus prennent le parti de propager un mensonge, qui persuade impudemment à les ériger en triomphateurs !

Et les voyageurs aventureux, encore persuadés que les routes d'Italie sont peuplées du brigand et qu'on ne peut effectuer un voyage sans être victime de dix ou trois arnaquons, les laisserons-nous arpenter pour l'infortuné sans les mettre en présence de quelque bande formidable ? Fra Diavolo, Garibaldi, qu'étes-vous devenus ? venez en aide

à ces tourterres, nonna de toutes les histoires dont vous êtes les héros; ils vont s'appeler et vous avertiront; ils n'ont de vous qu'une petite embuscade sans trop de dangers, dont ils vont parer le frais à l'insaisissable, pourvu que le prix soit modéré. Mais, par malheur, nous pourrions secourir en quelque à ce pays: les voyageurs qui ont vu au nombre de leurs étonnantes les pèdes de la grande route s'en retournent réfléchir de la bourse destinée à la prière d'un catabour. « Voyez donc, nous dit Méry, à quoi on s'est réduit malheureusement ces pauvres Anglais, qui, dans leur budget du voyage d'Italie, se voient d'avance le chapitre des arrestations, qui fortifient leur chaise de porte comme une armée, et braquent des perrons de brick sur les créneaux des lanternes. L'autre nuit, lord S⁻⁻⁻, voulant se donner le spectacle d'un drame nocturne, a jeté deux de ses piqueurs en avant sur la route: il les a vu déguisés en bandits, d'après les dessein officieux. En plein campagne romaine, le noble Anglais a été arrêté par ses piqueurs, qui ne savaient jurer de la langue italienne que les cinq mots sacramentels de l'arrestation. Vingt coups de feu à poudre ont été échangés; malheureusement, une balle qui s'était glissée, par distraction dramatique, dans un pot-dechou du lord, a traversé la ceinture d'un piqueur; l'autre, s'effrayant d'un sérieux inattendu de l'affaire, s'est jeté à la nage dans un marais pontin desséché par le dernier pape: il s'y serait noyé sans l'intervention d'un patrouille pontifical, qui lui a sauté le vin pour le fuir. Le généreux lord a couru au-devant des dragueurs pour leur expliquer la plaisanterie en anglais. Le brigadier romain était un Français de notre garde, qui était furieux contre les Anglais et qui ne cherchait pas à s'effrayer depuis le camp de Boulogne: après vingt ans de service pontifical, il avait oublié le français et n'avait pas appris l'italien. Ne concevant pas qu'un voyageur osât presumer chèrement la défense des bandits qui l'arrêtaient, et retrouvant là-dessous quelque chose qui ressemblait à de la complicité, il a fait garrotter le noble lord, qui lui a crié toute la grammaire de Virgile avec un accent d'air britannique. Le piqueur blessé, le piqueur sauvé des eaux, et leur noble maître, ont été enfermés dans une grange, sous la garde de deux sentinelles. Le lendemain, l'affaire s'est arrangée en présence des autorités; le piqueur a rubi l'amputation. »

Lord S⁻⁻⁻ est un des dernières victimes des brigands. Les Anglais ne s'évanouissent plus sur la voir Appia. Gasproux est enfermé dans la citadelle de Civita-Vecchia, et ses successeurs ont quitté l'Italie pour aller prendre possession de la scène de l'Opéra-Comique ou de la Gaité: c'est là seulement qu'on les retrouve accablés dans toute leur pureté traditionnelle, sous les brillants habits de M. Chiffre et sous les sombres poses de M. Francœur. Ne vous fiez donc plus à ces touristes exaltés qui vous disent ce vous montrant leurs tribulations de voyage: « Voici un costume complet de brigand neapolitain! » Les ardeurs de Rome se chargent à tous prix de ces ajournements de fantaisie.

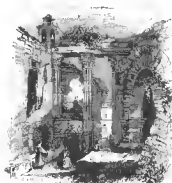
Les touristes qui veulent en réserve une bonne destinée aux rencontres de grandes routes se songent jamais aux inévitables contributions que l'industrie italienne leur réclame sur leur inexpérience. Si cependant leur budget de voyage devinait moins modeste, s'ils ne savent pas éviter les routes les plus sûres, les routes les plus dangereuses, les plus dangereuses que les routes de grand chemin. La curiosité des touristes procure au peuple italien plus d'or que les chefs de bande les plus habiles n'en ont retiré aux riches Anglais. Demandez aux collectionneurs, aux amateurs de peinture, aux faiseurs de fausses, ce qu'ils ont payé leurs mystifications! Comment quitter Rome les mains vides! Tous les pèlerins ne s'en tirent pas en costume complet de brigand neapolitain; ils veulent ramener leur cabinet d'un plus précieuse rareté. Tous les goûts sont prévus: sous les pasteurs trouvent un aliment. Les amateurs de tableaux s'arrêtent dans toutes les boutiques des Raphaël, des Titien, des Véronèse, qui n'ont pas tout d'acquiescer à

l'hôtel Bullion. Des conducteurs de calésui, antiques de naissance, vous demandent, dans une de vos promenades, si vous ne désirez pas saisir à une petite foule, et des gens apostés pour ces sortes d'opérations vous défilent, après un quart d'heure du travail, un bras, une jambe, un torse de marbre, fabriqués la veille et enfoncés le matin au votre honneur. Il n'est à Rome des fabriques d'antiquités, comme il existait à Paris, sous l'empire, des fabriques de vases étrusques. Un soir vous allez promener vos rêveries aux environs de Rome, et vous rencontrez un pauvre lettré qui vous propose de vous conduire au tombeau d'Horace ! Heureux de cette bonne fortune vous vous laissez guider, et votre cicéron vous indique gravement une place vide, et vous demandez ensuite le prix du son indication ! Sur la foi des voyageurs mystifiés, vous vous décidez à aller visiter les tombeaux des Scipions, l'immortel laurier du Virgile ; un hus indécisus officiels chantant en abrégé à vos oreilles : *Ecco sepulchrum Scipionum ! uero sepulchrum Virgilii !* Même absence de tombeaux ! Les numismates trouvent à compléter facilement leurs collections. Les *Antonin*, les *Titus*, les *Othon* se ramassent comme poux universellement : dans la ville chrétienne, on bat encore monnaie à l'effigie des *Césars*, et les amateurs se pressent chez les fabricants pour acheter la respectable veinité et la belle commode des ces vieilles médailles !

Arrêtons-nous ! nous allons rencontrer les touristes débarrassés, être en voyés et même eux, qui s'assoient à place sous vos yeux la ruine des plus belles ruines : le content de ces voyageurs vous enlèverait vos derniers illusions. Évitez avec soin ces visiteurs qui s'écrient devant les lugubres du hôpital : « Je crois que j'étais mieux qu'ça ! » devant Saint-Pierre : « Tiens, on m'avait dit que c'était si grand ; ce n'est pas le Péron ! » à propos de la colonne Trajane : « Ma foi, je préfère la colonne Vendôme, c'est plus national ! »

Evitons aussi ces enthousiastes qui croient devoir pousser de furibondes exclamations à propos du moindre grain du sable romain ; l'admiration tantine des Anglais est préférable à l'agitation de ces furieux.

FUJUS CLOUTIER.



UNE ÉDUCATION UNIVERSITAIRE.

« L'erreur vain, sur mensuras »



« Est toute une constitution d'état que cette hiérarchie universitaire, qui commence au ministre de l'instruction publique rayonnant sous l'hermine, et finit au maître d'école gesticulant sous son habit râpé. C'est de plus un labyrinthe insaisissable que cette multitude d'ordonnances, de contre-ordonnances, de mesures, de contre-mesures, d'avis, d'arrêts, de systèmes, etc., qui entourent dans leurs replis et mortuor déformer qu'on appelle éducation : matières qui s'efforcent d'arrêter une inquiétude du progrès; qui sont là, non point pour l'empêcher de troubler, mais pour l'enrayer, matières impuissantes que l'embryon fait homme bravera ainsi que

Gulliver les fils des Liliputiens.

Souhaitons. Quel mot pour Sparte! quel mot pour les siècles menqués! c'est-à-dire « un mot où vous foudrez l'avenir d'un peuple en face d'un génie nouveau; une base de monument; une première pierre d'édifice. » Ainsi qu'il pleut Lyngne et Soluu les ouvraient dans leur code! Quelle solennité pour ce piedestal où ils allaient assise la nation! Hélas! comme les siècles, dans leur course, nous l'ont maladroitemment déformée! Faire son éducation, chez nous c'est lire, pendant plusieurs années, fusille à bon portait de grec et de latin, bouffer quand même de grec et de latin, comme les animaux qu'on emploie, et se composer une trinité de demi-sciences à l'aide de quelques lambeaux mémorables (à ri là d'histoire, de géométrie, de physique, etc., etc. Le grec et le latin, usés le fond de l'étoffe, le reste n'est que broderies, fioritures, accessoires, superfluités. Le grec et le latin se dilataient et se délayaient en latin au dix-neuvième, les mêmes manières qui bourdonnaient incessamment leur symphonie à l'oreille de l'enfant et du jeune homme. Crisant de plus en plus l'arrière qu'on nomme routine, l'éducation court toujours sur ces mêmes routes au dépit des éléments de réforme. Ce sont des langues cosmopolites, disent leurs partisans, que parlent l'université d'Oxford, celles de Bonn et de Göttingue, tout aussi bien que la Sorbonne de Paris. Très-bien! nous en fûmes cosmopolitiques, comme Sganarelle, je préfère le français à ces idiomes défigurés par les prononciations nationales et les différences de traditions. Du reste, par quelque secrète odeur d'ubuesance à l'opinion publique, la routine a laissé les deux bords puissants rôder quelques pieds de terrain à dessein d'une nécessité insoutenable; mais ce n'est pas à dire que les langues étrangères, ces langues bien saines et bien indispensables, que vous entendrez en faisant

quelques pas pour franchir le Rhin ou traverser la Moselle, « sur un droit de cité établi. Non, on les entretient tout ensemble entre deux classes de latin, pendant une heure dérobée à grand-peine, comme à regret, une seule fois par semaine et libéralement répartie entre quarante élèves. Ce qui s'explique par M. le recteur de se confondre, à la distribution générale des prix, en félicitations sur le progrès, de développer ses considérations innombrables sur les bienfaits de l'enseignement actuel, ses utopies mormonogères, qui sont au lieu de piques et de chausse-trapes où vient se prendre la bonhomie du père de famille, heureux de trouver pour son fils une direction éclairée et paternelle.

Prenez-en un : M. Bouvillon, par exemple, marchand de soirées, honnête homme, de mœurs simples, d'esprit borné, d'instruction médiocre tant que les sujets sont en dehors des soirées, des soirées, des vers à soir, des canuts et des fabriques, et placé dans cette position n'est pas la pauvreté, mais qui n'est pas non plus l'aisance. Sortant d'une séance en Sorbonne, encore émerveillé par la solennité de la cérémonie, les spiridus fourrés des loges, les palans universitaires; les oreilles encore bourdonnantes du discours latin qu'il n'a pas compris, mais où il s'est attendu de confiance, il se réjouit en son âme de ces révolutionnaires béats qui ont placé toutes les têtes de travail, n'ont laissé qu'une seule antrochale, celle du talent, et ont permis à tous, nobles ou vilains, de l'assoir au banquet de la science. « Grâce à Dieu, s'écrie-t-il, je puis voir mon enfant conquérir une carrière honorable et distinguée par le travail et l'industrie ! »

Revenu chez lui, il calcule ses modestes revenus, restreint la somme de ses dépenses, qui suffisaient déjà à peine au nécessaire, en detournant une partie qu'il se promet de remplacer par une économie stricte, un travail de tous les instants; et l'enfant va dépenser en paresse et en surplombation le sacrifice de son père. Pauvre homme ! puis à l'harmonie des phrases prometteuses des prospectus durés, vous avez compte, grâce à vos mille francs, est une surveillance étroite, des soins assidus, des encouragements paternels. Pauvre homme !

Votre fils, ce coq et cet esop, est soudé, dès son entrée, sur ses connaissances acquises, sur son savoir-faire; on laisse quelques saccades sur l'éducation privée qui tend à enlever l'enfant par des complaisances fustigées et des tendresses poétiques; on attire le malheureux en lui octroyant rudement le carreau de la discipline qui doit redresser son caractère vicieux; on le sèvre de toute bienveillance et de toutes démonstrations affectueuses; il reste isolé, le cœur gros, au milieu de camarades laquins et agressifs, de figures dures et méchantes, sous la frêle du maître impitoyable et brutal.

Le jeune Edmond Bouvillon est d'une nature molle et spatique, facile à s'abaisser, prompt à se décourager. À la première composition, le professeur le proclame le treut-humaine (mais qu'ils sont quarante). Dès lors il est jugé. C'est pour le professeur une chose que le bair de bois sur lequel il est assis; pas un mot d'interrogation, si ce n'est pour lui demander sévèrement une leçon mal lue; pas un parole adressée, si ce n'est pour le rappeler rudement au silence par un formidable presson ou un renvoi de quelques yeux. C'est un fait autre et triste que être méprisé dédaigneux de l'élève



professeur pour les trois quarts de ses élèves. Au lieu d'activer les natures indolentes, d'aider les intelligences tardives, de combattre la paresse, il se contente d'accabler le réfractaire de retenues ou de punitions. Si l'enfant est incapable, aligner à la suite le même vers latin, écrit avec le secours de plusieurs plumes, n'est pas propre à lui développer l'esprit; s'il est paresseux, ce n'est pas le surcroît d'un travail fastidieux et inutile qui attise son activité; au contraire. Néanmoins, spécès cette manœuvre judicieuse, le professeur se croit en droit de déclarer hautement que l'élève est un cancre incorrigible; il l'abandonne à lui-même ou cherche à s'en débarrasser par des vœux arbitraires.

Cela est dû à l'influence du concours général; c'est cette considération qui fait rhoyer les piocheurs et ceux qui sont à la tête de la classe, grâce à des dispositions naturelles. Vaincs lauréats dans la lutte des collèges, l'ombre de leurs couronnes doit se projeter sur la tête du professeur. Il se rengorgera suivant le nombre des élèves couronnés, car c'est là ce qui doit établir la supériorité de son système, la persévérance de ses soins, la valeur de ses leçons et la sollicitude avec laquelle il les donne.

Il est vrai, monsieur le professeur, vous avez développé une grande sollicitude, mais seulement pour quelques-uns que vous avez nourris de tout ce que vous saluez aux autres. Ces élus, vous les avez relevés à chaque faux pas, vous avez rectifié leurs idées, purgé leur esprit, illuminé leur intelligence; mais vous avez laissé leurs compagnons s'embourber dans leur ignorance et s'engloutir dans leur paresse; vous leur avez dérobé vos soins, que votre devoir vous ordonnait de répartir sur tous; vous les avez volés et vous avez trompé leurs familles.

Ce ne sont pas là les seuls bienfaits du concours général. Tel est fort un thème (ce qui, sous dit ru passant, signifie imberbe au collège et dans les vaudevilles), tel est fort un verset; aussitôt le professeur l'engraime, soit pour le prix de thème, soit pour le prix de verset. Le pauvre est seciné sur la même gamine pendant tout l'année, on lui démontre par les syllogismes les plus fourbes qu'il est de son intérêt de sacrifier toutes les autres facultés à la seule qu'il a grande et forte, ce qui ne semble aucun ressembler que les paroles de Toinette déguisée en médecin, disant à Argant:

« Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, si j'étais que de vous. Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter? »

Heureux celui qui, peu soucieux des palmes d'un succès, se recroie comme Argant, et répond ostensiblement:

« Oui, mais j'ai besoin de mon bras! »

Edmond Bouvillon fait régulièrement ses penchants que les professeurs, nous devons le dire, s'exigent avec une insistance bien mesurée; quant à ses devoirs, il ne les fait plus, certain que le professeur ne les demandera pas; on lui donne ce qu'on appelle un *fenêtré de choix*, c'est-à-dire une feuille de papier rempli d'écriture n'ayant nullement trait au sujet donné, même une feuille de papier blanc, certain que le professeur ne les lira pas. Si la sévérité de ce dernier est si rigide, Bouvillon trouve un piocheur accessible à la corruption, qui élabora ses thèmes et ses versets, moyennant force confitures et provi-



mons de boue. Nous supposons qu'il n'y a point de malice, en terme technique, de boue (sorte de murmure sourd et monotone par lequel les écoliers témoignent de leur mécontentement quand le professeur a commis d'atroces injustices, doublé le devoir ou renvoyé un innocent, et qui aboutit à faire tripler la besogne, congédier dix élèves et peser sur la classe un pesant grincif), sans nous sentir forcés de clore la carrière scolaire de monsieur Bouvillon, car il serait infailliblement jeté à la porte, non pas de la classe, mais du collège, en dépit de l'âge et de circonstances atténuantes, tristes que son innocence et la culpabilité de l'élite de la classe. Il y a certains rivaux de nos collègues qui jouent avec le rôle de bores émissaires; cela s'appelle *faire un exemple*. D'us les peussent, les directeurs en sont mécontents, en leurs reussent en souffrants, et se bornent à la menace; j'en sais un qui ne choisit ses *exemples* que parmi les philosophes après le dépit trimentre éché. Nous pourrions dire quelques mots de cette puissance de renvoi donnée au proviseur par laquelle il accède brutalement l'avenir d'un jeune homme pour quelque pécunifère innocente, mais cela nous entraînerait trop loin.

Le père du jeune Bouvillon a tenté à plusieurs reprises de faire sortir son fils les dimanches jours de fête, mais chaque fois ce dène bien naturel a échoué de vant le passif effrayant des reuues de son fils et l'insuffisabilité du proviseur, qui n'aime pas qu'on lui force la main, dit-il, et qui abhorre les jérémiades des parents. M. Bouvillon pleure, se désolé et fait la remontrance à sa progéniture, en menaçant contre la férocité de l'administration; son cœur de père lui fait inventer toutes sortes de prétextes, de subterfuger et de faux-fuyants pour éviter la dureté du proviseur: le baptême d'un cousin d'Edmond

Bouvillon, le mariage de sa sœur, la fête de son père, voire même le trépassement d'un oncle, etc., rien n'y fait; M. le proviseur, qui n'a pas de sensibilité pour les démonstrations de famille, refuse impitoyablement sa signature à l'exent. M. Bouvillon, étant pas son épouse explorée, vient faire ses réclamations le jour d'audience. M. le proviseur le reçoit enseveli dans un frémil à la Voltaire, assis devant son bureau, l'écoute à point, ne le regarde pas, et, dans l'impassibilité de sa morgue officielle, feuillète un livre, tandis que le père lui explique comme quoi il est fort cruel à une famille de ne pas jouir de son refus pendant des mois entiers. « Que votre fils se mette en règle; cela ne me regarde pas, diriger l'aimée tomber de ses dettes le grand homme. — Je me verrai forcé de saisir mon fils... — Faites ce qu'il vous plaira, » répond M. le proviseur, à qui c'est, en effet,



fort indifférent, et il congédie le père de famille d'un ton bref, en le renvoyant à ses secrétaires. L'impuissance de ces autocrates de collège est passée en proverbe comme leur pébulation, et ces rudes manières ne s'apprivoient même pas pour les vieillards et les dèmes. Il est vrai que le plus mince employé de l'Université, envoyé par le ministre, les trouve aussi obéissants et serviles qu'ils sont, avec les parents, arrogants et dédaigneux.

Rufin M. Bouvillon s'avise d'une mesure pleine de sagesse: son fils est accusé de punition, son fils est le dernier de la classe; il lui donne son professeur pour répétiteur. Le prix des leçons de celui-ci, porté à un taux exorbitant, est en dehors de son budget; mais c'est un nouveau sacrifice que sa sollicitude paternelle n'hésitera pas à faire. Ces répétiteurs, puisque nous parlons d'eux, nous rappelle-t-il de quelles concussions intellectuelles elles sont le

texte en province : ces messieurs de l'Université savent y grossir leurs appointements par les manœuvres les plus déloyales. Jugés sans appel dans les examens du baccalauréat et des lettres, ils exigent tantement, comme condition de réception, que les candidats prennent d'un des leçons annexes à un prix qui est énorme, même en le comparant aux prétentions des professeurs de Paris. C'est une spéculation odieuse sur laquelle on ne saurait trop errer : les yeux des autorités universitaires. La ruse de M. Bouvillon réussit assez bien : l'insouciance des retraites diminue, l'usage des punitions s'apaise, les places deviennent meilleures, les notes hebdomadaires se redressent. La conduite, dite autrefois *très-défectueuse*, devient *légère*, puis *assez bonne*, et enfin *bonne*, malgré où le thermomètre diminue jusqu'à la fin de l'année.

Les vacances arrivent : madame Bouvillon ne se tint pas de joie, son fils, qu'il lui était douloureux de posséder à peine quelques heures, va lui appartenir pendant plusieurs mois, où elle pourra apprécier ce que les études et l'éducation ont fait pour le développement de ses qualités. Preuve femme ! on vous amène un ours mal léché, un caillou brut dont on lapidaire n'a fait sauter avec le ciseau la croûte rocailleuse qui cache peut-être un diamant. L'enfant est malpropre, malhabile, mal accoutumé à toutes les convenances des salons ; sournois, vaniteux et grossier, il croit toujours avoir à exercer des vertus théologales : soumis à l'acquiescement de son maître d'étude : c'est toujours la même indolence, la même résistance passive, la même obstination préjudiciable. Au milieu de ses camarades, il se prend une rudesse agressive, une brutalité qui désespèrent madame Bouvillon. Prisonnier on s'est chargé de lui apprendre ces minuties de la vie polie que l'usage a rendues sacrées : il parle avec un ton traçant, il émet avec audace des idées sangrues ramassées au collège ; il interrompt bruyamment les amis respectables de son père. Sans plus de sourcil que s'il était un ara rousciple. Il se croit toujours au réfectoire, on s'est à qui dévorera le plus vite la maigre pitance, il aime voir à table une malpropreté qui irait soulever le cœur de M. de Montaigne, l'instigateur des grandes fourchettes et des grandes cuillers pour servir ; il oublie à chaque instant les sages préceptes de tradition que la propriété a maintenus :

Begarde à le tablier et raconte,
Et ne le tiens pas sur ton coude
Ne le lis pas ton mouchoir confondre
A ton coude qui le peut nuire

Ne touche point ton ore à table,
Car c'est une faute peu appréciable.
Ouvre le tablier et crache point ;
Je te dir que c'est une faute point

Le mouchoir n'est bon que de la bouche,
A tout valet plus ne le touche.
Ton mouchoir ne touche à salive,
Car ce n'est pas belle manière

Rey s'adresse à tout le monde,
A ce qu'il n'effleure ta tige ;
Et ne remplit pas sa te proue
Qu'en toy n'ait belle contenance

Tiens devant toy le tablier net
En un valet ton coude net.
Si tu fais sauter un ton verre,
Rey le voit ou le gère à terre

Ne touche ton ore à servir moi,
Dont le viande est treuve.
Ne offre à moi, si tu es saige,
Le dressement d'un pourage, etc

Madame Bouvillon se récrie tout haut sur l'éducation des collèges, qui ne donne pas les notions les plus simples des rapports du monde. M. Bouvillon qui, malgré son peu de lumières, voit clairement l'ignorance de son fils, se demande tout bas où sont passés les mille francs fruits de sa surer et de ses économies.

Notez bien que nous ne parlons pas de la moralité ; nous n'en avons ni bien dire voiles à soulever, des exemples de préceptes tristes à rapporter, d'étranges choses à dire. Ce que remarquait Montaigne sous Henri II est encore vrai de nos jours : « Les scolastiques met-

trui à l'essai leurs cognosances rhacuelles devant que d'avoyr lru le chapitre d'Aristocratie sur la continence. »

Quel serait donc le frein de ces imaginations débâchées, ardentes de jeunesse et d'effervescence, dont les sens s'abandonnent à la lecture d'œuvres subversives, de pièces de théâtre, de principes dangereux, de romans obscènes? La religion, qu'on avait mise sur le sentier des collèges comme dans un asile sûr où la pureté et la foi des jeunes âmes s'accroîtraient avec une pieuse adoration sans arrière-pensée de scepticisme, la religion s'est retirée tristement, perdant le terrain pied à pied contre l'esprit fort de M. les fonctionnaires de l'Université. Des prières illustres sont méconnées, chaque matin et chaque soir, au milieu des ruelles et du bruit. La messe, ce devoir d'une seule journée de la semaine, est supportée avec impatience, on bâille dans son livre, on regarde à travers les vitraux de l'église, afin de voir si le temps sera beau pour la sortie : les petits rentiers du bedon, des châteaux, des maisons; les rhétoriciens lorgnent les jeunes avec des airs cavaliers. La communion est le seul épisode religieux de la vie de l'écolier; on lui met sur les doigts un catéchisme qu'il apprend avec tout autant de componction que le catéchisme et la syntaxe; le maître d'étude dit quelques mots aux néophytes de l'importance de l'acte qu'ils vont accomplir, en tirant l'index dans les pages d'un roman de Fagault-Lebeux. L'aumône est à peine considérée; on répond à peine à son salut humble et timide; on le subit par respect humain pour les préjugés.

Le jeune Bouvillon a appris de ses camarades l'indifférence à matière religieuse, partant pour les devoirs que la religion impose; et, s'il s'y soumet, c'est par crainte qu'on ne l'en réprimande ou pour conquiesce un cingé. Ses mauvais instincts se sont rapidement développés; des habitudes funestes et dépravées sont venues s'y joindre : l'oisiveté de ses jeunes années a été due au lèpre sur ses bons moments d'activité et de travail. C'est cet homme vicieux, paresseux, ignorant, débauché, que l'éducation a produit; c'est à parfaire cet ilote de l'enseignement, ce fils qui vous dédaigne et vous méprise, monsieur Bouvillon, que sont passés vos mille franes; c'est à défigurer votre enfant, madame Bouvillon, que les plus maladroits orthopédistes se sont exercés pendant tant d'années, tout en l'éloignant de vous, et en ne lui permettant pas ainsi de se corriger à l'exemple de vos vertus, de vos vertus humbles et intérieures, à l'aide de vos conseils et au contact de votre sainteté.

O pères de famille ! on peut vous dire avec un écrivain célèbre (M. de La Mennan) :

« Vous êtes incapables de discerner quelle éducation il est convenable de donner à vos enfants; et, par tendresse pour ces enfants, vous les jetez dans des cloques d'impie et de mauvaises mœurs, à moins que vous n'aimiez mieux qu'ils deviennent privés de toute espèce d'instruction. »

HENRI DE BOURG.



LA CONFESSION D'UN DANSEUR.

I.

«Paris, le



UNIQUE et madame Corsé prient M. Étienne Guergolay de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux le 14 mars 1835. On dansera.»

II.

Cette lettre, mon cher Stéphane, était depuis huit jours sur ma che-minée, et chaque fois que mes regards s'y attachaient, je sentais mes nerfs se crispier et tressaillir jusque dans les moindres fibres; mon sang bouillait, j'avais des éblouisse-ments, des lissus et des éventails plus légers que des ailes d'abeille, des rutilans, des guipures à remplir des corbeilles, passaient et repassaient dans ma pensée; enfin femmes, walseuses, musiciens, pistons, secrets et danseurs que rien n'arrête, venaient rir et bruler à mon chevet.

J'étais poète, comme tu le sais, j'avais eu vingt-trois ans aux derniers melons, et je joignais à la fraîcheur du champignon le candeur et la timidité d'Obermau.

III.

Ce bal m'inquiétait; il y avait fort longtemps que je n'avais vu danser, et surtout dansé moi-même. Je ne sais si tu admettras cette sensation; mais chaque fois qu'on a laissé reposer pendant un certain temps un exercice du corps quelconque, il semble

qu'on doive s'y trouver tout à fait impropre en s'y remuant; ainsi le nageur est défilant, le bâtonniste est timide, le cavalier frissonne parfois sur sa selle, le funambule lui-même pâlit sous le balancier. Tu sais qu'au collège de Reims, où j'ai fait mes classes, on ne connaissait absolument que le pas de bourrée. J'avais eu un prix de danse ou de pas de bourrée, si tu aimas mieux. «Irai-je, n'irai-je pas au bal?» me disais-je. Cette pensée bourdonnait dans mon crâne avec la sûreté d'un balancier. C'était un simple jeu d'esprit, car je savais bien que j'irais, mais on aime quelquefois à faire des à des avec ses vœux intimes. «J'irai, m'écarterai-je tout à coup, j'irai,» et je me met à faire ma barbe : je m'interrompais de temps en temps pour faire des pas de bourrée.



Je m'aperçus que je *bourréfais* encore passablement. Quand j'eus fini, je m'aperçus aussi que j'avais trois estafades au menton : ce n'était pas trop pour un prix de danse. Je remerciai Terpsichore et continuai ma toilette.

IV.

Où a beau dire, Stéphen, on lui cache toujours quelque grande pensée. Mes vœux étaient alors bien modestes. Quand la poésie que j'adorais me faisait quelque répit, je me rabattais sur la réalité, je faisais de la prose pratique et ne demandais au ciel que deux choses : une sous-préfecture et son cœur. Quant à la dot, j'étais fixé, soixante-trois mille francs, ni plus ni moins. A soixante-deux mille aruf cent quatre-vingt-dix-neuf francs et quelques centimes je n'épousais pas. J'avais fait pour trois mille francs de spéculations chez mon boteur, mon tailleur, ma blanchisseuse, etc..., et je tenais à ce que la dot de ma femme n'entrât pour rien dans ces sortes de liquidations.

Deux heures sonnent rue à Saint-Severin. Alors je compris qu'il était temps de partir; j'en fis un dernier pas de bourrée et me posai devant ma glace en Spartacus. J'étais frêle, crépé à la tubéreuse; j'embaumais.

«O Hermione! m'écarterai-je, Hermione! Lelèvre! c'est pourtant à toi que je dédie ces boucles d'Arabe! A vous, à vous ma tête qui fleuronne et mes cheveux en couronne, comme chante M. Mougeou :

A vous ma lyre et mes richesses!.. »

En disant cela, je frappai sur mon gousset; j'y trouvais dix-neuf sous enveloppés dans un assignat de cinquante louis; je fis mon compte, je trouvais pour total dix-neuf sous. Je descendis à l'étage: il pleuvait à torrents; mais je me dis que de la rue de la Huchette à la rue Guénégaud il n'y a qu'une échaboussure. Je m'élançai donc sur le pavé en m'écriant :

Gazman ne connaît pas d'averses ?

V.

« O vieillards décrépits, Més chauxes et nues ! ô impets, mollets ! Vestra, dites-vous comme un danseur-fantassin bouilli et cabriolet lorsqu'il est contraint de faire un trajet quelconque sur un pavé mouillé par l'incertitude du temps ! que de soubresauts, de pas de Zéphire et d'impressions de bas de soie lui coûte la moindre enjambée ! A chaque pas il rencontre la calaravie du Niagara, ou la chute du Rhin, ou l'embouchure du Nil, ou le Danube, ou le Niémen, ou l'Ohio. Allons, jeune homme, occupe-toi, évite les gouttières, elude les mares, franchis les torrents » Prudent que j'improvisais ce feuilleton, un fiacre passa : je lui tendis les bras de l'espérance, il me répondit en m'échaboussant des pieds à la tête : je m'essayai froidement en m'écriant comme Marbeth : « *Oh horror ! horror ! horror !* » N'importe, je tenais toujours à mes soixante-trois mille francs de dot, tout échaboussé que j'étais : « Je suis plus près de Vienne, m'écriais-je, qu'ils ne le sont de Paris » J'étais dans la rue Guénégaud.

VI.

La porte cochère de maître Corvé, arrivé au tribunal de première instance, avait un aspect vraiment magique. Un lambeau mijotait devant la loge du portier. On avait fait filer jusqu'à l'apophyse le quinquet de l'escalier pour faire ressortir les toilettes des dames. Du bas de ce même escalier on entendait rouler l'orchestre ; alors je sentis tout d'un coup redoubler, j'essayai sur l'escalier un nouveau pas de bouffée. Mais, au moment où je traduis le jure, j'entendis frôler derrière moi une écharpe légère, des socques articulés et une ceinture d'Asie. Je me retournai : c'était une fille de la rue de l'Ourane. Je n'ai que le temps de me précipiter dans l'ombre du palier, en tâchant de devenir, autant que possible, couleur de muraille.



Où? l'entrée d'au bal? l'entrée d'un bal? sousein qui men s'efface, suffocation, panneson, éblouissement que men s'égalé! J'étais au du pillasseon, li portu s'ouvre, et je me trouve au milieu d'un océan d'épauls de femmes : n'était la solli à manger.

VII.

Où, Stéphane, on dansait dans la salle à manger, on dansait dans le salon, dans la chambre à coucher, dans l'étude; un ne dansait-on pas? J'étais collé au espalen contre la porte d'entrée. Situation fâcheuse pour un homme impressionnable tel que moi! Alors je me mis involontairement à jeter un regard atermétrez sur ma toilette, et je la comparai avec toutes celles qui m'entouraient. Je m'aperçus avec douleur que j'étais au-dessous de la trinquin. Mes habits desséchés, râpés, n'étaient pas même une quinqu du cinqui, c'était tout au plus une quinqu du quatrième. De plus, le fièvre avait imprimé sur mon gilet blanc la décoration de la rue de la Rochette. Tous les regards étaient fixés sur moi... Je vis une dame que je supposai, d'après ses bras nus, être âgée du quarante-sept ans, donner un coup de coude à son danseur pour lui dire : « C'est le troisième tour d'ici » Évidemment cette phrase s'adressait à moi. Je baissai la tête et dansais et aimais comme les autres dans du la dame.

Aurausement la contredanse finit; pendant que l'orchestre s'épongeait je pus respirer un peu plus librement. J'étais cependant toujours fort mal à mon aise. J'étais magnétisé par la chaleur et suffoqué par les mantes à gilet. J'essayai du moultent je me emman-sais guère que les élèves de l'École; mais ils étaient tous fixés dans les jostations, ils couraient, piroquetaient, allaient et venaient d'un air affairé, sans m'avoir une attention à moi. Quant au patron, c'était le Presque du tribunal de première instance. Il allait du l'étude à l'auventre et du salon à la cuisine, donnant des ordres, distribuant des papiers de main à droite et à gauche; il était si magnifique, si étoffé, qu'il me parut s'agrandir depuis le matin.



J'eus plusieurs fois la bonte pour lui dire : « Bonsoir, maître Corbi, » mais il ne fit pas même attention à moi. Il paraît qu'il m'éponsetait la figure avec une des basques de son habit.

VIII.

La patronne n'était guère moins rousseautte que lui. Figure-toi, mon ami, la nuit du Nèze décollée jusqu'à la ceinture. Quant à elle, je résolus d'en avoir le cœur net.

après deux ou trois crochets de sa part, je me plaça si bien devant elle qu'il lui fut impossible d'éviter un salut à la vertu, que je lui fis avec une expression d'amertume prononcée. Elle répondit par un « Boussoi, monsieur Eusèbe. » Mais le vrai sens de la phrase était : « Boussoi, eniquet, paltoquet, boussoi, troisième clerc ! »



Je avais, j'avais l'enfer dans la putaine et le dédain dans les narines, comme l'Apollon des Tuileries. Je me mis à chercher des yeux mademoiselle Hermine Lelièvre.

Tu la connais, Stéphane, car je t'ai décrit assez souvent sa chevelure couverte de tilleul, ses épaules nerveuses, ses petits yeux gris de souris, son col d'une longueur démesurée, qui lui donnait de vagues affinités avec les magnifiques ondulations des aiguilles de Nohu. Il fallait joindre à toutes ces perfections un pied usagique, quelque chose de primitif dans les gestes et le maintien, un vrai roman avec une ligne selon mon chiffre, et avec une dot selon mon cœur. Je l'appelai Herminie ou la fille du commissaire-priseur.



Sa mère était un vrai sapeur-pompier.

« La jeunesse d'aujourd'hui est si mal élevée, disait-elle, que c'est aux femmes à se faire rendre justice elles-mêmes. » Aussi, pour traverser la cohue des bals et mettre son système en pratique, cette phantasmatique créature avait-elle l'habitude de distribuer à

droite et à gauche des coups de coude, voire même des coups de poing aux geus qui se trouvaient sur son passage : c'était la gendarmerie des quadrilles.

J'avais déjà passé plus de dix fois devant la banque où se trouvaient madame Lefèvre et sa fille. Je maronnais une invitation, je barbotais dans mes phrases, je sentais les épithètes se porter vers mon cerveau avec frémor, et mon col de chemise s'humectait par degrés. Enfin je me dis comme Julien Sortet de *Rouge et Noir* : « Si dans cinq minutes je n'ai pas invité Hermione à danser, je me réduis en caputade. » Je l'appelai Hermione par un rest de licence poétique, j'eus au sonnet où j'en disais :

Tu n'as ou rêvé, que l'on nomme Hermione
 Tu être est pour moi être agr incantation.
 Tu balaise me cause sur inflammation
 De pointer, ta voix est l'archet de Gréonour.

X.

Au bout d'un quart d'heure j'étais planté devant madames Lefèvre mère et fille :

« Mademoiselle veut-elle avoir l'avantage de... de... de... ? »

Je n'achevais pas : « Pour la septième, » interrompit la basse-taille maternelle.

Je m'efforçais sans vite que mes escarpes me le permettent, et je me perdis dans la fête en m'écriant :

« Un vis-à-vis, un vis-à-vis ! mon royaume pour un vis-à-vis ! »

Je m'adressai à tout le monde, depuis le premier cote jusqu'au saute-russeau. Tous les vis-à-vis étaient rugueux pour neuf contredanses. Pitié ! pitié ! Enfin un monsieur me pécé à part : « Brave homme, me dit-il en me frappant sur l'épaule, j'ai pitié de vous, touchez là, mes jets-banis sont à votre service. »

Je lui aurais décerné en ce moment le prix Monthyon. C'était M. Gratte-lard, hûssier de l'étude. — Oh ! merci, père Gratte-lard ; va, tu vivras dans mes vers comme Bérus a vécu dans les vers d'Horne, comme Aristophane dans ceux de M. Lassaillie. Si je fais des vaudevilles, je ferai de toi un second Jovial ; si je fais des feuilletons, je te ferai des réclames, des camards, des *puffs* ; j'enverrai des cachemires à ma épouse, des coupons à la cuisinière pour la Galié, des bellis pour l'exposition de porcelaines à tes clients. Je ne te refuserai rien, dès que je serai quelque chose ; tu verras si j'ai la refuseiro du vis-à-vis !

XI.

Cependant tant d'émotions successives avaient considérablement excité ma soif ; déjà même quelques gouttes commencent à suinter de moi ; on attendait avec impatience les intermèdes rafraîchissants. — Enfin, soudain Corsé parut mdruse, les manches rebroussées ; derrière elle marchait Merlu, tenant à une hauteur prodigieuse un plateau, qui posa sur la tête des danseurs avec la rapidité d'un aérostat. Merlu eut à peine franchi la première haie des danseurs, qu'il se fit autour de lui une foule de bras tendus, de regards altérés, de bouches féroces : le plateau fut pris d'assaut comme une redoute. Je crus voir néanmoins quelques privilégiés (les grenadiers du bal), qui portèrent à leurs lèvres des verres contenant quelque chose qui ressemblait à un breuvage quelconque.

Flûteurs verres ont dû être assés.

J'étouffais et je me sentais dans l'impossibilité physique d'adresser à mademoiselle

Hermont la moindre galanterie dans l'esprit de sécheresse où je me trouvais; mais palan ressemblait au lourdau avant le passage de Pharaon. L'airain donne de bon cœur dix-neuf sous et moi assigai de cinquante luns pour obtenir un verre d'eau, un seul verre d'eau clarifier, qui me peult de remettre un peu d'organe. Au milieu de mes vœux, j'aperçus le patron qui faisant un signe à l'orchestre. Aussitôt les violons reprirent, on se pressa, on se précipita, les quadrilles se firent, on pluta montra les uns aux autres. Alors Merlin revint avec son plateau surchargé : tous les verres étaient vides, à l'exception d'un seul. Miracle ! Je crus voir Mose sauvé des gueules du Nil.

XII.

Je vivais autant que le père Priam ou que Vestris père, que je me sentais tout ma vie de ce brasseur de verre, qui me fit l'effet d'être tombé du ciel, comme la main de la Géôse. C'était un verre effilé, canulé, limpide, rempli d'une liqueur trouble et rougeâtre, qui ressemblait à l'eau ou les peintes d'aquarelles troupeux leurs porreaux. C'était du sirop de vinaigre, rumpoué à n'en pas douter, par la patronne. Je me mettais intérieurement Merlin, fidèle serviteur, le Calib de l'escluse : je me figurais qu'il avait compris mon desséchement et m'aurait tramé ce trésor en réserve.

Mais au moment où je m'apprêtais à humer le sirop de vinaigre de l'étrangère, je sentis une main lourde et brillante, comme celle de Balibana, se poser sur mon épaule. Je me retournai : c'était le patron. Ses prunelles flamboyantes, mes genoux fléchirent : « Monsieur, me dit-il d'une voix de stentor mitigée, n'avez-vous dit que les clercs ne se rafraîchissent qu'au buffet ? »

Au même temps il m'indiquait la cuisine :



D'arrêter que j'étais je devins pastiche. Sous le plateau de Merlin, le verre canulé s'évanouissait dans mes mains. Je voulais m'exposer, mais les paroles ne me vinrent pas ; je ne trouvais sur ma langue que du sirop de vinaigre.

Le patron, après m'avoir donné cette leçon, me donna le dos et retourna dans le salon de la bouillotte.

XIII.

« Va, m'écriai-je dès qu'il fut parti, Vandal, anthropophage, Hau d'blonde, je t'indiquais la pesant de Latune pour te changer en grenouille et te faire avaler ton

sirup de vesaigne, ton minstre, ton vîtrai, ton épiere, que dis-je?... ton procureur de sirup de viueigre... Va, je ne serai pas toujours troisième clerc d'avoué. Je m'élancerais, comme M. Ancelet-Bourgeois et tant d'autres, de la chaire d'autor dant ira belles l'raies. Alors je me vengerais, je l'afficherais, je ferais de toi un âne, un veau ou un goule, comme Dante, Michel-Auge et Molinu ont fait pour leurs détracteurs... En attendant, je te donne ma malediction, à toi et à ta plue ou moine cheste moitié !... »

Comme l'echevain me tirade, le signal de la septième contredanse se fit entendre. Alors j'oubliai tout à coup ma soif, ma colère et mon sirup, et je m'écriai :

« Ballo je le tiens, fautiveuse septième contredanse, qui dois décider du sort de toute ma vie ! à moi, à moi l'univ'ers !... O fortune ! ô Vénus ! ô tout et que j'aie et tout ce que j'rêre !!!!! » et une foule d'autres peus d'exclamation.

Je m'élançai vers Hémione ; mais j'étais si troublé que j'r fallu arracher madame sa mère à sa bouquette. L'esquivai la réputation qu'elle me destinait et j'allai me plier.

Mon vis-à-vis, M. Grattelard, étant drôlé à son poste, j'r fallis m'excuser lorsque j'eus examiné l'être qui lui servait de danseuse. Imagine-toi un vrai phénomène de fuire, une petite fille de huit à dix ans, jeune, maigre, safran, un de ces enfants du meilleur que l'on confie aux fils, neveux ou fileuls de l'amphitryon, qui sautillaient sans la moindre idée de la mesure, chassant et déhassant *ad libitum*. Tel était mon vis-à-vis : c'était la fille de l'huissier.

XIV.

Malgré cet incident, le *pantalon* se passa bien ; et bien que j'eusse dans le dos la manœuvre d'une contre-basse, je pus engager avec Hémione le dialogue suivant :

« Mademoiselle, il fait bien chaud dans le salon !... »

— Bien chaud.

Il fait plus frais dans la salle à manger.

— Plus frais.

— Vous êtes en avec votre maman ?

— Maman.

Mademoiselle est sans doute musicienne ? à en juger par... par...

— Par qui, monsieur ?

— Ah ! fort bien ! J'aurais cru cependant... j'r me serais imaginé que... lequel préférez-vous, mademoiselle, du flageolet ou du putois ?...

— Oh !, monsieur.

— Ah !, eh bien ! en vérité, je m'en serais douté... parce que, en vérité... vous devez comprendre que... »

La conversation en était là lorsqu'il fallut balancer. « Elle est charmante, m'écriais-je. Pauvre petite ! Et dire qu'elle sera sans doute servie comme tant d'autres à... à... Le mot ne me vint pas.

XV.

Mais c'était à l'éché que j'r m'attendais ; l'éché est, comme tu le sais, le triomphe et le triomphe du danseur. Je parais le dernier, car je ne trouvais en travers. Je me regardais dans ma conscience tout ce qui s'était passé en moi depuis ma première entrée, et j'r partis du pied gauche.

O Stephen ! deviens-tu ce qui m'arrive, le desiras-tu ? As-tu bien présent l'ex-

puît lui donner considérable, énorme, infini des mystifications, catastrophes et mésaventures dont la main du Créateur a peuplé la nature? « Tu n'ontakou a craqué? — Non vraiment. — Tu as écusé l'ortel du ta danseuse? — FHM en riel! — Tu as écusé le godel d'un quinqni ou fait prendre du punch à ta cravate? — Pas davantage. — Qui donc?... que dnu?... »

En traversant, mon ami, j'ai su comment mes jambes s'entrechoquent, mes mollets s'embrouillent, mes tibias s'entre-choquent... Ah! j'aurais dû me défier du par de bouzée! .. Enfin, Stéphen, j'ai tombé, mais je tombe comme on ne tombe pas; j'interromps le quadrille, je pironette au mal-même, j'ai mordu la poussière; j'entends des cris, des éclats de rire, puis le patron qui prend sa voix de Sonneur de Saint-Paul pour s'écrier : « Maladroit ! butor !... » Mais bientôt j'ai m'entends plus rien, un crépe soir s'étend sur mes prunelles. Je crève sentir qu'on m'importer et qu'on me bassiner les tempes avec du rirap du vinaigre; je fais tableau. Alors j'ouvre les yeux, je me retrouve dans la cuisine, et voir raturer du mou plumeaux phryniomies réhabilitives qu'il m'est impossible de reconnaître... Confus, pétrifié, j'ai pris mes jambes à mon cou et je m'échappe avec la vivacité d'un pensionnaire du docteur Blanche.

XVI.

Le lendemain je me reveillai avec l'aurore, j'avais la fièvre. Alors je renonçai solennellement à la cléricature; je dis adieu, au non du Styx, à l'âme du maître Coré, à sa femme et même à mademoiselle Harmonie Lelièvre, et j'ai mis ma à faire un premier pièce, qui fut, comme tu sais, refusée sur *scenario*.

J'aurais encore plusieurs autres circonstances de ma vie passées à te raconter, et qui certainement te divertiraient dans ta sous-préfecture du département du Vau; mais tu *peuplu manquer*, comme disent tout les fils de famille qui tirent pour une carotte de.... aux les banquiers qui t'ont a donné le nature, et puis, comme dit Virgile :

Et jam minus procul villarum salutem fumant.

Ce qui meu estonné tradus ainsi :

Dûs tu voir fumant dans la lointain les fontueaux du père Nukomb

Adnu donc; pouu jantara les, nu.

k. . G. ...

P. S. Ah! j'oublie. mais non... bah! pourquoi pas? Je te dirai donc que maintenant je me fais payer mes lettres six sous la ligne; c'est donc unq cents francs que tu me dois. Tu es pau d'effranchir. *Finis-euff*

GABRIEL GUINAYE.

LA JOURNÉE D'UN MÉDECIN.

Un médecin de Paris qui a une clientèle, un service dans un hôpital, un titre à la Faculté et des chevaux à l'écurie, quelquefois même un éditeur, ce médecin-là étant surtout au monde pour les besoins de ceux qui souffrent, se lève à cinq heures du matin pour rédiger, à tête reposée, ses observations sur les maladies de la veille, en grouper ses œuvres complètes ou les envoyer au journal du lendemain. L'heure de son hôpital (sept heures) l'arrache à ce travail de cabinet. Il s'y rend à pied ou en demi-tourner. Il met, dans tous les cas, une précision mathématique à arriver à l'heure. Cette ponctualité lui donne le droit d'être très-sévère envers les élèves retardataires; il en use quelquefois, mais il n'en abuse jamais. A l'hôpital il est chef de service; ses malades, en clinique, ses opérations l'absorbent tout entier jusqu'à dix heures.



Dupuytren s'étant fait une loi de ne redre à aucune instance venir du dehors, en ce moment-là, de se dire distrait pour aucun motif de se servir des pauvres, exemple admirable et qui prouve beaucoup en faveur du caractère de ce grand chirurgien.

Il y a à l'Hôtel-Dieu, d'après un usage antique et solennel, une fête qui doit servir au

médecin de nosse du matin. Les nouveaux médecins s'abstiennent d'y toucher avec un religieux respect; Dupuytren prendra toujours cette date, par égard pour la tradition et peut-être aussi pour son estomac.

Il est onze heures quelquefois, et le médecin n'a pas quitté la table, ne s'est pas appaïé, ni un seul instant.

Il rentre chez lui avec un appétit féroce. Quelques malades l'attendent dans une antichambre. Il se dit très-occupé et il ne tarde pas à l'être en effet; il y aura conscience de l'arrachée à ses préoccupations. En ce moment, donne-t-il des consultations, il n'aurait, je pense, le courage de mettre personne à la diète. Mais après avoir fait la part de ses appétits, le médecin reçoit sa clientèle à domicile. Ce sont les malades du quartier, qui ont trouvé le moyen ingénieux d'assombrir une visite, et qui viennent surprendre à moitié près une guérison qu'ils payeraient bien cher dans leurs foyers.

Le médecin route aussitôt après en voiture, consulte sa liste de visites, et se fait descendre chez ceux qu'il nomme à juste titre ses malades.

Il y en a de tous les étages, de tous les quartiers, de toutes les professions, de tous les cultes, de tous les rangs et de tous les âges. Ici la maladie derive d'une passion; là la passion prod. le caractère d'une maladie; ici l'indigence se cache sous le luxe; là c'est la richesse qui est enfouie sous des haillons. Une des propriétés du médecin, c'est de voir l'homme à nu et à toutes les heures de la journée. Selon l'épidémie qui court, le médecin prodigue la saignée ou les purgatifs, les stimulants ou les antiphlogistiques: il n'a quelquefois qu'une seule corde à son arc: elle lui resuit à tous coups, à ce qu'il dit, du moins. Il faut rendre cette justice au médecin, qu'il demande peu de chose aux gens de lettres, et en l'accuse de méconnaître le génie! Le médecin le connaît *intus et in cute*, et le traite par des dièses. C'est assez bien formulé pour un médecin!

Quel homme, au reste, est aussi impatiemment attendu que le médecin? Entouré, pressé, flêté, interrogé comme un oracle, on croit qu'il ne rencontre que des viages triales; mais au contraire il n'en peut recueillir que d'éprouvés, ouvertement ou en secret. Est-on convalescent ou mort, il y a toujours quelqu'un qui se rejouit.

Rien n'afflige dans le médecin que son absence; l'impossibilité de l'avoir meurtre de quel prix il peut être pour un malade.

Si j'en étais étant tout son revenu, il la fractionne en autant de compous qu'il a de malades. Un des principes de sa pratique, c'est de parler peu et d'écouter encore moins: les médecins qui parlent peu inspirent généralement plus de confiance.

Le médecin, outre le personnel flottant de ses malades, a le cadre riglé de ses occupations, et dans ce tissu si dense, si serré, qui compose un de ses jours, comme pour les simples mortels, d'une durée moyenne de vingt-quatre heures, il faut qu'il loge les appels en consultation, les visites d'extra à la campagne, les voyages en poste qui acheminent à grands frais un médecin à son centre de vitalité, à son quartier général. Si l'un réfléchit qu'il est, en outre, membre de plusieurs sociétés savantes, de plusieurs conseils de salubrité, de plusieurs comités ou autres choses de bienfaisance, on a peine à se rassurer en pensant qu'il a l'Académie royale de médecine pour se reposer.

Il rentre chez lui à dix heures pour sa consultation. C'est une de ces heures religieuses qui vivent loyalement le médecin à la même table, en face du même buste d'Hippocrate. Il y a là responsabilité pour lui de ce kaleïdoscope d'infirmités, qui les lui représente en fanfare à l'hôpital, dissimulées comme une la surface des dunes arron dissimulées, puis groupées de nouveau dans son antichambre, infirmerie plus élégante que la première, mais qui n'en est qu'une variété. Dupuytren, le même homme que nous avons vu professer avec une si noble abnégation le sacerdoce de l'art, procédait

assis avec une dignité hippocratique à cette consultation. Un secrétaire placé dans un salon à côté de son cabinet était chargé d'en recevoir le prix, invariablement fixé à cinq francs. La consultation est le tribunal de la péni­tence de la médecine : tout le monde n'en peut pas surgir avec l'absolu­ment ; beaucoup reviennent la chercher.

Chaque malade a pris quelques minutes du temps si précieux de l'homme de l'art. Il interroge la pendule avec anxiété, et se voit parfois forcé de suspendre ses consultations, comme il n suspendu ses visites. Nous parlons des exceptions, c'est-à-dire des célébrités médicales. Le temps passe beaucoup moins vite pour les médecins qui ne sont pas célèbres, ou pour les autres célébrités qui ne sont pas médecins.

Pour le médecin, c'est l'heure d'une nouvelle toilette ; ses clients du grand monde l'attendent pour avoir de lui le bulletin de leur santé. La toilette d'un médecin doit être docteurale : habit noir, chemise à jabot d'une extrême finesse, ampleur de vêtement ; encore jeune, il peut avoir la taille serrée, des gants jaunes et des bottes vernies ; mais ce dandysme farouche fait soulever les virilles réputations.

Le médecin a épuisé pour cette seconde visite. Il est unifié homme du monde et moult médecin. Il ne manque jamais de donner à rompre perdu dans une invitation à dîner, qu'il refuse d'un habitué au Rocher de Cancale, pour avoir le droit d'en esquiver une autre à la fortune du pot d'un académicien de ses amis, et cela pour qu'il ote à faire un bon dîner. Un médecin dîner chez soi et presque jamais autre part.



Le dîner d'un médecin est quelque chose d'hygiénique et de confortable à la fois, basé sur les lois de la tempérance et sur les raffinements de la sensualité. Brillat-Savarin était très-médecin ; aussi tous les médecins tiraient un peu de Brillat-Savarin. Le dîner semble attaché à la profession : c'est une des spécialités internes qu'il cultive avec le plus d'art. Il n'admet à sa table qu'une société plus choisie que nombreuse de gens qui savent manger. Au surplus, sous le couvert de son hospitalité, on peut avaler sans crainte et même s'indigner sans scrupule. Les mets, calculés sur le tempérament des convives, sont un brevet de santé pour une nuit au moins. Un médecin garantit ses convives sains et saufs jusqu'à la visite de digestion. On doit pardonner à ce repas d'être *secundum artem*, puisqu'il doit porter la compensation des longues fatigues entreprises au nom de l'art.

Au salon on parle encore médecine ou littérature médicale, saupoudrée de quelques nouvelles politiques, de géométries à la Faculté, d'épidémies à la mode ; c'est l'heure où le médecin se résume, compte ce qu'il a ajouté à son blason, se représente le tableau de l'actualité et s'applaudit ordinairement d'être médecin.

Le médecin fait avec volentiers une apparition à l'Opéra, surtout s'il est médecin en

théâtre; mais il faut qu'une pièce soit bien en vogue pour l'attirer à un autre spectacle : d'où il est logique de conclure que les drames qui ont été vus par les médecins ne sont jamais les plus malades. D'ailleurs, tout est drame pour le médecin. A lui la morture des affections et des passions, comme au maître celle des intérêts. Le médecin a trop vu mourir pour s'intéresser beaucoup à un faux semblant de mort ou d'empoisonnement. S'il pouvait complètement se faire illusion sur ses illusions, il s'enfuirait peut-être au troisième acte d'un drame, de crainte qu'on ne vînt le chercher au esquigue pour porter secours à quelqu'un.

La médecine, voilà le grand élément de l'existence du médecin; puez-lui médecin, même au théâtre, vous êtes toujours sûr de l'intéresser. Une nature artiste va dans le médecin un homme à interpréter; le médecin voit dans le poète un *cas de physiologie à étudier*.

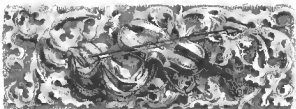
Le médecin est à sa vocation toute la journée: qu'on le prenne à telle heure qu'on voudra, il se tient toujours au nom d'un principe, le principe vrai; il y échappe, malheureusement, la nuit, pour surprendre quelques heures de sommeil. Il fait verrouiller sa porte, veille son porcelaine, soit domestique; il est partout pour les sollicitations, excepté dans son lit.

Quels sont les plaisirs du médecin? quelles sont ses affections, ses passions, ses maux? En a-t-il? a-t-il le temps d'en avoir? Qui le croit! lui qui n'a jamais une minute, qui est toujours en retard de plusieurs secondes sur l'éternité, lui qui de voire le temps, il a celui d'être antiquaire, boteur, hâbleux, arabe, collectionneur; quant à naturaliste, *microscopiste*, anatomiste, cela rentre dans l'état. Vous trouverez quelque fois le plus grand médecin de Paris occupé à des vens, et tout plein de son sujet. Combien la pauvre humanité ne doit-elle pas souffrir dans ces moments-là!

Le dimanche c'est encore pis! Le médecin a une maison de campagne où il se rend comme un simple bourgeois. Sa calèche, spacieuse comme un char des pompes funèbres, s'ouvre pour lui et sa nombreuse famille; et sans que l'on sache ni pour qui ni comment, le dimanche, la journée du médecin est un peu celle de tout le monde. Mais prenez le médecin sur semaine, alors qu'il est le plus médecin: de l'hôpital à la Faculté, de la Faculté dans son cabinet, de là chez ses clients, ne sachant auquel entendre, toujours en lutte avec le principe délétère du notre nature, asservi, en outre, à nos caprices, à nos fantaisies, à nos imaginations, subissant la plus impétueuse des servitudes, celle d'être souvent utile, toujours indispensable; vous le trouverez sans cesse agissant, portant la santé, la consolation partout, ne se fixant nulle part; et la journée du médecin, si pleine d'œuvres recommandables, est un des problèmes de la science et de la société.

L. ROZE.





LES MUSICIENS AMBULANTS.



'a et nous entoure de toutes parts et nous pénètre par tous les sens; nous vivons dans une atmosphère épurée; il y a de l'harmonie dans chaque molécule d'air que nous respirons. Les musiciens ambulants encombre nos rues. Et ru rîtes, depuis que la musique, descendue jusqu'à la saupente du postier, est remontée jusqu'à la mansarde, il ne faut pas s'étonner s'il pleut des musiciens sur le pavé.

Aux troubadours et aux trouvères des siècles de la chevalerie ont succédé, de nos jours, les musiciens ambulants; exalté et triste expression d'un siècle sans conquête et sans couleur, où tout est rapetissé parce que tout est commun.

Vous ne pouvez faire un pas dans la rue sans rencontrer un jeune enfant des moulins, une vieille suspendue à son cou, chantant des airs du pays et du haut devant vous à la manière des ours : même grâce, même légèreté, quelquefois mêmes cris sauvages; mais en revanche, combien sa voix est douce et son œil suppléant quand il vous demande un petit sou ! comme vous vous sentez ému à la vue du petit malheureux qui n'a pas de mère pour veiller avec son ange gardien sur son enfance. L'orphelin grandit; l'ambitieux lui est veuve avec la conscience de sa misère et la crainte de l'avenir. Sans savoir une note de musique, il s'improvise musicien. Avec l'aide de Dieu et des hommes, il arrivera peut-être à une certaine habileté, qui s'exercera sur la place publique ou dans les carrefours, en une certaine quantité de gros sous. A force de privations et de persévérance il achète une vieille organe : sa carrière est désormais tracée.



La vieille organe est le point de démarcation entre le musicien de contrebande et le véritable musicien ambulants, se commence le domaine de l'art. Il y a tout un monde de sensations, d'idées, de sentiments, de perrinismes, de mœurs et de préventions à parcourir pour arriver du premier degré au second. Le simple joueur de vieille rue ordinairement une manière de petit sauvage, qui n'a pas plus le sentiment de la musique que celui de la danse; c'est une machine attachée à une autre, dans le but d'en arracher des

soes plus ou moins discordantes. Il ressemble au joueur de vieille organeux comme l'instrument du premier rassemble à l'instrument du second : le forme rétrécir est la même; l'âme seule fait la différence.

Quelques fois la vocation musicale se révèle chez certaines natures d'élite avec une puissance qui étonne. Quel dilettante privilégié n'a seule tomber ses préventions aristocratiques au écoutant par hasard un de ces maîtres des carrefours, dont un habitude des souffles ne pouvait soupçonner l'existence? Deux célébrités du genre se disputent à Paris l'admiration et la même monnaie des amateurs : l'un est un jeune père de famille que les souffrances morales et physiques ont marqué en front du sceau des véritables artistes; l'autre, jeune aussi, rappelle d'une manière frappante ce type de bohémien perdu depuis longtemps : c'est une usine à part, une de ces figures isolées mais belles, dont le cygne contraste avec les sons touchants et mélancoliques qui s'échappent d'entre ses doigts. Celui-ci aussi a toujours à ses côtés son compagne qui partage les tribulations de son existence aventureuse : elle joue habituellement de la harpe; n'est toujours à peu près la même instrument, mais c'est invariablement la même femme.

L'orgue appartient essentiellement à l'Italie. Vous le pouvez facilement reconnaître à son air à la fois passionné et abattu : il y a du lazarus dans sa dévotion. Il ressemblerait assez à un moussu, quand il s'arrête, sans le mouvement zéphirien, lent et régulier du son bras, et le regard inquiet qu'il fait enroul autour de lui. Observez-le : un roulier qu'il doit en marchant. Son orgue est placé sur son dos; on dirait que l'homme et l'instrument ne sont qu'un, et que, semblable au colimaçon, d'un sa maison qu'il trahit. Il ne demande jamais rien, il joue : si vous ne le payez pas, il s'en va; si vous lui donnez, il reste, et il est consciencieux, je vous assure; pour beaucoup il donne beaucoup : le travail est proportionné au salaire, aussi bien que le saint dont il accompagne son remerciement.

Aillent ces sont des chanteurs, une harpe, un violon; partout des lambeaux d'harmonie, comme des mantes échappées à la table d'un roi. Oh! grands maîtres, votre génie serait de glace, si vous pensiez que tel air sorti de votre imagination de feu, de votre âme poétique, sera finit en quelque sorte par le souffle de la misère, comme une belle fleur ramolir du sol et dont les parcelles sont jetées au vent! Il n'est pas donné à tous de comprendre cette voix du mélodiste, qui fait mouvoir en nous des ressorts si mystérieux qu'ils ébranlent tout notre être. En même temps qu'elle les élève et les régénère, la musique développe chez quelques uns de ces organisations privilégiées, cachées sous la triste livrée du misérable ambulante, une énergie de sentiments que le vulgaire ne soupçonne pas. Que de drames se sont joués tout bas la nuit, en famille, quand la jeune fille n'a par rapporté du pain pour elle ou son vieux père, après avoir chanté tout un jour! Qui, lire à l'humanité tout le mal de l'âme; lire à saisi quand son cœur pleurerait; elle ignore que l'indigence elle-même, pour intéresser, doit être belle. Hélas! ses traits fatigués n'inspirent que l'indifférence; ses yeux éteints ne sollicitent plus sa pitié; les hommes passent sans un regard de pitié, sans le plus faible marque de surveillance, et la pauvre enfant meurt au milieu en échoiant son âme dans un dernier chant.

Le souvenir de l'enfance du jeu tragédien que tout Paris ramène est un tant qui d'un naturellement trouve sa place dans ce tableau. L'avenir de l'humble fille alors n'était point écrit sur son front : ses souffrances n'ont pas trouvé l'écho que devrait plus tard éveiller son talent!

Malheureusement, ici comme ailleurs le fort est à côté du faible, le bon près du mauvais. Dans les cafés, aux places publiques, des femmes chantent, une guitare à la main ou une harpe devant elles : c'est la orgue dont parle Le Fontaine.

Paris, cet asile ouvert à toutes les infortunes politiques, est aussi le refuge, le rendez-vous général des musiciens errants et des chanteurs incompris de tous les pays. Ici c'est l'Alsacien entouré de sa nombreuse progéniture, famille nomade de ténors, sopranis et basses-tailles improvisés, gataugeant et cossant à l'envi au milieu des ruisseaux bourbeux de nos rues, comme une troupe de canards voyageurs abattus sur un marais; là, c'est l'Allemand réuni en société anonyme pour l'exploitation de la charruette et du trombone; plus loin, c'est l'Italien lui-même, le musicien par excellence, tour à tour instrumentiste et chanteur, Lablache ou Paganini. Paris a aussi dans ce genre une illustration qui lui est propre. Qui n'a connu, au moins de réputation, Marquis, Marquie l'ancien, le premier, le vrai Marquis? — car, depuis quelque temps, les Marquis ont prodigieusement multiplié sur le pavé de Paris. La concurrence est partout, la concurrence a tue Marquis... Marquis n'existe plus! Paris est seul de son Marquis. Son héritage, sa défroque grotesque, son espionnissant habit canail, ses bas chinés, sa culotte ver-pomme et son jabot traditionnel appartiennent aujourd'hui à d'ignobles bohémien; ils ont eu de lui tout ce qu'il y avait eu lui de mortel. Mais sa réjouissante figure, son sourire malin, et toute sa personnalité, et spécialement prétentieuse, qui nous les rendra? Il y a aussi long de tous vos faux Marquis au grand homme dont ils portent le nom, que de Bobèche et Galvafré à leurs tristes et stupides encenseurs.

Paris est en proie à une invasion de musiciens ambulants telle que, si l'on n'y prend garde, le bruit des instruments dans les rues domiera bientôt celui des amulettes, et les étrangers, et ce courvaient déjà de la dignité de nos mœurs, porteront, à bon droit, une prendre pour un peuple de saltimbanques.



La nuit elle-même ne fait pas disparaître ces tyrans de nouvelle espèce. Par une de ces belles soirées dont le ciel se montre si peu prodigue envers le Parisien, vous sortez de chez vous, l'esprit libre d'affaires, le cœur ouvert à toutes les émotions douces, et vous vous mêlez à la foule élégante et parfumée qui encombre à cette heure le boulevard des Battois. Vous pensez, vous rêvez et vous observez en même temps. L'air est si frais! il y a tant de bouche muette de vous, et parfois aussi de si plaisantes originalités! Mais voilà que tout à coup le génie, ou plutôt le démon de la musique, cette effrayante apparition qui vous a si souvent fait clouer votre fenêtre pendant la journée, surgit à vos côtés

sous la forme d'une petite fille armée de la fatale guitare, ou d'un petit garçon lisant etiez sans pitié le *cul des instruments*. Comment fuir dans cette foule compacte qui vous presse de toutes parts? vous courez risqué de vous pruner ainsi fort longtemps au son de cette musique sauvage... Une seule chance de salut vous reste. « Un perd son, s'il vous plaît. » Vous vous hâtez de payer, et vous partez. — Un peu plus loin même supplice et même rançon. — Vous n'en pouvez plus; les oreilles vous tintent, et vos nerfs agacés se crispent. Vous vous réfugiez sur une chaise. Vain espoir! Une femme, une pauvre Allemande, un enfant sur les bras, un autre sur le dos, un troisième debout à ses côtés, commence d'une voix glapissante un de ces airs tristes et plaintifs que l'on croirait un chant de mort... Le moyen de résister à cette double attaque portée en même temps à la sensibilité de votre cœur et à la débilité de votre organe?

Puis, qui ne veut plus de mendians, est peu habile à les cacher ou à les saisir. Et qu'est-ce donc entre chose, je vous prie, que ces aveugles à la charizette égarée, ces éternels chanteurs de complaintes, et ces petits joueurs de vielle, malheureux enfants des deux sexes qui prévalent ainsi à une vie d'apprentissage et de misère? Puisqu'il faut qu'il y ait des pauvres, faites au moins que la charité puisse s'exercer librement, et ne permettez pas à l'importunité et au vice naissant d'arracher l'obole réservée aux vrais enfans de Dieu!

MARIA D'ANDRÉA



LA MISÈRE.



DAUTRE mère ! Elle était avant comme beaucoup d'autres femmes, ni plus ni moins malheureuse. Ce jour seulement elle s'effraya de la destinée qui l'attendait. La misère s'était assise, pour n'en plus bouger, sur le seuil de sa porte, au riuquière étagé. La misère a-t-elle une expression ? Si elle désirait l'indigence même, on s'habituait sur le champ à la confondre avec le néant. Madame Angot est mère de quatre enfants ; son mari mourut l'an dernier, pris dans l'engrenage d'une machine à vapeur, victime de l'industrie, dans l'air tiré où il travaillait pour vivre au jour le jour. L'atelier ne finit pas ferme ; on dit, entre voisins, qu'un ouvrier était mort et qu'il laissait une femme et des enfants ; l'émotion s'arrêta là. La veuve recueillit l'héritage du travailleur : beaucoup de larmes, sans pain, elle lutte contre la misère ; elle est beaucoup plus morte que son mari.

De ses enfants l'aîné est apprenti compositeur. On ne s'est à peine ému depuis la mort du mari, et la misère, lépreuse et avahissante, a frappé Auguste, l'aîné de la famille ; il gagnait au franc par semaine, et sa mère le nourrissait à peine. C'était justice ; il était le plus grand et supportait mieux la faim que ses frères. Malade d'épuisement, il est entré à l'Hôtel-Dieu. Heureusement la mère n'aura plus que trois enfants à soigner ; elle est ouvrier et gagne vingt sous par jour. L'ouvrage venant à manquer, que va-t-elle devenir ? Elle cherche un ménage à faire, du pain à porter, et mille autres choses dont on ne peut avoir l'idée que sur le moment même, quand on meurt de faim dans la poitrine de trois ou quatre enfants. Une mère a pour ressource de frapper à toutes les portes ; un père en a une de plus, c'est de les rouvrir. Il peut se faire voler. Oui, mais dans toutes ces portes, quelle est celle qui s'ouvre, même pour une mère ? Quel est le bien de Paris, le bureau, l'établissement où un malheur réel, incontestable, et comme légalisé par son aspect même, puisse se dire : « Je serai secouru. » Et si l'infortuné de madame Angot a quelque chose de typique, de général, si c'est celle de beaucoup d'autres, c'est une raison pour y réfléchir moins, et on se console sur la quantité.

On est en plein hiver ; le bois n'étant pas un objet de nécessité première, on n'en passe sans la maquerelle : du menu charbon pour cuire les aliments que le voisinage des halles fournit à ceux qui n'ont pas le moyen d'avoir du pain, voilà tout le combustible de la maison. Des pommes de terre délayées dans du lait pour les plus jeunes, tel est l'ordinaire de la maison. Il n'y a pas de lit, mais on rvasche une paille dissimulée sous une couverture qui se double d'une grande quantité de haillons ; tel est le coucher de la maison. Cette existence n'a rien d'absolument mortel, et c'est celle qui fait dire au premier venu qu'on ne meurt pas de besoin ; cela est vrai, on meurt de maladie seu-

liment, mais le besoin est une maladie. Aussitôt Auguste, l'ainé, mourut-il peut-être à l'hôpital, parfaitement soigné par le médecin du roi.

Il est, néanmoins des heures où, si madame Angel n'écoulait que son désespoir, elle aurait d'elle-même une pensée qui l'arrêterait qu'à ceux qui réfléchissent. Le suicide est souvent une lueur d'une existence ; c'est toujours un crime dans celle d'une mère. Se tuer, d'ailleurs, et comment ? avec le charbon ? Madame Angel n'en arrêterait jamais assez pour s'asphyxier complètement, sa jeunesse n'y suffirait pas ; et si elle n'en fait, d'ailleurs, un seul effort sur les épaules de sa fille aînée qui soufrait un crime à hauteur de poids.

Madame Angel n'est d'ailleurs bureau de bienfaisance ; elle n'a pas le temps de s'occuper comment viennent les secours, mais seulement comment vient le travail. Quand elle aurait pu demander des secours, elle n'y avait pas encore assez malheureuse pour y songer ; maintenant elle l'est trop pour que cela puisse lui suffire. Ayant élargi sur son poir toutes une pensée criminelle, le suicide, ira-t-elle se jeter dans les bras de l'aumône, et tombeau de la fierté humaine ? Elle rassemble toutes ses forces en un seul faisceau ; elle met sa robe la moins déguillée ; elle se souvient qu'elle est ouvrière et qu'elle peut vivre ainsi du fruit de son travail ; elle vaide tous les marchands, marchands de jouets d'enfants destinés à de riches bambine qui, bénaux et laocant tous ces vains qui les emportent un instant, auront d'avance attaché à la mort une mère et sa famille. Les magasins sont encombrés, la vente est douteuse ; néanmoins on amène à la mère du salaire pour une journée.

Hier, la pauvre mère était encore quelque chose, une ouvrière, ce n'est plus aujourd'hui qu'une femme malheureuse. Bientôt toute la famille n'aura plus qu'une ressource, mourir de faim.

Combien durera cette vie de courbais et d'épuisement ? Demain ses enfants vivront-ils ? aura-t-elle encore la force, le pouvoir, le volonté de travailler pour eux ? sera-t-elle encore à même de souffrir comme elle a souffert ? Madame Angel ignore tout cela : elle vit enjoué lui, parce qu'elle a vécu hier, parce qu'il lui est impossible de s'arrêter tout à coup, parce que son sort est de faire ce qu'elle faisait tout à l'heure, parce que le malheur qui s'est emparé d'elle, la Providence qui le conduit au tombeau, connaît seuls ce qu'il lui reste à vivre.

Le froid devient plus aigu, on se presse le nuit sur le même grabat ; les vêtements se déchirent, on passe la nuit pour les raccommoder ; enfin un matin le pain, les pommes de terre, l'ouvrage, tout manque à la fois, et la pauvre mère manque le dernière à ses enfants ; elle s'évanouit... les enfants pleurent, et les voisins sont bien forcés de venir en secours de la famille. On indique de l'ouvrage à madame Angel ; elle y va. Les enfants vivront encore une semaine...

Mais dans le réduit occupé par cette pauvre famille, rue Guérin-Boisseau, dans la plus pauvre maison de la rue la plus pauvre de Paris, la pitié n'a que des éclairs ; chaque voisin en a un qui l'est encore plus : le misère ; c'est l'hôte le plus constant de la maison, tous les locataires la connaissent. Là on prête un instant la main à celui qui tombe, mais malheur à lui s'il n'est pas assez fort pour marcher encore ! et c'est une mère de famille, malheur à elle ! Une redoutable sentence est écrite sur le front de chaque habitant de ce fortuné séjour, et chacun en éloigne le plus qu'il peut l'exécution. D'ailleurs, plusieurs misères réunies n'ont jamais fait une fortune.

On vit dans la maison, dans la rue, dans la cour, on est dans un grand journal, et on le sait partout ça val, qu'une femme, mère de plusieurs enfants, mourait de misère dans un coin obscur de Paris. Ce fut un vain espoir que le sentiment maternel ne fit jamais défaut à cette femme. Le courage s'éteint quelquefois parce qu'il est homme un

jeune; le malheur ne se repose jamais : il n'était pas écrit que le malheur devait laisser échapper sa proie.

Madame Angel, ainsi forte que le malheur, fut vaincue par sa perméante; un jour on la trouva morte dans sa mansarde : le froid avait atteint 20 degrés. Ses enfants vivaient encore, et furent recueillis par le bureau de bienfaisance et l'administration des hospices. Auguste, en sortant de l'hôpital, ne retrouva plus sa mère; mais il sait qu'il a sur la terre des frères et des sœurs. Auguste est ouvrier compositeur. Puisse-t-il ne point faire défaut à la tâche qu'il a reçue de la destinée, en se souvenant que la science n'a été autre que par une faveur spéciale de cette Providence qui le fit entrer... à l'hôpital.

Voilà cette vie de Paris si brillante et si parée, si vivante, si ardue, qui avec de l'or au bout de la plume ou du pinceau, montrez-nous-en la médaille; pour vous, au contraire, heureux du siècle, souffrez parfois qu'on vous en montre le revers.

ANTE CAS.



LES APPARTEMENTS A LOUER.



PARIS est la ville des déménagements et des appartements à louer. Quatre fois par an, c'est un déplacement de la population, un va-et-vient perpétuel de *tapissières*, des voitures d'administration, un remue-ménage général. Les fortunes s'élèvent et s'écroulent à vite, et les déplacements se font avec tant de facilité! L'employé mis à la réforme, l'industriel, le spéculateur, changent de logement selon les variations de l'événement; ils descendent ou montent d'un étage, selon que leur position financière baisse ou hausse; mais le mouvement se fait toujours en sens inverse. Les filles d'Opéra et toute la grande famille des femmes qui spéculent sur l'amour ont mille et une raisons qui les poussent à faire voyager incessamment leurs péniens. L'artiste qui a deux jours de fortune se hâte de prendre un appartement confortable. L'étoile d'or vient-elle à pâlir, l'artiste va planter sa tente sur les hauteurs inaccessibles de quelque mesure ignorée. Au provisoire, l'usage plus fréquent des hauts meubles conduit à cette manie d'émigration périodique : la Saint-Jean et Noël sont les seuls termes adoptés entre les locataires et les propriétaires départementaux.

Depuis le 1^{er} janvier jusqu'au 31 décembre, dans chaque rue et presque à chaque porte, vous trouvez un ou plusieurs drapeaux suspendus, de couleur jaune ou blanche (la couleur jaune est exclusivement réservée à l'indication des appartements meublés). De tout côté vous voyez briller, comme les ardentes prunelles d'une courtisane, les grandes lettres noires des bérizans provocateurs. Vous êtes sous le charme; la séduction vous entraîne à chaque pas, sous toutes les formes, par toutes les portes... *Grand et bel*

appartement. ... Appartement fraîchement décoré. ... Petit appartement. ... Quand même vous n'iriez pas un désu biru pressé de quitter le logement que vous occupez actuellement, si vous n'en voyez ut si vous n'avez par un triple ruyelope autour du creneau, vous rentrerez sans hésiter; il ne vous en coûtera qu'un locataire plus ou moins haut à monter, et en redescendant, quelques paroles d'excuse au bienveillant portier, à qui vous serez redevable, au maître, du plus d'aur précieuse découverte.

Et d'abord, s'il s'agit pour vous d'un *bel appartement*, le regard inquiet du pouter votre parcourt de la tête aux pieds, et si le rapide involontaire de votre personne donne pour résultat approximatif une situation finissière un rapport avec les prétentions que vous manifestez, chez le ardent parisien s'humanise, soulève brutalement sa casquette plus ou moins vénérable, et répond à toutes vos questions avec une complaisance et un air de respect qui précèdent un sa fauve. Vous demandez le prix de l'appartement: — «Quatre mille francs, monsieur.»

Vous saurez l'innombrable portier, dont l'occupant a été défilé ment et retourné et déguisé de l'indispensable casquette. Il est devenu, comme par enchantement, communicatif à l'écote, et prodigue du promesses comme au diligit ou comme un prospectus. Vous remarquez que l'escalier est mal tenu: «Il se dira tenir un coureur. — Un pense-bête. — Il est éclairé jusqu'à zéro. — Etrot. — Il peut être largi. — Les murs sont malpropres. — Ils vont être repeints à l'huile. » Pour peu que vous insistiez, il vous dira qu'on va démolir la maison pour en construire une sur sur votre plan et selon vos goûts. L'appartement que vous siles visitez est au second ou au troisième étage, et sait que vous ne vous arrive à la porte vous savez, si le nom et le domicile du propriétaire; 2° le nom, la profession, la fortune, le train de maison, le caractère du locataire auquel vous allez succéder.

Il est dix heures du matin. Le portier sonne (bizarre contradiction du mot) à la porte du locataire que vous venez surprendre à une heure aussi tardive. Un autre se serait révolté, et aurait refusé tout ennuant vous visiter importun, car il en avait le droit. Selon les us et coutumes qui régissent le maître, le locataire n'est tenu d'ouvrir sa porte à l'indiscret salutation des visiteurs qu'à partir de midi. Mais je suppose que vous avez affaire à un locataire complaisant. Le domestique qui est venu pour ouvrir livre successivement à votre curiosité chaque pièce de l'appartement, tandis que le locataire impatiente fuit de chambre en chambre, avec toute sa famille, devant cette invasion de barbares, comme le virer Fran devant les soldats d'Arthur. Vous voilà dans la salle à manger, dont la table, où le couvert est succoté sur, vient d'être désertée ruhteant. Vous pouvez d'un coup d'œil compter les plats, en connaître la qualité, et juger aussi de l'ordinaire et du nombre des convives obligés du maître de la maison. Vous passer dans le salon; tout y est dans un désordre qui n'a rien d'artistique: les meubles ont quitté leurs places respectives, et s'étaient confondus au milieu du parquet dans un pêle-mêle inextricable. C'est un labyrinthe de sièges de toutes les formes: il y a une pile de tabourets sur un guéridon, une chaise est étendue auventée sur un canapé, des chaises montent les uns sur les autres les pieds en l'air, à la façon d'Aristote; plus loin, à l'écart, un immense fauteuil se couvre d'une famille de sièges de toutes formes et de toutes dimensions, les uns assis sur ses bords, comme de petits enfants, d'autres sur ses genoux, d'autres hurbé derrière son dos, talon à touchant! — Vous vous surabiez à cette scène de famille, et vous tournez à droite... Arrêtez! vous voilà à l'entrée du sautoir... Il est écrit que les étrangers n'entrent pas ici... Libre à vous, cependant, d'embrasser d'un regard furieux l'ensemble de cette chambre, qui n'a pas arivé sa toilette, pourvu que vous consentiez à ne pas voir ce que l'on n'a pas eu le temps de cacher, et la lit à deux decouvert qui

journaux deux heures après leur remise, vos ordonnances à toute heure, vos amis le plus rarement possible, et votre malheureux... deux le moment où vous l'attendez le mort : attendez-vous à être toujours trois fois : *Je sors, d'abord, quand vous voudrez sortir*, et à frapper à la porte le soir, quand vous voudrez rentrer, un nombre de coups d'éclat plus grand qu'il fera pour froid, ou que la pluie tombera plus serrée; attendez-vous à voir votre palier tout particulièrement sale et constamment boueux, à en recevoir chez vous que des inconnus et des importuns, à perdre peu à peu toutes vos relations dans le monde... attendez-vous à tout, hormis du bonheur que vous vous êtes promis. Après cela, je ne vous retiens plus, entrez et vive l'aise... ou plutôt, riez-vous de bonne grâce, en envisageant votre gouvernement au bénéfice de votre portier. Moyennant cette légère concession, vous pouvez être assuré d'être raisonnable, utile, expédient, économe sur tout le long de l'année, depuis huit heures du matin jusqu'à minuit inclusivement...

Enfin vous avez consenti à tout; vous visitez votre futur domaine... Vous remarquez d'abord qu'il est situé un peu haut. Mais la vue y est si belle, l'air si pur, et puis, quand on est jeune, quelques centaines de marches de plus à monter, cela fait du bien. — Les pièces sont petites. — Mais, c'est plus commode... ou à tout tout le moins. — Vous remarquez encore que les papiers sont sales, que les peintures sont effacées, que le parquet et le plâtre, crevassés et lézardés, ont l'air de se faire la grimace... Rien n'embarrasse le portier; il a une réponse prête à chaque objection. D'un coup d'œil il a vu le parti qu'il pouvait tirer de vous, pour son maître comme pour lui-même. En général, quand sa propre part est faite, le portier ne demande par ailleurs que de songer aux intérêts de son maître. Or, en général les propriétaires, comme on sait, sont généralement ennemis des réparations qui leur coûtent, et les portiers, interprètes armés des éclatements des locataires, sont souvent mal vus. L'habileté du portier, dans cette circonstance, est d'une simplicité remarquable : elle consiste à promettre toujours... Il prend alors un air de bonhomme, et vous dit d'un ton confidentiel qu'il y a bien quelques petites choses à faire, sans doute, et ce n'est qu'une bagatelle; mais notre monsieur est un peu regardant... Si vous voulez seulement partager les frais, je me chargerai bien d'obtenir... Vous priez que le logement soit à votre goût, la proposition vous agréa... vous acceptez... Les réparations sont faites... vous venez installer deux ou trois fois plus tard, vous recevez un coup de bonhomme, vous êtes heureux, ravi... Le trousseau, le plâtre, le plâtre, apportent leurs mites; vous payez sans objection, et vous sortez précipitamment les mémoires acquittés que vous présenterez au propriétaire en règlement de compte... Le terme venu, le propriétaire vous répondra qu'il n'a entendu parler d'aucun arrangement de ce genre avec vous... Le portier avait tout pris sous sa casquette... Vous êtes à l'infamie, en goût-épeur, et puis vous vous calmez, comme doit le faire tout homme sage et tout locataire qui se respecte. — Trois mois plus tard, on parle d'augmentation... Vous criez plus haut, mais vous restez... Enfin, trois mois plus tard, vous recevez un coup de bonhomme, vous prétextez qu'un parent du propriétaire est venu lui demander un logement, ou qu'un grand appartement veut s'agrandir sur dépense du vôtre, et que l'on n'a rien à refuser au grand locataire... C'est fois vous ne criez plus, vous êtes foudroyé; vous payez votre terme avec une dignité parfaite, et comme le loi exige absolument que tout citoyen loge quelque part, vous allez retenez un autre logement, mais vous ne faites plus de réparations.

Dans l'arsenal des ruses du portier, ceci n'est que de la glu pour prendre les petits oiseaux. Il y a bien d'autres tours, vraiment, à l'usage de la gent locataire, aux dépens de laquelle il vit grasement, embusqué dans sa loge, comme un écureuil qui enlève

fait éléction de domicile à l'entée d'un possailler. Pour ne parler que des plus fréquents et des plus obscurs, over-vour jamais réfléchit que le *demeur à Dieu étau* pour le portier une source de profits trimestriels, et qui, dans certaines maisons, lui complétait un revenu assez rond et presque sûr? Il prélève la dîme sur tout ce qui entre dans sa loge. La *boche du portier* (pour le dire en passant) n'est qu'une image légère, imparfaite des droits qu'il s'arroge en vertu. Il lui serait aussi impossible d'expliquer ainsi la chaire enfouie au foyer pendant l'hiver, que l'abondance de sa table pendant toute l'année, pas la maigre extrême de ses gages. Il y a, d'ailleurs, dans la pratique de son métier une finesse toute spéciale. Une vieille coquette n'est pas plus habile à dissimuler ses rides, que le portier à déguiser les défauts d'un logement difficile à louer. La vue donne-t-elle sur une cour laide ou malpropre? élargit-il de dérobier l'aspect de quelque objet désagréable? un riu, adroitement caché, rendra impossible pour le moment l'ouverture de la fenêtre. C'est un aveu qui plait les plus mauvaises causes, et qui les gage souvent.

Si vous n'êtes pas un habitant de Paris, et que vous soyez en goût d'un logement, j'y vous dois un avis. Voyez-vous cette maison dont la porte est frapper d'écriteaux? Toutes les fenêtres ont des rai-joue, et tout ces ubat-jour sont constamment baissés... Une chaise les retient inévitablement fixés à un anneau enfoncé dans l'encadrement de la fenêtre... C'est une prison, d'irez-vous? Non, c'est moins que cela... Je suis sûr, cependant, qu'on vous y donnerait pour rien, ou à peu près, un logement fort confortable; car on y est d'autant plus avide de leur honnêteté, qu'ils y sont plus rares. Bien vous préserver d'habiter jamais cette maison. Votre logement serait délaissé aussitôt par toutes vos connaissances, et vous verriez vos plus chers amis se détourner sur votre chemin... Prudence.

Les *appartements meublés*, ceux, du moins, destinés aux célibataires, deviennent plus nombreux de jour en jour. Les personnes qui les demandent à location se divisent en deux catégories. Les personnes malades, qui retranchent sur leur logement pour ajouter à leur revenu, et celles qui éprouvent une imprévoyance habituelle des célibataires et l'insécurité des étrangers. Celles-ci sont ordinairement des femmes gâtées sur le retour, qui suppléent ainsi à l'insuffisance d'une maigre pension ou d'une inscription de rente sur l'État, seul débiteur de leur ancienne opulence. Quelquefois, cependant, la maîtresse du logis est encore jeune et jolie. Dans ce cas, l'appartement est remarquablement plus cher. Il est formé, généralement, de deux pièces détachées de l'appartement principal, et meublées avec une élégance mesquine. Le marbre du salon est éparpillé. Il se compose d'un canapé rouge ou bleu, dont les bandes sont ternies, et dont le fond commence à flaqueur, de deux fauteuils de couleur différente, deux chaises en cuir, et d'un guéridon avec un dessus de marbre gris. Les murs sont toujours décorés de quatre dessins de Dubuffé. La chambre à coucher est petite; souvent il n'y a pas de cheminée. Le lit est entouré de rideaux de mouselin, surmonté d'un édredon. La ruelle est nécessairement ornée d'une glace. Une causeuse est placée au coin de la cheminée. Les pendules sont rares dans ces sortes de logements; mais, si revendre, on y prodigue les canapés, les causeuses, et les fauteuils à la Voltaire. Si la maîtresse est jeune, la chambre à coucher possède une armoire à glace un peu d'une commode. Insulte de dire que cet appartement communique avec le grand par une porte qui n'est jamais fermée! porte fatale! toute d'araignée toujours tendue à la jeunesse et à la bourse folle! Combien d'innocents provinciaux, de riches étrangers, ont payé de leur liberté et de leur bourse un instant d'imprévoyance aveugle! Dès lors vous ne vous appartenez plus, vous n'avez plus rien qui soit à vous, pas même votre personne. Vous êtes devenu, corps et bien, la propriété de votre propriétaire. A toute heure du jour et de la nuit vous êtes chargé de sa précieuse dépôt; vous avez le droit de la conduire et la promenade, au bois, au concert,

au bal, au théâtre, partout où il y a du plaisir pour elle ; pour vous, de l'argent à déboursier. Moyennant tout cela, et beaucoup d'autres choses encore, vous serez logé, comme vous avez, à raison de cent francs par mois.



Il est rare qu'une table d'hôte ne soit pas annexée, comme supplément d'industrie, à l'appartement meublé, et il est plus rare encore que le locataire privilégié ne soit pas le pensionnaire de l'hôtesse. Dès ce moment, il passe à l'état de protecteur. Quand il en est là, c'en est fait de lui : il roule, avec sa fortune et sa moralité, sur une pente rapide où il ne peut être sauvé que par une de ces déterminations violentes que le désespoir inspire quelquefois aux âmes faibles, ou par un coup inattendu du sort qui le rappelle brusquement dans sa ville natale.

Les appartements à louer sont une mine féconde pour l'observateur. L'amour peut aussi en tirer un parti immense, et, sans être vaudevilliste le moins du monde, ne découvre du premier coup d'œil toutes les combinaisons, les situations nouvelles, les surprises, les intrigues, qu'il y a au fond d'un pareil sujet.

A. DE LÉZARD.



UN PATRIOTE PROVENÇAL.



S Provençal par sang, prodant net de la terre,
 Qui vit dans son village et dans son gré cèrré,
 Qu'il dit : Monsieur le maire et monsieur le curé,
 Monsieur le médecin et monsieur le notaire :

Jure, et bat son cheval, sa femme et ses enfants,
 A ses mots de lercle et sa langue indigente,
 Il parle le français comme on le parle à Gênes,
 Et vous dit dix éras pour dire trente francs

Mais cet homme est un homme, et sêlô qu'il a l'âge,
 Il tient sa place à table et chaste son couplet;
 Il dérobe à vingt ans la fille qui lui plaît,
 Et la ramène après devant tout le village.

Quand il ne sait pas lire, on lui lit le journal,
 Et quand il s'en tend pas la note de Luthette,
 Il fait claquer sa langue en ressuant la tête,
 Et dit : Paris, Paris, les affaires vont mal!

Et s'il voyait passer un allié, Dieu garde!
 Un officier anglais qui vient de Waterloo,
 Ça couaque stupide à la face câtarde,
 Il ne ferait qu'un bond pour le prier à l'eau.

Car ses bras car sa bêche, au delà de la plaine,
 Il n'a vu que deux fois passer Napoléon,
 Quand l'empereur n'est plus que le port de Toulon.
 Fi dent mère, l'île d'Hybe et l'île Sainte-Hélène

Pi si vous lui doîrez qu'un chemin d'Avignon
 Cinquante Marseillais, avec des carabins
 Et des salivres rouillés perdus à leur pointeur,
 Vint—on ne sait guà ré, pour—on ne sait quel trait

Avec sa haine russe, avec sa haine anglaise,
 Il reprendrait son fusil, de la poudre et du plomb.
 Pour aller? — pour aller venger Napoléon...
 Fâ, comme un Marseillais, chanter le Marseillais.

ANATHEME DUBUS.



LA RUE DES LOMBARDS.



« On disait à l'autre bout du monde qu'il y a une rue où tous les produits du globe se rencontrent, s'échelonnent, se superposent; une rue dont les trois continents et les mers qui les embrassent, les entrailles de la terre et sa surface, sous les ordres de la nature et quelques autres encore ont fait les frais, où ils ont déposé des échentillons, cette rue paraissait fabuleuse, idéale, impossible, comme le yanssou aimanté, le aphinx, l'onyx, la licorne et le physétère; cette rue existe, cette rue personne ne la connaît, et tout le monde s'en est servi sous la forme d'un bonbon ou d'une infusion théiforme; tout le monde y est entré, et personne n'en est sorti sans avoir été tenté par quelque produit du *Chai noir* ou du *Berger* plus ou moins *fidèle*. Parlez, que vous faut-il, une mine

d'or ou d'asphalte? la santé; des corams? en voilà; de la régisme? vous êtes servi; des aéroïthes? on va vous en procurer; du chocolat? c'est le pays; une femme? elle repose dans un bocal; la pierre philosophe? vous l'aurez, Nicolas. Flegel s'était établi dans le voisinage de la rue des Lombards; mais sa recette consistait à prêter à la petite semaine à tous les épiciers-droguistes de son quartier, moyennant quoi maître Nicolas était censé faire de l'or, et faisait du bien à sa personne. Il fit bâtir le portail de Saint-Jacques-la-Boucherie avec un or usuraire; néanmoins il y fit entrer avec les bonheurs d'un à une âme charitable et chrétienne.

La rue des Lombards doit, ainsi que chacun sait, son nom aux marchands lombards

qui posèrent là leurs pétales, à la suite de plusieurs émigrations qu'il serait trop long de raconter. Ils s'établirent sous des emblèmes pieux, à l'Image de Notre-Dame, à Saint Christophe, à l'Image de Dieu, quoiqu'au fond... de leurs boutiques, ils n'eussent pas peur de concurrence que des mercédants. Depuis cette époque, la rue des Lombards est restée ce qu'elle était, l'est-à-dire la plus commerçante, la plus tumultueuse et la plus encombrée de Paris. Elle marque au bout de la rue Saint-Denis et dans le voisinage des halles un point central où convergent tous les métiers, toutes les marchandises et tous les soins matériels de la grande cité. Vous trouverez dans la rue des Lombards les mêmes ruelles, les mêmes produits et les mêmes infatigables travailleurs qui s'y sont succédés depuis plusieurs siècles. C'est une rue traditionnelle par excellence, et les dynasties qui ont eu possession de ce site industriel et commercial s'y sont conservées sans altération jusqu'à nos jours. C'est que, de toutes les royautés, la plus solide est celle du commerce.

On connaît le caractère ravisseur sinon progressif de ce nouveau pouvoir. L'esprit de réformisme se fait remarquer dans la rue des Lombards par un plus grand luxe dans les étalages, une coquetterie plus marquée dans les devantures, par un appel plus marqué à cette partie de la population qui veut de l'élégance même dans les produits en gros. Les confiseurs de la rue des Lombards ont des places, même pour panaches; les épiciers-droguistes ont décoré leurs boutiques, et cette couleur dorée des armoires boisées de la rue des Lombards devient de plus en plus problématique sous une couche d'époxy vernis. Jusqu'à présent les drogueries ne avaient vendu, mais ne s'en étaient jamais servi pour leur propre compte.

Malgré ce déploiement de richesse et de somptuosité, la même affluente et la même probité continuent de régner dans la rue des Lombards. De quelque côté que l'on s'y retourne (ce qui est absolument impossible à cause des voitures), on trouve le littoral de la rue des Lombards bordé de halles, précieux échantillon de tout les ports de France. Le Havre, Marseille, Toulon, Calais, l'Orient et l'Occident ont fourni leur cote dans cette exposition qui varie d'un jour à l'autre. À côté du plus fort magasin de la rue des Lombards on en trouve un autre plus fort, dont le chef observe son voisin, l'épici, le bachelier, décidé à renchérir sur un produit, à profiter d'une de ses fautes, à saisir l'instant d'une baisse pour mettre la main sur une partie de marchandises qu'il convoite, dont il a le placement. À tout heure le marchand de la rue des Lombards fait des affaires, souvent sans bouger de place. De là une petite bourse qui s'établit à chaque étalage, à chaque porte de magasin; nous disons petite: la rue des Lombards est une bourse perpétuelle dont celle de Paris n'est qu'un supplément; cette petite bourse, c'est la grande pour les marchandes au malin. Aussi est-ce dans la rue des Lombards que l'on trouve le marchand narguer, à l'affût des produits de toutes les raffineries, de tous les comptoirs de Paris, flairant un marché d'or fondé sur une différence de quelques centimes, comptant par cent et par mille pour arriver à un bénéfice net de quelques loirs, et dont les écus croissent et se multiplient principalement en dehors de ses affaires.

Un autre chef-règlement se concentre dans la vente ne fait la place que par accident et l'interdit la bourse pour plus de sûreté; sa spécialité le retient dans son magasin, où il se contente. À la place de l'agriculteur on trouve en lui l'homme utile, le bricoleur du commerce, le télégraphe de l'expédition. La plume à l'encre, les sauteuses volcaniques par une atmosphère de poudre impalpable, les mains dissoutes par divers acides, le visage réfré de toutes les nuances minérales, portant sur soi des échantillons atomiques de sa maison, tel est cet homme prêt, lesté, obéissant tout pour ne rien laisser échapper, l'économisant du complot pour donner aux autres l'exemple de toutes les vertus commerciales,

grimpaui vingt, trente, cinquante fois dans le jour de la cave au grenier, de son bureau à sa caisse, de ses marchandises à son laboratoire, de son office à son étuv, de son cabinet secret de produits chimiques à sa fabrique de rhocolat, à ses clients, partout et à tout le monde. On embourrait le fer, le bronze, le laiton, l'airier, l'en et le plume, en leau douant un air de damé, du burse, d'épicer, du séraphin, que l'on n'aurait pas euee l'allège dont cet homme est formé.

Il dit ru famille rrr ses commia. M. Bénéfis est épicer-drogur, et, à ce titre, M. Bénéfis esur à bout poutat les quilibets de tous les vaudrillates qui vout largement de la mouair de Molière, aus s'apercevoir que la personification du drogute a reçu des modifications importantes. M. Bénéfis vend et laisse dirr autour de lui; l'inec-bilis-on de quilibets à son insu, il r trop de bon seur et de sémex dans l'après pour r'n affecter; mais le monde continue à être trompé au le sens et la portée du M. Bénéfis. D'abord, outre qu'il a une belle boutique un pône rue des Lombards, drar le quartier le plus populuxe de Paris; outre que ce magasin ne comprend par moins qu'une maison de cinq étages, rempli et reempli depuis la cave jusqu'ru grenier, que tout y est éhiqué, numéroté, feré hermétiquement, et orné de beaux chéris luisants et venir, et que ces milliers de corps les plus hétérogènes forment un tout fort propre, merveilleusement organisé, paré et épousseté tout les matins, et que le fortune de M. Bénéfis est une des maus causes du commerce paisien, il est lui-même un savant de premier ordre, et, ce qui est bien plus qu'un savant, un homme pratique versé dans la manufacture des produits rhimiques, et r'entendnt à leur donner un cours, au veir, à leur imprimer une circulation active dans le commerce. M. Bénéfis, épicer-drogur, est aus sur les bates de la Sorbonne, du Collège de France, du Muséum, d'histoire naturelle avec les Thénard, les Gay-Lussac, les Arago; il est resté leur condère et peut-être même leur ami, leur conseiller bon souvant dans les questions scientifiques les plus épiuruses. M. Bénéfis a un laboratoire à lui, son laboratoire secret dans la rue des Lombards, à côté de sa chambre à coucher. Néanmoins M. Bénéfis n'a d'autre titre, d'autre relief, d'autre qualification que celle d'épicer-drogur.

Sa maison est à la fois un atelier et une boutique, une fabrique et un magasin, où se remuent de cinquante à soixante commis attachés chacun à une spécialité. Les uns servent les rhodands en détail, d'autres en gros, d'autres font l'expédition dans Paris; celle des départements regardant un nouveau sein d'employés; il en est de sémex pour les envois à l'étranger, et M. Bénéfis est à lui tout seul plus intelligent, plus scuf, plus occupé que tout ses commia. Tel est l'hôte de la rue des Lombards; tel est celui que le siècle méconnaît sous le nom d'épicer-drogur.

Sa maison de campagne est une valur près de Paris; elle tient à un genre d'exploitation dont il est l'inventeur et le créateur, et qui peut rendre des millions. Il y rend la dimanche pour se reposer à faire mouvoir tout ce qui la sembler va périe de remous méraniques dans cette machine compliquée. Son corps seul ne s'aujrant dans ces travaux immenses et éternels. Le commerçant de la rue des Lombards a beaucoup fait pour la science; il fait quelque chose pour ses élèves. Le soir il les réunit dans un laboratoire; il leur a donné un professeur de chimie; en outre il leur apprend tout lui-même, et surtout ce qu'il connaît seul. Il est progressif ru dirr et au dedans; il ne fait au mystère du rien, et reprend telle est l'étendue de ses connaissances, qu'il en résout un problème pour tout le monde. Cet homme, qui n'a peut-être son pendant nulle part, a obtenu qu'une seule médaille d'or à l'exposition des produits de l'industrie, et il n'est, jr le répète, classé que sous ce titre dans la liste des produits de la création: épicer-drogur.

M. de Balzac parle quelque part d'un droguiste qui entretenait une actrice: cela est fort vraisemblable, surtout dans un roman; mais, en général, un droguiste entretenait sa caisse dans l'état le plus Bernasque. Quant aux actrices, il est permis de croire qu'elles s'entretenaient toutes seules: le siècle est si poëtif.

Malin, comme il est écrit que les extrêmes doivent se toucher, que toutes les professions ont leurs *marrons*, le droguier *marron* s'installe à côté de son confrère, et se crée un genre d'industrie qui demande à être analysé en détail.

Le voisinage de la Halle est le rendez-vous de tous les Frontins qui ont pris le manteau d'Hippocrate pour le manteau de Robert Mironne. Là il est permis d'opérer en grand *in anima vili*; les entrepreneurs de cures secrètes ont tous leur échappe dans les avenues de ce vaste carrefour de Paris, où la tribune étant sans cesse en fermentation, on peut tailler, rogner, *blanchir* un patient sans que la police s'en aperçoive. Le droguiste *marron* appartient à cette famille intéressante de guérisseurs à tous prix, dont la science favorise l'exploitation. Il s'achète un nom de pharmacien, le colle sous son enseigne, ou bien il fait recevoir son voyageur, un de ses garçons au plus juste prix; ensuite il doit son arrière-boutique d'un cabinet de consultation; s'il parvient à avoir pour acolytes deux *médecins regus*, son entreprise est au grand complet.

Là afflue toute la petite clientèle de Paris et de la banlieue que la Halle réunit dans ses évolutions diurnes. On reçoit gratuitement une ordonnance dans le cabinet noir, et, en second lieu, on trouve à moitié prix les remèdes sans sortir de la maison; ou fait un tour de casarnier sans s'en apercevoir. Quel homme que ce droguiste! on s'en repaie le nom avec reconnaissance, ou se le confie comme une recette, une panacée, il est à la fois pharmacien, urdescu, commerçant. En réalité c'est un crétin que quelques écus ont mis à même de professer, enseigner, déployer, toutes les sciences et tous les arts. Il est d'autant qu'il sache lire, et ce triste déshonneur d'une individualité qui se révèle par d'autres anloges dans toutes les professions n'a pas même l'avantage de former une classe d'*hommes gens*. Il se ruine dans son métier et débourse gratuitement la rue des Lombards d'une enseigne qui disparaît pour faire place à une autre de la même valeur.

A un autre bout de l'échelle, et sur le premier plan de la rue des Lombards, se place le piléux; c'est un automate, qu'en y regardant de bien près on pourrait pour un homme. Filant toujours la même chose dans le même moule, recouvert de la même peau, il joint d'un mouvement régulier comme celui d'un chronomètre. Son coup de piston marque les secondes. Il est imparel placé sur la porte à titre d'enseignin; c'est le battant d'une cloche destinée à appeler les chaland. Il meurt empoisonné par le *sublimé corrosif*, ou plutôt, se sentant atteint mortellement par les émanations volatiles d'un corps délétère, il se met sur-le-champ à piler un contre-poison.

Le piléux marque la transition de l'homme aux produits bruts de la droguerie, dont il est le premier spécimen. Sa tête est en outre incessamment menacée comme celle d'Escayle d'une torse uniuide suspendue au pleurète, entre une botte de cibendent et une pyramide d'éponges. Toutes les formes de vaisseaux unites pour renfermer quoi que ce soit sont ennies rangées méthodiquement à la suite du piléux. Le cur des Lombards commence par un tonneau de moutarde, ensuite, *desint in piscem*, se termine en queue de morue par un baril de sardines. Elle est ornée çà et là de quelques pots d'optique renfermes dans des boeuts qui offrent un ciel bleu, rose, safran, selon le caprice de l'artiste, et des millions de lieux de perspective éthérée. Ces lieux prismatiques signalent la rue des Lombards comme un final éclairé à l'alcool.

La rue des Lombards n'est ni longue, ni large, ni fastueuse: elle est ramassée dans sa petite taille; mais toute la place y est occupée par une industrie active, mais ses maga-

uns sont vains, et une série de boutiques n'est interrompue que par d'autres qui se rattachent au même ordre de fonctions physiologiques, et elle est avivée par des rues qui obéissent à la même impulsion et recouvrent le relief de sa ruisselante. Les droguistes et les confiseurs sont les principaux tenanciers de la rue des Lombards. Le voisinage des halles lui fournit en outre, avant la saison, de quoi remplir ses alambics.

Une matinée de printemps, et sont les fleurs de tous les riveaux de Paris, celles de la rue civile même, qui rentrent dans le laboratoire des contrainables; les roses de Provins, les fleurs d'arangers de Versailles, de Brully, qui sont soumises à la distillation pour se transformer en eau de bouquet, qui prennent tous les noms chez les parfumeurs de Paris, un peu arômes de leur état. Ces fleurs supposent des fourneaux, des distillateurs, et au mot, tout le matériel d'une exploitation immense.

En été ce sont les fruits qui vont se candir, cristalliser, et transformer en grâces transparentes dans la rue des Lombards. Une servante de curé, une ménagère de province recueillerait d'épouvante en voyant ses cerises, ses fraises, ses groseilles qu'elle épluche sur à sur, traitées comme les réprouvés le seront un jour, d'est à dire en blanc, et versées dans une cuve immense destinée à approprier tous Paris à 16 sous la livre. Autour d'un long arable carré règent un cinquantaine d'ouvrières dont les travaux varient avec les produits de l'art du confiseur: ajoutés lui plumes, elles remplissent des rames de papier glacé; demain elles effleurant des roses pour tinter la saison, ou construisent des pyramides de chocolat pour les doute arrondissements, la province et l'étranger. Il n'y a pas d'ouvrières plus ambidextres, qui aient plus le goût de leur profession que les confisseries. La rue des Lombards emploie, à ce qu'on dit, jusqu'à des poètes. Le poète de la rue des Lombards se moule fréquemment sur les hauteurs du Paranaise et finit d'une paire de ciseaux; il émaillé dans les petits recueils des Petrarques contemporains tout ce qui s'est effleuré à l'année de petits vers tombés je ne sais d'où, pour se revêtir les bonbons fantastiques de la rue des Lombards. S'il est vrai qu'Amartéon vivait de pain, et si n'est pas moins vrai que les petites odes sacrécatiques s'adaptent fort bien aux bonbons à liqueur. Le jour de l'an est un vinna séducteur qui marche escorté de toutes les douceurs qui sont tombées de la plume des Bernis et des V. de Boufflers, sans compter les comptes au sucre d'orge dont le poète de la rue des Lombards varie ses assommoirments. Il y a plusieurs œuvres complètes des rieurs rattachés au pauvre, qui accompagnent de pauvres bonbons pleins dans du papier à sucre. Ces papillotes choquent le bon sens, l'oreille et le goût à la fois. Le poète de la rue des Lombards est à moitié confiseur.

Outre sa spécialité annuelle et quotidienne, qui comprend les baptêmes, les fiançailles, les fêtes patronales et toutes les cérémonies où le bonbon joue un rôle; outre l'approvisionnement clandestin des magasins les plus brillants et les plus achalandés de Paris, la rue des Lombards a, pour ce qui concerne ses plumes et ses étrennes, un jour, une semaine à elle, où elle est inabordable, où elle vend à elle seule autant peut-être que les douze arrondissements. Le jour de l'an paraît inventé exprès pour elle.

On croirait, d'après ce qui précède, que la rue des Lombards ne se repose jamais: c'est une des plus bourgeoises qui existent, passe un feu bruyant du soir. Elle cède alors à l'opium de ses propres pavots: elle obéit à la loi inévitable de tous les corps organiques qui tendent au repos après avoir développé un certain nombre de phénomènes vitaux; elle connaît l'usage du bonnet de coton, qu'elle retrouve avec d'autant plus de plaisir, qu'il succède à une casquette sur la tête d'un travaillant. La rue des Lombards est vulgaire et même trivial; mais elle est le centre d'un commerce actif, et l'origine de fortunes considérables. Elle est éligible et s'ajoute sur les marches du palais Bourbon, entre dans le conseil général de la Seine, et siège en première ligne au tribunal de commerce. Ceux qui s'en égayent

oublient certainement que le sel de leur calembourg date d'avant la révolution. La rue des Lombards, le chef principal de la rue Saint-Denis, sur des premières puissances de l'époque; elle comprend dans sa dévotion topographique le rue Aubry le Boucher, la rue des Artois et la rue de la Verrerie, qui ne sont guère connues sur la place de l'Europe que sous ce nom patronymique; car s'il n'est pas une île, pas un contour qui n'ait ses échantillons, qui ne soit connu dans la rue des Lombards, elle se répand à son tour d'un pôle à l'autre, et peut passer pour une des plus connues de l'univers.

ANOT ÉAR.



LA CACOLETIÈRE.



Un cheval de naissance incertaine, hors d'âge, passé de l'écurie d'un petit maître basque au palanquin d'une diligente, et de la diligence au cacofet, les jambes faibles, les genoux couronnés; une jeune femme court vêtue, la jambe bien faite, le pied grand, large comme il en faut pour parcourir les sables et les montagnes, le teint pâle, le sommet de la tête couvert d'un large chaperon de paille; un bâc (pour le cheval) faiblement chargé, vacillant sur le dos de la monture, penchant à droite et à gauche sous la moindre

presains ; deux paniers peu profonds, construits en bois, ou foute de cage à poulets, garnis chacun d'un coussin de paille et recouverts d'une toile à carreaux rouges et blancs qui cache la peu d'élégance des formes, le peu de solidité de la construction ; ajoutez à cela un fouet pour simuler l'ardente souvent éteinte de la bête, une brèche de feuillage pour éloigner d'elle les mouches ; indiquez pour fond du tableau les campagnes sablonneuses qui entourent Bayonne, ou quelque route étroite dans la montagne, voilà la canotière, son caquet et la contrée qu'ils parcourent l'un avec l'autre. Pour chargement nous prendrons soit un bon négociant bayonnais allant avec son épouse visiter quelques notaires des environs, soit deux jolies gracieuses du pays lorsque qu'elles à Biarritz ou jolies comtesse vous, soit encore un étranger, un Parisien, car tout étranger est l'ami à Bayonne : celui-là va explorer le versant occidental des Pyrénées, et découvrir Cambo, Itxassou et l'un des pas de ce balad qui a passé partout.

Les deux gracieuses sont de poids égal : leur embarquement sera facile. Toutes deux s'élancent à la fois sur les sièges qui les attendent : les voilà parties, peu mollement assises, se laissant aller au balancement du caquet, s'inquiétant peu du vent qui soulève leur robe déjà courte et met à découvert des jambes parfaitement modelées ; les voilà parties et les joyeux éclats que vous entendez ne cesseront pas un instant. La gracieuse bayonnaise est, des femmes de ce monde, la plus riante, la plus bruyante et pas tout à fait la plus spirituelle.

Le bon négociant et son épouse se hissent, non sans peine, sur la monture qu'ils ont



cheval; la pauvre bête pûr sous le poids, le cacolet penche d'une manière singûle, la saule tourne, madame est presque à terre, monseigneur est grotesquement perché à deux cotûres du sol; mais l'industriel cacolûtiûne sait appûier à ce qui manque à monseigneur, sans riser ûter à madame, et non pas, comme ferait Saucbo, en ûmondant à rûlle-ci quelques livres de chair. Le siûge de monseigneur est lentû du parapluir, du cabas, des provisions du souûagr; on pavû même répartira ûgûlement la rûarge, et si, quelque accidûnt survenant, si, le cheval succombant, la tûte dr monseigneur et le pavû se rencontrent, il y aura des rûtes et des grinçements de drûts.

Voilû deux courûs parûta par deux routes diffûrentes; l'un marchû latûrdûment; la monture brouche à rûchaqû obstacle. L'autre va bon train; la gaûte du chargement sinûir le porteur mirûx qui nû ferait l'ûguillon, et pûs dr chaque cheval marche on courtû la cacolûtiûre, tantû à la tûr, tantû à la queue, fouettant d'un main, chûssant les monches de l'autre, à pûins prûservûe des rayons du solûil par le chapeau dr puûlr juchû sur sa tûr, cuisûbant dr sueur, et disparaûsant parfois an milieu des nuages dr poussûre que soulûvent les piûds dr sa bête et les aîrûs. Ainsi rûlle accompegnera ses voyagueurs, quel que soit le but de la course, quelle que soit la distance à parcourir; et si rûlle n'est requise pour le retour, elle restera lûstûment à la villû, assise seule entre ses drûs paniers, et toute prûtir à recommûencer.

La cacolûtiûre et son plûssant vûhicule sont au nombre des types originaux dr ce petit cotû de la France qui rûûnit le Bûzeu, le Labouze et le pays Basquû. Tûtes-cumûmû dans les provinces du nord de l'ûspagne, le Guipûscoa et la Bûstarrû, le cacolet (*aristolû*) est arrivû dr ce cotû-ci des Pyrûtes, on il a rûgûnû un maître. Il ûtait l'intermûdiaire indispensable de toutes les correspondances: postes, ûligûnces, il remplaçait tout; il ûtait pas une mauvaise traverse, impraticable aux voitures, voire même à ces ignobles charrûtes bonûtiûres dont l'ûssûin tourne en grinçant, et dont l'ûpproche fait frûssûner à mille mûtres de distance, il n'ûtait pas un sentier qu'ûne cacolû ne parcourût. Le cacolet ûtait dans le pays basquû le prûmier rûsultat mûcanique dr l'ûtûrûctûs, et la cacolûtiûre l'ûgent des relations de ce monde. La malheureuse! elle colûportait avec rûlle ce poison qui doit la tûre, rûlle sentait sur son passage cette civilisation qui a germû sur ses traces, quû devenant plus forte qu'elle, l'ûtoufferû à ce moment, et arserûtera burnûit son deûmier soupir!

Ainsi cette haute vogûr du cacolet, qui en faisant l'ûbitre dr toutes les destinûes, a disparû à mesure que la lumûre d'ûstû fait jour dans ce coin dr la France, û monstre que l'ûndûstrie des hommes a crûû des routes, nivûû les montagnes, et dompiû la mobûlitû des sables. La civilisation ûst venue à grands pas; la cacolûtiûre a marchû en sens inverse.

Il y a dix ans, vingt ans, trente ans, alors que la cacolûtiûre ûtait la divûitû du pays basquû, le fûtûrû qu'on y adorait comme on adore aujourd'hûi le factûrû de la poste aux lettres; il y a quelques lustres, enûn, il y avait à l'ûxtrûmitû dr Bayûnnû, dans cette enocûte forûee par les fortifications de la porte d'ûspagne, un long espace reservû aux cacolûs. Les chevûx attûdaient une charge, serres pûteûment cûte à cûte, et la tûte vers le mur; prûs dr l'ûrûna les cacolûtiûres, dans ce costume original des jeunes filles dr la montagnû, guûttaient et sûtraient le voyageur; pas un homme nû se mêlûit dans leurs rangs:—un bonûor coaducteur dr cacolû rût ûtû nûc annûlûr aussi grande qu'ûne femme sur le siûge d'ûn fiacre ou d'ûn omnûbus.—Quand venait le dûclin du jour, la cacolûtiûre renouait le cûcûsû de puûlle dr ses paniers, les recouvrait d'ûn tûile à carreaux bien propre, ramûnûit brillant, son cheval, dr la voix et ûn geûtr.—Tous les chevûs de cacolûse se nomment *Brûllant*, de mûme que les cacolûtiûres, *Grûciûses*. Si, dans le mûrûte ûgal des deûx noms, il y a quelques rûmes qui ressemblent à dr l'û-propos, ce quelque chose est plûnût, je dois le dire, à l'ûvantage de la conductriûre que de la bête.—Alors accomrait

toute cette joyeuse population dont elle était le guide indispensable, et qui, portée par ses encolets, courait respirer la brise de mer sur les dunes de Biarritz, un air vivifiant de la montagne à Cambo; alors elle était en tiers avec toutes les fêtes, dans toutes les parties, dans tous les plaisirs; elle était le confident inévitable de tout ce qui était jeune, de tout ce qui avait un cœur; et, grand Dieu! de combien de rendez-vous amoureux Graciette s'est rendue la complice! combien de douces intrigues elle a vus se nouer aux bords du courant en foule les grisettes bayonnaises, et se dénouer vers les rochers et les sables de la *Chambre d'amour*!

Aujourd'hui que le cacoletière, presque invisible, se débat encore dans l'enceinte de la porte d'Espagay, au milieu d'une multitude de voitures, de carrioles, de chars à banes, d'omnibus même, à progrès! aujourd'hui qu'elle n'a pas tout à fait redonné à l'état de problème, ne voudriez-vous pas essayer une fois de son cacolet, et, pendant que je vous accompagnerai pas à pas, vous familiariser avec elle à la suite de ce flot de réclames équipages qui inondent les routes voisines, rattachées de tant de tamtite? Biarritz est un bout de la contrée, Biarritz, le paradis terrestre, les Champs Élysées de la vie bayonnaise; c'est jour de fête et jour d'été, la ville est déserte; et, voyez, la cacoletière est jolie; dans son gracieux paillois elle invite en voyage et son cheval et vous: *Moussu! moussu! nous r'ato Biarritz? per kin sor, n'as pas ra!* Nonnon, voulez-vous aller à Biarritz? pour vingt sous, et c'est pas cher! *Antou, parton Brillant, per nous promenant nous courrait de la mer.* Allons, partons, Brillant, pour aller promener du côté de la mer. Laissez-vous séduire cinq kilomètres à parcourir sur une brève, ce sera chose faite; hélas! vous, dans dix ans, que dis-je? dans deux ans, peut-être, la cacoletière ne sera plus! laissez-vous à sa gauche, partagez avec elle la charge de Brillant, tenez-vous ferme, et ne craignez rien. Soyez sage, surtout; car les beaux yeux, l'air égaré, la parole hardie de votre conductrice, qu'en instant de solitude au milieu de la campagne d'Anglet, ne vous tentent pas, ne vous séduisent pas: la cacoletière n'entend jamais la plaisanterie au grand jour; et si, quittant subitement son siège pour échapper à vos attraits, elle vous abandonne seul et sans balancer en la moitié du bû que vous occupez, vous mordriez à l'instant le pouspère, à votre honte et à sa grande honte!

Laissez-vous la foule, rien ne nous presse; quittons en instant la route qu'elle suit, et prenons cet étroit sentier qui aboutit à un autre point de la plage, entre Biarritz et l'embouchure de l'Adour; là est une crique célèbre dont l'histoire amusante du pays. Il y eut longtemps, il y eut longtemps, dans une grotte au pied de la falaise s'élevait régnait une jeune fille, la plus jolie des cacoletières, un jeune garçon, le plus hardi des pêcheurs de la côte. Tous deux étaient arrivés à l'entrée de la basse mer, et tous deux s'étaient radoucis et rêvaient le bonheur. Le temps finit, l'horizon était sombre, les barques remontaient le rivage, la mer grondait et montait. Les pauvres enfants dormirent toujours. Fut un flot roula à leurs pieds, et les courants d'éclair. Et s'élevèrent: hélas! que devint? Le retour sur la falaise était impossible; les vagues déferlaient à dix pieds au-dessus du sentier qu'ils avaient suivi... Nul n'entendit leurs cris de désespoir; la mer monta, monta toujours, gronda toute la nuit, et le lendemain il y avait un remue de moins à la pêche du thon dans le golfe, un cacolet de moins à la porte d'Espagne!

Malgré ce triste souvenir, la *Chambre d'amour* est encore un lieu d'amoureux rendez-vous: la grotte qui depuis longtemps comblée par les sables; mais deux ungerges se sont élevées près de la tombe de Graciette la cacoletière, et il n'est pas dans toute la ville un jeune fille qui ne les connaisse, un cheval du nom de Brillant qui n'y soit venu. Hélas! est-ce un triste pressentiment? est-ce un instant de seconde vue? là bas, près de la grotte célèbre, sur les sables qu'abandonne le reflux, il me semble voir une place réservée à la

dernière des Gracieux, au dernier des Brillants, au dernier des Carotés..... Deux ne le sentent pas!..... L'heure de la cacoletière serait-elle déjà venue?

Et maintenant, *amem, moussu*, il se fait tard; la fonte se presse à Barciz. Il semble que de là-bas les flots nous apportent quelque bruit d'orchestre et de danse: courez, avant la nuit, étudier, et prendre votre part de plaisir; Gracieux et Brillant vous attendent, adieu! Reprenez votre siège accoutumé, causer avec votre consœur de ce que vous venez de voir; et, si vous n'êtes pas trop attristée de votre pèlerinage à la *Chambre d'amour*, si votre imagination est excitée par quelque amoureux souvenir, si, protégée par l'ombre du soir, vous voulez contraindre les chœurs d'une rumeur sur les sables, allez, et que Dieu vous conduise!

G. DE LAFONT.

LES LIONS DE CONTREBANDE.



N'ayant enrichi le vocabulaire des néologismes français, le mot lion, importation anglaise, s'est perdu, après avoir traversé le détroit, sa signification primitive. En Angleterre on est convenu d'appeler lion tout personnage assez heureux pour attirer l'attention du moment. Les succès en tous genres peuvent faire obtenir ce titre glorieux: l'armée, la littérature, les sciences, la *fashion*, le théâtre, possèdent leurs lions.

Quelque fois leur époque est de courte durée: un même jour les voit naître et mourir; abandonnés par la puissance de la mode, ils vont se perdre au milieu des existences vulgaires et augmentent le nombre des trois dépossédés.

Pendant plusieurs années, un homme a su se maintenir au premier rang de ces illustrations britanniques. La science, le talent, le goût, ne furent pour rien dans son élévation: une éducation négligée, un esprit fort contestable, une fortune médiocre, ne pouvant lui donner dans le monde le rang qu'il semblait ambitionner, il se repaît sur ses avantages personnels. Grâce à la noblesse de ses manières, il parvint à faire oublier la vulgarité de son nom. Ce premier pas franchi, son élégance, sa tournure, son habileté équestre, et surtout l'intelligence de son tailleur, lui ouvrirent les portes de quelques cercles distingués. Mais Brummel n'était pas homme à se contenter de si peu! Son ambition le poussait à conquérir une des hautes positions de cette société de gentilshommes et de demi-mondains où l'on brille de tout son éclat. Brummel, la fortune l'aidant, il devint l'homme indispensable: on le pria, on lui demanda des conseils, on se soumit à ses ordres, on le prit pour modèle. Des lions furent créés par lui; ceux qui, la veille, se croyaient encore ses rivaux, s'estimèrent heureux de conserver son patronage. Des princes recherchèrent son amitié, et la faveur dont il fut entouré ne pensa plus à décroître. La jeunesse dorée des trois royaumes le proclamait son roi.

Mais lors la coupe d'un habit, la forme d'un gilet, le nœud d'une cravate, entrant

besoin d'obtenir sa sanction royale pour être admis par le monde fashionable. Les tailleurs en vogue, les bottiers en renom, les carrossiers, les parfumeurs, les bijoutiers sollicitèrent l'honneur de sa clientèle et le droit de relayer leurs enseignes de son nom. Privés de sa présence, les courses de chevaux, les luttes de boxeurs, les combats de coqs étaient sans attrait. On ne disait plus : « Le roi honore le théâtre de sa présence, » mais bien : « M. Brummel doit assister à cette représentation ! » Et la foule s'empressait de venir admirer ce grand personnage entouré de son état-major de courtisans.

Mais n'a-t-onné à la gloire de ce roi de la *fashion* ? Plus heureux qu'Alexandre, il a vu ses poètes et ses historiens ; et son rigor, déjà si brillant, paraissait devoir se prolonger encore, si des ingrats qu'il s'était plu à protéger, des hommes qu'il avait accablés de ses bienfaits, n'eussent pas brisé sa couronne, et fait disparaître cette nouvelle dynastie. Effrayés de l'accroissement progressif de son budget, ses banquiers et ses financiers lui refusèrent un beau jour l'impôt qu'ils lui avaient eux-mêmes voté. Ainsi, privé de sa liste civile, le roi de la mode abandonna son trône et ses sujets ; et un velouté sur la terre étrangère, il vint planter sa tente dans le département du Calvados, où il est mort presque ignoré, sans courtois, sans cortège, sans sépulture royale, sans raison funéraire !

La fortune de Brummel a fait envier en France une année d'instants dont la renommée n'a pu franchir les limites du bois de Boulogne. Sous la restauration, une jeunesse désœuvrée se jeta à corps perdu dans cette vie de luxe, d'élégance, de distinction, de chevaux, d'ombrages et de dîners qu'on était convenu d'appeler l'existence des *dandys*, ancêtres naturels des *incroyables*, des *muscadins*, des *roués*, des *bonnes*, etc. Les *dandys* se sont dispersés, après avoir laissé de nombreuses victimes dans la courte carrière qu'ils ont parcourue : les uns sont morts à la peur, ruinés à peu près, les autres se sont brisés la cervelle, derrière tout joyr à leurs fourrures ; il n'en est qui se débarrassent encore de leurs créanciers en leur donnant une quittance légale à l'aide de cinq années de détention : les brillants costumes de nos régiments de cavalerie en cachent quelques-uns, et les hommes d'esprit de la cohorte ont même leurs idées vers un but plus utile et plus sérieux.

Aujourd'hui les lions se sont repartis du domaine des *dandys*. Où sont les lions ? que font-ils faire pour devenir bon ? quels sont les charges et les bénéfices de cet emploi ? Voilà ce qu'il est impossible de préciser. Il est des positions incompatibles avec ce rôle. L'associé d'un banquier, le demi-avocat de change, le jeune industriel, ne peuvent le jouer qu'à leurs dépens perdus, à la clôture de la bourse ; et puis ils s'en soucient fort peu. Où donc sont les lions ? Les trouverons-nous au milieu de cette jeunesse brillante, paresseuse, indolente, bien gâtée, ardente au plaisir, vivante au jour le jour, passant pour le luxe, se lançant dans le tourbillon des bals, fêtes et spectacles, dans les parties de jeu et de débauche, sans savoir comment elle pourra en venir, et dans quel état elle en sortira ; passant en un jour de la dépense la plus folle à l'économie la plus compréhensible ; prise de vie et de santé, indifférente aux privations et aux changements de fortune, vivant aujourd'hui chez Vély, demain au Rocher, et après-demain chez la mère Murel ou chez Latouche, providence des gens ruinés ? Pauvres lions sans faits d'un jour d'opulente qu'ils rapinent dans la solitude de leurs greniers, couchés sur un grabat, et attendant pour dîner la visite providentielle d'un ami ! Suffit-il alors de posséder un habit bien fait, un chapeau neuf et des gants jaunes ? Mais tout le monde a le droit de posséder un habit bien fait, des gants jaunes et un chapeau neuf ! Cependant, vous entendez dire à chaque matin :

« J'étais hier en compagnie de deux magnifiques lions ! »

- Nous avions à notre soirée deux lions par saug.
- L'aime beaucoup la société des lions.
- Nous avons fait la connaissance d'un charmant lion.
- Nous pouvons vous promettre deux lions dans la partie que nous devons faire!

Étrange abus des mots que l'on ne comprend pas!

Qu'un jeune homme dont l'opulence se réunit dans la location d'une misérable de la rue du Mont-Blanc, la possession d'un costume irréprochable, et l'absence reconnue de



tout moyen d'existence, sort du café de Paris en compagnie d'un cigare et d'un sous-dent superflu, il se rencontrera sur son passage un provincial ébahi, créé tout experts pour s'écrier:

« Ah! oh! voici un des heureux du siècle! Fumeux lion! »

Que dans un bal extra-bourgeois un danseur se présente muni d'un habit bien coupé



et de gants à peu près justes, toutes les dames du lieu et tous les petits clercs en lunettes répéteront en chœur:

« C'est un de nos grands lions! »

Il n'hésite donc plus que des lions de contrebande. Les hommes d'élégance et de goût seraient honteux de se voir affublés d'un titre ridicule, accorde-moi à propos.

Pour bien des gens, certains quartiers ont reculé le privilège de donner à leurs habitants le premier vent de *dandyisme*. Le paisible habitant des solitudes du Marais ou des pays perdus d'entre-Seine, vous dira :

« Comment, monsieur un tel habite la rue de la Prie! Mais il a donc une fortune colossale? »

Le moraliste qui du haut de son grenier étudie le monde à l'aide d'un longur sur s'écriera à son tour, s'il voit sortir quelqu'un du rite de Prie :

« Décidément, ce garçon-là ne peut être que millionnaire! »

Tel est le but que se proposent les lions de contrebande; ils veulent, avant tout, faire naître cette admiration de rencontre, cet ébahissement de bourgeois étonné, cette ripéfaction de l'observateur lucidement nourri des mœurs fantastiques de la *Peau de chagrin*. Ils savent se soumettre à une vie merquise, peu indépendante, décolorée; mais ils tiennent à passer pour d'effroyables viveurs, pour des dissipateurs insatiables.

Le lion de contrebande est pauvre, mais il a horreur de la pauvreté; il ne peut vivre qu'au milieu d'une atmosphère de luxe, de dépense, de faste et de plaisir. Pour ses efforts tendent à réaliser ce problème; et, grâce à son savoir-faire, il y parvient. Vous le voyez à la suite des virtuoses paritur, au compagair des sommités industrielles et financières, dansant le burs à un homme célèbre par la bonheur de ses équipages, et vous vous demandez :

« Comment donc fait-il pour vivre avec ces gens-là? »

Bien de plus simple: il se faufile dans ce monde sans y être ni invité ni désiré. La place qu'il y prend est si peu enviable qu'on se songe par mégar à la lui contester. Humble et acquiesçant d'abord, il sait se réduire à des proportions tellement raiguës que l'indulgence vient à son aide, et que la force de l'habitude finit par le faire accepter. Personne n'ignore sa position dans la sphère qu'il a adoptée, et nul ne songe à lui en faire un reproche; du reste, il sait en tirer de larges bénéfices. Ne l'avez-vous pas vu vingt fois s'étaler sur une loge d'avant-scène, les jours de représentation peu suivie? Ne l'avez-vous pas rencontré, lui troisième, dans un équipage brillant? n'était-il pas un cheval sur dernières courses? et ces loges, ces équipages et ces chevaux, vous savez bien qu'ils ne sont pas à lui. Dans ces jours fortunés, à ces heures désirées, le lion de contrebande triomphe; le monde ne peut le contempler: il domine la foule, il éblouit, il écrase les passants de sa supériorité. Comme il oublie alors et ses privations intimes et ses déboires domestiques! Ne sent-il pas de temps à autre un train de millionnaire, grâce aux amis qu'il a su conserver?

Ne craignez pas que le lion de contrebande dine ailleurs que dans les salons du restaurateur le plus à la mode; son repas, il est vrai, serait problématique si un voisinage protecteur ne venait à son secours. Il s'assied en silence à une table dont le seul nécessaire se compose invariablement d'un carafe d'eau frappée, le seul luxe qu'il se permette; mais sa sobriété reconstruit ne résiste jamais à l'offre d'une aile de perdreau, d'une ruine de faisan, d'un morceau de chevreuil, de quelques truffes et de plusieurs verres de vin devenus nécessaires, que la table voisine lui fait passer. A la fin du repas, sans bourse délier, il se trouve sans rassasié que celui qui vient de solder une addition de quarante francs. Depuis des mois et des années il intue cette extrême, et persévère à s'en donner; habitude à la voir, ses amphigouris ordinaires comptent sur lui, et lui réservent les croûtes de leur table. C'est ainsi, en effet, pourrais-je ne pas le dire? Le lion de contrebande est devenu un accessoire indispensable, un complément de dîner bien servi; il sait se

prêter de bonne grâce à tout ce qu'on exige de lui ; il tient la place du bouffon, du parante, de l'ancien client. Il ne s'effraye d'aucune plaisanterie ; il reçoit en riant tous les traits qui lui sont décochés ; il en est heureux, il en est fier : n'est-il pas avec ses amis, ne dîne-t-il pas au milieu de ses conviveurs ?

Quelques-uns de lion de contrebande se transforment en *whist* ; son rôle prend alors un vaste développement ; il y déploie tout son luxe, toutes ses ressources, toute son expe-



rience. Il choisit son plus bel habit, ses gants les plus frais, ses bottes les mieux vernies ; il se prépare à la négociation épineuse dont il s'est chargé ; il se pénétre de ses nouvelles attributions ; il veut rendre à ses amis les petits cerviers que Lebel rendait au roi Louis XV.

Ne soyez donc plus surpris de le voir sortir chaque jour des salons de nos grands restaurateurs, un cigare à la bouche et simulant une ivresse de bon goût. Il a dîné, parfaitement dîné, et vous n'êtes plus en droit de mettre en doute son intempérance. Dans ces moments, il se montre bon prince, et consent à vous prêter d'un salut, si vous êtes le motur du monde de ses connaissances ; il pousse même la courtoisie jusqu'à vous adresser la parole :

« Nous venons de faire un bon dîner ! Cinquante Français par tête ; mais vraiment bien traités. — Nous allons monter en voiture pour nous rendre au Cirque. — Allez-vous au Cirque ? c'est fort amusant lorsqu'on aime les chevaux. Vraiment, *Capitaner* est une merveilleuse bête

— À propos, je ne vous ai pas vu au dernier pari du bon. J'y ai gagné deux cents louis... Cela me revenait de droit ; j'avais été si malheureux aux dernières courses !



— Une chose surprenante ! De rien rentent, notre ami W... a perdu cinquante mille francs au club ; il n'a pas encore payé cette dette ! On ne doit jamais faire attendre en pareille circonstance.

— Connaîtriez-vous un bon valet de chambre ? Je renvoie le mien. — Je ne le crois pas très-sûr ; et comme je pars pour les Pyrénées, il me faut un homme sûr. Vous comprenez ? Les dépenses de la route, les relais, les postillons, les frais de séjour... je ne veux avoir à me mêler de rien. Je lui dis : Voilà vingt mille francs, et marche avec cela jusqu'à ce que nous ayons besoin d'avoir recours à mes lettres de crédit.

— Ah ! donnez-moi donc des francs... je me suis dégariné, et j'ai une commission à faire faire... un bonnet... vous devinez ?

— Venez donc me demander à déjeuner avant mon départ ; nous ferons ensuite une petite promenade à cheval.

Gardez-vous bien de prendre au sérieux cette invitation ; le lion de contrebande n'en a jamais chez lui, et son portier connaît seul la magnificence de son trou : c'est ainsi qu'il désigne lui-même son intérieur.

Le lion de contrebande n'a pas toujours été dans cette infime position. A son entrée dans le monde, il a eu, grâce à son ruse-rage, quelques jours de grandeur, de lustre et de crédit. C'est lui qui le premier posa noblement un bout de cigare sur une table de bouillotte, en disant :

« Ceci vaut trois mille francs ! » et cette valeur d'un nouveau genre fut acceptée. C'est lui qui plus tard, dans un moment d'embarras, adressa cette lettre à un riche industriel qui l'avait admis plusieurs fois à sa table :

« Mon cher monsieur, soyez assez bon pour me prêter mille francs. Vous êtes si heureux dant toutes vos ruses prises, et votre bonheur est si bien établi, que je puis humer à votre nez rendre un jupon.

Ces jours de fortune sont passés, et le lion de contrebande, encore satisfait des derniers rayons qu'il repand sur la foule, se contente aujourd'hui des mayras d'existence que la Providence lui ravie. Tranquille sur son avenir, si ses amis l'abandonnent dans sa vieillesse, il sait que ses brillantes relations lui permettront de remplir avec succès la charge de constire d'œuvre. Heureux lion !

F. G.



LA BARRIÈRE DE LA VILLETTE.



L'extrémité des faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin, entre la Petite Montmartre et la Petite Saint-Chamont, plus rapprochées de celle-ci que de celle-là, sont placées deux barrières réunies par un demi-cintre, et séparées par une caserne, collège municipal qui domine comme un colosse la grande et la petite Villette.

La Villette est un carrefour cublé sur les confins des deux arrondissements; mais au dimanche ou un lundi elle est un entrepôt de formes humaines de toutes les dimensions, un bazar, un élysée, une fure, un aérum, un cénaur, un rendez-vous, une place où convergent de tous côtés tous ceux qu'on traîne antique et moderne fait hommes du jour; c'est un champ ouvert de tous côtés à toutes sortes de causeries, de conversations, de divertissements populaires, de festins, d'égéries, et au repos surtout, qui est assez souvent l'orgie du pauvre.

Dans le demi-cintre règne une galerie de boutiques en plein vent ou plutôt parfaitement abritées du soleil. C'est là qu'est le marché, le bazar, le Temple, le Palais-Royal de l'ouvrier. On y peut acheter et acheter sans craindre l'extorsion, La Villette n'ayant jamais été le cousin de Din. Généralement le marchand a de la conscience hors barrière; tout y est d'ailleurs attiré par le marché qu'à Paris, les habits surtout; les articles y sont donnés, et c'est justement ce qui en fait le prix.

Un prolétaire dont l'effectif s'est usé dans les rudes travaux du bâtiment ou du pavage s'y remonte et s'y reconstitue en un clin d'œil. Son costume se compose d'étonnantes soulèvements à têtes de lions plus énormes, d'un pantalon de toile bleue (sans sous-pieds), d'une belle chemise en coton à 2 fr. 50 c., d'un bourgeois et d'une casquette: total 10 fr. environ. Moyennant cette somme un Parisien peut être le héros d'un bal non costumé, faire des passions sans frais, et non-seulement ne pas souffrir d'égale, mais se reconnaître mieux supérieur au grand salon.

C'est autour des galeries semi-circulaires que se concentre tout le mouvement de La Villette; c'est là qu'on voit, entre les acheteurs et les vendeurs, certains préliminaires qui, étant ceux du contrat, remplacent souvent pour le prolétaire le contrat lui-même; c'est là que circule le vin, la gaité française avec un rayon de soleil. Tout autour des galeries circulent des marchands de viande, des chiens errants, des chiens de pain d'épice, des marchandes des quatre saisons, des tourtereaux, très-peu de bonnes d'enfant, et pas un sergent de ville.

Du reste, que de variétés de races, d'armées, de physionomies, d'idiomes; Picards, Normands, Gascons, Artois, méridionaux, Poitevins, Bourguignons, Lyonnais, Langue-

docume, passagers de toutes les nations, Parisiens pour le quart d'heure et Français de la bascule : un fait de Français surtout on y compte beaucoup d'Allemands.

Lorsqu'il le prolétaire, casé de frais, a procédé au renouvellement de son costume, avec ce lusu et cette fashionabilité qu'on lui connaît, le voilà ébloui, le pied lesté et le nez au vent, charchant partout des émotions et des impressions de voyage, disposé à s'auto-commode d'un concert aux orgues de Barbarie ou d'une danse espagnole exécutée par des Savoyards de Paris; il a besoin de spectacles étourdissants; sa curiosité ne connaît pas de bornes, et c'est néanmoins seulement dans La Villette; mais La Villette n'est ni le monde et quelque chose du plus : n'est Paris.

Un farceur se rencontre, ce farceur est un type à lui tout seul; il a dans l'esprit et dans le geste plus du vieux humoriste que Rabelais, le doyen Smith ou le singe de la fable renne; il sait tout les tours, il est affublé de tout les oripeaux, il parle toutes les langues, il a épuisé le formulaire de tout les sens grossiers par la tradition, qui ont écoulés depuis un demi-siècle; c'est, en un mot comme en mille, le farceur de la barrière, un homme prodigieux d'espion, du veuve et du vétéran; c'est l'homme populaire, le sardonien populaire, la raillerie faite homme, un composé de Diogène et du gamin de Paris; n'est en outre quelque chose d'indéfini et d'indéfinissable, le farceur du barrière dépensant plus d'esprit pour avoir un sou que d'autres pour gagner un million.

De tous les êtres étonnants qui sont sur le globe il est le seul qui étouffe : il est presqu'indigénite, salimbanque et d'homme de corde; il avale des dagues de Toledo, des sabres-poignards, des couleuvres curieuses, et il en fait avaler; il est *trouper*, mangeur du filasse, *lithotriteur*; il est un autre rhapsode et un homme ambulatoire; il file la romance et une seule quelques leubaux d'opéra; il a Napoléon en sa quatrième corde et l'homme dans son gousset du moure, à la place de la moutre qu'il n'a pas. Il vit dans une sainte hantise de tous les pouvoirs représentés par un *exempt*, les plus modernes disent un *sageur* de ville. Cet homme unique est à lui seul le spectacle gratuit ou du moins facultatif du voyageur en habit du dimanche. La foule se groupe autour du farceur et de cent autres ondoirs, pour former cette masse compacte que les publicistes appellent le peuple, et les poètes la populace.

La journée est belle, le ciel est d'un bleu d'outremer, le soleil luit. Rassemblée d'abord autour de son fétiche, le farceur, qu'elle accable de mépris et de petits sous, la foule se répand bientôt sur le plateau : on se presse, on se reconnaît, les portes se ferment; les guinguettes sont envahies; l'émigration usurpe les retards. C'est l'heure du plus grand concours du nation, de familles, d'individus. L'homme d'émancipe; il est à la barrière. L'ouvrier marié, n'est-à-dire celui qui, n'étant que prolétaire, s'est fait esclaver, traîne à sa suite une femme généralement suivie de trois ou quatre enfants. Les pièces éparses de leur costume, qui n'ont pu résister aux accidents du voyage, ont été recueillies par le père sur la route de Paris à la barrière. Il a dans sa main le soutien du petit, sur son bras la veste du cadet; il porte, en général, tout ou partie de sa famille sur ses épaules.

Les jumeaux les boutiques se sont plus fréquentées. Le farceur perd ses meilleures mots : *ventre effaré n'a pas d'oreilles*. Le plateau de La Villette qui préside les maisons est déserté pour les mêmes raisons. Des diligences passent inaperçues, chacun s'apercevant que son appétit et l'enseignement du son restaurant. A voir l'ensemble des cuisines, les apprêts gigantesques des frites, la masse imposante des préparations ulinaires, l'activité des fourneaux, le bonnisme des chefs et des rôts curieux, on dirait d'une kermesse de Rubens, d'un repas pauvre grégeois, des usages de Gamache. Tout cela cependant se vend et s'achète, se *marchande* par fragments et finit par ressembler à une jouissance municipale, à une part du jeu public. Bonheureuses nuptes rêvées pour Fournier, vous

n'oubliez que dans les cuisines ! La barrière est le pays du vin froûté, du veau rôti et de la salade de laitue, consommées par d'honnêtes gens qui ont l'assouagi de connaître leur bonheur et donc pas rêver un festin plus somptueux. De longues tables sont disposées sous l'auvent d'une immense rôtisserie : là vient s'asseoir toute une famille de prolétaires, pour qui vivre c'est manger, et manger c'est avoir un avant-goût du paradis. Un pot en faïence de la capacité d'un litre contient un vin qui passe pour rouge et qui n'est entre le bleu et le noir. Les mets étant bon marché et le vin moins cher que les mets, on se persuade qu'en mangeant beaucoup et en buvant encore plus il parviendra à faire d'énormes économies; s'il a une famille surtout, il est sûr de s'enrichir en un seul repas de toute la dépense qu'il aurait pu faire ailleurs. La barrière est une arithmétique qui embrasse les quatre règles, l'addition, la multiplication, la soustraction, et surtout la règle de trois.

La Villette a son Cadrans bien, son grand salon, ses cafés, ses embrages, deux ou trois arceaux auxquels l'imagination aime à prêter un peu d'ombre en échange du feuillage qu'ils n'ont pas. La verdure est là pour rappeler à l'homme champêtre qu'il a été originairement créé pour éluer sous des bosquets. Peu de restaurants consentent à se priver d'un jardin en mémoire du paradis terrestre : ceux qui n'ont rien de champêtre et de bocager sont presque obligés d'avoir du vin potable pour attirer des chalands.

Après ces repas dissolus, on danse au son des violons et des opérettes. Chaque grand salon, et il n'est pas rare qu'il y en ait plusieurs à une seule barrière, est muni d'un orchestre. Il ne saurait être parfaitement prouvé que l'on danse dans ces lieux sans la Tépéçore populaire : on peut affirmer de loin qu'on y fait beaucoup de bruit. Quoiqu'il en soit, un peuple se pen est toujours un peuple heureux; mais un peuple dansant doit toucher au troisième ciel. Quels délices à moi ! quel éternellement de ralse et du contredanse ! L'orchestre couvre les danseurs, les danseurs font taire les instruments. Au dedans c'est un bal peut-être, au dehors c'est un sabbat !

Chaque barrière de Paris a sa physionomie, ses allures, son caractère, son exébel, son genre d'attrait : pour la Courtille, c'est la drabauche ; pour la Bâpée, la gastronomie ; pour la barrière du Maine, c'est la danse ; pour d'autres, c'est le jeu de boule, le tir au pigeon, plaisir innocent s'il en fut, ou bien enfin ce cirque au petit pied, connu sous le nom de barrière du Combat. La joie de La Villette est au contraire une joie calme, modérée, raisonnée, une plaisir de famille pour ceux surtout qui n'en ont pas.

L. ROSS.





LE MARCHAND DE NOUVEAUTÉS.

Prix fixe!

Les vitres de tous les magasins.



vous pourriez croire, ami lecteur, que l'institution du marchand de nouveautés date, comme plusieurs des nouvelles institutions qui nous régissent, des anciens temps: il n'en est rien, elle est récente, elle est d'hier. L'empire, qui a vu mourir tant d'hommes et naître tant de choses, doit la revendiquer parmi ses découvertes. Le marchand de nouveautés s'est formé des débris du bonnetier antique, du vénérable mercier, du despice des halles, du lingier, et de quelques fragments du marchand de sorceries. Le tout s'est animé de l'esprit du siècle, c'est-à-dire de ce qu'il y a de moins spirituel

au monde, mais de plus instructif aussi et parfois même de plus intelligent: le goût des affaires et l'amour du gain.

Deux mots ont inauguré l'établissement du marchand de nouveautés dans l'industrie et dans la société française: deux mots bien courts pourtant et bien simples:

PRIX FIXE!

Maie quel phare lumineux s'élevait tout à coup aux yeux des artisans, et promettait d'éclairer au loin et noble sblme des vieilles boutiques où les nuances des fils, des laines et des étoffes se perdaient dans une même nuit, comme leurs prix se confondaient dans le défaut de mémoire ou de conscience du marchand!

Quel lambeau!!!

Plus de fauve donc! les âges, les sexes, les fortunes, tout désormais devenait égal devant l'étiquette

PARA FINE.

Ces simples mots écrits en lettres rouges sur un fond noir portaient dans leurs flancs une révolution, mais une révolution comme les modernes et les impolets les aiment, une révolution pacifique. Elle devait, elle aussi, et c'est trop juste, avoir ses déceptions et ses mensonges; le marchand de nouveautés, en même temps qu'il embrassait à lui seul les spécialités innombrables comprises entre la cotonnade et le cachemire, entre le calicot et le robe de velours, réduisait au plutôt n'importe quel mode de vente à prix fixe, ses bénéfices à trente pour cent environ. Le public n'avait-il pas raison d'applaudir?

Voulez-vous maintenant un peu de tout : le marchand de nouveautés *en tient*; inventez, si cela vous plaît, de nouveaux articles, il en tirera. Car, et l'intelligence et le génie ont des bonnes, le marchand de nouveautés n'en a pas : c'est dans son privilège et dans son bail.

Jadis le marchand de nouveautés s'établissait avec ses propres capitaux, s'appuyait du consentement et de l'appui de sa famille. Alors, l'industrie mal équilibrée procédait encore de père en fils; les actionnaires ne voulaient surtout pas d'enfant des autres ou des parents; heureusement l'industrie a subi les mêmes phases que le genre humain, de l'état sauvage elle a passé à l'état de famille, de celui-ci à l'état de société (sans calculateur). Aujourd'hui le négociant ne prend conseil et ne relève que de son audace, de ses forces et de son crédit; toutefois un bon héritage, un mariage d'argent, un banquier bienveillant... Ça peut d'aide fait toujours grand bien.

Le marchand de nouveautés, en prenant ce titre, élargissait implicitement à mesure avec de nombreuses traditions! Adieu la boutique aux solives noircies, adieu la rusticité du comptoir, le vert-pomme de la devanture aux carreaux de huit pouces de hauteur; adieu la simplicité de l'enseigne; la simplicité n'est plus restée à la porte, elle n'est pas rentrée une seule fois dans le magasin. « Où est-elle? — Hélas! presque toujours chez le pauvre chaland. » — L'industrie et le commerce dit au marchand de nouveautés : « Tu l'as voulu, eh bien! maintenant, marche, marche, tu vas jusqu'au gaz, jusqu'aux glaces, jusqu'aux lampes dorées, tu vendras des étoffes à 12 sous l'aune sur des comptoirs d'écaillé, et des tablettes fixées par des clous à tête d'or supporteront le drap des pauvres. Marche, marche, la réclame des consommateurs est grande encore, et les profits ne diminueront pas de suite; marche, marche, tu as passé de la boutique au magasin; vois donc, il te reste quelque chose à faire; le simple coiffeur l'a devancé, regarde, il en est déjà au salon. »

Le luxe des enseignes a précédé celui du magasin lui-même; les enseignes du marchand de nouveautés ont formé autrefois comme une autre exposition des beaux-arts. Le succès de *Marie Stuart* a précédé en l'égalant d'avance celui de *Jane Grey*; le *Fils mal gardé* a eu le bonheur d'une œuvre de Greuze; et les *Deux magots* ont détrahi les flâneries bien avant les *Cendres de M. Bazar*. C'était alors, on peut le dire, le temps des magasins illustrés, comme c'est aujourd'hui celui des éditions. Heureux temps! où l'on faisait sa réputation et sa fortune à pendre pour les boutiques!

Presque toujours le magasin de nouveautés est organisé et distribué suivant certaines règles invariables. Chaque division de l'établissement s'appelle rayon.

Les desservants des rayons de la société s'appellent les rayons, les montreurs de châles se nomment *châliers*; les préparés à l'indienne sont les *indiens*. — Les franges riches des maisons de nouveautés s'élevaient à plus de 60,000 francs par an!

Combien il faut que Dieu bénisse le travail des marchands de nouveautés! Leurs fonds

de boutique sont en honneur auprès d'lui. Le baïl, la clientèle s'achèteront par centaines de mille francs. Malgré cette énorme tension, le marchand de nouveautés ne se retire du commerce que le jour précis où sa femme le veut absolument, parce que son fils l'exige. — Le fils rarer d'ordinaire la profession de dandy, à moins que les foulards et la révolution de juillet ne lui aient donné l'ambition de ruer par un bon diplomate dans les Indes. Pourquoi pas? Il est assez juste d'observer que le fils du patron dépense, en toute vie, tous les suppléments de bénéfices que font gagner les vingt ou trente commis de l'établissement paternel. Vous êtes parfaitement libre d'appeler cela une compensation, si vous l'avez.

Le marchand de nouveautés se fait honneur de compter parmi les gardes nationaux les plus propres, les plus vifs. On le distingue à la parfaite blancheur de son pantalon et de ses gilets en été; l'usage, au lustre de son drap et à l'ampleur de sa capote. Dans le commerce il passe pour avoir été décoré comme soldat; dans les rangs on dit qu'il a obtenu la croix à titre de grand industriel.

On a vu le marchand de nouveautés aspirer à la députation et y parvenir; le marchand était alors un ardent promoteur de tous polluques; il s'entraînait très bien à s'occuper les lois d'intérêt et de commerce à l'année suivante.

Comme juré, il est honorable pour le vol, plus facile en matière de vol et d'assassinat, et grand pourvoyeur de circonstances atténuantes. De 1831 à 1835 il a condamné plusieurs gendarmes. Il a seulement montré quelque indulgence pour le *Chamarré*. Quand on lui en demande la raison, il répond que c'est par reconnaissance. Il a tant gagné d'argent sérieux avec la lithographie appliquée auxouchins de poche que, partout où il rencontre de la lithographie, il s'attendra en outre.

Excellent homme!

P. BERNARD.





LE VIGNERON.

Not, un agricola, plusieurs vitrons
(*Le Centre*).

Quand des carterils de l'actonour
S'vanchent à field ita dots meclar
Près de la cune qui bouillotte
On voit s'appayer le vitillard
(*Révis norm.*)



ALLONS, en route! bon, brin. De l'air pur, de vrais champs, de vraies vignes, des sabots, et de la terre par-dessus les sabots! En Champagne! en Bourgogne! dans tous les pays où le soleil fait mûrir la grappe, où le pressoir fait ruisseler le vin! Ce n'est plus cette fois la verdure étiolée, les fleurs blanchies de plâtre, les parodies champêtres dont la banlieue borde Paris: c'est de la belle et bonne campagne, en pleine province, à soixante, quatre-vingts lieues de la capitale, avec des cœurs et des habitudes toutes différentes, et au milieu de bonnes gens, paysans simples, ouverts et pleins de franchise, et qui la plupart n'ont, de leur vivant, quitté leur village que pour aller au marché de la ville voisine.

Laissez un peu de côté les douceurs de votre vie nulle, nous avons là-bas une vie active à mener; oubliez les gants glacés, les parfums pour les cheveux: nous n'avons à presser que des mains calluses, et ce sont de gras bouquets de laine qui nous sauveront; rêvez, pour mieux faire, le pantalon de toile, la blouse au tissu rugueux, et surtout dites adieu à vos longs sommeils du matin, car nous allons suivre nos vignerons, et nos vignerons se lèvent l'hiver avant le brouillard, l'été avant la rosée. Nous n'allons pas seulement faire une promenade près d'eux, les examiner un jour en passant: mais nous allons nous y installer, y prendre nos coudes franches, agulier comme eux la pioche et la serpette; nous allons tailler la vigne et vendanger.

Jetons, si cela vous est agréable, un coup d'œil sur l'habitation tout agreste de ces braves gens: un rez-de-chaussée, et au-dessus du rez-de-chaussée un grenier; au pied de la porte quelques larges pierres inégalement tassées, et qui servent de dalles et d'escaliers; au-dessus de la cabane, un toit, quelquefois en tuiles, mais que le temps a mordu et débité à belles dents; au devant, une cour, que remplissent souvent un fumier et sa mare mal odorante; un puits, avec sa margelle usée et son poteu à bascule; tout près, un four; à côté, le pressoir; quelques pas plus loin, l'étable où reuint à la nuit des vaches et des porcs. Maintenant faites serpenter de vigoureux pied-de-vigne jusqu'au haut de ces murs lézardés et grinçants; laissez se montrer, par l'unique fenêtre de

la façade boquée, le bout de quelques hardes serrées au soleil; j'riex à tous les coins bêche, pioche, brosette, instruments et ustensiles d'utilité; faites barboter deux ou trois canards et autant d'enfants dans un haquet d'eau trouble, et vous aurez à peu près le premier plan de votre tableau. Ensuite, pour compléter le point de vue, regardez plus loin, par delà centuilloux superposés sans ciment, et sur vos paysans appelez un mur; voyez le val se dérouler comme une longue robe semée de vignes, laissant comme des pla mille undulations, mille courbures dans son terrain, et gagnant même le pied des montagnes qui l'encerclent. Le soleil dore un côté de cet immense bassin vigoble, les montagnes ombragent l'autre côté, et une lueur de lumière, se jouant sur les dentelures lointaines, vient trembler riiblement votre horizon. — Que dites-vous du paysage? Si vous êtes artiste, vite au croquis sur votre album, et d'un-mour; faites claquer sous votre ponce ce loquet de bois qui boche à son rion, et poussez la porte. Après avoir vu l'extérieur je veux vous montrer le dedans; il faut faire connaissance avec les lieux où nous allons séjourner. Et d'abord ne vous étonnez pas s'il n'y a personne et si nous entrons si facilement; dans ces petits villages un vel est rare comme une bonne action à Paris, et les habitants de cette maison sont allés travailler aux vignes sans fermer leur porte... Et n'en sont pas encore aux servitudes incroyables. Marchez vivement et ne craignez point d'accidents au piquet; il n'y a que de la terre dure; les murs, dont la fumée a carboné la couche blanche de chaux, sont à peu près nus sauf quelques images; un meuble de la chambre se dresse au énorme balot de rhône et deux bancs où l'on s'attable, mangé et boit la piquette en famille; aux coins, deux lits à la darbeaux dont les quatre colonnes soutenant des cercs et des rideaux de serge verte; en face de vous l'immense cheminée dont le manteau vous abrite et sous lequel se groupent aisément huit ou dix personnes; si vous montez au grenier, vous y verrez deux ou trois loques, humbles lambeaux de balais sur des perches, tout ce que la gêne laborieuse peut avoir d'insolite. Puis, en descendant, rien, presque plus rien; à peine de ces petites choses qui laissent deviner quelques confortements, quelques satisfactions intérieures... Oh souvent l'indispensable manque, trouvez donc du superflu! Cependant ces braves gens n'en contiennent; il y a tant de bonne humeur et si peu d'ambition parricidales! et ils savent si bien extraire de ce train de vie, tout dur et pénible qu'il est, les instants de plaisir et d'agrément qu'il peut leur procurer!

A quelque époque de l'année que vous le prenez, depuis le Verseau jusqu'au Capricorne, depuis l'aurore jusqu'au coup de soleil, le vigneron est toujours occupé; les soins constants qu'exigent ses travaux lui feraient d'ailleurs une nature laborieuse, et les mille caprices des saisons, les températures chaudes ou froides semblent ne pas arriver jusqu'à lui... sa vigne est son trésor; il ne s'occupe qu'à sa vigne. On le voit l'hiver, par la bise la plus aiguë, reparer, dans la cour ou à la porte du pressoir, les tonneaux qu'il doit entretenir son vin; et cela pendant des journées entières! — Instrument pauvre, et sachant qu'il le sera toujours, il n'en souffre pas moins dans le cercle vicieux de ses occupations. Il dépense sa part de force et d'énergie à faire prospérer des biens qui ne sont pas à lui, et dont il ne lui revient, en récompense, qu'une portion de ce qu'ils produisent.

Dès février, le voilà dans sa vigne, taillant, élaguant, émondant, faisant tomber la terre d'un revers de serpelette toutes ces petites boursches parasites qui prendraient de la sève sans donner de raisin. — Sur la fin de mars, sa bêche rafraîchit la terre autour de chaque sarrier; c'est alors que, se promenant de cep en cep, il épie avec avidité la naissance des premiers bourgeons; son œil s'anime, tout son visage sourit, il passe un doigt emplissant sur le fœtus vert, et en un instant il s'a métamorphosé: il ne voit plus le

bourgeois, il voit la grappe qui se dessine, la peau qui se tend, le grain qui s'élève, le raisin qui mûrit, le cep qui se dépouille, la uve qui s'emplit, ut lum bossamma, l'écume à la bouée, entassés et alignés dans son pressoir. Pour se faire une idée du plaisir qu'il ressent à chaque nouvelle découverte, il faudrait au figurer un homme attendant au lieu de fortune, un qui verrait ses écus pousser sur des arbres. Et quand il revient le soir, la bêche et la pioche sur l'épaule, le bout des ongles rouges et saillant dans ses doigts, il est rayonnant, et avant de toucher le seuil il appelle sa femme; il se secoue même pas ses souliers auxquels la terre gélée a imprimé ses godétes, et on peut l'entendre s'écrier, en entrant et jettant sur le pavé le foud d'un verre de piquette qu'il vient de boire : « Marie-Jeanne, dans le *Pré-Mourat* ça frenilla; d'est plus ulais-sevêdant le *Grand-Clos*; mais la *Pois-eux-Moines* va sûrement donner; et d'avoir ut nous gèle pas j'n'avant du retin à faire besqueter tous les bossamma du pays. » Le bourgeoisement du raisin, ce phénomène attendu par le vigneron comme le Messie par la gent judaïque, donne lieu à une autre opération : un cep ne durant que quelques années, il faut qu'on le régénère; et c'est entre nouvelle génération que le vigneron, au pommier indigne des grappes, prélève en branches juteuses et sèches qu'il corche et fait germer en terre, et qu'on appelle *provine*. — En mai. (puisque j'y suis, je vous débite mon almanach d'un bout à l'autre; cet homme et son travail s'identifient tellement ensemble! Séparée d'ou le chasseur du ses mouettes et de son gibier!...), en mai la bêche soulève un réservoir du nouveau la terre nourricière des ceps; un peu plus tard on en relève ceux qu'on y a couchés, les ceps futurs encore un enfance, puis, pour les soutenir, on les accouple aux échelats, ces barbaques bâtonnés qui ont eu l'impudence de baptiser de leur nom toute ceux de vous qui marchent dans un moule un peu trop droit. — Du derniers petits travaux, victins, coups d'oeil paterne, l'égère soina que vous pouvez comparer au pli d'un linge qu'une mère défait après avoir d'abord posé soigneusement son enfant dans le berceau, remplissant le temps qui doit s'écouler jusqu'à ce que le grain, gonflé par de douces et pénétrantes ondes, et doré au bruni par le soleil, fassent préparer les paillers des vendangeurs.

Cet emploi des deux tiers de l'année, que je viens de vous esquisser le plus rapidement possible, ne vous semble peut-être pas aussi pénible que vous vous l'êtes figuré d'abord? c'est que je ne vous ai pas dit de combits d'ansités, d'inquiétudes et de frayeurs tout ce temps est rempli; c'est que je ne vous ai pas fait voir le vigneron, le matin, le pied sur la porte, tremblant devant son nappé du givre ou de gelée blanchie; le jour, suivant d'un oeil inquiet et suppliant les nuages que le vent amène; c'est que je ne vous l'ai pas montré, la nuit, se levant quelquefois réveillé par un orage, debout, l'oreille collée à la fenêtre du sa cabane, et s'écriant : « Non Dieu! non Dieu! la grêle va tout ravager!... » — Pauvres gens, qui ont un si noble trésor et qui ne peuvent le servir avec eux! qui sont obligés d'attendre de la clémente des saisons qu'elles veuillent bien ou pas leur emporter l'existence, le pain de leur aïeux! Quel courage il leur faut! et quelle confiance en leur sort!... Il est des méurs qui font eroire à la Providence.

Tout va ainsi jusqu'au moment où les vacances, cet âge d'or des ocelliers, viennent d'anneau la voie à tous les travailleurs désœuvrés de quelques semaines de repos. Alors, un beau jour, on voit le vigneron préparer sa voiture et ses bœufs, partir à vide, et gagner pas à pas et pesamment la ville la plus proche; il va chercher les bagages du maître. Le maître (ou vous effrayez pas de ce titre qui sent tant son peu la domination), le maître n'est autre chose que le propriétaire dont le vigneron cultive les vignes, bon diable dont l'humeur n'a pas la moindre teinte de despotisme, et qui vient, lui aussi en famille, s'installer dans le village et y passer deux ou trois mois. Au dia un famille, parce qu'il n'y arrive jamais qu'accompagné d'une foule de fils, de neveux et de nièces, excellentes petites créatures,

pas gourmandes au fond, mais qui se promettent à l'eau de digérer les fraises, le lait et les fromages de la breuv, et surtout, surtout de faire la vendange.

Où! la vendange! cette solennité des refaits, cette fièvre pour laquelle ils laissent toutes les idées! Oh! la vendange! comme dans les vignes, bruyes la grappe, se sachet de vin! adieu les vêtements, adieu le cubage! adieu, adieu les vers champêtres! ils font des diacryles avec une exubérance, et des apodées en tombant sur leur derrière. Où! la vendange, la vendange! — Mais écrivons un peu la fureur de nos loins; voici le maître qui entre dans la ferme. — Bonjour! père Thomas, — Ben le bonjour! moi! monsieur. — Et ira bonnets de l'air de voler rapidement des idées dans les mains. — Comme on cria ça? — Mais, comme la vigne, pas trop mal. — Aurons-nous une bonne récolte cette année? — Hé! à dire, j'ai vu le temps à l'avant. — Le vin?... — Tu sera pas piqué des vers, et j'aurai ben sûr si je le butons tout. — Et quel jour commencerons-nous? — Après, demain. — La vendange enfin va s'ouvrir, la joyeuse, la bucheuse vendange!

Cette grande époque, cette grande fête agricole, le vigneron, la famille du vigneron, le maître et les amis du vigneron se préparent avec une activité joyeuse à ce travail, travail le plus important, le grand maître de l'année. C'est le moment où ces braves gens ont le plus de fatigue, et c'est le moment où ils sont le plus gais. Les vides qui peuvent par bandes, sous les vestons à l'ouvrage. Regardez! chacun se distribue sa besogne: les uns, sans quitter les ceps, comperont le raisin et le jettent dans les paniers; les autres se tiendront à l'arrière de la vigne, chargés de hottes, que des porteurs spéciaux remplissent en y vidant les paniers des premiers; d'autres, montés sur les sautes, transporteront les hottes que les hottes auront remplies, et les ceps du pressoir se rempliront bien vite à leur tour en englobant ce que les hottes leur auront apporté!



Ainsi ces hommes nus, leurs sabots serrés aux pieds, enterront dans ces vastes caïx, et, au risque d'être asphyxiés par la vapeur qui s'élève, fonderont jusqu'à ce que la botte

du réservoir bouillonnant, et leur rend le vin ce qu'ils y ont jeté en grappes. — Aux premiers jets, les yeus épernt, les tasset s'emplissent, les lèvres ardent : « Le vin sera bon, si est vieux, fort en couleur; ce sera du 1824, etc... » Et ces bons rois de la vendange, accablés, assis sur des tonneaux (si la Bourgogne a voit son Téniers !), s'écroulent au désertains, et prêtent à l'envi les richesses que la cave leur vomit. Ils en ont bien le droit peut-être, quand ces flocs qui se précipitent sont du Knits, du Pomard, du Chambertin, du Champagne, du Clos-Vougeot, et tant d'autres ! hi poie, n'est-ce pas de leurs fortunes qu'ils parlent ? Le père y voit la dot de sa fille, et quand il sime bien sa Jeannette ou sa Catherine... dam ! il est content de vieux père, et il sourit, et il diuente.

Les vigneron sont ordinairement seuls autour des cuves, tant que ce n'est que le vin rouge qui coule; mais à la coulée du vin blanc il se fait au pied du vaste récipient un cercle nombreux et avide. Propriétaires, voisins, enfants, neveux, nièces, tout ces groupes bleueux que les vacances ont foncés de la ville dans les villages, tout là, une tasse, un verre, une soucoupe à la main, et faisant le geste des Hébreux devant le rocher de Moïse... Ils goûtent le vin doux. Il est doux, c'est vrai; mais pour être doux il n'en est pas moins treille, et gare à l'imprudent qui, séduit par sa douceur, se laisse entraîner à le goûter plusieurs fois !...



Quand le gîteux est enit, on le partage; partageons donc la récolte que votre tenninier : « Père Thomas, combien de pièces ? — Eh ! not' monsieu, j'verai bon la cinquante-tante. » Et de cette cinquante, vingt-cinq descendent dans la cave du maître; le preneur du vigneron garde les vingt-cinq autres. Cette répartition se fait si rigoureusement, qu'elle enveloppe dans ses conditions jusqu'aux tommes où doit se dégonfler le ventre des envies. Fais taire ton bien, moi le mien; chacun arbitre ses fûts pour loger son liquide. C'est juste.

Retourne aux champs, où nous allons voir le vigneron couper, arracher, cueillir, amonceler en petits tas les quelques autres récoltes, complément du revenu que lui fait sa terre natale. Pendant que, plus en dedans et le sardon à la main, il creuse et sillonne la terre pour ne lui laisser rien de ce qu'elle lui a produit, jetez donc le huile ces légumes qui sont là épars, haricots, raves, pommes de terre; le pomme de terre surtout, cette sève du paysan, son pain quotidien. Ardez-le à le dégarnir de cette verdure importune, et quand vous aurez fait faire au tonneau les deux ou trois voyages nécessaires en transport de tout cela dans sa cour, vont être présente la femme du propriétaire; car le propriétaire, le plus souvent représenté par sa femme dans tous ces détails minutieux, doit encore venir partager, mais cette fois par portions inégales. Une petite broquette en porte un tiers chez le maître; les deux autres tiers restent chez le vigneron, qui les brûle, pour son usage de toutes jantes, à côté de quelques grebes que lui ont donnés pendant la moisson un ou deux arpents de blé. C'est une part assez bien faite pour ce dernier; mais la valence en est si minime! et il y a sous son toit tant de bouches qui ont faim!

Mais, me demanderez-vous, est-ce qu'on peut continuellement surveiller le vigneron dans toute ces partages? et ne peut-il pas, lui, avoir quelques distractions en sa faveur? — Non; je vous ai dit qu'il était franc, et il est franc. Il n'y a pas, il est vrai, de si bon fruit que ne puisse avoir une tache, et la tache est une petite tache dont tout le monde a sa part, si légère et si cachée qu'elle soit. Donnez le vigneron à sa dose de ruse, et voyez que quoi elle a creusé: de lui en lui dans les vignes se dressent quelques arbustes à fruits, jetant plus ou moins de centimètres d'ombre à leurs pieds. Pour la récolte qu'ils donnent il n'y a pas de partage. La politesse, ou pour mieux dire, la galanterie du vigneron en fait seule les fruits. Il suffit qu'il en donne quelques-uns des plus présentables au maître, et le reste lui appartient. Eh bien! voyez-ous la petite machination qui se prépare? Il est trois heures du matin. À l'époque de ces fruits le maître n'est pas encore à la campagne. Le vigneron part, escorté de deux de ses fils. Tous trois marchent bravement, plant sous une halle ou un parric: les fruits s'y amoncellent jusqu'au bord. Arrivés à la ville, Jean et Colas se dirigent droit au marché; le père Thomas se dévot et va sonner la cloche de son monastère. La femme le fait entrer, lui fait boire un coup: «Vous avez ébahi, père Thomas? — Not' daine, c'est tout ce que j'ont pu trouver de mieux.» Une petite pièce de monnaie blanche le remercie; il ferme la main, puis la perd, et reconduit ses deux garçons à finir leur marché. Quels fruits pensez-vous qu'il ait portés à son maître? Vous avez deviné, et vous lui avez déjà pardonné. Cela ne vaut pas encore les sociétés en commandite.

Il y a bien encore par-ci par-là quelques légers mensonges. Qu'un négociant lui demande de la première envée; s'il y en a, et tant qu'il y en a, il lui en donne. Mais si un second, un troisième, un quatrième arrivent, et que la première envée n'ait pu atteindre le second, le troisième ou le quatrième acheteurs, le vigneron aborde sans trop se troubler les pères d'une naissance postérieure, et... conclut le marché. Ne le blâmez pas; c'est la plus grosse tromperie qu'il peut faire, et il la fait à son corps défendant. Le vigneron ne serait jamais marchand de vins à Paris; il ne vendrait pas sous un ciel vert de l'eau de Seine et de la litharge de plomb. — Et d'ailleurs nous pourrions lui laisser ces légumes capotés par l'indemnité de certains impôts que la commune prélève sur lui. Pour n'en citer que deux, nous diront que le curé, au moment de la vendange, fait faire une quête, et que tous ceux qui finit du vin lui en donnent. Le second préteur de dîmes est le maître d'école. Plus humble que le pasteur, il prend lui-même au sou sous une botte de bois propre à contenir le vin, et fait sa tournée dans tous les parcs. Les bons vigneron l'armentent, et l'assassinent dans l'antre de leur annone.

liquide. — Aumône adroite souvent; il peut tenir à un litre ou deux de vin que le fils d'un vigneron salue lire.

Ce degré d'instruction, le père ne l'a pas toujours atteint. Mais, s'il ne sait pas parfaitement lire dans les livres imprimés, il en est revanche un autre livre dans le déshiffré. Prenez duquel il est expert: c'est le ciel. Il ne connaît pas le baromètre, mais son flair infallible lui tire lieu de tube et de mercure; sa mémoire est un almanach vivant. Vous le voyez qui interroge le vent, les nuages: « Il fera beau. Il pleuvra. Mes pauvres raisins! en vent nord ou les réchauffera guère... etc. » Et sous ces pronostics sont vrais.

Mais voilà nos ceps dégrainés. Quelques soirées d'automne, pendant lesquelles on ôte le chaume à la poutre de la ferme, et l'hiver fera seculer ses premières haleines. Il ne fera pas bon à la campagne; dépêchons. Dans cette rude saison, le vigneron, toujours soigneux, toujours prévoyant, s'occupe de toutes les réparations nécessaires à l'entretien de sa vigne. Il renouvelle la terre aux endroits où la terre a été ingrat; il la force à être généreuse en la nourrissant d'engrais et de fumier; il arracher et remplace les ceps usés qui n'ont pas donné de fruit; en un mot il prépare son terrain, et c'est plaisir de voir comme il s'y prend pour que chaque année lui arrive féconde et profitable. Il a constamment une partie de terre occupée par les ceps en plein rapport, une autre par les jeunes pieds en provins, et une troisième par la vieille vigne, de sorte que tous les ans il plante et il arrache. Il a ainsi trois générations de vigne contemporaines. C'est là être sage et précautionneur.

La génération jeune qu'il met en terre chasse deux annuellement une génération décrépite et sèche, laquelle génération, sans d'être inutile une fois arrachée, va au contraire adoucir et égayer pour lui les heures grises et froides de l'hiver. Voyez-le annoncer, fagoter, lier et ramasser. Suivons-le. Il va nous mener sous l'immense cheminée de la ferme; et c'est là aussi que je voulais vous conduire, parce que c'est là que je veux vous faire assister à une des fêtes et bruyantes veillées de la fin de novembre, à une de ces veillées classiques chez le vigneron. Du reste, je ne vous avais pas encore dit comment il se chauffe. Ce poétique saumet, que les romanciers font pétiller dans tous les âges, et qu'il vient, lui le vigneron, de jeter par faisceau dans le feu, pour-je consciencieusement n'en rien dire, quand le veillard qui s'allume et brûle? vous m'en voudrez.

Le même personnel que nous avons vu autour des cuves de vin doux se trouve réuni là soir dans la ferme. On fait un grand cercle devant la cheminée; on s'assied comme on peut, sur des chaises, sur la paille, à terre; une petite lampe de cuivre vacille en haut comme une étoile terne, et le foyer, le foyer rempli de saumet, jette ses larges reflets sur tous ces visages et leurs grandes ombres sur les murs. — On fait des paquets en osier, on égrène certaines récoltes, on moule des noix, on froite au tranchant d'une pelle les grappes de rais, dont les grains tombent en sautillant dans un van comme la grêle au vu luit d'ardose. En même temps les grand-mères rient, les jeunes filles tricotent, les enfants rient, les amoureux se donnent des tapes; puis les seul heures muettes, les rieurs s'arrêtent, les rires et le saumet s'éteignent, les veilleurs égarés se retirent, les autres se couchent... Quelques-uns rêvent des histoires qu'un oeil a contées pendant la veillée.

Jette dans un moule aussi uniforme, la vie du vigneron doit avoir peu de phases multiples. Elle n'est pas comme son vin, qui frémisse, bouillonne et fait sauter sa boue, calme et tranquille, un pied dans sa vigne, l'autre dans son pressoir, il attend la fin de sa carrière. Une fois sorti de ses travaux, quand il a taillé ses plants et attendu son bourgeonner, il ne reste plus guère de lui que le villageois ordinaire, l'homme aux moeurs simples, à la tenue bien un peu rudi, au langage abrupt et imagé, aux affections cordiales,

ri (rarement) aux hautes violences : le paysan, en un mot. Le dimanche on le verra, comme les autres habitants de son *endroit*, aller le matin à la messe, l'après-dîner au cabaret, jouer aux quilles, danser à la musette; puis, la nuit venue, rentrer à la ferme et se coucher. C'est aussi simple que cela, et comme il ne s'amuse que le dimanche, ces trois lignes ressemblent à peu près tous les plaisirs qu'il peut se donner. Sanctions-lui donc qu'il s'en donne tant qu'il pourra, car nous allons le laisser : l'hiver a aigri l'air, blanchi la terre de givre. Plus de fenilles vertes, de raisins, de vin nouveau pour cette année. La campagne est triste; sortons de la ferme, et sans jeter un coup d'œil en arrière sur le paysage qui fait grelotir, regagnons, regagnons Paris; nous n'en sortirons que l'année prochaine, alors que nous ne serons pas forcés de dire tristement comme aujourd'hui : *Adieu paradis, tendanges sont faites!*

F. FERTIÉ.



LES CANOTIERS.



es honnêtes citadins que la lecture des romans maritimes a vivement impressionnés. Infatigables, pendant la belle saison, le cours paisible de la Seine ou de la Marne, avec l'instinct croyance qu'ils se donnent ainsi une idée exacte des joies et des terrasses de l'Océan.

Je connais un estimable employé, homme d'esprit d'ailleurs, chez lequel la passion de naviguer a pris tous les caractères d'une véritable monomanie.

Chaque dimanche il se fait réveiller à trois heures du matin; il s'habille à la hâte, part de chez lui et gagne le pont d'Amères. Là il loue un bateau pour la journée, et après s'être dépouillé de sa redingote, de son gilet, de sa cravate, après

avoir retrouvé ses marches, afin d'être plus libre dans ses mouvements, nouveau Robinson, il s'annule sur les flots où l'attendent des désagréments sans nombre.

Puis familiarisé avec le maniement des avirons, c'est en vain qu'il prétend se diriger vers un point; suivre un lignum vitae est pour lui chose impossible; et, malgré ses efforts épuisants, il ne réussit qu'à imiter la marche indolente d'un mortel pris du bouzon, et n'avance qu'impeigniblement, procédant par soubresauts et par zigzag, trop heureux quand il ne trémane pas sur lui-même comme un tonon, ni encore, comme une samitrelle qu'on aurait privée d'un de ses pattes.

D'autres fois, il ira se fourrer parmi des trains de bois, des tas d'herbes, et maltra des bœufs entières dans l'immobilité la plus complète. Dernièrement, s'étant engraissé sur des bas-fonds, il fut obligé de se mettre à l'eau et de soulever son bateau à la force du poignet, opération dans laquelle il fut troublé par un passant gigueux qui chantait à son-sin :

Nam, les p'tits bateaux
Qui vont sur l'eau
Ont-ils des jambes?

.....

Souvent harassé, brisé, moulu par suite de l'action désordonnée de ses muscles, il est impuissant à la dérive à la distance de plusieurs kilomètres, incapable d'apporter aucune résistance au courant. Jusqu'à présent la Providence, tombée dans un malheureux sort, lui a toujours envoyé des sauveurs qui l'ont charitablement remorqué; pourtant il est à craindre qu'un jour, abandonné à ses propres ressources, non pauvre non ne gagne ainsi, sans le vouloir, comme, près le Havre, et ne finisse par aller servir de pâture aux poissons de la Manche. Quel et triste exemple qui démontre jusqu'à quel point peuvent entraîner les passions... et le courant.

Mais ne voilà-t-il pas un sujet; il est temps que je vous entretienne de caudiers d'un ordre plus élevé, de ceux qui regrettaient d'avoir recours, pour leurs pérégrinations fluviales, aux lourds et presque honteux plats, et qui aiment à voltiger sur les eaux, mollement bercés dans de jolies embarcations, et parés eux-mêmes d'un pier-pier costume de marin, sous lequel ils ont peut-être été exécuté, pendant le service, les poses réprouvées d'un voluptueux caennais.

Une douzaine d'individus, jeunes pour la plupart, se rassemblent et forment une société avec réglement et statuts. Chaque membre de cette société consomme, pour son compte, à l'achat d'un canot muni de ses voiles, de ses agrès et de tout le tremblement, et qu'on fait venir du Havre, de Dieppe ou de tout autre port du nord.

Aussitôt le canot arrivé à Paris, on se réunit solennellement, et au décore d'un nom pompeux, hyperbolique, symbolique, énigmatique, comme *le Misan*, *le Dard*, *le Victor-mux*, *le Triton*, *l'Éclair*. Il faut ensuite trouver une devise rouflante et digne du nom sous lequel elle sera placée. Après avoir bien cherché, examiné, discuté, on se rend d'habitude pour ces choses qui ne sont pas mal, ou pour une de ses variantes.

L'importante cérémonie du baptême est terminée; on se donne pour le jour de ce cher canot et s'y prélasser tout à son aise. On fixe un jour, et l'on se rend au lieu où il est amarré, avec quelques comestibles et du vin au monde. Alors, loin des habits de ville l'on s'en met plus, on s'empresse de les quitter. Avec quelle allégresse on s'affuble du pantalon de grosse toile, de la casaque de laine rouge, du chapeau de min boilli, de la ceinture écarlate; puis on se bamboille de guideron les mains et le visage, afin de se distraire

une petite couleur locale; on jette au large en jetant son la teur, un regard du mur-
pris, et l'on va la galère!



C'est ici surtout que les canotiers sont sujets à obscurcir. Un moment à suffi pour transformer des commes, des clous de noûtre ou d'huissier, des étudiants, des rentiers, voire même des hommes de lettres, en flambards, en scellérais, en corsaires, au loops de mau pui sang, qui fument, qui pistent, qui ubiquent, qui jurent à outrance, et dont la conversation ne saurait être comprise par le commun des martyrs. Ils ne paûent plus que du *jeunius dur rix*, du *moutr un paunu*, du *cargausur volur*, du *vreu du bord*, du *lancoy en*, de *salanguur*, du *belur*, du *lyfun*, du *furur*, de *defurur*, etc., en ayant soin d'entourélus lu tout de copieuses libations.

Pou à peu les imaginations s'échauffent, les âmes se montent, et la uramité du Fra-
quis ne mûlia repenant le deusur, un se lance à coupe perdu dans le domaine de la force et du coq-à-l'âne. C'est à qui fera lu calemboug lu plus monneux; on s'évertue, on se bat les flancs, on devient bête à manger du foin.

Ce n'est pas tout, et quelque chose manquerait à la fête, si l'on ne tournait pas en ridicule, d'un manière sôtes ou moine spirituelle, les pûans, c'est-à-dire les moûtes, les ballans, les épiers, qu'on agouoit chéramant tranquillement sur la rive.

Malheur au botageon d'écou d'un mûlus, et suivi de sa famille y compris son chien, qui venturercheusur la beugu un enduit commode pour se livrer aux délices d'un repas champêtre! Il ne tardera pas à être salué d'un: « *Oh! n'te têtû! bonjour, mornen* » et tarde accoutumé de la uûte de quolibets que les canotiers se plaisent à faire pleuvir sur lui.

Le porteur du pantalon garouu, l'innocent et patriotique toutoufrou lui-même n'est pas plus épargné que les autres! A son aspect, mille cris s'élèvent dans les airs: *Pévu lu signu? Pévu l'empureu! Pévu! Lofinjutu ut son chival blou! Ah! qu'on uti fûr d'être François, quand on rugardu lu colouu! Soldats, du haut du ur pyramides quarantu mèlus vous unatemphut*, etc., etc.

Quant au pêcheur à la ligut, il est la bête noire, le souffre douleur des canotiers qui affectent à son égard une érudité sous brimes. Du plus loû qu'ils le devourent relvant avec émotion les oscillations de sa plume, à l'instant ils aûglont droit vers lui, se mettent à huiler comme des sauvages, et font si bien que le pauvre diable, voyant son coup troublé, perd tout espoir d'y prendre le moindre poisson, et se décide à aller tenter la fortune ailleurs, ce qu'il exécute, non sans verser à l'émulation des siècles les marins d'un douer que le redusent à motu extenuu.

Il est rare que les canotiers n'aient pas avec eux quelque joujou de canot à piston, musicien maouqué qui aillie de ses canards les echos d'alentour. L'aie qu'il écoute ne peut pas être autre que celui dont les paroles commencent ainsi :

Adieu, mon beau navire,
Aux trois vents peusés.
Je te quitte et puis dore:
Mes beaux jours (*des*) sont passés.

.....

Il n'en est point qui soit mieux approprié à la circonstance. Lorsqu'il l'a fini il le recommence, et puis encore, et toujours, et toujours. Certes, ceux qui aiment cet aie là ne sauraient manquer d'être transportés de joie.

Où, il édiend fréquemment que malure B *oie*, se mettant tout à coup à souffler outre mesure, vous retourne comme une coquille de noix le canot de muscote, et les en-aie relever leur promenade au sein des ondes. Mais ne craignez rien ; ils connaissent à fond l'art de la natation : *la coque, la marinère, le planche* leur sont également familières ; ce sont tous des *grenoailhards* fins. Aussi lit-on le lendemain dans les grands journaux :

« Une douzaine de jeunes gens se livraient hier au divertissement d'une course sur l'eau, lorsque le vent a fait chavirer leur canot et les a tous submergés. Les ou deux seulement sont parvenus à s'échapper ; quant aux autres, ils ont été repêchés dans un état d'asphyxie complète. »

Telle est la fin inévitable de tout canotier.

Comme vous voyez, c'est payer un peu cher le plaisir de naviguer le long des bords poudreux de la Seine ou de la Marne.

CHARLES FRIS.



LE PÉNITENT.



ESNAUT les *xiii^e* et *xiv^e* siècles une sorte de vertige s'était emparé de toutes les classes de la société ; depuis les princes souverains qui donnaient l'exemple, jusqu'aux plus humbles bourgeois, chacun se déclarant vassal de l'Eglise. Ce n'était point assez que les richesses de l'Europe fussent allées s'engloutir dans l'empire grec ; on consacrait aux églises, aux couvents, aux communautés religieuses tout ce qu'on avait sauvé du naufrage. Alors s'élevèrent, presque dans chaque ville, de merveilleuses cathédrales : les monastères couvraient le pays... Chaque jour vit naître quelque nouvel

ordre religieux. Cette époque est surtout remarquable par les contrastes les plus frappants, par les retours les plus subits : c'est ainsi qu'après une vie de dévastations, de sacrilèges et de pillage, des hommes d'armes prenaient le frue et mouraient en odeur de sainteté.

Les fidèles, dans l'exaltation de leur foi, envisageant le sort de ces hommes prédestinés, ils déplorant de n'être point engagés comme eux dans les liens de l'Église, qui vint à leur secours en instituant les confréries de pénitents. Bientôt tous les laïques purent y être admis moyennant certaines épreuves. — Il y eut des pénitents à Rome en 1264. — En France, la plus ancienne de ces confréries est celle des pénitents gris d'Avignon, qui fut instituée en 1268. D'autres confrères de pénitents gris, blancs, noirs ou bleus s'établirent successivement dans d'autres villes de France, notamment à Mmes, Toulouse, Lyon et Paris.



Six cents ans se sont écoulés depuis l'institution des pénitents ; cependant les statuts des confréries qui ont survécu, leurs usages, leurs costumes sont restés les mêmes ; mais ces corporations sont peu nombreuses et n'existent plus que dans quelques villes du Nord et en Lorraine, où l'on trouve encore des pénitents gris.

Dans la plupart de ces villes, à la tombée de la nuit, le soir du jeudi saint, un eunuque parcourt les rues en agitant une sonnette pour annoncer la procession. — Toutes les feuillets s'ébranlent et montrent aux spectateurs les visages émaciés des enfants et les dévotieuses attitudes des femmes. Bientôt apparaissent quelques autres frondeurs : une foule de sœurs, appartenant à diverses congrégations, suivent sur deux rangs en récitant les litanies; puis viennent les pénitents revêtus d'un long sur de toile qui surmonte un capuchon qui leur couvre le visage et qui est percé seulement à l'endroit des yeux; ils ont à la ceinture un gros chapellet de têtes de morts, et marchent pieds nus. Quelques-uns sont tenus un bout de longues perches des leutines figurant aussi des têtes de mort d'un sort une lueur lugubre qui projette sur chaque pénitent des tentes incertaines et le fait ressembler à un frondeur...; ils palmodoront d'une voix irrémédiable le *Stabat mater* et le *Cruz ave*. — Les dignitaires de l'ordre, comme aux temps où l'un représentant des myrtilles, portent les tributs de la passion : la couronne d'épines, les clous, l'éponge, le coq qui chantait trois fois, l'échelle qui eut à hisser en le croix le Sauveur des hommes. Pour que la représentation soit plus complète, derrière la confrérie marche un pénitent courbé sous une énorme croix; deux autres le fuellent; un quatrième, remplissant le rôle de saint Simon, l'aide à supporter son fardeau. Une foule avide et pressée entoure cette partie de la procession, et c'est à qui se précipitera sur la croix, car d'ordinaire, elle garde les ferveurs, et son attachement précède de tous maux et de tous malheurs.

C'est bien là une procession du moyen âge; mais ces processions avaient alors un tout autre caractère qu'aujourd'hui. Dans les guerres de religion, des bandes armées prenaient le sur de pénitence pour commettre impunément leurs spoliations; en temps de la ligue on voyait les rhénans convertis d'hommes et de femmes revêtus d'habits tristes; surtout ces processions blanches se faisaient la nuit, surtout à Paris où les ligueurs se réunissaient ainsi plus facilement.

Combien de désordres ont dû se commettre à la lueur de ce saint déguisement; disons pourtant que les pénitents ont eu dans l'histoire leur page d'honneur. Pendant le pontificat d'innocent IV, qui résidait à Avignon, ils combattirent vaillamment, sous le nom de *gouffoules*, l'oppression des seigneurs romains, et rendirent à la capitale du monde chrétien son antique liberté.

De nos jours, le peuple des petites villes considère une confrérie de pénitents comme un vestige de puérile superstition, et la médisance ne les épargne pas. Généralement on est porté à croire que plus d'une figure de joyeux compagnon cherche à se rendre respectable à l'aide du repérage finché. Dans plusieurs localités, on dit : « C'est un pénitent, » comme on disait : « C'est un liogier »; cette opinion, assez répandue, jette chaque jour plus de discrédit sur les penes congrégations.

Le chant des pénitents est d'ordinaire un sujet de divertissement pour les fêles. Rien de plus bizarre, en effet, rien de plus discordant que cette musique nasillerde; quelques-uns des profanes collégiens jouent leur voix échevillée à celle des congrégations, et font leur partie dans le saint concert. Le reste de la bande se livre à des érlats immodérés de gaité et des démonstrations qui risquent d'être jugées diaboliques si y a des reus ena.

Le respect humain, ce grand auxiliaire du ridicule, décline peu à peu les confréries. Arguer les magistrats, les nobles, les riches bourgeois, les hommes de bureau, et basculer incertains dévotion, et se trament pour honorer d'être recteurs, vice-recteurs, censeurs et trésoriers des pénitents. A une époque plus rapprochée, sous le règne de Louis XVI, des hommes de la première condition sociale en province ont été congrégationnaires.

Après 1620, quelques préfets avaient pris des arrêtés qui défendaient aux pénitents de paraître dans la rue le capot ou basé. Depuis qu'il leur fallait marcher à vingt deux, ou, si on se montrait plus aux processions. C'était le bon moment du crime et de l'enthousiasme national, dans les corps de garde on se moquait des pénitents et ils chuchotaient. Rumeurs de peu de zèle et de peu de foi! Brutalement pour la congrégation, les préfets rappelaient leurs arrêtés, et les pénitents, en reprenant leur masque, se réunirent à l'abri des sautoires et des plananeries.

Les trépanements et les préjugés des congréganistes sont, on le voit, purement traditionnelles; les pénitents eux-mêmes n'y attachent plus une intention bien précise. Toutefois il en est un consacré, dans certaines localités, quelques-unes des sœurs et religieuses prérogatives de leurs confrères. Nagnier, à Florence et à Venise, les pénitents noirs assistant les supplées et chantaient le *Liber* pendant l'exécution. Cet usage s'est perpétué dans le midi de la France, ce sont les pénitents qui conduisent les condamnés à l'échafaud et qui récitent sur eux les prières des agonisants. Dans plusieurs diocèses ils accompagnent les prêtres à tous les enterrements et portent le cercueil.



Dans la belle saison, aux fêtes de la Trinité et de Notre-Dame d'Août, les pénitents font des processions en pèlerinage; ils partent de plusieurs petites villes pour se rendre à un but commun, qui est quelque chapelle isolée, quelque ancien ermitage. — Hors de plus pittoresques, au lever du soleil, que les longues files de villageois qui descendent de toutes les collines, prairies de hauberts et suivent des pénitents et du clergé; mais ces pèlerinages sont plutôt des occasions de plaisir que de pieux rendez-vous; on boit, on mange, puis on danse après vêpres. Ainsi, partout saisi cette vérité, que de nos jours la religion n'a presque plus rien des droits antérieurs des siècles.

Les devoirs imposés aux membres d'une confrérie tiennent fort peu de place dans leur existence: les pénitents opportunistes presque exclusivement à ces classes intermédiaires,

placées au-dessous de la bourgeoisie et au peu au-dessus des classes ouvrières. Ce sont celles qui formaient autrefois les jurandes, les corporations et les corps de métier; mais les liens de confraternité qui réunissaient entre eux se réduisent à des poétres faites en commun.

Dans sa laideur, le pécheur est quelque peu ce qu'il paraît être sous le sae; il y a en lui quelque chose de mystique et de monacal: il marche les yeux baissés; il est maître de son sourire, et affecte devant les personnes d'une condition plus élevée une humilité qui n'est qu'un orgueil.

Lorsqu'un pécheur meurt on le revêt de sa longue robe; on lui met entre les mains son chapelet emblématique, et on l'expose à la dévotion du public... — C'est à sa mort surtout que semblent revivre les vieilles superstitions, car, si l'on ne connaît pas le très-passé, du moins il n'est point rare qu'on en fasse un revenant, et les rivaux curieux qui se sont glissés dans la maison, mortuaire pour voir le corps sont longtemps effrayés dans leurs rêves par la figure du pécheur.

EUGÈNE AUBRY.

PARIS POUR LES MARINS.

Nous sommes à trois cents lieues des côtes de France, à bord d'un navire de guerre; les officiers réunis à table attendent le dessert; des conversations animées s'interrompent, se croisent, se heurtent en tous sens; le capitaine des voix pause des notes les plus graves aux sons les plus aigus de la gaieté:

«... Il n'en est pas de même chez les Anglais! J'imagine bien d'ailleurs qu'on me jette à tout propos l'ordonnance à la figure; nous savons, mon cher, quel cas il faut faire de ces brèves proclamations des commandants...

— J'aurais dû jeter, ajoutant, bonnet en l'air; je l'ai fait l'espagnol assez passablement, l'occasion était belle, je l'ai fait partir le canon, et...

— Je vous disais donc qu'il le courait à deux portées de canon au vent, l'éclat de sa voix, le plus bord dans l'eau, comme si elle eût eu le diable à ses trousses. Charmante gesticulation ma foi! bien décomposée, sur marchandise...

— Vous en parlez à votre aise, par exemple! si j'étais commandant, moi...

— Quinze jours d'arrêts pour une pareille aventure! Je m'abonne à un mois pourvu qu'il m'en arrive autant.

— On donnait le *Pré aux Clercs*, la salle était pleine comme un œuf, les matelots remplitaient le parloir, nous remplissions le parloir et les premières; je n'ai jamais vu braver par plus distingué!

— Ah çà, dites-vous? demande un voir curieux, dont le timbre domine toutes les autres.

— À la Havane, vous dis-je, revenant du Mexique sur l'*Oreste*, il y a un ru.

— Il y a un ru, je doublais le cap Horn à bord de la *Pestade*.

— Més, j'étais en station à Smyrne, et vous?

— À Cadix.

— Bonne ville, ma foi! mais qui ne vaut pas celle où je me trouvais.

— Laquelle donc?

— Paris, parlent-ils.

Au seul mot de Paris, la discussion sur l'ordonnance et les commandants, l'histoire de la sensible Jurulta, celle de la goëlette, et de la représentation du *Pro aux Cleres*, restent inachèvement. Si la confusion continue, si plusieurs crâneurs persécutent à la fois, si l'on ne cesse pas de jouer aux propos interrompus, du moins un seul sujet succède à tous les autres, l'on ne parle plus que de Paris, l'Eldorado des jeunes officiers.

Ce que le Parisien accorde de charmer fantaisie aux régimes lointains, ce qu'il reconnaît d'exotisme, de neuf, de piquet, de frénésie à des pays qu'il n'a vus que sur la carte, nos interlocuteurs le décernent à Paris; les plus heureux l'y ont trouvé. Les plus braveux, car il n'est pas donné à tout de se complaire par un songe; de venir fouler l'asphalte des boulevards après leurs pérégrinations à la savane du Fort-Royal, dans les basins du Levant ou sur les armées espagnoles; de contempler le soleil des tropiques à l'éclairage du gaz, et de deux mètres de la place de la Concorde aux états de l'Oséan. Il n'est permis, hélas! d'être prodigue qu'après avoir été économe; le voyage de Paris est un problème insoluble pour un grand nombre. Cependant, un grand nombre rombi débarquent avec eux-mêmes sur Notre-Dame-des-Victoires, et s'écraser corps et biens dans le tourbillon des plaisirs. Les nouveaux débarqués emploient les quinze premiers jours à étudier leur Paris; ils veulent en savoir tout, tout apprendre, tout savoir, devenir pilotes à leur tour; pour les rencontrer partout. Qu'un camarade arrive un mois après, il ne pourra trouver de meilleur accueil.

Bien n'est trop cher pour eux, il faut vivre, et vite, et beaucoup: bals, fêtes, concerts, spectacles, parais fins; ils ne se refusent rien. Ils ont une foule d'amis de toutes les coteries; hier, on les a vus à la Chaumière avec des étudiants; avant hier, trépassant parmi les habitués de l'Estimère Hollandaise; ce matin, dans un atelier d'orfèvres, égayant les modèles féminins par des facéties d'outre-mer; ce soir, dans une loge de feuilletonnistes à une première représentation; demain, sous l'égide protectrice de lionne, leurs intimes, ils flâneront dans les coulisses de l'Opéra.

Deux sous ces cercles d'allure et de mœurs si différentes, l'officier en coupe d'or qu'un seul et même nom, on l'appelle *mon*, et il en est fier. Mieux que personne, d'ailleurs, il s'entend à créer des liaisons faciles, des ennuis d'une semaine, des connaissances d'un jour; c'est une virile habitude, une conséquence rigoureuse de sa vie nomade; il s'en sert merveilleusement. Comme sa vie est pleine et variée! quelle fantasmagorie perpétuelle se développe devant lui, que d'occasions précieuses il rencontre rien à chaque pas! Comment voulez-vous, après cela, qu'il n'adore pas Paris? et qu'en cher, dans des pays sans ressources, il ne se prenne pas à s'enthousiasmer de tout ce qu'il a savouré en si peu de temps?

Que vous importent vos deux voyages autour du monde, votre relâche en Chine, votre station dans le Levant? c'est vulgaire! rien rebattu! toujours le même chose: des côtes et de la mer, des brutaux vêtus en dépit du bon commun, et parlent un jargon inintelligible; des êtres sans usages, ridicules, absurdes; parlez-moi de Paris! Voulez-vous des

costumes, deux représentations à l'Opéra et trois bal masqués ? vous en aurez passé au moins dix fois plus qu'en vingt ans de virginité ; des monuments ? deux trois quarts d'heure vous en rencontreront de tous les genres, rochers et modernes, de la végétation, des ruinaux rares et rureux ? allez en jardin des plantes et en muséum, pour les contempler à votre aise : les palmiers sont sous verre et les exotiques empailés ; de la société, des plaisirs ? Paris est le centre. Et que venez-vous me parler de Canton, de Constantinople et de lama ?

L'infortuné navigateur qui n'a fait que deux fois le tour du monde est fâché de constater qu'il n'a rien vu ; il partira pour Paris au retour de la campagne, c'est décidé, il en jure ses grands dieux.

Tel est le Paris des jeunes officiers, vaste, complet, se terminant à Versailles d'un côté, à Montmorency de l'autre ; mais pour ceux qui ont vécu jadis et qui calculent à présent, pour ces braves gens que l'exaltation aiguillonne, Paris ne s'étend que du boulevard des Capucines au ministère de la rue Royale. Ils passent au cas, quelquefois deux, à l'ouïe et s'arrêtent sur le bord d'une espèce d'arène, ils naviguent à la recherche d'un grade ou d'un commandement. Décrire ce qu'est le Paris de ces derniers, ce serait tracer le plan des corridors et des bureaux du ministère, le portrait d'un chef de personnel, celui d'un ministre peut-être ; *brasserie à vapeur* ! cela ne nous appartient pas.

Pour les capitaines du commerce, pour les marins spéculateurs, Paris est rempli de routes : la bourse, la rue de Richelieu, les compagnies d'assurance, voir Paris. C'est une place où l'on a des intérêts à défendre, il faut y venir de temps en temps, par devoir, par nécessité, pour un procès, pour un projet d'expédition. Par occasion, l'on ira voir mademoiselle Rachel ; on se permettra une représentation de Fernand Cortez ou de la Juive, comme une plus autre des plaisirs.

Les affaires sont les affaires. Je ne rais pas ici pour m'amuser ; j'ai mon rapport à rédiger, des consultations à demander rue de la Concorde, d'importantes visites à rendre et à recevoir ; à d'autres les passe-temps frivols, mes moments sont précieux.

Ce Paris-là est d'un point, d'un grouillement effrayant ; passons. Mais voici venir le plus beau de tous, le plus coloré, le plus brillant des Paris ; bâti comme Venise au milieu des mers : c'est celui des muséistes.

Les palais de St. Galland ne sont que de la boue ; la fémelle ville d'où qu'un bourgade de mamours ; les potiques alopées du plastron que de mesquines conceptiones auprès de cette Siou résiste du gaillard d'avant ; doutez le malin beau parler ! « Les Louvres sont tout d'or, et le ville e la coupe d'un vaisseau, à preuve ses arènes et les boutons de sa garde municipale. Les rues sont si larges qu'une escadre y pourrait naviguer de front sur la perpendiculaire du vrai, si l'on sentait il y avait de l'eau pour elle ; un solitaire du grand village où Tolson et Narcisse valentrait ensemble sur la grande place, qui est éclairée le midi mieux que le jour par des églises mille millions de saurs de combat parée à la lueur ; ou il y a des châteaux et des maisons qui font un *chamber de nuit* père que *huri-Sorou* ; de la musique à volonté, et des femmes premier brin, volées en godelles, tout satin et faiblen. On n'ose que le rebat à nous autres, et pourriez, tu sais, le gruer Parisienne de l'*Adieu d'argent*, c'est le tout de même un bel échantillon, je ne pourrais pas faire le tour de sa taille avec les deux bras. Les hommes ! autre chose, pas curieux du tout ; quand ça vient à bord, ils se croient encore à Paris, ils demandent leur appartement ! — « Le voilà ton appartement, deux notes pour pendre le hamac, de-couches, en roulerait, debout ! et en route ! » Le vin ! tout ce qu'il y a de plus redoutable du monde ! seulement c'est trop cher pour des aurier à vingt-quatre comme les et moi. Si je croche une fois des parts de prise un peu tapées, je mets le cap sur Paris, hôte et bourse !

mais autrement qu'est-ce que j'y ferais ? rien du tout : n'y a pas d'ouvrage pour des matelots.

« Tout ça, vois-tu, m'a été conté par père Tremblay, *la mort des Anglais* : les Parisiens se passeront des blagues, ne les crois pas ; je t'ai dit le fin du fin, suffit. »

Pourtant, chose rare ! si le vrai matelot vient à Paris, quel est le sort de ses magnifiques visions ? celui de l'île de Saint-Brandan qui disparaît lorsqu'on y aborde. Le régent s'est transformé en grain de sable, la géante magicienne n'est plus qu'une naïve ; la récluse perd tout son pœx comparée aux magnifiques maternités de notre marie ; s'il y avait la Fontaine, il s'écroulerait :

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien !

G. DE LA LINDÈLLE.



LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

Plus se dévotise, tout change, tout s'our
tout a changé.

(Balthazar.)

Nous ne sommes.



PARIS est cupideux : après avoir tenu à une habité la Cité, le quartier Saint-Paul, le Marais, les environs du Palais-Royal, il s'étend aujourd'hui sur la rive droite de la Seine, vers l'extrémité nord de la ville ; il rencontre des collines, il les franchit ; des ravins, il les comble ; des terrains secs et arides, il érige à les fécondes ; et puis d'autres tout est poussière. Une ville blanche, fraîche et coquette, s'étale au pied d'une montagne Saint-Georges ; fatiguée à dix-huit mille âmes de population ; on respirera, au milieu des Champs-Élysées, la ville de François I^{er}, qui est morte comme tant d'autres tant morts, pour être nés trop tôt. La Cité est abandonnée aux avocats et aux zéphyres ; la rue Vivienne, aux marchands et aux *unifères* ; la rue Bonaparte et le boulevard Foissonnière, aux professeurs de piano, aux actrices et aux cabarets comptés. Mais le Paris moderne, le Paris immobilier, pour ainsi dire, qui vit de sa plume, de son pinceau, de ses rentes, de ses spéculations à la hausse et de ses nouvelles d'Espagne et d'Orient, ce Paris là, il a planté ses tentes autour de Notre-Dame de Lorette et sur les hauteurs de Chaillot ; bientôt il s'ouvrira une rue des Toileuses à Saint-Cloud, et cette rue s'appellera encore la rue Rambuteau. On compte déjà plus de vingt rues bandées dans la ville.

Nous voulons tracer une esquisse des quartiers de Paris, et nous avons cru que c'était peut-être œuvre méritoire du commence par le plus agréable de tous ; à tout seigneur tout honneur. Venez au faubourg Saint-Germain. On aurait peut-être tort de supposer ici une préférence politique; nous ne faisons que du le pointure de mœurs, du le chronique de moellure; essai d'entre, tout les matins, se chargent de tubalheur partout le politique à l'histoire véritable, et les prétendus principes à l'humaine réalité.

Le faubourg Saint-Germain, géographiquement considéré, occupe sur la rive gauche de la Seine un espace compris entre les lignes qui seraient tirées de quatre monuments principaux : l'hôtel des Invalides, l'Observatoire, la Mairie et le Palais-Bourbon. C'est au pays vieux, dont les habitants possèdent, les uns, ceux du nord, du côté des rues Saint-Dominique, de Bourbon, etc., jusqu'à cent mille livres de rentes; les autres, ceux de l'est, vers la frontière du pays latin, neuf et douze cents francs de pension; les autres y sont enser peu semblables à elles-mêmes d'une rue à une autre. On y rencontre des pairs de Louis XVIII, qui ont voté contre le droit d'éloquer et le double vote, et des pairs du nouveau régime, qui ont donné leur bonhomie lors de septembre; des marquis et des étudiants. La religion dominante est la catholique, non par cependant qu'elle y soit universelle; le saint-simonisme, le fouriérisme, l'éco-adamisme, et toutes les doctrines en anaire ont singulièrement estimé l'unité de croyance du faubourg Saint-Germain.

Que le débordement du voteur ne vote épousant que médiocrement, je vous en prie... Il y a un assez bon nombre de conservateurs là, tout près, au Luxembourg.

L'hiver est la saison la plus favorable aux voyages scientifiques ou du peu agrement dans le faubourg Saint-Germain : études et noblesse, tout y fleurit pendant ce temps-là. Quant encore la noblesse ? serait-elle due à votre sens autre chose qu'un ridicule ? est-ce que le blason ne ment pas insolentement depuis que la Charte dit vrai ? Je ne sais, mais je vois trop de gent qui effectuent encore de faire partie de le noblesse des notes siédu dimuement positif, pour que le nom, même sans la chose, n'ait pas gardé quelque puissance, quelque réalité secrète; je laisse le soin de le découvrir à ceux qui veulent un user. Quant à moi, je constate un fait qui m'a souvent ému : c'est que le noble faubourg, le faubourg Saint-Germain proprement dit, se distingue de tous les quartiers de Paris par une physionomie particulière... physionomie grande, sévère, un peu triste, comme tout ce qui est digne; c'est qu'il a une tenue à lui, une allure à lui. Hélas ! hélas ! pourquoi vivons-nous à une époque où rien n'est longtemps vrai de rien ? La solidité, l'ampleur et le sérieux, pour ainsi dire, des magnifiques hôtels d'autrefois leur portent malheur. On en voit au plomb, au feu, que les ancêtres qui croyaient à l'avance, parce qu'ils avaient foi en eux-mêmes, ont prodigués dans leurs constructions. Mon Dieu ! avons-nous donc encore une fois la guerre avec l'Europe, qu'on recherche avec tant d'avidité le plomb et le fer ? Non, rassurez ; on démolit, on creuse, on fouille, on veut, on laisse les entrées se battre, et voilà tout. Nous l'avons vu tomber récemment un superbe hôtel d'Havre, ce Versailles du faubourg Saint-Germain ; la nation avait respecté cet édifice ; l'empire y avait logé ou de ces ministres ; le restauration l'avait rendu tout meublé à ses premiers propriétaires... Et maintenant, des-vous hroceur, ferrailleur, laveur du crânes : entrez ; un laissez-voir pas là-haut, sur la potence :

Ici on vend des matériaux ?

Près de là, de belles, de hautes colonnes s'élevaient naguère ; s'élevaient comme les riches préfaces de nobles ouvrages ; nous voulons signaler les façades des hôtels de

Gherost, de Maille. Ici, il y a eu d'une petite église, supérieure en renom à l'hôtelier, un grand hôtel, à côté duquel, à côté de Notre-Dame de Lorette si dur, vous trouverez l'hôtel de *Lafayette* Napoléon, du milieu de sa pensée, toujours souvent les yeux de ce côté-là, d'où soufflant sur les Tuileries une légère brise d'opposition légitime. Il n'en vengea par l'exil. Ah! contre une femme! Attendez... il s'y repart et se vengra mieux... par la fureur. Le même hôtel servit de dernier refuge aux jeux de hasard joués honteusement et en bonne compagnie.

La rue du Duc faisait la rue principale de cet ancien quartier de la cour; cela devait être; est-ce qu'elle ne fut pas le pont Royal ou pavillon Napoléon et au pavillon de Flare? Comme elle est devenue cette rue, sans jamais rester encombrée! C'est que les équipages sont vite, bien qu'il soit encore il faut d'arriver tard; mais la toilette élégante et naturelle est si longue à faire! La simplicité dans la tenue est comme la conclusion dans le style, elle vient du temps. Enfin on est toujours en retard pour arriver le dernier.

Le caractère de la rue du Duc est un air de bon ton et de réserve qui plaît; indigne d'être de tout urgent, il retient quelque chose des façons de ses nobles patrons. Les boutiques de la rue du Bar pourraient déployer un plus grand luxe pour l'habitué des provinciaux; mais peu leur importe! Elles ont leur clientèle. Sans doute elles connaissent les infidélités que la mode fait faire au costume et à la tradition; mais le marchand aime le mari de bien et très grande dame, il ferme les yeux sur des faiblesses inévitables; il souffre ce qu'il ne peut empêcher. D'ailleurs le Palais-Royal et la Chaussée-d'Antin le vengent bien en lui rendant quelques-unes des visites que ses nobles clientes ont faites elles-mêmes à *Deville* et à *Boudraud*. Si mainte duchesse a choisi ses étalles rue de Choiseul, plus d'une femme de banquier a fait ses emplettes au *Peut-Saint-Thom*, la maison aux cent cinq courants!

Toutefois que nous parcourons la rue du Bar, se demanderons-nous pas un coup d'œil à ce gigantesque hôtel l'Alfred, grouille immense où il faut bien figurer deux millions entassés, car il représente deux millions de capitaux; et aujourd'hui qu'on demande au zéro même ce qu'il produit d'intérêt, savez-vous ce que ce capital de deux millions rapporte au propriétaire actuel? *Déjà*, est à peu près: c'est à grand-peine, en effet, qu'il parviendrait à trouver pour mille écus de locaux, tout chacun s'effraye d'habiter cette ville deserte, dans la ville.

Je comparerais volontiers cette lueur éteinte à une sorte de veuve de la haine, destinée à englober un jour pour les ramener peu de temps après, les bêtes, Jours poliques que le hasard des événements pourra conduire dans ces parages. — C'est ainsi que l'Yvrogne extraordinaire d'Angleterre, le duc de Northumberland, s'est y loger et y donner des fêtes magnifiques, à l'occasion du baptême de S. A. R. le duc de Bordeaux; c'est ainsi qu'un ambassadeur d'Orient y eut un moment l'hôte de la société parisienne: quand une fête avait eu lieu à l'hôtel Gullifet, le grand monde pouvait dire, sans trop d'insouciance, et selon une locution un peu ambitieuse: *Tout Paris y était*. Maintenant le désert attend un nouveau baptême, un nouveau sacre. Le hasard y mena peut-être une révolution tout expresse pour le peuple. Les révolutionnaires ont couru se peindre, à lui!

La région du faubourg Saint-Germain qui touche au quartier latin, qui passe même pour en faire partie, est d'une physionomie tout à fait tranchée. On pourrait l'appeler le *faubourg Saint-Germain du quartier latin*. Là vous trouvez des étudiants; mais ce ne sont pas les étudiants de la rue du Faubourg et de la montagne Sainte-Genève. Je ne les garantis pas plus sages que leurs condisciples, pour plus sages, pour moins Fren-

cuer, puisque ce terme est consacré pour peindre tout ce qu'il y a de plus agréablement mauvais sujet; mais ils ont en général des manières plus distinguées, une volubilité plus élégante. Vous ne trouverez pas là les chétifs gras et lous, la casquette allemande, le col rabattu, la pipe et la grisette affibées au petit cou. L'estamot est rare et peu fréquenté; mais en revanche, on trouve des hôtels confortables, des cafés élégants, qui ne le cèdent en rien à leurs confrères de la rue du Bar et du quai Voltaire. L'étudiant du faubourg Saint-Germain se risque à la Clauvière, n'irer ne va jamais au Prado d'été. Il passe n'arr souvent les ponts, et ne se contente pas du théâtre Moss Parmasse, du Panthéon et de Robino. Il demande à grands cris la réouverture de l'Odéon; il parcourt le *Boulevard des Deux-Mondes*, s'abonne aux Français et lit le *National*; il est républicain de la variété américaine. Il fera plus tard un délicieux juge suppléant ou un ravissant procureur du roi!

Que conclure de tout cela? C'est que le faubourg Saint-Germain est éminemment aristocratique! Il l'est par ses souvenirs et par ses mœurs, il l'est dans le présent et dans l'avenir; jeunes et vieux, grands et petits, marchands et marquis, peuple et noblesse, tout y prend un air qui n'est pas l'air commun, tout y offre ce qu'on ne sait quoi, et rien qui nuance et distingue d'une façon si franche.

Les parties même des maisons les plus simples conservent quelque chose de digne, de robuste, d'autant mieux qui sont son vieux serviteur d'autrefois. Que voulez-vous? c'est l'air du pays. Pourrait-on mieux placer la chambre des pairs qu'au milieu du faubourg Saint-Germain?

Nul quartier ne peut plus que celui-là se prévaloir de ses monuments remarquables: l'hôtel des Invalides, l'Odéon, le palais du Luxembourg, Saint-Sulpice, le Palais-National. Et le faubourg Saint-Germain n'est-il pas monument lui-même? Ne doit-il pas rester comme médaille et débris d'un ancien monde? Ne le consacrons à tous nos archéologues, érudits, publicistes, amateurs, de nos jours de la Légion d'honneur.

Et maintenant, que le lecteur nous pardonne de l'avoir promené dans l'un de ces prétendus déserts dont il est si souvent spirituel de dire parmi certains gens: «Qu'on ne s'y aventure pas car on a fait au préalable son testament.» Les déserts sont aujourd'hui très-fréquentés; et d'ailleurs la foule n'indique pas nécessairement où sont les hommes.

P. BRUNET et L. COURILHAC.



LE COUREUR D'HÉRITAGES.



Le trien au moment où la vie à l'homme, soit nécessité, soit ambition, soit ennui, se résout à faire choix d'une profession. C'est alors qu'il consulte sa vocation ou peut devenir un genre, ou bien qu'il se soumet aux exigences des circonstances et des personnes qui le dominent; d'où il résulte que le monde se trouve effligé d'une innumérable quantité d'avocats bavards plutôt qu'éloquents, de médecins empoisonneurs, de juges ineptes, d'architectes maladroits, en un mot, d'ignorants autorisés par les brevets du l'École ou par les palmiers du ministère des finances.

C'est à ce moment où l'on se prend à Boulevard; moi est au mieux pour lui du côté de l'indépendance; il n'a ni père, ni mère, ni patron pour lui imposer son volonté en contradiction avec la sienne; mais il n'en est pas de même du côté de la fortune, ni qui l'oblige à prendre une détermination d'enfant plus difficile que, dans sa position, par ease et jouissance, ses deux goûts paillardiers, sont choses assez difficiles à concilier.

Voici à peu près la route suivie par l'esprit du Boulevard dans les nombreux raisonnements qui lui suggèrent cette grave préoccupation :



« La vie est une comédie, on l'a dit il y a longtemps; l'ajente que les plans y sont, comme dans toutes les salles de spectacle, à des prix différents, et que les intelligences sont celles qui valent le plus cher. Or, ce qui me manque, ce qui je me embarrasse de trouver, n'est de quoi payer ma place et surtout de quoi la payer bonne. La maison, qui, au dire des physiciens, a barres du vide, n'a pas jugé à propos de se pencher d'un si louche sentiment à l'endroit de mes poches. Pourquoi un millionnaire? Je n'en aurais pas plus aimé le digne homme, et mes larmes, à sa mort, n'en seraient pas si plus amères; non certes! mais de moins cette circonstance étrange m'aurait épargné une affreuse perplexité. C'est si bon une satisfaction qui nous arrive inopinément et nous fait mille fois à coup et sans peine... Eh! j'y pense... Est-ce qu'il n'est pas possible d'hériter sans que ce soit absolument d'un père ou d'une mère?... »

Se jetant avec ardeur dans la voie qui lui ouvrait cette dernière réflexion, Boulevard passa un revu tous les membres vivants de sa nombreuse famille: oncles et tantes, sœurs et frères, beaux-frères et belles-sœurs, et cette innumérable tribu de parents dont notre langue a réuni les dénominaisons sous le dénomination commune de cousins. Après

s'être bien amusé que par un des uns de sa chère parenté ne manquait à l'appel, il les sépara mentalement en deux lots : les riches et les pauvres ; puis, se bécotant d'un vilain petit cœur-à du vide de l'oubli, il soumit les premiers à un long et minutieux examen. Ce nouveau triage lui fit élarger encore quelques membres, l'un porta sa jeunesse, l'autre pour sa malconscience péjorative, celui-ci pour sa folle prodigalité, celui-là pour une faulx tendance à non l'ingratitude désespérante. Enfin, il lui resta le choix entre un oncle, un tante et un cousin. De ces trois personnages, le plus écroulé, au point de vue du Boulardot, se trouva être le cousin, sinon par l'âge, au moins par une certaine prédisposition malative qui semblait lui promettre une défiance assez prochaine du misérable fardeau de l'existence.

Vent depuis dans une femme qui avait fait littéralement les délices de sa vie conjugale, chose inconnue ce siècle, Denizart, ce qui est plus rare encore, était demeuré inconsolable. Si de bon vivant qu'il était, remarquable par l'entrain de sa joyeuse humeur autant que par l'honnêteté prodigieuse de son abdomen, en l'avant à le gendarme must tomber dans l'état le plus affligeant du dénuement physique et moral, il fallut attribuer cette métamorphose au chagrin profondément ressenti que lui avait causé la perte de son excellent compagnon. Le pauvre homme vivait ou plutôt se mouleait à l'été avec sa douleur dans la plus triste de ses propriétés, lorsqu'il n'eut pas le matin dédaigneux Boulardot, qui ne s'était pas même donné le temps de le préparer à sa visite par la mesquine oblige.

« Cousin, j'ai appris que vous étiez dans l'affliction ; et comme c'est en pareille circonstance que se montrent les véritables amis, je t'en suis très obligé d'accueillir.

— Merce, cousin, merci ; mais, en reconnaissance d'une attention si bienveillante, je n'ai guère à vous offrir que l'ennui, beaucoup d'ennui...

— Auquel j'opposerai un fonds inépuisable de gaieté. Qui diable ! cousin, c'est mon devoir, en ma qualité de bon parent, de secouer ce lourd manteau de tristesse dont le poids assaille vos épaules ; je m'en charge, moi, du soin de vous distraire.

— A quel bon ? Regardez ces yeux cernés, ces yeux éteints, ces jambes qui ne sont ni courtes ni peines ; ne sont-ce pas là autant de symptômes incontestables d'un fin immonde ? Et pour employer ainsi que vous le langage comparatif, quel est l'homme qui songe à faire bruler l'habit dont il ne reste plus qu'un lambeau ? »

Boulardot se convainquit d'un coup d'œil que ses paroles étaient marquées au coin de la plus exacte vérité, et pût que jamais il se fût résolu. Une fois installé chez son cousin, il mit en œuvre toutes les ressources de son esprit pour capter l'affection du moribond. Si le temps était beau, il l'engageait à se promener et lui offrait l'appui de son bras ; s'il pluvait, il appelait à son aide quelque méconnaissable lecture pour lui dissimuler l'ennui d'une longue journée de mélancolie. Rien de plus varié, du plus décapitant que sa conversation, dont il peignait chaque matin les éléments dans cinq ou six petits journaux auxquels il avait pris soin de s'abonner ; rien de plus provocant que l'appétit dont il faisait preuve à chaque repas, en face de son convive qui le contemplait avec admiration et envie. Juguez à tout cela les petits soins les plus tendus, une complaisance, une douceur à toute épreuve, une absence complète de volonté personnelle, et je ne vous surprendrai pas en vous disant que le cousin Denizart, en moins de trois mois, s'était pris d'un attachement réel pour son affectueux parent.

Mais, à côté de ce résultat si laborieusement obtenu, il s'en manifestait un autre non moins important : le cousin Denizart, un méchant, sans lequel il avait compté. Le chagrin du Denizart, en venant ronger qu'il alimentait le sombre travail d'une pensée constamment absorbée par le même sujet, était peu à peu devant l'humaine fraternité du

Boulardot, et se trouva sur un beau jour sous le feu roulant de sa joyuosité. Avec la gainie revint l'appétit, avec l'appétit la santé, et le médecin, qui s'attribuait modestement tout l'honneur du retour vers la santé, annonça triomphalement à son malade qu'il venait de lui faire ressusciter au bail de trente ans avec la vie.

A cette nouvelle stupéfiante, Boulardot se vit sous le point de céder à une violente tentation du serrir le cou de son cousin ; tout fois, je dois à la vérité de dire qu'il se contraînt du lui serrir la main et de décauper au plus vite.

Son heureuse mémoire lui ayant appelé qu'il avait encore un ocle et une tante, ce lut vers le premier qu'il se dirigea.

M. Duillrul se vantait de posséder une santé inébranlable ; cependant, soixante-dix années révolues, un système sanguin vigoureusement accusé, certaines habitudes gastromomiques auxquelles il n'enl pas renoncé, même pour au retour complr à la jeunesse, lu tenaient sans cesse sous l'imminence d'une apoplexie foudroyante. C'était une chance adurabla. Aussi Boulardot, dans la minute d'être surpris par un trop bravaqu conclusion, s'empres-t-il du dresser ses arillures battrices. Le succès ur se fit pas attendre ; M. Duillrul, afin que son neveu n'ait pas à rester dans le doute à cet égard, se fit un plaisir de lui en donner une preuve irrécusable.

« Mais tieu Boulardot, lui dit-il dans un moment d'abandon, tu es sans contredit le parent le plus dévoué que je connaisse ; mais jr ne serai pas en reste avec toi, et jr veux dès à présent te donner une idée des arillments que tu m'as inspirés. »

Boulardot répondit à cette ouverture en se précipitant dans les bras du son oncle.

Ce premier moment d'effusion passe, Duillrul reprit :

« J'ai fait bieu mon testament. ... »

Jamais rpression n'avait soué d'un manière aussi agréable à l'oreille de Boulardot ; son cœu bondissait de joy, mais, en habile ténérin, il se permit pas de son contraindre de se maquer par des démonstrations vives ; fermant, au contraire, ses yeux à demi, et faisant descendre, en signe d'attention, les mius d'une bouche qui n'ait pas mieux demandé que de s'épanouir, il se hâta de dire d'une voix émue :

« Votre testament, mon oncle ! y songez-vous ? J'espère, grâce au ciel, que cette précaution sera de longtempis inutile. »

— Ou ur sautait trop tôt tortre de l'ordre dans ses affaires, mon bon ami..., arrient, ajouta-t-il d'un air profondément contrit, quand on a des fautes graves à réparer. Tu sauras donc que, pendant la guerre de 1823, j'ai laissé à Seville un enfant dont la malheureuse mère n'a d'autre ressource qu'une faible somme d'argent que jr lui fiai passer sous les ans ; un bieu cet enfant, en expiation de ma torte, je l'aitur mon légataire universel ; et c'est toi, toi l'homme qui a su le mieux mériter ma confiance, que jr charge du soin de réaliser son fortune, afin de la lui fère parvenir. »

Vingt-quatre heures après cette réjouissante communication, Boulardot avait imaginé un prétexte pour peindre coagré de son oncle, et gagna la demeure de sa tante, madame-moelle Debussar ; c'était sa dernière plaiche de salut.

Et fut saupré de celle-ci la même souplesse de caractère qui avait à éniurment distingué Boulardot dans les deux expéditions précédentes ; ce fut aussi, comme récompense immédiate, le même accueil et la même gratitude. Surtout, outre l'affection de madame-moelle Debussar, le pauvre oncle dut encore subjuguer le cœu de Thibé, petite épagurille sdrée de sa maîtresse, et qui, pour cela, ou peut-être à cause de cela, n'en était pas plus amable. Boulardot se levait over le jour pour fère goûter à Thibé les douceurs de la promenade ; lu sau, il n'ait point né se couché avant de s'être assuré par lui-même si des songes peibles ne troubleraient point la quiétude du sommeil du Thibé. Si

le paré étant sec, il tenait Thibé en laisse; il la portait sous son bras quand il pleuvait. A table, il se livrait aux plus vives démonstrations de joie chaque fois que Thibé daignait lui accorder la faveur de tremper ses babines dans son assiette. Bref, Thibé trouva en lui, durant cinq longues années, l'ami le plus complaisant, le serviteur le plus empressé, l'airain le plus soumis, à la grande satisfaction de mademoiselle Debussac qui, sûre du paradis pour elle-même, aurait voulu contraindre son confesseur à lui promettre, par grâce spéciale, le même bonheur pour son époux mort.

Enfin, l'âme de la vieille fille put se voler (j'aime à croire qu'elle ne fut pas vers le ciel), et Boulardot, l'esprit bercé par les plus douces espérances, se rendit, sur l'invitation du notaire, à l'ouverture du testament dont voici en deux mots la teneur :

Mademoiselle Debussac faisait don de tous ses biens à l'Eglise; mais, par acte rétroactif, elle légua à son affectionné, avec le soin d'adjoindre les vieux jours de Thibé, en reconnaissance de l'amitié vraie qu'elle avait constamment remarquée en lui pour cet intéressant animal.



Boulardot est aujourd'hui infirmier dans une maison de santé, où il recueille encore l'espoir d'acquiescer une part de succession. C'est, au dire de tous les malades du docteur G***, l'infirmier le plus zélé de la capitale.

MOLÉRI.





LE GARDE CHAMPÊTRE.



Vous l'avez rencontré le long des haies, au bord des taillis, en milieu des prairies et des champs; vous l'avez reconnu à son pas régulier, à son extérieur moitié civil et moitié militaire, à son air d'importance et de simplicité, à son sautoir, à sa plaque, et mieux encore à son tricorne surmonté d'une cocarde. Cet appareil presque menaçant, loin de vous alarmer, vous a fait sourire, et vous avez échangé un salut amical avec le défenseur de la propriété et de l'ordre public.

C'est qu'en effet le garde champêtre est chargé de la paix des campagnes. Une révolution l'a créé: du jour où la commune s'est affranchie, elle se l'est donnée comme pour prendre possession de son indépendance. Il a remplacé ces satellites des seigneurs féodaux, véritables oiseaux de proie qui s'abattaient sur la plume, et devant lesquels les paysans effrayés se cachaient avec leur famille.

Quoiqu'il soit placé en dernier degré de l'échelle des pouvoirs, aucun fonctionnaire électif ne devrait être plus fier que lui de son mandat: lui, du moins, il est choisi pour son mérite personnel. Les passions politiques peuvent bien se tromper quelquefois; les intérêts matériels sont plus clairvoyants. C'est parce qu'il convient à la place, et non parce que la place lui convient, qu'on le nomme. La commune gage sa pitié que lui à sa nomination.

S'il se trouve dans le pays un vieux soldat, qui soit encore vert malgré ses campagnes, il s'en ira tuer les enfraiges. N'est-il pas enduré à la fatigue, éprouvé par la pluie et le froid, accoutumé aux marches, aux veilles et aux expéditions nocturnes? Sa figure hâlée, ses yeux perçants, ses jambes sèches et nerveuses, ses habitudes militaires, sa réputation d'intégrité, le désignent d'avance à cet emploi. Robuste et courageux, il imprimera aux voleurs un effroi salutaire, alerte et rusé, il déjouera leurs projets; il

leur fera nos guerres de surprises et d'embuscades; il continuera ainsi son ancien métier, le seul qu'il ait appris dans sa jeunesse; il manœuvra des armes qui lui sont familières, et, mieux qu'un autre, il relèvera les marques extérieures de sa dignité par la majesté de sa posture.

Paré de sa cocarde, revêtu de sa plaqure, et les pieds défendus par de longues guêtres de cuir, le garde champêtre parcourt incessamment le territoire confié à sa vigilance. Il faut qu'il se multiplie, qu'il soit partout en même temps, et que ses yeux embrassent à la fois les points les plus éloignés de l'horizon. C'est le génie des campagnes. Il les peuple, il les anime, il les remplit de son image. On croit le voir apparaître à chaque instant; on l'a toujours présent à la pensée.

En rural le plus souvent ce gardien de la propriété ne possède pas même un coin de terre, un bout de vigne ou de pré. Mais s'il est rustique pauvre, il s'intéresse à ce qui cultive les autres. Ces moissons, qu'il moissonne pas pour lui, ces récoltes, où il n'a pas point sa part, il se les approprie en quelque sorte; il se réjouit de leur richesse; il s'afflige des désastres dont ils sont frappés. On dirait qu'il y perd ou qu'il y gagne.

Il s'en va donc étudiant les progrès de la végétation. Il s'arrête de temps en temps pour recueillir les effets du dardant orage, ou de la grêle blanche du malin. Il suit le premier qui telle prairie a été ravagée par une inondation, que tels blés ont été corchés par le vent, que tels pommiers sont en fleurs, que le raisin de tri vigne se colore, non-vellra tristes ou joyeux qu'il porte sans cesse aux laboureurs. Assis sur une borne, tandis que ceux-ci continuent de manier la bêche ou la pioche : « Père Balivet, dit-il, vos pous viennent bien! Voisin Chanveau, j'ai vu vos pommiers de terre; il faudrait de la pluie! » et si s'éloigne. Il continue sa route : il va visiter d'autres champs, et recueillir d'autres nouvelles.

C'est lui qui part avant le jour, alors que la rosée blanchit encore l'herbe des prairies; c'est lui qui vient au secours des bœufs que l'on défonce, des arbres que l'on abat; lui qui erre le long des étangs, des rivières et des petits ruisseaux, afin d'y surprendre les uasses, les lignes dormantes, et les autres machins inventés pour la destruction des poissons. Il vit au grand air, exposé tant à tout au froid, au soleil, à la pluie. Si d'aventure il se permet un bout de repos, c'est à la dérobée : il se cache pour dormir. Parfois, au contraire, il affecte de se mouvoir le soir sur sa porte, la tête coiffée d'un bonnet pacifique, et les pieds à l'aise dans de lourds sabots. Il a essuyé une averse, ses jambes ne peuvent plus le soutenir, dans quel profond sommeil ne va-t-il pas tomber! Point! c'est un piège qu'il tend aux malfaiteurs. Il les espie, il les suit de l'œil; bientôt il sera aux leurs traces, et au moment où ils s'applaudiront d'avoir trompé sa vigilance, terrible, disparaîtra au milieu d'eux!

Ses marches à travers des terrains incultes ou labourés ne faussent pas avec le jour. Quand le fermier rentre chez lui épuisé de fatigue, qu'il répare ses forces et se repose pour les travaux du lendemain... le garde champêtre veillera pendant la nuit. La nuit l'avise le braconnage et le maraude; les fruits mûrs pendent aux arbres; les blés que la faucille a moissonnés sont étendus sur la terre, offrant aux voleurs une proie facile. Dès l'obscurité descend aux escapagures: voici l'instant où il se glisse hors de sa demeure, où il se met en embuscade, et fait sentir à sans lui, ces ombres paisibles, cette solitude, ce silence, seraient pleins de pièges et de dangers. Qu'on se représente les divers intérêts qui protègent, les inquiétudes qu'il éprouve, les desirs malfaisants qu'il déconcerte. N'y a-t-il pas quelque chose de poétique dans le rôle de cet homme, qui veille sur toute une population indomptable, et que pour de longues heures carter dans les ténèbres, peut à combattre des ruses dont il ne sait ni le nombre ni les dispositions!

Maïs pour qu'il se prodigue ainsi, quelle récompense lui-on brüler à ses yeux? Deux ou trois cents francs, quelquefois plus, souvent moins : voilà où se borne la munificence de la commune. Elle y ajoute, il est vrai, la perspective des menus profits.

Maire espère, c'est promettre, a dit J.-J. Rousseau, et nous disons : donner si peu, c'est inviter à prendre.

Nous ne pouvons blâmer assez hautement cette politique égoïste, qui, par la modicité du salaire, intéresse la vigilance du garde et léguine sa cupidité, cette mesquine économie qui ne profite à personne, cette fausse prudence qui dépeuple l'homme et frustation. Mieux rétribue, et tranquille sur lui-même, le garde se serait voué tout entier à ses fonctions : image de la Providence, il eût surveillé également le champ du riche et celui du pauvre ; ce dernier surtout, où chaque épi est compté, où le moindre grain est si précieux ! Au lieu de cela qu'est-il arrivé ? Les uns, pour obtenir sa bienveillance, lui abandonnent une large part dans les amendes ; d'autres, plus habiles encore, achètent ses soins par un tribut annuel, et se font du garde de la commune un garde particulier. Seuls pauvres gens ne sont pas complètement négligés. gloire soit rendue au garde champêtre, car ses défauts tiennent à l'ordre des choses que nous signalons, et ses vertus sont à lui !



Ne vous rappelez-vous pas ce personnage des *Mohicans* et de la *Prisme*, cet infatigable *Ras-de-Cuir*, ce subtil *Oeil-de-Faucon* ? Comme lui, le garde est l'ami des solitudes ; autant que lui, il a l'oreille fine, l'œil perçant, l'esprit plein de ressources ; les valeurs sont ses *floures* et ses *buges* ; il les suit à la piste, on ne peut lui échapper. Un arbre a été coupé pendant la nuit, des gerbes ou des javelles ont disparu : en quel lieu les malfaiteurs ont-ils caché leur proie ? qui sont-ils eux-mêmes ?... Patience ! le gué de la découverte. Il distingue des traces, des empreintes de pieds que lui-même ne saurait reconnaître ; son intelligence supplée à ses sens : qu'il tienne une fois la piste, il ne la quitte plus. C'est là, dit-il enfin avec assurance, et, en effet, il ne s'est point trompé : c'est bien là !



Il n'a pas seulement affaire aux braconniers, ces pirates de la chasse : le voilà aux prises avec les chasseurs. Le temps n'est plus où le gibier, se multipliant à l'infini, affamant le paysan. Celui-ci, auquel il était interdit de se défendre, est devenu l'agresseur : piéges, collets, réseaux, toutes les armes lui sont bonnes, et il en fait usage dans toutes les saisons. C'est pour que de le voir cueiller des oiseaux enlèvés de perdrix ; il ne pourrait pas avoir moins d'acharnement les autres espèces : chaque année elles deviendraient plus rares, et si elles ne disparaissent pas tout à fait, c'est au garde-champêtre que nous en sommes redevables. Que l'ardeur de son zèle ne vous étonne point ; surtout ne cherchez pas à l'expliquer par des motifs indignes de lui, tels que l'attrait des primes et des amendes. Ces raisons peuvent avoir leur force, mais n'en existe-t-il pas d'autres ? Songez donc qu'il vit familièrement avec tout le gibier de la contrée : lièvres, perdrix, lapins le connaissent, et souffrent qu'il s'approche de leur gîte ou de leur nid ; ils lui tiennent lieu de société et de famille ; il sait leurs retrai tes, leurs alliances, toute leur parenté ; il pourrait dire de chacun d'eux :

C'est mon voisin, c'est mon compère !

Puis, croyez aux calomnies des chasseurs, qui l'accusent de faire du territoire de la commune son parc réservé.

He ah! ah! ruerre que quelques pièces d'argent jetées à ce cerbère des campagnes lui feroient la bourse et les yeux. Eh! lui porteraient-ils tant de haine s'il était plus accommodant! perdraient-ils la part désespérée de la résaumer, s'ils pouvaient le corrompre! refuseraient-ils de déclarer leur nom et leur adresse! Le garde champêtre est alors bien embarrassé. C'est ici que ses habitudes militaires, au sang-froid, sa patience et ses longues



jambes, lui sont d'un utile secours. Il est obligé de suivre à travers rûsps le chasseur inconnu qui le promène derrière lui comme une ombre, jusqu'à ce que celui-ci, épuisé, rendu de fatigue, et tremblant à un lièvre aux bois, consente enfin à rentrer au gîte, livrant à son persécuteur tous les éléments d'un bon procès-verbal.

Le garde champêtre se débaise de ces épreuves fatigantes en veillant à la marche publique. Pour deviner même déclarer qu'aux environs de Paris il ne veillait guère qu'à cela. Aussi Paris ne connaît-il pas le véritable garde champêtre : jeunes filles et garçons, gruettes et étudiants, frâcrent, l'abominent. Pourquoi?... C'est un secret entre eux et lui. Il est bien vrai que dans tout le banlieue il montre une vigilance parfois importune, et que sa pudeur est extrêmement susceptible. On n'a jamais su l'histoire ni les rurs ont toujours été de son côté. C'est que Paris, quand il s'échappe de ses barrières, ne connaît plus de frein : il porte une main hardie aux fruits de tous les arbres, il foule aux pieds les moissons, il mûle les saints asiles des bois ; et parce que, allicé par les bnféctions qui lui vont le flagrant délit, le garde champêtre prend goût à cette espèce de chasse, qu'il en fait son affaire principale, et n'y voit tout autre, Paris lui reproche d'être avide, intéressé, corrompu...

Qu'on interroge la province : elle dira que ce rigide gardien des mœurs est, ailleurs, plein d'indulgence. Lui qui n'a d'autre mission que de voir, il voit aussi d'autre bien des choses dont ne parle par son procès verbal. Que de rendre voir se surprend-il pas! que de charnantes mystères dont il a la confiance! Il ne se croit cependant pas tenu par sa charge de trahir les délinquants devant le maire ; et c'est ainsi que tous les habitants l'aiment et lui ont de la reconnaissance, les uns pour ce qu'il empêche, les autres pour ce qu'il n'empêche pas.

C'est le témoin obligé des mariages et des baptêmes ; se tient-il dans la commune une foire ou un rapport, au-dessus des larges chapeaux des paysans s'élève le tricorne du garde champêtre. Le garde champêtre s'avance à travers la foule, recevant des marques d'amitié, des saluts, de cordiales poignées de main ; sa pique ne le rend pas fier : d'ailleurs, ne convient-il pas à un fonctionnaire républicain d'être populaire? Sa présence est un gage de sécurité et de bon ordre ; les danses n'en deviennent que plus animées. Si ce plaisir ne sied ni à son âge ni à sa dignité, en revanche il aime à être d'un joyeux festin : il s'assied avec délice, il allonge ses jambes fatiguées ; le jeu errant s'est, pour un moment, arrêté!

On ne croirait pas à Paris (neur avons dit déjà que Paris ne connaissait pas le garde champêtre), on ne croirait pas qu'il joue un rôle important dans les élections. Lorsque nos députés vont, humbles candidats, solliciter les suffrages des électeurs, ils s'empresent de se mettre sous son patronage ; de le prenant pour guide, ils lui doivent de précieux renseignements, et, précédés de l'autorité en sabre, plaquer en coarde, ils rentrent avec plus de confiance chez leurs futurs mandataires. Sa présence est déjà une profession de foi ; ajoutons qu'il est presque toujours un moyen de succès. Peut-on s'en refuser à un candidat

qui se moule sous des iris surprises? Comment douter de ses principes constitutionnels et de ses vues politiques?... Le garde champêtre a répondu!

Il ne répond pas ainsi de tous les compétiteurs. Il a reçu d'avance, sur chacun d'eux, ses instructions particulières. Il le préfet lui a recommandé l'homme du gouvernement, et l'honnête garde se fait un plaisir et un devoir d'obliger le gouvernement.

Quelque la nature de ses fonctions le force d'exercer une surveillance plus active le dimanche, pendant l'heure de la messe, il ne laisse pas de figurer quelquefois avec les chantres au sein de la paroisse: sa voix chevrotante et cassée rend à Dieu un pieux hommage. Il e affronté, dans maintes occasions, la mort de trop près; il vit trop au soleil et en milieu des œuvres de la récitation, pour ne pas être pénétré de cette foi vive qui brille chez la plupart des vrais soldats. Lorsque la procession sort de l'église, et fait, bannières déployées, le tour du village, avant les enfants de chœur, avant les chantres et le sacristain, marche dans toute sa gloire le garde champêtre.

C'est ici que finit la partie civile de ses fonctions, et que son rôle militaire commence. S'il veille sur les propriétés, il défend aussi les personnes; il n'est pas seulement chargé d'écarter les voleurs, il doit encore prêter main-forte à la loi. Tel qu'il est, voyez en lui le délégué du pouvoir suprême, l'homme qui a lui-même représenté tout un ponton de gendarmes, et en quel on peut appliquer ce mot: *tu es legio! C'est étrange! les villes et les chefs-lieux de canton, qui s'enorgueillissent de leurs gendarmes, ne sauraient se passer du garde champêtre. Qu'en est-il, au riflet, à côté de lui qu'un gendarme? Ce dernier ne suit guère que les grandes routes, il ne s'occupe pas dans les sentiers et dans les chemins de traverse, il ne fouille pas le pays, personne ne le seconde et on lui fournit les indications nécessaires: perché sur un cheval qui a depuis longtemps désappris à courir, les pieds enroulés dans des bottes gigantesques, il va indolamment; il va pour siffler, pour se donner de l'exercice et pour égayer ses esprits; il ne remarque rien, il ne devient rien. Les voleurs se rient de son cheval, de son sabre et de lui; ils ne craint pas du garde champêtre: ils se rassurent en voyant l'un, ils sont eus le qui-vive en ne voyant pas l'autre!*

Son mérite est de ceux qui brillent surtout aux jours de danger. Lorsque, d'aventure, la garde nationale est requise pour l'arrestation d'un malfaiteur, le tambour bat dans la rue pour appeler du village: femmes et enfants écoutent avec effroi; cependant les hommes de bonne volonté se préparent et se hâtent... ils se hâtent ensemble, et arrivent les uns après les autres au lieu du rendez-vous. Le garde champêtre les y attendait: c'est lui qui leur servira de guide; le troupe s'ébranle au milieu de l'obscurité qui double les dangers et la peur. A la fin on distingue celui que l'on cherchait: Suivez-moi! s'écrie le garde champêtre, et il se précipite en avant, il saisit son homme, il le contient et l'arrête; et se retournant pour saluer ses fidèles satellites, il s'aperçoit qu'il est seul.

Ce fortuné, qui a des yeux pour tous, du courage pour tous, l'Angleterre nous l'envie: elle s'imaginer qu'il peut s'implanter dans ces riches vallées, dans ces fertiles campagnes qui sont le domaine d'une seule famille, et que lesquelles végètent des milliers de prolétaires. L'Angleterre n'est point mûre pour une telle institution. Qu'elle partage le sol en portions plus égales; qu'elle interpose au bon ordre et au respect de la propriété ceux qui en sont les ennemis naturels, et elle pourra se donner le garde champêtre!

Jusqu'ici il y changerait de caractère et d'aspect. Il ne serait plus l'effroi des voleurs: il deviendrait la terreur des pauvres gens. Il marcherait avec défiance au milieu des populations caennaises. Il substituerait à son sabre innocent le poignard et la carabine. Il viendrait, non pas au profit de tous, contre quelques-uns, mais au profit de quelques-

une roue sous. Drjà, depuis qu'il est question de l'établir au Anglettre, les pauvres s'inquiètent, l'alarme est dans les chaumières. Pour les paysans anglais il sevit un tyran; pour les vôtres, c'est un protecteur et un ami.

Doit-on s'étonner maintenant des privilèges et des honneurs que le législateur a'est plu à accumuler sur sa tête? Il est, après le curé de la paroisse, la seule autorité constitutive dunt les insignes parlent aux yeux. Le maire et l'adjoint ne peuvent, dans les grandes occasions, déployer à leur ceinture qu'une écharpe souvent peu respectée. Qu'est-ce, en comparaison de sa robe, de ses broderies, de cette plaque brillante, et surtout de cette cocarde? Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'un furieux, ivre de colère et de vin, manque gravement à la dignité de M. le maire, et soit tiré en rature qu'il n'a pas reconnu le magistrat? Oserait-il bien invoquer une telle excuse avec le garde-champêtre? Non, non! celui-ci est comme le soleil qui se prouve en se montrant: il participe des grandes vérités; il produit l'évidence!

Une autre arme plus redoutable encore, et plus souvent employée, a été remise entre ses mains. C'est le *procès-verbal*. Entendu tiro du style et de l'écriture de cette plume importante, comme si le garde-champêtre relevant de l'Académie! Il ne relève que de la loi, qui l'aime et qui ferme complaisamment les yeux sur ses fautes d'orthographe et de redaction. La loi lui a rendu le *procès-verbal* facile: il suffit qu'il déclare avoir surpris le sieur N... en ce qu'il n'oublie par le protocole d'usage: *étant dans l'exercice de ses fonctions*, et *revêtu de ses plumes*. Voilà un *procès-verbal* en bon français. La loi le juge assez long; l'accusé se le trouve jamais trop court.

Sait-on bien que ce *procès-verbal* n'est rien moins qu'un acte authentique, contre lequel la preuve testimoniale n'est pas admise? Le garde-champêtre est en en justice: ce qu'il dit a plus de poids que les raisons des plus savants avocats: aussi affronte-t-il sans crainte les preuves de l'audience. Les juges considèrent avec intérêt cet utile ministre de la loi, et le procureur du roi lui-même lui parle comme à un confrère. L'honnête garde abuse rarement de l'indulgence de ses auditeurs, et, par précaution, il ne manque pas de s'en rapporter à son *procès-verbal*.

Ajouter, pour terminer, que sa sévérité apparente cache souvent un grand fonds de sensibilité. Maitre gracieux nous le représentait surprenant de pauvres petits rufans qui ramassent du bois. Elles ne nous le montrent pas quand, riant et par leurs larmes, il leur permet de s'échapper, ou leur recommandant bien de ne plus se laisser prendre. Même, si l'un est en la gravure, plus d'un jeune fille a eu par expérience que sa grosse voix si rude pouvait s'adoucir, et son regard devenir tendre. Il est encore aigre et dur par l'âge où les autres hommes sont courbés sous les infirmités. Il conserve jusqu'au bout une jeunesse de cœur, une gaieté d'esprit, une sérénité de pensées qui n'altèrent ni les traits du présent, ni les inquiétudes de l'avenir. D'ordinaire, les soirées d'un ménage et d'une famille lui sont inconnues: il a vécu, et il mourra garçon.

Enfin le voilà venu, et il cède à un autre les songes de ses fonctions. Lorsque Sylla se démit de la dictature, «Qu'il reste-t-il? lui demanda quelqu'un. — Mon nom, répondit-il; et toutefois il fut ignoré sur la place publique. Que reste-t-il à l'honneur garde-champêtre? Un prestige plus grand que celui qui entourait le terrible proscripteur; car on l'embrasse, on lui fait fête, on se presse pour écouter ses longs récits. Il est l'oracle du village. La dignité de l'adjoint, l'érudition du maître d'école, l'importance devant son expérience consommée.

Qu'enquise a beaucoup vu
Doit avoir beaucoup vu.

Et quelle vie fut plus remplie que la sienne ! C'est merveille de l'entendre quand il se prend à raconter ses campagnes de soldat, et ses campagnes, plus écaricées encore, de garde champêtre. Il dit les embuscades qu'il a dressées, celles où il est tombé à son tour, semblable à ce Tortoise qui disait de même air : *nous étions vainqueurs et nous fuyions !*

Il se repose donc de ses longues fatigues, mais il n'abandonne pas tout à fait les champs qu'il a parcourus pendant tant d'années, et auxquels il s'intéresse encore. De temps en temps il hasarde une petite excursion dans la plaine. Ses yeux affaiblis par-coururent avec amour tout cet horizon qui leur est connu. Il fait ainsi aux prairies, aux arbres, aux moissons, un adieu qui sera peut-être le dernier. Par quelque belle soirée, il s'écarte doucement. Les paysans, habitués à le rencontrer en tous lieux, assurent qu'il revient se promener la nuit sur les collines et dans les vallées. La superstition des maraudeurs eux-mêmes s'en effraye, et le garde champêtre continue après sa mort les services qu'il rendait pendant sa vie.

FRANÇOIS CORNELIS





LE BERGER.



Si le fuyee bigarré de cette onctueuse lanténe magique, où tous les types seigneuriaux viennent tour à tour profaner leur figure plate ou moins comique ; dans cette série d'articles qui la voguent à saint-simoniens et un l'espèce française, ressuscité de ses cendres, fait jaillir de nouveau ces émeilles, ces fusées qui lui caractérisent, oserai-je demander une place pour y jeter une esquive sardonique, où le lecteur, peu satisfait peut-être de dénigrer à ses habitudes exhalantes, trouvera plus du poison que du sel épigrammatique, plus de mélancolie que de gaieté fine et railleuse.

A l'époque où florissaient les idylls et les bucoliques, où l'on s'amusait à bâtir des bergeries, des citadelles avec des murs de marbre et des tourelles de chaume, alors que la mine et ses dames d'honneur ne dédaignaient pas de quinquante vertugadin peindre le simple jupon de bergère, et les courtisans, l'épée pour la lunette ; du cet amalgame pastoral, de ces salutaires champêtres et innocentes, j'aime à le croire, était celui un type de convention, un être hybride, moitié villageois, moitié miriflor, que ce bon Florian personnifia si candideusement sous les noms fameux d'*Psauti* et *Némorin*. Mais on s'en lasse bientôt, parce qu'on se lasse vite de tout ce qui est en dehors du naturel et du vrai ; et de nos jours on n'admire plus guère les bergers avec culotte couverte et bouillotte, les bergères avec bours cossages, bouquet de roses au côté et larges pailiers comme des hanches, que sur les pendules rocailles et les écrans pompadour.

Cependant le berger vrai existe : quiconque a vécu en village, quiconque s'est promené dans la campagne avec une âme pensive et des yeux pour observer, n'a pu l'y reconnaître être frappé de sa physionomie entièrement neuve et primitive ; et cela s'explique : vivant continuellement isolé à travers les plaines, les collines et les ravins où il erre, où il dort, où il s'avantille, où il passe toutes les heures de son existence sans autre ami que ses deux chiens, toujours en face de la nature ou de lui-même ; au milieu du staccato général d'idées progressives qui a débordé jusque dans les recrotes les plus reculées de notre pauvre pays, il est si élémentaire impénétrable à notre civilisation.

Ce qui transforme les hommes, n'est le contact ; et qui détermine ces évolutions successives et incessantes qui renaissent, non pas la face de la terre précédenente, mais la soumission, mais les mœurs, le caractère, le type même des habitants, c'est une sorte de fermentation singulière pour l'agglomération des masses dans les villes, vastes fourmilères que l'on pourrait considérer comme un cocon où les esprits réagissent l'un à l'égard de l'autre, où la nature humaine se décompose et recompose sans cesse en se reconstituant sous des formes toujours différentes. Mais ce *protéisme* ne saurait attribuer un être qui, comme le *berger*, vit et meurt dans un isolement absolu ; ainsi le prendrait-on pour le patriarche des premiers âges qui s'est perpétué jusqu'à nos jours en traversant les siècles sans avoir changé ni ses goûts ni ses coutumes. C'est ainsi qu'un million d'âmes élues nouvelles descendent souvent de ces vieux édifices qui restent là comme pour appeler aux hommes d'aujourd'hui les usages d'autrefois.

Kalzar a dit quelque part : les mœurs simples sont à peu près semblables dans tous les pays, car le vrai n'a qu'une forme. C'est une observation remplie de justesse ; j'ai vu des hommes garder des troupeaux sur les collines de Smyrne, dans les vallées de Trébizonde, et, là comme en France, j'ai reconnu le *berger* avec son instinct pensant et porté à la mélancolie. L'habitude de la réflexion inspire à son regard quelque chose du pénétrant qui contraste avec la physionomie hébété de la plupart des gens condamnés aux rudes travaux de la campagne. Si dans le tumulte des rités l'intelligence gague en ruperbio, dans la solitude elle gague souvent au contraire. C'est aux premiers pasteurs que l'on doit la renaissance des sciences, l'astronomie, dont l'idée seule vous jette glacé d'épouvante au face du l'infini ; ce sont eux qui, sur de simples roseaux liés ensemble, ont bégayé les premiers mots de la langue musicale ; enfin ce sont des bergers, de simples bergers, qui les premiers ont salué l'obscur berceau du christianisme, qui devant sapeu le vieux monde poussaient le nouveau sur ses décombres, la nouvelle Jérusalem sur l'ancien.

Mais, trop pénétré de notre âge, n'allons pas tomber dans une exagération qui nous-mêmes nous avons condamnée au début du siècle esquise. Le *berger*, déchu de sa splendeur primitive, n'a pas conservé beaucoup de cette attitude impassible que lui donnaient la simplicité des premiers âges, ou pour être plus juste, peut-être que, stationnaire au milieu de l'incertitude profonde des âges et de l'oubliement du lusu des rités jusque dans les moindres hamets, sa dégradation est plus relative même qu'absolue ; c'est un rubis resté brut au milieu du verre taillé à mille facettes.

Les satellites naturels du *berger* sont le porche, le pâtre et le chasseur, qui tous trois ont une allure tout à fait différente de la sienne. Accoutumés à poursuivre à travers les ronces, les rochers, sa troupe vagabonde et indisciplinée, le chasseur a quelque chose d'irascible et de pétulant comme le troupeau qu'il mène, d'âpre et d'anguleux comme les ravins escarpés qu'il affectionne ; le pâtre est lourd et borné comme les *taureaux* et les génisses qu'il surveille, ou les apostrophant sans cesse de ses glapissantes clamours ; quant au peulieu, le *collaborateur*... c'est le dernier échelon de l'abaissement : entre lui et sa bande fangeuse ou dirait qu'il s'établit une sorte d'échange, qui finit par la face patricienne de cette nature abjecte et immonde. Après ces annexes arrive le *berger*, qui les enfonce toutes.

La docilité, la douceur, les allures paisibles du troupeau qu'il conduit, donnent à ses penchants, à son caractère, et jusqu'à sa démarche, une tournure pleine de calme, d'égalité et de bonheur. Il semblerait qu'un instinct lui dise que de tout temps sans arrêt de sa profession, il paraît en saigner. Quand nous passons près de lui et qu'il nous surprend à suivre, soit la blanche toison de ses brebis, soit les gambades de ses agneaux, soit la

merveilleuse sagacité de ses choux, une satisfaction sordaine vient illuminer sa figure expressive.

Sa vie est la vie nomade par excellence; le cañon est son désert où il vagabondait à l'aurore, du midi au septentrion, emportant avec lui son berceau et sa cabane roulante, sous laquelle il s'enroule tranquillement sans autre sauvegarde que sa pauvreté. A la vue ainsi dresser sa tente tantôt au milieu d'une plaine fertile, tantôt au revers d'un ravin, tantôt au pied d'un fuyant collier tout rubané de margotiers et d'origan, tantôt au bord d'une rivière ombragée de saules usagers, il ne s'arrête à rien sans motif. Ce doit être le suprême bonheur qu'une existence qui se rapproche ainsi des sources primitives; il semble qu'il vive encore à cet âge de douce égalité où la terre, n'appartenant à personne, était le domaine du tous; or le prendrait-on pas pour le possesseur de tous les champs, de toutes les prairies où il campe? Et, en effet, n'en savourait-il pas mieux la jouissance que le propriétaire lui-même, qui n'y vient que pour rassembler le blé nouvellement saisi, et recueillir en gerbes la moisson merveilleusement fauchée?

Un berger dans un paysage, n'est une statue dans un jardin, une belle femme dans un salon : il en est la nature, l'indispensable. Le soir venu, quand le soleil a déjà décoloré le monde de son disque rougeâtre durcissant le ridon de l'horizon, il est beau de voir sa silhouette se dessiner sur la crête de la colline où il a ses montons à pas comptés, tandis qu'ils vont paissant l'herbe fine et unie du talus dans lequel l'empreinte de leurs pas finit par tracer un escalier de gazon.

D'autres fois, au clair de lune, sous les ramoux touffus de l'arbre patriarcal, vous entendez sortir en air simple, mélancoliquement asséché, une voix sifflante, tant vous vous trouvez fier de votre mélodie mystérieuse, rabotée au milieu du silence imposant de toute la nature, qu'elle embellit encore le récit magique de l'illumination nocturne. Et bien ! ces accents ne sont autre chose que la production du grassement affleurement d'un bétail, perfectionnée d'une façon toute particulière par les sensations d'un homme dont l'âme s'est enfoncée dans la solitude.

Oracle du village, comme tout ce qui sous du feu, il est en lui à son aversion secrète. Quelqu'un est-il malade, on se hâte de le consulter pour savoir quels sont les symptômes par la vertu souveraine desquels on pourra le rendre à la santé, en même temps que, les à l'oreille, de bouche en bouche, on se répète avec mystère : « C'est sans doute lui qui lui a juré un serment !... » Ainsi les paysans ont-ils le plus grand soin de ne point s'aliéner le berger, de peur qu'il ne leur ait communiqué quelque maléfice.

Si le berger manque quelquefois les fourgons de bon vin praticien de campagne, sa vraie clientèle n'est son troupeau; c'est à lui qu'il prodigue ses soins avec toute la vigilance d'un tendre père de famille. Il a un coup d'œil du lièvre pour voir quel est parmi les membres qui le composent celui qui réclame sa sollicitude, il lui administre les remèdes d'un thérapeutique simple et éclairée avec un succès que ne couronnent pas toujours les efforts du son confrère en Hippocrate. Un brebis est-il pris du malin lux, après avoir pressé à son hyménée, il préside à son enfantement, se fait matrone babille, la débarrasse avec dextérité du son précieux fardeau, et le voit voler rayonnant, rayonnant, avec lui quelques-uns plusieurs agneaux, qu'il porte à chaque bras.

Dans ses pégrinations saisonnières, il a deux sortes d'acrobates obligés, son bouc et ses deux chiens. Le bouc marche en avant; avec sa longue barbe, ses deux cornes arquées en arrière, ses formes anguleuses et son pied fourchu, il rappelle les Satyres de la fable.

Les poètes et les naturalistes n'ont qu'une voix pour chanter les lutanies du chien, ce

fidèle ami de l'homme : mais parmi les variétés de cette espèce, aucune n'est aussi bien faite pour la bête du berger.

Dans son allure, tout révèle le jeunesse et l'intelligence, la grâce s'incarne dans ses yeux. Les membres du Jersey-Club ne portent pas plus de soin au maintien du poil sang dans leurs liras, que le berger dans son chien. Aussi, c'est toujours le même race qui se perpétue, toujours le chien à longs poils, au museau effilé, à l'allure inquiète, à la démarche un peu sautillante et oblique ; éreinté et soumis, son regard fonce sans cesse dans celui de son maître pour devancer ses injonctions ; à peine son nom est-il prononcé, que d'un coup d'œil il enveloppe le troupeau, et sans qu'on le lui dise il devine quelle est la bête qu'il est chargé de ramener à l'ordre. Quand le troupeau est obligé de passer par un chemin dont chaque bord est couvert de blé en herbe, de luzerne fleurie, où la gent moutonnaire voudrait bien tondre

Le chien de sa langue,

c'est sur ce chien vraiment curieux d'examiner le manège des deux chiens : sans relâche de fait la queue de chaque côté du troupeau ; de tout, reviennent en courant, et cela avec une telle célérité, que pas une bête ne saurait trouver l'instant de

Manger l'herbe d'autrui !

À les voir ainsi halitants et affairés, on dirait deux aides de camp qui galopent sur le front d'une armée prête à livrer bataille. Mais on n'a pas tant d'admiration, c'est quand le chien se penche vers la main aux alentours du bercail : leur oreille se dresse, leur queue, oscillante comme un pendule, s'agit d'intervalle en intervalle ; ils étagent leurs nerfs comme au vent pour humer l'odeur de l'ennemi ; inquiets, ils ne peuvent tenir en place ; ils tournent sans cesse en portant le regard de l'incertain palissade où repose leur cher troupeau aux haillings voisins qu'ils soupçonnent de receler l'agresseur. Or, si il affronte leur courage, ils courent bravement à sa rencontre : le combat s'engage ; à chaque coup de dent le loup a beau leur arracher des lambeaux de chair, la douleur ne saurait les faire reculer d'un pas ; la lutte devient de plus en plus acharnée, et le loup, décontenancé par une résistance en soi opposée, se retire souvent la queue baissée avant que le berger ait eu le temps de se réveiller pour leur prêter main-forte, en descendant sur la bête errante sa bonne carabine qui veille toujours à son chevet.

Ces attaques nocturnes ont lieu le plus souvent lorsque le troupeau, sans autre toit que la voûte éternelle du firmament, sans autres courtilles que quelques ronces et-boutées dans le sol, parque sur les garbères qu'il fertilise. Mais quand le moussin coudoie encore dans la plaine et sur le versant des coteaux, tous les soirs on lui fait prendre, pour regagner la bergerie, le chemin vert qui conduit au village. Et c'est vraiment un tableau attrayant que de voir le berger, placé à la tête, marcher processionnellement avec une alène qui lui est propre ; il se recorde d'intervalle en intervalle pour presser les trainards par un certain frémissement, par certaine vibration des lèvres dont je serais fort embarrassé de peindre avec la plume l'harmonie mutative.

Dans cette ébauche que j'ai faite du berger, j'ai tracé d'après nature, j'ai tenté de montrer que l'homme pâtre, l'homme isolé, environné de toutes parts du spectacle ravissant de la création, ne peut qu'en recevoir des impressions qui le bouleversent ; c'est le contact qui nous perd. Mais il y a de ces natures migrées parmi les pâtres, comme dans le reste du genre humain, qui demeurent refractaires à cette heureuse in-

flueurs. Je crois aussi que l'homme réfléchit l'expression des objets matériels qui l'environnent. Dans ces contrées désolées où l'horizon ne déroge à l'ordinaire aucun mouvement de terrain, pas le moindre inconvénient pour cadrer la ligne uniforme qui sépare le ciel de la terre, le berger se montre souvent comme le reflet fidèle d'un paysage aussi vulgaire et prosaïque ;



mais quand au contraire le pays, pittoresquement accidenté, présente ses vallonnes, là une plaine sillonnée de jolis sentiers bordés d'aubépine, plus loin de vertes collines bien boisées, bien étagées, partout de la grandeur, de la variété et de l'harmonie, son type se relève et s'élève ; il se drapè naturellement et sans guêcherie dans son vieux manteau de drap bleu dont il laisse pendre à l'espagnole un vaste pan sur son épaule ; un long ruban noir tressé par les injures du temps se déroule sur les larges rebords d'un chapeau marin bien vernissé, bien luisant, et, son bâton blanc à la main, il se promène avec une gravité champêtre au milieu de son troupeau, dont il est le roi. *

ETIENNE DE BECQUEVILLE.

LE MARAIS.



est conçu dans un certain monde que le Marais est un quartier perdu, désolé, épuisé ; une ville de province, un chef-lieu d'arrondissement, un trou, une solitude has breimue. Beaucoup de jeunes poètes, qui éprouvent le besoin d'adresser des vers à n'importe qui ou à n'importe quoi, commencent toujours ainsi une épître à leur portière :

Le Marais, ce désert...

Il est temps de faire justice d'un pareil préjugé.

Le Marais est un quartier tout aussi peuplé, tout aussi vivant que les autres; seulement il est peuplé autrement; et c'est sa physionomie à lui. Nous serions bien malheureux si nous retrouvions partout les gants-jarrets du boulevard de Gravel ou les Anglais-Français de l'avenue des Champs-Élysées.

Prenez d'abord un peu de géographie.

Le Marais est borné au nord par le quartier du Temple, au midi par le parc de la Butte, à l'ouest par les boulevards, et à l'est par la rue Saint-Antoine. C'est un pays calme, prospère, tranquille, bruyant, enfin un pays comme on n'en voit guère sur la rive de l'Europe.

Le Marais est coupé en losange; il touche par chacun de ses angles à quelque face de la civilisation parisienne: le travail, le repos, le plaisir.

Sur sa base la plus large, du côté des rues Saint-Antoine, Sainte-Avoye, du Temple, il est occupé, industrieux; toutes ses maisons sont remplies de ce peuple d'ouvriers qui fait la fortune de l'État sous la veste du prolétaire comme sous l'habit du fabricant. Beaucoup d'industries importantes, qui n'ont pas besoin d'être au centre même des affaires pour conserver leurs relations, se réfugient dans cette partie du Marais, où elles trouvent plus d'air, plus d'espace, et des loyers moins chers. Ainsi des fabriques de bronze, de jouets d'enfants, de cartonnage en gros, etc., y ont trouvé un asile. Tous les métiers ont ici à peu près le même phrygionisme que celles des quartiers où l'on travaille: au rez-de-chaussée un magasin et un comptoir, au premier des grands rideaux bleus, au second des rideaux d'un bleu d'outre, au troisième l'absence de rideaux, au quatrième du large pendu aux fenêtres, au cinquième des espagnoles et au sixième un cage. Le portier est chargé de conduire le visiteur qui rassemble les locataires et va touer les demi-heures tout en cachette son caouche le marchand de vin du coin. Mais tout cela a une teinte plus convenable, un aspect meilleur que dans le faubourg Saint-Denis ou le quartier Saint-Merri. Telle est l'influence du lieu.

La partie vive et mouvante du Marais est celle qui s'étend sur les boulevards en rapprochant des théâtres, c'est-à-dire, depuis la rue des Filles-du-Calvaire jusqu'au Château-d'Eau. Là est un effroi de la vie brillante et frivole des environs du grand Opéra et de l'église Notre-Dame de Lorette. Les nouvelles constructions qui se sont élevées dans ces passages favorisent encore l'illusion: ce sont de hautes maisons aux fenêtres multiples, aux appartements encastrés, aux balcons de fer ciselé, aux ornements de mauvais goût. On y rencontre beaucoup de figures de la Cité, beaucoup de danseuses du Cirque-Olympique, beaucoup d'ingénieurs des Fables-Dramatiques, qui tiennent d'être aussi célèbres que les cygnes de la rue Lepelletier, mais qui ne peuvent avoir que des rôles d'or ou de chrysocore, et de se débiter de palissades en acajou, parce que les marchands de bois du quartier Popincourt sont pas tous à fait aussi généreux que les diplomates allemands et tures de la rue Saint-Hippolyte. Ici le concubinage porte des gilets rouges, affecte des airs ducroix, n'a aucun profession, et tend toujours la main derrière le dos pour recevoir les billets doux: c'est l'autre val de chambre de quelque dandy de second ordre; il cherche à imiter son confrère de la rue La Fayette, mais il est à cent lieues de lui pour les grâces, pour l'élégance, pour les manières de bon sel. Il renouvelle sans cesse la fable de l'air qui veut rincer le petit chapeau.

Nous arrivons maintenant à la région du Marais qui est véritablement le type de ce quartier, car les deux autres se sont un peu transformés au contact de qui les entourent. Cette région-ci, placée au centre du quartier, est conservée comme l'amorce dans le moyeu: elle comprend tout ce qui s'étend depuis la Bastille jusqu'à la rue de Valenciennes, en passant par la Place-Royale, la rue Saint-Louis, etc.

Ici la population se compose de rentiers, d'employés, d'artistes et d'hommes de lettres.

Les rentiers affectaient la rue Saint-Louis, la rue de Vendôme, les petites rues comme jadis entre la rue Saint-Louis et le boulevard, d'un côté, et la rue Saint-Louis et les approches de la rue Saint-Arny, de l'autre.

Les employés occupent la rue Culture Sainte-Catherine, la rue de Paradis, la rue Charlot, enfin tout l'entourage des deux grands établissements publics du quartier, le Mont-de-Piété et la Direction générale des archives.

Enfin les hommes de lettres et les artistes ont ravahi le quartier historique, c'est-à-dire la Place-Royale et ses environs.

Examinez bien une maison de la rue Saint-Louis : quel aspect digne et paisible ! Pas de boutiques, un des boutiques groupés et honorablement teints ! Au premier étage habite un président de la cour royale, qui porte un nom historique et qui mourra là où il n'a jamais il a trouvé sa famille établie. Au second, la veuve d'un officier général ; au troisième, un professeur de rhétorique du collège de Charlemagne ; au quatrième, un gros marchand retiré des affaires, et qui, malgré sa fortune, a conservé des habitudes d'économiste ; au cinquième, un elevé de l'Ecole des chartes, qui passe sa vie avec les livres, ne travaille dans un mur d'azur, et n'ambitionne pas encore la croix d'honneur.

Heureux propriétaire !

Le dimanche et les jours de fêtes, la rue Saint-Louis offre un spectacle vraiment curieux, elle est pleine d'ruissaux de tout âge, de jolis ruissaux blonds, roses, bruns, tous gaillards, tous joyeux, qui, conduits par leurs bonnes, viennent de tous les quartiers de Paris rendre visite à leurs grands parents et passer la journée avec eux. Le Marais est le grand-père de tout Paris : à six ans un songe à lui pendant toute la semaine, on y rêve toute les nuits pendant le mois de décembre ; on le voit chargé de polichinelles, de tambours, de fusils de bois, portant un gâteau dans une main et un cornet de bonbons dans l'autre ! Quel bon grand-père que ce Marais !

Enfin, si vous êtes naturaliste, prenez l'oculière, faites une excursion dans le Marais, et là vous pourrez ramper, sur ces débris et rares indus d'histoire naturelle, cette race des carlins qui se perd tous les jours, qui est à peu près perdue, et qui pourtant a vu ces beaux jours. Vous verrez aussi chez mainte douzième plusieurs de ces intéressants animaux empalés et mis sous verre : on en conserve pour la postérité.

Le Marais n'a point une seule de ces églises gothiques dans lesquelles le culte catholique a tout de grandeur et de véritable majesté. Ses deux basiliques de Saint-Denis-du-Saint-Sacrement et de Saint-François sont de pitoyables édifices religieux, bâtis dans un système contre lequel le bon goût et la décence se seraient trop protestés. Figurez-vous un bâtiment long, percé de fenêtres de trois pieds ou trois pieds, et orné d'une espèce de porte cochère devant laquelle se dressent quatre colonnes de l'effet le plus triste et le plus mesquin ; on se croirait devant une maison de petite ville ou devant un groupe. Il faut à la dignité et aux pompes du culte catholique autre chose que de pareilles constructions : le genre gothique se marie à tous ses souvenirs, à toutes ses gloires, à toutes ses magnifiques cérémonies. Puis notre part, et c'est moins notre faut que celle de nos propres origines, nous ne le comprenons bien que sous les voûtes de Notre-Dame et de Saint-Eustache. Pourquoi nos architectes n'ont-ils encore rien su trouver qui convînt à la solennité de notre religion, pourquoi n'en revivraient-ils pas aux belles et grandes idées du moyen âge ? La science et admirable restauration de Saint-Gervais-l'Auxerrois a prouvé qu'un tel effort n'était point impossible à une artiste. A tout prendre, nous aimons mieux une pieuse imitation des trois ou quatre siècles, triennal et quatorzième siècles.

Le Marais n'est que le quartier de Paris le moins bien partagé du côté des souvenirs historiques.

Dans la rue des Hautes-Mantoux se trouve une petite église fort remarquable, succursale de la paroisse du Saint-Merry, sous le nom du *Notre-Dame-des-Blancs-Mantoux*. Elle faisait autrefois partie d'un monastère célèbre.

A l'extrémité nord du Marais se trouve le Temple.

La tour du Temple, célèbre dans notre histoire, fut bâtie en 1212, par frère Hubert, trésorier des Templiers. C'était un édifice carré, aux murailles très-épaisses, dont les quatre angles étaient garnis de tourelles. Elle ne fut démolie qu'en 1811.

Après la suppression de l'ordre de Malte, en 1790, le Temple devint propriété nationale. En 1812, l'ancien palais du grand parrain du Malin fut embell et restauré; on voulait y installer le ministère des cultes. La restauration y établit un couvent de femmes sous la direction de madame la princesse de Condé, ancienne abbesse de Rumigny. Ce couvent, qui est en même temps une maison d'éducation, existe toujours. L'emplacement de l'ancien emlos du Temple, dont les murs furent démolis en 1802, est occupé par un marché où se fait un commerce de vieilles hardes. C'est là où toute la population ouvrière de Paris vient s'habiller des pieds à la tête. Le Temple est la garde-robe des faubourgs.

En 1604, à l'époque où l'ancien emplacement de l'hôtel des Tournelles cessa de servir de marché aux chevaux, Henri IV y fit commencer les bâtimens de la place Royale. Elle fut achevée en 1612, à l'occasion d'une fête que donna Marie du Médicis. C'est un carré parfait, composé de trente-cinq pavillons uniformes, qui ont chacun soixante-deux toises de longueur. — La place Royale, avec sa vaste bâisse, ses constructions si régulières et si élégantes, ses larges arcades, ses arbres touffus et ses bassins aux fontaines jaillissantes, avait une réputation européenne si le hasard l'avait placée du côté du passage de l'Opéra ou du quai de la Madeleine. Mais le bonhomme Beaumarchais est si bon de tout ! Dissimulons-nous pour des rabaudeurs et des faiseurs d'indignation à la suite, nous protesterons, comme nous avons déjà protesté ailleurs, contre le vandisme qui a dépouillé la place Royale de sa belle grille ouvragée dans le genre renaissance, pour lui donner un entourage du corps du garde.

Le 27 septembre 1830, fut inaugurée au milieu de la place Royale une statue équestre de Louis XIII, dont le piédestal, de marbre blanc, était chargé d'inscriptions. Voici la plus remarquable :

« Pour la glorieuse et mémorable mémoire du très-grand, très-invincible Louis le Juste, XIII^e du nom, roi du France et du Navarre, Amiral, cardinal et duc de Richelieu, « son principal ministre dans tous ses illustres et généreux desseins, rempli d'honneurs et de bienfaits par un si bon maître et un si généreux monarque, lui a fait élever cette statue, pour une marque éternelle de son afflu, de sa fidélité, de sa reconnaissance »

Daniel Volterre, élève de Michel-Ange, fut chargé de l'exécution de cette statue. Le cheval, son ouvrage, était d'une grande beauté. Mais il mourut avant d'avoir commencé l'homme. Boud fils fut chargé de ce travail, qui ne lui fit pas honneur. — En août 1792, la statue de Louis XIII fut renversée et remplacée par un bas-relief. Enfin, en novembre 1829, une nouvelle statue équestre de Louis XIII, exécutée par MM. Dupaty et Cortot, a été placée au milieu du quai de la place Royale. Nous ne savons quel est celui de ces deux artistes qui a sculpté le cheval, mais il est resté bien loin de Daniel Volterre; quant à l'autre, il a presque fait engrener l'inhabile Boud.

L'imprimerie royale, dont l'établissement est dû au cardinal de Richelieu, fut d'abord

installée dans la galerie du Louvre, au rez-de-chaussée et à l'entresol, puis transportée à l'hôtel de Toulouse, en face de la place des Victoires; enfin un décret du 6 mars 1809 lui assigna un bâtiment de l'hôtel Soubise, situé rue Vieille-du-Temple. Elle y est encore aujourd'hui.

Le mont-de-piété fut fondé en 1777. Les constructions de l'hôtel actuel du Mont-de-Piété, situé rue des Blancs-Manteaux, n° 18, et rue de Paradis, n° 7, se commencèrent en 1781, et furent terminées en 1786. L'édifice est sombre et luisé, mais fort curieux à étudier pour ses dispositions intérieures.

Les archives du royaume, après avoir passé du bâtiment des Capucins de la rue Saint-Hippolyte au château des Tuileries, puis de là au palais Bourbon, furent enfin établies dans l'hôtel Soubise, rue du Chaume et des Vieilles-Audriettes. Cette institution, dont la pensée est due à l'Assemblée constituante, fut définitivement organisée par la Convention. L'hôtel Soubise est un beau morceau d'architecture ancienne. Le gouvernement y fit exécuter dans ce moment de très grands et très-sérieux travaux, qui lui donnèrent une grande importance.

Parmi les établissements publics placés dans le Marais, il ne faut pas oublier la succursale de la maison royale de la Légion d'honneur, rue Harbette.

Le Marais, qui touche à tant de théâtres populaires, et fréquentés, si actifs : la Gaîté, le Cirque, les Folies-Dramatiques, les Foyoumbules, ne renferme qu'un seul théâtre dans son sein, celui de la Foale Saint-Antoine. Il est assez bien disposé, et peut contenir environ quinze cents personnes. Il a été fondé en 1834, par M. Antoine Joly. Ses destinées n'ont pas toujours été heureuses; mais il faut plutôt s'en prendre à la mauvaise direction qui lui a souvent été donnée qu'à l'éloignement des habitants du quartier pour le spectacle.

Maintenant, si vous nous demandez quelles sont les habitudes des indigènes de cette contrée que nous venons de parcourir ensemble, nous vous dirons qu'ils se lèvent tard, lisent leur journal, vont se promener au jardin des plantes, dînent à cinq heures, passent la soirée à jouer au piquet, prennent un fait de poche, et se couchent de bonne heure. Eh! mon Dieu, à cinquante ans nous en ferons tous autant, et toutefois nous dirons jusqu'à cinquante ans. Aujourd'hui les vivants vont bien train.

L. GOUARDES ET P. BERNARD.



LES

RESTAURANTS DU QUARTIER LATIN.



L'histoire des restaurants du quartier latin serait écrire celle de toute la vie des étudiants, qui, en général, ne connaissent pas d'autre régime, d'autre alimentation que celle du restaurant.

Rien n'est plus ennuyeux que les restaurants du quartier latin, ce qui ne prouve pas qu'ils le soient par la bonne chère qu'on y fait. L'étudiant retranche volontiers quelque chose à ses dîners pour symboliser à ses plaintes. Si, dans les restaurants du quartier latin, vivre peut sembler un paradoxe, en revanche, manger y est la plus substantielle des réalités. Un bon esprit et un bon estomac ne sauraient s'empêcher de reconnaître qu'on y vit mal, et qu'on y mange bien, c'est-à-dire beaucoup et à juste prix.

Il y a une salle que les architectes et les décorateurs semblent avoir inventée pour donner l'idée d'un restaurant du quartier latin. Cette salle, d'une tenue à la fois propre et modeste, est une de celles que l'on a vues partout, dont le papier vert ne varie jamais : le fond ici emporte la forme; ailleurs, au contraire, la forme emporte le fond : c'est un carré long, ou un triangle, ou un ovale; rien n'empêche cependant qu'elle ne se dessine en prisme ou en polygone surmonté de pyramides de pains de quatre livres. Cette première base du dîner de l'étudiant, le pain, découpé d'avance et mis à sa portée, simplifie singulièrement le service : il peut en user à discrétion, ce qui s'étend assez loin pour certains appétits. Aussi le pain tient-il la place des amphores, qui font si bien dans les auteurs classiques, des dames-jeannes qu'on rencontre avec tant de charme dans le roman de *Don Quichotte*, ou des fines entres dont tous les espagnols sont fous. Dans les restaurants du quartier latin on ne connaît d'autre vin que celui des moines de Caux avant la transformation. La tradition, en général, a pris force de loi en ce qui concerne l'absence de spiritueux dans ces aquatiques repas; d'on il suit que dîner passablement dans la rue de la Harpe et autres lieux circonvoisins, si l'on se contente avec tout le monde d'un bon gros bœuf bien cuit, de bonnes grosses côtelettes bien entrelardées, de filets sans truffes, avec un dessert, et ne pas plus croire à l'existence du vin qu'on n'y croyait avant celle du patriarche Noé, qui en fut, dit-on, l'inventeur.

Un étranger, un nouveau venu, couché avec peine l'absence de cet élément, qui peut paraître à d'autres de nécessité première dans un dîner, avec le volume, le confort et

l'élégance du service; et c'est là précisément ce qui explique l'étudiant qui aime à se retenir de nécessaire pour avoir un peu de superflu, qui se glâit à voir l'abondance à la privation, et à liguorer tous les besoins supplémentaires de l'humilité. Le vie à tant de surfaces pour l'étudiant, et son budget en a si peu, qu'il spiritueuse une prière de ses jumeaux sexuelles ou profit de ses besoins muraux. Les restaurants qu'il préfère sont ceux qui formulent le mirer ses pppéits, et où il est le moins permis d'en franchir la limite. Jetez un coup d'œil de sur le gouffre où grouille une population toute différente, il en va sortir une analogie. L'élite s'élève sans manger, et il est esclaves; les restaurants sans vin sont, au contraire, une spécialité créée pour l'étudiant et par l'étudiant. La vie de Paris, toute coupable ou à part, a de ces renseignements.

Ces restaurants de formation première s'instituent indifféremment *Vint ou Flicoteaux*; il suffit de les nommer pour qu'ils soient connus. Le privilège de restaurer les deux Écoles ne semble par moins héréditaire que celui de certaines dynasties allemandes, où l'on est d'ore en père en fils, sans rien changer à la chaîne de l'état, quand il en a sur. Les Vint ont fait dynastie, et marchent dans un parallélisme respectable avec les Flicoteaux, sur le terrain de l'alimentation pure et simple; leur blason est resté vierge, d'un siècle à l'autre, de toute espèce d'arcs: les Vint n'ont jamais eu un seul consommateur, et est ronge appartient aussi aux Flicoteaux.

On reconnaît qu'on est entré dans un restaurant du quartier latin lorsque le garçon, sans préjudice d'une trentaine de consommateurs qu'il a sur les bras, vous sert avec une ponctualité mathématique, à une place mesurée à l'équerre; que les plats se succèdent sans interruption, et paraissent doués d'une destination providentielle pour la bouche qui les consomme; qu'un silence observé religieusement par des centaines de convives permet à chacun de s'entretenir manger, sans le forcer à se croire seul; qu'avec un appétit de vingt francs par tête, on se magnifiquement pour vingt sous; et qu'enfin, la dîne de compte sortit dès le premier jour à votre bienvenue, à tête d'étudiant et d'ancien connaissance. En outre, les dîners du quartier latin obéissent à la triple unité de temps, de lieu et de service, et qui lève a valu cette réputation de classicisme, qu'aucun nouveau n'a dérobée complètement.

Cela n'empêche cependant pas le quartier latin d'être connu pour des excentricités culinaires qui s'éloignent de ce type primitif de ses restaurants. Ce sont d'abord les spécialités provençales, allemandes, bretonnes, qui s'emparent pendant un certain temps des consommateurs, en faisant leurs goûts pour des mets de province. Nous n'en parlons que pour mémoire; il y a si peu d'étudiants qui soient assez de leur pays pour donner dans ces restaurants.

Les tables d'hôte à vingt-cinq sous établissent certainement des rivalités redoutables aux restaurants à la carte, et être n'était déjà trop pour un étudiant de s'enhaloter à un dîner, quelque bon, du reste, quelque économique qu'il puisse paraître, les restaurants n'avaient pas un chat, puisqu'ils n'ont pas pour habitude de seque de monde. La table d'hôte du quartier latin passe pour être aussi confortable que celle de tout autre quartier peinte à deux francs cinquante centimes. Il est vrai que celui qui la tient perd énormément sur chaque abonné; mais il se rattrape sur la quantité. Ce paradoxe n'en sera plus un quand nous aurons ajouté que l'hôte a le droit de compter sur un grand nombre de manguruts.

On a une table d'hôte pour se passer d'un restaurant. La table d'hôte se présente sous un air de famille qui plaît aux étudiants; l'hôte qui la préside est leur ami, d'ous plus, leur camarade. Il est étudiant, ce qui suffit pour en faire un grand conteur de gaudes et d'anecdotes secrètes, servant de correctif à la qualité des mets. Tout en cou-

sant beaucoup et en mangeant moins, il ne laisse pas d'être plein de soins et d'atentions à l'égard de chacun des convives qu'il traite à prix fixe comme ses enfants.

La femme bourgeoise diffère encore du maître d'hôtel. Elle compose plus du tenue, plus de réserve, et de meilleurs soins. L'étudiant qui se condonne à avoir une peusou bourgeoise est, un général, ami du confortable. Il a pu à occasion la sévérité d'un régime économique un certain penchant à la gastronomie ; la ponctualité lui coûte moins à observer que la privation : il mugit au vue d'œil, tant il a sous d'amour à l'heure ; et qui dit peusou bourgeoise exprime nécessairement l'idée d'un ménage bourgeois disant à cinq heures. Le maître du maison est un officier retraité, qui ajoute aux délices de la vie de retraite l'agrement d'admettre à sa table des étudiants recommandés et enou plus recommandables. Là, il n'est pas sans exemple de voir fêter par un entus les principales solennités dont nos ateux ont fini par faire un calendrier gastronomique. Et, de toutes les fêtes de l'année, les seules qu'un s'abstient du chômant les Quatre-Temps, vigile et joubou. On fait cependant malgré à cette table le vendredi saint, pour ayu le duit de célébrer le jour de Pâques.

Il y a un restaurant à puff, celui où l'étudiant dîne par hypothèque, lui et ses nombreux myins. Rien ne pousse aux instatins comme la coutume d'avoir toujours enéda, et de ne payu qu'à la mois d'un onclu. Ce restaurant n'a pas d'umignu, ce qui rend la fréquentation plus précieuse à un certain nombre d'ustités, qui n'ont besoin d'éom connus que de la maîtrise du logis.

La veuve Musard n'en dus malheur, dont les premiers datent du l'empire, bien qu'elle les fasse remonter seulement à la restauration. Elle a éprouvé des déceptions qui l'ont amenée à n'air un instant, où l'influence des étudiants lui plus comme il fait la dénomme, en quelque sorte, de la cour du prince, de généraux, de diplomates, qu'elle a perdus. Elle donne à mangé à l'élite du quartier latin, et l'on est entendre par là cette portion de la jeunesse studieuse qui vit à demeure dans un pays de transition. La veuve Musard connaît à fond le secret des grandeurs contemporaines et l'ingratitude des hommes en général ; mais elle se fait sur leurs faiblesses. Elle s'est décidée assez tard à mettre à profit ses talents du cocton bleu ; mais aujourd'hui la veuve Musard, revenue du bon des préjugés, consacre à tenu un restaurant en forme le reste de beaux jours que la moude ne lui a pas enlevés. Elle fait cardu aux étudiants, elle les traite mieux que des princes ; elle leur accorde, sur parole, des dimurs illimités ; seulement, de longs malheurs lui ayant appris qu'il ne faut pas entièrement se fier aux hommes, et que beaucoup d'étudiants lui sont dès qu'il s'agit de ne point payer une dette sacrée, une dette de bouche, elle a soin de remédier, par de bonnes petites lettres de change, au défaut du mémoire des habitants qui la quittent sans argent. Elle ne reçoit que ceux dont le patrimoine est authentique par de nombreux témoignages, à qui l'on puisse prêter beaucoup sans compromette de plus en plus une position déjà trop éprouvée par l'adversité. Du reste, la veuve Musard est prénu pour servir le meilleur boudoux, le meilleur punch du quartier, et la soit de la meilleure galette du monde. Géré n'ayant ni plus d'un ni plus de ménagements pour ses hôtes que la veuve Musard, et, du même que une enchanteuse, elle fait assumer ses services à un banquet dont la coutume par coup peut devenir la conséquence.

Le café-restaurant, dignité escocce progressive de deux établissements de nature di-



vrme. Il a cela de particulier qu'on y déjeune, qu'on y dîne, et qu'on y soupe, sans l'astrucure même à la manière de Saurho Pança, c'est-à-dire en même temps. On entre au café-restaurant en se rendant en courses, sans but arrêté d'y séjourner au delà de quelques minutes; ces quelques minutes se trouvent absorbées par une canoterie, qui amène insensiblement à tenter le sort à l'écarté. On se trouve, sans s'en douter, avoir joué le déjeuner, qu'il est de rigueur de consommer réunie truaiste. Un déjeuner au café-restaurant aurait mauvaise grâce de n'être point suivi de la demi-tasse, qui se joue au billard. Le billard est un rservice vident d'une prolongation pendant une heure ou deux fait une nécessité de se reposer en jouant au piquet. Il est rare que le vaincu du jeu de billard n'ait pas une revanche à prendre à un jeu de hasard. On dîne; la foule envahit le café. On s'aperçoit qu'il fait nuit, par le gaz qu'on allume; il est réellement trop tard pour se rendre en cours; on se repend seulement d'y avoir manqué; un juré de se rattraper le lendemain, et cette journée, couronnée par la poule, a valu à l'étudiant cette réputation de flâneur dont le principe et les conséquences reposent entièrement sur le café-restaurant.

Si l'étudiant offre quelque intérêt quand il déjeune ou quand il dîne, il est mille fois plus curieux à observer quand il ne fait ni l'un ni l'autre. Pour son manière de dîner tant bien que mal au restaurant, l'étudiant en a mille de s'en abstenir.

On a de cela les plus graves motifs, et l'on en a plusieurs. On s'assemble, et l'on met tout en commun. Ceux qui n'ont rien, et c'est le plus grand nombre, donnent des conseils. L'un commence par allumer le feu dans une vaste chambre, un autre met le couvert, l'autre taille dans un paquet de plumes d'oie des cure-dents pour tous les convives; un tiers conseil en uttrudant; no analyse les ressources de la société. L'un fourrit un sacreband de vin, l'autre un épicier, l'autre un cuisinier, un troisième fourrit un il-munodire. Il ne fait pas tant de rhoses pour un dîner. Aussi la société prise au dépourvu se livre-t-elle à une orgie. Morale: l'excès derive de la privation.

Aux deux points opposés de la vie d'outre-Serein se placent la Vallée et le marché Saint-Germain. Une tribu d'étudiants dépêche un rommeissaire à la Vallée. Ce n'est pas un étudiant en médecine qu'on broderait avec Diogène, comme est Athénien qui voulait être son disciple, pour un jambon à porter. L'étudiant, d'ailleurs, s'efforce à placer un jambon ou un dindonnet sous sa redingote, sans que cela se voie, et la Vallée est rarement un restaurant. Quant au marché Saint-Germain, il a été créé en vue de l'étudiant, et celui-ci peut, sans sortir de son domicile, s'y approvisionner selon ses goûts. D'ailleurs, ce qui fourrait dans un autre quartier, est accepté d'emblée dans celui-là. Et quelle puissance d'assimilation que celle de l'étudiant, quand il descend un simple rôle de femme de ménage. Cette vie triviale, qui plaisait tant aux nuns, que Théophraste esquissa en traits si fins, sied à merveille à l'étudiant. Son restaurant en portait un quelque chose d'offre à juste prix à son estomac; son porter le voit rentrer, non dans les mains, rien dans les poches, et l'étudiant, qui marche si droit et si fier, cache sa honte et ses provisions dans le fond de son rhupeur.

Le cuisinier. J'ai vu le cuisinier du quartier latin, et j'ai compris le chapon du Mans, résolu par l'usage; j'ai fait plus, j'ai savouré la pomme de terre frite réhabilitée par J. Louis, et non en vérité ce m'a paru meilleur. Le cuisinier du cuisinier n'est pas le moins confortable des restaurants d'outre-Serein; c'est la pensionneuse anglaise de ce quartier labuleux. Elle comprend depuis le saumon jusqu'au simple roquet assaisonné d'un peu de persil; et quel parfum de doux résin elle exhale, et quelle variété de volailles, de poissons, de marée, elle offre aux chalandis! L'étudiant reconnaît en court dans cette bougie si romplet l'humide enlaid de ses appétits: pour lui le rést-

leur dînée une volaille digne de la table d'un procureur, et lui en remet complaisamment un air dans le journal de la ville. Aussi l'étudiant a-t-il été surpris plus d'une fois à mi-chemin du restaurant, en fait d'une rôtisserie immense, et n'a pas été au delà. Le rôtisseur fait les frais de tous les dîners d'amis, qui seuls peut-être méritent le nom de repas; et, chose étrange, cet homme qui pourrait arguer de son titre de marchand pour ne pas faire crédit, on l'a vu ouvrir un mémoire à des étudiants.

Une troisième et dernière variété de restaurant, c'est le restaurant de cheminée. En dépit des coutumes qui font du pot au feu le signor sacré de la famille, cet auguste représentant du foyer domestique n'est pas complètement bonna du quartier latin. Il y régnent rôtir un tire-bottes, un paquet d'allumettes chimiques et un journal de chimie médicale. L'étudiant n'est pas censé faire son ménage, mais il met le pot au feu; vivants, du reste, au peu comme les enfants, par imitation, on l'a vu protester formellement contre la couleur de Vase, et se récrier au petit intérieur assez complet pour menager de garçon.

Une autre fois c'est une femme de menagère qui glisse sur le pavé humide, le pied lesté, à demi chaussée, ou même à demi vêtue, très-disposée, cependant, à aïre au bras de celui qui la prendrait pour une duchesse ou pour une couturière: elle n'est ni l'une ni l'autre, et ressemble à celle-ci autant qu'à celle-là. Elle a une taille de gosse, et elle est active et prévoyante comme la fourmi. Vous la rencontrerez au bal, en châle et en chapeau, et jamais cette femme ne sera plus elle-même qu'en mettant le pot-au-feu. Il est admis qu'elle peut descendre dans la rue sans se compromettre, pourvu qu'elle ait un cabas à la main. Augustine sait tous les secrets de la vie économique, le prix de tout ce qui se vend au marché; elle marchand, et la fruitière a des châtiments pour elle. Elle achète tout, et ne perd rien. On lui pardonnerait tout au monde, excepté de ne pas savoir faire la cuisine; aussi rien n'est comparable aux mets qu'elle assaisonne. C'est le type perdu de la grisette, et le type rêvé du restaurant. On dit de l'amour, c'est de l'ignorer à deux, et on se trompe: c'est de l'économir. Il arrive qu'après avoir épuisé successivement ces diverses formes de restaurants, on sait parfaitement quelle est la bonne pour l'étudiant, alors qu'on a cessé de l'être.

L. RUC.





LES BALS D'ÉTÉ.



avec l'émoussée didactique de M. de Saint Lambert, poète officiel des saisons, la Terpsychore parisienne n'en reconnaît que deux dans le cours de l'année solaire : elle a destitué l'automne et le printemps; seuls l'été et l'hiver jouissent d'une existence légale devant la baguette de ses chefs d'orchestre, qui sont ses grands maîtres.

L'été chorégraphique commence le 1^{er} mai; il naît avec les fleurs; la première contredanse est servie des lides de Romantville. Il meurt avec les fenilles jaunes; comme le poète de Nafillâtre, il attend la pâle automne pour expirer, et la dernière grappe qui tombe marque sa dernière valse.

En mois de septembre le contredanse remonte en arambas, le galop grimpe en lapin sur un couteau, la valse demande asile aux sacres citadins, et le bal rentre à Paris. Le soleil e mie son paletot de bronzillard; le besoin d'un poêle se fait sentir parmi les jambes des danseurs.

Malade avant l'heure de la fure, que de jours splendides ont lui pose le bal d'outre baérière. Le ciel a été joyeux et sourient comme le regard bien d'un grisette, l'horizon coquet et changeant comme les caprices d'une Eueydice du quartier Saint-Georges! Les bals ont dansé toujours, et sans cesse, le jour et la nuit; vous les croyez fatigués, peut-être? Allons donc, ils débataient pour l'hiver!

Les bals font comme M. de Baccompierre, qui, pour s'approprier à boire la boîte historique des treize cantons, avait évalué deux bouteilles de vin du Rhin à son déjeuner: ils dansent trois mois sans s'émousser, en été; c'est afin d'être plus dispos quand viendront les neuf mois de l'hiver.

Si les bals étaient hiérarchisés comme le littérature inventée par le plus fécond de nos romanciers, nous dirions que la Chambrée est le maréchal de France chorégraphique des bals d'été.

Qui connaît-il le boulevard du Mont-Parnasse, et la Chambrée ne lui donnait une physionomie entre tous les boulevards extérieurs et intérieurs de Paris? Tant que l'hiver brille au ciel, on ne voit personne sur ce boulevard; mais quand vient le soir, à l'heure où, sur l'horizon gris, la lune est large et pâle, comme dit le poète, on voit passer quelques citoyens de la banlieue qui sont comme l'hiver; puis viennent les bandes nombreuses et turbulentes des étudiants.

Quand ils touchent aux limites de la Chaumière, les étudiants se disent entre eux : « Seigneurs, sérieux-uns nœ, et prenons des gruettes avec des veures de bière. » Cette opinion est toujours adoptée à l'unanimité.



Le Strauss de l'endroit a fait un signal à l'orchestre, le cornet à piston s'écroule, et la danse est inaugurée. La cachucha la plus parisienne règne et gouverne dans l'enceinte qui lui est réservée. Les représentants de l'autorité municipale scèlent, les bras croisés sur leur habit bleu, à la façon des sphinx égyptiens, immobiles mais éblouissants. Quand une cachucha immodérée effleure les limites du règlement, les gardiens de la morale s'approchent, et, calmes comme Neptune au sein de la tempête, ils disent aux ruttrebats les plus furibonds : « Vous n'irez pas plus loin. » L'entrechat fait une pirouette, et s'il ne va plus loin, il s'en console en allant plus haut.

Ce sont les tricornes de l'ordre public qui mettent un frein à la fureur de ces étourdeux, qui réprimant les désordres des échausés-échausés, qui moralisent le galop. Mais gardez-vous de croire que les tricornes et les étudiants se haïssent entre eux ! Les étudiants savent que si le gendarme est ami de l'homme, ainsi que l'a démontré leur historiographe E. Ourliac, le garde municipal n'est pas féroce. Ils se comprennent et ils s'estiment : un cornet qu'on leur a appris à se connaître, et si les uns savent que la jeunesse est impétueuse, et que le pied chez elle va plus vite que la tête, les autres consentent à ce que l'autorité en galons orange soit prudente et raisonnée. La botte forte et l'escarpolette ne sont-ils pas français tous deux ?

Entre chaque contredanse, dans les entr'actes où l'ophtalme chôme, les casquettes de la Faculté et les bibis de la courture s'écroquent bras dessus, bras dessous. Si vous les pouvez suivre sous l'ombre transparente des ailes, vous les verrez bientôt assis devant le-

biscuit de Reims de la séduction et le bol de punch de l'amour. Le bol de punch et le biscuit représentent l'espérance; l'échaudé et le verre de bière représentent le souvenir; le carte du menu est l'histoire du sentiment. Celui-ci brille à son aurore, et l'autre aspire au crépuscule. Le liquide est un symbole; il n'y a que l'argent et la limonade qui soient exclus de cette synthèse, attendu que la Chaumière a frappé d'ostracisme tous les rafraîchissants.

Il est fort peu de magasins de modes qui n'envoie quelque député à la Chaumière; le corps des lingères y est convenablement représenté par des collierettes du premier main. Les vieux étudiants, qui savent que la Chaumière est une île de Calypso où leurs jeunes collègues pourraient s'égarer, ainsi que Télémaque, remplissent volontiers à leur égard le rôle de Mentor. Bien mieux instruits des embûches de l'amour et des ruses de la passion, qu'ils ne le sont du droit romain et du code civil, ils apprennent aux élèves de la Faculté à se méfier des perfides de la grisette, cette dansé volage qu'on ne saurait dompter sans une pluie de macarons et de biscuits, de verres d'anisette et de prolines.

Le Semaine des amours est un vaudeville qui, avant de faire partie du répertoire du théâtre des Variétés, a été joué mille fois à la Chaumière, et qui certes le sera encore bien souvent. Dans ce pays de cocagne, où le vase fait eclure des rendez-vous sous ses pas, les gelées s'apprêtent contre Elsa ou Eulrie, et les étudiants se jument invariablement Alfred ou Arthur; le nom de famille a été rayé par Cupidon; le niveau de l'égalité a passé sur des généreux d'irux; les registres de l'état civil ont été supprimés au profit du calendrier grégorien. Un enfant peut-il s'appeler M. Coquenard? Éti-til etc baptise Timothée, à la Chaumière il se nommerait Oscar.

Lorsque, par hasard, un touriste de la rive droite, égaré vers le Mont-Parnasse, à la recherche de la vérité, fait rencontre d'une grisette, si d'aventure il lui offre une glace pour se rafraîchir, la grisette chahuir rrrrrrrrr dans sa mémoire quelques lambeaux de mélodrame pour répondre au galant étranger. Bientôt vous la verrez esquisser les plus d'une collierette quelques peu rhaflonnée par dix valsees, friser l'accroché-cœur qu'un galop trop passionné a fait dévier et le joue, et se pose de trois quarts en églant l'éventail vers la modestie, comme une nouvelle Bélusie tendre et sentimentale en face de Saint Preux au bout venies.

Une heure après le touché apprendra de la bouche d'un de ses amis qu'on pince russe, extrêmement déguisé, se promène dans la Chaumière, et il ne tardera pas à reconnaître que ce pince russe, c'est lui-même.

Si la glace entraîne la pincéputé, le sorbet vaut un marquisat. On mesure la noblesse au prix de la consommation: on est grand d'Espagne pour un franc cinquante centimes. En pareil cas, la semaine des amours dure vingt quatre heures; l'hospitalité française ne veut pas que l'illustre étranger puisse dire: «J'ai failli attendre.»

Si de la Chaumière on passe au Rauragh, la scène change: du boulevard du Mont-Parnasse au bout de Boulogne, il y a toute la différence qui sépare la rive gauche de la rive droite. Là c'est la république des grisettes; ici c'est le royaume des modernes Apaties de la nouvelle Athènes: aussi les Pericles en gants jaunes abondent-ils le jeudi soir, entre neuf heures et minuit, dans la salle élégante et fraîche du Rauragh.

Malgré tel la danse n'est plus le but, c'est tout au plus le prétexte. La contredanse est large et espacée; les hommes que les chaleurs caennaises n'ont pas fait émigrer aux eaux d'Amu ou de Plombières peuvent à l'aise y essayer les pas nouveaux qui seront les délices du grand Opéra en mois de janvier. Les Vespri de l'aristocratie constitutionnelle du café de l'aria s'y révèlent à la clarté douteuse des verres de couleur, guidés par l'intelligence approbation des rats de la rue Lepeletier. Le long parallélogramme de la salle où siège

Buier et son orchestre est abandonnée aux visiteurs de passage, aux toilettes unides et innocentes des bourgeois réfugiées à Anteuil ou à Passy, aux habits exotiques; les adeptes gardent pour eux seuls la rotonde, dont la pénombre mystérieuse protège l'intimité. Là ils dansent et causent en famille. Aucune des Lédas parisienne dont les Jupiters parlementaient occupés à faucher les foins, à sarcler les vignes, à battre le blé, ne manquer aux sœurs brédoles du jeudi. Quant un dimanche, le jour des Seigneurs étant aussi le jour de l'ypicier, elles l'abandonnent aux caravanes qui pèrègrinent en foule aux barrières, et portent ce jour-là le riflard, la pantalun de muckin et la robe de percale au travers de la banlieue.

On chercherait vainement au Banlagh une nymphé de boutique, une bayadère de comptoir, comme on en voit tant à la Chaumière. Les paillères de la Chaussée-d'Anteuil seules y foulent le parquet d'un pied dédaigneux. A la façon dont elles frappent le sol du bout de leur brodequin, elles semblent dire: «Ceci est à moi.» Le Banlagh est aristocrate comme un parvenu; il n'admet que l'écharpe de soie et le rhapsode à mureboute; mais sa revanche il fait un abus immodéré de la réclame: c'est le docteur Giraudou de Saint-Gervais des baladettes.

Si la consommation est le baromètre de l'état social à la Chaumière, c'est un véritable que les danseuses du Banlagh mesurent leurs ceillades et leurs sourires. On est riére d'humour en murmurant de calcul quand on arrive en omnibus; la citadine et le cabriolet de place représentent les vaudrillistes et les coulisseurs de la Bourse; on est un muets fils d'un pair de France quand un descend d'une voiture de remise; le grogn et le libary dénoncent l'agent de rhum; mais le laudau, la calèche, le cocher à livrée et le chasseur vert, indiquent suffisamment un banquier de la rue Laflûte ou un prince régnant de l'Allemagne.

Il arrive quelquefois que des étudiants se donent, à peu de frais, le plaisir d'être fils de pairs de France, au comtes du faubourg Saint-Gervais, pendant trois heures.

Le Banlagh est en été l'antichambre de Tortons et du Café anglais. On y saurait mirou faire, quand on a beaucoup dansé et beaucoup causé, que de longtemps se reposer; et on peut-on mieux se reposer qu'assis devant un bistruc glacé ou près de délectes fraiches? Si les Aquaries du Banlagh n'ont jamais faim, elles n'ont jamais le besoin de se rafraîchir, fût-ce même avec une salade de Périgord. D'ailleurs la première conversation est pour du petit souper.

L'Ir-d'Amour jouit d'une haute réputation dans le monde du faubourg. C'est la capitale de Belleville, atroce commune où l'on n'arrive qu'après avoir gravi une côte roide et mal payée. Cette côte est le Calvaire des danseurs. Les gracieux du faubourg Saint-Martin, qui n'ignorent pas que le paradis est tout très-haut, grimpent fort lestement jusqu'à l'Ir-d'Amour, qui est son représentant à Belleville. Cet établissement, essentiellement philanthropique, joint l'utile à l'agréable: le refectoire est proche du jardin, et l'inamovible salon de cent couverts, où l'on dîne élegant et se serrant un peu, touche à la salle de bal. L'orchestre et la cuisine fonctionnent sans relâche, et l'on se se nuire l'un à l'autre, si se prêtent un mutuel appui; si l'un et l'autre forces aux jambes épuisées, l'autre n'ignore l'appât, et tout à tout ils sont la cause et l'effet. Quand la contre-danse a assez mangé, elle se lève de table où la valse court la remplacer, et du potage au chassé-huit, il n'y a qu'un coup de dent et un coup de pied.

Toutes les noes se donent rendez-vous à l'Ir-d'Amour; l'Hymen se souvient qu'il est frère de Cupidon; il allume son flambeau au feu de la rumeur. Mais si les bruxes époux qui vint d'être l'officier municipal s'empresent de célébrer leur bonheur, sur un air de Muzard, à l'Ir-d'Amour, beaucoup de familles prennent naissance entre le pas de

zéphire et la promesse. À la Chammière, on s'aime; au Baunlagh, on se fait la cour; à l'île-d'Amour, on se marie: Bulleville est une commune matrimoniale.

L'île-d'Amour est inabordable le dimanche soir. Le faubourg Saint-Denis, le faubourg Saint-Martin, le faubourg Saint-Antoine, et plusieurs autres faubourgs y dansent de compagnie avec les Parfums de Bulleville: c'est un tabu-bubu étourdissant. Si le bon Dieu apparaissait sur un nuage gris, avec une robe bleu de nini, tel qu'on le voit dans les tableaux italiens, on ne l'éconterait pas: le seul roi de l'établissement est le corot à pistin; son premier ministre est le tonne-brochin.

L'Ermitage est en grande estime auprès des dames qui se promènent le soir entre la rue Laffitte et la rue Grange-Batelière. L'état social des danseurs n'est pas nécessairement indigné: ils pourraient faire tout s'ils ne faisaient autre chose; si demeurant ils ne font rien, mais en revanche ils boivent beaucoup de petits vins. Pour peu qu'on reste un quart d'heure dans l'établissement, on s'aperçoit bientôt que Tin psychère est une femme libre: elle ne s'amuse guère à régler ses pas; elle danse à l'aventure, et si la robe trop agitée remonte jusqu'à la jaquette, elle déclare effrontément que c'est la faute de ses jambes et non la sienne. Les musiciennes qui dirigent le poc-au-fen aux environs de la barrière Blanche y viennent en foule le dimanche. Toutes suites de cochers et de palefreniers les accompagnent, et l'Ermitage, qui est un chalet suisse tout à fait semblable à un jeu de français, tiendra sur ses fondements.

Le bal du Sauvage est un succursale de l'île-d'Amour: on y fait aussi modes et femmes, mais sur une échelle plus modeste. Les repasseuses l'ont pris sans la protection de leurs tabliers; les gantiers et les brodeuses ne le dédaignent pas non plus. Les fleurs d'huissiers, les commis marebards, les courtisans de boutique, y dépensent gaiement leurs deux heures de liberté.

Après ces bals, il s'en trouve encore une foule d'autres; mais chacun ne peut avoir un physionomiste particulier: ils se ressemblent tous à peu près. D'ailleurs, à Paris, il y a des bals partout: bal de Mabolin aux Champs-Élysées, bals à toutes les barrières, bals le long des boulevards extérieurs, bals par ici, et bals par là. L'été est un long concert: on danse en robe blanche. En outre, chaque commune a le sien. Mais, nous devons l'avouer, les fêtes privées ont un parfum d'académie, sauf quelques usages qui luttent bravement à coups d'archet contre le destin. Les bals tombent comme les empires; l'avenir anéantira un Montesquieu de l'entrechat pour nous en faire les censeurs.

Paroissiens qui soutiennent péniblement le fardeau de leur gloire passée, il faut tempêter le bal de Saint-Cloud. La fête dure huit jours. Les grandes dames ne dédaignent pas quelquefois de danser sur l'herbe tout à côté des Phila du Monde.

Les Batignolles aussi n'ont pas assez de quatre ou cinq salles immenses pour contenir la foule des amateurs pendant la fête de trois d'août.

La fête des Loges peuple la forêt de Saint-Germain comme le jardin des Tuileries pendant un semaine; les vieux chênes et les tilleuls parfumés ombragent une foule de Bismes, qui, sous prétexte de chasser les papillons, s'égarent à la suite de beaux Endymions frisés; le pavillon d'Huon IV est assiégré par des légions de Français affamés, qui, à défaut de la poule au pot, demandent à grands cris des billets aux pommes.

Le bal de Sceaux est mort; mais ne le pleurons pas: il a baptisé un conte qui lui a donné l'immortalité.

On danse à Ixey, on danse à Cligny, on danse à Enghien, on danse à Pantin, on danse à Montmartre, on danse à Passy, on danse à Vincennes; on ne danse-t-on pas? Et, chose étrange! si n'y a jamais diotie d'Amphion; les Paganistes à trois francs le cahier l'invoient toujours.

Chaque jour, à minuit, les dix-sept barrières de Paris sont envahies par de longues files de danseurs et de danseuses qui regagnent leurs foyers en chantant Polynnie après Terpsychore. Ceux-là vont en omnibus; ceux-ci vont à pied; beaucoup ne vont pas du tout : l'amour leur a fait commettre trop de dilations pour éteindre l'ardeur de sa flamme et du galop.

Tout ce monde-là va à la garde de Dieu; il se confie à la Providence du soin de le ramener chez lui : le plus souvent il y arrive; quelquefois il couche au violon. A mesure que les citoyens joyeux et chancelants passent la grille municipale, les gardes d'ordonnance farfelus et gagueux se disent entre eux : « Voilà des farceurs qui nous fraudent en dedans »

À VOTRE SERVICE.





LES PASSAGERS.

I.



Le passager, homme fait celui, est pour les marins une marchandise de valeur essentiellement variable, qui tient le milieu entre un ballot de sucreries et un boucan de sucre, et qui même, en général, l'équilibre : l'équilibre. C'est un lot volant difficile à arrimer, beaucoup plus incommode qu'une cargaison de végétaux, un peu moins peut-être qu'un chargement de mulets; car, s'il n'a le droit de venir promener ses ennemis sur le pont, comme si le vent et quand il le vent, s'il gêne et encombre à toute heure, il n'est pas nécessaire, par contre, de ruiner ses sautelles, de lui porter le botte, de le panser, ni de l'étriller. Qu'il ait le mal de mer, qu'il dépérisse par suite des fatigues du voyage, qu'il fasse une chute dangereuse, ses souffrances n'ont rien de commun avec les intérêts de l'expédition: il se traite lui-même tant bien que mal, et ses rivaux sont toutes à sa charge.

Nous ne parlerons pas du passager qui se rend de Marseille à Oran, ou d'Alger à Toulon, à bord d'un vapeur; à peine a-t-il eu le temps de prendre un avant-goût des douceurs de la mer, qu'il n'est plus à terre sur la rive opposée; autant voudrait choisir pour modèles le touriste qui traverse le Léman, ou le Parisien endimanché qui s'embarque rudement au pont Royal pour débarquer à Saint-Cloud. Celui qui doit passer devant nous sillonne l'Atlantique ou mieux, et ne s'arrête qu'à New-York ou aux Antilles. Souvent on le rencontre dans l'océan Pacifique et les mers de l'Inde; il fait voile pour Callao, Bourbon, Fouldberg, il est complet chez; il a trois ou quatre mois de navigation en

perspective; il jura, à coup sûr, du calme et du bon tempête, du vent-arrière et du vent de bonté; il aura tout le temps de porter un jugement sur ses compagnons et sur les mœurs; lui portait qu'il ne fera ni sera point balé.

Mais d'abord, ainsi qu'il y a deux parties dans le navire, l'amière et l'avant, l'un pour les hauts et puissants seigneurs, le capitaine et les officiers, l'autre pour le menu peuple des gens de l'équipage; de même, il y a deux espèces de passagers, ceux de la *chambre*, qui profitent en apparence de leur les privilèges aristocratiques, et ceux du pont, traités en parias, même par les simples matelots.

À la première catégorie appartiennent certains curieux qui brûlent du rou le nouveau monde, les haïts virgins, les saurages, les jeunes civilisations, etc., etc. Bonnes âmes! ils partent dans l'espoir du découssu des merveilles, qui se réduisent à des crampes d'ennui et des déshonnements incommensurables. À leur arrivée, rien ne répond à leur attente: ils ressaissent au plus vite, et se dédommagent de leurs déceptions par les plus étonnantes relations de voyage. Cette classe de passagers disparaît malheureusement du jour en jour; les bords latéraux sont démantelés et rebatus; mais, longtemps encore on peut compter sur les arveux d'horles d'Amérique, qui volent à la conquête d'un probématique héritage, et sont heureux de regagner lentement la vieille Europe, après avoir dissipé leur petit avoir en courses périlleuses à travers les mornes et les plantations de caféiers. Toutefois, le plus grand nombre des passagers de l'arrière se compose de familles entières, d'employés du gouvernement, et de voyageurs pour affaires. Ces derniers, surtout, abondent sur les bâtiments du commerce: ils font rentrer dans leur marché la chose d'importes avec eux ou menquent paotail, base de leur fortune à venir; de l'instituteur ingénieurs, et se joignent que de leurs vastes spéculations. Leur conscience est si large, qu'un en voit toujours réussir quelques-uns; les autres meurent de misère, ou par éphémisme, de la fièvre jaune, à moins qu'ils ne se fassent enterrer tous vifs dans les gorges d'ombre-mer. Sur les colonies, on d'engage ces chevaliers d'industrie sous les noms peu flatteurs de *petits blancs* ou du *baniano* (expression empruntée à la caste commerçante des Hindous).

Les passagers du pont, confondus pêle-mêle avec l'équipage, sont tous des malheureux qui abandonnent l'Europe, et se mettent à la poursuite de la richesse sur la foi des *ou dit* populaires. Les uns, entiers insatiables, espèrent tirer plus facilement parti de leurs bras ou payer étonnantes; d'autres, cultivateurs venus des bords du Rhin, s'expatrient avec leurs familles, pour aller défricher des terres ingrates chimériques; d'autres, enfin, avortonneurs du plus bel étage, malgré leur puissance absolue, se bercent de folles espérances, et rêvent de millions sur la toile grossière de leurs larmes.

Si ce n'est sur les grands paquebots transatlantiques, véritables paradis du voyageur maritime, le passager n'est qu'un accusé, un esclave. On l'exploite; il agit un ourdissement aussi naïvement départi que grassement rétribué, et s'il s'en plaint, il doit s'attendre aux faux fuyants traditionnels.

« Que voulez-vous, mon cher ami, lui répond bonnement le capitaine. J'en suis tout aussi contrainé qu'un autre; mais nos volatiles sont mortes les premières jours, pendant que vous étiez à la cape, comptant vos chemises, comme on dit; les pauvres bêtes ont eu le mal de mer; qu'y faire? Prenez-en votre part gaïement; nous avons du lard et du beuf salé à discrétion, et les vivres frais ou nous paraîtront que meilleurs en arrivant. À la guerre comme à la guerre! voilà mon refrain.

— Il est gracieux, votre refrain! Encore si l'on pouvait dormir à votre bord! J'ai une position qui m'aide de me me couchette toutes les fois qu'il pleut un qu'on la vu le pont; faites-moi donc arranger cela, je vous prie.

— Pour les pays chauds, les coutures baillent toujours un peu : mettez votre manteau riré sur vous pendant la nuit ; d'ailleurs, je vais essayer de vous éviter ce petit désagrément. »

Le capitaine, ra rîflet, donna l'ordre à son charpentier-calfat de friser en sonie que le réclamaient ses plus grosses dents pendant son sommeil.

L'unique résultat de cette opération est un déluge pour la nuit suivante. Le lendemain, même plainte :

« J'ai fait de mon mieux et n'ai pas réussi, reprend l'impossible marin ; patience, mon chéri, en arrivant à S-bar, je ferai calfeutrer tout mon pont. »

— C'est consolant ! Quand jir serai débarqué, jir me soucie bien que vos coutures rra-chenent ou ne rra-chenent pas. »

Le passager, mal couché, mal nourri, sans occupations, sans distraction, portir son dévouement comme un vie rougette, de sa cabane sur le pont, et du pont dans la grand'chambre ; il maudit le navire, le capitaine qui lui rrait promis du confortable, les officiers qui le raillent sur ses misères, en le félicitant de n'avoir pas de queri à faire, et d'être à bord comme un coq en pâte. Il jure contre le calme, qui rraclur le terme du voyage ; il déteste le vent variable, qui force à manœuvrer, et oblige à se défilir de toutes les cordes comme d'instinct de pièges ; il odie le fraîche brise, qui rend la promenade impossible. Le passager n'acquiesce le pied marin qu'après dix incidents qui lui vrissent autant de nouvelles plaisanteries. — A table, il oublie sans cesse qu'il est à bord, et ne tient pas son assiette à la main, elle glisse et lui échappa ; il ne sait pas garder l'équilibre sur sa chaise, il tombe et roule avec elle ; s'il se lève par un mouvement brusque, il se brule violemment le crâne contre les faux. — Pendant les premiers semaines, sa vie matérielle n'ri que plaies, bosses et contusions. Il ne trouve aucune compassion chez qui se soit, et ses confrères d'infortune sont les plus impitoyables du moment où ils commencent à s'émanciper. Alors vrissent les dissensions intestines. L'autorité du capitaine intervient : souvenez-vous ! on n'r pas même la liberté de se querreller à son aise. Arrive le jour du passage de la ligne ou du tropique : notre malheureux voyageur doit se résigner à être ragoûté, et haché plus que jamais ; il est livré comme un juot aux grossiers hosties du gullard d'avant ; tout, jusqu'à dernier mouss, veut se vanter de lui s'voie servi quelque plat du métier : il est blanchi, noirci, poudré, graissé, goudronné, saupé à l'ail et puis le moiru de démolir un ridicule à une troupe d'oisifs qui n'ont rien de mieux à faire que de s'observer les uns les autres. Il y a toujours quelques bonnes langues qui devinent ou inventent vos antécédents, pour les révéler à qui veut les entendre, le tout raisonné d'anecdotes et de quolibets innuifs. Parmi ces coureurs d'écritures qui forment une si grande partie de la caravane, il s'en trouve nécessairement plusieurs qui ont déjà un versé le mer nombre de fois, et qui prennent avec vous le ton trauchant de commis voyageurs et d'habités. Ceux-là possèdent une admirable aptitude à faire ressortir vos petites manies, et s'empresent de les divulguer à tous les lées du bord. Les mauvais plaisants ont beau jurer ; malheur à vous, si vous n'rvez la repartie vive et mordante, car vous devenez plastron jusqu'à la fin du voyage, et vous rurez rurtout à redouter le verveur liseuse des passagers.

La présence de ces derniers à bord donne fréquemment lieu à des époues qui rompent la monotonie du voyage. Les âmes sensibles, du reste, ne sont pas très-rares sur l'Océan : la modeste, l'acridier, la riboteuse, exportent volontiers leurs talents et leurs charmes jusqu'à delà les tropiques ; et l'on conçoit que les cœurs dolés par traite et qu'ilquid degrés Réaumur doivent être d'une exaltation proportionnée à l'intensité de la chaleur.

A cinq cents brues de terre, sur jolis femmes qui courent et descendent familièrement les échelles, qu'on voit à chaque instant, qui a sans cesse besoin d'appui et de protecteur, est une situation à laquelle les murus doubles et chevillés ne peuvent résister longtemps. Les mariniers ont l'avantage du terrain, mais les passagers ont pour eux le port d'arrivée. Les Olympe et les Amanté hésitent entre le présent et l'avenir. Il est doux, sans doute, d'être sous l'égide dominer d'un des officiers pendant la traversée; mais qu'il serait agréable aussi d'avoir un cavalier servant dès le débarquement à Rio-Brutiro ou à Calcutta! Le bâtiment repart, mais le passager reste. Tout d'abord, si le capitaine est jeune et se met sur les rangs, il l'emportera dans cette lutte. Lors, censeur de germes, poussier, grand, fleur, et d'épanouir de toutes parts. Quel bonheur pour les rivaux et les virgiles d'avoir découvert le secret d'une intrigue et de créer un scandale! Un bâtiment, avec sa population nombreuse de voyageurs, d'employés, de banquiers et de marins, est une ville de province comprimée à la machine hydraulique. L'on y voit certains petits romans maritimes se dérouler, comme un vaudeville, par l'union assortie d'un rivurrier et d'une aventurière; parfois, comme des mélodrames, par un cartel sanglant; mais plus souvent tout s'arrange à l'amiable, et se termine à l'hôtel de France, rendant pour célébrer des commémorations gastronomiques. Compagnons néanmoins en sort des infatigables qui ramènent avec eux leurs familles aux parages lointains: le passager, par lui-même, est déjà fort à plaindre, mais il devient le plus misérable des mortels quand il doit veiller sans relâche sur des êtres plus faibles et plus fragiles que lui-même. Il ne lui reste, hélas! que la triste consolation de l'arrière;

*O fortunatus nescit tunc et bonum nescit
Agnesis !...*

ou bien :

«O que trois et quatre fois heureux sont ceux qui plantent choux!»

Sur le gaillard d'avant, les mêmes situations se reproduisent, mais les plaisanteries sont plus énergiques et les rivalités plus franches: les coups de pied et coups de poing se substituent naturellement aux pointes et aux calambourgs. En suite à l'humeur brutale des matelots, le passager du pont subit à bord les tortures d'un purgatoire, et achève par de rudes épreuves le droit d'aller végéter à l'aise exténué du monde.

11.

Jusqu'à présent nous n'avons vu les passagers qu'à bord des bâtiments marchands, où l'on compte sur eux comme sur un complément nécessaire de cargaison. Leur présence y est calculée. Le capitaine sait qu'ils seront nombreux, et qu'ils doivent l'attendre, pour leur argent, à quelques-uns des commodités de la vie. Il n'en est pas ainsi sur les navires de guerre, où de n'apparaissent ordinairement qu'à l'occasion, exceptionnellement, toujours par ordre ou par faveur, jamais à leurs frais. Embarqués en vertu des dispositions de l'autorité maritime, ils ont une assimilation à bord, et s'y trouvent soumis au régime militaire. Ainsi, sur la route des simples matelots, ils sont traités comme eux; imposés aux épreuves, ils habitent leur poste étroit; dévotus aux officiers, ils semblent partager tous leurs privilèges, et vivent dans le carré. Les grands personnages, ou les plus

protégés, sont passagers du moment, ont droit à sa table, et jouissent d'un logement particulier, qu'on leur imprime dans quelque partie du bâtiment.

Les passagers des vaisseaux de l'État sont le plus souvent des militaires qui campent là, chacun enivant son grade, se plaignent sans cesse de leur position, et n'aspérant qu'à débarquer. Les marins, de leur côté, sont peu jaloux de pareils hôtes, et considèrent le transport des troupes comme une corvée affreuse.

L'équipage, déjà trop serré pour avoir les esouées franches, n'accueille pas de bon cœur ce surcroît de population étrangère aux us et coutumes du bord. *Des soldats ! des fantômes ! des tourterelles !* race maladroite et gênante, qui a le miel de mer, et donne un supplément d'ouvrage par sa malpropreté, qui se ruine sur les ponts, et fait obstacle à la libre circulation, qui est bruyante par nature, et étire souvent des poulxons généraux. Pour une traversée de quelques jours, le matelot se console encore en subissant les quarts de vin du *pro-pioux* ; mais dans les longs voyages, lorsqu'il s'agit, par exemple, de renouveler les garnisons des Antilles, le *trouper* s'ennuie, et devient bientôt capable de réclamer énergiquement ses droits.

Beau-Soleil s'avance avec dignité vers *père la Chique*, et l'aborde sous le prétexte guerd d'avant ; les soldats et les matelots sont cercés autour d'eux :

« Il paraît, marin, dit le militaire en retroussant sa montarhe, il paraît que, trouvant votre ration d'eau-de-vin insuffisante, vous vous êtes permis de faire *obliguer* la mienne à votre profit. Je ne souffrirai pas plus longtemps ces licences impolies ; ou se me *écramier* pas comme un conseril, entendez-vous ! »

— « Qu'est-ce qu'y nous chante, ce *pusier-vaillou* ici ! Ton boujeron de rixe, c'est vrai, il est entré sans loupoyer dans mon gertain aux légumes ; pour l'instant, il est arçonné dans ma souce aux vivres ; metz les moettes, et vas-y-voir ! »

(*Qu'on rixe parmi les matelots, vourds murmures chez les soldats.*) Les deux camps s'observent et se menacent du regard ; mais les merlus sont en leur élément, ils enalaient une supériorité trop marquée en cas de rixe ; *Beau-Soleil*, d'ailleurs, est esclave de la montagne, et ne se bat jamais à coups de poing.

« *Astex causé ! goudron*, vous m'r rendrez raison de ces insolences à Fort Royal, ou attendent, je vais porter plainte à l'officier. »

La Chique hausse les épaules avec mépris.

« Des *cahillots* comme ça, ça parle de raison ! D'un revire de main, je gage d'en *amarrer* douze, et je treillaière avec ! »

Cinq minutes après le gabier achève ses réflexions aux fers. Mais aucun des troupiers ne dormira de la nuit ; on les arrose, ou on les transfère pendant leur sommeil ; leurs hamacs sont brusquement décrochés par les pieds ; et le lendemain, à dîner, tous les bidons militaires sont nés à sec, comme la mer rouge, par les Moïses en paleot.

L'entortillé du bord se voit forcé d'intervenir sérieusement ; l'équipage et les passagers sont rassemblés ; le second fait un discours menaçant d'abord, mais dont la péroraison pathétique rappelle la caricature de Chauvin.

« Plus de discussions ! plut de querelles ! *s'écrie-t-il* ; souvenez-vous bien que vous êtes tous Français et serviteurs de la France ! montrez-vous dignes de se être glorieux par votre accord et votre union, etc... »

GARDÉ A TOUT, égarant !

PAR LE PLANT DENT ET PAR LE PLANT CAICOR

(*Fare à l'avant*)

DAMTE ! GARDÉ !

RETOUR VOS BANC ! — MARTE ! »

Les tambours battent à breloque, et la paix est rétablie jusqu'à la première occasion.

Sur l'arrière, il n'est pas aussi facile d'impressionner la bonne intelligence. Les officiers passagers sont exigeants, ceux du bord mal disposés à faire des concessions; tout froideur étouffe règne dans leurs relations réciproques. Souvent on échange des paroles mordantes, et parfois des coups d'épée à la fin du voyage. L'hospitalité des officiers de marine, si agréable dans les relâches, est toute autre en pleine mer: fatigués d'aoûter des tracas à leur vie privée, ils ne supportent pas qu'on se crève à bord des droits égaux aux siens, qu'on s'immisce dans leur intimité, et qu'on rompe le cercle de leurs habitudes.

Nous devons signaler, cependant, une espèce de passagers avec lesquels il leur est donné de sympathiser. Ces privilégiés sont les artistes, qu'ils se plaisent à recevoir cordialement, et qu'ils admettent volontiers dans leur intimité. Le porte-voix et le hausse-col ont une admirable effusivité pour les brosse et le palette.

Pour les voyages autour du monde, l'un embarquait toujours autrefois quelque méchant presteur de croquis, emphatiquement désigné à bord sous le nom d'*artiste*. L'épithète fit fortune parmi les marins, et depuis ils l'appliquent indifféremment aux dessinateurs, aux peintres, aux lithographes, aux naturalistes, aux sages, à tous les hommes spéciaux enfin, devenus auxiliaires obligés d'une expédition de quelque importance. Une campagne de découvertes ou d'explorations, une campagne belliqueuse même, ne s'entreprendrait plus aujourd'hui sans artistes. Ceux-ci constituent donc une classe de passagers assez nombreuse pour mériter une mention particulière; et d'ailleurs ils ne ressemblent guère au vulgaire des voyageurs par mer. Le vaisseau n'est pas uniquement pour eux une diligence qui doit les porter à destination, une taverne d'hôte qui doit les nourrir; ils s'attachent à lui, et bien qu'étrangers à son administration et à ses manœuvres, ils prennent une certaine part à l'action générale. Ils ne se bornent pas à faire une seule traversée, et lorsqu'ils débarquent, qu'à Cadix, qu'à Rio-Janeiro, ils sont considérés comme des membres de l'état-major détachés à terre, et sur lesquels on compte pour le prochain appareillage.

En rade de France, si les officiers d'un bâtiment prêt à mettre sous voiles apprennent que des artistes doivent faire la campagne, un jour de joie retentit dans le carré: «La mission ne peut être qu'intéressante, l'on ira dans des parages curieux et peu connus; évidemment on sortira de la routine habituelle de la navigation.» Aussitôt l'on décrète à l'unanimité de fêter les nouveaux venus dès qu'ils paraîtront.

Tandis que les passagers ordinaires fatigués par une air empué et leur mauvaise humeur, les artistes, charmés de l'accueil qu'ils reçoivent, s'identifient avec le service, et sont favorables, avec même, s'en doute, un mépris de la bonne harmonie. L'attention de leurs commensaux se porte nécessairement vers le sujet qui les amène. Les discussions d'usage, presque toujours arides, et souvent oiseuses, font place à d'intéressantes dissertations; les officiers s'efforcent pour des connaissances nouvelles, se déclarent disciples de l'art commun, et se proposent de coopérer à ses travaux. La satiété, du reste, n'a pas le temps de détruire ces bons effets, car l'artiste ne vit réellement à bord qu'en pleine mer, et abandonne le bâtiment dès qu'on jette l'ancre. Il n'a ni chefs, ni subalternes, et pourtant il jouit du droit de cité maritime. Les officiers sont ses camarades, le commandant est son aîné; et pour lui, les élites n'ont aucune raison de lui en vouloir, et les matelots un fort grand cas, sans savoir au juste pourquoi. Cependant, si vous les prenez de question: «Y a-t-il apparence, vous dira quelqu'un vient de la cale, que c'est un marin, un ouvrier, ou qu'on nous l'a envoyé de Paris, par rapport qu'il en sait long sur son article, pire qu'un docteur. Et malgré ça, il n'est pas fier cet homme: il veut blague

comme un autre quand il vient devant allumer sa pipe, et il semble un vrai matelot, pas plus gêné que moi e'à bord.

Au retour à Brest ou à Toulon, les membres de l'état-major se réunissent pour traiter une dernière fois leur compagnon de voyage. Ils lui promettent tous solennellement d'aller le voir à Paris, et n'ont garde d'y manquer s'ils peuvent obtenir un congé. Plus tard, ils parlent complaisamment de leur expédition arctique, la rappellent à tout propos, et se vantent d'avoir fait campagne et d'être intimement liés avec *""*, un de nos plus célèbres contemporains.

G. DE LA LACHELLE.



L'ÉTUDIANT EN VACANCES.

— 117 —

IL arrive une époque dans la vie de l'étudiant où les banes de la Faculté, de la Sorbonne, du collège de France, commencent à lui paraître extrêmement durs; où les cours des professeurs, quels qu'ils soient, n'ont plus aucun sens pour lui; où le casé lui-même et les autres passe-temps du pays d'outre-Seine ont perdu à ses yeux toute espèce d'attrait; c'est d'ordinaire lorsque l'étudiant a assez de science et n'a plus assez d'argent, c'est à-dire un ou deux mois avant la fin de l'année scolaire. Toujours en avance de quelques mois sur son budget, l'épuisement de ses ressources supplémentaires lui donne le signal de la retraite; en général, les vacances s'ouvrent pour l'étudiant quand le crédit se ferme.

A la manière dont il fait sa malle pour entrer en diligence, on peut juger des dispositions qu'il apporte en province: il met en relief, sur le premier plan, tous les bons livres qu'il compte repasser dans les moments de loisir créés par les vacances; en fond, tous les nouveaux habits qui doivent déposer de son penchant à l'économie pendant son séjour à Paris; il a soin de ne rien introduire de suspect dans l'intérieur de sa valise, ni romans nouveaux, ni pantalons, ni éventails, ni fichus, ni bonnets de dentelles; il n'y a rien dans sa malle que des vêtements d'homme, encore cet homme est-il un étudiant usant tout à fond, un cœur usé et des habits mûrs, voilà ce qu'il rapporte en province, avec sa feuille d'inscriptions à moitié remplie.

Les vacances sont nécessaires à l'étudiant comme le code civil, comme la liberté illimitée de Paris. Les vacances ne sont cependant pas la liberté; n'importe! il les accepte comme une halte en milieu de la course échevelée qu'il accomplit à travers les ambages et les difficultés du droit romain, comme une diversion utile à des études ennuyeuses trop prolongées. L'étudiant sait s'entendre à tout ce que la Providence ou sa famille exige de lui; il n'est pas prouvé qu'il désire les vacances, mais il a soin de s'y conformer.

Une fois ce principe admis et passé même en application, le cœur de l'étudiant à l'œuvre comme un autre aux doux émois, aux joies de la campagne et de la famille; le voilà prêt à tirer un voile sur la vie de Paris et à vivre de celle de province, sauf à n'exister qu'à demi; faisant de nouveau connaissance avec ceux de ses proches qu'il a mis en oubli, et qu'il retrouve à son arrivée, disposés à ne lui épargner ni les embrassades, ni les compliments, ni les invitations, ni les demandes, ni les réponses, qui signalent son introduction à la vie de province.

L'arrivée de l'étudiant donne généralement le signal de tous les banquets, de toutes les parties de chasse, de pêche ou de boston qui doivent embellir son séjour et composer cette somme de jouissances modestes qu'on nomme *les vacances*. Toujours sûr d'être heureux, il ne lui manque guère que de connaître son bonheur, et de laisser ignorer celui dont il a joni ailleurs. Ce n'est pas qu'un ne fût bien aise d'en être informé, car, bien méri, la curiosité est une faiblesse chez les provinciaux comme chez les Parisiens; mais il est des choses qui ne veulent être confiées qu'à ceux qui les connaissent. Un étudiant qui arrive en vacances a soin de ne satisfaire qu'imparfaitement la curiosité pour ne pas l'effrayer; il se tait en général sur ses bonnes fortunes, sauf à s'en laisser attribuer qu'il n'a jamais eues; c'est un genre de faiblesse qui lui réussit sans le compromettre autrement. S'il veut quelque chose, c'est la vie calme et saine, le bonheur tranquille dont il est appelé à jouir pendant un trimestre. Il se hâte d'être heureux à la façon des provinciaux pour ne pas être soupçonné de regretter Paris; dût-il succomber à l'excès de son bonheur, il s'acquiesce à merveille de celui que les vacances lui imposent.

Dès le second jour de son arrivée il a déjà fait une visite au maire, à l'adjoint, au curé de la commune, c'est le moyen de vivre bien avec tout le monde; d'ailleurs, sa famille exige qu'il rende des visites, et il va lui-même au devant des vœux de sa famille en allant au devant des autorités de l'endroit.



Les uns le trouvent charmant parce qu'il rapporte quelques usages des maîtres de Paris, les autres, parce qu'il a conservé sur tout de celles de la province; tous se le disputent avec un formidable empressement. Un humor à beau maître de Paris, il ne peut être en même temps à tout le monde, surtout s'il aime la solitude.

Il faut considérer les vacances comme un état transitoire et même qui établit l'étudiant sur un pied de demi-bien-être, de demi-confiance, de demi-liberté.

Il s'assied au banquet de foudre, et il y dit mieux qu'à Paris; on s'enrichit il s'éprouve même de ces agréables privations qui se composent pas des distractions artistiques en harmonie avec ses goûts et ses habitudes. On dîne à plusieurs services, sans café ni canotier, sans rigare surtout, n'est celui de la famille; on fume le cigare est prohibé. En parlant de Paris l'étudiant y doit laisser ses affections, sauf à s'en créer de plus légitimes un province.

Ces près n de longue main ne laisse pas de se présenter comme par hasard; les nouvelles passions ont toujours quelque chose qui surprend; nous-mêmes, le bonheur improvisé qui l'attend en province demande quelques préparations.

Il est tout d'abord dans un système de capitulations de conscience qui l'ont amené à se séparer de tous ses défauts. De quelque part qu'il aille, il se présente naturellement comme un homme parfait qui n'a de un dieu la robe prête; et il dit, peut-être est-il un peu à son tour. Ce n'est pas qu'en général on ne se donne beaucoup de peine d'un Parisien, d'un étudiant surtout; mais peut-être on s'en défile trop. Les provinciaux ont une imagination qui va toujours au delà de la réalité; on s'est attendu à trouver dans l'étudiant en vacances un parfait débauché, on finit par l'accepter comme quelqu'un d'assez accompli, et qui, à l'usage, près, a tous les goûts d'un homme positif ou d'un provincial. Après une sorte d'initiation qui consiste à s'habituer du point et d'autre sans parvenir à se connaître, on s'accepte comme on s'est toujours connu, et l'étudiant en vacances reste le fils de son père et le père du son cousin. A cette époque on ne promet la vanité des nouvelles à marier, et il ne manque jamais de se la permettre à son tour d'en profiter.

Alors seulement réellement sans arrière-pensée et ébriant du plaisir, les rapports sociaux qu'on peut appeler la vie de vacances. En province comme ailleurs il y a qui le premier pas qui coûte, et il coûte même beaucoup moins qu'à Paris, parce que là, d'ordinaire, le premier pas n'est jamais que le second.

L'étudiant, soupçonné d'abord d'un peu de vanité, s'est peu à peu incliné à la province; il a fait par système, par nécessité, le sacrifice d'une partie de ses goûts, de ses affections les plus chères, dont la principale se résout par un amour vague de l'indépendance; on le trouve maintenant gai et pressé auprès des dames et même des demoiselles, et satisfait presque beaucoup et se lui a presque une moitié. Il assure religieusement à toutes les cérémonies de famille, où il se fait pas remarquer par une coquetterie trop prononcée; en somme il est tout aimable, ce qui est même même un province.

Presque toujours l'étudiant aura un ou deux projets de travail beaucoup, et cette résolution s'explique par le peu de temps qu'il a consacré au travail pendant le temps des cours; mais ses beaux projets finissent par se résorber par quelques heures parties de campagne, s'il habite une petite ville, ou de ville s'il habite la campagne. Ceux qui s'occupent de l'enseignement, un, au contraire, qui ont formé le projet de s'occuper de l'enseignement le font sans lui. Au sein des uns et des autres qu'on a beaucoup à étudier, ce serait se compromettre, et s'il est un temps où il ne soit pas permis à l'étudiant de l'être, on de passer pour tel, c'est surtout celui des vacances; d'ailleurs, il n'est pas pratique la pro-

vient pour se convaincre qu'il ne faut pas avoir beaucoup étudié pour être savant : il finit par se persuader qu'il lui faut bien faire à contre-temps, et que les vacances ont été créées pour se reposer, surtout si l'un a en long-temps le sentiment de ne rien faire, ce qui suppose toujours une double fatigue au bout de l'année.

L'étudiant plaît aux chasseurs du Vendre par ce qu'il est bon à manger et coureur intrépide ; il plaît aux politiciens parce qu'il parle du tout avec sang-froid, cluquence et impuissabilité, parce qu'il affirme sans toucher la main à M. O. Barrot ; aux lettrés, pour avoir fréquenté le café Froquet et causé avec M. de Sainte Beuve ; aux douaniers, pour avoir été saisi, sur le chemin du bois du Boulogne, par S. A. R. mademoiselle Adolphe ; il plaît à une jeune personne pauvre de ces bons blazards durs destinée qui n'en explique ; et, en vérité, qu'a-t-il de mieux à faire que d'être agréé par tout le monde ?

Il est des préventions dont on est revenu à son usage ; il en est d'autres dont il revient à l'égard du beaucoup de monde ; il finit par se convaincre de cette vérité, qui est comme la synthèse de ses études : « Il y a des bonnetes grav partout, même en province. » Au bout d'un mois, le succès de l'étudiant en vacances n'est pas encore épuisé ; alors, au contraire, comment à se former une loi et ses principaux hôtes des vérités solides qui impriment le digne sens à son destinée ; il est décidé que l'étudiant voudra s'établir dans le pays et qu'un lui en rendra le séjour agréable, et ses hôtes ont déjà commencé.

Les jours s'écoulaient sans se ressembler entre plusieurs parties de chasse et autant de repas splendides ; il se trouve que l'étudiant ne s'est jamais vu réjouir qui depuis qu'il mène une vie d'assaut. L'un des hôtes les provinciaux s'approprient cette chose après laquelle tout le monde court, la pluie, qu'on croit à Paris lorsqu'il est en province, et une venue, est un des sujets de l'admiration secrète de l'étudiant. Ce vin du Champagne, que Paris vend si cher et qu'il fabrique tout, en province on le fait comme de l'eau ; à la seconde ou troisième bouteille il jure du vin jamais s'écrier ailleurs.

Soit qu'il s'acclimate en province et qu'il trouve au jige de paix, soit qu'il fasse une étude comparée de l'homme dans les deux états du provincial et de Parisien, il est du fait qu'il a guéri d'une foule de préjugés dont notre orgueil national grève la province. L'étudiant en vacances reçoit avec maturité et sang-froid les avantages de la vie de petite ville, ou ce qui mène un même les désagréments de la vie de Paris ; il se rappelle la liberté des créanciers, la légèreté des femmes, la mauvaise foi des restaurateurs, et les exigences des maîtres d'hôtels garnis ; il finit par conclure ainsi : « L'habitue la province où, pour n'être pas inquiété sur le prix de mon logement, j'aurai une maison à moi. » Il s'était posé les vacances comme un mois ou deux à passer ; il se voyait jusqu'à trouver que les vacances sont bien courtes pour les passer en province ; il est vrai qu'il a saisi un peu de temps les loisirs de la vie champêtre : chasser, boire, manger, être amoureux, c'est pour cela qu'il désire l'air de sa vie des vacances perpétuelles. Il se hâte de quitter son Eldorado avec l'air d'un secret de ne le jamais perdre de vue.

L'étudiant qui va en vacances un pauvre n'aime à réalité sa vie ; il ne tarde guère à devenir l'élève de la province et à s'y installer en qualité de médecin, d'avocat, ou de substitut du procureur du roi, en attendant que le moment soit venu d'être quelque chose ; car la province est une pierre d'attente jetée dans la vie de l'étudiant. Volontairement ou non pariait en le courroux de l'air re. Quant à celui pour qui les vacances n'ont pas été faites, il ne manque jamais de faire fortune ou de se noyer dans cet océan sans limites qu'on nomme Paris.

L. RUEY.

LES BALS D'HIVER.



Le bal n'aime pas l'automne, car l'automne est une saison triste qui ne réveille de sympathie qu'un cœur de poète et des rhumatismes; c'est le temps des dithyrambes et des perdreaux. Les gourmets aussi la tiennent en quelque estime à cause des clayères d'huitres que le mois de septembre laisse tomber des pans de sa robe tachée de vin. Les nuits ont déjà la froide humidité de nuits d'hiver, et les horizons conservent encore les teintes éphémères de l'été. L'automne est l'Androgyne des saisons.

Les jeunes femmes qui s'en vont à la campagne, sous prétexte d'admirer les soleils couchants, et de rêver au bord des lacs bleus, sous l'ombre tremblante des saules, mais en réalité pour rétablir l'équilibre dans la balance du budget; les étudiants qui émigrent vers de lointaines sous-préfectures, l'argent léger comme la bourse, en frémissant :

Quand on n'a plus d'argent,
Et qu'on ne sait que faire,

On retient gaiement
Chez son cher bossue de père

sur un air bien connu de toutes les Parolités; les touristes qui s'échappent de Paris pour fuir les nuées de provinciaux qui s'abattent comme des sauterelles sur l'asphalte des boulevards, et dont les promenzades sont des retranses; tous ces gens-là attendront impatiemment que le soleil se soit barbouillé de brouillards, et que le ciel ait roulé sur son axe le manoir sombre des tempêtes, pour regagner au plus vite le chemin des barricades parisiennes.

Ceux qui ne reviennent pas sont des malades. Incuria qui, chaque année, en mémoire de M. de Millevoir, se font un devoir d'expirer, bon gré mal gré, par devoirment poétique, au mois d'octobre ou de novembre.

Le bal rentre avec ce moule-là. Les étudiants se hâtent de rallumer leur pipe névrosique avec les litières d'amour de l'aucune; les célibataires, qui, par leur âge, sont inscrits sur les courroies de la garde nationale mobile, s'empressent de courir chez les rétrograds de la mode, en attendant d'être appelés sur les bords du Rhin. Les femmes demandent à Gavarni le dessin d'un nouveau travestissement, ou taillent en pleur sur le domino perfide et noir; et tous voudraient crayer de l'almouch les semaines qui les sépareraient encore du jour des Bous, ce jour qui est le premier de la saison carnavalesque, ce jour qui n'est plus celui des rois, mais celui des danseurs.

Les débauchés ont succédé aux mages.

Tous les orchestres disséminés dans la banlieue, de Rueil à Pantin, ont exécuté leur ardent de culture, trombones, ophéclides, cors à piston, dans l'écœuré de

Paris, *intels muros*; les ménestriers s'installent aux angles des carrefours; les orgues de Barbarie pévègrinent à travers les rues; la foule des quatrièmes grands peix du Conservatoire erre le long des arrondissements, tapant du paon, racient du violon, soufflant de la flûte, afin de mettre à la portée des bourses les moins favorisées par le destin les valse de Strauss et les contredanses de Musard. C'est un tohu-bohu musical qui mène aux jembes et fait piroqueter la publie malgré lui. Le vertige s'empare des familles, la tête tourne aux maisons; Paris s'ébranle, et un bal gigantesque qui se fraconne en mille bala fait tourbillonner le capitale du monde civilisé et le peuple le plus épiusiel de la terre, pendant quarante jours et quarante nuits. Le carnaval dure, en moyenne, autant qu'a duré le déluge; la ville est folle, le peuple est gré. C'est une porrette en brae d'un balochard.

Le grand Opéra étant un théâtre royal, les bala du grand Opéra sont forcément des bala royaux; ce serait donc un crime de lèse-majesté que de ne pas commencer notre étude physiologique par les bala de l'Académie royale de musique. Rendons à César ce qui est à César, et à M. Léon Fillet ce qui lui est dû.

Jadis, avant M. Dupouchet, les bala de l'Opéra étaient élopiement masques: aujourd'hui ils sont masqués et pérés. Les femmes ne pouvaient y paraître qu'en dominos, et les hommes qu'en habits, soit plus un moins noirs; maintenant, les fils et les filles d'Adam sont libres de s'y montrer sous n'importe quel costume; en besou même, une anenne espèce de vêtement, si ce n'est cepedens la coulinra primitive et le croix d'honneur; sous les confonnes sonj egeux desaut la rue Lepelletier.



Au temps où l'habit noir régnait sans partage, comme un prince absolu, la contredanse était honneur du grand Opéra, la valse ne pouvant en franchir les portes, et le galop expirant au seuil du lieu saint. Que les temps sont changés ! sous qu'un kourra de Cosaques, les adeptes du canon ont fait irruption dans le temple ; d'un bond ils ont parcouru l'espace qui sépare la rue Vivienne de l'Académie royale, et, ramblés par Minsard, ils ont pris d'assaut l'orchestre d'Habeneck. Aujourd'hui l'enceinte immense du grand Opéra se divise en deux royaumes, la salle et le foyer. Là-bas on danse, ici on tasse. Le domino et l'habit se sont réfugiés sous l'horloge. Mais la salle n'est pas toujours assez grande pour contenir la foule bruyante des conquérants ; souvent un *palak* de débauchés s'échappe dans un tute'ate, grimpes l'escalier, traverse les couloirs, et se précipite tête baissée au milieu du foyer, qu'il fend comme un vagur. Les corridors sont des territoires contestés où chacun passe ou atalonne à l'aventure ; frontières étroites et mal gardées, elles sont exposées aux attaques insidieuses des latités et des camaeues, aux pirateries des lims, qui campent volontiers sur ce terrain dangereux.

A minuit, le gas s'isabelle dans le silence et la solitude ; mais à deux heures, la foule monte et descend, passe et revient, mndr et inrruillonne ; le bruit éclate, l'orchestre retentit, le galop s'échauffe, les escaliers versent incessamment des flots de curiens ; les masses se pressent, se heurtent, s'entassent, le foyer s'empli, les couloirs débordent, les luges se gonflent à faire craquer les cloisons, mille téra se penchent autour du cintre, mille pieds frappent le parquet, la salle est un océan de têtes bariolées, et cependant la foule augmente à mesure que les heures passent, et la dernière lucue du gaz se mêle aux premières claires de l'aube, tandis qu'une danse étrange, inouï, colossale, etralun encre une colonne toucroyante de fantômes bigarres, pose qui le repos est impossible, et la fatigue une rhimbre.



Tout le monde va au grand Opéra, depuis le pair de France jusqu'au clerc d'hôtel; M. de Rambuteau y coudoie Chicard, et l'habit bleu de M. Berryer le costume d'emprunt d'un pensionnaire de Clichy. Les créanciers et les débiteurs s'y rencontrent et se serrent la main; la durbeuse du faubourg Saint-Hippolyte frôle le bras de sa femme de chambre, et l'ambassadeur d'Espagne à sa portière le uom du balochard qui lui prend si gaillardement la taille; c'est quelquefois son mari. Chacun se parle, personne ne se reconnaît: on a trop d'esprit en France pour commettre de ces maladroites-là. Au bal masqué, l'ignorance est de la saison.



Au foyer, la foule sombre et compacte circule sans bruit éclatant; on n'entend rien qu'un murmure continu comme la voix de la mer sur le rivage, confus, vague, inachevé; c'est une immense rouserie qui n'a ni fin ni commencement. En somme, toutes les conversations se ressemblent: les hâlets pressent, les dumas hésitent; le oui est iodique, mais les seuillers varient. Ceux-là demandent, ceux-ci accordent. S'ils ne disent pas toujours oui, les masques ne disent jamais non. Les docteurs sont de l'école de Moutaigot, sans s'en douter; peut-être est leur profession de foi.

La boîte verte est le passe-port de l'homme; on n'en fait point rareté comme des

habits. Donc, la boîte est le phare lumineux qui guide les femmes dans cet océan d'innommable : c'est pourquoi il leur arrive souvent de prendre des marchands d'allumettes chimiques pour des premiers ministres. Les hommes intelligents jugent les femmes aux mains; le voleur le plus éclatant, le satou le plus magnifique, n'est aucune signification. Le seul masque du danton, c'est le gant.

Les bala du grand Opéra servent d'aide à toutes sortes de femmes incomprises, dont l'âme méconnue se cache sous le capuchon noir. Le masque est propre aux confidentes; les cœurs blessés dépaillent volontiers dans le mystère de l'inconnu; les ingénues de quarante ans aiment à voiler sous le loup de son leurs pâles attraits, en même temps qu'elles dévoilent avec des complaisances infinies les beautés mystiques et les tendresses intimes de leur pensée. Ces chemins dialogues se terminent communément sous la table d'un cabinet particulier. Julie doit la tête appuyée sur le carreau d'un humard en guise d'oreiller, et Saint-Preux, qui a oublié sa bourse, se réveille au violon.



Il y a des routes qui séduisent des rosters de la rue Saint Denis, des raffines qui fascinent des modistes de la rue Vivienne, des Feublas qui enlèvent d'autant le cœur des châtillères, des Laurens qui ravissent à la porte du calenbour les bonnes grâces des figurantes du théâtre des Funambules, et toutes ces victimes de leurs galanteries, comtesses anonymes du bal, rencontrent le lendemain leurs vainqueurs expédiant des rôles dans l'étude d'un procureur ou bien auant du calicot à l'enseigne du *Page inconstant*. C'est l'histoire de la grandeur et de la décadence de l'amour.

Ami, quel est celui des deux qui trompe l'autre?

pourrait demander Figaro aux couples qui échangent des rendez-vous au pied de l'horloge. Ce serait parler à coup sûr que de répondre : Tous deux. Mais Figaro est dans la

salle; il danse, et se garde bien de rien demander, car il a trop d'esprit pour ne pas savoir que le meilleur usage qu'il puisse faire du vin est de le cacheter. Au bal nequit, c'est la jambe qui gouaîne. Quand le monde est sous desus dessous, c'est bien le minus que le pied passe avant la tête.

De l'Académie royale de musique au théâtre de la Renaissance il n'y a qu'un boulevard et deux rues : un méchant cabriolet de place y transportait jadis les grands seigneurs du foyer de l'Opéra, et le même cabriolet qu'ils venaient de quitter, ils le retrouvaient bientôt. Bien que la salle Vendôme n'ait fait que se rouvrir pour se laisser refaire, le souvenir de ses bals se perpétue dans la mémoire de la population parisienne. Le galop des tambours fait trembler encore les vitres du passage Choiseul. C'était un bruit, un tumulte, un tonnerre à donner le vertige; c'était Mars et Vénus à l'Opéra : la gaieté bruyante de l'un, le monde inouï de l'autre. Les lions stationnaient entre la rampe et le foyer, et le cortège de Chocard traversait en hurlant son peuple de danseurs.

Comme l'antique ditu Janus, les bals de la Renaissance avaient aussi deux faces : la salle et le foyer; ces deux faces s'embrassaient quelquefois. Le Janus du carnaval est mort, mais il se peut qu'il ressuscite.

Le bal Musard est une gîte éternelle, une réputation à son déclin, un royaume rural, un vaisseau déserte, un exilé. Tous ses danseurs ne lui reviennent plus qu'à mesurer le Laffite et Caillerd; il recrute ses habitués dans les roulettes des diligences, aux débarcadères des chemins de fer. On l'aime à Pithiviers, on le préfère à Châteauroux, on l'estime à Limoges, on l'admire à Carpentras, mais on l'oublie à Paris. Il est fréquenté par les comtes voyageurs et les étudiants de première année après avoir débité à la Goumère, les griselets passent au bal Musard, mais ne s'y arrêtent même plus. La province sent le bal comme ses affections comme au Palais-Royal et à la colonnade Vendôme. Les bals ont leurs ruines comme les empires. Musard est le Balbeck du carnaval. Son illustre galop n'est plus guère bon qu'à mettre au musée des antiquités. C'est un galop fruste.

Une soixantaine d'années, dès minuit, les abords de la rue Vivienne étaient envahies par une foule ardente et débordante. Les gardes municipaux, patients et graves, avaient peine à contenir. Débardeurs armés à pied, postillons descendus de chaises, tont-pêlo-mêlo, robert-macaires et pierrettes, balochards et betgères, bussards et alcaïeux, marquis et titis, boudissaient et criaient sur les trottoirs en frappant aux portes. Alors, quand les portes s'ouvraient, la masse bruyante d'élançait, et avant même que l'orchestre eût préludé, le galop tournoyait autour des colonnes, galop puissant, terrible, infatigable, qui ne s'arrêtait pas et finissait au matin par emporter à sa suite, triomphant et enivré, Musard lui-même. Musard, qui, suspendu aux bras des danseurs, battait encore le mesure l'archet à la main.

L'enthousiasme menait à l'ivresse; mais la révolte du peuple était l'apothéose du roi : l'Opéra et la Renaissance ont tué Musard, et se sont partagé ses dépouilles.

Le déclin des bals de la rue Vivienne a aussi profité aux bals de la rue Saint-Honoré : l'engouement d'abord, ils ont maintenant la contredanse femme et le valser d'acier. Valentin règne et gouverne heureusement : le carnaval le comble au rang de ses premiers ministres.

La splendeur ruerne du Casino d'ansre quelques-uns des raffteurs et des femmes de chambre de la Chaouette d'Antio : le peignoir et la casserole y dansent de compagnie, les dîners protestent contre l'aristocratie du gât, les bottes y sont quelquefois crées.

Les bals masqués ont vu le mercredi des Cendres; au instant ils ressuscitent le

grands de la mi-carême, et leur réveil dure une nuit. Mais, pendant tout le carnaval, ils régnent sous poëtre sur la ville galvauser. Pourra on donc plus, à l'air des « heures courues le pont, à l'anniversaire, et se laisse aller à la garde de Dieu. Le préfet de police se boucher les oreilles et se ferait les yeux; les gardes municipaux et les sergents de ville et disent les uns aux autres: « Frères, soyez miséricordieux. David dansant devant l'Ébre, laissez Paris danser devant l'innocence. » Qui ne va pas au bal masqué? Tout le monde y précipite. Les douze arrondissements passent leur temps à le perdre, et chacun d'eux y renoue merveilleusement.

Et cependant gardez-vous de croire que l'intrigue court les hautes avenues, comme l'esprit les rues; elle n'a qu'à faire, vraiment. Les gens qui se connaissent se recherchent et se racontent leurs mutuels secrets : les domestiques ont trop d'affaire avec leurs amis pour au moins s'efforcer d'être agréables à leurs maîtres. Il n'y a guère que de jeunes barbillards de lettres, de naïfs étudiants, des provinciaux inexpérimentés, qui croient encore aux romans, et viennent les chercher au foyer de l'Opéra ou dans la salle Valentino. Ceux-là se posent de trois quarts aux angles des portes, ont reconçues des festons, contre l'appui d'un colonnade, la main plongée dans la cavité du gilet, la jambe en arrêt, le regard tendre ou passionné, rêvent ou trépassent, attachés aux lambris du plafond, ou jûrés au niveau des caprices de toit; ceux-là attendent longtemps. Cependant il arrive quelquefois, car quelle règle n'a pas ses exceptions, qu'un héros ou qu'une héroïne, un Molière lisant un acte de Des Grieux, les prenant par le bras à l'improviste, et leur font descendre le Rideau du Trébuchet, de scier par les nuages, et de confondre les ruines d'été, jusqu'au coin Anglais. Laissez passer ce bonheur-là. Achevé d'apprendre par cœur qu'il faut persévérer par le malheur, vient d'accepter le nom d'un vieux général de l'Empire, le son de la faulx. Mais, belle !... Cet héros décide du sort d'Abeillard. Il s'agit, il est aimé, et le luthier, à midi, il se revêt dans une maison de la rue de Breda, au cinquième au-dessus de l'autre-sol. L'appartement est meublé de quatre pots de rouge végétal et de trois poutrelles dépareillées. La fiancée du vieux général fêta l'emploi de marchandise à l'Académie royale de musique.

Si, pendant l'été, on danse à tout le barrière, pendant l'hiver on danse à tous les carrefours. Le rhéoué-lou grimpe aux nuissards, le saint-simonne descend dans les raves. Il n'est personne qui, en fumant un rigare dans le passage de l'Opéra, n'ait entendu bruer sous ses pieds une musique infernale dont les éclats stridents font frémir les vitres, depuis le gymnase infantin jusqu'au magasin de Bernard Lotté. Le bal d'Idalie a été son domicile dans cet état, il est vaguement éclairé par quatre ou cinq quinquets lumineux. Les dames avaient brimé pour se rafraîchir un verre d'eau-de-vie, et vont prendre l'air sur le boulevard des Italiens, à l'angle de la rue Lepelletier; les cavaliers ont des manes larges et rouges, une profusion de rhinots, de breloques, d'épingles et de boutons en or plus ou moins contrôlé par la Mousair. Dans les ruit'ettes, ils s'amuse à vendre au passant, moins cher qu'au bureau, des sifflets et des luges du grand Opéra. Pour peu que vous soyez curieux de voir le bal d'Idalie, fermez étroitement votre redingote, serrez votre bouton, cachez votre foulard, et recommandez votre moule à Dieu.

C'est ruiné d'un air que se dait le bal des Avrignols, d'après le Prélat-Royal. Mesieurs les sergents de ville connaissent personnellement par leurs noms tous les habitants de l'arrondissement : s'il est dit assez que ces exemples sont très-chrétiens.

Le bal des Nègres, à la cité d'Antan, réunit trois fois par semaine toutes les livrées et tous les cordons-bleus de la rue du Haut-Blanc. Si les robes-de-soir y sont en grand nombre, c'est que, par mesure, les femmes de chambre ont passé leurs toilettes dans les ar-

moires de leurs maîtresses; et ce que les servantes font, pourquoi les laquais ne le feraient-ils pas?

Le rue Montecquieu a donné son nom à un bal placé sous la protection immédiate des coiffeurs du quartier. Tous les héros de la papillote, les princes du fer chaud, les célèbres du rasoir, y envoient, au prix d'un franc par tête mâle, tous les vrais amis de la danse nationale; les unies entrent pour rien au bras des unis. Le jumeu et l'essence de bergamote parfument le local; tout les communiars, rîves de M. Plaur, s'appellent M. Frédéric. On les reconait aux laurantes boules de leur chevelure frisée. Les demoiselles de boutique du Palais-Royal embellissent le bal de leur présence; beaucoup se laissent séduire au moins une fois par semaine: comment pourrait-elles longtemps défendre leur cœur contre des gens qui leur présentent au souvenr la tête?

Le passage du Saumon est la patrie d'un bal où se pressent en foule toutes les grisettes du quartier Montmartre: gantées et polimeuses, modestes et lingères, brendues et parmentières, brunes et blondes, mineures et majoues, toute cette population de maisons effouées, sont des bonnets plus effoués encore, vient puiser dans la valse l'oubli de la veille et l'insouciance du lendemain. La fatigue du plaisir guérit la fatigue du travail: c'est de l'homœopathie appliquée à la danse. Le bal du Saumon est moral. Les danseuses n'ont à se cacher de rien; elles se laissent voir aux firs de l'Amour, mais se laissent prendre volontiers aux cris de l'Honneur; quand un couple du *Monarc* ou de la *Prête Jeunesse* fréquente trop assidûment le parquai conjugal du bal du Saumon, on peut être sûr qu'avant six mois il sera époux et père.

Après la valse se transporte en corps, depuis l'infant au berceau jusqu'à l'adulte en habit marron, dans le salon de Déficit, ce Vatel du boulevard du Temple, qui a le privilège de restaurer les mariages de la rive droite. Le bal conduit à l'autel, l'autel conduit à table, la table même on ne sait où, et voilà comme tout va pour le mieux dans un bal où le galop se fait le sergent racoleur du mariage.

Sur la rive gauche, le Prado est le domaine privé des écoles. Les étudiants, au retour des vacances, y retrouvent la liste civile de maîtresse que Paris, ce tuteur complaisant, leur paye volontiers. Ils entrent au Prado comme ils entrèrent à la Châmière. À la façon dont ils prennent le plaucher du talon de leurs bottes, on sent qu'ils sont les maîtres céans. La troupe valse des grisettes, que la pluie a chassé du boulevard du Mont-Parnasse, pouvait-elle se reposer nulle part que sur le quai aux Fleurs: joyeuses alouettes, elles se prennent aux mêmes pièges en tourant les mêmes valse. Le Prado est donc une rhumerie à laquelle on n'est pas tout; seulement Elise galope au bras d'Oscar, au lieu de figurer avec Arthur, et Philibert offre un verre de bucheff à Caroline, au lieu de partager un poi de hère avec Anna.

S'il nous fallait compter tous les établissements de bal qui ouvrent leurs portes au public, une page ne suffirait assurément pas à l'énumération de leurs titres. Après l'Opéra, la Renaissance, Valentin, Masard, ces grands seigneurs du carnaval, combien de bals fourmillent de la Bastille à la Madeleine, de Montmartre au Panthéon? M. Charles Dupin seul les pourrait dénombrer. Tous les arrondissements, tous les quartiers, toutes les rues, les places les plus obscures, les maisons les plus humbles, les barrières les plus reculées ont les leurs. Aller, cherchez, fouillez, vous ne trouverez pas une famille qui ne soit représentée dans ce grand tourbillon.

Qui parle encore du carnaval de Vraie? Paris a lui cette antique gloire, cette vieille renommée. Le Ballo s'éclipse devant le boulevard des Italiens. Ce n'était pas assez pour la grande ville d'avoir autour du front la couronne de l'intelligence, il lui a fallu de plus conquérir la royauté du plaisir. Le carnaval de Paris est une des illustrations de la France.

Et, d'ailleurs, les splendides fêtes de chacune de ses nuits ne donnent-elles pas du travail à des fabriques?

Quand viennent les jours gras, la fièvre fait bouillir tous les pots; les hommes les plus rages et les plus rangés aspirent la folie dans l'air. Le bal attire les femmes comme l'aimant le fer. Alors la grisette improvise un costume avec les loques éparses dans le grenier, l'étudiant mange du pain, boit de l'eau, met ses paletots chez sa tante, et danse pendant soixante heures sous le catogan d'un bourgeois. Ceux qui n'ont rien empruntent, ceux qui doivent s'écablent, et tout Paris répond à l'appel du mardi gras.

Les masques tombent avec le jour des Cendres, mais le bal ne meurt pas. Le carême s'est bien civilisé depuis le conseil de Trente; c'est un bourgeois constitutionnel qui a lu les contes de M. de Voltaire. Quand le grand bruit du carnaval a passé comme une tempête, le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Monré, ces deux frères siamois de l'aristocratie, ouvrent à deux battants les portes de leurs hôtels: les ambassades daignent. C'est le tour des bals à bouffes: les jolies femmes de la Chancellerie d'Antin tirent une valse au profit des indigents. On galopait l'an dernier pour la Pologne, on galopera l'an prochain pour la Navarre et le Guipuzcoa. Laissez fuir le temps, et les bals de Paris viendront en aide à tous les empires, à toutes les royautés.

Mais, enfin, nos brise-nids à fusils les neiges; les chimériques fils de Romainville bénissent, le marronnier du 20 mars se couronne de feuilles vertes, l'herbe s'écoule de fleurs; le printemps est venu! En avant! en avant! Les Parisiens montent aux barrières, et les bals en robes blanches s'envolent dans les campagnes.

Chicard redevenait Tircis, et Manon Lescant, Galathee.

AMÉDÉE ARMAND.





LES FÊTES A BORD.

I. — LE BAL.



CHARMANTER frégate, ma foi ! comme elle bondit ! comme elle manœuvre ! comme elle marche ! elle effraie à peine la moule !

— Par la *brav carabore* qu'il faisait ces jours-ci, les pauvres diables qui étaient dehors ont dû rudement *boulinguer*. Heureusement le *coup de foudre* est passé, ça s'apaise.

— Regardez donc ; elle diminue de tolu, elle rauge la terre à portée de pistolet, elle mouille ; bien, très-bien manœuvré !

— Sa ceinture blanche est souillée de rouille, son greement est en désordre ; certainement elle a des avaries à réparer... C'est qu'il sautait aussi comme il n'a pas venté ici depuis vingt ans.

— Franchement, c'est un beau morceau de bois ?

Du quai du Lisbonne, deux marins s'avancent en causant ainsi les évolutions d'une frégate française qui venait de jeter l'ancre dans le Tage. Bientôt les voiles furent carguées et secourées, les unanimes tues à flot, et les matelots ne tardèrent pas à se suspendre aux agrès pour les rajuster et les restaurer.

Quatre jours après, l'*Arctique* se murait coquettement dans les eaux calmes du Ruvu, ses peintures étaient rafraîchies, ses cordages, minés et aliqûés avec un soin merveilleux, se désolèrent au ciel, on semblait se perdre les richesses claudées du sea mûre. Le commandant et les officiers devaient donner le soir même à leur bord une fête qui leur faisait grand plaisir.

Les plaisirs des marins, comme leurs fatigues, sont anobordonnés à l'état de fatuosphère, à l'intensité des brèves, aux mouvements des flots ; ainsi, pour eux, pas du plus prémédité ; dans leur vie inouventuellement augmentée, sont donc être imprévu, brusque, secoué, imprévu ; et l'imprévu donne du charme aux plus vulgaires événements. Les invitations faites dans la matinée, le gaillard d'arrière était déjà transformé en un salon

somptueux; quelques heures seulement avaient suffi pour apporter cette brillante métamorphose; mais cinq cents hommes y avaient travaillé ruisselant, et les freres d'un artier sont si riches de féeries. Sembables à la botte de Pandore, ils recèlent des trésors enfouis au milieu des mias qui peuvent répandre. Chargés à mitraille contre l'ennemi, prêts à vomir les combats et le mort, faits pour braver l'ennemi et diffier la foudre, ils gardent d'ingénieuses folies et des refrains joyeux pour embellir les instants d'une hospitalité fugitive. Leur peuple belliqueux sait tresser des guirlandes de fleurs et les poser sur des têtes gracieuses; Hercule s'agit aux pieds d'Hyphie.

À bord de *L'Artémise*, une tente rehaussée de parcs éclatants sert de dôme à l'enceinte réservée; les hiéroglyphes de la tactique navale relevés en festons l'encadrent, et tout autour flottent en tapissures des draperies armurées et des pavillons de mille couleurs; elle est isolée de l'extérieur par un rideau national. Les bannes de quai et les grossiers appareils de manœuvre, les palans, les poulies, les cordes goudronnées, ont disparu; l'on ne voit plus qu'une salle élégante, spacieuse, mais encore pittoresque et originaire. Les plaques noires blanches, minuscules et étroites, les ornements, l'éclairage même, tout rappelle le navire malgré son déguisement de boudoir; car ces planchers sont sillonnés par les courtes cornues d'un pont; ces ornements sont des trophées d'armes, et les lustres multiples qui se balancent à de luisantes filières¹ sont des faisceaux de combat. En droit de leurs piédestaux simulés, les mâts travestis en colonnes se devinent; les carroufles, éparapouffes de housses, dévorent les dormeurs des banquettes, se traînent par leur couvre lumbier de cuir; on recroisait le cabestan dans cette massive console chargée de vases de fleurs; le roue du gouvernail avec son numéroté devise: *BOUSSA* et *RETRA*; les escaliers enfin, vainement couverts de tapis, disent qu'on est à bord. Mais, si l'on pouvait l'oublier après tous ces indices, cet officier en hausse-cul, à la fois maître des cérémonies et gardien fort de la frégate, nous en ferait souvenir. Il va, il vient, il court, il se multiplie, les plaintes des autres sont pour lui une affaire de service; pendant tout le jour, il a dirigé les préparatifs; c'est lui qui a fait établir à la Bastille ce vaste radeau sur lequel débarrasseront les rivées comme sur le escal d'un palais de Venise; c'est lui qui inspecte les mœurs, qui les choisit parmi les plus jolis garçons de l'équipage, et s'assure que leur tenue est non-seulement propre, mais distinguée et élégante. « Vous serez grande rigueur d'un, leur dit-il, vous allez chercher du beau monde; allons, Frères, rabats le collet de ta chemise, refais moi le gland de ta cravate. — Et toi, Maurice, veux-tu bien te coiffer mieux que ça, tu as l'air d'un cocher; un peu plus sur l'oreille, donc. — Qu'en-tu fait de ton ruban de chapeau, Nécrot? — Et toi, Landerneau, va-t-en mettre un pantalon neuf. » Il ne se contente pas de ces recommandations, il se mêle de leur toilette, les tourne et les retourne comme des poupées, donne à leur patron des instructions pour leur mise, les répète de nouveau à l'élève de corvée, et descend dans les canots lui-même pour voir si les virgules sont hrossées et les bords parfaitement graissés. Les officiers partent enfin dans les diverses emplacements, pour aller chercher les dames jusqu'elles; lui, fait encore relever le salon de lui; il a l'air à tout, à l'extérieur et à l'intérieur, au personnel et au matériel. Il n'a garde de négliger l'orchestre, parfois venu de terre, mais le plus souvent composé de maître instrumentistes. Dans ce dernier cas, surtout, l'officier lieutenant prend mille précautions pour que rien ne manque ni même de finir: « Vous entendez vous signifier pour commettre, pur de malheur, mieux-vous d'écouter, et attention? »

¹ Filères, nom des cordes horizontales qui servent de tringles aux tentes et aux rideaux du navire.

Un coup de sifflet parti du rivage interromp ce discours, et aussitôt de l'arrivée des premiers invités à la fêlante. Au même instant, des mandarins descendirent avec des faucons sur la plate forme flottante, l'admiral de garde les suit, et quand l'embarcation accoste, il est le premier à offrir l'appui de son bras à l'une des dames qui débarquent. Dès qu'il paraît avoir été à bord du navire, l'orchestre redonne une marche triomphale, les autres officiers, les éléves, montent successivement; le gaillard d'arrière se peuple et s'anime, il étincelle de parures de femmes, de broderies, et d'uniformes de toutes les nations. Les alentours de la frégate présentent un spectacle également animé: une foule de radeaux de guerre, de bateaux de passage, de gondoles flamboyantes et pavisées, abordent, débordent, se croisent et se pressent. Les états-majors de tous les vaisseaux de la rade, les agents diplomatiques, les nationaux et les étrangers, prennent d'assaut le radoub et l'escalier du commandement. Parmi les dames qui se sont assises autour des canonniers, on ne remarque pas une moindre diversité: toutes les reines du Lisbonne se trouvent confondues: il a nécessairement fallu une fête maritime pour que lady Klugton ne soit résignée à figurer au même bal que la comtesse de Carvoa; et dona Juana l'Audalaise, certainement brouillée avec le *sereno portugais*, n'a pu résister à l'invitation d'un simple enseigne: elle est venue s'exposer courageusement aux moqueries et à la morgue de ses rivaux. Une pareille occasion de plaisir est si rare à Valence elle a pour elle-même un officier de bord, elle est même elle!

Les commandants et les officiers de la frégate ne se sont pas arrêtés à de vaines considérations locales: de n'importe pas sans doute la confusion qui proviendrait du rapprochement fortuit de sociétés divisées entre elles; mais il s'agissait d'improviser une réunion brillante, ils n'avaient ni le loisir, ni la facilité de faire un choix. Que leur importait, du reste, les dissensions intestines et les bordures des invités; toutes les amitiés égalisent les sexes, et ils leignaient de ne rien savoir.

Cependant les quadrilles se forment, la valse, la sauteuse, le galop, leur succèdent, et l'on entend des rires entrecoupés, des ébahissements moqueurs, des canotiers polyglottes, d'étranges conversations qui n'ont aucun rapport avec celles d'un bal redoublé. Une gaieté folle ne tarde pas à se répandre dans l'assemblée, car une sèvre maîtresse de maison ne proude pas à cette réunion: on est à bord, les parfums de la mer et ceux de plusieurs enivrant déjà toutes les têtes, la faison s'opère, la froideur s'efface, la scène devient bruyante: il n'y a plus d'étrangers sur l'*Arctique*, on roule de la danse les a-maniés. Les rafraîchissements et le punch carentent; des mousses, dans leur léger costume maritime, se glissent au milieu de la foule parée, et l'un d'eux pouvant s'écrier à bon droit d'entendre une jeune fille, appuyée au bras d'un élève de première classe, dansant avec le capitaine de manœuvre.

— La main vient-elle à se sécher?

— Oui, mademoiselle, jusqu'au; nous étions perchés sur le côté, tout à fait engagés.

— Engagés, dites-vous, qu'appelle-t-on engagés? c'est rarement un mot de marin.

Le monsieur passe sous le soufre de la savante définition qui donne le professeur à son élève.

Pastorette! crie le chef d'orchestre.

Brave signal, il permet à notre aspirant de trouver une répétition convenable, et le voilà méditant profondément sur la valeur d'un expression technique, tout en allant en avant; se transportant au dernier coup du vent en faisant un jéré-battu; et pendant le rond de main, résolvant tant bien que mal son obscure problème.

— Oh bien! *l'engagement?* demande encore la jeune danseuse, revenant à sa place.

— C'est un terme marin qui définit aussi bien l'état actuel de mon cœur que celui de

notre frégate au feu du mauvais temps. Il va s'enfoncer sous votre sourire, comme l'*Aréthuse* allait le faire sous les efforts du hurricane.

Un petit amour succède à la récompense de cette déflection si péniblement obtenue; et l'ivresse, inhabile à paraître, fera cependant sous ses efforts pour le prolonger jusqu'à près la contredanse. Les fermes de marine s'enlèvent dans les compléments, ils se transforment en madoirans, ont du l'innocence, et paraissent presque de bon goût.

Les officiers de l'*Aréthuse* ne sont pas les seuls triomphateurs; les lieutenants et les midshipmen anglais ou américains, les capitaines et les gardes-marine portugais, tous ces militaires étrangers, tous ces agents cosmopolites, tous ces diplomates qui pullulent sur le guillard d'arrière, savent exploiter et rendre utiles à leurs projets d'amour les dures licences perçues à bord. Lord Stanley, capitaine de la corvette *Puget*, a déjà dansé trois valses et deux contredanses avec la comtesse du Carvoa. Il est vrai que le comte comte son mari n'a point paru dans la salle de bal; il se livre tout entier à d'autres amusements; il est dans la chambre du commandant, où la tranquillité et l'écarté trônent à l'un. Les doublet cruades, les moendes et les milieux du sel, s'élèvent, s'empilent, paraissent et disparaissent un peu vite en cinq points. Le duc du jeu est l'ivresse nécessaire de toutes les fêtes aristocratiques.

Dans la ballade, illuminée par mille bougies, se dresse une longue table chargée de rafraichissement et de mets délectables; c'est là que les maîtres d'hôtel du capitaine et du l'at-major déploient leurs talents et leur activité; les vins de France (ceux du Portugal et d'Espagne sont dédaignés), le champagne surtout, s'élèvent à flots. Ces puissants amusements tiennent la queue; un galop romain, un cotillon inépuisable, des rondes hétéroclites, ou des farandoles provinciales, remplacent les figures équilibrées. Les musiciens ouvrent, qui d'abord faisant frémir les danseuses, la tempête subite qu'elles semblaient vaincre, l'insolence et la sottise aux poudres dont la pensée avait glacé quelques courages, tout est oublié par ces jeunes femmes qu'embardit le plaisir. Un amoureux enseigne qui conduit le *jacobino* ne craint pas de soulever le drapeau qui sépare l'arrière en feu de l'avant plongé dans l'oubli; la barrière est franchie, les matelots groupés se sautent en l'air pour laisser passer les plus heureux de cette chaîne bondissante, qui fait l'éclosion dans leur domaine. L'obscurité est profonde, et peut-être des lèvres tentatrices ont osé effleurer de blanches épaules; mais on est à bord, et l'un ou l'autre. La bande joyeuse rentre enfin dans la salle de bal après avoir fait le tour du navire, et plus d'un front de jeune fille est couverte d'une rougeur subite, qu'on ne peut pas attribuer aux ébats de la danse.

Mais, hélas! les premières teintes du crépuscule arguent les sept collines du Liban, les feux pharaoniques, de longs coups de sifflets résonnant, les canons sont armés, et déjà l'on descend à regret sur le radoub. Les officiers reconduisent leurs invités, la salle du bal disparaît, les tentures et les pavés sont enluminés; nous ne sommes plus que sur le pont de l'*Aréthuse*.

Et maintenant, pendant toutes ces joies, tous ces jeux, tous ces mets du guillard d'arrière, que faisant l'équipage relégué sur l'avant? Tournent-ils nous en observateurs du tout-éché de la bataille, qu'un imprudent enseigne n'a osé soulever et qu'à la faveur de l'absence générale. Écoutons les bous marchers s'occupant soigneusement le supplice de Tantale et la privation de sommeil. Pas un vent un regrette sur l'anneau; ils dissocient aux plaisirs de leurs officiers, ils savent qu'on se bal fait honneur à la frégate. Et dans le port du radoub, dont ils dérangent les plus pour avoir leur petite part de spectacle, ils causent à demi-voix :

« Il y a Fréde, vous donc cette princesse qui se promène avec le commandant :

est-elle suivie, hélas! en à-t-elle un racage ¹ de peules fûtes, et des boudes d'oreilles
pire que des solais! Comme ra-t-elle de *solais* et *folbalars*!

— Et le *petite monde* qui fait un *mup* de blague avec le *major*, le *d'ann Doué* ² !
n'aurait pas à delagouou comme du tabac *solé*.

— C'est fini! ou se croirait à Mousard, ajunte la Parisien, genre mousseux et bougé,
ques! a'en donnout-ils nos officiers!

— La valse à cette hum! En voilà une blende là qui vire de bord comme un vrai
longre; n'est que le *luminant* l'aveul s'y entend à la manœuvre, hum! *lève les fûts*!
échange deursère ³! ut allez donc! A tou jour, malrin, regardu.

— Cavallisa! s'écrie un Languedocien, mé sémbla veus dans *les tualas* de Mou
pié ⁴!

— Ou n'oubliera pas l'*Arriéense* dans ce pays-ci, j'un réponds! n

De pareilles conversations ne durent guère; seulement les hommes ont jugé gas-
dent d'aller dans un moussu dans quelque coin obscur du faux pont, car ils savent
que le *ludensin* d'un fête doit être un *juu* du corvée et du fatigue; il faudra lavu,
briquer, *fourbir* avec plus de soin que jamais; il faudra réparer les effets du plaisir
commence d'un gros loup.

Il se présente tant de difficultés pour mener convenablement de semblables fêtes à
bord d'un navire de guerre, qu'elles sont fort rares, nous devons l'avouer. Tantefois
nos puissances ont une frégate-amiral qui, étant en station à Fort Royal (Marti-
nique), donnait régulièrement une réunion dans un pav sermain.

Si les *grande bals* sont peu fréquents au marin, et réservés d'ordinaire aux solen-
nités patriotiques, il est au moins genre de fêtes encore moins répandues : *c'est les bal du*
goillard d'avant. Mais il nous suffit qu'il existe pour en citer un exemple.

Il y a quelques années un petit brick, qui venait d'essayer un violent coup de rafe,
entra en relâche dans le port du Mahon. Les gens de l'équipage s'étaient comportés de
mauvais à mériter une récompense générale, et le capitaine, voulant leur prouver effica-
cement sa satisfaction, les envoya courir un *villu bord* *aux bord*, et des ordres
supérieurs ne s'y étaient opposés. Des rixes entre les matros français et américains sta-
tionnés aux Baltares avaient amené plusieurs fûtes de tragiques dévouements, et il était
impensément défendu aux commandants de laisser descendre aucun de leurs matelots.
Forcé étant donc de remettre indéfiniment les faveurs promises au *mon*, ou de trans-
porter à bord les plaisirs de la terre ferme. Ce dernier moyen pouvait seul convenir : on
n'hésita pas un instant, et par un jeu de beau temps, le navire tout entier fut abandonné
au génie installant des confort-matros de manœuvre. Une longue table occupa l'espace
compris entre les deux mâts; l'orchestre fut placé sur la dunette, les rideaux, les loutes,
les fanas et les pavots disposés en un clin d'œil; et l'on n'attendit plus qu'un cargaison
de Malmaison. Il n'y fallait quatre-vingt-dix, pas une de moins, car l'équipage était
composé de quatre-vingt-dix hommes. Quand tout fut prêt, un élève du *convu* pauti à
la recherche des danseuses : « Débrouillez-vous, mon ami, avait dit le capitaine; un as-
pirant ne doit jamais être à court d'impédiments; vous savez ce qu'il veut faire, partez,
et soyez bientôt de retour. »

¹ Un usage est un usage de peules de bois enfilées dans une corde

² *Pé d'ann Doué*! (exclamation bretonne) littéralement, tu es Dieu!

³ *Lève les fûts! échange deursère*! Commandements successifs du vireman de bord

⁴ *Saperlimin!* il me semble voir danser les *treilles* du Montpelier. Les *treilles* sont une danse
languedocienne

Cette mission serait difficile peut-être pour le plus habile diplomate ; mais l'élève s'est mis en grande tenue, il a confiance en lui ; lesté, joyeux et hardi, il ne craint plus d'effaroucher des oreilles trop délicates ; il n'ignore pas le jargon lyrique dont il devra se servir, et n'a pas besoin d'insépecte pour ouvrir les négociations. Hier, en passant devant un cabaret de bonne apparence, il se rappelle avoir lancé un regard éloquent à Mariquita la Catalane. Deux beaux yeux noirs, un teint rose, un gracieux sourire, ne s'oublie-t-il pas si vite qu'il ne sache où retrouver la séduisante hôtesse de la *fonda mariquera*. C'est cher elle qu'il entre *ex abrupto*. Un mot de l'élégant jeune homme a suffi : la belle eufaut se met en costume de bal, sert la première, et guide à travers les rues l'ambassadeur en aiguillette ; elle frappe à toutes les portes de *rendas*, de *casas de bebidas*, et d'ateliers d'ouvriers, appelant ses connaissances et ses amies, dominant le mot de ralliement : « En route ! en route ! bal à bord du brick français ! » L'aspirant se trouve bientôt à la tête d'une bande nombreuse de charmantes recrues, qui marchent à quelques pas de distance. Son cortège féminin fait la boucle de neige, et se grossit merveilleusement : en moins d'une heure la *tes de de dansosas* est terminée. Fier de son succès, le tricolore en tête, l'épée au côté, le ravisseur s'avance gravement, suivi par un essaim de brunes piquantes, de blondes écaillées, de bonnes filles, à la mantille noire, aux grands peignets d'écaïlle, coquettement apprêtées et pomponnées, qui descendent et en caquetant la rampe de Villa-Carlos¹. A cet aspect l'équipage pousse un cri de joie ; tous les canots du brick accourent au rivage, et ramènent à bord le précieux chargement. Déjà le trombone et la grosse caisse retentissent, on danse, on saute, on s'esourdît, on chante, on rive, on est aux anges ; le vin de Catalogue circule ; la franche gaîté du gaillard d'avant est à son comble : « *Chacun a sa charana, n'la te plains!* Vive le capitaine, le romcio², et les porten-hères³ ! »

Le commandant préside à la fête, les officiers en sont les commissaires, les élèves font les factions de nuit, car tous les matelots sont exempts de service ; enfin le farouche capitaine d'armes veille activement au maintien du bon ordre et de la paix.

La nuit est une magnifique ugle militairement dringée

Enfin, quand le soleil se montre dans le goulet, à l'horizon, comme un convive fatal sortant de la tombe, un long coup de sifflet traduit l'ordre sévère de l'officier de quart :

« *Enravagez chaloupes!* »

— Le *bras sur le travers* et en *pat* dit ! »

Une demi-heure après l'équipage est réparti à ses postes de propreté :

« *Avancer à laves et sèches, batt de sas!* »

(*En avant la pompe, les seaux, le sable et les bédars!*)

« Allons, les carnaus, dit le maître de manœuvre, tu t'es amusé cette nuit, pascino-toi-x⁴ matiu, et fais moi x'un pont de saïto⁵ ! »

¹ Faubourg de Malou.

² Au vieux.

L'HUISSIER DE CAMPAGNE.

ENAINT du canon qu'il explose, le praticien en herbe, à peine arrivé à l'âge de raison, consacre les blanches années de sa jeunesse au culte des expédients et à l'adoration du code civil. Le rêve duré poursuivi par son âme ardente, l'ambition qui germe et mûrit dans son cœur, se résout dans l'espoir d'ajouter au muet que lui ont transmis ses aïeux, la qualification d'huissier patenté de troisième classe sous n'importe quel numéro, et de voler glorieusement sur la trace de ses prédécesseurs. — Voltr est employé tri dans le sens purement figuré. — Enfin, il parvient à ce but constant de ses vœux, et dans la carrière que son pater ne pouvait plus, il va secourir la postérité des nombreux exploités de ses devanciers, tout en bérinant de leur servir et de leurs vertus sous forme d'un volume ayant pour titre *le Parfait Huissier*. Une fois en possession de sa charge, le nouveau titulaire se choisit une femme, ce qui fait dire aux mauvais plaisants du lieu qu'il a pris à la fois une charge et un fardeau.



Représentez-vous une humble figure d'homme paisible, figure souriante, joviale, sunnante d'une casquette en emmêlée dans un col de chemise qui semble vivre en parfaite intelligance avec les deux oreilles qui le caressent; c'est l'habitant du campagne qui, étalé dans son fauteuil, rêgèle à la tête les orphètes du jour, ou s'écote gravement les débâcles de quelques plaidiers qu'il tâche de mettre d'accord, avant que la justice n'ait fourré le nez et la griffe dans leurs affaires.

Car l'huissier du campagne n'est pas un de ces faiseurs de chicanes comme on en rencontre encore parfois dans les grandes villes. Il est lui-même une espèce de juge du pays, et joue surtout le rôle de conciliateur; il met les parties au paisseux; il discute avec elles, il établit la force et la faiblesse de chaque cause; il écoute les lurs de l'un ou l'autre, et fait la comparaison des torts de l'autre, et bien souvent des procès qu'un homme mieux probe et plus avide aurait pu exploiter longuement au détriment de deux familles qui expirent dans l'épée de l'humour, avant qu'une seule démarche irritante eût commencé les hostilités.

Quelquefois ce n'est pas une besogne facile que de mettre d'accord deux caragés plus-doux que l'amour-propre, la morale ou la foi, ou même le seul besoin de plaisir, excitent l'un contre l'autre; car les paysans sont éternellement par instinct. Ils aiment la poussière des papiers et l'atmosphère des tribunaux. Les disputes judiciaires sont le plus doux détournement de leur vie laborieuse et pénible. Depuis que la civilisation et la courtoisie ont repris ces hautes d'homme à homme et de pays à pays qui un autrefois ont nos villages, les habitants des campagnes ont reporté sur les querelles moins sanglantes, mais plus vaines des procès, un besoin d'activité et de lutte que la nature a mis au fond du cœur de tous les hommes. On pourrait peut-être remarquer dans chaque troupeau du monde l'absence plus d'un copie parfaite de Pierre Pesbles, ce type original et comique de plaidier que Walter Scott a jeté dans son roman du *Redgauntlet*.

Quand tous les moyens de conciliation sont épuisés, l'huissier est obligé de subir les exigences de son client: c'est son état, c'est son devoir. Alors les frais commencent. Pour un bonnet attaché dans un jardin, pour quelques branches empiées à son ham, pour une poignée d'herbe mangée par un mouton, assignations, jugements, commandements, saisies, oppositions, plaidiers, s'échangent, se succèdent. Le procès voyage du caillou au bout-lun, du chuf-lun à la cour royale, de la cour royale à la cour du cardinal. Les papiers s'amoncellent, les frais se gonflent comme des boules de neige que les écoliers roulent dans la cour de leur collège. Huissiers, avoués, greffiers, avocats, chacun tire à soi tant qu'il peut; le trébuchet public expose le plus grand paille des frais dans ses raisons voraces, et aux pauvres plaidiers ballonnés, tirillés, rongés jusqu'aux os, souvent tous ces rumeurs ne laissent pas même pour consolation les unguents de l'huissier.

Mais l'huissier du campagne résiste toujours à empêcher ces vides procès. Il grande, il se fâche, il jette parfois les clients à la porte, et ceux-ci reviennent le lendemain, enfus et impatients, lui avouant qu'ils ont arrangé leur affaire.

Aussi il est fâché, ébahi, respecté à l'égard du médecin et du notaire: même un le frère au notaire, qui est plus froid, plus vide, plus monotone, et au médecin dont la humeur ne et la science redoutable imposent à ces simples et modestes catins; tandis que l'huissier, n'est ni ami qui n'ait sans farins, s'assied à table, coupe au morceau du pain mis à la table commune, une tranche du lord dans le buffet, verse un verre de poquette, fait d'un les mamots sur ses genoux, luit les grosses lunettes, et à tout-jours le petit mot pour dire au service de la ménage qui file sa quenouille au soleil, ou trempe la soupe aux choux dans les anneaux de terre point.

Le cabaret n'est que la plus pâle moitié de l'existence de l'huissier de campagne; c'est dans ses tournées presque quotidiennes qu'il faut aux yeux de l'observateur tous les détails saillants de son caractère. Quand il a réuni un certain nombre de *réperts* à porter dans le même groupe de villages, il se lève avant le soleil, donne ses instructions à sa femme, et se met en route. Son équipement de voyage est simple et ne nécessite guère que quelques fraie de blanchissage au retour de chaque course. Un chapeau de paille à larges bords, une blouse de toile grise, un pantalon de couil, des gaitres de peau pour traverser les boues, et de gros souliers ferrés, composent son costume. Ajoutez à cela un écuart blin de signor sauvage qui peut lui servir au besoin d'appui au défilé, et un immense portefeuille dépassant de moitié la poche de sa blouse, et s'élevant à la même hauteur que le col de sa chemise. Ce portefeuille contient les copies qu'il doit distribuer : du papier blanc pour les communications qu'il pourra trouver sur sa route; un crayon, une règle, une plume métallique, et une petite fiole de verre bouchée d'une robe de peau et qui remplit les fonctions d'éventaire. En hiver, il met pour tout supplément de toilette une triple risée sur son chapeau, une veste sous sa blouse, et un pantalon de gros drap au lieu du pantalon de couil.

Le voilà parti, il se hâte; car il a une longue tournée à faire, et ne rentrera peut-être pas avant la nuit. Voyez comme il marche sûr; avec quelle aisance il ramène et harmonise les mouvements de ses jambes, de ses bras et de son bâton! C'est que pour cet homme habitué à faire quelquefois quinze et vingt lieues dans une journée, la marche a été un étude et est devenue une science. Il connaît la manière de poser le pied sur un terrain marécageux ou lésiné de racles; il sait de quelle façon on doit se reposer pour ne pas rugir dans l'inaction les muscles tendus par un travail continu; il sait se gouverner et modérer son pas, pour se ménager les forces et la respiration, comme un cavalier habile règle et tempère les mouvements d'un cheval qui doit accomplir une longue course.

L'huissier de campagne possède à fond tous les défilés, tous les sentiers, toutes les échappées des terrains qu'il parcourt; il marche indifféremment sur la route, à travers champs, ou dans les vides replis des bois; il va à vol d'oiseau, suivant la ligne droite, se frayant un chemin au milieu des marais, escaladant les haies alive, franchissant les ruisseaux goudilés par les pluies, pour arriver aux hameaux, aux maisons recitées de lui; il sait la position bien mieux que l'arpenteur géomètre du pays. Et, au milieu de ces fatigues, de ces lentes incessantes contre les difficultés du sol, on le voit toujours gai, léger, dispos, prêt de joyeux bouquins aux paysans échelonnés sur sa route, répondant aux sourires par des sourires, aux plaisanteries par des quolibets, poursuivant de ses bons mots le laboureur qui trace lentement un sillon, appuyé sur sa charrue, la fanaise qui amoucheille sur tas le foin odorant, ou le brasseur qui guette au lapin sur la lisière d'un bois.

Quand il traverse un village, les bonnes femmes acheminées à la porte pour le voir passer, les chœurs abient à sa rencontre avec un air de connaissance; les haufes attroupées dans les cabarets l'appellent et l'invitent. Et lui, saluant les bonnes femmes avec un hochement gracieux de son bâton; appelle les chœurs par leur nom respectif, et répond aux invocations sans ralentir sa marche. Puis il entre chez un des paniers diables auxquels il doit laisser une rature ou un recommandation.

« Eh bien! père Thomas, vous venez laissez-moi l'huissier aux trousses..

— Qu'est-ce qu'il y a donc, monneur Drapier?

— Il y a 10 francs que vous devez à Jérôme, mon vœux, et dont il ne peut pas avoir arracher un sou.

— Ah ! monneur Despré, les temps sont si durs !...

— Et les créanciers aussi, n'est-ce pas ? Prenez garde, mon brave homme, il ne faut pas vous laisser manger en frais pour si peu de chose. Tenez, prenez ce poulet, et apportez vos écus à l'audience. »

Tous les devoirs de l'huissier ne sont pas aussi faciles et aussi agréables à remplir. Quelquefois il faut saisir le mobilier d'une pauvre famille, mission pénible et douloureuse qu'il n'accomplit qu'avec dégoût et que pourtant il faut accomplir. Dans ces occasions, il se munir de deux recours, et inventurier à la hâte tous les ustensiles du malheureux ménage, en ayant bien soin de fermer les yeux sur quelques provisions qu'on lui cache, sur quelques instruments de cuisine ou de culture que le débiteur indigent fait évader par une porte de derrière. Puis il arrive aussi, mais plus rarement, qu'il faut vendre les objets saisis. Alors l'huissier se cuirasse le cœur de son mieux contre les larmes des femmes, les cris des enfants et la mortelle désolation de l'homme. Mais, malgré son stoïcisme effectif et son impassibilité résolu longtemps d'avance, les payans des alentours accourus à la vente sur la foi des affiches reconnaissent bientôt à ses regards émus, à sa voix entrecoupée, combien il déplore en lui-même les tristes rigueurs de son ministère.



Mais tous ne font pas ainsi la part des exigences de son devoir. Il arrive parfois que quelques débiteurs intraitables et rancuniers enveloppent dans la même haine et dans la même vengeance le créancier impitoyable qui use de son droit en les poursuivant, et l'homme inoffensif qui n'est là qu'un instrument passif de la loi.

Cela se résout, pour le malheureux huissier, en quelques coups de bâton distribués par un main vigoureuse, en gres-à-gres dressés au digne sentier obscur, en menaces, rasserolles et poëlions lancés à sa tête, à l'époque d'une saut ou d'une vente. Heureusement que de tels épisodes ne sont pas communs dans sa vie, et qu'un bon arrêt de police correctionnelle lui fait justice de maléficateur.

Nous avons dit que l'huissier se hâta de prendre une femme, dès son entrée en fonction. Cette femme est pour lui quelque chose de plus qu'une épouse vulgaire. Elle ne lui sert pas seulement à perpétuer sa race, à raccommoder ses chemises, à faire cuire sa soupe, et à lavrer son pontalon de couil; l'épouse de l'huissier de campagne est à la fois un être intelligent et fidèle, un associé habile à soustraire ses intérêts, un accord lui-même qui le remplace pendant ses courses, reçoit les clients, prend les commissions, et quelquefois même, après plusieurs années d'exercice, familiarisée avec la routine des manœuvres et le style barbaire des exploits, rédige à l'avance la besogne qu'il faudra distribuer le lendemain. Plus tard, imbuëe par une longue habitude des détours tortueux de la clientèle, elle donne des consultations aux paysans; indique la marche à suivre pour les procès ordinaires, et son mari lui-même ne dédaigne souvent pas de lui demander ses conseils dans les affaires les plus embrouillées.

Un grand philosophe l'a dit, et beaucoup d'autres l'ont répété après le grand philosophe : La science est fatale au bonheur ! Une fois que la compagne de l'huissier est arrivée à cet apogée d'intelligence et de savoir, elle abuse ordinairement de son importance, pour empiéter sur le terrain des droits conjugaux; elle se considère peu à peu dans le ménage non autorité sourde et occulte qui s'appuie insensiblement l'autorité du maître. Ce sont d'abord des bonhomies sans importance, de légères contradictions, des bouffies de mauvaise humeur que le mari imprévoyant laisse passer en hochant la tête. Mais bientôt les bonhomies se transforment en longues rancunes; les contradictions se changent en diatribes, et les bouffies rares et passagères deviennent des bourrasques terribles, d'interminables tempêtes. Ce n'est plus une servante sournoise, une épouse attentionnée, un associé indulgent; c'est une maîtresse qui veut dominer le tout, un tyran domestique, un froennard impitoyable des faiblesses dont le fragile huissier n'est pas plus exempt que les autres individus de son espèce et de son sexe.

Adieu les parties de billard et de pique ! au café du lieu, en compagnie du percepteur, du greffier, de l'employé aux contributions indirectes et du brigadier de gendarmerie ! Adieu les bouteilles de vin blanc, les tranches de jambon et les rôties de fromage grillé que l'on consomme le matin, dans la petite salle de l'auberge, en racontant les chroniques de la veille, et en attendant l'arrivée du journal ou de la voiture publique !...

Madame a mis le veto sur toutes ces petites jouissances, vu que l'argent se dépense plus vite qu'il ne se gagne; que la besogne ne se fait pas en buvant et en jouant au piquet, et qu'il ne manque pas de faiméants et de manger-tout pour abreuver les mauvais lieux, sans qu'un père de famille, un homme en place aille courir les cafés et les auberges comme un libertin et un débauché. L'huissier n'a d'autre alternative que de céder pour avoir la paix, ou de se résigner à des orages quotidiens, en transgressant les ordres de son implacable moitié; mais, comme il tient beaucoup au vin blanc du matin et aux parties de billard de l'après-midi, il se renferme ordinairement aux orages.

Un jour, quand arrive le dimanche, l'huissier échappe à l'autorité usurpatrice de sa femme, et recouvre complètement son libre arbitre jusqu'à cinq heures du soir.

Avant 1830, le dimanche était simplement pour l'huissier un jour de repos, attendu que, par institution du procureur du roi, il était tenu d'assister régulièrement à la messe et aux vêpres de son village respectif; mais, depuis la révolution de juillet, le réfr

et empaqueté sous l'église, lui cartes sur la Paroissien, et la demi-tasse sur le sermon. De puis que des considérations ministérielles ne l'entrainent plus aux droits du parti, l'huissier est devenu froudeur, sceptique et voltairien ; il a placé sur son bureau Voltaire au regard du code civil, l'*Origine des lois* à côté du *Parfait bourgeois*, et il ne livre ni de violentes diatribes contre les calotins ni les marguilliers. En outre, il a cessé entièrement de dire toujours au seigneur, et il ne souflette plus son ukelele de paille lorsqu'il rencontre le curé. Quant à ses opinions politiques... il n'a pas d'opinions politiques.

Sa femme, qui n'a pas fait autre chose de sa vie que lui dans la voie du progrès, passe une grande partie du dimanche à l'église, et oublie, en travaillant à son salut, de faire donner son mari : c'est la seule raison qui détienne celui-ci à ne pas aller entièrement le ventu extérieur.

Puis viennent les jours d'audience, dans lesquels, sous prétexte de cause avec ses voisins et de faire la prolixe, il emmène encore quelques heures de bon temps et quelques vagues de bon vin, jusqu'au moment où l'on se rend à la grande salle de la mairie où la jupe de paix tient ses séances. Là l'influence de l'huissier s'éclipse presque totalement devant une influence supérieure ; ce n'est plus qu'un pâle satellite qui réfléchit les rayons de l'astre autour duquel il gravite ; les paysans n'ont d'yeux et d'oreilles que pour les grâces et les paroles du juge du pays, de ce depositaire peu imposant parfois de la justice civile, qui prononce en dernier ressort sur les dites vulgaires, la vente d'un *habille du soie*, et les coups de poing donnés et reçus dans une dispute. La fonction de l'huissier se borne simplement à appeler les causes, à tirer silence aux plaideurs obstinés, et à donner des coups de pied aux chiens du voisinage qui viennent mêler leurs secoues aux bruyantes plaidoiries des avocats ruraux.

L'huissier possède encore un atout inconnu avec lequel il entretenir une guerre non moins acharnée qu'avec sa femme : c'est le *fiat*, représenté par le contrôleur du lieu. On ne saurait se figurer quelles ruses dévoties, quelles petites perfidies, quels machiavéliques dévouements l'huissier emploie pour tromper le *fiat*, pour lui faire au trésor royal le coût d'un enrégistrement ou les treize-cinq centimes que ne vaut pas une demi-feuille du papier timbré. Pour une adresse inépuisable, et qu'il serait trop long d'expliquer ici, il fait semer souvent le *fiat* dans une feuille à trois exploits consécutifs, après quoi cette demi-feuille, doublée en deux, lui fournit encore une de ces affrimes qu'il expose à la porte des églises et des mairies pour les vaines pau contrainte ou par décrets. L'escamotage des frais d'enregistrement s'exécute en attendant jusqu'au dernier jour pour faire enrégistrement les exploits et en donnant ainsi aux parties le temps de s'arranger à l'amiable ; du reste, cette dernière opération est entièrement dans l'intérêt des plaideurs et ne rapporte pas un centime à l'huissier.

Il est encore une foule d'abus dégénérés en usage par l'habitude, une quantité de petites herces pour lesquelles il faut avoir l'habitude ouverte, du moins l'acquiescement tacite du contrôleur ; ainsi l'huissier ne néglige-t-il aucun sacrifice pour se montrer dans les bonnes grâces du ce redoutable contrôleur. Dès qu'un contrôleur nouveau ou ancien dans le canton, l'huissier assiste invariablement à son arrivée ; il s'empare du nouveau débarqué, le flaire, l'examine, nouveau Laverne, il étend sur sa figure les angles saillants et rentrants ; il observe toutes les veines, tous les plis qui peuvent trahir ses penchants, ses vertus et ses faiblesses ; il analyse chaque parole ; il scrute chaque mouvement ; il divine chaque pensée. Puis, quand il connaît son homme, quand il sait quel appât il doit mettre à ses haïneries, quel gâteau il doit jeter à la garde du ce rariété, il s'en retourne ne se frottant les mains d'un air triomphant, et dit un centime à sa femme : « *Ecoute : tu que je ferai un même* »

L'homme de campagne continue invariablement le même genre de vie, jusqu'à ce qu'il ait amassé deux ou trois mille francs de rente à la suite de son front; après quoi il vend sa charge, et tombe dans la classe des bourgeois ordinaires.

FLORIS NIX.

LE SOUFFLEUR.



Il est au monde une profession modeste, ignorée, et qui ne satisfait point l'amour-propre, c'est celle de souffleur dans un théâtre. Aucun ne compte si-on guère de souffleurs par vocation; l'idée de s'enfermer vivants dans un trou affrante fort peu de gens. C'est un état que l'on embrasse après avoir ôté de vingt autres, et en désespoir de cause. Asses souvent le souffleur est un comparse à qui l'un a reconnu de l'intelligence, on un comédien insulide, pauvre diable qui use son reste de souffle à

souffler ce qu'il ne pourrait plus écrire. Parfois c'est un *crieur* incompris, qui a passé les belles années de sa jeunesse à se faire riffer de côté et d'autre, et s'est estimé tout heureux de trouver, sous le capuchon de bois de sapin, un risoir où il pût reposer sa tête brisée par l'usage, et courir pour soulever le dos à en publier stupide qui a méconnu son talent.

Le souffleur est dour plutôt vieux que jeune. Sa mise, éminemment classique et rigée, est celle d'un commis en librairie ou d'un employé en Mont-de-Piété, et contraste d'une manière frappante avec le costume excentrique de l'artiste dramatique. Le redingote de castor, le pantalon de urukin à petit pont, le chapeau *belisar*, sont l'œuvre de mode pour lui. Au théâtre, une calotte grecque ou un bonnet de soie noire protège son chef dégarni de cheveux. De grosses boucles en argent, riges distinctes de ses fourrures, surmontent ses oreilles, qui est fournie de tabac avec dépit de la troupe rutilière. *Les petits radeaux entretenaient l'audace*, dit-on; et les comédiens ne sauraient refuser le libre accès de leurs tabatières à celui qui leur vient si souvent en aide, et les empêcher de pa-tuagier. C'est un prêté rendu. D'ailleurs, il est doux, serviable, et restant en dehors des rivalités, des peurs haïsses qui divisent en tout temps les trop chatouilleux disciples de Thalie, il jouit de cette paix de l'âme, de cette égalité d'humeur, fruits précieux d'une heureuse médiocrité.

Quelque grande que soit la dose de sensibilité déparée par le ciel au souffleur, une fois tapi dans sa cabane, il devient inaccessible à toute émotion. Protes d'aimer ou de briser, lazzis, cris de désespoir, coups de poignard, pluies de feu, éclats de foudre, applaudissements, sifflets, jambes des arrières, il voit tout, entend tout avec la même impassibilité; Orphée lui-même renaissant avec sa lyre le trouverait inarrêtable. Est-ce que de voir naissent les acteurs, bon Dieu! si le souffleur ne conservait pas sur lui un empire absolu, s'il ne permettait la moindre distraction! Sans lui, que de tristes erreurs n'auraient leur effet! Que de *tauteurs* seraient impitoyablement châtiés! Et quelle vertu, quel courage surhumain il faut avoir pour ne pas tomber de sommeil en entendant rebâcher à satiété les ouvrages soporifiques de certains auteurs!

Dans les troupes noyées, et dans les théâtres de la banlieue de Paris, théâtres qui méritèrent jadis le surnom de *galères Sévères*; le souffleur cumule plusieurs emplois: il est à la fois souffleur, costumier, regisseur, machiniste, frappeur, garçon d'orchestre. Il pousse même la rétrogradation jusqu'à balayer la scène. Tout ceci se fait sans qu'il n'ait recours à faire le besoin des crieurs, qui sont trop surchargés de travail pour avoir le temps d'apprendre leurs rôles, et les jours sont honorés au souffleur, c'est-à-dire sans en savoir quelquefois le premier mot. Aussi le plus difficile des durs travaux d'écriture n'est-il rien en comparaison de ce que notre homme a à faire pour que les pièces arrivent sans encombre au dénouement.

Il est rare que le souffleur soit garçon. Six heures par jour de solitude dans un trou lui ont assez démontré que l'homme est né pour vivre en société. Il s'est dour marié; mais son humble condition ne lui a pas permis d'empêcher à la main d'une bien riche héritière, et c'est dour la classe industrieuse des ouvrières de loges ou des habillantes qu'il s'est choisi pour compagne. Quelquefois il trône les chances du commerce, et tient, conjointement avec son épouse, un petit assortiment de blanc, de bleu, de rouge, de pailles de lièvre, de poupons, et autres objets et ingrédients à l'usage des artistes.

Si le ciel veut l'union du souffleur, et lui accorde des enfants, la troupe les adopte et les regarde comme siens. Les couleuses deviennent leur berceau, leur paitir; ils y grandissent sans cesse; ils y grandissent capotes, rhyés, bourrés de boubour par tout le monde, et finissent presque toujours par se faire de bon heure dans la carrière

dramatique, au grand désespoir de leur père, qui mit par expérience toutes les couleurs qu'il y a à avaler dans ce malheureux métier d'acteur, et eût voulu faire de ses enfants d'honnêtes artisans.

Lorsqu'on monte une pièce nouvelle, et que les rôles commencent à être eus, le souffleur en a pour plus une seule répétition. On le voit alors, le manuscrit à la main, suivre attentivement toutes les scènes, depuis la première jusqu'à la dernière. Il s'écoute avec ainsi aux *temps* qui prennent les acteurs et à leur manière de dire. Ceux-ci, de leur côté, se font si bien à ses habitudes, s'identifient tellement avec lui, que Telma lui-même était troublé dans son jeu lorsque le bruit de la page retournée par le souffleur arrivait à ses oreilles un peu plus tôt ou un peu plus tard que de coutume.

Le jour de la première représentation venue, le souffleur fait un peu de toilette : il met son habit le moins râpé, son gilet le plus frais, sa cravate blanche la plus irréprochable, et arrive au théâtre *en fioccha*, tenant à la main le manuscrit orné de faveurs vertes. Puis, si va prendre les dernières instructions de chacun des artistes sur les mots à *marquer*, les passages à *soutenir*, dit quelques paroles au directeur, se promène un instant bras dessus avec l'auteur, et disparaît sous la scène.

Si la pièce marche bien, il remontera à chaque entr'acte, afin de prendre sa part des félicitations, compliments et poignées de mains que l'auteur ne saurait alors manquer de distribuer avec une largesse non pareille. Si la pièce tombe, il se gardera bien de reparaitre dans les coulisses, et se tiendra coi dans son trou, comme le lionne dans sa cage. Il sait à quoi il s'exposerait en agissant autrement : l'auteur ne lui offrirait plus qu'une laide grimace, et les acteurs auraient tout à lui reprocher quelque chose, celui-ci, de l'avoir lâché *en plan* ; celui-là, de l'avoir soufflé quand il n'en avait pas besoin ; un autre, de l'avoir *mené* trop vite, etc., etc.

Une faculté bien précieuse chez un souffleur, c'est la mémoire. Un souffleur sans mémoire est quelque chose de manqué, d'incomplet, comme une campagne sans eau ou une belle fille sans dents. Je n'en veux pour preuve que le trait suivant.

C'était dans un théâtre d'une petite ville de province. On venait de lever le rideau. Un acteur aujourd'hui bien connu du public parisien, et qui avait ce jour-là mieux dit que de coutume, s'avance d'un air peufif au milieu de la scène et commence en ces termes :

Lorsque je vins dans Rome...

Ne se rappelant plus la fin de la phrase, il s'arrête, et lance un coup d'œil expressif au souffleur afin de s'éclaircir son assistance ; mais celui-ci ne disant mot, il se trouve bien de mieux à faire que de recommencer sur un autre ton, et après s'être recueilli un moment :

Lorsque je vins dans Rome...

Ici, même silence forcé ; et rien ne part du trou, si ce n'est le bruit de feuillets tournés et relancés précipitamment.

« Soufflez, soufflez donc ! » fait l'artiste à voix basse, et gagne d'un pas vers le rampe, il reprend pour la troisième fois, et plus haut que les deux précédentes :

Lorsque je vins dans Rome...

Mais il est encore obligé de s'arrêter. Pour le coup, furieux, essaye de voir le secret de souffrir et prolonger indéfiniment :

« Eh bien ! monsieur, lui cria-t-il, voyons, que faisais-je dans Rome ? »

— Ma foi ! je n'en sais rien, répond naïvement l'interpellé en sautant la tête hors de son trou : on s'écrite la page qui pouvait me l'apprendre. »

A ces mots, un rire vraiment homérique s'épandit de toute la salle, et peu à peu fallut qu'il se jetât des couronnes aux deux suteurs de ce plaisant hors d'œuvre.

CHARLES FAIRS.



LES ÉCOLES DE NATATION.



Les badoins, ruisselant de sueur, se pressent, se heurtent, se bousculent devant le thermomètre de l'ingénue Chevalier, afin de contempler la hausse insensiblement où s'élève l'esprit de vin dans son tube de cristal. — Il n'est pas de per d'importance de connaître au juste le nombre de degrés centigrades contre lequel il va à péto.

Pas un brage au ciel. Le soleil de la canicule dardé en plein sur Paris, et transforme chaque maison en une fournaise ardente. Dans les rues, l'asphalte fond sous les pieds ; on per plus, et les milleux ou promeneurs y resteraient pris comme des moineaux dans la glu.

C'est le bon temps pour les écoles de natation. Depuis le matin jusqu'au soir, elles sont toutes grouillantes de monde ; on s'y touche, on s'y porte ; impossible d'y démentir la couleur de l'eau : paction des têtes, des rarrades têtes ! Mais parmi cette multitude de baigneurs de tous les âges et de tous les rangs, qui vont, viennent, s'appellent, badinent, folâtrer, et présentent un tableau si vif, si armé, le principal personnage, celui au tour duquel tous les autres viennent se grouper comme de simples accessoires, c'est le grenouillard.

Le grenouillard n'a point de cheval à la bravae, à la marinère, à la coupé, et à la plénier, son simple, son godillé. A lui la palme pour donner aux savants parrand, pour plonger avec sùr, pour brêder l'air sans en soulever une seule goutte, pour frêner, fêler en nageant, avec une grâce de lina. Jaloux d'utiliser ses talents au profit de l'humanité, il ne se passe pas de jours, de semaine, de jour, sans qu'il arrache à la mort quel-

que malheureux au point de se noyer, en fut de quoi il possède une collection de médailles et de certificats.



Le grenouillard ne descend jamais dans la partie inférieure de l'école : il ne haute que l'amphithéâtre, un élève ou souverain, ennué d'une cour respectueuse à laquelle il se plaît à narrer ses prouesses nautiques. Il est vantard et babilard de même qu'un chasseur ou un commis marchand. Lorsqu'il s'agira de *juger une tête de donner un pird de vant ou nat arline, ér se jeter en petit paguet*, il n'oublie pas de *crer* une heure à l'avance: *Place au tapis! place au tapis!* Et la galerie d'applaudir avec fureur à ses cabrioles.

Tant que la saison le permet, le grenouillard ne quitte pas l'école de toute la journée. il en est le pilote; il y dirige, il y dîne, il y boit, il y soupe. Une seule chose le inquiète : c'est de ne pas pouvoir y coucher. Ensu il ne se sépare presque point de son caleçon, qui est invariablement rouge.

Ignorant cette dernière particularité, un quidam, naïvement grenouillard, avait fait l'acquisition d'un caleçon rouge. Tandis qu'il s'en va innocemment, revêtu de son emplette, à l'amphithéâtre d'une de nos écoles, survient un grenouillard. Celui-ci, induit en erreur par la couleur du susdit caleçon, prend notre homme pour un couffine, et, désireux de lui faire connaissance avec lui, il le pousse dans l'eau sans autre forme de procès, ainsi que cela se pratique au pareil raa.

Aussitôt l'on accourt de tous les points de l'école, deux grenouillards qui plaisantent entre eux, peste ! cela promet d'être curieux.

Le quidam se débat d'abord à la surface de l'eau, en poussant des sons martillifra, parmi lesquels on croit distinguer : *La perche ! la perche !* puis il disparaît complètement.

« Du grenouillard qui feni de ur pas savoir nager ! s'écrie-t-on à la route, ah ! charmant deléiraux ! » Trois minutes se passent : pas de grenouillard.

« Sataut grenouillard, osafine-t-on, a-t-il l'haleine longue ! Décidément, il est amphibie. » Et pendant ce temps, le susdit amphibie buvant, buvant... Encore quelques instants, et sa saturation était complète. Bref, si le grenouillard véritable n'avait pas fini par se jeter à l'eau, le grenouillard supposé aurait payé de sa vie l'idée malencontreuse qu'il avait eue de se parer d'un caleçon rouge.

¹ La perche, long bâton que l'on tient aux baigneurs en détresse.

Au reste, le caleçon rouge commence à devenir rare dans les écoles, on se lève de tout, même de barboter entre quelques planches, et, chaque jour, des grenouillards renouent aux gloires de l'atmosphère pour se faire connaître. Que Zéphyr leur soit léger!

Le propriétaire d'une école se plaignait dernièrement à nous, et avec raison, de l'indifférence actuelle du public au maître de natation. Jadis, chacun ambitionnait le titre de bon nageur : pour l'obtenir, rien ne coûtait. On se rappelle encore ces endurcis qui s'amusaient à *danser des vertèbres* du haut du pont Royal, au grand effroi de la duchesse d'Angoulême qui, se trouvant alors dans ses appartements aux Tuileries, les fit venir poliment, par un officier de service, d'y voir à cause de leurs dringruses culbutes. On n'a pas oublié non plus, j'imagine, ces nageurs intrépides, qui, partie du quai d'Orsay, firent, à la nage, le trajet de Paris à Saint-Cloud, en poussant devant eux une table en liège, chargée de comestibles et de vin de toutes espèces. Il est vrai que plusieurs n'arrivèrent au but que bien tard, et hors d'état de jouir de leur triomphe : ils étaient éreintés...

Mais ceci n'est point notre affaire.

A l'heure qu'il est, tout cela est bien changé, et le feu sacré semble éteint chez les nageurs : on nage bourgeoisement, comme l'on danse, sans se jurer d'emouir propre pour mieux faire, et si quelque uageur éreinté apparaît par hasard, il n'inspire guère plus d'intérêt que celui qui viendrait exécuter, dans une contredanse, des entrechats et des jetés-battus.

Dirigeons maintenant nos regards sur la foule des baigneurs ignares, sur les porteurs de caleçons bleus, bleues, jaunes, violets, panachés; il est parmi eux des originaux qui ont droit à notre attention.

Voyez plutôt !...

Ce monsieur qui sort de son cabinet avec un caleçon pimpant, un serre-tête de toile rivée, et un petit thermomètre à la main. Il s'approche de l'eau d'un air inquiet, et y plonge son instrument, afin de connaître si elle est suffisamment chaude. Cette expérience ne le satisfait pas d'une manière complète, à ce qu'il paraît, car il croit devoir s'éclaircir de l'avis d'un baigneur, à qui il pose cette question : *L'eau est-elle bonne ?* Sur la réponse de celui-ci, qu'elle est *excellente*, il se débarrasse de son thermomètre, et descend résolument l'échelle. A peine a-t-il touché l'eau du bout du pied : « Diabole ! qu'elle est froide ! » s'écrie-t-il, et, remontant au plus vite, il se r'habille et part comme il est venu ;

Ce pessimiste, à qui vous n'offrez pas de l'idée que le fond de l'eau est tout parsemé de clous, de dents de bouteilles, et autres objets d'un goût et peu agréable. Aussi, de la crainte de se déchirer les pieds, reste-t-il, pendant tout le temps de son bain, recroché sur les claies ;

Ces collègues tant bien de froid, qui seront le jour de la dermatose, et gagnent les émos rumeurs pour y fumer, à l'instar du *pien*, des petits moreaux de jour au guiso de cigares ;

Cet acrobate musqué, qui se pose en rival d'Anril, et, sans penser une minute à se baigner, exécute des tours d'adresse et d'agilité, au risque de briser ses membres, lesquels ne sont pas, hélas ! taillés sur le modèle de ceux de l'Apollon du Belvédère ;

Et ce ci-devant jeune homme, qui veut à toute force apprendre à nager, malgré son âge et ses dispositions négatives pour ce genre d'exercice. Suivons-le dans le cabinet consacré à la leçon à eau : là, maintenu au frais horizontalement, au moyen de courroies qui lui passent sous le corps, — à peu près comme ces crocodiles empailés qu'on voit suspendre dans les cabinets d'histoire naturelle, — notre nageur en herbe va gigoter

sous les ordres d'un professeur qui lui recommandera des *pliez*, des *détachez*, des *avancé* *Mus*, le tout à raison de 3 ou 4 fr. l'heure. Certes, voilà de l'argent bien employé.



Vous me demanderez, sans doute, quelles sont les fonctions de cet individu en habit noir et en cravate blanche, qui saut du maquis de rhour dans l'eau tout habillé, tant est grande sa préoccupation à suivre des yeux les pieds des baigneurs?

C'est l'*artiste pédicure* attaché à l'établissement. Il est à la piste de cors, d'aiguillons, et durillons à extraire; ce qu'il fait, dit-il, *sans douleur*, et au plus juste prix. Écoutez-le, et il ne tardera pas à vous convaincre, soulez-vous les pieds les plus saignés du monde, que vous êtes menacé du malheur bien plus sûr des béquilles, si vous n'avez pas immédiatement recouru à son bienfaisant ministère. Craignant peu qu'on lui dérobe les secrets de son art, c'est en plein vrai, sur la première baignoire venue, qu'il soulage l'humanité souffrante.

Entrerez-vous cette fois ravoué qui appelle à la *pleine mer*? — C'est celle du maître

nageur, viens dar à r'nou, infatigablement blessé à Wagram ou à Austerlitz, et dont la joue est gonflée d'une interuelle cliquer qu'avroient du frégatale petits surres. Le malice usueur est petit, carré d'épaules, ventripotant. Il se tirait toujours droit comme un I, la tête laser, le jarret tendu. Il porte un chapeau de cuir bouilli, coquettement plié de travers sur sa tête grisonnante, une chemise de grosse toile, un large pantalon bleu, des escarpins sans bas à ses pieds. Ses oreilles sont ornées de boucles en cuivre doré, figurant des voerres. Sa conversation, émaillée de nombreuses fautes de français, roule d'ordinaire sur la haute qu'il y a à ne pas savoir nager, et le plaisir qu'on éprouve à *trier proprement* sa coupe. En ce moment, il monte un bateau avec une douzaine d'amateurs qu'il a recrutés pour la pleine mer. Voilà les douze usueurs à l'un! Qu'est à lui, il reste dans le bateau, occupé à les regarder avec la tendresse inquiète d'une poule envireillant sa jeune couvée. Que l'un d'eux s'échappe, aussitôt le voilà: *Où va le pauvre*, le rappellera auprès de lui. Qu'un autre



bonne un bouffon, à l'instant il s'élancera à son secours, plonger, va fouiller le fond du fleuve, et ne réparaitra pas seul, soyez-en sûr. Douze baigneurs lui ont été confiés, et il serait perdu de réputation s'il ne les ramenait pas tout saufs et sains.

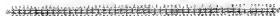
N'oublions pas, dans cette revue un peu rapide des écoles de natation, d'ajouter une petite glace au garçon *de cabinet*, image du mouvement perpétuel, couvrant au triple galop de côté et d'autre, afin d'ouvrir aux baigneurs les portes de leurs cellules respectives. Il y aurait de l'ingratitude de notre part à ne pas mentionner aussi le *baquet*, près de laquelle nous avons tous passé, états enfans, des moments si doux, en contemplation devant les hummets, les croquets, les sucrés d'orge, les bâtons de chocolat, les cervelles à l'ail, qu'on y débite à des prix exagérés.

Parmi les nombreuses écoles de natation de Paris, il en est qui semblent avoir fixé plus particulièrement la vogue. Ce sont les écoles *Prêt, Drogny*, et celle dite du *Pont-Royal*. La première, située près de l'île Louviers, est recherchée pour la limpidité de ses eaux, vierges, à cet endroit, de tout contact avec les mille égouts de la ville; et la dernière, pour sa position au centre de la capitale et la propreté de ses cabinets. L'école *Deligny*, qui occupe un fort bel emplacement sur le quai d'Orsy, est le rendez-vous bristol des *druides*, des militaires, et de tous ceux qui veulent une eau rapide et profonde. Sa proximité du château des Tuileries lui vaut la pratique des princesses, qui y ont un joli salon pour leur usage particulier.

Il me reste à dire quelques mots des écoles de natation moins confortables, à l'entrée desquelles sont écrits ces mots peu ambigus : *Bains à 20 cent.* : vastes caves accessibles à toutes les bourses, et où la société n'est pas toujours très-cholée. Le pont de caléçon qui gêne le corps dans ses mouvements; point de cabinet séparé! On se débâiller pêle-mêle, en famille; on se jette à l'eau avec un morceau de savon ingénuement percé d'un trou, et ritardé au bras avec une ficelle; on se frotte, on se refroidit, et une fois le savonnage terminé, on se dirige vers ses effets. Ici se présente parfois une difficulté : les effets ont disparu; ils ont été remplacés par d'autres; et tel individu qui est arrivé en bottes, en redingote et en chapeau, se voit forcé de revenir chez lui en sabots, en blouse et en casquette, chose fort désagréable, surtout à celui pour qui *le plaisir n'est pas dans la variété*.

CHARLES FRIS.





LE STÉNOGRAPHE RÉDACTEUR.



u n'est pas, hélas ! nous d'en préserver nos lecteurs, du sténographe pur sang que nous voulons les entretenir, de ce disciple de Préreau ou de Taylor, de ce sténographe impossible, scrupuleux, qui et produit, avec le même sang-froid, la même exactitude, les paroles de M. Fouché ou celles de M. de Lamartine, qui, avec le même soin, et sans se le reprocher le moins du monde, traduit les paroles d'Odilon Barrot ou de M. Jollivet, celles de M. Jacques Lefèvre ou de Berryer, du sténographe, enfin, sous les doigts infatigables duquel se multiplient sans cesse ces innombrables suppléments dont la veuve Agnès ou ses adversaires écraient impitoyablement, pendant les séances, les malheureux condamnés par leur position gouvernementale ou administrative à revoir et à lire le *Moniteur officiel*.

Les sténographes du *Moniteur* sont, qu'on nous pardonne en une comparaison toute militaire, le corps d'armée. La masse écrasante de la presse parlementaire ; les sténographes rédacteurs de la tribune haute ou sont la cavalerie légère, les tirailleurs, les éclaireurs, les Cosaques même, si l'on veut. A eux donc le talent si difficile de se croquer, sans être ni présumés ni typhloïtes, une méthode abrégative à l'aide de laquelle, au lieu de donner un compte rendu sec et froid des séances parlementaires, ils font assaillir leurs lecteurs aux discussions chaudes et animées ; à eux l'art de se conformer, avec un tact et une adresse qui ont bien leur mérite, aux exigences du format et de l'opinion de leur journal ; à eux, surtout, cette intelligence indispensable, qui les fait élaguer de leur compte rendu toutes les redites, toutes les inutilités, qui leur apprend, suivant l'expression consacrée dans la tribune, à laisser *filtrer* l'oraison lorsqu'il *paraît*, à passer sous silence tout ce qui entrave la discussion, à faire ressortir tout ce qui lui donne de l'importance et de la clarté.

Au sténographe rédacteur seul appartient le droit de dramatiser sa séance, ou de la rendre piquante et gaie, suivant que la discussion a été solennelle, ou, ce qui arrive quelquefois, facétieuse jusqu'au ridicule. A lui, soit qu'il travaille à un journal ministériel ou à une feuille de l'opposition, le soin de faire parler franchement MM. S... ou D..., ou de reproduire leurs coeurs et leurs visages jusqu'aux discours de MM. D... et C... ; de produire à pleurs mains, avec une spirituelle malice, les moments de séance, de distribuer les *ouïs*, les *révocations prolongées*, les *approbations*, les *dénégations*, les *trés-éternels*, d'ajouter après un *trés-à* réité *M...*, en descendant de la tribune, reçoit

les félicitations du très nombreux public; on de mettre au bas d'un discours, dont le manuscrit lui-même était confusément la résume, d'un longan agitation succédant à cette brillante improvisation; la séance fut suspendue pendant quelques instants, etc., et autres angélismes qui donnent à son récit ce que l'on lui reproche d'appeler le concubinage local.

Pour cette troupe légère de la presse, qui se complait surtout aux escarmouches, aux surprises, aux combats d'homme-poise, les grands et solennels sténographes du *Ventoux* sont des êtres fort respectables, mais fort à plaindre; ainsi n'est-on pas sans un sentiment du plaisir qu'on les voit, de cinq minutes en cinq minutes, seules d'un pas majestueux se placer au pied du tribun pour échanger, dans l'oubli rétrograde des élus, et obligés de se conformer au decorum de l'assemblée. On les plaint surtout quand on les voit jeter un regard du regret ni d'envie sur cette joyeuse tribune des journalistes, où l'épigramme, le sarcasme, se croisent et se multiplient, où les bons mots s'entrechoquent, se pressent, se heurtent, où certains hommes sont traités sans pitié, flagellés sans ménagement, où d'autres sont exaltés jusqu'à l'enthousiasme. C'est là surtout que pleure et crie toute justice qui rend un tel état des choses, sans aucun espoir d'apaisement; c'est là que, au moment de l'ouverture de la séance, l'on traite gravement les graves questions qui vont se débattre, qu'on traitait par ce qui a été dit, on prend ce qui va être dit comme; qu'on se fait sur l'air d'indifférence Berryer qu'on aperçoit déjà se promenant, les mains derrière le dos, dans un des couloirs, se tenant sur de ces magnifiques harangues qu'on ne reproduit jamais bien, parce qu'on se laisse involontairement entraîner au charme de l'écouter; car, il faut le dire, Berryer est la terreur des rédacteurs à la tribune comme au barreau. Avec lui pas de subterfuges, pas de ces ressources si faciles aux autres orateurs; malheur au sténographe qui oserait lui en faire, il se fait être les deux yeux à lui, car il n'aurait rien, les faits, les dates, les chiffres, tout est misé dans son admirable mémoire avec une clarté, un ordre qui vous éblouissent, vous rassurent, et vous confondent; ajoutez à cela la puissance de l'organ, la magnéto du geste, l'entraînement du langage, et puis cherchez, si vous l'osez, à reproduire un discours de Berryer, à faire partager à vos lecteurs l'enthousiasme qui électrise les auditeurs; n'est impossible, renoncez-y, et conseillez à vos amis d'aller entendre le grand orateur plutôt que de le lire. Vous voyez que nous aimons les secrets du métier. Qu'on en garde du secret, cependant, que l'on ne travaille pas dans la tribune des journalistes; ce serait une grande erreur. Quand l'assemblée, calme et attentive, écoute tout de ces belles et éloquentes harangues dans lesquelles les plus grands intérêts du pays, son bonheur, sa gloire, sa grandeur, sont discutés avec chaleur et entraînement, alors règne dans la tribune des journalistes un silence solennel, qui tremble à peine de voir les places qui voient sur le papier. Alors, malheur à celui qui se permettrait une plaisanterie, qui prononcerait un mot; il n'est même pas permis d'être rathu pendant les grands discours.

Mais n'est-ce alors aussi qu'il faut voir le sténographe révélateur pour bien le connaître; n'est-ce pas un spectacle que celui de ces hommes qui, pendant des heures entières, attentifs, usant à peine respirer, assourdis par l'ordonne de transmission leurs facultés, leur imagination, leur intelligence, leur mémoire, qui d'un regard, sur les lèvres de l'orateur, la mot qui s'échappe à la main, et dont la main rapide et infatigable traduit au hétérotypes dans eux seuls un tel mot, et la pensée abstraitement profonde, et la phrase harmonieuse, et la phrase brillante et sonore.

Heureusement toutes les séances n'étaient pas ainsi de; qui pourrait tenir un mois à un pareil travail! Les redacteurs ont de temps en temps ces semaines éducatives, où

les longs sermons se succèdent, où les rapporteurs des commissions font précéder leurs conclusions d'interminables rapports écrits que assimilerait le lecteur le plus impétueux, et dont tout journal qui a du bon sens fait grêle à ses lecteurs. Il y a aussi le chapitre des considérations politiques : elles ne sont pas, il est vrai, les mêmes pour tous les rédacteurs, mais enfin chacun a les siennes. Arrêtez ! veut s'écrier quelques censeurs rigides, si vous entrez dans de plus longs détails, vous allez sortir à la fin du raisonnement, comme le dit M. Jules Janin dans sa lettre à madame Émile Girardin ; et pourquoi pas ? Pourquoi cette partie indépendante de la presse n'aurait-elle pas ce qu'elle fait ? De quoi la blâme-t-on ? Qu'on cite le talent transcendant qu'elle a tué, la qualité parlementaire dont elle a fait une puissance ! Les subventions accordées aux journaux par les différents ministères ont-elles empêché Berryer d'être le roi de la tribune ? L'esprit de parti a-t-il empêché les Mauguin, les Lamartine, les Odilon Barrot, les Arago, les Garnier-Pagès, et quelques autres d'être d'éloquents orateurs ? Non ; cette presse indépendante, qu'on calomnie, n'a fait que réduire à sa juste valeur ces réputation de rhéteur, qui viennent se heurter à la tribune ; elle n'a pas craint de reproduire fidèlement les spirituellement piquantes attaques dont elle a été l'objet de la part de M. le comte D..., mais elle a donné avec la même exactitude les grossières et brutales injures de M. B... ; car les uns et les autres étaient un honnête homme involontaire rendu à sa force et à sa puissance. On ne dépense pas tant d'esprit pour attaquer l'ennemi qu'on méprise ; on ne défend pas si violemment son péroron d'adolescent contre le critique impétueux dont on croit n'avoir rien à craindre.

Nous l'avons dit, et nous nous rappelons de le répéter, on professe dans la tribune des réducteurs la plus profonde estime pour les sténographes du *Moniteur* ; mais on ne peut pas, cependant, pousser le respect pour ces graves collègues jusqu'à ne pas comprendre et apprécier la différence de position dans lesquelles, par suite de circonstances indépendantes de leur volonté, se trouvent les sténographes du *Moniteur* et les rédacteurs de la tribune.

Le sténographe du *Moniteur* est un esclave auquel un orateur, quel qu'il soit, demande impérieusement la reproduction textuelle, et même fort souvent recorrecte après coup, de son discours ; le rédacteur de la tribune lui-même est un être indépendant, que sa volonté ou son caprice seule engage à donner à ses lecteurs, ou ce qui lui paraît bien, ou ce que, de bonne guerre toujours, il peut trouver ridicule dans les discours de ses antagonistes : de là la reproduction complète, dans certains journaux, des discours de nos orateurs tels et tels, et les citations fort amusantes de plusieurs tels et tels autres.

De cette différence de position il résulte un fait bien facile à comprendre, c'est que les orateurs exigent des uns comme un devoir ce qu'ils réclament des autres comme un service. C'est qui paraît et députes comprennent très-bien que le *Moniteur officiel* n'est ni mille part, tandis que, dans tous les châteaux, tous les salons, sous les cafés de Paris et de nos départements, on reçoit, on lit le *Courrier français*, ou le *Constitutionnel*, ou le *Quotidien*, ou le *Siècle*, ou la *Gazette de France*, et que, dans l'intimité de la réflexion du député, ou de la popularité du pair de France, car la chambre des pairs tient maintenant à être populaire, il est essentiel qu'on ne lise pas seulement dans les journaux reproduits partout : M... combat violemment, ou M... prouve en faveur du projet de loi un discours que le bruit des conversations ne lui permet pas d'entendre, etc. ; et comme les chambres, en votant tous les ans leur budget, y portent cinq mille francs de supplément par mois au profit du *Moniteur*, pour indemnité de supplément de sténographes nécessaires pendant la session, un raige de l'un et un dégoût aux autres.

Vient-on m'en prêter de ce que nous avançons? la voici : le rédacteur d'un des journaux les plus répandus écrit un jour à un député fort connu, pour le prier de lui faire obtenir deux cartes d'entrée pour la séance du lendemain. L'honorable, homme de beaucoup d'esprit, lui répondit en ces termes :

« Monsieur,

« Je m'empresse de vous envoyer les deux cartes d'entrée que vous m'avez demandées pour la séance de demain. Je profiterai de cette occasion pour vous prier de vouloir bien me pas ajouter ou en à la fin de toutes les phrases de mes discours.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Un mot maintenant sur le personnel assez nombreux de la tribune des rédacteurs. C'est l'assemblage de gens presque toujours spirituels; nous disons presque toujours, parce qu'il y a nécessairement des exceptions; mais de gens laborieux, car c'est un rude métier que celui de rédacteur des chambres. Dans cette réunion on remarque tout à la fois, et côté à côté, de jeunes stagiaires et des avocats distingués qui se sont fait dans le barreau une réputation de talent et d'esprit que personne n'oserait bien contester, de spirituels feuilletonistes, qui, non contents d'enrichir hebdomadairement de leurs remarquables et piquants articles des journaux littéraires et sérieux, rendent compte avec exactitude et talent, dans ces mêmes journaux, des froides et arides discussions parlementaires. On y voit aussi une série d'auteurs, dont les joyeux vaudevilles font dire le soir les auteurs dont ils se sont occupés le matin : charmé son théâtre, charmé ses succès. Enfin, on voit dans cette tribune, à côté d'anciens militaires, de jeunes romanciers bien connus, et jusqu'à des médecins qui, sans doute, lorsqu'ils ont à traiter ou le spleen ou l'hypochondrie, prescrivent comme dictée à leurs malades la lecture de certains discours : aux grands maux, les grands remèdes.

Peut-être pourrions-nous que ces gens de professions de foi si diverses, travaillant à des journaux d'opinions si différentes, si antipathiques même, sont peu liés entre eux. Eh bien ! il n'en est rien; ils sont tous les meilleurs amis du monde : *le Quotidien*, servons nous de l'expression consacrée, est très-bien avec *le Courrier français*; *le National* invite à déjeuner *la Fraude*; *le Constitutionnel* s'en va tous les jours bras dessus, bras dessous avec *le Moniteur parisien*, et *le Journal des débats*, se fait fourbisseur de la presse, offre sans façon une pièce de tabac au *Messager* ou au *Commerce*. En un mot, dans la tribune des rédacteurs, chacun travaille, chacun s'entraide, et nous pourrions dire avec raison, en parodiant un mot historique, que si l'égalité était possible sur la terre, il faut la tribune des journalistes qu'il faudrait la chercher.

De faisons cependant pas la part trop belle; il y a bien là aussi quelques faux frères, quelques envieux qui vont flâner tout haut en vous dénigrant tout bas, quelques occupés qui font en dessous tout ce qu'ils peuvent pour obtenir au rabais l'emploi d'un collègue qui ne se méfie pas d'eux : hélas ! dans quelle classe de la société ne trouve-t-on pas maintenant de pareilles gens ? Mais cens-là, il faut les plaindre, et se féliciter de ce qu'ils sont en bien petit nombre, et surtout bien signaler le besoin qu'ils éprouvent eux-mêmes du cachet ou de nier leurs manœuvres.

Les sténographes rédacteurs chargés spécialement de rendre compte des séances de la chambre des pairs (sic), il y a quelques années, c'est-à-dire après la révolution de

juillit, puisque ce n'est qu depuis cette époque que les séances sont publiées au Luxembourg, rapaidus comme des *sténographes* qui reproduiraient fort à l'aise, et sans se donner beaucoup de mal, les séances très-rarement organisées de la chambre haute; ainsi existait-il et existe-t-il encore une notable différence dans les appointements qui reçoivent les rédacteurs de la chambre des pairs et ceux de la chambre des députés.

Certes les discussions sont, dans la chambre des pairs, moins vives, moins ballantes, moins *irrévérencieuses*, que celles de la chambre des députés; on n'y voit jamais de ces luttes acharnées entre les ministres et l'opposition, du moins harangues animées des explications d'élégance surtout du langage parlementaire : la point de ces apostrophes violentes, point de ces cris tumultueux, de ces longues interruptions, de ces appels à l'ordre si fréquents au palais Bourbon. Mais là on jouit d'un discours grave, sérieux, approfondi, soutenu avec dignité par des hommes qui ont consacré toute leur vie à l'étude des questions qu'on agit. Aussi les rédacteurs sauront-ils d'avance, rien que par le titre de la loi qu'on doit examiner, quels seront les pairs qui prendront part à la discussion; on respecte les spécialités au Luxembourg, et l'on n'y voit pas, au très peu du moins, de ces gens qui ont tout pour tout du tout et au tout, qui demandent également la parole sur une question militaire ou sur une question d'immunité, qui passent avec la même agilité du finances ou de politique étrangère, d'agriculture ou de jurisprudence.

Et puis on a tant écrit, dans les journaux, à M. les pairs du Franc, qu'ils ne fussent rien, qu'ils étaient sans les donner toutes les lois qui leur envoyaient les députés, ou l'on a tant dit que leur abandon n'était qu'une chambre d'insurrection, qu'ils ont voulu donner plus de solennité à leurs discussions, plus d'éclat à leurs débats, plus de temps à leur travail.

Il n'est de tout cela que le travail des sténographes rédacteurs de la chambre des pairs est de moins possible; car on se tromperait étrangement si l'on croyait qu'il est plus facile de suivre avec attention et de reproduire avec clarté un débat grave, approfondi, sérieux et froid, dans lequel la science et le raisonnement brillent sans avoir recours au clinquant des phrases sonores, que de rendre au discours à effet, ou de faire ce qu'on appelle dans la tribune des rédacteurs la *polyphonie* d'une séance tumultueuse et bruyante. Cependant exprimons-nous d'ajouter que les séances sont moins longues et moins fréquentes à la chambre des pairs : ce n'est donc, sans doute, que cette circonstance qui a noté la différence que nous avons signalée. Faisiez cette observation consulter ceux du ministère les rédacteurs de la chambre des pairs dont l'absence propre serait facile pour une question d'argent!

Parmi les sténographes rédacteurs des deux chambres il en est qui ont un double défi à relever à rendre : et sont ceux des journaux de nuit. Il faut non-seulement qu'ils fassent bien, mais encore qu'ils fassent vite. Ils n'ont pas la soirée à eux pour traduire leur sténographie en lettres imprimées, qu'elles soient ; ils ne peuvent même pas attendre ce qu'ils font, car, leur journal doit paraître presque immédiatement après la clôture de la séance, et faut qu'ils terminent, de demi-heure ou demi-heure, de la soirée à l'impression. Ils n'ont pas, s'ils sont en nombre, la faculté du lasser en lasser un discours qu'ils pourraient faire demander le soir à l'orateur; non, il faut qu'ils soient toujours au courant. C'est autant pendant ces discussions courtes, qui paissent à l'instant la curiosité publique, qui font qu'on se jette avec avidité, le soir, sur le journal, pour voir ce qui s'est passé à la séance, que leur travail est pénible : point de répit pour eux; plus la séance est animée, rapide, tumultueuse, plus il est difficile à faire, et plus le rédacteur en chef les harcèle pour avoir des feuilles, car il est de son intérêt que son journal paraisse le premier de tous ceux qui se publient le soir.

De plus, il faut que les rédacteurs des chambres pour les journaux du soir ne comprennent que sur eux; ils n'ont pas part entière dans cette officieuse complaisance qui fait que les rédacteurs des journaux du matin s'entraident quelque fois; et l'on en comprendra la raison: si le rédacteur d'un journal du matin a pris avec vous un discours, et qu'il le prête à un journal du soir, on pourra le lui rendre l'excuse d'avoir copié la feuille qui aura paru deux heures plus tôt. Mais cela se sait parmi les sténographes rédacteurs, et ne change rien à la bonne humeur habituelle qui règne entre eux. Et puis il est rare que, dans les séances un peu furées, les rédacteurs des journaux du matin n'aient pas une grande partie de leur travail à traduire, à revoir; car on lit plus des derniers que des premiers. En revanche, les rédacteurs des journaux du soir, obligés de terminer presque avec la séance, peuvent profiter de leur soirée pour se remettre de leurs fatigues, traduire que les rédacteurs des journaux du matin n'ont point travaillé souvent pendant plusieurs heures entières, ayant même de peu de temps.

Les rédacteurs des correspondances de province ont, sous le rapport de travail, les bienheureux de la tribune, et, si ce n'est l'ennui d'écrire avec cette détestable écriture aréographique sur ce vilain et onéreux papier préparé, leur tâche est facile. Ils n'ont à dire que ce qu'on semblerait plus ou moins dicté, plus ou moins étudié de la séance, et, dès quatre heures et demi, ils sont obligés de s'arrêter, car il faut faire des épreuves, et les envoyer à la poste avant l'heure du départ des courriers.

On voit encore dans la tribune des journalistes quelques Algériens qui prennent des notes qu'ils expédient à Londres; mais ceux-ci ne trouveront place dans la tribune qu'à titre d'hospitalité, et, en dépit du traité de la quadruple alliance, ou les accueille avec, ou sans jusqu'à la déclaration officielle de la guerre; on attend la cause *belli* pour les expulser.

Il y a entre le modeste sténographe rédacteur et les honorables membres dont il se consomme le secrétaire un point de ressemblance qu'il est essentiel de signaler. Comme le député, le rédacteur est tout feu au commencement de la session; le discours de l'adresse le trouve encore plus d'ardeur; dès les premiers beaux jours il est plus bête, et quand vient le beau soleil de juin, il est tout à fait glacé. Malheureusement ni la comparaison n'est plus possible: quand l'indomptable de chambre est enfin pulvérisé, MM. les députés vont dans leurs terres pour le leur revivre; le sténographe rédacteur, qui n'a le talentier, de moins que nous sachions, ni terres ni revers, reprend avec plus de zèle le service de la profession aux émoluments de laquelle les travaux de la session étaient venus en aide.

Alors cette foule bégayée, qui vient de passer six mois côte à côte dans la tribune, se dissout tout à coup: les uns retournent en province, les autres au théâtre; celui-ci va finir un roman que le vôtre avait lu d'avance, celui-là rend visite à ses malades qu'il trouve guéris; plusieurs courent se livrer à d'autres occupations, tels que celui de la pêche et la ligne. Et qu'on ne croie pas que nous faisons ici un détestable calambour, car nous pourrions, au besoin, citer quelques rédacteurs qui aspirent pendant leur la session au moment qui, les bannissant de palais Bourbon, les rend aux bords de la Seine ou de quel autre-Martin.

Il pour voit, ce temps de loisir qui sépare les sessions parlementaires; il passe vite pour les ministres, pour les pairs, pour les députés, cela se connaît, et l'on comprend que ces derniers se fassent servir au régal. Meilleur temps de liberté devrait passer encore plus vite pour les sténographes rédacteurs; et cependant, à peine novembre est-il venu, que déjà ces ouvriers qui paraissent quelques mois auparavant se joignent de leur cage cherchant les moyens d'y rentrer: on les voit dès lors revenir

au journal, reprendre l'air du bureau, se remettre au courant de la politique, se préparer, en un mot, à recommencer avec courage les travaux qu'ils avaient pu être unifiés jadis d'une fois à la fin de la précédente session.

Il est facile de deviner le motif de cette différence entre les députés et les rédacteurs, d'expliquer le peu d'empressement des uns et le zèle des autres : les députés n'ont à faire que les affaires du pays; les sténographes ont à faire les leurs, ce qui est bien différent.

Bernot ne n'a plus que quelques jours de liberté avant l'ouverture de la session : alors une assemblée de sténographes rédacteurs est convoquée par les questeurs de la chambre. Là on se rencontre, on se félicite; on examine quelques nouveaux usages, quelques innovations, rédacteurs éphémères de ces journaux passagers, qui naissent avec un ministère, et meurent ou vivent pas même si longtemps que lui, enfants perdus de la presse, dont l'existence tient à la nomination du président, à une phrase de l'adresse, au vote d'une loi, à la plus insignifiante proposition dont on raporte fait une question de cabinet. Ceux-là changent tous les ans; à eux seuls doit les couronner, les dévorer, les dévorer, les inquiéter tant et si souvent la session, que ce qu'on appelle les journaux solides changent rapidement de rédacteurs des chambres; comme ils payent bien et exactement, ils ont les plus habiles, et ils les gardent longtemps; on pourrait même presque regarder comme le thermomètre de la prospérité d'un journal l'ancienneté de service de ses sténographes rédacteurs. C'est dans cette assemblée préparatoire qu'un nombre de syndics parmi les plus anciens et les plus capables : ces syndics ont pour devoir de maintenir l'ordre dans la session et de défendre les droits de leurs collègues.

Enfin arrive l'époque de la session, et avec elle le rude travail, les veilles, les fatigues, mais aussi les folles communications et les piquantes causeries. Telle est la vie d'un sténographe éditeur. Quelques-uns ont dû à leur habileté des positions brillantes. Nous ne voudrions pas parler des vivants, mais nous pouvons citer les morts : Maret, depuis duc de Bassano, a dû en grande partie son avancement et sa fortune à l'adresse avec laquelle il racontait et résumait ce que lui dictait l'empereur avec cette promptitude et ce lacisme qui lui étaient particuliers; et cependant Maret, qui recueillait de la bouche même de Napoléon ces manifestes, ces mémorandums, comme on dit aujourd'hui, qui faisaient trembler l'Europe, et qui maintenant doivent paraître fabuleux, avait été bien certainement un très-mauvais sténographe du Ministère; mais s'il ne fut pas devenu pair de France, il n'y a pas de doute qu'il eût été un excellent rédacteur de la tribune nationale.

La séance d'ouverture, au saut royal, est encore un jour de repos pour les rédacteurs, le discours de la couronne est toujours écrit d'avance; on n'a pas besoin de le prendre, on n'a donc qu'à tracer, pendant cette courte séance, la physionomie toujours à peu près la même de cette réunion solennelle de tous les pouvoirs de l'État. Les quelques jours pendant lesquels la chambre compose son bureau ne sont pas non plus très-poisibles; mais enfin vient la discussion de l'adresse, ce terrible défilé des sténographes comme des ministres, cette grande bataille dans laquelle toutes les tranchées de la chambre combattent avec fureur, où les ministres se débattent avec le courage que donne la crainte d'une défaite honteuse, lutte terrible pendant laquelle les juges du camp n'ont pas plus de pitié que les combattants, et dont le récit est comme le premier acte de cette épopée dont le budget est la catastrophe.

À l'issue de ce moment, plaignez le sort des sténographes rédacteurs : leur travail est pénible, ingrat même, et par grâce, si vous voulez leur rendre un peu de justice, n'oubliez pas quelques-uns, quand vous aurez lu dans les longues colonnes de votre journal le

compte rendu de quelque belle œuvre, à tout le mal qu'il a fallu se donner pour suivre cette orgueilleuse dissection, l'arranger, la comprendre, et la reproduire de façon à entretenir tout à la fois les lecteurs, les directeurs de journaux, et surtout les auteurs, cette tâche plus ardue encore que le genre irrésistible *roman d'un* parle littéraire.

A. JARRY.



LES FÊTES A BORD.

II. — LE PASSAGE DE LA LIGNE.

MAGNIFIQUEMENT bercée par les vents alizés, la frégate *L'Atolluar* voguait sous le ciel pourpre des tropiques : escortée par des troupes chasseuses de doudou, de coryphées argentés, et de ours dauphins, elle glissait à travers les bandes fugitives des poissons volants, elle s'avance majestueuse et gracieuse, comme une jeune reine parée des plus riches atours. Ses saupes de toile blanche, armables à l'étoffe ou rée dont se couvraient les dunesses de Bougainville, descendant de la tête des mâts jusqu'au niveau de l'Ourar, et se développant sans faire un pli, bien en dehors de ses barres armées, lui tenaient lieu de voiles, elle portait *bonnets*, *bonnets*, *perroquets*, *ratons*, *papillons*, *foies*, *brigantins* et *bonnets* haut et bas. La brise caresse amantiserait ces diverses sautes, entrées, trapézoïdes, acrochaires, fixées à des verges, ou suspendues à des corlages, retenues par des anneaux enroulés ou par des cordons inflexibles. La mer clapotait scintille aux rayons empourprés de soleil couchant, la température baissait et baissait : il est doux de monter sur le pont pour respirer un air plus frais, car l'intérieur de la frégate est encore brûlant ; la cale surtout ressemble à une fournaise, et le peuplier d'est dans la cale, chez *Platon* le contre-maître, qui se tiendra ce soir le grand conseil des durs. Les habitants de l'Olympe abandonnent les régions étheriques pour se rendre visite aux puissances infernales ; les trois chefs de ligne et celui du brisepot, le pairor de la chaloupe, Haila le fève, Alexis le Parisien, et quelques autres du comité du second ordre descendant au fond de *Tartare* : il s'agit d'une importante délibération.

Quand tous les membres de l'assemblée sont au complet, que l'on s'est assis en rond au-dessous du grand parnear, à son aise, c'est à dire dans ce coin ou l'air qu'affectionnent les personnages de la fable, le roi des enfers ouvre la séance :

« Y paraît, Parisien, qu'en un point la ligne est perdue ? »

— Le chef de ligne m'en l'a dit ce matin. Comme je l'ai répondu à Haila :

Hervé, chef de grand'humeur, déclare aussitôt qu'il n'y a pas de temps à perdre, et qu'il faut aviser à distribuer les rôles : « Moi, dit-il, je serai le postillon, et ou veut.

— Et moi, le monnier, ajoute Fréjus, chef de la lune de minuit.

— C'est pas ça ! murmure Requin, le chef du beaupré : commençons par le commencement, ou bien j'en suis plus !... Qui fait le père la Ligne ?

— Toi, c'est connu !

Et madame la Ligne ?

— Faut que ça soit un mignon, répond le président, un peu retourné, qui sache se gréer en prietteuse dans le doudou.

— Moi ! dit Alexis, je m'y connais ; j'ai joué le rôle de la fleur blanche au gymnase des artistes tireurs de savate, faubourg Saint-Marceau, à Paris.

— Toi ! madame la Ligne ! tu n'es pas assez bon ton ; à ta dégaîne de voyou, on te prendrait pour... suffit ! Ça ira guère, et espère ton tour.

— Mauvais ton, excusez !

— Veux-tu l'être, Frisole ? ça te va tout à fait.

— Tiens ! Frisole, c'est vrai ; il a la mine qu'il faut, le nez camard, la bouche bien fendue, pas un filotin de barbe, la coupe d'une poupée qui sortirait du couvent ; seulement, tu riqueras pas pendant le baptême.

— Comme ! répond le chef d'artimon, l'attitude rhox dont il est l'objet ; on sait ce qu'on doit avoir de genre.

Requin continue les questions : « Qui fait le curé ?

— Flaba, pard ! qui veux-tu que ça soit ?

— Bon ! Et Neptune ?

— Moi, si on veut, dit Concarneau, patron de la chaloupe.

— Et le barbu ?

— Le Parisien ! le Parisien ! c'est son affaire.

— Moi, dit le maître-maire de cale, je suis Pluton ; je commande les diables et les gendarmes. Ceux que vous choisirez chacun pour votre morceau seront de la noce, et les autres... ou les baptême, voilà ! À cette heure, Parisien, as-tu fait la liste ?

— Oui, maître Pluton, la voici.

— Lis-sous ça ?

« Monsieur le commandant,

« Leurs Majestés le père et la mère la Ligne ont l'honneur de vous prévenir que demain, à dix heures du matin, sauf votre bon plaisir, elles descendront à votre bord pour faire baptiser sous les individus de votre frégate qui n'ont jamais passé dans l'autre hémisphère. »

Pluton et Requin échangent un coup d'œil ; Alexis continue sa lecture, Flaba sourit d'un air dédaigneux, Hervé rompt le silence le premier :

« C'est bête comme tout, Parisien ! tu n'y entends rien de rien !

— Oui, c'est bête ! s'écrie l'assemblée d'une commune voix, c'est trop long ! Faut que ça amuse le commandant, ou bien n'en pas faire du tout. Parisien, tira ta dogares prends ton papier et ta plume, mets-toi contre le fanal, et écris ce qu'on va te commander. Flaba ! dis-y la rhotte. »

Flaba se gratte l'oreille, passe sa langue sur ses lèvres, fait la réflexion que la frégate porte souvent bouches à feu, et dit :

« Le 60 du mois des s'haricots de l'année des concertines : de la maison de emu-
pague du bouhoum la Digne, dans la grand lune du perrail.

« Honneur le capitaine de vaisseau commandant de l'Arrêteur.

« Comme nous étions à nous cures les yeux, à mon épouse et à moi, avec une beaurille
« de tafia, berr solé, dans notre Louvre de perles fines, à cinq cent million de tirues
« plus loin que le soleil braxé, notre bateau de vigie, qui n'a pas l'œil embrumé, nous a
« aiguisé, par le atrophore, que vous vous disposez à passer dans notre royaume, avec
« toute une cargaison de fahis-gré qui n'ont pas reçu le baptême. En ayant eu la connais-
« sance, sur notre ordre on a gréé votre voiture et vos lustrites pour se mettre en route,
« voir si vos papiers sont en règle, et votre signalement conforme; en même temps que
« nous avons eu la politesse de vous faire l'honneur de vous envoyer un postillon en
« avant de nous, qui vous rendra la présente, à venir fin de vous demander l'honne-
« qui vous plaira le mieux. C'est pourquoi nous débarquerons sur votre bord, comme de
« surte si de raison, au moment qui conviendra à nos excellents Majestés, sauf votre
« respect...

— Mrs dont Majestés en grosses lettres, Bédouin!

« sauf votre respect, et avec votre permission, à 10 heures du matin, accompagnés de
« votre autre société.

SUR LE BOUTONNE LA LACRE, rue des Trois-Piques,
et madame LA LACRE, avec sa famille.

« Intéressé au bureau des armements de l'enfer,

SUR :

Caroline trompe la mort, communisme filou
qui pose zéro et reluit tout.

« C'est y ça, les aorizés?

— Oui, oui, Plaf. Allons, Parisien, mets l'adresse par-dessus. Ah ça! il n'a par
l'air content; il marronne, n'est-ce pas? Tu n'en auras pas, ni le fun la tête; choisis, et
désiste-toi que j'y s'ouvre.

— Attention! La paix dans la cale⁴ du Pluton, revenu à son caractère officiel de contre-
nature.

— C'était bien la peur de me faire reconnaître, répète le Parrien; ma lettre, à moi,
c'était ro français, au moins!

Requin et Concarneau lancent des regards si terribles à l'infiniment Alexis, qu'il
n'ose poursuivre ses doléances, et s'estime heureux d'avoir de conserver son emploi de
perruque.

Les rôles perruquiers se trouvant ainsi répartis, les notables du grillard d'avant
aujourd'hui à leur gré, parmi le reste de l'équipage, les utiles, les higeants et les com-
pares.

Il n'y a les longues traversées, comme celles du Pacifique, la fureur traditionnelle de l'équateur ou du tropique produit un bon effet sur la multitude des tourmentes du navire pendant cinq ou six heures de beau temps : d'est une distraction dont le souvenir sera agréable aux marins jusqu'à la fin de la campagne, un épisode bruyant à inscrire sur les pages récréatives du journal du bord, un moment de plaisir pour mille de fatigues et d'ennui. Ainsi le capitaine abdiquait toujours ses pouvoirs en faveur du père la Ligne et du son flamboyant coiffeur. Pour ne l'interrompre jamais d'un instant des jeux grossiers consacrés par un long usage, et dont le plaisir décadent est, comme on sait, quelques bouffées de vin pour le présent, et pour l'avenir, quelques pièces de cent sous, de quoi faire un repas épuisé lors du retour en monnaie. La première émeute eut un tour si doux l'ouvrage d'un second fait qui n'en eut pas : le commandant et la cambuse du navire se firent les frâis de l'un, ceux de l'autre sont perdus sur les passagers, les officiers et les bourgeois du bord qui n'ont pas nécessairement le plaisir dans la zone torride.

Tous les initiés aux mystères de la culture travassant sans relâche à la pourvue des costumes et les attributs nécessaires: ou fait des perruques, des barbes et du appas d'élance; ou emprunte à la courtoisie ses pavillons d'argenteux; ou canonage, ou affet qui sera transformé en char pour le bonhomme de Liger et sa famille; ou maître de manoeuvre, des barbons et du foin qui deviendront les sceptres et les lances des divinités; ou offères, leurs aguilletes et leurs rhaupans moines, destinés aux gendarmes, par le ardentier occupe un père respectable dans la mythologie du ce carnaval marin.

Eufin tout est prêt : ou doit couper l'equinoxe la nuit prochain, il est temps d'affranchir la pièce, par permission des autorités constituées. Après la diète du l'etat-major, à l'honneur et le commandant montr habilement sur le pont, un brest soudé se fait un intrader dans la miture, sur grès de l'arsari et baucata ses tombe du la grand' lune, nor n'is forasable, parue d'en haut, hèle la frégate, et l'officier de service répond catégoriquement à ses nombreuses questions. Biméé, au milieu d'éclairs et de tonnerre, de coups du pistolet et de roulements de tambour, le peillon, le moutier, son écuyer, et les montures, descendent péniblement par les états, poussés des uns aux autres, et défilant des charges provinciales ou budgétaires qui ramène l'indigne générale. A la suite d'un parade assez longuon, pour laquelle l'espui du peillon luit avec ses coups de four, et celui du menuisier avec ses aspersions de furir, la lettre usagée par Flaxa est pourpensement remis au capitaine, qui fait aussitôt distibuer des rafraichissements aux messagers du père la Ligne. Tout est le preludu d'obligé de la grand' représentation rembu un indolent, et sur l'ombrage attend avec la plus vive impatience.

Les heures de veiller se passent à faire des comtes anecdotiques aux novices ou aux passagers du pont; le capitaine lui-même en dépend sous les plus affreuses conditions; aussi les apprentis navigateurs frémissent d'effroi lorsque l'heure fatale tinte à la cloche du bord, et que les premiers flots de tambour renouent dans la hune de misaine, car c'est dans la hune du misain que les dunes se sont réunies; ils sont cathés r'ocous aux regards des profanes par d'p'ain ridans, et vont descendre majestueusement pour se former en ordre de bataille. En bas, les attendent des hommes déguisés en tous us moyens de patilles lardés, et qui sont les coursiers du boucharat la Liger. La troupe paraît enfin, défilé dans les échelles de bandana, se laisse glisser de cordage en cordage, s'empare de gaffard d'avant, les gendarmes font faire plus ou moins de dunes, et d'Océan et des enfers, et la course s'élève. Des tambours et des Turcs, sous les ordres

¹ Bulletin hebdomadaire, sur la base de quatre conférences avec des experts de centres tenus ensemble.

de tambour-major Neptune, ouvrent la marche; un prêtre, l'école au cou, dix enfans du chœur, la soulevés au main, les suivent de près, puis le postillon et

*Six ours attelés, d'un pas tranquille et lent,
Prennent sur le pont le monarque indolent;*

c'est à dire l'ingrat, qu'on ne peut reconnaître sous son épaisse poutique et sa barbe gigantesque. A côté du lui se cache madame son épouse, allaitant un poupon du torse à vide, et aux pieds de ce couple imposant on admire mademoiselle Tropique, leur fille, dont le plus jeune minuscule fait le personnage. Pluton et sa divinité du diable et de diabolons demeurés, habouillés de coque et du goudron, hérissés de plumes de poulets et traînant des fers, feignent d'attaquer le chat sacré; mais les geôles capoteuses victorieusement les assaillent. Decevant les combattants, le minuscule, semant toujours la farine à planes mains, et le pourpoint, armé d'un pourceau à six ans, d'un plat à soupe, et d'un immense rasoir du bois semblable à la palette d'Alequin, égayent les spectateurs par un déluge de lazis, de singeries et de pates empenchées au cancan. La procession fait plusieurs fois le tour du navire, et finit par s'arrêter dans une chapelle récurée, où l'on a dressé un autel et des tribunes pour les principales divités. La poix se conclut alors entre les démons et la marée haussée. Neptune va dissoudre le pote-voix à l'affluent de quart, et commande des manœuvres impossibles et grotesques, au grand ébahissement des marins. La célébration du sacrifice commence dans le temple. Flafia béat l'assemblée; Pluton et la père la Ligue, les Totes et les gendarmes, assistent dévotement à ces mystères bouffons que suit immédiatement le baptême. On prie à ce ordre et réunis; d'abord les passagers sont traités galamment, on se contente de leur passer le pinceau à baïe sur le menton, et on les arrose d'eau du Cologno; les passagers de l'arrière, les officiers et les élites sont un peu moins ménagés, surtout si l'on a quelques griefs contre eux; mais l'appât de l'affraude et la gâtrosité des néophytes tempèrent toujours les élans sacrileges des officiants. Le grand-prêtre et ses aides, le baillou et le merume, n'aspergent, ni s'arouvent, ne goudronnent et n'enfacent qu'avec poids et mesures les autorités réelles du bord. Toutefois, un serment immuable est mis sur tous; il fait partie essentielle de la cérémonie: l'honneur des matelots marins devra être respecté par tous ceux qui reçoivent le sacrement. On pourrait douter de graves réflexions de cette autre précaution inutile à une yama, c'est le grain du signe toujours enfoui sous le tas des folies populaires. Au milieu d'un bécote salongarde du sacré et du profane, quel est l'Espe navigateur qui a imaginé de rappeler aussi tristement aux marins leurs affections délaissées au delà du Océan? Aux paroles mystiques de Flafia, le farouche Pluton a tressailli peut être au songeant à sa pauvre femme, qui l'attendra deux ans et plus!

Le tour du capitaine d'armes, du maître commis et des camboulets est achevé; voici le beau moment: *la vengeance est le plaisir des dieux*. Comme le rigide censu en haïme! on le trempe à dix reprises dans un bailli plume d'aim de mer; on fait pleuvrer des calarantes sur sa tête; il se sent de la salive chapelle qu'admet de tout, du goudron et de l'irine, badigeonné et gâpé comme une gadme hollandaise. Quant aux rognures de ratons, aux tulleurs, ces bageuds, qui mettent le ponce dans la mesure de vin, comme on luste cet ample portua de rafraichissements! quel bain en leur fait prendre pour les punir de leurs crimes quotidiens!

« Bon poids, monsieur le sacré; double poids à celui là qui retronchu si souvent les autres! » dit père la Ligue d'un ton solennel, quand au-delà le distributeur.

Et l'olive d'insulter d'un ton honnête.

Les infortunes des parus du bord ont attiré l'équipage entier jusqu'ailleurs. On garde contre les ruses du cortège sacré : la foule ne peut résister au désir de voir s'émouler les boues d'iniquité sur l'autel de l'équateur ; le cercle se resserre, devient compacte, est l'un yxux et tout oreilles. Si quelque cambusier se fâche, on applaudit, on lue, on rrit, on est au cinquième ciel : tout à coup les fonds baptismaux s'éroulru, la pompe à incendier se démasque, un déluge tombe de la hune sur les ruriex, un jri rotouu les poursuit, et on fait grâce à persunur, aux toreboas ni aux épanitites ; le rumsindant lui-même n'est pas épargné. Au même instant une effroyable lutte s'engage ; les divinités et les amprès mortels y prennent la même part : on s'empare de tous les seaux, de toutes les gamelles du bord, on court, on s'évite, on s'arrose, on s'inonde à l'avu. La mer fureuit les armes, le combat devint terrible ; mais il n'y a ni vainqueurs ni vaincus : les deux camps sont également trempés.

Nuit noire, le baptême général est achevé ; l'équipage a double ration, et la gaieté se prolonge jusqu'au soir. L'arrière prend alors une physionomie nouvelle. Le jour du passage de la ligne est un jour de l'âge d'or : les rangs sont nivelés, on veut du plaisir pour tous. Un bal est décrété d'une commune voix par les dégustateurs de l'avant et par les chefs du bord. Un orchestre improvisé s'installe au pied du grand mât, et les dames les plus offénées tourbillonnent sur le pont. La variété des costumes et des attitudes de tous les costeurs est plus grande encore que le matin : on voit des hommes verts, ore rouge, blanc de plomb ; tous les navices, tous les mousses, se sont fait des robes de femme ; quelques vireux de la cale, malgré leurs épaus favoris, sont déguisés en danseuses ; et hurra ! la valse ! hurra ! le galop ! hurra !

Le père la Ligur, à la faveur de la nuit, se glisse dans la hune ; sa terrible voix, grosse par le brailard de combat, interrompt le ballet : on émette. Il ordonne une ronde redoublée. La musique hésite ; il fallait quelque chose de plus divergoncé, de plus bruyant : Hurra pour la ronde ! hurra !

Flûta, mantrouant en Vénus bottebotte, se jette sur la esure-voir, et s'atonor d'une voix rauque la plus gair et la plus rnyrique des chansons du répertoire marin. Le vin et le punch portent la frénésie à son comble : officiers, passagers, matelots, tous se prenant par le main, rharun hurle et boudit à qui mieux mieux ; l'orgie est compléte, elle déborde. Si un paisible bâtiment de commerce passait le long de l'*Aréthuse*, il forcerait de voile, et s'éloignerait avec terreur, craignant d'avoir rencontré le piratole du *Black captain* ou le *Voleigneur hollandais*, le juf errant de la mer. Cependant la brise faiblit, le navire s'incline et fuit rapidement, la mer fremit le long du bord..., et la ronde, la ronde mugit ruorrr.

Au point du jour, l'officier de service était seul sur le banc de quart : son ton de voix était rude et impérieux, la frégate fendait les flots avec la même violence, et les matelots bâillaient sur les cordages, au son aigu du sifflet du maître.

¹ Brailard, grand porte-voix.

LE PAYSAN MARSEILLAIS.



Le territoire de Marseille est divisé en une multitude de petites propriétés que l'on désigne sous le nom de *brassées*. C'est là que le négociant satisfait d'une fortune modeste, le mariu qui sent s'annullir la triple cuirasse de chêne et d'airain célébrée par Horace, le bourgeois fatigué des bruits de la ville, se retirent pour finir tranquillement leurs jours à l'ombre d'un bouquet de pins, ou d'un berceau de mûriers. Les savants du Midi ont longtemps disputé sur les causes qui peuvent avoir amené un tel fractionnement de la propriété rurale : les uns l'ont attribué au caractère marseillais, qui aime à resserrer sur un petit espace et à cacher soigneusement les mystères de l'existence domestique ; les autres ont soutenu qu'à l'époque de la peste, un grand nombre de bour-

groscaze retientrent à la campagne, firent esandre de murs leurs héritages, quelle que fût d'ailleurs leur dimension, et attendirent la cessation du Bœu, confinés dans une sorte de lazaret champêtre. Si à ces deux causes on joint la crainte de la maraude, toujours très-active au sein d'une population fluttante comme celle de Marseille, on pourra se figurer une idée assez juste de l'origine de ces bastides, qui ont de tout temps exercé la veuve satirique des voyageurs.

Quoi qu'il en soit, sur ces châtelaines de quelques serpens, larges comme un paterne des Tuileries ou du Luxembourg, vit une classe d'hommes qui n'a pas d'autres moyens d'existence que ceux qu'elle peut tirer de la culture du sol. Il faut que le produit de la bastide nourrisse, non-seulement le paysan marseillais, mais encore ses enfans, qui sont ordinairement très nombreux, sa femme, son âne, et son chien. Or, signez-vous qu'une partie de la surface de ces serpens est occupée par une grande bâtisse se dressant, aussi haut que possible, les aires de chèneau, qu'un bon quart du terrain est enlevé à la culture par suite de la nécessité absolue où se trouve chaque propriétaire d'avoir une vingtaine de pins en guise de forêt; songez que cet étroit espace contient encore un potée à fen, une garenne, une réserve composée de vignes et d'arbres fruitiers pour le locataire; supprimez les chances du mistral, celles de la sécheresse, ajoutez à tout cela la nécessité où se trouve le paysan de partager les légumes, le vin, le blé, l'huile, les fruits, avec le maître, et rendez-vous compte, si vous pouvez, de l'existence de la population agricole des environs de Marseille!

Cette existence est une épopée toute entière! À l'aurore, la famille est réunie autour d'une vaste table: nu aueluns nage majestueusement dans une assiette au milieu d'une mer de vinaigre, un l'on distingue à peine les maigres filets d'os de quelques gouttes d'huile; chacun des convives vient effilurer à son tour, avec un muretau de pain ruzé, le poisson, qui serait à coup sûr bien digne de voir se remuer dans sa farine le muretu du lac de Tibériade. À midi, on mange un muretau de morue assaisonnée de quelques herbes quand le soleil n'a pas brûlé la récolte, et le soir on soupe avec du ognon. Après s'être ainsi convenablement engraisé de jeûne et repu d'abstinence, le paysan s'endort en attendant l'anchon du lendemain: *O fortunati nimium!*

Comment se nourrisaient pendant ce temps l'âne et le chien? O miracle de la Providence, prodige de l'instinct! l'âne broutait philosophiquement sa erèche, et le chien faisait un magnifique frain de cigales et de sauterelles. A proprement parler, le paysan, l'âne et le chien marseillais ne mangent qu'une fois la semaine, le dimanche: c'est le jour où ceux qui habitent la campagne reçoivent leurs amis, où les citadins viennent pendant vingt-quatre heures goûter la paix des champs. Alors le foyer s'allume, la broche tourne, les parfums nationaux de l'asoli et de la broulade remplissent l'atmosphère. Le paysan est joyeux, parce qu'il sait que les débris du festin seront pour lui; le chien laisse les sauterelles s'abattre dans les blés, et les cigales chanter leurs odes éternelles; l'âne fait entendre des brayements de reconnaissance anticipée: l'écorce des petits pois, les feuilles vertes de la salade, la queue des artichauts, lui composent un repas digne des dieux.

Pour prix de ses labeurs, le paysan a droit à la moitié de la récolte. De là un sujet éternel de disputes entre lui et le propriétaire. Celui-ci a toujours peur d'être volé. Quand vient l'époque des moissons, il s'aime d'un finil à deux coups, et passe la nuit à veiller sur les quatre ou cinq gerbes qui vont faire semblant de remplir ses greniers; il compte les fruits qui pendent à l'arbre, et si le vent en fait tomber quelques-uns, il exige qu'on les lui présente, il prend les vendanges, à la cueillette des olives, veillant lui-même à ce qu'aucune grappe ne soit soustraite, à ce qu'aucune olive ne soit cueillie au pressoir pour subie clandestinement, dans l'effluet du paysan, la honte de la piehutine. Ne pou-

vaut frauder le propriétaire, le paysan lui fait payer sa surveillance d'une autre façon sous le moindre prétexte, le colon arrive au villr pour donner des nouvelles de ce qui s'est passé à la maison des champs; il s'installe à l'office, fait d'innombrables repas, ramporte les débris dans sa besace, et continue les joies du festin au sein de sa famille. Si vous avez de vieux habits, des souliers troués, des chapeaux hors de service, le paysan vous les demandera, et le dimanche suivant vous le verrez habillé de vos déguillets épaves. Le paysan marseillais, pour mettre à nu les viridles hardes, vaut à lui seul trois poétiers de Paris. Au milieu de cette misère profonde, l'agriculteur dort une parsons a son luxe: c'est le tabac. Le paysan fume quand il ne fait rien, il fume quand il travaille, il fume ru se levant, ru se couchant, il fume toujours. Pour satisfaire à ce goût ruinoux, notre héros n'a qu'une ressource, le chassé.

Tous les matins, armé d'une virille colévrine, il poursuit les boquies de huissons ru huissons. Il ne tire qu'à coup sûr; il rppose son canon sur des branches, il vise, le point pendant un quart d'heure; lorsque le coup part, les échos retentissent à plusieurs millrs à le roudir: on dirait la détonation d'un pibe de huli. Quand l'oiseau ne tombe pas, le paysan est désespéré, il a perdu une charge de poudre, il rentre chez lui, car il ne tire qu'un seul coup de fusil par jour. A la fin de la semaine, le père de famille fait une liasse de r fauvrites, et les porte à la ville. S'il n'a pas de r vend pas rr jour-là, il le revendra le lendemain, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le vente s'opère. Tous les matins, rls font ainsi une liasse pour gagrr vingt sous. Ne faut-il pas que son mari fume!

Le comble du bonheur pour un paysan marseillais est d'avoir un propriétaire qui chasse. Le bourgeois phocéén aime à se lever avant l'aurore: il se rend à la campagne, s'installer dans un poste, et attend le passage des grives. Malheureusement les affaires l'appellent, le trajet qui le sépare de la ville est long, les grives ne passeront que dans une demi-heure, mais il faut que le chasseur se rende à la Bourr. Le paysan s'installe alors tranquillement à la place de son maître, il tue le gibier avec sa poudre, et, à la fin du mois, il perçoit un traitement fixe pour la peine qu'il prend à rufermer les apleux, après le départ du bourgeois, leur donner la prébende, et ruoyer leurs cager.

Ce sont là les seuls revenuut-bons du paysan. Comme encouragement, le propriétaire lui donne, aux fêtes de Noël, six moutres et quatre livres de nougat, et, au jour de l'an, il pousse la munificence jusqu'à offrir à chacun de ses rufants une pibe de cant sous. Ces écus sont soigneusement mis de côté, et, au bout d'un certain nombre d'années, ils se convertissent ru une bagur d'or et une moutre d'argent. Ceux qui n'arrivent point de bagur se donnent une ruperbe paire de poudruts d'oreilles. Cette population si malheureuse aime cependant son sort: tous les paysans marseillais parlent avec enthousiasme de leur patrie; transportés ailleurs, ils s'ennuient, ils brûlent sans cesse d'y revenir. Leurs rhénapartagetrux mêmes ce patriotisme: conduits à la ville, ces gardiens de la hastede devraient tristes; ils cessent d'aboyrr à la lune, et finissent par mourir ravigés.

N'êtes pas enrou, toutefois, que l'agriculture marseillaise n'ait pas son aristocratie: rls existe dans les paysans qui cultivent plus spécialement les potagers. Ceux-là sont riches, n'ont point de propriétaires qui les tourmentent, et ne s'allaient qu'inter cur. Dans notre article de l'été, nous montrerons dans toute son intégrité l'éclat de leur existence primitive. A chaque jour suffit sa pain, à chaque article suffit son type. Continuons-nous pour aujourd'hui de cette sabbour du paysan marseillais.

TALIEU DEDON.



CERTAINS VIEUX CÉLIBATAIRES.

CHAPITRE 1^{er}.

C'est le préliminaire insinuant, suivi de divers aperçus, puis la peinture d'un individu fort extraordinaire.



CERTAINS vieux célibataires ! Quel est ce titre ? disent peut-être tout d'abord nombre de gens très-sensés. Pourquoi ce mot *certain* ? Il ne s'agit donc point d'une généralité ? Pas tout à fait, judicieux lecteur, et c'est précisément en quoi ce mot certains est ici fort à propos ; car, pour peu que vous réfléchissiez combien diversement nuancée, une même catégorie d'individus, tellement que celui-là commettrait certainement de monstrueuses erreurs, qui, à première vue, et sans plus ample examen, enfonçait brutalement tel homme avec tel autre ; pour peu eurtant que vous n'ayez point l'immuable incovenance de vous enliser sur les trois ou quatre premières pages de présent opuscule, alors je ne doute pas, lecteur, que vous ne sachiez aussitôt combats pleins de sagesse et de courtoisie l'opportune restriction du susdit titre.

En effet, lors que j'ai commencé à penser que dans l'homme que je vous vais dépeindre tout typifié toute la respectable classe des vieux garçons. L'arbre du célibat a plusieurs branches, comme celui du mariage, et paraphrasant certain mot de Molière, je dirai que, de même qu'il y a fagots et fagots, ceux-ci faits de bois vert, ceux-là de bois pourri, de même il peut y avoir célibataire et célibataire. Ainsi, entre autres personnes fort honorables, et que nous n'avons garde de confondre avec l'homme dont il s'agit, nous citerons d'abord le marin ; lequel ne s'est point marié, pas la seule considération que ne pouvant transporter une femme à son bord, et lui étant presque toujours en mer, il s'est

dû, non sans quelque raison, que tandis qu'il voguerait de çà, de là, débattant et abordant les vaisseaux ennemis, il se pourrait fort qu'un ru sût autant à la vertu de sa ruse agitée : réductrice par état, et que nous apprenions.

Nous citons ensuite le saut, le mathématicien, lequel, à force de s'abstraire tout entier dans son réseau, à force d'individer et de multiplier dans sa tête, n'a point jugé nécessaire de multiplier autrement, trouvant d'ailleurs bien assez laborieux son mariage avec dame science, femme forte, comme on sait, et rude aux enfantements : célibataire véritable, et que nous respectons.

Nous citons l'homme de tribune ou de gouvernement, lequel, dans ce grand manège des affaires, dans cette incessante préoccupation des besoins communs, a fort bien pu ne pas songer à se faufiler, lui dont sa position faisait déjà l'un des chefs de la grande famille humaine : célibataire politique et que nous honorons.

Nous citons l'auteur favorisé qui, parvenu tout ensemble à la maturité et à l'Académie, et, dès lors, s'accommode à l'heureuse surabondance qui caractérise les travaux et les richesses de cette illustre compagnie, a pu raisonnablement craindre que la semaine turbulente ne vint à dérangier ses graves habitudes : célibataire littéraire, et dont nous remercions trop le secours pour souhaiter rien qui l'en puisse ternir.

Nous citons encore l'homme désolé, qui ne s'est point marié par cela seul qu'il n'en a jamais trouvé le temps : célibataire préoccupé. Mais celui auquel manqueraient, ce dit-on, certaines conditions indispensables : célibataire naturel. Celui qui ne peut point femme, uniquement parce qu'aucune femme ne le voudrait prendre : célibataire forcé, et contre lequel, ayant droit à tous les égards qu'exige l'infortune.

Nous citerais enfin... que ne citerions-nous pas? vous, par exemple, vénérable célibataire que nous lisons; vous, avec lequel je ne me garderais pas de me voir d'voir pu me brouiller ou seul instant; vous, en un mot, assez clairvoyant, j'en espère, pour apprécier le portrait que je vais vous tracer à main vaine, garçon de votre connaissance, mais pas assez cirque sur vos propres qualités pour vous l'appliquer à vous-même.

Sur ce don, et m'abritant derrière cette petite précaution oratoire, à l'usage de tous les honorables vieux garçons des quatre parirs du monde, je commence.

S'il est, je crois, une vérité qui se puisse généralement admettre, c'est que jamais peut-être ne soit époque plus qu'en la nôtre, n'abondèrent certains vieux garçons. En d'un vint-età, selon de notre égisme croissant, qui, à force de ressermer l'individu, a force de rétrécir toutes ses facultés relatives, finit par décrocher en lui jusqu'au besoin de la famille, cette sière première des sociétés?

Quelqu'un, madaur de Stael, je crois, a défini l'amour de l'égoïsme à deux, d'où l'un peut, par extension, déduire la famille de l'égoïsme à plusieurs; et du moins reste-t-il encore à quelque issue ou entre sur abondance du cœur. Neir que dire d'un vieux garçon qui se pense qu'à lui, ne pourrât que lui, et n'aime que lui? Quoi de plus étroit, quoi de plus insouciant, quoi de plus muir qu'un tel homme? Quelle plus complète représentation du moi humain dans son extrême végétarisme? Certes, sur une, et d'abord au-avant, ne représentent par de certaines masses, toute société tradant, comme je l'ai dit, à s'individualiser de plus en plus, et peu à peu se dissolvent, à n'être plus, en quelque sorte, qu'une longue addition du chiffre 1 superposé, de cela ne peut-on pas conclure que, dans l'ordre social, l'homme resté vieux garçon par égoïsme est à la dirigeance ce que le palmierbe en à l'agregation? l'un ru consurrement des peuples, l'autre à la fin, l'un source d'amour et d'abondance, honneur providentiel et respect, l'autre marais croissant et stérile, personnalité risquée et boteuse; en un mot, l'un virillard, l'autre vint.



Ainsi, lecteur, s'il vous advient de rencontrer par le monde quelque chose de ridé, et dont on ait, quelque ruine rhumatismale aux allures grotesquement juvéniles, quelque frivole sexagénaire ayant du coton dans les oreilles et de la leisure par-dessus, quelque impuissant satyre aux yeux veinés, nuls et impudiques, quelque bouche doublement flétrie, pleine de charots et d'obscénités, quelque vieillesse desœuvrée et vagabonde qui va traînant toujours et partout les inoccupations de son cœur, dans les coulisses de la Bourse, sur les bancs des tribunaux, dans les stalles du Théâtre-Français, partout où l'on peut dormir et s'oublier; enfin quelque infirme dandy sans chemise, sans coin du feu, courue de restaurants, dînant çà et là, et pique-assiette par ennui, pilier de tous les repus et de toutes les noces, grand faneur de couplets gaillards et d'épithalames gazés, chanteur fêlé, amuseur de dessert, fourmillant en calembours, qui fait rimer Bacchus avec Venus, s'égare avec la marine, plaisante sur les truffes, recommande le poisson dans la salade, tranche du jocal, du feignant, et humide les toutes jeunes filles, et lorsque les poitrines décolletées, et sourit, et galante, et chagrine. O lecteur, s'il vous advient de rencontrer un tel homme, à tous les signes caractéristiques reconnaître l'homme de mon titre; reconnaître l'un de ceux que j'ai désignés : *certains vieux celibataires*.

Antares, murmurant, je le tiens prisonnier, pour n'les pas confondre avec quantité d'autres fort respectables de tout point.

Et d'abord, dans le vieux échiquier en question, quates côtés bien distincts, ni qu'il importe du spécifique : son dessus, lequel est ridicule; son dessous, lequel est déplavé; sa condition, laquelle est misérable; son rapport social, lequel est nul.

Expliquons-nous et procédons par ordre.

Là où quelque part que vien un res-semblance à une femme qu'une vieille femme. De même de celui vieux garçon relativement au garçon. La raison en est que, par garçon, un entend généralement un jeune homme, et que mon vieux garçon est un vieux jeune homme; ce qui y ressemble fort peu. Or, il lui peut toujours ressembler : d'où le ridicule.

Ainsi, voyez-le au moment où notre Adonis dilaté se reconstruit de pied en cap pour quelques soirées, quelqun ocre, où il veut à toute force folâtrer, papillonne, éblouir. D'a bord le visage, ce qui n'est point petite affaire, car notre homme d'eu est plus seulement à se raser. En fait du toulain, il se implide; on fait de barbe, il s'épile; il épèle ses joues crevassées, il épèle son menton dégraislé, il épèle un narines ou broussailles. Pua vient la tour des eaux du senteur : eau pour raffermir les genoues, eau pour purifier les bouches à masaboudes, eau pour nettoyer les yeux gommeux, eau pour extirper les boutons, eau pour adoucir la peau... que sais-je, trente-six eaux, trente-six primades dont notre homme, en trente-six façons, et se froite, et se graisse, et s'imbibe : après quoi, quand il pense s'être suffisamment éplumé, lavé, parfumé, ni que de toutes ses leures, de toutes ses odeurs, il ressort tout propre, tout muguet, et marié, et compercé, vermillonnant comme une euglure, notre Adonis se trouve effrais, et il s'adoire; et tout eu se mirait il tout ses sourcils. Il tendrait bien aussi ses cheveux; mais de cheveux, peu en point; car la libertinage de son esprit a dès longtemps détaché son crân.

Alors, que faire ?



Vous le savez toutes, ô mes jeunes lectrices, nous n'étions rhaux, cela n'est guère traitant, gèner conquérant, cela sent furieusement la solitaire. — Eh bien ! un perruque. — D'accord, mais comment ? — Grise ou blanche, sans doute ? — Grise ou blanche, mesdames ! Allons donc ! mais vous n'y pensez point. Du gris à ce jeune virus ? s'entend en plus s'il voudrait du noir, du châtain. Eh ! que non pas : parlez-moi de quelque chose de tendre, de jeune, d'Arcadin, d'un bel et fin perruque, bien frisée, bien blonde, à la bonne tenue ! Vairier qu'il nous faut. Et tenez, la perruque est absorbée. Considérez et émerveillez-vous. Admirez comme cela bouffe adorablement par devant, sur les plumes de son front jennique ; de côté, sur le rouge de ses oreilles plates ; par derrière, sur le gris de son cou plumeux. A votre avis est-il non-sens plus grotesque ? Est-il plus carural ? Est-il plus hétéroclite déguiseur ? Et cependant, de la sorte rembourré, mon ruineux Nécrose est content ; il croit qu'il est beau ; il croit qu'il est coiffé ; et l'artifice, il ne pouvant, de tous côtés il masque sa virilité, et il appelle cela être vêtu.

Car remarquez, je vous prie, que dans cette singulière arlequinade tout le reste du costume est à l'avant. Autour de son cou, par exemple, que fenderait-il ? quelque libre et nuelluse cravate où pût reposer commodément tout ce blazer fouillé de posas fripées. Nullement : aujourd'hui, qui dit cravate dit rucalée, et il s'rucalme, il met son cou au carcan. De même de ses jambes ; panses vieilles jamber rucalées, ce qu'il les démodent rucalant, c'est quelque bon pantalon ample et rucalé, où elles puissent flotter en large. Vaine requête : la vager étant aux pantalons collants, mon virus garçon veut encore être de sager ; et pour cela faire, il s'étrique, il s'amourit, il saute ses rhumatismes ; il rucal se rucalant. De plus, comme rucal les deux espèces de formes sont en déchet et en déroulement, croyant obvier à la rucal, il commence par s'appliquer préalablement qu'on ne le laisse en rucal, le tout comme complément de masquerade. Car, voyez : tout à l'heure il peignait son visage à fresque, voici maintenant qu'il repolir son corps. Du haut jusqu'en bas il se rebâtit à neuf. Quel plus complet déguisement ! Il y manque cependant une dernière pièce, l'acteur, une dernière folie, une dernière souffrance, et c'est par où je terminerai le tableau de cette ridicule toilette.

Ah ! figures-vous, d'un côté, les plus fins escarpins, petits, mignons, rucal un peu de la sorte, de l'autre, les plus étranges pieds, ceux de mon vieux garçon ; pieds rouges, boursoufflés, hémorrhoidaux, difformes, sorte de plates-bandes tuberculeuses, le seul fécondité qui soit en lui. Figures-vous, lecteurs, ce double aspect, et dites moi ce que vous en pensez. — Ce que nous en pensons ! eh ! mais nous pensons que très-évidemment la nature ne fit point ces pieds pour ces escarpins. — Ce qui n'empêche pas, judicieux lecteurs, que ces escarpins aient été faits pour ces pieds. (Qui, me direz-vous, ce pied va rentrer dans cette chaussure ; cette forme dans cette exigence. Mais, vous écrierez-vous, une telle entreprise n'est point possible, et même le fait-elle, une fois enrobée de la sorte, cet homme ne saurait marcher. Il ne s'agit point de marcher, il s'agit d'être chaussé, de faire pied jenné... — Mais il souffrira horriblement. — Il s'agit d'être chaussé, vous du-je. Et qu'importe la marche, la souffrance ? Qu'importe la furieuse résistance de ses pieds ? Qu'importe, qu'entre les doigts, sur les doigts, de toutes parts, lutte et rucal sur tout le vaste terrain penché des cœurs et des oignons ? mon vieillard n'en tient compte. Il est fêlé, rucal son corps pour se rendre plus ridicule rucal tous, il se rend despote rucal lui-même. Nul pitié ! nulle miséricorde ! Il bouscule ses doigts, il brutalise ses cœurs, il pènt ses oignons, il remplit le tout, et, bon gré, mal gré, il fait que le tout rucal. Vainement le gras du cou-de-pied, arrêta et bousillé par le rucal, se rend des doigts, menace à tout moment de déborder par-dessus les parois de l'escarpin, comme du lait par-dessus la bonillotte, ce martyr de ses fatuités s'est mis en tête

d'être rhaussé, et il l'est; c'est-à-dire qu'il sue et grimace, qu'il ne tient pas sur ses jambes, qu'il vacille sur lui-même, qu'il s'arrache à tous les meubles. Mais qu'importe! Pour pouvoir trater quelques pas de suite, il compte sur l'engourdissement qui suit la douleur. En effet, ce bienheureux engourdissement venu, s'il ne marche pas tout à fait, du moins il glisse, et tout en glissant il va. Suivons-le, lecteur; car il est curieux de voir à quel bon tour cette décoration grotesque et douloureuse.

CHAPITRE II.

Le salon, l'âme, et la rue, vieux loi, vieux dégraré, vieux concour.

Suivons cet homme, si-jr dit à la fin de mon premier chapitre; et nous ferons-nous, lecteur. Regardez plutôt: c'est bien lui. Il descend à grand-peine de cabriolet; il monte l'escalier, se raffermissant de son mieux sur ses escarpins; il rajuste sa cravate, et il sonne. La comédie va commencer. Observons.

Laquais, ouvrez la porte et annoncez. Voilà mon aïeule damoise en plein exercice; voici son fou costume ra plein salon. D'abord il s'avance galamment, impétueusement, fixant chacun; puis, cherchant des yeux la maîtresse de la maison, il s'incline, il fait croissant, il salue aux quatre points cardinaux. Après quoi il va vers les dames, et il sourit; il va vers les hommes, et il sourit; il caresse l'épagnoul, et il sourit; il sourit aux rideaux, aux meubles, aux tapis, à tout, et, pour terminer, il se sourit à lui-même.



De même de sa conversation: ce ne sont que banalités charmantes, suaves, rafraîchissantes. Cet homme, puant par circonstance comme un rhaussé de Prou, est pour

L'insaisissant fleuret comme un almanach des Gaules; il est tout suéus, tout madrigal; on croirait entendre feu Florian. S'il s'approche d'un cerleu du daim, il s'écrit tout haut: «Quelle est cette encheville de roses?» Et il se mire dans ses phrases, il se dandine sur ses amabilités. De plus, comme il pose un lugnon négligemment sur sa main, entre la paroi supérieure de l'ombon et les quelques pli qui l'ongent le dessous de l'œil, il trouve moyen de l'assujettir d'unabusement pour la soirée, et, bien qu'il en résulte un de ses sourcils plus haut que l'autre, et tout un côté de sa figure plissé, aïen votré d'un seul œil, mon homme n'en continue pas moins ses évolutions. Il précipite ses pauvres jambes, il se harnase, il s'épame, il agit sa vanillesse en mille joutillies. S'il ne paule, ou s'il nuse faison vois, il lui scudderait qu'il ne vit point. Il faut qu'il soit en disolence, un spectacle; et il teconille, minande, papillonne, voltige, se mêlant à tout, jantot çà et là, allant de femme en femme, accomplissant l'acu solute, s'adonisant sur leur fauteuil, remassant les mouchoirs, les bouquets, se donnant toutes sortes de mouvements, dansant même quelquefois! et tout cela du reste avec une si extraordinaire afféterie de gestes et de langage, avec une si singulière copulation de rides et de soufiers, avec une si colossale incohérence entre l'âge et la comu, qu'un vété d'unacelle ou chaque, réjoissant fort les yeux auquels il ou fait passer les épaules. Aussi, lorsque quittant un groupe, il conet colpoctez dans quelque autre coin du salon l'infingahlu récouvoluon de ses moulleuses banalités, les femmes, le suivant des yeux, disent: viens fou! les jeunes geus, se le montrant du doigt, disent: viens toi! moi je dir: vieux fou, vieux ac, et surtout viens sateus!

Qui, sateus, vieux sateus! eae, tandis qu'il se penchait adorablement sur le fauteuil des dames, les émeudant avec du son bourdonnement moule, n'avez-vous pas alors remarqué comment, profitant de la position, son regard s'insinuait furivement, lascivement dans les corsetes entre-bâillies. De même, lorsqu'il s'est approché de ce groupe de jeunes geus, n'avez-vous pas entendu comment, se mêlant à leurs joyeux propos, il leur glissait à demi-voix quelque gaillardise bien douloureuse, se croyant par là plus jeune que les jeunes? Et, bien plus, avant son entrée dans le salon, tandis qu'il passait par l'anti-chambre, ne l'avez-vous point euvé, point épé? N'avez-vous pas alors observé comment s'émanipant du main avec certaine femme du chambre fraîche et rebondie, il lui murmurait à l'oreille quelques mots qui l'ont fait rougir jusqu'au blanc des yeux? N'avez-vous rien vu de tout cela? Aussi bien, lecteurs, croyez-m'en, si ce vaillard n'était que ridicule, je n'en rirais pas, ni je le plaudrais, parce que la vieillesse est faible, et que toute faiblesse est respectable. Mais, bien loin qu'il en soit ainsi avec cet homme, si j'en ris, si je l'attrache jactement à la pellette des gus tympanisés, c'est qu'à tout prendre le dessous est chez lui jore encore que le dessus; que ses ridicules ne sont en quelque sorte qu'une floraison difforme du ses vices; que pour peu que l'on jette les toute cette étrange décoration, on trouvera sous son jeune costume du la flanelle, sous cette flanelle des infirmités, sous ces infirmités des dissolutions; c'est qu'enfin il en est de lui comme de ces livres qu'il cache dans sa bibliothèque: de belles dorures relisant un sale roman; de beaux habits aujant un coeu immonde.

Cela est, et cela devant être. Toujours à de certains moments la nature surte à nos facultés certaines directions, certains penchants dont nul ou n'aurait s'écarter, sans qu'auvsiôt, et par une déviation lurbistible, il ne s'enfonce d'aunée en soute dans les plus torveuses dépravations. Je veux dire que, les premières ardeurs de la jeunesse passées, et l'âge venu où l'homme doit être père, celui-là qui, réfractaire aux lois de la nature, fleure pour toujours sur son coeu les portus du célibat, celui-là, déchu par degrés de sa dignité native, ne peut à la longus que se tram former horriblement dans le man-

ais emploi de ses sensations déviées et acries. Expliquons-nous plus clairement encore par une comparaison.

Lorsque la femme, desirant mère, est près d'allaiter son enfant, si la trop grande abondance du lait, s'arrêtant tout à coup, reflue vers la nourrice au lieu d'illier vers le nourisson, qu'arrivera-t-il ? le lait devient poison. Il se corrompt faute d'issue ; il se gaspigne par la compression ; d'où suivent pour le pauvre mère de terribles maux de tête, d'effrayables maux de cœur, et même trop souvent une sorte de lépre emportée qui parfois s'étend sur son corps.

De même, pour ainsi parler, du lait comprimé des tendresses et des préoccupations maternelles. Ah ! nous avons voulu barrer cette tendresse ! Ah ! nous avons voulu refouler cette affection ! Ah ! nous avons voulu supprimer cette nécessité ! Eh bien ! malheur à nous ! je vous en donne avis ; car de la sorte obscurci dans ses épandements, cette source de paternité et d'amour se comprime par la stagnation ; chacune de ses gouttes deviendra fange en stationnant dans vos sensibilités, et ce qui était dans votre cœur une fécondité nécessaire s'y transformera, faute d'issue, en épuisant et en gangrène empoisonnée ! intérieurement ! qui promptement s'étendront hors des régions du cœur, d'un côté ramper jusqu'aux cellules de votre cerveau, jusqu'à l'universel palais de tous vos puissances intellectuelles, tandis que de l'autre elle se riera profondément, intérieurement, par tous les obliques caissons de vos chaudières convulsives. Ainsi de votre intérieur poind.

Eh, pour mieux m'expliquer encore par la deduction de ce qui doit en résulter extérieurement, comme l'homme ne peut supprimer ou lui opposer les tendres, qu'il les aient, mais seulement leur donner le change ; comme directement ou indirectement il faut à tout prix qu'elles débouchent, par où dès lors le pourront elles, sinon par la voie la plus ouverte. J'entends par celle des habitudes prises. Et quelles seront ces habitudes, sinon celles inhérentes au jeune homme ? habitudes sans règle et sans arrêt, coutumes et désordres, qui vont de partir en partir, de femme en femme, de volupté en volupté ; en un mot, habitudes naturelles et excusables dans l'âge de l'insouciance et de la force, mais intempestives dans la maturité, mais intolérables et honteuses dans la décadence. Telle sera l'embouchure par où s'échapperont forcément les tendresses faussées de l'homme dont nous parlons. Et de ceci, quel résultat ?

O vieillard ! j'ai ouvert ton œil ; maintenant je veux ouvrir ta vie cachée, afin d'exposer aux yeux du monde ce que l'épousablité dissolue chez-là se précipite, qui croient pouvoir impunément se traiter une existence en dehors des fécondes exigences de la nature et des plans immuables de Dieu. Plus racier du souvenir des ravissantes voluptés de ta jeunesse, tu as voulu les continuer là où la nature en avait marqué le terme, et c'est dans ce sens même que tu seras châtié. Pour te punir dans ton indiscipline, la nature frappera ton corps de ces deux plaies du libertinage, la lamproie et l'impuissance. Et ne crois point pouvoir suppléer la science à la force ! N'espère point que, par la concentration de tous les raffinements de la pensée, tu puisses rattraper jamais toutes ces joissances perdues. Vainement, infructueusement, quelle que soit l'effusion variée de tes honteuses expériences, quelle que soit l'infatigable recherche de ton esprit dans les rhoses d'ergonomie, tu ne sauras, quoi que tu fasses, rendre à ton corps la jeune énergie, à tes sens leur élasticité première. Une trop continueuse tension les a épuisés, comme un trop continu travail a usé tes forces. Il ne faut, malgré toi, l'apercevoir que tu es vieux, que tout chez toi se détend et s'effondre, et qu'il est un temps de te mettre hors de scène. Eh bien ! fais-le ; prends ton parti une bonne fois, vieux et infirme, sans du moins agir à ton corps défendant. Mais non, tu ne le peux

même pas; car autrement à quoi l'occuperais-tu? Rien autour de toi! ni femme, ni enfants, ni famille. Ce qui se pousse, c'est moins le désir que le désœuvrement. Ce qui l'entraîne avant tout, c'est l'irrésistible ruine de la vie solitaire; c'est la fatalité de ton célibat. Voici ce qui t'entraîne en dehors des jouissances permises à ton âge; voici la cause trouvée de tes impudiques préoccupations. Et de là, pour toi, comme suite nécessaire, une lutte terrible entre celle persévérance de l'esprit et cette lassitude des sens, entre cette intellectuelle lascivité et cette matérielle impuissance; de là, dis-je, et toujours par une rageante progression, de là pour toi les plus monstrueux excès, les plus crapuleuses ruses, les plus réminiscentes inventions.

Aussi, irrités, cet homme que je veux ai dépeint en dressé et en dessous; cet homme comme vous en voyez, comme vous le connaissez; cet homme qui, le mille ruse peut-être, tancât fort moralement son neveu sur ses inconduites, et d'ailleurs le premier comme toujours, à lapider de ses paroles quelques pauvre fille abusé, parce que toute violence qui n'est point à respecter est ruissée et impitoyable, cet homme, irrités, si je ne craignais d'épouvanter vos chastes oreilles, je voudrais terrifier vos âmes par le nocturne spectacle de ses aventureuses lubricités.

Je voudrais vous le montrer alors que, sorti de chez lui, le soir, entre dix et onze heures, après avoir suivi les trottoirs à pas lents, et lorsque les jeunes filles à travers tous les carreaux, ou l'entrevoit soudain qui dévie brusquement d'une quelconque petite rue sombre et malaine, pleins de boue et d'ignominie; virillement honteux et toujours seul qui s'y faufile alors furtivement, évasivement, longeant les maisons, évitant chacun, et rabattant de son mieux son chapeau sur son visage, et la tête rentrée der ses épaules, et regardant en dessous, de tous côtés, ça et là, comme un voleur qui se cache. Je voudrais vous le montrer au moment où, s'arrêtant dans son oblique recherche, et quelques paroles échangées à voix basse, conduit alors par l'un des vivantes marchandes de ces hideux bazars, il tourne tout à coup, et s'enfonce et disparaît dans une sorte d'allée étroite et noire, plus fétide encore que la rue; aller où il trébuche, où il titoune, jusqu'à ce qu'enfin se heurtant les jambes contre les marches ébréchées de quelque escalier fangeux et serpentant, il y grimpe cependant encore du plus vite qu'il peut, tant cet homme craint de rencontrer des regards, même dans cette obscurité; tant il est vrai que toute honteuse et peureuse, et que jamais, si dépravé qu'on soit, on ne saurait étouffer en son cœur le sentiment moral de sa honte. Je voudrais enfin... mais non, pour l'honneur de l'humanité, mieux vaut tirer le rideau, mieux vaut se taire sur cet homme; car bien heureux encore s'il en reste où nous le laissons, s'il ne donne point dans quelque chose de pis; s'il n'arbore pas de maculer sa virilité de plus hideuses monstruosités.

CHAPITRE III.

État modeste du vieux garçon dans son intérieur, les collatéraux et le gouverneur.

Quelle est généralement, et à peu d'exception près, la dissolution commise à toute la classe d'hommes que nous vous signalons? Vous l'avez vu précédemment, seigneur; et certes, à ne les considérer que dans cette grande déchéance de leur moral, et partant

de tout droit à la vénération, c'est déjà là pour eux, ce me semble, une assez pieuse misère. Il en est cependant pour eux une plus prochaine encore, parce qu'elle aura quelque façon plus matériel, plus immédiat. Je veux parler de ce grand délairement où ils vivent, de cet absolu dénuement où ils sont de toutes consolations d'intérêt.

Eh, en effet, quels soucis leur sont véritablement acquis? Autour de leur existence, quelle tendresse? quelle affection? De quoi est faite la douceur qui les poigne, sinon d'intérêt et de vanité? Rien pour eux qui ressemble à des attractions réellement aimantes. Pas d'enfants, pas de femme! Des amis, peut-être. Mais non. Cet extrême appui est même refusé à leur virginité; eux qui n'aiment jamais qu'eux seuls et n'auraient avoir d'amis; et tout ce qui leur reste alors se borner à ces froides qualifications de parenté qui n'annoncent que l'héritage, à des neveux, à des cousins, à des collatéraux. Triste support pour leurs dernières angoisses; car s'il arrive que, par une exécrable exception, quelques-uns soient si dévoués que de souhaiter la mort à leur père, que sera-ce de collatéraux qui, pour la plupart, ne peuvent avoir d'autre attaché envers leur vieux parent que l'espoir d'un héritage quelque jour? Ce sera, certes, une étrange affection que la leur; et si nous la voulons approfondir davantage, entrons un moment dans l'éternelle comédie des conversations humaines, afin de mieux voir le fond des cœurs à travers la transparence des paroles.

TROIS COLLATÉRAUX DINANT ENSEMBLE, ET AU DESSERT



PERRIN COLLATÉRAL (*se curant les dents, et d'un air tout à fait dégagé*).

Eh bien! à propos, et notre honnête vieil oncle? Il y a, ma loi, fort longtemps que je ne lui en ai fait visite. Quoi de neuf sur son compte? Se souvient-il toujours?

UN MÈRE COLLATÉRAL (*faisant son gloria, et avec un visage qui n'indique nullement la tristesse*).

HUM ! HUM ! Il ne va pas des mieux, le cher homme, pas des mieux. Voici environ quelque huit jours que moi et mon fils tâlâmes lui rendre nos desirs, et il m'a paru bien vieilli; les yeux cernés, les joues creusées. Quant à moi, je trouve qu'il baisse sensiblement.

DEUXIÈME COLLATÉRAL (*épanoui et se versant un petit verre*).

Venez fumer ! Aïe !, vous craignez...

DEUXIÈME COLLATÉRAL (*prenant son gloria*).

Beaucoup. Pensez donc : si ma mémoire est fidèle, savez-vous que notre excellent oncle ne date pas moins que de 1771.

TROISIÈME COLLATÉRAL

Précisément de l'AN 1771.

UN MÈRE COLLATÉRAL.

Ce qui, tout compté, ne va pas fort loin des 60 bien sonnés, ce me semble. De plus, il a moué une vie ! non que je venille lui en faire un reproche : à tout péché miséricorde ; mais, comme on dit : tant en la cruche s'ean qu'à la fin...

PREMIER COLLATÉRAL (*d'un air fier content de lui*).

hâte sa canne ; et il commence à se fêler terriblement, le digne homme ! ho ! ho ! hi !
(*Ici rires unanimes et approbateurs des trois collatéraux, suivis de maintes autres facettes de la même force, et de dix autres anecdotes plus ou moins éhontées sur le vieillard.*)

TROISIÈME COLLATÉRAL (*après la première explosion passée*).

Où ça, mais savez-vous que les choses étant comme nous le, craignons, il ne serait peut-être plus mal que j'allasse m'en assurer plus paisiblement auprès de son médecin.

LES DEUX MÈRES.

Vous connaissez son médecin ?

TROISIÈME COLLATÉRAL.

(Oh ! très-bien : un ancien ami à moi, un camarade de collège. Il faudra que j'en cause d'abord avec lui ; parce que, après tout, nous sommes, et notre oncle..., moi que je désire le moins du monde qu'il lui arrive un malheur, à ce bon vieillard !

PREMIER ET DEUXIÈME COLLATÉRAL (*avec un geste qui témoigne toute leur horreur pour une pensée aussi dénaturée*).

Alors donc !

DEUXIÈME COLLATÉRAL.

Mais vous comprenez : Vous verserai-je encore un petit verre ? Vous comprenez, notre

parent est d'un âge à payer plus tôt que plus tard... la dalle commune. Et dès lors, quoi ? après lui, n'est-ce pas les droits de nos enfants ; les nôtres. Eufin, nous avons nos droits.

Premier et deuxième collatéraux (*impétueusement*).

C'est incontestable.

Troisième collatéral.

N'est-il pas vrai ? Vu donc son état fâcheux, entre nous, à combien estimas-vous que pourra se monter... la succession.

Premier collatéral (*devenu grogne*).

Ah oui ! Voilà justement ce qu'on ne peut savoir, parce que, comme nous disions, le cher oncle n'a pas toujours vécu fort moralement ; et les aïeux aux petites filles, les femmes à entretenir, les bals, les fêtes parties de toute sorte, qu'a-t-il fait de tout cela fait qu'il a dû effroyablement dépenser.

Troisième collatéral (*plus grogne que le premier*).

Dépenser ! Dites gruger. Cet homme n'a jamais songé qu'à lui.

Deuxième collatéral.

Eucore, ne semblerait-il rien que ses dépenses, si d'autres n'y mettaient aussi la main. Mais l'entourage, un ou cher, l'entretien ! Vous savez assez qu'il je veux désigner.

Les deux autres (*d'un ton lugubre*).

Oui, oui, la gouvernante

Deuxième collatéral (*d'animement*).

Eufin, la dernière fois qu'il y a été allé, j'ai tout vu de mes yeux : un gaspillage ! des fêtes, des frivols, des galas ! Ou bien là dedans comme si on n'avait qu'à faire. Je vous dis que c'est une honte ; qu'ils lui mangeront sa dernière chemise, le malheureux ! sa dernière chemise ! J'ai voulu lui faire quelques petites observations, dans son intérêt. Peine perdue... Il trembla devant elle ; il eut peur d'un enfant. Et vous avouerez-vous plus : d'après l'insolence ouverte de la dame, je crains...

Les deux autres (*inquiète*).

Vous attaquez ?

Deuxième collatéral.

Un testament.

Troisième collatéral (*se levant de table et s'emportement*).

C'est une indignité ! Je le disais hier encore à ma femme : on devrait interdire cet homme. Un testament ! et pour qui ? pour des va-nu-pieds, des étrangers, des misérables !

Premier collatéral.

Tenez, notre diable est terminé. Voici ce qu'il nous faudrait faire : aller chez lui immédiatement, et nous les trois, afin de sonder le terrain.

DEUXIÈME COLLOQUE.

Voleurs, et qu'il au testament...

TROISIÈME COLLOQUE.

J'en parlerai à mon vœux. Il y a évidemment captation; et doit y avoir eu captation; et on verra par là s'il existe ou non une justice en France.

Et sans ce, tous trois de se mettre en route, et ainsi de leur solennité pour leur reddent noble.

Mais parmi les paroles prononcées dans cette édifiante conversation, il en est une dont je suis d'ici quantité de mer vieux épuisés se saisir avec jubilation et triomphe. Qu'importe, en effet, se récriera l'un d'eux, que nous autres célibataires n'ayons ni enfants, ni famille; nous n'en avons pas même notre intérieur bien que nous soyons, nous n'en avons pas même une femme: nous avons la gouvernante.

Vraie comme parle ce digne vieillard, ajoutant de plus sans doute, et non sans quel que joie, que la condition de ses parents le débarrassant de toutes les charges du mariage, il n'a par là ni fils à éduquer, ni fille à doter, ni même à lui tracer de leur sort. Bien, lecteur, ne vous y fiez point. Si précieuse que soit cette apparente satisfaction de son égoïsme, il ne nous montre pas le fond de son âme, le revers de son existence. Croyez que ce qu'il en dit par lui-même d'un contentement vrai que d'un amour propre qui veut s'égarer; que quand il s'efforce de persuader aux autres qu'il est heureux, c'est surtout pour se le persuader à lui-même; croyez, dis-je, que bien loin que cette unique ressource d'intérieur qui lui reste, la gouvernante, lui soit sans providentielle qu'il le prétend, il envoie se récrier pour lui tout ce qui perce toujours plus ou moins à travers les attentions vénéreuses, mille ennemis, mille tracas, mille brusqueries, mille dégoûts; un mot, un très-léger dément, un très-réelle et très-profonde misère.

Ainsi, lecteurs, cette gouvernante dont il se targue, que sera-t-elle? vieille ou jeune, sans doute. Eh bien! dans la première hypothèse, ce n'est la plus rare, voilà d'abord ce que je dirai: que, pour certains motifs que nous savons, un tel homme n'ayant pu la choisir que jeune, si, lui vieux, elle est vieille, c'est qu'elle aura voulu auprès de lui; et si elle a pu vieillir auprès de lui, c'est qu'elle aura pris empire sur lui. Car, autrement, comment concevoir qu'il l'ait gardée, lui que nous connaissons si affamé de jeunesse. Pour ses soins, peut-être, sa fidélité, son dévouement. Allez donc! la reconnaissance et cet honneur n'eurent jamais rien à démêler ensemble; et, de son côté, d'ailleurs, jamais cette femme n'eut rien de tel pour lui; les apparences de l'affection, tout au plus, mais le fond jamais. Pour lui être réellement attachée, il faudrait qu'elle le respectât, et pour le respecter, elle le connaît trop. Ce qu'elle aime dans cette maison n'est donc que le point qu'elle y tient, et c'est le n'est dévouée à son maître que comme le sont les chiens: pour le logis et la nourriture. Principalement pour le logis où elle commande, où elle maîtrise, où elle a la haute main sur tout; logis où elle n'a pas à vieillir, je le répète encore, que parce que l'ascendant de cet homme n'est devant le sien; parer que cette infériorité de caractère l'a mis au point de n'être plus la renvoyer, ni même le contraindre; qu'elle est, pour ainsi parler, son maître du palais, son Richelieu; qu'elle est véritablement son ennemi. Or, si d'égale à égal toute infériorité est d'égale un maître, quel de plus que de trembler devant sa domestique.

Mais, dira-t-on, si, lui vieux, elle est jeune? Oh! alors, lecteur, cet homme sera gouverné plus étroitement encore: l'intempérie de ses vœux éternels toujours non volentés.

cette jeune femme le mètera par sa grande faiblesse, son libertinage; et sous deux faillants échanges de soumission, elle par l'abandon de sa jeunesse, lui par l'abandon de tout empire dans le logis, et sans compter l'argent et les cadeaux, elle touchera en autorité le revenu de ses complaisances; elle sera, dans tous les sens du mot, la maîtresse de son maître; maîtresse peu dévouée au surplus, femme qui, s'étant vendue, et comprenant sa honte, doit se croire, par elle seule, d'autant moins méprisable qu'elle déteste plus le marchand qui l'a avilie. Puis elle est dégoûtée de cet homme. Et comment en serait-elle autrement dans une femme jeune et vigoureuse? Aussi pense-t-on qu'elle s'en contente? Ce vieillard d'est-il figuré qu'elle voulait à jamais s'ensevelir dans sa décrépitude? Nul! que non pas! Je vous réponds moi que pour s'ébattre au champ des vraies amours, elle saura fort se permettre, de temps à autre, quelque bonne escapade hors de cette cuisine, et que plus la ruine ira croulant, plus les escapades seront fréquentes... Alors on aura à visiter ses tantes, ses cousines, ses amies, que sait-on? mainte occasion de noie! Rien mieux; si le vieillard devient tellement impotent qu'il ne puisse plus bouger de son fauteuil, ou ne se gênera plus du tout; on trouvera incommode de se dérangea, et, une ce, tous les amoureux d'accourir, toute la cohorte de se précipiter. Il pleuvra au logis maint coucou prétendu, maint pays de comtebande, des clercs, des étudiants, des carabins, des soldats, tous s'usant à dîner, tous jeunes et robustes, fort dévoués et fort affamés, gène mangeant bien, buvant bien, avec des estomacs très-converts et des poches très-vides; grands dévastateurs de celliers et de garde-manger, qui tous, trouvant le tout ou ne peut plus joyeux, et d'ailleurs fort magrement nourris pour l'ordinaire, s'égaieront alors de tout leur appétit dans cette succulente abondance. Et même passe encore s'ils en restaient là; mais comme on a remarqué que, par compulsion sans doute, toute maîtresse payée était d'autant plus doussée à l'endroit de ses deux amis, qu'elle est plus décalante à l'endroit de son payeur, elle-ci, notre gouvernante, se garde bien de manquer à une aussi louable coutume, dépouillent le vieil homme pour révéler le jeune: c'est-à-dire que seule replant tout et pourvoyant à tout, elle vole, elle dilapide, denble le prix de tous les achats, en luvante même au besoin, et par tous les bouts monneye son entendance. De plus, comme notre vieux fat eut toujours, vous le savez, la ridicule manie de s'habiller en jeune homme, malheur à ses habits s'il adient que l'ami du cœur soit de sa taille et de son encolure, car alors Dieu sait que quel des tout cela passe! Dieu sait si, tandis que leur infortuné propriétaire tousse et crache au coin de son feu, habits, pantalons, chapeau et escarpins, un vent que se pavent malheureusement dans quelque guinguette, ou gauloquant dans quelque bal public.

De le scire, cet homme est trompé, volé, et il en voit bien quelque chose. Mais quoi? le plus et puis. Vieux et infirme, il est si faible qu'il laisse faire: c'est même à peine s'il ose se plaindre; il se tait.

CHAPITRE IV.

Toujours les collatéraux et la gouvernante. — À qui le vieillard?

Dans le précédent chapitre, lecteur, comment avons-nous laissé notre vieux garçon? Trompé, volé, et n'osant se plaindre. Or eu cela il faisait d'ailleurs très sagement, ne fin-ce que pour son repos, car, ainsi que l'ont écrit ses neveux, il haïssait scabilleusement,

le digne homme, et c'est quand il faudrait autour de ses derniers jours le plus de tranquillité et de soins, c'est justement alors qu'il va se trouver harcelé et bloqué par des persécutions plus grandes.

En effet, devant la terrible incertitude de son trépas, devant la grande cavité de ses yeux, devant le spectacle de toute cette caducité écroulante, la gouvernante s'était dit un beau matin : Diabler ! diabler ! est-ce que mon vieux maître voudrait dénuager, par hasard ? Ceci devrait inquiéter : parce qu'enfin, après lui, sera pour moi : tout retournera à des parents, à des collatéraux, gens qui béniront de sa mort, sans avoir eu à supporter sa vie : pendant que moi, qui, tout au contraire, l'ai soigné, l'ai veillé : moi qui ai eu à souffrir de toutes ses inconvénients, de toutes ses granderies, il me faudra sortir de la maison comme j'y suis entré, les mains vides, et j'aurai inutilement dépensé auprès de ce vieux les plus belles années de ma jeunesse ! Cela doit-il être ? cela serait-il juste ? Non, murmure les collatéraux, et, ne vous en dérangez, nous aviserons à ce qu'il en soit autrement.

Sur quoi, et dans cet équitable projet, notre gouvernante de surter ses façons, de s'émanciper de tout point : martialement d'abord tout d'abord son viraillet se trouve mieux. Ainsi, on le negligait quelque peu, on le brusquait même assez souvent, et tout à coup voles qu'un enveloppe des soins les plus empressés, des plus minutieuses sollicitudes. « Pourquoi vous surter ainsi notre deux ans ? Pourquoi vouloir masquer de ce trépas ? vous savez, cependant, que cela ne vous est pas bon. Vous vous exposez trop, vous faites des imprudences. » Et du matin au soir ou le cajole, on le dorlote, on s'empare avec soin de sa santé. On évaluant tant de lui voir aventurer cette santé précieuse ! on grandirait tant de le perdre ! Toute pensée qui amène tout naturellement de non moins tristes considérations sur l'affreuse possibilité d'un tel malheur. Hélas ! à Bira ne plaise que cela puisse arriver ! Aussi bira, on ne s'en consolant jamais, on s'y survirait même pas, à besoin. Une, sur fois privé de son bon maître, que deviendrait-on ? On ne peut plus abandonner, sans appui, désestée de tous les nerfs, précisément à cause de sa tendre affection pour un maître qu'on abandonnerait. Et l'on baisser la tête, on portait la main à ses yeux, comme par un mouvement involontaire, tellement que mon viraillet touche en pleure presque lui-même d'attendrissement. Bon ! se dit-on alors, voilà l'instant. Et aussitôt, entre deux larmes, entre deux attentions, deux caresses, on lui glisse tout doucement à l'oreille trois ou quatre mots concernant une petite disposition testamentaire quelconque. Paroles qui, je dois l'avouer, ne plaisent pas d'abord à notre vieux garçon, vu que, n'étant nullement disposé à mourir, il déteste tout ce qui a trait à la bière. Mais, sur cela le rhocour ou non, il n'est point au bout : une fois le mot lâché, on n'arrêtera pas en si beau rhemur, et le matin, le soir, dans la journée, toujours, les cajoleries de redoubler et avec elles les insinuations testamentaires.

De leur côté, les collatéraux ont vu venir de la chose, et ils en ont été effarés. Ils ont tenu conseil entre eux, et tous aussitôt d'accourir, la figure pâle et ravivée, tenant la gouvernante avec épouante, et faisant les intrusions du vieux parent. Chacun d'eux arrivait à la filz, s'avançant, l'un, sa femme, l'autre, ses enfants, et jamais le cher oncle ne fut tout vuide, tant s'en faut ! car, de même que la gouvernante, tous ces honnêtes hommes le cajolent et l'amadousent de leur mieux. Toutes ces visites ne rentrent leurs griffes, elles sont bénignes, caressantes, elles font porte de velours.

Mais voyez : la lutte commence. Les collatéraux se sont dit : Faisons expulser la gouvernante ; la gouvernante s'est dit : Faisons expulser les collatéraux. Et, comme il faut pour cela que l'un des deux partis s'empare complètement du viraillet, c'est autour de lui, c'est sur lui, que s'agitent et furieux combat d'affaires, dont il est, sur quelque sorte,

le but et le champ vis; c'est à sa tranquillité que va s'attaquer cette goume de vanitours. Entre cette voracité culturelle et cette voracité domestique, il sera tiraille en tous sens, comme une proie. Et maintenant, vous, lecteur, qui commencez à vieillir, et qui aimez votre repos, vos aïeux, je vous le demande : n'y a-t-il point là du quoi vous éprouver ? et cette seule considération n'est-elle pas suffisante pour marier tout le genre humain ? Mais, passons, et pour l'instant ne nous occupons que du seul point qui nous doive importer, c'est-à-dire, à qui la victime ? à qui la proie ? à qui le vicillard ?

Quant à moi, je vous l'avouerai, je tremble fort pour les savaux. En somme, la gouvernante tient son maître du plus près ; et, bien qu'après mainte et mainte escamouche, il se soient un beau jour retirés tout joyeux, dans l'espérance d'un très-prochain triomphe, je lui annonce, moi, que cet avènement n'est ni si sûr ni si sûr qu'il paraît l'être de fait.

Ainsi, dans leur dernière conversation avec leur ouïe, qu'ont-ils fait ? Directement, et sans ménagement amené, ils ont attaqué la gouvernante ; battille déclarée, comme vous voyez. Et d'abord, en avant de leur attaque, les traitresse, l'autillonne légère, ou, si mieux vous l'aimez, peulant sans figure, débouche de son en loi, çà et là, les domusustations, les duni-mébancoies : qui l'ont souffrant on la voit leur ubu ondu leur semble exiger la plus attentive surveillance ; que, quant à eux, ils se enjoignent fort d'un tel emploi ; qu'ils ignorent si la personne qui en est chargée s'en acquitte avec tout le dévouement constant, mais qu'en tu peut guier un doute, à moins que de la supposer être ingrate envers un si bon maître, d'autant qu'après tout la position qu'elle occupe près de lui est fort heureuse pour elle ; que naturellement elle doit s'en contenter très-reconnaissant, et qu'en admettant qu'elle ne le fût pas autant qu'elle devrait l'être, il serait bien à souhaiter qu'elle le fût. Quo ma-je, enfin ? mainte autre perfidie de la suite enveloppe. Ensuite de quoi, de parole en parole, d'insinuation en insinuation, et la vicillard ainsi commencent sur toute la ligne, alors les grandes révélations, les grandes découvertes, le gros canon : qu'elle a fait ceci, cela ; truu tel puerp, medit de telle ma-



nière, et qu'on lui sait de très-bonne part; qu'un tout occasion, par exemple, elle va se mequant tout haut des infirmités de son maître; qu'elle raconte à qui veut l'entendre toutes particularités sur sa vie, ses habitudes, brode et mène haut, flegmatique calomnieuse, et surtout enfin disant de lui un mal affreux; qu'on entre elle s'étend avec tous les marchands; qu'elle le vole horriblement, un jour dans un bois, et qu'en on montrera les preuves. Que bien plus, fait son malin rhaguant pour notre vieux gauchon, elle entre non conduite effroyable; que c'est non bon pour la maison, non scandale dans tout le quartier; que tel dimanche, en tel lieu, à telle heure, on l'a vue dans un sac avec tel ou tel jeune homme, et, huit jours après, en un autre dans les bosquets d'un bal de barrière, et encore sur l'autre après avec un troisième! Chagronnées révélation qui, toutes, comme bien vous pensa, ne laissent pas que de mortifier quelque peu le vieillard, de lui échauffer singulièrement les artilles. Aussi s'en aperçoit-on, et danse-t-on d'autant sur la gouvernante. On ne s'en tire plus seulement à ce qui est, on jure hardiment de la médisance dans la calomnie; c'est à qui se croira, ramblant tout ce que l'un a cherché sur son compte; c'est à qui le bombardera de plus près dans l'esprit de son maître!

Tout et si bien, qu'une fois les collatéraux partis, mon homme, lequel a la tête montée, d'un son très-bref et qui ne lui est point habituel, intime à la gouvernante qu'il le veut interroger sur diverses choses; et là, non sans interrompre au phrasier d'un affroyable recès de toux, causé sans doute par l'irritation, il l'accable de tous ses reproches, de tonner sa colère; il déverse sur elle tout le boisseau d'accusations dont on veut si volontiers désembrer sa cervelle. Mais notre gouvernante n'est point femme à s'apouvanter du si peu. Quoiqu'elle s'émende par quelques vérités, elle a bientôt repris toute son assurance, et elle n'est effrayée. On on fasse paraître les amusettes qui l'accusent, et elle les confondra. Aussi bien elle devine d'où sortent tous ces affreux mensonges; mais que Dieu par donne à ses rivaux, comme il est vrai qu'elle est innocente, et qu'il est bon pour à un pauvre fils de se voir calomnié de la sorte! Est-ce là le prix de sa fidélité, de son affectueux? Et elle pleure, sangloter, se plaindre d'où sait que la très-mince dose d'énergie restée à son maître ému plus qu'à moitié épuisée en paroles, il commence à se sentir épuisé. Alors s'abandonne de son. Tout à l'heure les larmes le suffoquent; maintenant elle s'empare, trépigne, arpentant le chambre à grands pas, bousculant tout, renversant les chaises, et tout cela avec une telle volubilité de mots, une telle tempête de cris, que, d'un seul moment qu'il était, voilà mon vieillard terrifié! Bon! se dit la docteur, je gager du terrain. Et le comédie continue. Au surplus, s'écrit-elle tout à coup, que voulez-vous arriver? mon renvoi, n'est-ce pas? Eh bien! mon paquet ne sera pas long; je pars demain. Et cette menace à laquelle il ne s'attendait point, cette rude solitude où il se voit d'avance assiéger de nouveau son maître. Il tombe immobile sur son fauteuil; il ne souffle plus.

Pauvre infirme! bien l'a pris vraiment de faire cette sortie. Ce jour-là on lui sert sa soupe froide; son rôti brûlé; ses légumes non cuits; tout son dîner à l'envers. Que s'il basarde timidement une toute petite observation sur le rôt, on lui répond rudement que si ce rôti ne lui plaît point, il n'a qu'à faire sa cuisine lui-même. Le soir venu, n'est pas mieux. On est, dit-on, fort enroué, et on refuse tout net de lui lire son *Confessionnel*, comme d'habitude. Grande privation pour un vieillard qui a tant besoin de son confesseur. Ennuyé, et ne sachant que devenir, demande-t-il quelque pauvre bonnet, quelque pauvre petit verre de liqueur, à sentir fin, admet-il-il courtoisement, de se rengorger quelque peu; on riposte brusquement qu'il n'y a rien qu'à se griser, et qu'il doit s'en aller boire. Il faudrait d'ailleurs descendre à la cave, et on ne descendra certes

pas. On n'est pas en humeur de rire, de faire bombance, et l'on n'a pas envie de passer toute la nuit à lui administrer des basses de thé comme l'autre fois. En un mot les hôteurs ne lui valent rien et il n'en aura pas.



Puis mainte autre bravaquerie, mainte autre méchanceté : ce soir-là, pas de tisane pour son catarrhe, pas de crachoir sur sa table de nuit. On va même jusqu'à lui escamoter ses pantoufles, jusqu'à repousser amoureusement le tapis sous lui, jusqu'à ne lui point allumer sa veilleuse ; et, plus tard, lorsqu'il est couché, au lieu de le tapoter soigneusement sous son édredon, de le border délicatement dans ses draps ; au lieu de tout cela, du poing et du gros, on donne au lit une si effroyable bourrade, que si le mine ne se trouvait là fût à propos, édiédon, oreille et vaillard culbateraient infailliblement dans la rue. Hélas ! plaignez-le, l'infortuné ! cette nuit là il ne saurait dormir. Il est agité, tourmenté ; et le matin, voyant paraître la gouvernante tout vêtu comme pour le départ, alors, semblable à ces Bottinus émus de voir partir Pétrone, lesquels fondent en larmes pour la moindre sottise, cet enfant de cinquante-dix ans se sent tout prêt à pleurer. Que voulez-vous ? notre gouvernante n'en aperçoit, et elle n'est touchée. Après tout, elle est bonne fille, la chère demoiselle ! et devinez comme nous la connaissons, sinon à l'homme, du moins au testament, elle se laisse d'abord attendrir, puis elle se fait longtemps prier, puis elle consent à partir, et la voilà plus que jamais installée maîtresse au logis. Ainsi, dès ce moment les collatéraux sont-ils tous en pleine droute, et congédie Argonautes malencontreux, cette troupe d'or en garde à vue, et défend à tous d'en approcher. Il est vrai, je dois le confesser à leur honneur, qu'ils ne perdent point encore tout courage, et que ne pouvant plus rien pour eux-mêmes auprès du vieux parent, ils tentent d'y suppléer à leur place quelques amis connus. Mais la gouvernante a l'œil à tout ; elle hait les amis, et il lui est d'eux comme des collatéraux : congédie. Désormais, vieillard, il faudra que tu accèdes à ce que l'on exige de toi, ou sinon je t'annonce que forcément, à jamais, on te retranchera vivant de la société des vivants. Plus rien pour tes derniers jours, ni visite, ni distraction, ni compagnie. Cette femme, se méfiant de chacun, ne te laissera plus vite nul autre qu'elle ; et de la sorte tu seras séparé dans ses craintes ; tu seras muré dans

ta domestique, et toujours, ô homme malheureux ! dans cette captivité, dans cette solitude, toujours ressembleront pour toi les persécutions testamentaires, comme la cloche qui mesure les heures au prisonnier, comme le glas qui présage la mort au mourant.

CHAPITRE V.

Le vieux garçon imprévoyablement bousculé dans ses dernières malades. — Sa aïeul terrifié.

Devant les tribulations de toute sorte auxquelles nous avons fait assister nos lecteurs, surtout devant cette étrange solitude dans laquelle cette femme intéressée emprisonnée sous vieux maître, il ne m'étonnerait point que quelques-uns au fissent œuvre avec une vertueuse indignation : Eh ! pardieu ! qu'il renvoie cette orgueilleuse ! Faut bien, lecteur, mais d'abord le peut-il ? en a-t-il la force ? Abandonné par elle, que voudriez-vous qu'il devint ? Serait-il sûr d'en rencontrer quelque autre qui s'accommodât de ses maladies, de ses infirmités ? Infirmités auxquelles elle est faite, qu'elle connaît. Puis, parvenu à cet âge où l'on tunit à son feuillet par cela seul qu'on s'y assied tous les jours, il tient de même à cette femme. Sans compter qu'elle est jeune, qu'elle est fraîche, et n'est-ce pas assez vous dire par quels côtés secrets, outre l'acoutumance des sens journaliers, ce vieux libertin doit encore être attaché à cette femme ? Vous voyez donc bien, lecteur, qu'il lui faut la garder, céder à ses exigences ; et ainsi fait-il tôt ou tard.

Surtout en est-il plus heureux ? Hélas ! non. Car une fois le testament obtenu, le legs assuré, et cet homme duisant toujours du plaisir plus, alors, et quoique comptant bien encore sur quelque bonne somme du tas main à la main, notre accapareur de demoiselle commence à s'occuper beaucoup de la possession tout probablement prochaine dudit legs. Et, dans cette pensée, mille réticences cet argent, mille projets sur son emploi. Avec le legs elle se retirera dans son endroit, elle y achètera un petit fond, elle s'y mariera, fera fortune. Pour elle, plus du gêne, du servitude ; elle aura son intérieur, son chausson, voire même une domestique ; et cette perspective lui sourit fort, et elle voudrait déjà tenir le legs, moins le légataire. Quoi donc ! d'ailleurs, on aura tiré de cet homme tout ce qu'on en pouvait tirer, et il persèrera à vouloir vivre, et il faut toujours le soigner, qui pie est ! Ceci devient singulièrement fastidieux. Aussi s'en plaint-on souvent aux vieux commères du quartier. « En vérité, ma mère, la position n'est plus tenable. Figurez-vous que j'ai encore passé les deux nuits dernières à lui veiller. On n'a pu l'écarter d'une seule paupière. Quant à moi, vous l'avez vu ? je n'y tiens plus ; et je ne veux pas y laisser mes paupières, il serait réelles à souhaiter que cela finît ; autant du reste pour lui que pour les autres, ajoutez-il ou hypocondriaque ; parce que, vrai, me chère, si comme vous êtes une honnête femme, il souffre aussi par trop du digne homme ! »

Ce qui veut dire, à vieillard, que cette femme est laide de toi ; qu'elle appelle la mort de toutes ses vœux ; qu'elle s'entretient par avance de sa regarda à toutes les minutes du jour. Ce qui veut dire que, tout d'un coup, perçant toujours plus ou moins à travers les actions, par busquismes, par contrainctes, par secousses, en un mot par tout ce qui peut venir d'une souffrance destructive, tout ce qui peut saper une nature diététique, elle lui hâte ardemment vers la dernière heure, elle le précipite vers son tombeau. O dure

rapacité de son édit ! ô rubéant de ton égoïsme ! ô vieillard ! que je te plaindrais si je ne te connaissais déjà.

Mais silence ! voici devant nous un spectacle encore plus terrible ! voici cet homme sur son lit de mort ! Et tandis que, dans quelque autre coin du monde, à la même heure peut-être, s'éteint aussi quelque homme paternel, mourant pour qui l'on prie et l'on pleure, vieillard qui respire entouré de toutes les larmes de sa famille, de toute la douleur de ses amis, de tous les regrets de ses domestiques, et mieux encore, de toute la bonne conscience de sa vie passée ; tandis qu'ainsi respire cet homme, considérez autour de cet autre moribond combien ses tous les yeux ! combien pétrifiés tous les cœurs ! Et quelle terrible muette pour ses souffrances ! et quel grand abandonnement pour son agonie !

Pour son agonie, dit-on ? Qui donc ? quelqu'un meurt-il dans cette chambre ? j'aperçois bien un homme sur ce lit, mais ce ne peut être un mourant. Nul n'a l'air d'y songer ; nul n'y prend garde. Et ces gens, qui font-ils ? je les vois tous courir çà et là avec un empressement extraordinaire et une ardeur étrange dans les yeux... A quoi d'arrivent tous ces gens ?



A quoi ? demandez-vous ? Ils volent, ils dévalisent, ils emportent. Cette femme est là avec tous ses cousins, toutes ses cousines, toutes ses amies ; et c'est à qui fouillera, c'est à qui prendra ; et pendant ce temps cet homme agonise.

Secrétaires et buffets, armoires et commodes, on ouvre tout, on fouille tout ; et ce qui est lité au voleur, on s'en saisit ; ce qui est couvert d'argent, on l'empoche ; et nappes, draps, mouchoirs, serviettes, on arrache tout d'un tirage ; puis, quelques femmes démarquent le linge, quelques hommes font divers paquets, d'autres enfin empilent le tout dans des malles ; et pendant ce temps cet homme agonise.

Hâtez-vous ! hâtez-vous ! gens avides. N'entendez-vous point des pas dans l'escalier ? c'est peut-être l'autre mente qui vient : les collatéraux avec les voisins pour mettre les scellés présents. Et tous en effet se hâtent, triplant leurs regards, accélérant leurs mains, se multipliant pour le vol. Il semble, à les voir, qu'avec tous ses grands yeux.

toute ses longs bras, le belarée de la pollution s'étendit effroyablement dans cette longue file d'appareillements dévastes ; et c'est une précipitation, une course, un tumulte, un démi-
agement, un pillage !... et pendant ce temps cet homme agonise !

Hélas ! hélas ! malheureux ! tu souffres cependant ! tu te sens mourir, et tu te plains ! inutile souffrance ! inutile plainte ! Il s'agit bien de toi, vraiment ! Il s'agit d'une encheûse piteuse d'argentisme que l'on a vue, et que l'on ne retrouve plus. Mais, regarde : ou va en fuir vers lui ; et sans doute on l'eût entendu gémir ; sans doute on en eût pitié ! Nullement ! nullement ! Ce n'est que pour lui demander où doit il à une son épingle en diamant ; ce n'est que pour chercher sous son traversin, afin de voir s'il n'y aurait point caché sa montre. En vérité je crois que s'ils l'osaient, ils enlèveraient jusqu'à ses draps, jusqu'à ses matelas du lit où il expie ! O féroce spoliation ! ô heure de délestage et d'angoisse !

Ainsi cet homme qui, en la terre, n'a aimé que lui et ne songe qu'à lui ; cet homme mégalif quant au com, sans sympathie et sans tendresse, voué par le célibat aux plus bonteuses passions, et qui ne vit en quelque sorte d'une vie qu'une affaire de sensualité et de bombance ; cet homme, si exclusivement idolâtre de sa chair, qu'il lui destine tout, qu'il n'exista que par elle et pour elle, ne s'ensourant dès lors que de tout ce qui pouvait égriser ses convoitises, et de plus en plus matérialiser tout son être ; cet homme, dis-je, déjà si dénué et si déserté dans sa vieillesse à l'endroit de ces mêmes jouissances, eh bien ! lorsque finalement, douloureusement arrive enfin pour lui le dernier terme, alors la mort et ses domestiques empruntant chacun de leur côté, l'une son corps, les autres, ses biens, alors, ô misère comble de son châtiment ! cet homme reste seul, seul dans son agonie ! aussi nu, aussi isolé, aussi abandonné que s'il était le dernier habitant du globe ! Alors, parvenues ou closes, tous ces matériels soutiens de son existence se retirant tout à coup et à la suite de tout ce qu'il s'attacha, de tout ce qu'il rechercha et uniquement et avec tant d'ardent, il semble se faire autour de son lit de mort un extrême refus, un délaissement terrible, une fuite éperdue ! Il semble que, comme avant-garde de ce vide infini où sans doute la justice de Dieu fait écho éternellement après leur mort ceux qui n'existeront que pour eux, il semble, dis-je, que dans cette chambre, presque caveau et presque sépulture, remplie par le vol et la mortalité, la nature se plaise à prolonger encore cet épouvé, le tenant de la sorte comme un moment suspendu dans le grand vide qu'elle ouvre autour de lui l'implacable égoûment des autres. En un mot, cet homme n'exista que pour jouir ; on ne s'occupe de sa mort que pour le voler ; et de même qu'il vécut seul dans les satisfactions de ses sens, de même il meurt seul dans les souffrances de son égoûment.

Quoi de plus misérable ?

GENILIA REENAY.

LE CHIMISTE.



Il y a plusieurs variétés de l'espèce chimiste, aussi compère et elles qui ne peuvent être analysées. On est chimiste de par l'Institut, de même que l'on est homme de lettres à titre d'académicien; ce qui n'empêche pas beaucoup de gens de lettres d'être étrangers à l'Académie; nous ne dirons pas d'académiser les étrangers aux lettres, cela paraîtrait trop incroyable.

Suivons le chimiste dans les diverses combinaisons qu'il affecte; étudions le secret de ses affinités; sachons, si c'est possible, sous quelle forme il se présente à la lampe de l'observateur. Le chimiste existe; il s'offre à nous sous les emblèmes touchants d'une réalité actuelle et contemporaine; c'est un argument de littérature objective, comme disent les Allemands. Le chimiste de nos jours est un homme positif. L'esprit humain se fatigue à donner à la fiction, en la parant de formes brillantes, le degré d'autorité qui convient à une croyance, et épuise toutes les formules du paradoxe pour arriver à une vérité grande ou petite. Le chimiste étant donné comme l'expression quelconque de ce réalisme qui passe pour un besoin de l'époque, nous trouvons qu'il répond parfaitement à sa vocation. On rencontre rarement un homme simple, prime-sautier, le savoir se rattachant de l'affet à la propriété. On s'est imaginé récemment à faire la caricature du genre, faut-il, peut-être, de pousser même un talent des couleurs assez séduisantes. Si le chimiste est autre dans son laboratoire que dans les romans, c'est que, apparemment, il est moins difficile d'être romancier que d'être chimiste.

Le chimiste est à la matière ce que le philosophe est à l'esprit. Cette vérité passée à l'état de dogme scientifique et littéraire, donne au mot du laboratoire du chimiste.

Le laboratoire d'un chimiste se compose de plusieurs pièces au rez-de-chaussée, qui diffèrent peu d'un atelier ou d'une fabrique: une cour d'un côté, un jardin de l'autre, en outre les dents, le repos, si favorable à la science.

La première pièce, spacieuse et bien éclairée, forme le laboratoire proprement dit. C'est là que sont les fourneaux, adossés au mur, à cheminée unique, inscrite de recevoir un feu de forge. Au milieu, sur table surchargée d'appareils de Woulf; des fioles, des flacons de toute dimension. L'un de ces flacons est rempli de l'eau de Raymond Lulle (aride utrique), est adoré par un chimiste qui fut excellent chimiste en croyant n'être qu'un homme politique, et qui est arrivé à bien des personnes depuis Raymond Lulle.



Un autre flacon renfermait de l'esprit de vin (alcool rectifié), dont l'usage et la conservation remontrant à Armand de Villeneuve, maître du chimiste précédent : rien pour divers autres liquides, tels que l'acide hydrochlorique, sulfurique, l'acide oxalique. A chaque de ces liquides se rattache l'histoire parfois très-dramatique des expériences qui ont amené sa découverte. La science, comme l'art, est une tradition qui coûte souvent plus qu'elle ne rend; nous disons aux premiers inventeurs, car d'autres pensent que la chimie n'est vraiment utile qu'en rendant plus qu'elle ne coûte.

A côté de ces liquides colorés diversement se trouve une boîte renfermant plusieurs petits flacons : c'est celle que l'on pourrait appeler l'écrin du chimiste, autrement dit, la boîte aux réactifs, dont on peut voir la distribution dans les traités de chimie expérimentale. Le laboratoire n'en est que l'application.

Derrière le pourtour de cette pièce règnent des baignoirs en cuivre posés sur une plume solide. Au-dessous vous rencontrez une machine électrique, une ense purmatique, un gramophone, ou un pyromètre.

Ce qui doit attirer les regards, c'est, sous un globe de verre gardé à vue comme les diamants d'une retrace de la Comédie française, une balance en cuivre, avec une flèche d'acier poli, et des bassins de platine. La balance se tient dans un parfait équilibre, et il n'est pas rare d'en rencontrer de telles; ce qui l'aidant, c'est que celle-ci est sensible à un souffle; le soupçon d'un corps, la présence d'un atome, un air réfléchi de la volonté, pourrait la faire pencher d'un côté ou d'un autre; une femme, une fleur au vent n'est pas plus mobile que ce pivot scientifique dont la qualité la plus précieuse est l'immobilité; une balance, enfin, comme il en faudrait une à Thémis, car on prétend que l'équilibre n'existe qu'en peinture sur celle qui lui sert de symbole et de carbet. Cet instrument, destiné à peser tous les corps pondérables, et principalement ceux qui ne le sont pas, repose sur une trélette de porphyre. Le porphyre sert ou entre à brayer les minéraux, et à les réduire en poudre impalpable.

Derrière en argent, argile, ou plâtre, des globes à col long, larges et arrondis, appelés matras, des cornues, des fourneaux, des tubes, des éprouvettes (verres à pied), et des capsules de plusieurs sortes, argent, porcelaine, platine, reposent quelquefois sur l'établissement d'un grand fourneau, avec d'autres fourneaux portatifs de plusieurs formes et dimensions; car, pour décomposer le maître, il faut préalablement composer l'instrument, l'appareil qui doit lui servir de creuset.

Tout les chimistes n'ont pas un laboratoire, de même que tous les savants n'ont pas une bibliothèque : si on est qui fournit à lui seule toute leur science, et dont le principal appareil consiste dans cette intuition puissante, cette habileté de main, ce coup d'œil investigateur qui dit le chimiste.

Qu'est-ce qu'un chimiste? où est-il? quels sont ses usages, ses droits, ses passions? Le chimiste partage-t-il avec l'homme de lettres le privilège de s'appartenir à aucune profession? en a-t-il une, au contraire, au-dessus de toutes les autres et de la loi même?

On est chimiste par l'opinion bien plus que par la loi. Voyez toutefois comment on le devient.

Cet homme qui joint aujourd'hui d'une position aisée plutôt que modeste, qui est membre du conseil de salubrité, de la Société d'émulation, qui le sera un jour du conseil des hôpitaux, est venu à Paris en veste et en sabots. Il a été admis, par une faveur spéciale, à servir gratis dans le laboratoire de Vauquelin. La science le nourrissait alors d'eau d'Arcueil, et son maître lui donnait dix francs par mois pour faire bonne chère. L'enfant rêvait en âge et en chair, recueillant quelques parcelles du savoir du pen-

fesseur, en instruisant les apprentis; il eut l'honneur de passer rampe pour élève, quoiqu'il n'eût été que garçon chez le célèbre chimiste; enfin il eut cooçu l'amour propre de savoir la chimie comme ceux qui l'ont apprise pour leur argent; il s'est dit *enfant de la balte*; on l'a cru, on l'a consulté, et il s'est trouvé que ce que le professeur ne faisait qu'enseigner aux autres, il le lui avait appris, et quelques manuscrits qu'il a hérités secrètement du professeur ont servi à lui compléter une petite réputation de chimie, suffisante pour le rendre expert dans la matière, et aujourd'hui, en effet, c'est un expert et une première variété du chimiste.

Cet autre, plus hardi et plus entreprenant, s'est livré à toute l'audace de ses tentatives, et, conquérant les écrits de tous les chimistes, il s'est fait de la science comme on fait du drame et du rouvillisme, de toutes pièces. Il a extrait, tant de son propre fond que de celui des autres, huit volumes substantiels, qui passent, surtout aux yeux des ignorants, pour le code de la science. Il est fleur, fleurdelisé, renté, racolé. Le gouvernement s'est empressé de reconnaître en lui une expression d'intérêt matériel tout à fait digne d'encouragement. Il faut le croire un grand chimiste, car c'est pour cela qu'on l'a fait baron.

Sans l'être précisément (chimiste, bien entendu), au moins sait le chimie; il y joint même beaucoup d'autres sciences, et, à titre de savant, tout immense! et joint de beaucoup de places et d'impuls. Comme Horace, et sans le secours d'aucun Mécène, il a *frappé les aures de son front sublime*. On parlait autrefois d'un homme d'esprit pour peu qu'il sût écrire; l'habitude de récompenser les savants fait que tout le monde l'est un peu à l'heure qu'il est. Celui-ci a porté à sa plus haute expression le titre de chimiste. Toutefois la chimie est bien peu de chose à ses yeux sans l'astronomie, et l'astrologie sans la politique; il s'est marié à J.-J. Rousseau et à Mirabeau que de savoir un peu d'astronomie pour s'égalier à ce grand homme.

Dans un laboratoire plus pur que savant, un bourgeois de mœurs élégantes et républicaines s'est livré à quelques manipulations qui ont passé pour des expériences, celles-ci, pour des découvertes. Il n'y parvint de se faire un nom, en tout bien tout honneur et toute chimie; il vint à la députation, et guérit du mal de dents. N'osant trafiquer ouvertement de la médecine, ce qui est nécessaire pour s'enrichir, il le donne à un produit odontalgique qui suit son cours dans le monde chimique manufacturier, industriel et commercial. Par une sorte d'atterroissement bourgeois, tout à fait à la hauteur d'une petite vertu, il s'empêcha que son nom ne serait pas livré aux bêtes, s'est-à-dire sur la murure, et cela pour ne pas être exposé à se voir nommé député et chimiste dans la même journal.

Hippocrate dit oui, et Gahen dit non. Cette opposition de principes et d'opinions est de tous les états.

Or, écoutez: Hippocrate professe couramment, l'aprouver sur la main, une science universelle que les anciens chimistes connaissaient à peu, et que les chimistes futurs ne connaîtront peut-être jamais, une science toute individuelle, la toxicologie. Habit, du reste, et il était digne, hardi et peu novateur, on le voit trancher toutes les questions qui peuvent l'être chimiquement. Il n'eût beaucoup plus qu'une spécialité, c'est-à-dire toute une science, dans une époque de crimes et de passions féroces faisait un besoin. Il s'est piqué à la tête d'une de ces influences qui rendent un homme indispensable; sa parole s'est devenue le *fat lux* de la justice; l'ancien, ce roi de la nature morte, n'y pas eu de forum profiteur qui ait rebattu ses investigations: il l'a transformé lui-même en foudre plus sûre que l'air respirable, et le moins respirable de tous les foudres; il s'en est servi, et, au besoin, le recense perdue du feu grégeois, ou de la poudre de succession, pour en faire un argu-

il a poussé jusqu'au paroxysme l'art de découvrir un crime, et désigné un criminel; l'antiquité connaît l'art d'interroger: le tombe et le secret des morts à l'aide des oracles; de nos jours le rhumiste les sient. Toutefois, n'est-ce pas le cas de s'écrier, avec Racine:

Un oracle fatal ordonne qu'elle expire,
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?

Il est de la nature des oracles eux-mêmes d'être passés au creuset de l'analyse. Les anciens nous ont assez appris à ne pas croire sans discussion aux modernes, et à ne point faire d'un des éléments d'une ruse, l'axe du rhumiste, et la cause tout entière.

Cette longue pratique de la justice et des toxiques, deux choses qui n'abandonnent pas aux mêmes réactifs, ont amené Gabien à ce scepticisme raisonné. Comme chimiste, il s'est fait souvent paillard le bon sens avec éloquence, et montré que la vérité simple et nue jusqu'à l'évidence est encore plus sûre que la science appuyée des quatre Facultés. Opérant sur les mêmes corps, à l'aide des mêmes organes et des mêmes instruments, il est arrivé, en prouvant beaucoup, à établir avec certitude que la science prouve peu de chose, et les chimistes encore moins. Cet homme est rhumiste ou expert et un chimiste.

Un homme de lettres qui veut parvenir ou résister seulement, comme dit Figaro, se met à assembler des mots, à retourner des phrases, à donner, s'il le peut, une forme nouvelle à cet éternel article de journal, qui est le pain quotidien de l'homme. Le rhumiste compose un mot ou il révèle un fait nouveau, et qui s'inscrit suffisamment pour paraitre tel, et de préférence à l'une des sept ou huit chaires de rhumisme qui Paris possède, il s'élève sur les marches de l'Institut. Il tire quelquefois la balance entre Hippocrate et Galien, et fraie à lui seul une majorité compacte et homogène, d'un sens si profond à notre époque.

Le chimiste type est celui dont nous visions, il n'y a qu'un instant, le laboratoire. De cette pièce, qui est comme l'atelier de l'opérateur, si nous passons dans une seconde, nous trouvons qu'elle est paillardée comme un salon, qu'il y règne un ordre, une propreté incompatible avec les travaux des rhumistes. C'est là que reposent les minéraux, les sels, les racines, les cristallisations naturelles ou artificielles, des bocaux ornés d'étiquettes, enseigne de la science, plutôt que cette science écrite. Dans une armoire à glace, dont le chimiste ne manque jamais d'avoir la clef, reposent les rhumillans précieux, les cristallisations remarquables, les minéraux d'un gisement particulier. Ce cabinet est autant celui du curieux que du savant.

Le chimiste proprement dit n'est ni celui qui exploite la science, ni celui qui la professe, ni celui qui en poursuit un filon aurifère pour s'en faire une spécialité. Nous trouvons le chimiste dans son cabinet, au milieu d'une foule d'expériences et de travaux qui lui sont personnels. Homme d'expérience et d'investigation froide, et armé de cette longue patience qu'un savant a défini le génie, nous voyons le chimiste insister posément et d'une induction à une autre, et se tenir sur la trace de tous les travaux contemporains. Ou lui doit une foule de découvertes, d'améliorations matérielles dans les éléments qui composent notre bien-être de chaque jour, sans que rien de tout cela ait fait bruit sous son nom. Il fera, selon la dureté des temps, du sucre avec des raisins, du pain avec de la fécule, du bouillon avec n'importe quoi. Le rhumiste est l'homme d'un siècle qui commence, et l'opérateur, de même que le poète, sont les types tranchés d'une société qui finit. Transportez un chimiste dans une lie au sein d'une couleur, il trouvera qu'il est le

raoies minbres, et celles qui ne le sont pas; comment on peut se nourrir, produire, exister aux dépens de la nature et des trois règnes qui la composent.



C'est dans son cabinet que le chimiste s'aide de tous les instruments qui concourent à créer des mondes, ou à élargir au moins celui où nous vivons : une forte loupe, un microscope, des verres lentilleux pour les études de physiologie végétale; une foule d'appareils microscopiques lorsqu'il s'agit d'opérer en petit; sur un petit entonnoir, repose un filire grand comme la paume de la main; dans une capsule de porcelaine, un liquide moult est soumis à cette évaporation lente qui favorise une cristallisation impossible. Le moins apparent de ces instruments est quelquefois celui dont on attend les plus beaux résultats. Au-dessus de cette investigation lente et laborieuse, il y a le hasard, qui est aussi un grand expérimentateur et un grand rhumiste. Priestley, dont le nom a marqué dans cette science, ne croyait qu'au hasard, et lui attribuant la plupart de ses découvertes. Nous énumérons les merveilles qui sont sorties du cerveau du chimiste, qu'il faudrait encore l'éveiller un peu pour en comprendre la valeur. Lisiez des vers passables à un rhumiste, il blâmera volontiers; ainsi de ses rapées pour les profanes. Tous les arts, toutes les sciences et tous les métiers, ont un jargon à part, des intérêts et des passions qui restent éternellement insurpassables pour le public. Autour du chimiste, dans son cabinet, sont rassemblées les principales publications du ressort de cette science, les *Annales de chimie et de physique*, la *Revue scientifique du docteur Queneville*, le *Bulletin de chimie et de pharmacie*, des mémoires, des correspondances; il y a là des lettres signées de Berzelius et de Liebig. Le motra indéchiffrable des caractères qu'elles renferment serait de l'algèbre pour un amateur.

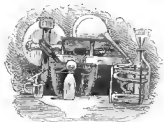
C'est à cet expérimentateur qu'une science, qui n'est pas précisément la chimie, mais qui se confond avec elle, la pharmacie, doit de faire corps, d'avoir des lois et un enseignement homogène, et d'être professée dans une école spéciale. De graves intérêts reposent sur les travaux et les expériences du pharmacien rhumiste. Il est souvent chargé de veiller à l'amélioration du régime et au service hygienique des hôpitaux; il veille à la préparation de tous les médicaments qui peuvent être prescrits dans le service médical des hospices et des prisons, il en formule de nouveaux, et possède l'imitation de toute une branche des connaissances humaines la plus utile en application.

En somme, rien n'est plus vaste, plus complet, que le sens de cette expression, le chimiste. Ses instruments, sa personne, son entourage, n'ont rien de merveilleux;

mais sa science l'est beaucoup. Le chimiste est plus que jamais un homme ardent. S'il a renoncé à l'astrologie qui l'élevait au rang des devins et des êtres supérieurs, il a adopté l'annonce qui ne laisse pas de le placer en tête parmi les prodiges. Partout défilé, poëthisme dans les journaux, dans les cours de justice, mis en commandite, et étendant son patronage à toutes les sociétés industrielles et manufacturières, le chimiste s'élève à la dictature des intérêts matériels. On l'a vu, revêtu du manteau de la pairie, sous cet habit qui inspire de grandes métaphores, mettre sous façon Homère au dessous de Papin, qui est loin de valoir le chimiste lui-même mis au rang des dieux, et tout étonné d'y être. S'il est un endroit où l'on aie à rencontrer le chimiste, c'est, sans contredit, dans son laboratoire. Le laboratoire du chimiste a très heureusement perdu cette teinte de merveilleux, ce prestige des sciences occultes qui fit longtemps des alchimistes, dont le type compose, avec celui du juif et du traître de mélodrame, la personification de l'opéra dramatique au moyen âge. On ne trouve dans le laboratoire du chimiste, ni télescope, ni miroir philosophique, ni signes symboliques, ni constellations fourmillantes. Ces choses, dont on délaque aujourd'hui de sermoques, ne sont rien cependant qu'une formule usée, un paradoxe. Nos descendants en trouveront d'autres tout aussi usés, que nous n'apercevons pas, parce qu'ils nous fascinent, et qui auront fait leur temps. Chaque siècle a sa petite erreur, son petit préjugé, qui grandit comme une montagne, et qui s'effaie, comme l'île de Robinson Crusée, dans l'océan des âges.

De grands noms se sont inscrits parmi les illustres chimistes, qui, en lutte avec des erreurs, des préjugés, des sottises et des superstitions de tous genres, ont eu souvent besoin d'adopter le langage du mensonge et de l'ignorance pour se livrer à la recherche de la vérité, cette pierre philosophale de la chimie. Paracelse, Van Helmont, Basil Valentine, Raymond Lulle, Arnold de Villeneuve, figurent dans cette liste, qui se ferme en France avec le nom de Lavoisier, pour s'ouvrir à une nouvelle série de chimistes dont nous avons l'honneur de couloier chaque jour la renommée. S'il faut juger du savant par son laboratoire, celui du chimiste se compose aujourd'hui d'alambics, de fontaines, de machines électriques, de tubes à mercure, de cloches pneumatiques, de mortiers, de phlores, de piles voltaïques, toutes choses qui parlent aux yeux autant qu'à l'imagination, et donnent l'idée d'un pouvoir défilé. Le chimiste n'est plus, en effet, qu'un opérateur, jouissant au pouvoir de surprendre la nature dans ses admirables travaux celui de les répéter quelquefois dans ses expériences. La nature est-elle autre chose qu'un vaste laboratoire dont nous soulevons les appareils, et dont nous ignorons l'opérateur et le chimiste ?

ANDRÉ.





L'ABONNÉ A UN THÉÂTRE DE PROVINCE.



DEMANDER à un homme comme il fait de province pourquoi la société ne va pas au spectacle ; il vous répondra que c'est parce qu'il n'y a que de mauvais acteurs. Demander au directeur pourquoi il n'a que de mauvais acteurs, il vous répondra : c'est parce que la société ne va pas au spectacle.

A ces chances si contraires, à ces probabilités de perdre si menaçantes, quel remède apportera au directeur intelligent ? Une bonne hâte d'abonnement, s'il est possible : l'abonnement est un tributaire positif, il souscrit et paye d'avance. Si les rangs sont pressés, et le bataillon en est nombreux, le commencement de l'année théâtrale s'ouvrira sous les plus heureux auspices. Un bon prospectus, avec des promesses, puis encore des promesses, et toujours des promesses, voilà ce qui importe. Le directeur, en fait l'abonnement, montre à tout le monde les lettres par lesquelles les premiers sujets de Paris lui promettent quelques représentations dans le courant de l'année ; après l'abonnement, les difficultés sont surmontées, les séjours de Paris sont trop exigeants ; il est vraiment impossible de s'entraîner avec eux.

Le progrès agit enfin sur l'abonné de province : il lui faut des nouveautés ; l'ancien orchestre, qui suffisait pour l'opéra de Delavray, doit être au moins doublé pour exécuter la musique de Meyerbeer. L'architecte décorateur n'avait fait qu'un palais romain et un salon de Nolâtre ; on exige une salle gothique ; et comme elle doit coûter près de mille écus, la petite ville a bien voulu, sur la proposition du maire, voter huit cents francs pour cet objet : le directeur n'eût donc à s'endetter envers le peintre que pour deux mille deux cents francs.

Il y a dans chaque troupe d'abonnés (car dans chaque ville se forme une corporation d'autant plus compacte, que le hait est, à quelques noms près, toujours la même). Il y a, dis-je, des abonnés de deux sortes : ceux qui font du spectacle leur grande affaire, leur occupation principale, le souci capital de leur existence, et ceux qui ne vont dans le théâtre qu'un dimanche, une distraction, qu'ils adoptent sans passion, et qui n'est pas pour eux chose indispensable. Les premiers peuvent être nommés les abonnés actifs ; les autres, les abonnés passifs. On sent bien que je ne m'occuperai pas de ces derniers.

L'abonné actif, le seul qui offre un côté intéressant à l'observateur, se divise lui-même en deux catégories, que l'âge seul sert à distinguer. Il est vieux, ou il est jeune : vieux, il est *galant* ; jeune, il est *tapageur*.

Il semble, au premier coup d'œil, que le jeune abonné devrait être le plus porté à la galanterie ; il n'en est rien, pourtant. Pour jouer de tout l'estime d'une actrice de province, il faut avoir une position faite, une fortune indépendante, et des habitudes de

générosité, qui cadrent assez mal avec la position des jeunes gens, pour l'ordinaire étudiants, communs, ou sous-lieutenants, fort aimables d'ailleurs, mais qui, en fait de luxe et de dépenses, n'ont guère que de magnifiques intentions. L'abonné de soixante ans prend hardiment le pas sur cette jeunesse étourdie. C'est lui qui conseille le directeur, qui fait renouveler l'engagement des actrices, qui prête un peu d'argent, se porte conciliateur dans les discussions, et daigne accepter, avec deux ou trois de ces dames, le soir, chez le directeur, un magnifique souper, qu'il a lui-même commandé, et payé dès le matin.

Pour ce respectable doyen de l'abonnement, il n'y a presque nouvelle qui tienne : Amos l'émeurt, Meyerbeer l'ennuie, Halevy l'impatient. Après avoir, en public, fait le sacrifice apparent de ses opinions, et situé comme l'heure du berger l'heureux moment où, après le souper, il pourra obtenir de la première chanteuse ces airs si tendres qui la charmaient autrefois. Si l'actrice, qui connaît le faible de ce respectable protecteur des beaux-arts, dirigeant vers lui un regard où brille l'expression la plus délicate, lui récite, l'un après l'autre, les airs languoureux de nos vieilles pièces.

Heu, tendre amour, ne résiste à tes armes...

(Gulnare.)

Pour mieux te prouver mon amour...

(Idem.)

Je t'aimerais toute la vie...

(Alme.)

Je suis eucor dans mon printemps,

Abandonné, et sans défense...

(Une Folie.)

Aussitôt que je l'aperçois,

Mon cœur bat et palpite...

(Aréon.)

Sans être belle on est aimable,

Où a certain air agréable...

(Ambroise.)

« Voilà des airs ! voilà de la musique ! s'écrie le vieil abonné. Ils ont beau dire, je ne comprends pas leur langage ; et, après treute ans encore, je m'attendrais jusqu'aux larmes à ces chants qui expriment si bien l'amour. » Puis, lançant à l'actrice un regard plein d'une expression qu'elle supporte avec un courage héroïque, il chante lui-même, d'une voix tendre :

Femmes, voulez-vous éprouver

Si vous êtes eucor sensibles ?...

et rebrotant les deux autres couplets, sans faire grâce aux convives d'un seul vers, il reprend toute la sensibilité de son âme sur le dernier :

Ah ! rendez grâce à la nature !...

Le lendemain de ce souper, où tout le monde s'était bien amusé, et où l'abonné seul s'est amusé, le directeur, le régisseur, l'actrice et sa compagne, recevront à domicile un joli cadeau, assurément bien mérité par le patient et la patiente avec lesquelles l'amateur du temps de l'Empire a été religieusement fouler.

Pour celui-ci, fidèle à ses ridicules affections, il hait jusqu'au nom des spectacles nouveaux, qu'il fait semblant de ne pas comprendre. Un ténor est toujours pour lui un *Ellenion*, et il ne se décidera jamais à appeler le *Martin* un *bariton*; un *barre cham-tand*, fût-ce *Lafarke* ou *Lerauteur*, n'est autre chose qu'un *barre-taille* à ses yeux; la *prima donna* est une *première chanteuse* à vouloir, qu'il veut toujours distinguer des *mères nobles* et des *Dugazon*; et, si vous pensez que le *second ténor* est un peu faible, il vous répond que ce jeune homme a bien assez de voix pour un *Cafin*.

Franchisez au moins un siècle, et arrivez à un abonné. Or que celui-ci redoute le plus, ce qui le rendrait malade et malheureux au dernier point, ce serait de ne pas passer pour un bonnet à la mode. Les drapeaux nouveaux, il les déteste; la musique savoir, il l'écoute, ou fait semblant de l'écouter, pendant cinq minutes, avec une apparence d'admiration qui lui vaudra, pour prix de sa laborieuse patience, la réputation bien méritée de débaucheur. Si *Myrabeau*, se rendant aux eaux, passe, fût-ce en posé, par la petite ville, le jeune homme, averti par son ami le maître de poste, recourt immédiatement, et tout pressé de chanter ou composer un air de *Robert le Diable*, comme si celui-ci ne le connaissait pas, il saisit le moment où l'infortuné voyageur prend un bouillon, et crie tout à l'aise *Des châteaux de ma patrie*, de manière à bien connaître *Meyerbeer* qui, parmi les chevaliers de votre patrie, il y en a peu d'aussi renommés.

Un jour de se mettre en communication avec les sommets de votre littérature, le jeune abonné n'écrit à *Victor Hugo* pour lui demander lequel était le meilleur de ses portraits, et l'homme célèbre a répondu : « Je n'en sais rien » Il a supplié *Alexandre Dumas* de lui envoyer la collection de ses ouvrages, et celui-ci lui a répondu que c'était l'affaire de son libraire. Il a raconté à *Scribe*, qui, grâce à son inventeur, ou elle n'enfin monter un théâtre de sa petite ville la pièce du jour, la *Colombine*, et lui a demandé quelques instructions à ce sujet, et *Scribe* a répondu : « Ma seule instruction consiste à recommander qu'on joue ma pièce le mieux possible. » Toutes ces lettres, conservées avec soin, forment une précieuse collection d'autographe, et l'on dit dans la ville que le jeune abonné est le correspondant des premiers littérateurs de Paris.

Le vir de province est monotone. Un jeune homme qui introduit du sort et des circonstances l'occasion de voir les dames et d'en être vu, pourrait souvent s'être heureux qu'on réprouve. Le théâtre est une occasion toute simple d'observation mutuelle. Là, de la galerie aux premières loges, un homme peut parfaitement juger de l'effet d'un nouveau mode arrivée de la capitale; et des premières loges à la galerie on peut distinguer l'énorme différence qui existe entre des gants glacés jaunes, brillants et frais, et d'obscurs gants noirs, qui n'ont d'autre avantage que d'être toujours les mêmes; entre un élegant fraise vert, de forme moderne, aux boutons guillochés, et le désespérant habit noir, étiré sur le corps des bourgeois, des avocats, et des médecins de tous les pays. Un jour, ce sont ses manchettes que le jeune abonné montre avec affectation; un autre jour son objet nouveau par où fixer son attention, et il n'a pour lui que de montrer un bijou magnifique. Il y a des moments où tout le monde braille des dents, et où il applaudit sans se douter, il est impossible que ce bruit particulier attire pas les regards, et sa cause, et son effet, méritent bien d'être vus.

L'apparition d'un change subit? Le public voudrait en savoir la cause, et rappelle à grands cris le régisseur. Celui-ci arrive, sans trop savoir, et attend qu'un

l'interroge, ce que personne n'ose faire. Alors, à la grande satisfaction de l'assemblée, le jeune abonné prend la parole : « Le public désirerait savoir pourquoi le spectacle a été changé aujourd'hui. » Le régisseur se tourne respectueusement du côté de son intérieur, fait une réponse que le public accueille toujours avec bienveillance, et le jeune abonné va faire un tour au foyer, où il reçoit les félicitations de ses honorables amis.

Mais c'est surtout dans deux circonstances capitales que le jeune abonné se passionne, et essaye son empire sur la multitude : c'est l'époque des débuts et celle de la clôture théâtrale qui amènent au théâtre ces incidents importants et ces graves rumeurs dont toute la ville doit retentir le lendemain. Dans ces occasions solennelles, le jeune abonné ne se montre plus seul, mais soutenu de tout le bataillon de ceux qui sont jeunes, ou qui se croient jeunes comme lui. L'actrice paraît; elle est jolie, mais elle vient occuper l'emploi de celle qui, l'année dernière, n'en fit dans la ville des rires puissants, et qui, n'étant pas engagée ailleurs, reprendrait ses rôles si l'échec de celle-ci lui faisait place. L'orchestre, composé de ses vieux amis, paraît tiède et presque hostile à la débütante. La jeune génération qui peuple le balcon a résolu de déjouer cette embûche de vieillards : à chaque scène, à chaque air, la nouvelle actrice est applaudie, ou l'inaugure avec enthousiasme, et l'ovation bruyante d'un aimable aventurier réduit à la confusion et au silence les vénérables voltigeurs du passé.

Mais il est de ces talents devant lesquels les discordes s'apaisent, et qui réunissent tous les partis dans une commune admiration. Madame Lucile, la *prima donna*, élève du Conservatoire de Paris, qui a débüté à l'Opéra, et qui doit y retourner après quelques études en province, a obtenu dans la ville un de ces succès contre lesquels toute critique est impuissante. Vient l'abonné, jeunes abonnés, premières loges, parterre, tout le monde applaudit avec frénésie. Se voyant l'objet de l'adoration publique, la *prima donna* a résolu de se placer en tout au premier rang, et, pour preuve de cette noble ambition qu'on ne saurait trop louer, elle a exigé du directeur des appointements de vingt mille francs, qu'on ne donne, ni qu'on ne donnera jamais dans une ville de troisième ordre. Le départ est donc résolu, les adieux sont déchirants, et la dernière représentation est témoin d'un triomphe pyramidal. Les vieux abonnés ont retrouvé, pour applaudir, la vigueur de leur jeunesse, les dames des loges jettent des fleurs dont l'actrice est couverte, et qui jonchent le sol autour d'elle. Une couronne de magnifiques fleurs est tracée des trois premières loges par un bras vigoureux, et comme un héraut s'y trouve joint, et que toute l'assemblée crie : *Les vers! les vers!* on voit rougir sur premières un jeune abonné que l'on sait être ami de la littérature, et que chacun soupçonne d'être l'auteur de l'aimable surprise. Le régisseur a été sollicité la permission de l'autorité, sans l'approbation de laquelle rien ne peut se lire sur le théâtre, et avec un organe sonore qui dévoile l'habitude de l'ancêtre comédien, il lit le madrigal suivant :

De vos talents, de vos attraits si doux,
La mémoire en nos cœurs doit rester immortelle;
Comme vous Vénus était belle,
Monsieur chantait-elle comme vous?

Les applaudissements délaient, et l'idée est admise; car enfin, personne ne sait comment Vénus a chanté, et il est fort délicat d'avoir trouvé à madame Lucile un avantage sur Vénus. Le lendemain, le journal du département reproduit le quatrain, et rajoute ces mots : « Quoique l'auteur n'ait voulu garder l'anonymat, on n'en devine pas moins que cette charmante poésie doit être attribuée à l'un de nos jeunes abonnés au théâtre, ce qui

par son goût pour la littérature, par ses relations avec les hommes de lettres les plus distingués de la capitale, et par son tact, qui lui a souvent été à nos artistes et à nos amateurs.»

CHARLES DE LIND.



LES FÊTES A BORD.

III. — LES JOURS FÉRIÉS. — LE SPECTACLE.



Comme pour mériter la permission de faire campagne, la plupart de nos coutumes de terre ferme se sont habillées du goudron, et ont revêtu la rude casaque de matelot, puis, s'élançant à l'abordage, le juron à la bouche et la hache au poing, elles ont envahi l'arrière et l'avant du même bord, et grâce aux déguisements qui leur servent de passe-ports, elles ont conquis le droit de régner en pleine mer. L'habitude et ses froides mixtures ne sont pas restées au rivage; mais aussi le vieil usage de se réjouir périodiquement à certaines époques de l'année a livré l'ancre avec les marins, et les a suivis au large. Les fêtes rhomées sur le sol de la patrie le sont également sur les ponts des navires; les joyeuses folies maritimes du passage de la ligne ou du tropique ne les excluent point, et, leur jour venu, on les accueille gaiement si les flots et les vents veulent bien le permettre.

Semblable à l'antique Panthée, l'Océan est le lieu d'asile de tous les cultes; les navigateurs des quatre extrémités du monde y chantent tour à tour leurs hymnes religieux ou nationaux. Hier, sous cette latitude, passait un vaisseau anglais hurlant *Bede, Britannia!* et *God save the queen!* demain, ce sera peut-être un polacre napolitain dévotement enivré en l'honneur de saint Janvier; aujourd'hui, c'est la frégate française *L'Aréthuse* célébrant à sa manière le 1^{er} mai, les glorieuses, le nouvel an, ou le mardi gras.

Ces quatre solennités ne diffèrent presque pas entre elles, surtout si l'on se trouve sous voiles. Point de salves d'artillerie; en son cas, l'on n'a que faire d'effaroucher les bonites et les mormons; on réserve les démonstrations pacifiques pour le séjour en rade, et les deux fêtes réglementaires perdent ainsi leur marque distinctive. C'est inspection du deux heures en grande tenue et en armes, une double ration de vin à dîner, la permission de jouer, de danser et de chanter à plein gosier, depuis midi jusqu'au soir, appartenant aussi bien au premier jour de l'an qu'à la Saint-Philippe, ou au 28 juillet; le mardi gras seul en exempt

de tout espèce de *revue* : c'est le seul jour sérieux où l'équipage ne soit pas forcé d'achever ses plaisirs par une parade militaire et un feu d'artifice. La matinee, il est vrai, a été consacrée aux travaux habituels ; mais le reste du temps sera complètement abandonné aux amusements du peuple matelot.

A bord de l'*Arctique*, Flaflo est en possession de présides aux distractions du gaillard d'avant : l'autorité l'y encourage et lui en sait gré. En considération de sa verve exhalante, bien des peccadilles lui sont pardonnées, et une grande indulgence est le prix de ses saillies. Le fou du navire a ses privilèges comme celui des cours d'autrefois, car il peut se leurrer et la gaité franche de tous ces braves gens culivés à leurs affectueux pour vivre emprisonnés sur les flots, et soumise à la plus rude discipline. Vient trois fois vingt-quatre heures qu'on s'apécçait à peine aux manœuvres générales, jouant du flûte pour durer le pas, et disparaissant aussitôt ; on remarquait aussi les fréquentes absences de Friné et du Parisien, et l'on se disait tout bas : « Bien sûr, à eux trois, ils nous préparent quelque comédie pour notre carnaval ; pourvu toutefois qu'il fasse beau temps mardi qui vient ! »

Le ciel a été favorable aux vœux de l'équipage ; une belle rondelle balança la frégate comme dans un larmier ; pas de houle, pas de nuages, on court en bonne route, *bon quart partout* ! Déjà se forment en pied des mûs des groupes semblables à ceux des collégiens au commencement d'une récréation lorsqu'il s'agit de voter pour les barres, le diable boiteux ou la balle empoisonnée, et c'est la même question qui se débat. Assant de bâton ! en avant les flûtes ! à nos les dieux de sabre ! orient les uns ; rallie au loto, qui veut des cartes ? à la galoche ? on ne roule presque pas ; à la drogue, matelote ! à la biogique ! qui en est ? répondent les autres. Tout à coup un bruit confus domine les diverses motions des orateurs, une oscillation marquée agite toutes les têtes : *Flaflo ! Flaflo ! c'est Flaflo !* répète-t-on de tribord à babord. On court, on se presse, on se presse ; aux plus lestes les premières galeries. Ceux-ci sont étendus à plat-pont, ceux-là accroupis à la façon des Orientaux ; une multitude compacte se tient debout en quatrième et cinquante rang ; les derniers venus ou les plus petits se perchent dans les herbiers, et les grands étaie convertis en loges grillées ; quelques officiers et tous les élèves, accourus au bruit, assistent de loin au spectacle donné par le flûte et ses deux acolytes.

On sait qu'à la mer les principales embarcations du navire, embolées les unes dans les autres, sont installées au milieu du pont sur de solides ébranles ; c'est de cette éminence que Flaflo va haranguer son auditoire. Cette fois, il est travesti en chaclatan forain : Friné, costumé comme au passage de la ligne, jouera le rôle de son épouse ; Alexis, le Parisien, sera poultraie. L'intéressant trio appelle longuement à son de trompe, de casserole et de tambour, les trélarde du faux pont ou de la cale. L'opérateur commence d'abord par un eloquent exorde en bouts-rimés, qui suivent les discours et les démonstrations les plus grotesques. Le Parisien exploite les facéties de la barrière du Téne ; madame Friné rajoute de son mieux quelque vieux conte maerme qu'elle débile d'une voir blâme ; l'illustre Flaflo, qui se vante d'avoir commencé sa risée, abuse des citations latines : elle finit son triomphe, les vœux de la cale écoulés et eueut ce talent oratoire et cette fécondité à toute épreuve. Cependant des dialogues à l'instar des bagatelles de la porte s'engagent sur le tréseau, et amènent toujours d'heureuses réparties, qui excitent les applaudissements frénétiques de la galerie. Une critique grossière est l'assaisonnement obligé de ces improvisations : ainsi les acteurs choisissent toutes leurs épithètes et comparaisons de mépris dans les antipathies avérées du matelot ; l'Anglais, le gendarme, le commissaire, le camboulier et le soldat, sont des monnes insupportables en traits satiriques. Flaflo déclame

de grands vrs contre la p^oside Albine : ou rat ravi. Il récite quelque version nouvelle du jeu de l'oie, court :

47, le commissaire pende
Pour avoir vagu un petit écar :

sur :

79, caribuns venus du fond de l'enfer,
Qu'en va tous jeter au fond de la mer.

Ou ra, il rassemble et se exploite et détruit et se tourmentera ou des grappe-jéras et se élate et bruyantes marques d'opprobrium. Enfin, il finit par se grecceler avec sa femme et son valet ; les coups de poing sont le bouquet du ser d'artifice, la péripétie du drame. Ar en : « Brûle du papier de viande ! » la tendre Frisole est jetée au beau milieu des spectateurs ; Paillasse se larde peu à subir un sort à peu près semblable, et le portier prend alors une part active à la scène qui se déplace. Personne ne songe aux jeux de cartes ni aux amours d'agurs, on est en train de rire et de chanter ; le repas de soup s'interrompt les plaines que pour se instant, et bientôt les passants et les gaillards, les vrs aux gens de l'équipage, ressentent de leurs inamovibles chais.

Quelques fois la farce est beaucoup plus régulière : c'est franchement un vaudeville ou même se drame, dont une troupe de gabiers et de novices régale les camarades. Les pères nobles ont bien leur part ; mais les jeunes premières sont se très adorables.

Nous avons vu la Tour de Nesle, l'Auber, des Adrets, et Robert Macaire, représentés sur les comédies ordinaires de la frigate la Dryade, où ces divertissements avaient lieu tous les dimanches, et faisaient frerer ; tortifia la pièce qui obtenait le plus grand succès était sans comparaison Michel et Christine. Les marins attendraient triplement des que commencent le couplet pathétique :

Pour un soldat qui n'en a point l'usage,
La pèr en per ; mais cependant,
Malgré ce serroit de bagage,
Je chassine toujours gabriel (bis)
Qui, desormais, sans plus risquer d'attendre,
Les malheureux à moi pourront s'offrir,

à ce vrs, la multitude n'y tenait plus, et faisait chorus avec eux-mêmes :

Car j'ai du fer pour les défendre !
Et de l'or pour les secourir,
Et de l'art out, de l'or ! pour les secourir !

La générique strophe de M. Scribe était devenue l'hymne patriotique du bord ; on ne se lassait pas de la répéter sous la moule perdant toute la campagne. Lorsque la frigate désarma, l'équipage se massa et demanda Michel et Christine au directeur du théâtre de Rochefort. Le jour de la représentation, le paradis et le portier étaient pleins de matelots qui venaient pour la dernière fois assister à leur comédie favorite. Ar monna fa la), ils se purent empêcher d'entrainer de leurs cinq cents vrs le refrain qui avait fait

leurs délices deux ans consécutifs; et le lendemain, en sortant de la ville, le sac au dos, l'ami de fer-blanc pendu à la boutonnière, et le bâton à la main, ils chantaient encore avec enthousiasme :

Car j'ai du fer pour les défendre!
Et du fur, etc.

En prenant le mardi gras pour exemple, nous n'avons pu énumérer quelques particularités propres au premier jour de l'an; nous n'avons parlé ni des carillons de tambour qui, longtemps avant le lever du soleil, donnent l'aubade à tous les membres de l'état-major et à toutes les parties du service, ni des députations de beaux parieurs que le gaillard d'avant envoie aux autorités du bord, ni de l'irruption des matelots dans le logement des officiers, ni de l'hospitalité exercée par celui-ci, qui offrent le petit verre, et traquent avec leurs inférieurs pour commencer dignement la nouvelle année. Ces usages sont encore à peu près ceux de la terre ferme. Les visites de corps au commandant et à l'amiral sont de rigueur, et si l'on est sur une rade étrangère, un va de navire en navire français faire ses visites de cérémonie comme dans une ville de province.

Nous ne dirons que peu de mots des fêtes célébrées par une fraction de l'équipage, tandis que tout le reste vaque aux travaux ordinaires. Il en est deux principales, la *Saint-Barbe* pour les chefs de pièces et chargeurs; la *Saint-Nicolas* pour les gabiers. On ne les célèbre qu'en rade, et c'est sur elles que sont calquées celles des maîtres et prévôts d'escadre ou de darse, ou celle encore que les officiers de la ligne font en commémoration du grand baptême, et aux frais des ci-devant néophytes.

Si le 4 décembre¹, ou le 10 septembre², on s'est trouvé à la mer, les confréries remettent leurs solennités spéciales à l'arrivée au mouillage; mais dès que l'œuvre est touchée, elles plaident chaleureusement auprès des chefs pour obtenir le droit de compenser la perte que les éventualités de la navigation ont fait éprouver à leurs saints patrons. Un repas éphémère est le fond des réjouissances; on fait venir de terre de la salade, du rôti et des friandises; le second du navire détermine la quantité de vin que l'on pourra boire, et l'on s'enivre pour un nombre d'heures incalculable; le commandant et les officiers ont leur place réservée au banquet, et y paraissent au moment. Les orateurs, les sautés et les kouts s'y multiplient; les chants belliqueux, les romances et les couplets badins égayent le dessert; et le soir, il ne manque pas de boute-en-train pour organiser les danses sur le gaillard d'avant. Les farandoles et les rondes sont, comme on voit, la fin sacramentelle de tous les divertissements des marins à bord. Comme accessoires, elles couronnent toujours leurs piteuses prémédités; mais souvent aussi elles consistent seules des fêtes improvisées, et couvrent soudain un jour de pluie ou un jour d'illégalité.

G. DE LA FAYOLLE.

¹ Saint-Barbe.

² Saint-Nicolas.



LE BAYONNAIS.



CH. L. L. L.



Un ignoble bateau pouté, sale comme la galiole de Fumay, peuplé, comme elle, de nourrices, de maselots et de nourrissons, nous reçoit à Dax, et descend avec nous le courant de l'Adour; il parcourt de nuit ses rives accidentées: le jour paraît à point, et nous voici sous les murs de Bayonne, devant un immense pont de bateaux qui s'ouvre pour nous livrer passage. Quelques brames encore, et nous touchons terre, près de la douane, vis-à-vis une maison qu'on nomme l'entrepôt, au milieu de l'activité commerciale, des voitures de roulage, des bouviers, des ballots de laine et des portefaix. Les magasins s'ouvrent, les personnes battent les mu-

railles, les pousseurs d'eau hurlent à fendre la tête, chacun s'éveille, le grand œuvre va commencer. Au réjouissant notre première visite.

Celui que je vous présente servira à vos études comme terme moyen pris entre les différentes usances qui composent le commerce bayonnais: en lui vous généraliserez le

caractère de leur; en accumulant sur sa tête les qualités et les défauts de ses voisins, pour en faire un bon type, un véritable modèle.

Le négociant bayonnais est gros et court, son teint est rosé, sa tête développée, non pas au profit de l'organisation, comme chez toutes les races méridionales, mais au profit de la science météorologique, qu'il porte au plus haut degré, et qu'il sait employer à son plus grand avantage. Actif, plein de fièvre, surtout quand il s'agit de ses intérêts, il est d'une patience extrême que nul n'a guère des intérêts des autres: il sait à merveille fuir le froid, de capter, d'exploiter les gros qui lui sont nécessaires, et de les débaucher, comme un mobile instable, dès qu'il en a tiré tout le parti possible. Il est très-peu sensible aux nécessités sociales de notre civilisation, ennemi du monde, aussi difficile à courber à ses usages, qu'un paysan bar-bécien aux rigueurs de la discipline militaire, il passionné surtout pour *ce far niente* qui permet de vivre, après le jumeur faite, au milieu d'un cercle, d'un café, sans gants, en paleris, le chapeau sur la tête, le cigare à la bouche. Les progrès, l'industrie, les beaux-arts ne sont pas de son goût; la peinture, il n'en comprend que le nécessaire, raison qu'il est de Jules Verne et de riches collectionnaires; la musique est quelque chose de trop futile pour la vie positive qu'il s'est faite. Il est en tout plaisir qu'il aime, une seule distraction qu'il recherche, parce qu'elle lui permet de penser encore spéculations, arriérées, contrebande, d'affaires, au point qu'il l'aimait quelquefois à ne pas prêter du tout: cette distraction est un bon dîner. Mais ce n'est pas le bon dîner en famille; le négociant bayonnais n'est jamais en famille hors de chez lui: c'est un de ces dîners entre hommes, qu'Alphonse Karr appelle *garuletons*, communément à l'avenue à Montau, le restaurateur célèbre de Biarritz; à Gros, le traiteur à la mode de Bayonne. Il est à Bayonne vingt associations de six ou huit individus chaque, dans le but unique est ou joyeux repas. On leur a tiré une petite maison, ou la meubler, on la décor pour l'ouvrir chaque dimanche et y dîner bruyamment; on achète du *roumali* pour aller en Bourru, — à l'embouchure de l'Adour, — dîner une bonne fois pour tout le semaine, loin de la paroisserie du ménage quotidien et du tête-à-tête conjugal; on leur quelques excelsis, on l'un des omnibus nouvellement imprimés à la porte d'Espagn, pour aller à Cambo cherché, non pas quelques verres d'eau thermal, mais pas l'air vif de la montagne, mais toujours un bon dîner.

Si le bon dîner est une des affaires importantes de ce monde, s'il est le mobile de bien des actions grandes et petites, je puis rectifier qu'à Bayonne, plus qu'en aucune ville de France, il n'est rien, pour les affaires commerciales, de plus dignes et approprié; que l'homme qui traite bien, fût-il Anglais ou Russe, fût-il... contrebandier, non pas, c'est un métier fort honorable, mais d'homme ou inspecteur de police, sera le bienvenu par le bourgeois de la petite ville; on vautera par-dessus tout la bonté de son vin, l'abondance, même le bon goût, qui rigue sur sa table; et lui seul, avec quelque autre, sera le difficile talent d'opérer la fusion entre tous les patir, et de réunir chez lui carillans et républicains; tout il est vrai que pas une passion, pas un préjugé ne résistent à une table bien servie, et qu'à l'excès d'arrêter affamé n'a point d'ennemi un peut réunir cet autre, mais moins vrai, bon appel n'a pas d'opposition.

Nulle autre part qu'à Bayonne on ne raconte d'aussi nombreux exemples de fortunes rapides, et, par conséquent, en raison de nos villes commerciales on ne trouve pasant de chefs de maison plus rapidement parvenus. Il n'y a par peut-être, parmi les comptables commerciaux, dix maisons dont le raison sociale ne date d'hier. Tous ces commerçants réunis de rhone; et, à force d'exploiter, de fièvre, de génie mercantile qui nait avec l'individu et s'acquiert plus, sont parvenus à élever leur nom connu, leur comptoir

¹ Petit bateau plat destiné aux promesses sur l'Adour

à peine accablée, sur les ruines d'une maison commencée comme ils commencent, et tomber comme ils tomberont peut-être... par un accident¹. Ainsi est-ce la raison de ce que je disais tout à l'heure, du peu de penchant de Bayonne, en général, pour ce qui est le moule, le progrès et l'art, et pour les étrangers, par conséquent. Il a communiqué avec le dose d'instruction rigoureusement nécessaire pour tenir un grand livre et balancer ses comptes; et, songeant exclusivement à sa fortune, il n'est peu inquiet, à moins qu'il ne s'en occupe, de suppléer aux défauts de l'éducation première; il a pensé même, j'en suis certain, qu'on trouverait dans une brillante position financière de suffisantes ressources pour quelques leçons ou quelques erreurs rhéologiques.

Tel, en effet, a communiqué portebail qui, à l'aide d'une activité immense, de cet esprit spéculatif qui tire parti de tout, est parvenu en peu de temps à un rang passablement honorable; tel autre, sachant par cœur les sentiers de la frontière, a fait d'immenses bénéfices en portant lui-même à l'un des arènes et des auditions pour combattre les troupes françaises; tel autre encore, il y a peu de temps, faisant réhabilitation d'opinions et de sympathies politiques devant l'ameur du gras, fournissait tout à tout à la reine d'Espagne et à don Carlos des vivres, des munitions et des effets; celui-ci, qui fait en amateur le métier de son père, mourut avec honneur lorsque le *Phaéton* ou la *Sémillante* annonçant que six ballons de salpêtre ont été tirés par la doune sur la rive des Pyrénées; vous l'avez vu ajouter tout bas qu'en même moment vingt ballons entraient en Espagne; à ceux-ci, de là, et que les actifs surveillants de la frontière ont été joués encore une fois.

La contrebande de bas est un grand mot. Lui de ceux dont elle est la ressource ne se fait son crime de le voir bien haut; mais elle est en nombre de ces petits péchés d'habitude qu'on confesse volontiers, et dont on n'aime pas s'en rendre frue ou reproche; aussi est-ce une question fort délicate à traiter.

On conçoit, après tout, que Bayonne, placée aussi près de l'Espagne, ait cédé à la tentation et rendu les bras à des malheureux qui se battent, évitent l'alm, et fuient non de l'autre côté des Pyrénées. Le commerce par air est devenu depuis longtemps difficile pour les coupables bayonnais. L'embouchure de l'Adour, placée sur un côté du golfe que se préservait la falaise, où rochers, râteaux, interceptés par les sables que la mer sature des Landes et des côtes cantabriques, est difficilement accessible en tout temps; une barre qu'énormes travaux de barrage ne pourront détruire, si même ils parviennent à l'élever, en interdit l'entrée aux navires d'un fort tonnage, et ce n'est que dans des radeaux atmosphériques qui semblent devenir de plus en plus rares, que les navires cabotiers peuvent entrer à Bayonne, braves encore s'ils peuvent se repaître après de longues semaines d'attente. Il fallait donc un autre sésame à l'activité commerciale des bayonnais; les guerres de la France leur donnaient de grands avantages à la contrebande d'importation; beaucoup s'y sont jetés, quelques-uns s'y sont enrichis, et du temps qui court une telle fin excuse les moyens.

Il en est d'autres dont la fortune ne repose pas sur des bases aussi périlleuses et n'en marche pas moins avec rapidité. Deux ou trois maisons mettent chaque année sur l'Océan une douzaine de navires destinés à le grand péché; celles-là sont les seules fidèles à la virile réputation du pays lorsque, seuls, elles continuent les herbes pérégrinations qui

¹ On raconte, dans la principale rue de Bayonne, un commerce qui en est l'effluve de trois malheureux dans un court espace de temps. Au premier, il a acheté la maison qu'il habite; le second, il l'a élevée d'un étage, au troisième, il est devenu propriétaire d'un bon de campagne. On espère que si la fortune le malheur n'en qu'enrichit pas, il pourra devenir l'un des comptables élégants de l'émancipation.

ont construit la forteresse de Saint-Jean-de-Luz et de Bayonne. Autrefois chasseurs à la hache, les Bayonnais sont devenus pêcheurs du morue; ils ont fondé les malheureuses maisons du Terre-Neuve, et les milleurs équipages qui parcourent la grande baie sont ceux que recrutent la Sonle et le Labourd.

Après les mœurs, dont on ne dit rien que trop la preuve dans un grand pain de eues du Bayonnais, viennent les baïles du linge, qui jouent un grand rôle dans l'économie sociale de l'endroit; les résinas, la véritablement que produisent les *pegnadas* des landes, et enfin la construction des navires. Leur solidité, leur légèreté, l'abondance de leurs formes, sont appréciées au loin, et pendant longtemps le portonnement à outillage dans la port des chantiers dont les aules, maintenant abandonnées, ont donné à la marine militaire bon nombre de bâtiments légers.

Bayonne, à bien prendre, a plutôt l'aspect d'une colonie que d'une ville française. Le Bayonnais pur sang ne forme qu'une très-petite partie de sa population, qui, pendant les années qui viennent de s'écouler, a été accrue du double par une multitude d'affranchis espagnols appartenant aux premières familles du Guipuzcoa et de la Navarre. Bayonne, la seule ville commerçante dans une grande étendue de ce coin de la France, a été du tout l'empire des vers lequel a rendu quiconque s'est trouvé un caractère entreprenant, une tête dressée aux quatre règles, et une fortune à faire. Basques et Béarnais y sont en grande majorité; on y rencontre quelques Bordelais, des Landais, des Espagnols nativistes, et peu de Toulonnais. Chacun s'y fait reconnaître au caractère dominant de sa race, et au milieu d'eux, le Bayonnais pur sang à un langage particulier qui exagère encore l'accentuation originale de l'idiome gascon.

Ainsi la physionomie de la ville est-elle d'un plus agréable; à chaque pas on y rencontre des types que nulle part ailleurs on ne trouve réunis. Sur la place Gambrone, sous les arcades du Pont-Nouf, des groupes d'Espagnols englobés dans un ample manteau qui au linge aperçu que la tête, la main droite et un cigare, descendent à haute voix sur les intérêts de leur malheureux pays, et conspirant peut-être à qui mieux mieux.



Les *Puercos* du Bayonnais, moult élégant, avec le linge comme les autres femmes.

Bane la rue principale de la ville, entre un vieux pont de bois qui menace ruine, et la Bourse en plein vent du commerce bayonnaise¹, le paysan et le portefaix basques marchent la tête haute sans se dérangez d'une semelle pour faire place à qui que ce soit; le boucher excite ses bêtes d'un voix glapissante, et, ne pouvant modérer son activité au gré de leur lente désarçade, court en avant jusqu'à trente pas, revient à eux, les pique de l'aiguillon, s'éloigne de nouveau, les appelle, et revient encore; le courtier marron va de comptoir en comptoir recueillant des commissions et des escomptes; la marchande de poisson, venue au pas de course de Saint-Jean-de-Luz, à six lieues de là, apporte sur sa tête les produits de la pêche du matin dans le golfe, s'annonce par des cris comme s'il seules un monde en profère, et qui débarent les oreilles à vingt mètres à la ronde, parcourt la ville sans prendre de repos, et repart aussi lestement qu'elle était venue; le commis marchand, placé sur la porte de son magasin en attendant le chaud, apostrophe chaque passant, chaque servante, chaque grisette, de plaisanteries gros-sel qui font rire tout le voisinage; des camarades biscayeurs, aux longues tresses flottantes, traînent ou portent vers la place d'armes une multitude d'enfants ornés de plumes.



¹ La Bourse de Bayonne est un corridor formé par cinq rues au centre de la ville, et appelé les Cinq Croisées.

De pauvres petits Aragonais drêti-sous, chamôds d'espagnols, arriôs d'un bong bâir et de départ dans un deluis de couverture rryôe, demandent l'ermode de parir en poste.



Enfin arx Goug-Goutons, l'eltr des corrompents élêbare les rruvilles d'Espagne, faime un rigerr de compaignie, et eusse de piochir, car la égente adileurs, à Bayonne comme dans le petite ville de Picard, le piochier est souvent en jeu.

Après le bor dîner d'arx jr sous parlans tout à l'herre, vient le gruetar, qui tient une grande plaer dans la seconde vie de Bayonnais : cest une des rrrrmarites rrvâlions de ce monde. Elle est femme d'abord, c'est son premier et son plus grand meirre, elle est jolîe enrrite, et arille n'r plus de dents qu'ille au nom patronymique de *Groviour*, si produgué dans le pays besque. Elle r'faut vif, le barbe arjorps serrante, le couu lou et faele, le visage d'un r'vale parfait, la tête bue pour. La taille fine, quelque rhose, rrrru, de es irédifrrissable carrrites, de ce danayre qui distingue la Nevadaise et le Castillanne, et qui prouve qu'il y a plus de l'Espagne que de le France dans tout le prys enclavé entre la Bidessou et l'Adour. Elle rru r'ppourbe de le coqrrette de sa mir, de la grêce de ses manieres, et ce morrhier qui rru r're le sommet de sa tête, ce nard le imitable, ces pûntes si originalement plaies, semblent un d'êr laire en bor goût et à l'rrr toujours heureux des modistes pûissances.

Il seulle r'r Parisier armbé de France r'r milieu de Bayonne que le prrrrte et le plus importanta partr de la populature de le ville, la classe commercante, soit issue de quelque bon, lent et lourd habitant des villes antiques; l'autr partr, serle, n'a jumis songé à renver son origine, et il, rrrs Goug-Goutons, sous rherbez en v're le couleur locale, rhez *Sanio*, ar *Petit Versailles* !, hurs terrrter, en un m d, vous re-ironvez la joyeuse, bonnaise et la folle haugre, les mervaises stêra des rrvirons de Pen, et les beaux sarteurs du Laboré. C'est hurs la ville qu'ar reconert le pays.

¹ La *Climacore* et le *Pendo* de Bayonne

On remarque chez la jeunesse bayonnaise une tendance prononcée vers le progrès. Son instruction est de beaucoup supérieure à celle de ses pères. Ce n'est pas qu'elle soit passionnée pour le travail, ce n'est pas qu'elle ne soit fort aise de répandre joyeusement ce qu'elle a pu péniblement amasser; mais, soumise du bon ou du mal aux travaux bureaucratiques, elle s'y est peu à peu courbée, et s'en est fait une douce habitude. Les jeunes gens des classes moyennes, c'est-à-dire de celles qui n'ont pas eu d'assez heureuses chances au gros jeu qui se joue sur les rives de l'Adour, fumant la pipe et l'arrière-ban des ennemis et débris d'égocentisme; la jeunesse riche, issue du fauconnierisme français, en prend un peu plus à son aise, fâché du train au soir, et sans sur le bout du doigt toutes les aventures galantes et tous les scandales locaux.

Il est, certes, parmi cette génération nouvelle, quelques jeunes hommes d'intelligence et d'air, et l'un eût été au besoin, il en est jusqu'à deux..., qui se sont occupés de recherches sur l'histoire de Juchapaya et de travaux littéraires. Ceux-là, il est vrai, et quelques autres encore, parés leurs proches, sont venus chercher au milieu de Paris ce venant de bonne éducation, cet usage du monde qu'on ne prend nulle part en province; il leur en restera tantum quelques usages; mais il en est de ces qualités comme de toutes les sciences du monde, il faut, pour ne pas les oublier, de fréquentes occasions de les mettre à profit, et ces occasions manquent.

Quand vient le dimanche, Bayonne cesse d'être une ville demi-française, pour revêtir toutes les apparences d'une ville espagnole. Les magasins, les comptoirs, sont clos dès la nuit, la gravité met ses habits de fête, la noblesse narquoise reprend pour un instant son costume national, la blancher, et Basques, Béarnais et Bascos, marchands et courtiers, négociants de tout âge, de toute classe, de toute importance, se pressent sur la place de l'Église. Il y a aussi se fait venir le jeune homme bayonnais, mais, de même que le plus vicieux du certain comédien de Muret¹, on entend la messe à la hâte et ce quelque chose habillé qui s'ennuie. Dès que l'été mince est le célébré de l'obligation qui l'a unifié, il se recueille à deux ou trois amis, s'empare de la porte, et la conversation s'engage: l'absence est soumise à un tribut, à un droit de péage; les médisances qu'ils sont un laissent ignorer à personne si deux l'un est amoureux, si deux Julia est coquette, si deux Maria se farde, si celle-ci est bien mise, si celle-là est blanche ou noire... »

Après la messe, la population tout entière se porte sur les glacis de la place, la garnison parade et d'élèves puis peu à peu un incroyable flot de voitures de toutes formes, des omnibus, des chars à bœufs, des charrettes, des caisses, des calèches, des cabriolets, des fiacres et des exécutés, s'élancent hors des remparts sur la route d'Espagnon; en un instant la ville est déserte, pas un habitant n'y reste, hors les vieillards, les enfants à la mamelle et les nourrices; tout ce qui est jeune, tout ce qui est parisien, tout ce qui aime le plaisir et la jeune chair est en route pour Bayonne.

Bien sûr! Il n'est rien dans toutes les joies parisiennes que l'habitant de Bayonne veuille comparer à ce petit village, il n'est pas un plaisir qui vaille ce plaisir, pas un amusement qui soit digne de ce lieu. Et c'est presque vrai!... Il n'est pas, sur toutes les côtes de France, un seul point où la messe est plus belle, plus grande, plus majestueuse; il n'est pas, depuis Nantes jusqu'à la Bidassoa, de rochers plus beaux, plus hardis, plus majestueux; nulle part, quand l'été s'ennuie, les bœufs ne défilent avec plus de fièvre.

Bayonne est ces trois mots si chers aux bourgeois de Paris: Vacances, Bouteau, Reunyon, sans l'ind, et vous n'avez pas une somme de bonheur équivalente à celle que

¹ Fernelan-las.

² En action hier et infroca, journée (journé)

représentent ce seul motif : Biarritz ! Là seulement le négociant s'avoue heureux : on y dîne à merveille ; là, plus qu'en aucun autre lieu des environs de Bayonne, la grisette est, sans ri habillée ; là, sur une place étroite et poussiéreuse, les beautés de la ville étalent leurs plus belles toilettes ; là afflue le peuple tout entier : il court tumultueusement au rivage, se débattant à la bête, nage et barbotte tant que dure le jour.

C'est que nulle part aussi on ne trouverait une population plus bruyante, plus vive, plus joyeuse, pour former un semblable tableau ; et Biarritz serait à Dieppe, qu'il n'y serait plus qu'en bon à l'eau de rose, et un surcroît du cercle Moutonier au café de Paris.

Et le soir arrive : les équipages de toute espèce qui depuis le matin coiffent de Bayonne à Biarritz, et de Biarritz à Bayonne, ne suffisent plus pour recueillir à la ville cette foule qui se presse tumultueusement sur la route.



Et pendant tout le jour, toute la campagne d'Anglet retentit du bruit des rixes, des jurons des cochers, des joyeux éclats des grisettes, des jeunes gens restant à pied à travers les sables, et de ce cri perçant des basques qui traversent les airs, et que l'écho de la falaise répète à une lieue de là. Puis l'ont se tait et tous dorment, chrétiens et juifs.

Infidèle... c'est vrai ; ce mot annonce encore un parti important de la population bayonnaise, et l'oublier dans l'enquête que j'ai entreprise de tracer serait une faute grave. Suivez-moi donc pour la connaître, il faut la voir chez elle ; et là-bas, de l'autre côté de l'Adour, elle posera devant nous tout entière. Traversons cet immense pont de bateaux qui joint les deux rives, le terrain que nous foulons apparait au département des Landes, mais il est encore faubourg de Bayonne ; sur la hauteur qui nous domine est assise la Citadelle, qui protège la ville ; autour de nous est le *Saint-Espirit*, petite ville salubre, pauvre, mal bâtie, mal pavée, sans la misère et la vermine par toutes ses ruelles. Là où, là se traitent cette race originale, toujours poursuivie, toujours malheureuse, et qui, par le travail, par l'industrie, par la frugalité, s'est fait peu à peu un nom, n

pens, comme toute autre, sa place en soleil, et e lui par réchauffe, faire valoir et faire accepter un droit de bourgeoisie que nul aujourd'hui ne lui conteste.

Elle est peut être la seule et la seule en France qui, il y a vingt ans encore, fût proscrite et pourvue. Il y a vingt ans, une ligne infranchissable de démarcation séparait les deux villes; Bayonne, être à l'abri des présomptueux *usurpateurs*, inscrit une des armes, n'eût jamais voulu se laisser souiller par la présence d'un enfant d'Israël, et un juif rencontré dans ses rues après le coucher du soleil eût été pourvu à coups de pierres et traqué comme une bête fauve.

Aujourd'hui ce préjugé, cette antipathie de voisinage, commencent à disparaître; mais ils étaient trop profondément enracinés, et depuis trop longtemps enracinés, pour ne pas résister encore. Le progrès étant parvenu à combattre une haine religieuse; il est resté presque impassible quand il e en à lutter contre l'esprit financier. Quand vint 1830, et remuons pas au delà, le peuple juif de Saint-Espirit se sentit plus libre, il eut confiance en ses forces, il marcha uni et serré, prit place au delà de l'Adoue, au milieu de ces remparts dont l'approche lui avait été interdite, et peu à peu ses comptoirs furent riches et estimés à l'égal des comptoirs bayonnais. Voilà pourquoi, bien que confondus aujourd'hui en apparence, les deux populations seront encore longtemps distinctes. Et d'ailleurs il est entre elles de différences remarquables: la race, d'abord, et ce type de figure israélite, qui est le même partout; l'accent rouennais, car l'enfant de Saint-Espirit conserve un jargon tout particulier qui n'est ni basque, ni gascon; puis enfin l'éducation des femmes: la beauté, l'émulation, l'instruction sont choses assez communes chez les dames israélites que rares chez les dames bayonnaises; et l'on conçoit aisément après cela que le Bayonnais soit rancunier et jaloux à l'endroit du juif, qui peut-être se montre un peu trop venu du terrain qu'il a gagné.

Voilà Bayonne. Je n'en ai écrit, autant que mes souvenirs m'ont été fidèles, la physionomie originale de cette ville et les principaux caractères de ses habitants; maintenant il me reste un bon une question à résoudre: il me resterait à prononcer une honneur que j'ai tenté d'analyser ce jugement *post mortem* qu'on prononce sur chacun de nous avant l'heure de l'un; mais j'hésite devant l'accomplissement de ce dernier devoir, et je l'ajoute:

Aux lieutenants dont il faut la fortune,

Aux contrôleurs absents d'une garde nationale problématique,

Aux de-ux bayonnaises toujours délaissées, toujours exclues des plaisirs de ce monde, dévotées à l'exercice, pas désolément autant que pas conviction,

Le soin de dire, quand il ne sera plus, s'il fut

Bon citoyen, bon père et bon époux.

BERNARD DE LAVIGNE.

LA
GOUVERNANTE DU CURÉ DE VILLAGE.

Dans l'ombre de chaque église de village, et non loin du cimetière, il est une maison de modeste apparence, une maison humble et chaste, isolée des autres habitations, couverte en tuile ou en ardoise, et quelquefois aussi couverte en chaume. On n'y voit point de fenêtres donnant sur la rue ou sur la place : s'il en existe quelques-unes, les volets en sont soigneusement fermés. La maison tout entière semble tournée vers le jardin attenant. De ce côté seulement elle prend un air de gaieté et de vie : les rayons

du soleil levait se jouait à travers des vitres qu'une main diligente nettoie chaque matin; des plants de vigne, des arbrisseaux tapissent les murs, et encadrent les fenêtres d'une verte guirlande. Ici les bruits rares, ou les arbres exotiques ne s'élevaient dans ce petit enclos; mais les légumes, les fleurs et les fruits de nos climats y croissent pêle-mêle. Des rillères bien entretenues, et bordées de buis ou d'ailets d'épagur, au bout de charmillier, une étable et une écurie ajoutées au corps de logis principal, tel est l'ensemble de cette demeure où l'on n'entend d'autres bruits que le son des cloches de l'église voisine, et les chants qui s'élèvent de la basse-cour.

L'habitant de cette maison n'en sort que pour vaquer aux devoirs d'un ministre sacré, pour porter aux mourants des secours, aux malades et aux mourants des consolations et des espérances. Quoiqu'il soit indulgent et facile, un grand nombre de villageois s'effarouchent encore de sa présence et redoutent sa censure: ils l'appellent dans leurs besoins, ils le fuient dans leurs plaisirs. Pour lui, point de famille, point de réunions d'anna et de parents où les cœurs s'épanchent, où la gaieté circule et se communique de proche en proche; il n'a point de compagnie; rarement sa retraite est égayée par la présence d'un frère ou d'une sœur.

C'est le curé du village.

Et bien! les distractions de ce monde, l'affection de ses amis, le tracas de cette famille, les attentions de cette compagne, il trouve tout cela dans sa vieille gouvernante. Gouvernante! tel est, en effet, son titre véritable. Celle à qui le règlement intérieur de la cure est abandonné sans contrôle, qui gouverne la cuisine, la salle à manger, le jardin, qui administre au nom de son maître, qui le gouverne lui-même à son tour, pourrait-elle être confondue dans la classe des servantes ordinaires? Non, certes. Que le curé soit jeune, elle lui tient lieu de mère; vieillard, elle devient pour lui une amie et une confidente; elle rompt sa solitude; elle souffre et se plaint avec lui. En un mot, elle en fait tout pendant sa vie, et lorsqu'il la précède dans un monde meilleur, elle ne tarde pas à le suivre.

Une mission si complexe conviendrait sans doute à peu de femmes, et peu de femmes rudes seraient dignes de la comprendre et de le remplir. Il faut que celle qui s'y destine y ait été préparée par les événements. Il est des conditions indispensables d'âge, de goûts, de caractère, de position et de bonne renommée. Ces conditions, et les habitudes que la gouvernante du curé contracte de ce long tête-à-tête auquel elle se voue, ses façons de parler et d'agir, ses qualités, ses défauts, et jusqu'à ses penchants ridicules, en font un des types les plus franches parmi les types de province.

C'est une femme de quarante à cinquante ans, petit, vive, alerte, d'une physionomie honnête et intelligente: elle est veuve, ou elle n'a jamais été mariée; elle a perdu ses enfants, ou elle n'en a jamais eu. Ou la crainte pour elle, si son habileté à tenir un ménage, son économie et sa propreté minutieuse ne paraissent son indigence. D'autres se souviennent, et peut-être se souviendront-elles aussi qu'elle fut jadis dans sa jeunesse: même à l'âge où l'on ne peut plus en parler, elle a gardé quelque chose de gracieux, un certain min, une certaine habitude de plaire. Sa mine, quoique simple, annonce plus de goût que l'on n'en trouve d'ordinaire dans les campagnes. Une réputation d'ordre et d'activité, une piété bien connue, des mœurs que la calomnie a respectées, tout la désigne au choix du curé qui vient d'être installé dans la paroisse; son nom même s'harmonise avec son extérieur et l'emploi qu'elle sollicite: elle s'appelle Marthe ou Ursule. Son isolement est un titre de plus en sa faveur: n'y a-t-il ni parents ni famille, elle se consacrera uniquement à celui qui vit sans famille, et par une adoption que Dieu a rendu facile au cœur des

femmes, et à laquelle celle-ci est déjà préparée, elle fera du presbytère sa maison, du curé l'objet de tous ses soins et de toutes ses affections.

La voilà donc investie de ce titre qu'elle a tant ambitionné ! la voilà établie maîtresse et souveraine dans son petit royaume. Déjà la sombre demeure a pris un autre aspect : Urnle la parcoure du haut en bas. Grâce à elle les carreaux de la salle à manger, le parquet en bois blanc du salon, les vieux meubles, la vaisselle, semblent rajeunis, tant ils sont cirés, frottés, ustoyés. Mais qu'il s'est véritablement un ménage de garçon que celui dont l'intendance lui s'est confiée. Point de bois dans le bûcher, point de vin dans la cave, point de provisions dans le grenier, point de linge dans les armoires ; et, tant il le dit, point d'argent dans le secrétaire ! Le bagage que le nouveau dignitaire de la cure s'est apporté avec lui était si léger et si mince ! Celui-ci est veau préoccupé de la responsabilité qu'il assumait sur sa tête, se défiant de ses propres forces, méditant les devoirs de sa mission ; mais comment il vivrait, avec quelles ressources il monterait son petit ménage, il n'y a pas songé : il faut donc qu'Urnle y songe pour lui. Laissez-le faire, et, à force d'administration persévérante, elle suffira au nécessaire, et parcourra même à se menager un peu de superflu. Elle ne se donne point de repos qu'elle n'ait amassé une provision convenable de toile, et forner des draps, des nappes, des serviettes, des rideaux. Pendant ce temps, elle ne néglige point le potager : une odeur naissante de poules, et de caillards s'ébait dans la basse-cour ; bientôt une vache, l'orgueil et la joie d'Urnle, sera installée dans l'étable. Que désormais le curé retienne à dîner un de ses confrères, sa gouvernante n'hésite pas à recevoir de son hospitalité.

N'y a-t-il pas quelque chose qui attache et qui intéresse dans cette réunion de deux êtres, si différents d'après, de langage et d'éducation ; tous deux isolés du reste des hommes, l'un tournant vers le ciel ses pensées, l'autre incessamment occupée de soins matériels : celui-ci rendant à Dieu la gloire qui lui est dû pour lui-même, celle-là s'excitant à la piété par amour et par admiration pour son maître ? Dans les attentions qu'elle lui prodigue, il n'y a pas seulement la sollicitude et la vigilance d'une mère, il y a aussi le respect et la soumission d'une pénitente. Dès les premiers jours elle s'est prise d'une sorte de fanatisme pour cet homme si jeune encore, et revêtu d'un caractère si auguste, si dévoué à son église, et si shandonné, si charitable aux pauvres, et si pauvre lui-même. L'insouciance de soins, obtenue un peu de son attention et de sa confiance, justifie par mille regards le choix qu'il s'est fait d'elle, voilà où elle met son ambition. Elle s'applique à le contenter et à lui plaire ; elle donne ce qu'il désire avant même qu'il s'en soit parlé ; elle l'écoute avec recueilllement ; elle se montre brèveuse de le servir.

Sévère et difficile en ce qui la regarde, c'est surtout lorsqu'il s'agit de lui qu'elle se montre minutieuse. Elle veut que ses robes, ses rubans et ses bijoux, soient toujours d'une blancheur irréprochable. On trouve du linge qui soit mieux tenu et plus soigneusement plié que le sien ? Pendrez dans la chambre où il repose, dans le cabinet où il travaille et où il prie, quel ordre ! quelle propreté ! comme ce lit invite au sommeil ! quelque épaïs, quelque bien rembourré qu'en soient les matelas, Urnle s'inquiète encore ; il faudra pour la rassurer que l'on envoie comme à l'addition d'un coussin, et même d'un lit de plume ; elle lutte contre ses scrupules, et elle le force à s'accorder cette douceur qu'il croyait devoir s'interdire. C'est elle aussi qui suspendra ces rideaux à l'alcool et aux fièvres ; c'est elle qui a su ménager ce demi-jour si favorable à la méditation. Chaque matin, pendant la messe, elle range à leur place respectueuse les papiers et les livres dont son maître s'est servi la veille. Au retour, il trouvera sous sa main son bréviaire et ses auteurs favoris : elle aura pris la précaution de marquer la page à laquelle il les avait

trissée; elle lui épargne jusqu'au travail de cette recherche; et elle pourrit les lui éprouver leur!

Avec quelle impatience elle épie l'instant où il sortira de l'église! il entre au presbytère, et déjà le déjeuner tout chaud est posé sur une petite table que recouvre un arpep éblouissant; déjeuner bien frugal, mais épicé avec tant de sou, et servi avec tant de propreté, qu'il excite l'appétit, et leur les yeux étant de l'écrite le goût, Aulse dans un coin de la chambre, occupé de son rouet ou de sa quenouille, Ursule jouit de son ouvrage. Toutefois elle ne laisse pas de surveiller le veau et l'assiette de son maître. Dès qu'il a besoin d'elle, elle accourt: elle va et vient en silence, et avec une agilité qu'on n'aurait pas attribuée de son âge.

Cette attention intelligente brille partout dans les appêts du dîner. C'est là qu'elle déploie tout ce qu'elle possède de ressources et de savoir. Un peu gourmand pour son propre compte, elle ne se borne pas à rassurer l'appétit, elle le tente, elle le provoque, et le entre est obligé de se défendre des mille séductions de son art: menages petites querelles s'élèvent entre eux à ce sujet. A mesure qu'Ursule prend plus d'empire sur son expert, elle le gâte doucement de manière une telle indifférence pour sa santé, il se rendra malade, lui répète-t-elle sans cesse; il se refuse tout; pourquoi n'aurait-il pas plus souvent de la viande de bœuf et de la volaille? Duru merci! la bourse-tout est bien fournie... Que dire? que répondre? le curé brise faire sa gourmandise: il permet qu'elle ajoute quelque chose à son frugal ordinaire, et il cesse de se reprocher ces délices gastronomiques en réfléchissant que ce n'est pas seulement pour lui, mais que c'est aussi pour elle.

Ses journées s'écoulent dans ce cercle d'occupations qu'elles ramènent continuellement. Sa vie, pour être un peu monotone, n'est pas sans plaisir. Ursule n'est point ravagée des distractions du drame. Elle se trouve si bien dans sa retraite! elle y étaye avec une confiance si absolue! Tout ce qui l'entoure n'est-il pas son ouvrage? n'en jouit-elle pas? ne peut-elle par sa dispose comme de son bien? N'est-ce pas elle qui, semblable en fermier de la fable,

Vous fait arrais de tout, convertit en manure

Ses chapons, sa poulailler? elle en a même sa rive.

Grognant-en la-dessus le proverbe bourguignon, elle disait le premier jour: le vache du M. le curé; le second jour elle disait déjà: notre vache; le troisième jour elle s'appela ma vache; et, depuis, elle en fut plus retirée. Elle s'est tellement accoutumée à cette communauté d'intérêts, qu'elle fut de l'égoïsme à deux, s'il est permis d'appliquer aux choses du ménage ce qu'une femme célèbre écrit de l'amour. Malgré son bon cœur, il lui arriva de disputer aux janviers ce qu'elle eût emusé. Le curé se cachait d'elle pour éprouver ses amonitions; et lorsqu'elle le surprenait en flagrant délit de charité, elle se justifiait en opposant les maximes d'une prévoyance mondaine aux magnifiques préceptes de l'évangile.

Mais si elle ne couvrait pas au-dessus du monde, le monde s'effrayait de sa retraite. Pénitentes de tout âge, Rapots qui voulaient presser la publication de leurs baux, maris radieux qui sollicitaient le baptême pour leurs nouveau-nés, héritiers qui venaient se réchauffer au rucher, tous les rangs de la société passaient successivement devant elle.

C'est le rucé que l'on demande; mais le curé en retient au rucé d'un malade. Qui recevra cette foule de visiteurs? qui s'assigera avec ceux qui pérurent? qui se réjouira avec ceux qui rient? qui discutera avec les personnes timorées sur les faillances de la chair et les pièges de l'esprit malin? celui, qui changera, suivant les gens, de contenance et de langage? qui? la gouvernante. Elle écoute les prières des uns, elle comprend l'impolitesse des autres; elle grave dans sa tête les recommandations de tous; et lorsqu'elle revient au bout de quelques jours, le curé peut leur dire à bon droit, en leur montrant Ursule :

Allez lui demander si je suis votre affaire.

Le soir arrive; il arrive si tôt dans les campagnes! faigré de ses travaux de la journée, le curé s'isole dans son cabinet. Le temps n'a pas encore établi entre sa gouvernante, et lui la douce familiarité qui viendra plus tard. Elle reste seule; mais elle sent qu'il est là, qu'il se livre à de saintes lectures ou à de pieuses méditations. Elle s'efforce de suivre son exemple; elle tombe dans de vagues rêveries. Les souvenirs d'un passé malheureux se mêlent aux images d'un riant avenir, et les préoccupations de ménage se mêlent à ses pensées d'âme autorisée. Elle se retire enfin dans sa chambre, où elle s'endort d'un sommeil paisible, bien sûre de retrouver dans son bonheur à son réveil.

Cependant, la force de l'habitude, les discrètes attentions d'Ursule, son rôle éprouvé, produisant à la longue leur effet. Cette froide réserve dont elle souffrait sans se plaindre disparaît peu à peu. Le curé commence à lui témoigner un constant abandon, il la consulte; il pense tout haut devant elle, il recherche son entretien et sa société. Jusqu'à elle avait peur de lui autant de crainte que de vénération; elle n'a pas cessé de le vénérer; mais déjà de nombreux indices annoncent qu'elle a cessé de le craindre. Ce n'est point assez pour elle; son instinct de femme se développe. Le titre dont elle se decore légitime ses prétentions, et elle aspire à le mériter. Quels moyens mettra-t-elle en usage? par quelle gradation imperceptible conduira-t-elle son maître de la réserve à la confiance, et de la confiance à la plus intime syntonie? C'est là son secret; c'est celui des femmes supérieures. Un jour viendra où le curé sera amené à se voir que par ses yeux, et à se decaler que par son conseil; sa gloire d'autant plus grande qu'elle est plus cachée, et que celui qui est ainsi dominé ne s'en aperçoit pas. Après tout, cette œuvre de diplomatie est-elle donc si difficile? Quand on pense que la gouvernante vit dans une solitude complète avec son maître, qu'aucun plaisir, aucune distraction du dehors ne vient lui dispenser, qu'il lui est livré irrésistiblement, ou s'étonne qu'il résiste encore quelques restes d'émancipation virile, et qu'il puisse croire au mensonge de son autocratie.

C'est là justement le tétragramme de la politique d'Ursule. Dès ce moment elle se trace à elle-même un plan habilement conçu, et son mois se habilement exécute; le tact qui lui a appris à fonder son empire lui apprend à le conserver. Elle redouble d'égards et de prévenances; elle se confond dans une sorte d'adoration. Écoutez la parler de son maître; ces mots, *M. le curé*, prononcés dans sa bouche avec une autorité irrésistible; elle les prononce avec emphase. À ce mot redoublé, elle s'efforce de se tenir la tête comme elle fait à celui de *Jésus-Christ*; *M. le curé* a fait reculer; *M. le curé* a dit cela; *M. le curé* pense de telle manière... Pourrait-elle dire, faire, penser autrement que *M. le curé*? elle s'efface derrière lui; elle se couvre de son ombre; elle le grandit aux yeux de ses paroissiens.

sière; elle réalise sa pitié et ses bonnes œuvres; puis, lorsqu'elle lui a assuré le respect et l'obéissance de tous, elle se prend à trembler devant son ouvrage. Le spectacle de ce respect et de cette obéissance réagit sur elle, et l'entraîne à son tour. Contrainte d'obéir, elle gouverne l'homme, et elle n'ose pas lever les yeux sur le prêtre.

C'est ce mélange de domination et d'obéissance, de familiarité et de pieux respect, qui imperceptiblement à la physionomie du le gouvernante un caractère particulier; toutefois son influence ne tarde pas à s'échapper de l'enceinte étroite du presbytère, et à se produire au dehors. Les dignitaires du village lui témoignent une vénération affectueuse; elle vit dans l'intimité la plus étroite avec plusieurs vénérables maîtres, qui versent dans son sein leurs angoisses religieuses et leurs espérances de salut. Si la femme du maire et celle de l'adjoint ne se disputent pas toujours ses bonnes grâces, en revanche les femmes des pauvres laboureurs lui portent envie. Qu'est-ce, en effet, que leur existence laborieuse, pleine de privations et de soucis, en comparaison de cette vie fleurie, eximée d'inquiétude, toujours calme, toujours unie, qui s'écoule à l'ombre, dans l'abondance et dans la satisfaction?

Quant au vulgaire des servantes, elles sont trop en-dessous de le gouvernante du curé pour ne pas en être jalouses. C'est en vain qu'elles effectuent de lui refuser le titre qui lui appartient, et de la ravalier jusqu'à elles: leur voir est étouffé par la voir publique; elles sont forcées d'avouer ses perfectionnements comme femme de ménage, sa science profonde des secrets culinaires, la diversité infinie de ses talents; mais, incapable d'apprécier son élévation et de saisir l'habileté, entre laquelle elle a su fonder son crédit, elles l'appliquent par une interprétation injurieuse. Qu'on souvienne d'approbation accueillie çà et là leurs calomnies, qu'elles trouvent un auxiliaire dans la malignité publique, nous ne prétendons pas le nier. Ainsi bien que faut-il en conclure? sinon que toutes les gloires ont leurs detracteurs, et que la médiancée consolide, en les attaquant, les grandes renommées.

Il est deux fonctionnaires qui subissent de plus près l'influence qu'elle exerce autour d'elle; deux satellites qui vivent comme plongés dans les rayons qui répand cette étoile lumineuse: nous voulons parler du sacristain et du maître d'école. Il suffit d'étudier leur contenance et l'expression de leurs traits, lorsqu'ils abordent Ursule, pour comprendre ce qu'elle est réellement, et ce qu'elle peut. Jamais courtoise ne se montrerait plus obéissante envers un maître esclave; c'est à qui obtiendra d'elle un regard d'approbation, un mot flatteur, une marque d'intérêt et de sympathie. Rivaux amis, ils ne troublent point le village du scandale de leurs débats; ils savent qu'ils se perdraient par là sans retour, et que celle qui voit leur œil entre ses mains exige de ses esclaves un culte silencieux. Pour mieux lui plaire, ils s'efforcent de se surpasser dans leurs fonctions respectives. Tous deux, réduits au labeur, augustes à l'envi: l'assemblée admire et se sent édifiée; elle ne voit pas qu'en chantant et fustigeant les boueuses de Dieu, ils ne chantent que les louanges de la gouvernante.

Ce n'est pas tout: le soir, après l'Angelus, après la fermeture de l'école, ils viennent former un petit cercle qu'elle préside. Que de dévotaux méchantes, que de rhétoriques médiancées sont mises en circulation! C'est alors que l'on déroule la chronique scandaleuse de l'endroit: les choses ne s'expriment point vraiment comme partout ailleurs; elles s'en vont plus piquantes; on raconte à mots couverts; on a recours à des tours de phrase pudibonds, à des rhénements d'yeux significatifs. Souvent Ursule, par un caprice de pitié, impose silence aux narrateurs; elle ricane à la ordinaire, et recommande bien d'épargner le prochain; mais bientôt sa lecture féminine l'empoète, et elle demande que

l'histoire continue; le maître d'école brille surtout dans cet exercice. Ses prétentions oratoires, les vers et les pages d'écriture, prodiges de calligraphie, qu'il offre à Ursule pour sa fête, rendraient lui assurer la palme... O vanité! s'est pas l'exercice même du ses préceptes qu'il échoue. Le sacristain, avec sa grossière jovialité, l'impose au lui. L'infortuné pédagogue, tombé du faîte de ses espérances, recherche en lui-même les causes de sa chute. N'est-ce pas, se demande-t-il, parce qu'il a dépensé en dernier lieu le parti du maire? n'est-ce pas parce qu'il professe des idées libérales, ou parce que sa connaissance supérieure du latin portait ombrage au curé?...

Voilà bien des raisons plausibles, sans compter celles que le magistère ne s'avoue pas : mais apprendrez-vous bientôt qu'il a été destitué de ses fonctions. Son crime était de s'être montré peu respectueux envers les autorités locales, c'est à-dire envers M. le curé, n'est-ce pas?... ou plutôt cela s'entend, et ne se dit pas... envers le gouvernement.

Que le même individu cumule les fonctions de sacristain et de maître d'école, il n'en est que davantage dans la dépendance d'Ursule. Sa dignité, loin de l'émanciper, le rend doublement esclave. Pourrait-il ne pas trembler lorsqu'il a tant à perdre?

Après un tel exemple, qui ne baisserait la tête? qui ne reconnaîtrait le pouvoir dont Ursule est armée? Venez donc à elle, vous autres qui voulez acquiescer une renommée de pitié et de vertu; c'est elle qui fait les réceptions; hélas, ses ennemis prétendant que c'est elle aussi qui les refuse; sa confiance et son amitié sont un certificat de bonne vie et mœurs. Venez à elle, jeunes filles qui ambitionnez d'être admises dans la congrégation du la Vierge; braves gens qui poursuivez le gain d'un procès, qui postulez un délit de tabac, une place de régisseur, ou de messager de la poste; sollicitez son crédit, vanitez-le lui à elle-même; elle n'en conviendra pas, elle s'élèvera que vous paissiez lui en supposer aucun; mais votre démarche lui flûte secrètement, et déjà votre cause est gagnée.

Le curérait-on! cette femme, nourrie dans le giron paisible de l'Eglise et à l'ombre même du sacristain, a donné accès dans son cœur une passion tumultueuse de la politique. Ne la blâmons pas trop sévèrement; elle a entendu déclamer si souvent contre les libéraux, les niveleurs, les républicains, qu'ils ont fini par lui inspirer une pieuse horreur; elle lui hait sans se faire scrupule, comme elle hait le démon. Seulement elle ne distingue pas bien un quoi consiste le crime; elle a toujours évié d'éclaircir ce mystère, craignant d'y trouver quelque iniquité monstrueuse; elle lui jure, et elle les condamne du confesseur. De qui lui parlez-vous? qui venez-vous lui recommander? Un libéral! Juste ciel! qu'il n'approche pas! qu'il ne souille point de sa présence l'air qu'elle respire! Surient ne la sollicitez point un favori d'un tel homme; point du pitié, point du merci pour lui! Un libéral!...

Elle l'éconterait peut-être s'il ne passait que pont aître.

Ursule est donc habituée une opinion politique. Chaque matin, elle se recroque un moment assis de lire ce qu'elle appelle la gazette; elle arme son nez d'antiques besicles; elle s'assied gravement, et, dégageant la feuille parvenue de son enveloppe ombreuse, elle consomme. De temps en temps elle s'arrête pour reprendre haleine, repose sa vue fatiguée, et méditer une ce qu'elle vient de lire; les nouvelles de Rome ont toujours le privilège de l'intéresser. Rassurée sur la santé du curé-père, elle aime à s'égayer dans des rênes de voyages; elle traverse les mers, et voit les misérables aventuriers jusque chez les peuples sauvages.

Que le monde, dit-elle, est grand et spacieux!

Elle revient enfin de ces excursions lointaines, et elle s'occupe des intérêts de l'Égypte. Elle s'enfonce dans les diurnes ou la nuit s'efface. Pour se retrouver parmi tant de raïonnements subtils, pour dévêler ensemble Nagles, Berlus, Virant et Saint-Petersbourg, l'homme gouvernant fait des efforts désespérés. Combien de fois ne s'efforce-t-il pas au milieu de ce rude travail la femme lui échappe des mains, ses bras pendent régulièrement le long de son fantôme, et sa tête, se penchant peu à peu sur ses genoux, se relève soudain par un ressort machinal. Lorsqu'elle se réveille, l'appât rempli d'images effrayantes, de femmes amazoniennes, de prêtres à laque, d'élèves pillés, elle se sursaute, et courait elle-même que l'impitoyable fait partout des progrès nouveaux, que les lurs de la société vont se dissolvant, et que la fin du monde est proche.

Mentionnons en passant le tendre attachement d'Ursule pour son carlin Anne, animal méritant qu'elle s'est donné un jour que le maître d'école et le socrate l'avaient délaissée, traînant et révélant une des faiblesses de cet esprit supérieur. Combien de fois le cœur ne lui a-t-il pas fait la guerre à ce sujet! elle-même en rougit; elle s'en veut d'avoir si peu de force; elle se promet de montrer à l'avenir plus de courage, et de haïr de folles terreur, qui, ainsi que cela lui s'est prouvé, sont un préjudice véritable: l'habitude et la contagion de l'exemple tempèrent de toutes ses résolutions... Eh bien, nul, Ursule est superstitieuse! elle a peur... elle a peur des revenants, elle croit aux rêves; aux présages, et même, qui le croirait! aux incantations des sorcières. La nuit, lorsque le vent murmure à travers les arbres du verger, lorsque les hauts peupliers rient sous l'effort de la tempête, Ursule n'ose pas sortir de sa chambre. Le presbytère lui paraît rempli de bruits mystérieux; il lui semble que les morts, couchés dans le cimetière voisin, se relèvent de leurs tombes, et se promènent couverts de leurs hautes blanches. Écoutez-la: elle vous dira, en baissant la voix, que la gouvernante de l'ancien curé s'entrevoit, une certaine nuit de Noël, les illuminations d'une âme en peine qui demandait des trêves et des prières. N'a-t-elle pas vu elle-même... Ici elle s'arrête par une discrète réticence. Pressez, insistez, vous obtiendrez indubitablement l'histoire effrayante et véritable de quelque apparition surnaturelle; il y a tout d'honneur dans l'accent, dans le geste, dans le regard de la gouvernante, que ses anciens pâlissent en l'écoutant, et se recroquent les uns contre les autres. C'est en vain que le curé cherche à les reconforter par certains principes religieux; lui aussi, il n'a pu se défendre d'une certaine confusion. Lorsqu'il se retire dans sa chambre, il frissonne en passant devant la petite fenêtre qui donne sur le cimetière; il évite d'y jeter les yeux, et il allonge le pas sans le vouloir.

Entre son carlin Anne, Ursule possède encore une sorte d'animal domestique: c'est un enfant qui, revêtu d'une tunique blanche, et coiffé d'une petite calotte rouge, circule de la sacristie au chœur, dépêche les réponses, agit la sonnette, et entonne de la voix la plus plaintive le *Domine salvemur*: enfant muet qui, d'un air défilé, porte ses jours comme au mystère redoutable de la transmutation, qui voit réfléchir avec une égale indifférence les baptêmes, les mariages, et les enterrements, qui rit, même en entendant de rudes allures le cercueil d'un enfant comme lui, dont la tombe semblerait éternelle pour sa sœur! L'enfant de chœur, tel est le nom qu'on lui donne, est placé sous la haute surveillance d'Ursule. Il lui apparaît plus qu'à sa propre sœur: elle s'en fait une à tout un page, un messager, un aide de camp. C'est elle qui, les dimanches et les jours de grandes fêtes, l'arrange dans son gracieux costume: ses mains ridées paissent et repaissent sur cette tête blonde, sur ces yeux roses et poétiques. Elle veut, mais en vain, garder avec l'épiscopat une main sœur: elle lui sourit en le grondant.



Mais le second coup de la messe a sonné. Voulant arriver l'œuvre importante et difficile de sa toilette, elle se contemplant longtemps dans son miroir, et elle s'acheminait enfin vers l'église, son chapelet et son livre d'heures à la main. Là, superbement assise dans un banc réservé, tandis que les villageoises entraient accablées sur leurs genoux, elle surveillait l'assemblée. Quelle que soit sa posture, ses yeux se détournent fréquemment de l'autel pour prendre note de l'état des assistants. Plus tard, elle dira, avec des camarades obliques, les dentelles que portait celle-ci, la jupe et le manchon de son de celle-là. En attendant, hors de ses relations habituelles avec l'église, elle se sent, pour ainsi dire, à son aise en présence du Dieu. Il lui semble que les benédicteux cédants qu'elle entrevoit, que vont descendre, par un privilège spécial, sur la tête de sa gouvernante, et que le *Domineus ardeat* s'adresse particulièrement à elle. Elle sait par cœur tout l'office, et elle se fait gloire de sonner sa voix aux augustes chants des chœurs. Comme elle peut avoir oreille attentive au prône! comme elle est fière de l'éloquence du curé! comme elle se délecte sur les visages des paysans! comme son air pénétré prépare et entretient la réverberation de l'assemblée!

Quand vient l'époque de la première communion, l'œuvre toute la presbytère pour la nef de l'église, et elle partage les leçons dont son maître est alors occupé. C'est à elle qu'est remis le soin de discipliner la troupe des jeunes filles. C'est elle qui les catéchise, qui leur souffle les réponses convenables, et qui leur apprend les diatribes continuées de cette imposante assemblée: quelle autre que la vénérable présidente de la congrégation de la Vierge serait digne de ces fonctions? Voyez-la, saine de bon sens, et courtoise de bon sens, marcher à la tête du troupeau. Elle commence la première, afin de participer aux grâces qui sont répandues dans ce jour solennel, donnant ainsi à la paroisse entière le précepte et l'exemple.

Opposons à ce tableau une scène toute différente. Le curé attend un jeune vicaire qui lui est envoyé par son évêque : plusieurs ecclésiastiques des environs ont été invités à dîner. Voici un grand jour pour Ursule : soutenu la réputation qu'elle s'est acquise, mérités les suffrages de ces juges éclairés, prout et qu'elle égale ou talait leurs garanties, faire qu'ils soient jaloux de son maître, et qui celui-ci s'applaudisse de son obéissance : infuso se montré dans toute sa gloire au nouveau vicaire : quelle tâche ! Teké ! un général dans un jour de bataille, illuminé de son plus beau costume, et comme une pas pas venu un revu ses troupes auxiliaires, deux mitrasses aux bords rouges, qu'elle a surbâtes la veille ; après quoi, comme dit Lu Fontaine.

— EN FÉLICES, NI SE TUN UN CUBAGE.

Les paumipaux habitants ont envoyé au presbytère le produit de leur pêche ou du leur chasse. Sans être gourous un lecture la nomenclature des mets qui l'un appli du, deux ou dirons pas non plus les requintodon, les tenues, les agitations, du la gouvernante. L'heure supériorité est venue : les merveilles de son art sont posées sur la table dans une symphonie appétissante. Si la rôt n'était point mort ! si le glissement trop fusant ! un... mois, grâce à Dieu, tout est trouva délicieux, parfait. Ursule est sommée du comparaitre devant ses juges : elle s'avance, rongu d'émotion et de joie, dans un désordre de toilette qui prouve quelle part elle a eue à jurer aux travaux du la journée. Elle fait une humble révérence, et elle écoute, les yeux baissés et le cœur palpitant d'illégimité, les éloges unanimes décernés à son talent. Humaine Candide ! voilà du bonheur pour une jeune femme ! Elle se rassure en elle-même ces louanges, elle se repaît du contentement que son maître a dû éprouver, tandis que les deux mitrasses, demandant des joies plus solides, se jettent avidement sur les restes du festin.

Cependant le temps a marché : le curé s'est fait vieux, ses mains tremblantes peinent à peine soutenir le poids du saint ciboire, et, pendant l'histoire, la gustu le échoit son sous fauteur. Ursule est vieille aussi, mais d'une autre manière, et, d'ailleurs, elle trouve des forces dans son dévouement ; les années l'ont accablée au lieu du la flétrir. Les différences qui séparent le maître du serviteur sont effacées par l'âge : n'est-ce pas qu'elle soigne ; c'est un protecteur rétrospectif, auquel elle se prodigue avec un zèle aussi jeune qu'unon utérinaire qu'autrefois. Elle ne lui gustu pas un seul instant : elle prépare elle-même, et elle lui présente d'un affectueux, les tisanes, les potions que le médecin a ordonnées. Elle lui fait le bon du médecin et de garde malade ; ne connaît-elle pas son tempérament ? ou sait-elle pas ce qui lui fait du bien, et ce qui lui est contraire ? Lorsque le malé vient à s'insoupi, elle maintient son souffle, et craint de respirer. Dès qu'il s'éveille, elle est près de lui, toujours bonou, toujours impresse, s'oublant elle-même, et ne voyant que pour le soulager. Tantôt elle lui raconte, afin de l'égayer, quelques-unes de ces anecdotes dont elle possède un fonds si riche ; elle lui fait un court récit des affaires du petit monde qui lui était tant connu, et dont il se sépare tous les jours. Tantôt elle écoute avec un respect ses pensées et ses illusions à une autre vie. Elle prête l'oreille aux citations latines qui lui retournent à la mémoire : elle affecte un air d'indifférence comme si elle les comprenait. Elle a toujours prêté qu'elle n'était point absolument étrangère à cette langue, et elle ne manque jamais d'expliquer certains passages, tels que *Enter nosces* — *Perge Meus* — *pariter quotiescumque*. En la voyant occupée du ces sons pieux, qui n'oublient pas ses petits travaux, et les devoirs de son âge, elle se défendait qu'elle n'eût à son caractère qu'à sa position, et qui n'était souvent que l'exagération de ses qualités.

Lors sa mission sur la terre est accomplie, le bon ours s'est un peu doucement. C'est de

ce moment qu'Ursule s'aperçoit qu'elle est seule ; elle cherche autour d'elle , et s'agit avec inquiétude comme un pauvre chien abandonné ; elle sent qu'il lui manque quelqu'un à soigner. Sa vie est désormais sans but , sans objet : elle ne vit plus , elle végète. Bientôt sa tombe en creusée tout à côté de celle de son maître , et le même ciel réunit sans doute ces deux âmes qu'une touchante fraternité avait unies ici-bas.

FRANÇOIS COGNETTE.

LE ROULIER.



Après midi, quand tout le monde se livre enfin au repos dans l'auberge de la commune de..., et que la lune scintille blanchâtre encore les longues murailles blanches qui bordent la route, on entend de loin comme un bruit vague et sourd ; le bruit s'accroît et devient distinct ; le murmure des larges roues de la charrette qui tournent lentement en broyant quelques cailloux se mêle au troncement aigu des sonnettes de l'attelage ; puis un sifflet commence un air que la servante Madeleine a entendu siffler

siugi les ; *Portez-vous chers amis* , et un grand coup de four interrompit la mélodie ; *portez-vous de mon amie* , et un éponantable juron menaça les bêtes pour les rugir à donner un dernier coup de collier. C'est bien Gaspard ! Il s'arrêta devant la porte ; Madeline s'assura , recula en haut du rebord , lui appliqua un grand coup de poing entre les deux épaules , et se préparait à souper.

La table est corièrre , la flamme gentille , et près de la bouteille , à côté du verre de Gaspard , Madeline a mis un autre verre , car elle sait que Gaspard n'aime pas à boire tout seul ; mais le dîner n'est bon. Jamais le roulier , si alerte qu'il fût , ne put le pas sur ses bêtes. C'est lui qui les dirigeait et les conduisit dans l'écurie ; c'est lui qui garrut le roulier , et s'occupait avec son les harués et l'équipage ; puis , accompagné de Castor , qui se quitte pas son maître , il se rendit le loquet , s'avança près du feu de la cuisine , tendit la main à Madeline , et lui dit : « Voilà !... c'est à vous de le cuisiner ! »

La conversation , pendant le souper , devint intéressante. Madeline veut tout savoir , et il faut la mettre au courant des nouvelles. Sait-elle de qui elle s'informe ? De la compagnie du roulier , de ses bonnes bêtes chères , rare , n'en a-t-elle pas , ses bêtes , c'est sa compagnie , sa société de tous les jours ; c'est sa famille , qui partage avec lui le soleil et l'orage , la chaleur et les frimas. Chaque bête a son nom et son caractère particulier , et les bêtes qui composent son magnifique rucher , il n'y en a pas deux qui se ressemblent. Castor et le Borgne sont les deux chiens les plus robustes. La place au lion revient au droit à Gato , pour lequel la charge n'est qu'un jeu ; mais le Borgne a fait le mouton , et , malgré d'innombrables ses errades , il s'occupe avec son compagnon en allant à l'écurie avec Gaspard , qui connaît le discipline , à dire que le coupable serait en prison , et n'en brouterait pas jusqu'à Lyon ; mais de sûr que qui a peur perdrait au moral de la bête l'impression la plus favorable. Au milieu de l'attrilage figurent Dourine et Maitre-gros , véritables animaux de juste milieu , sages et dociles , réguliers dans leurs habitudes , et dont les états de progrès pourraient servir de plus cringrants exemples routiniers. À la tête du cortège , c'est Cocotte , si belle et si douce , si le gros f'agile , qui n'est pas à l'abri de quelques censures. L'homme dirigeant entrechois la marche , et s'étant tellement recouvert à la paresse , que plus d'une fois on se prit à flagger et à se le cœur qui se comparait à Cocotte , tandis que celle-ci s'efforçait en efforts pour entretenir ceux qui la suivait. La pauvre bête se fit une maladie qui , grâce à Dieu , fut guérie , Gaspard ne fut toujours sur les la bouteille et s'occupa de la guérir ; il lui rendit la santé ; mais , pour éviter de tels efforts à l'avenir , le roulier décide que l'huile sera placée le second ; et , permettant à Cocotte , désormais attelé en tête , de manger sa soupe délicate , il a soumis à une surveillance si délicate et si délicate , qui ne peut plus s'oublier maintenant sans être rappelé à l'ordre par un coup de four , et par cette épouventable , gros f'agile , qui connaît le milieu prodigieusement son amour-propre. À ce personnage de la troupe ambulante , il faut ajouter un des derniers les plus silencieux , c'est Castor , le chien favori , l'ami et le compagnon du maître. Sa position intermédiaire donne à Castor une grande influence. Si , aux yeux de maître , il est presque une bête , aux yeux des bêtes , il est presque un maître. Sans ce vaste édifice qui compose la charrette et son chargement , on s'aperçoit à quatre chaînes ne lui couvrent du feu le plus doux , et qui se balance de la manière la plus agréable. C'est là que s'élève Castor , juché sur le berceau , et se tient au-dessus du sommet lorsque le roulier de la couronne se met à marcher le système à côté de la roue. Il est bien arrivé quelquefois à Castor de vouloir rendre à son maître le même service ; mais au moment où Gaspard se l'aurait paisiblement au cou , il attendait sur les bords de la charrette , Castor marchant à côté de Cocotte pour l'empêcher de d'aller , et elle-ci savait fidèlement le roulier de la route comme une bête qui comprend toute

Étudier de sa situation, on a vu des inspecteurs de police (de quel la police se so-
mène-t-elle pas ?) faire sur le roulier devant le juge de paix, comme coupable d'avoir
sardonisé les rêles pour dormir sur sa charrette, comme si la sorité, pour se prêter
au drut dramage, n'avait pas une garette doublement rassurante dans l'intelligence
de Cocotte et la fidélité de Cantor.

Que de fois, traversant les villets et les villages par un beau soleil, For a vu tout le
petit monde de l'attelage, la tête haute, au bruit harmonieux de mille souettes, et au
chant joyeux du roulier, exciter sur son passage l'admiration et l'envie du paysan et du
laboureur ! L'un ne pouvait s'empêcher de trouver merveilleux la propre des cour-
roues et des mors, et des plaques cuivres qui brillaient çà et là sur les parties dorées
des harnais ; un autre admirait ces rayons de bonnet en toile bleue, bordés d'une
frange rouge, qui servaient de parement aux têtes vives ; quelques-uns, enfin, tri-
bunaient le plume de Cocotte ; mais n'étant évidemment pas jaloux, car on eût dit qu'ils
étaient insensibles que Cocotte, sous paraitre trop fière, le portait avec beaucoup de grâce
et de dignité.

À côté de cette charrette, soignée par sa trace et par le nombre de marchandises
dont elle était chargée, marchait Gaspard, un des herrens du siècle, Gaspard, proprié-
taire de ce magnifique attelage, transportant la marchandise d'autrui de Marseille à
Lyon sur sa propre voiture, avec ses propres chevaux, gai, bien peiné et, bon nombre
d'écus dans la poche, et la tête à la bouche, calculant son bénéfice probable, dert la cer-
titude embellissant encore pour lui le chemin. Des guêtres de cuir le défendaient contre
la boue et la poussière ; une blouse bleue, déjà faite à la fatigue, recouvrait son ven-
trement de velours couleur olive, et la modestie de son aspect contrastait avec tout le lustré
de son équipage. C'est ainsi que Napoléon, au milieu d'un riche état-major, se distin-
guait par un costume d'extrême simplicité.

Cependant Gaspard savait ce qu'on doit à l'équité et aux convenances. Cette blouse
poudreuse, exposée à tous les ardeurs du voyage, et ses boutons de cuivre, surmontés de
la même classique et baroque de mille couleurs, il les relevait à l'approche de la ville, et
les roulaient avec soin, les déposait dans la voiture, les confiant à la garde de Cantor ; il
brossait sa queue de chevaux, rafraîchissant ses cheveux d'un coup de péguse, et plaçait
son chapeau, légèrement incliné, sur cette figure rayonnante à la fois de santé et de
probité. Jamais un vigoureux gaillard ne put si honnête homme, et jamais homme
honnête ne sembla si bien portant.

C'est que, voyez-vous, sous cette physionomie calme, il y avait une conscience plus
calme encore. Compter les ardeurs que ce brave homme savait à redouter, ce serait chose
impossible. Toute conscience qui lui donnait une la route est de ses pratiques était
remplie vers du zèle, un désintéressement qui le faisait serrer de tout le monde. Pour un
voyage important, pour un rucru d'argent, c'était toujours lui que désignait la con-
science ; on disait : « Vous m'avez précédé quelques jours encore, Gaspard, passera » ; et
Gaspard était chargé du paquet.

Un jour, dans un auberge de village, il fut témoin d'un scène violente qui éclata
entre une vieille aubergiste et sa domestique. Celle-ci était une jeune fille, d'ort la tante
était légère, et qui, désespérant de trouver du pain ailleurs, supportait les injures et
même les coups de sa maîtresse sans proférer une plainte. Gaspard, tirant de cette he-
roïque régence, murmurant entre ses dents : « Qu'avez-vous à dire ? » lui demanda la
vieillesse aubergiste. — Gré m'en s'écria le roulier, j'ai à dire que vous êtes une mé-
chante vieille, et que si on brasse maltraitant ainsi cette pauvre fille, je battrais sa peau
comme un tambour. Je ne méritais plus les pards d'ara votre sarrée bécote, Mademoiselle

erra dans le village, hors de chez vous, jusqu'à ce que je lui ait trouvé une place; et voilà deux écus de six francs que je lui prêtai jusqu'à ce qu'elle puisse venir du pain dans une meillieur condition. » Madeline pleurant de joie. Gaspard continua sa route, et quatre jours ne s'étaient pas écoulés, qu'elle reçut une du gros papier blanc la lettre suivante, écrite avec de la noir du pain :

« Madame,

« J'y ai dit à pere Jago qui gr. répondu de tout, et il vous prae en toute confiance.
« Mre-vue de adieu au route. Condammé-tou bien toujours, é. salut!

« Et son salut.

« GASPARD. »

Madeline se rendit, en effet, chez l'auéregist. Jago, où elle fit preuve de sêr et d'auéligence, et le brave homme, qui éant veuf, lui laissa presque tout le sou de sa veuve. C'est là que vint son dépit depuis le rendre l'r. veur, et les voilà à censer un mû du feu comme de vrais aûs, car j'mais amû n'eut plus véritable.

Et ces qualies de Gaspard, elles distinguèrent presque toute la classe dont le bon roulier fait partie. Voyez-les, ces gens rufants de la Province, s'archement de Marseille ou Avignon, puis au Pont Saint-Espirit, à Vienne et à Lyon, toujours la guêre de cuir, le bonnet coloré, le blouse bleue et la saque de velours olive, tous semblables par le caractère, l'écrit, et presque aussi par la figure; voyez-les se dans-mûre un soleil sur la grande route, en silhouette toute la longueur, et se tenir à distance, comme étrangers les uns aux autres; puis, quand les grêles arrivent, quand le verglas fait glisser les pauvres bêtes, et urnace de malheur chaque attelage, se rapprocher pour se secourir, urcher de conserver avec confiance comme une caravane de frères et d'amis, celui-ci déblant les ébrius pour rider l'autre à le monter, celui-là secourant les bêtes malades de son confrère, tous portant leurs secours pour relever l'équipage qui verse, tous prêts à recueillir par humanité le malheureux qui souffre de froid et de fatigue, et qui, avec son air charrette, et accour d'un bon verre de vin, oublier un moment ses maux, et se sent renouer à la vie.

« Fecor quelques années de voyage, disait Gaspard, heureux de son sort, et j'e me retiré un pays, dans une bonne ville d'Auagne, où j'e m'occuperai plus que pour porter au marche les légumes et les fruits de mon jardin. En attendant, travaillons, et vive l'ouvrage qui donne du pain!

C'était dans la nuit d'un riche négociant de Lyon, M. Bourd, que le bon roulier se laissa ainsi aux espérances les plus légitimes. Depuis plusieurs jours, il avait déposé en ville les marchandises qu'il avait apportées de Marseille, et il venait, avec ses maies, faire son chargement chez M. Bourd. Des colis nombreux étaient, en effet, dans la cour. Gaspard grand dans un coin du bureau une feuille de papier qu'il dépose sur le pupitre du patron; la page recommence par ces mots imprimés : *A la garde de Dieu, et sous la conduite de...* (en blanc), nous vous expédions les articles suivants. « Eh bien ! messieurs, dit le roulier, êtes-vous disposé à remplir ma lettre de suite? »

Le négociant regarde fixement Gaspard. « Mon cher ami, repôdit-il, il y a du nou-

mon. J'en suis bien sûr, mais je n'ai plus besoin de tes services à l'avenir. Tu n'as plus rien à charger chez moi, ni probablement dans la ville.

— Vous plâchez, monsieur. Surtout, vous en voulez au contrat de moi?

— Je n'en suis jamais plus satisfait.

— Et pourquoi donc donnez-vous la préférence à un autre?

— D'abord, en regardant, aucun autre n'obligerait la confiance que j'ai eue et longtemps en toi; mais le roulier nous est devenu inutile, mon cher Gaspard. Une nouvelle invention, celle des bateaux à vapeur, nous permet dorénavant d'expédier dans le Nord nos marchandises en plus grande quantité et à meilleur marché que par le passé; ces bateaux feront en quatre jours le trajet que tu fais en deux semaines, ni les prix de transport, déjà au-dessous des tarifs, baisseront encore tous les jours, car on établit d'autres bateaux en concurrence; ni sur le Rhin, ni sur le Rhodan, ni à nous ni à nos clients.

— Mais n'est-ce pas le diable! s'écria Gaspard effaré, qui a fait nos inventeurs pour ruiner les pauvres gens?

— Je te plains; mais tu le vois, c'est un mal sans remède; et la profession, en même temps que qui ne concourt, devient parfaitement inutile.

— C'est mille noms!... Et où est notre marchandise? peut-on voir cette mécanique qui travaille sans manger?

— Je n'y reviens dans ce moment. Viens la voir, si tu veux.

Le roulier désolé s'est rendu sur la rive du Rhodan. Il voit fumer la cheminée, s'approcher, et s'arrêter la machine. On a beau lui en expliquer les usages, il n'y croit pas, et surtout qu'il est impossible qu'une machine bouillirait au point de force qui se sert six belles bêtes saines. Mais, voyant tout le monde persuadé de l'utilité et des avantages de l'invention qui lui avait son pain, il se résigne et se tait. Fuir, pour la première fois depuis vingt ans, il sent ses yeux se remplir de grosses larmes, et s'écrier, honteux d'être vu, pour se livrer seul à ses tristes réflexions.

« Fini, dit-il, fini!... à la fin de l'âge, ni au plus beau moment de mon travail! Fini pour toujours, avec un si bel équipage, qui me faisait tant d'honneur, ni qui m'avait donné tant de gain! Il faudra tout vendre maintenant, et la charrette, et les bêtes, et les hommes, et tout le monde! Le Borgne, Maugron, Duncem, Gars, qui était un si bel animal! L'Ébène un mauvais caractère, mais un solide bête, son laquais on pouvait compter. Et Cocotte! si bonne, si belle, ni que j'aime tant! Vendre Cocotte! non, n'est impossible!... elle restera avec moi. Ah bien! si le roulier devient jardinier, si, en lieu de mon attelage à grand train, je n'ai plus qu'un tombereau à un cheval, ni seul cheval sera Cocotte. Elle n'est pas bête, et nous nous consolons ensemble. Allons, succède! En outrage, Gaspard, Dieu n'abandonne pas les pauvres gens. »

Le lendemain le roulier quitta Lyon pour n'y plus revenir. Et comme, plongé dans ses réflexions, il suivait tristement, sans siffler et sans fumer, le chemin qui borde le Rhodan, il vit s'avancer avec une rapide marche un bateau à vapeur qui sillonnait l'eau de toutes les formes de sa machine, rejoignant à la rapidité du courant. La machine lançait une fumée noire, dont les tourbillons s'élevaient dans un ciel pur, les roues reprenaient avec fracas sur la surface de l'eau deux parallèles onduleuses, une pyramide d'éclaboussures s'élevait à l'avant, et on semblait par pins charger le bâtiment qui se fardait le plus léger; son arrière, sur lequel était dressée, et sur une multitude de passagers y étaient assis à l'ombre, voyageant sans fatigue, respirant un air frais, et semblant à travers des paysages qui se succédaient à l'infini par centaines. Tout semblait respirer le bonheur sur le Rhodan, et quelques montes s'élevaient à peine roules,

que le roulier voyant déjà le bateau à l'horizon. Alors il reposa un instant ses regards et se pencha sur la rive. À l'aspect de sa vallée vide, de ses champs qui semblaient sauprés d'une si légère brume, du cer bleu d'azur qui marchait la tête basse, comme s'il comprenait le langage du son maître, le roulier retrouva tout à son aise, et se sentit profondément accablé; bientôt il releva la tête : « Qu'en dis-tu, Léon ? quand je me bécotais le sang, est-ce que j'empêcherais ce bon maître de faire tout ce qu'il veut et de s'en aller où il veut ? Autrefois, c'était nous, à punir, c'est d'autres ; il faut se consoler, et voilà ! »

Gaspard réfléchit qu'après tout il lui reste quelques économies, que tout le monde n'est pas riche, et qu'au du moins, chacun se tire d'affaire. Arrivé à Marseille, il s'occupe du la vente des bêtes, mais il s'occupe pas sur-le-champ une autre industrie. Un devoir sérieux l'appelle auparavant à un le roulier et le grand seigneur se rendront, à l'église. Indépendamment du culte de Marie, plus spécialement cher aux marins, le voyageur prouvoit à un grande admiration saint Radulph et saint Lazare. Tout enfant du peuple à l'aspect de sa mère l'Ange, les fustes et le repaire du Madrilain, et il en est peu qui n'aient été conduits à la *Sainte-Barthelemy*, que la tradition assure avoir été l'enfer de la pénitence.

À la Saint-Barthelemy, le roulier est entouré de sa famille et de ses amis, et si leur souvenir est bon, leur croyance en l'est pas, et le saint, ce vieux conseiller des familles, les accuse parfois de négliger les saints mystères, mais jamais de les être ou du les profaner. Le roulier prie, et prie bien.

Maisieurs d'entre eux, moins philosophes que Gaspard, paraissent croire les bateaux à l'aspect, et font le roulier, disait-il au moment. — Tu résignes à perdre une poule ? c'est une autre affaire, et nous verrons. — Qu'est-ce que tu feras ? — (Tous ensemble) : Nous nous fâcherons. — Celui-là qui veut se fâcher contre une marinière ! — Eh bien, nous la briserons. — Un ru fera une autre, un ru fera deux, trois, cinquante. Les marchands de marmelles gâcheront gris, et le roulier n'en sera pas plus avancé. Croyez-vous ; vendez vos bêtes, et plantez des rieurs. J'en plante demain, moi, et du foin : nous n'avons plus autre chose à faire.

Le nombre des rouliers a été, un effet, diminuant de jour en jour, et si beau industrie n'est pas tout à fait éteinte, elle a beaucoup perdu de son importance en perdant presque toute sa clientèle. Cependant le voyageur qui côtoie les rives du Rhône et les bords du la Garonne a cent fois encore rencontré au sa route le roulier du Nord, affranchi, dans quelques-uns des types qui ont survécu à sa décadence, le pourrait s'être de cette espèce pittoresque telle qu'elle existait aux plus beaux jours de sa prospérité.

Longtemps, beaucoup plus longtemps que le postillon, le roulier est resté fidèle à la paille, aux cadences et au costume, et le soin extrême qu'il prenait du sa coiffure était toujours un rapport direct avec l'aisance dont il jouissait, et l'importance du sa tâche. Un roulier traitait-il dans un auberge, un seul coup d'œil jeté, une sur l'ensemble de sa toilette, mais sur sa tête seulement, révélait la luxure, la simplicité ou l'indigence de son équipage, qu'on n'apercevait pas encore. Vingt ans, la blouse sale et les cheveux longs ras et sans poudre, annonçant le roulier surmouture et pauvre, auquel le modeste nom du charretier conviendrait peut-être davantage. Trente ans, les guêtres du cuir, la blouse propre, les cheveux poudrés la dimanche, et une queue grosse et rousse, c'était le roulier de classe moyenne, auquel on pouvait apposer une voiture passable, et quatre bêtes d'ambonpion fort moulus. Mais qui n'a vu auparavant avec un vif intérêt au milieu d'une salle à manger d'hôtelier, le roulier de première classe, ce type original de la grâce provençale ? Il

Aire son chapeau avec une intention évidente, mais sans aucune affectation, et sa coiffure se fait soudain remarquer par des détails qui, assurément, ont occupé le perruquier toute une matinée. Ce n'est point le demi-toupet du postillon, bizarre et imparfait copie de la perruque de l'ancien gentilhomme. Le roulier est parfaitement tondus sur le sommet de la tête et sur les tempes, et la poudre seule sur une crête partant exactement taillée en biseau. Une ligur qui tombe du front sur les joues, et qui est parallèle avec l'ovale de la figure, indique la séparation que le peigne de l'artiste a en tête entre ce qui devait tomber sous le rasoir et ce que le bon goût devait respecter. De cette ligur partent des dents côtelées plusieurs papillotes, qu'une pommade odoriférante maintient en rochers et raiflé à la figure, semblables à celles que certaines coquilles ont appelées des *acroroches-cornes*. Le derrière de la tête soigneusement été respecté; car, destinée à former le casque court, mais copieux, la végétation capillaire toujours commande le respect aux rieurs du colleur, comme, chez les rieurs, le bois sarre défend le hachir impitoyable. Frigné, côtelé, poudré, et serré par un ruban de velours noir étroit, sur vingt fois replié sur lui-même, le casque pour dernier degré d'élegance, est terminé par une petite agrafe d'argent, se détachant avec éclat sur le noir du ruban, sur le blanc net de la poudre, et s'annonçant évidemment que le porteur d'un tel et proprement cultivé n'est sûrement pas un homme ordinaire. On ne désinera à ces détails le surprenant mélange de Gaspard, et ses beaux habits, et ses œuvres, où l'on se mire, et ses hommes bleus et rouges, et ses souliers vernissés, et ses plumes abouffées?

Tel est, en effet, le roulier... hélas! tel il étonne du monde; et, dût le lecteur en reprocher quelque chagrin, il faut bien lui apprendre quel ravage font le temps et le prétendu progrès. Au delà du roulier des mon enfance, j'ai voulu, depuis la révolution de juillet, revoir ces hommes qui me séduisaient tant autrefois. J'ai cherché Gaspard à Marseille, et l'ai enfin trouvé sur la grande route, qui n'a pas cessé d'être son domicile. La voiture qu'il conduisait n'était para modeste; mais enfin les légumes qui le remplissaient étaient ceux de son jardin, et la propriété est une belle chose. Cocotte, assez bien conservée, avait recouvert quelque chose de coquet et de gracieux, comme ces femmes d'un certain âge dont Fontenelle disait: «On voit que l'homme a passé par là.» Dans toute cette simplicité respirait un air d'aisance et de bonheur qui plaisait d'abord à la vue; mais il fallait s'arrêter par regarder en face mon roulier, ce type idéal du genre, et Gaspard, se penchant en avant, le croquer-vous? ce même Gaspard, ce même homme, je l'ai vu, en pantalon large, en blouse grise, sans poudre, et coiffé à la Titus! Il n'y a donc plus de rouliers...

CHATELAIN D'ARLES.

LES FÊTES A BORD.

IV. — LES RONDES.



Le commencement d'une campagne, l'on a peu d'efforts à faire pour porter les matelots à se divertir entre eux; quelques joyeux braves seront toujours prêts à donner le branle à l'initiative, et souvent même ils viendront demander, de leur propre mouvement, l'autorisation de chanter et de danser. Le dimanche soir, l'officier de service, comme le pacha Schahrbaham, n'a qu'à donner l'ordre de s'amuser, et, dès que le sifflet du maître a répété ce commandement, chacun s'empresse d'obéir.

L'usage réglementaire est que les communications officielles partent d'abord de l'arrière: le porte-voix les annonce, mais elles produisent sans effet si elles n'ont été immédiatement traduites en sous-percauts par le sous-officier de veille au pied du grand mât. Lorsque le chef de quart cesse de parler, une longue, longuement prolongée, invite rassemble les hôtes du bâtiment à prêter une oreille attentive. Autrefois, des diverses parties du vaisseau, du pont, de la mâture, des batteries, et de la cale, le monde répondait en chœur: Courez! Aujourd'hui un silence absolu remplace le bruyant réponse tombe en désertitude, et le maître s'exprime, en rassurant les étudiants, en vibrations argentines, en grammaires ascendantes ou descendantes, en raccommodements, en arpegges piqués au coule, en cadences, précipitées ou soutenues, qu'il est la manœuvre générale, quelle est l'opération partielle dont on doit s'occuper sur-le-champ: toutfois les signaux de convulsion ne sont pas infinis, et un voix rauque supplée à leur défaut, pour rassurer, en prose maritime, les volontés du réparier ou du second, pour proclamer une mesure récréative prise, ou pour publier une réclamation. Après le coup de sifflet d'avertissement, le maître se penche sur le grand panneau, et dira:

« L'équipage est prêt: qu'ils sont tous rasés jusqu'à nourrir ordre, vu que Benjamin, Fréjus, Alexis et Frère-Paul, qu'étaient à terre, n'est pas rentré de permission à matelots »

Et de sourds murmures répoudront à cet arrêté sévère, dont pâlissent tant d'innocents.

Une autre bar, l'eau du bord s'écriera:

« Tous les charbon qu'aura troué au me à malice, avec un livre de messe dedans, à madame le perfection, passagère. qu'il vienne le rendre au maître de quart! »

Où bien :

« Cens-là qu'auront pris des rats, qu'il les rapporte au capitaine d'ermes ! on lui donnera un quart de vin de récompense par tête, et deux s'ils ont enrobé un rat ! »

Enfin, c'est l'agot sentiment d'avant les matelots qu'il leur ait permis de se livrer à leurs jeux : *Arrrre ! aaaaaa ! vocifèrent le maître du quart.*

Quelques minutes après, le pont sera, ébranlé par les sauts endrochés des amateurs de rondes, ni d'étranges refrains se confondront avec les sillements du vent dans les agrès.

Mais quand dix-huit ou vingt mois se sont écoulés depuis le départ de France, il n'est pas aussi aisé de mettre le gaillard d'avant en train : le coup de sifflet du maître s'est accablé avec une moine insouciance ; chacun redit accroupi dans son coin, car la tristesse est dans tous les cœurs. Le matelot, moderne Antée, a besoin de touches du pied le sol de la terre, pour pouvoir continuer sa lutte contre la puissance herculéenne de l'Océan. Habitué à feire au commerce d'écarts voyages de quelques mois, il ne résiste pas à l'insulte d'un long séjour militaire à l'étranger ; tant résigné qu'il ait à son sort, il souffre de l'absence, et les inévitables séjours au rade du Fort-Royal ou de Valparaiso étouffent les élans de sa gaieté naturelle. Lui, qu'on a vu quilter la patte avec une adroitaine insouciance, un vit plus que par l'espérance de la revoir ; peu de jours lui suffisent, il est aisé, pour le remettre au état d'entreprendre une nouvelle campagne, mais ses quelques jours lui sont devenus absolument nécessaires.

À bord de l'*Aréthuse*, unifiée maintenant de la base de Rio-Janeiro, chaque voile qui paraît à l'horizon donne aux gens de l'équipage un frisson de désir. Dès qu'un grand navire est signalé, l'on amène en masse sur l'avant, l'une des yoles pour repartir le gouter avec amitié, et l'un se demande si c'est eusse la relève ; la relève, qui prendra la place de la Irégate, et fera factou à son tour devant la capitale du Brésil ; hélas ! ce n'est pas elle ; la relève n'arrive point ! Et les flammes altes se multiplient, et les merues découragent à abandonnement à un aspect contagieux. En pareille circonstance, un bon capitaine ne doit employer aucun moyen de réchauffer le moral de ses subordonnés : il doit leur donner des distractions à tout prix, les consoler autant qu'il lui est loisible, ou du moins les amener par une plus grande dose de libertés et de plaisirs. Un homme comme Flaffa est alors d'un valet inappréciable, car Flaffa est solide au poste, et, seul peut-être, encore insouciant à la nouvelle épidémie. Aussi on le fait amir, on lui recommande d'innover quelques rhaïges, ni d'user de toute son influence ; on lui laisse carte blanche, mais il faudra que sa serve réveille l'équipage engourdi par l'inaction et l'exil. L'heureux être, fidèle à ses antécédents, comprend sa mission bienfaisante, et, grâce à lui, les rondes et les cheusses et longtemps oubliées galvaniseront le gaillard d'avant. Chaque soir, en couchant de soleil, le coup de sifflet : *attrape à danser* réveillera les amoureux et les danseurs, et l'on attendra moins impatiemment l'arrivée de la relève.

En diplomate habile, le joyal boue-en-train a profité d'une nuit sombre, pendant laquelle toutes les écluses célestes semblaient rompues ; il savait que l'orage serait un tonique propre à amonier ces camarades. Tandis que les débris des moines répétaient les grondements du tonnerre, que les éclats scintillaient dans la nuit, et que la pluie tombait à torrents, il s'est glissé sous le petit gaillard, où les amours fumaient la pipe à l'abri : « Vive Bari-barou ! Mettez-vous à l'abri, qui vient se rafraîchir d'un coup de goûter ! Ballo à la danse, c'est moi qui chante. » Et il a enroulé :

Bon ! bon ! bon ! boue marins,

Lais Bari-barou tonner.

Bon matelot, boue lui !

Allegro.

Le roi d'Espagu' a l'ur-don-né, Le roi d'Es-pagu' a
l'ur-don-er, Que tous les fil's à ma-ri-er, Bou! bou! bou!
tous ma-ri-niers, Aa-irai les che-veux de-ux. Bou ma-ri-niers, bou! bou!

Un cercle de jeunes gens a suivi Flafia sous la pluie battante; en répétant son refrain, ils bondissent à la lueur fantastique des éclairs; puis les grognards se mêlent à eux; puis deux ou trois rondes concentriques, semblables à celle du sabbat, et tournant vers des différents, se prennent à hurler la chanson bien-aimée; puis enfin on n'entend plus le bruit du tonnerre.

Le lendemain, le gâs est pris, et, quoiqu'il fasse beau, Flafia parvient assez facilement à réunir les danseurs; toutes les bordiques maritimes sont successivement déroulées entre les plats-bords de l'*Aréthuse*, les gandrilles fortement épicées font ressembler le rire et la joie. Un Provençal chante¹:

Allegro.

Lou patron Bar-ba a ga-gué la jui-ven, Mais tomben dé
ten-son, Ses rous-pa-leu-té; Et tra-lal-la-ha-de-ral-lal! Trai-lal-
la-ha-de-ral-lal! Trai-lal-la-ha-de-ral-lal! Trai-lal-la-ha-de-ral-lal!

Les saintongeais, à leur tour, conduisent la danse, et ils obtiennent la palme, car les plus jolies rondes de matelots sont de leur pays.

Les nombreux rapports de la marine avec l'armée ont du naturel sur les navires

¹ Le patron Barbu a gagné la palme, mais, tombant sur la tête, il s'est rompu la nuque.

de guerre les couplets de route des soldats. Les *sydiles* et les *rondeaux* militaires qui sont chantés en chœur pendant les marches ont été les *lucu-seux*, et, légèrement modifiés par les compositeurs des passavants, ils font désormais partie essentielle de leurs classiques. Le *bon grenadier*, le *bon canonnier*, le *bon cuirassier*, s'est naturellement converti en *bon marinier* ! Les enfants des villes de garnison, les *Bouffonnais*, les *Duquerrois*, les troupes passagères, et surtout les marins de la garde, ont transplanté sous la misaine les ballades de goudier, qui n'ont rien perdu de leur crudité native en embarquant. Les Flamands, les Bas-Bretons et les *urridomiaux*, possèdent des idumes particulières, qui ont rendu leurs chansons moins populaires à bord ; mais les gens de la côte de Lorient à Bordeaux ont facilement introduit les leurs sur tous les bâteaux de la flûte. Nantes et La Rochelle sont le plus souvent les lieux où se passe le rîrti. Ainsi :

Allegro

C'est les Gîll's de La Rochelle-ir Qu'ou' ur-um un bâ-n-meni,

Qu'ou' ar mé un bâ-n-meni, Pour al-ler fa-re la rou-ar

De-dans les mers du Le-vant ; Et lon lon la ! Je nas

pas du uni-tre-ar, Je pas-se ma-ri-ump fou jo-h-meni !

tel est le début de la longue description des perfectionnements d'une *corvette* digue de la *Fre Preciosa* : la *coque* est en bois rouge, travaillé fort proprement ; la grande voile est en dentelle, les huîtres en satin, les mâts d'ivoire, les poulies en diamants, et les cordages en fil de soie. L'équipage, en rapport avec cet Alcazar maritime, est composé de braves poqueterres et de débauchées blondes, qui, au dire du poète, n'ont pas plus de dix-huit ans.

Devant le pont de Nautra, se dévoue une intrigue amoureuse entre un simulant matelot bordelais et une jeune fille ; et c'est encore les charmes d'une Nantaise qu'exalte la chanson des *Trois marins*, qui, usafages sur les côtes d'Espagne, y recueillirent une meunette, leur compatriote. Ils remuèrent connaissance avec une naïve facilité, si bien que l'un d'eux ne manqua pas d'offrir à la *drille*, sans plus de précautions oratoires, sa main calluse, son cœur double de tendresse, et le retour à Nautra.

La route santongraise est de nature moins égrillarde que les refrains militaires ; mais elle est toujours sur un air peutilant, original et parfait pour danser en rond ; souvent la pique grivoise à laquelle on doit s'attendre jusqu'au dernier couplet ; souvent même elle s'est abandonnée à l'inspiration du chanteur, qui, nouvel *idry*,

l'improvisera sans balbutier. Les jolies pensionnaires de Saint-Cyr auraient pu recueillir d'un bout à l'autre la simple majesté suivante :

Lento.

Il é - tai t - u - ne bar-que A treu - te ma - te -
lous, Il é - tai t - u - ne bar-que A treu - te ma - te -

Allégretto.

lous, A treu-te ma - te - lous, Sur le bord de l'i - le,
Qui char-geant de bou - cauts Sur le bord de l'eau

Le plus jeune des trente
Commence une chanson,
Commence une chanson, sur le bord de l'île,
En chargeant de boucauts
Sur le bord de l'eau

— La chanson que tu chantes,
Je voudrais la savoir.

— Entrez dedans ma barque,
Et je vous l'apprendrai.

Quand la belle fut entrée,
Elle se mit à pleurer :

« Qu'avez-vous donc, la belle,
Qui vous fait tant pleurer ?

Pleurez-vous votre père
Ou l'un de vos parents ?

Pleurez-vous votre mère ?
Pleurez-vous votre rufaut ?

— de pleurer un brig-golette
Parti la voile au vent,
Parti la voile au vent, sur le bord de l'étr,
Tout chargé de liugois,
Sur le bord de l'eau :

Doublé de enivre rouge,
Gréé d'or et d'argent,

Est parti vent arrière,
Les perroquets au vent,

Est parti pour la route
Avec son bel amant !¹

- * Parbua, rusé, malgré ses allures plus qu'énigmatiques, la route des maichats trébère une grande catastrophe, comme le naufrage de la *Méduse*, ou un fan glorieux, comme le combat du *Vengeur*, qui nous avons entendu entonner à Flafis lui-même; elle peut enfin devenir sentimentale et mélancolique comme celle-ci, la dernière que nous citerons.



Tant il a tourné vent arrière
Avec bonnet's et perroquets,

Tant au plus près, et tant grand'largue,
Que le capit' l'a gnoapé¹.

Au bout de quatorze semaines,
Le vin, le pain, leur a manqué;

¹ Gnoaper, rincer fortiment, au moyen de l'eau très-serrée, deux cordages réunis par un troisième qui est la gnoape.

Faut tirer à la courte paille
Pour savoir qui sera mangé.

Celui qui fait tirer les pailles
La plus courte lui est restée.

« Non second, prenez le urvre,
A Bordeaux le ramènerez. »

Le mousse entrad le capitaine,
Sûlt il se met à pleurer :

« Laissez-moi monner drar le huer,
Pour voir le sort jr subirai. »

Le mousse monte dans le huer,
Ouvr l'esl de sautales côtes.

« Jr vous la brise qui se lève,
La mer sur les brisants boaser.

Terre ! jr vois le grande gèrre,
La girouette du clocher :

Jr vois la bêche de l'eghur,
Et les cloches qu'on fait danser :

Je vois les moutons dans la plaur,
Et le bergère à les garder :

Jr vois le fil du capitaine
Et son r'mant à son côté.

Ces chansons simples, et le plupart du temps composées par quelque pêcheur du rivage, transportées du rivage sur les arrières de long cours, augmentées et modifiées par les rapodes du gaillard d'avant, trahissant du traitement musical et poétique de nos matelots. Elles complètent pour le lecteur l'analyse d'un caractère toujours original, sous quelque aspect qu'on le considère; elles disent combien d'imagination et de sensibilité réelle se trouve ruben sous l'encre rude et rythmique de ces hommes qui se complaisent au récit de leurs propres souffrances. A travers les refrains obscènes, celui qui écoute gravement un certain nombre de ces rondes découvrira comme une veine d'or au milieu de la fange, un mot, une phrase, un couplet pour le dévouement, pour le courage, pour la reconnaissance, pour la pitié filiale ruisselant, cette vertu sacrée du marin qui connaît à peine un vieux mère, et qui l'aime tant ! Car c'est toujours l'histoire du héros-matrot qui recommande aux camarades de tacher sa triste fin à sa bonne femme : « Tu lui donneras mon sac, les enfants, en lui disant que j'ai déserté pour l'amour d'une saugrassée. » Et les autres comprennent cette généreuse volonté d'un fils qui préfère se

avoir trisé d'ingratitude, maudit peut être, qui, jurtement et interogellement regagne, mais sans espoir de retour.

Le peuple maritime devait se peindre, comme tous les autres, dans sa poésie; pas de fadrons, pas de grandiose, peu ou point d'épithètes, de rares descriptions, quelques faits, beaucoup de dialogues, du naturel. C'est une vie intime que celle de l'Océan, ainsi, une grande scène est représentée par un épouvé moué, tout un combat naval par le détail de ce qui se passait à la pièce de Lamignon, l'éide-canonnière; Assé eue un effiot, et macif en face d'un sabord chausé, il est interrogé par l'officier de batterie.

« Tous mes servants sont morts, mon capitaine !
 J'attends mon toué ! (*Faire-dandé !*) »

L'impudique muse ru varens rend hommage à l'héroïsme entre deux *faire-dandé* dont roussent rougi les barbeuses; un ellipse illyne est obligatoire dans les détails, une idee grande et noble a souvent dicté les strophes du narrateur; mais, avant tout, il faut rire, et rire à gorge déployée, quand revient la ciourneille.

En traçant la monographie des fêtes à bord, il nous a semblé qu'une place importante appartenait de droit aux rondes, ces compagnes fidèles de l'orgie des gens de mer. On les chante sur les rives de France, et au sein de l'exil; on les chante sous les tropiques lorsque la chaleur énerve le corps, et elles revivraient l'énergie. Dans les landes glacées, lorsque les marins pûssaient en groupes serrés entre le grand vent et le toit de nuage, ou les chante encore pour se réchauffer et élire au par leur rassemble. A bord des bâtiments de commerce, où le sifflet n'est pas usé, elles se embaïnaient souvent en cri : Hous-o-ra mar-risors ! et l'entravaille avec plus d'ardeur. C'est ainsi par leurs joyeux refrains que le corsaire de la Merbe établissait pendant la guerre ses grandes voies latines, qu'il chargeait ses pistolets, et qu'il bordait ses avirons. C'est ru les répètent en cène, que les équipages incorporés dans les armées impériales frisaient leurs longues étapes terrestres, et qu'ils se préparaient au combat. Vers des fêtes elles ont ru le don d'indouir, pour les mariés prisonniers, les rigueurs des poisons anglais, et l'on se rappelle qu'à Alger, les naufrages capifs des bricks *le Silène* et *l'Alcibure* faisaient trêve à leurs rugosites ru les drossa dans leur prison. Aussi ces farandoles dévergondées méritent-elles à plus d'un titre le nom pieux de consolatrice, que la brise de mer, dont elles ont l'épété, les ramène sous son aile, et qu'elles montent légères, car elles ont séché bon des pleurs !

G. DE LA LANGE.

LES CONSEILS DE RÉVISION.



Le 1^{er} octobre, au mois de mars, les conseils de révision se mettent en route pour examiner les biceps que le patrie appelle, chaque année, par le vœu de la conscription. Les conscrits et les giboulées arrivent de compagnie : au demeurant, le mois placé sous l'invocation du dieu de la guerre pourrait seul couvrir au départ des jeunes soldats.

La loi, qui a mis les conseils de révision entre la chirurgie et le canon, veut que les citoyens français soient bien constitués pour avoir le droit de se faire tuer. Il faut que les amants de Bellone soient beaux garçons, d'ailleurs elle n'en veut pas. En conséquence, un chirurgien est attaché aux conseils de révision ; l'acolyte revise les fils de Mère. Il exige des jambes bien tournées et des torses convenables pour les déclarer propres au service militaire. Qu'on s'écoue, après cela, des ravages que commettent nos régiments toutes les fois qu'ils passent la frontière !

L'organisation des conseils de révision est identique dans toute la France. Il se composent toujours, et quand même, du préfet, du général commandant le département, ou de son délégué, et d'un membre du conseil de préfecture. A cette trinité d'élitisme, issue du chef lieu, la loi adjoint, dans chaque canton, un membre du conseil général et un membre du conseil d'arrondissement. Ces cinq personnages, en habits plus ou moins brochés, décident, à la pluralité des voix, de l'aptitude des conscrits à passer au rang de soldats. Le chirurgien a voix consultative, ainsi que le sous-intendant militaire et le capitaine de recrutement, qui représentent au conseil l'administration de la guerre.

L'ordre des conseils de révision est déterminé d'avance. Le préfet a l'initiative et sa durée dans un arrêté enregistré au recensement des actes administratifs du département, sorte de bulletin des lois au petit pied. Si l'exactitude est le polaire des rois, elle est aussi celle des conseils de révision. Ils partent et arrivent à jour fixe : rien ne saurait les empêcher de commencer leurs opérations à l'heure prescrite ; il n'y a pas de vent, il n'y a pas de pluie, il n'y a pas de grêle, il n'y a rien ; les rivières débordées peuvent emporter les ponts et couler les bacs ; l'orage peut défoncer les routes et noyer les chausées ; la tempête peut aussi furiee les arrêter le long du chemin ; l'émente atmosphérique a beau elevée des baricades, et creuser des rhins, le conseil de révision va toujours, comme Abasverus, le jus éternel. Il est imperméable ; le temps est un chiffon pour lui, comme l'or pour M. Scribe. Il paie et accède. Si les paiements attendent quelquefois, les conscrits n'attendent jamais.

Le plus souvent le conseil de révision voyage en chaise de poste flanquée de gendarmes. Le gendarme est le bras armé de la loi. C'est la peur de la loi qui maintient le dévouement à la patrie à un degré d'enthousiasme convenable ; beaucoup de vocations belliqueuses se seraient éteintes si les gendarmes n'étaient été là pour les réveiller à elles-mêmes sur le peur qu'ils inspirent il est plusieurs maréchaux de France qui seraient encore paysans

aujourd'hui. Le long de la route, les petits bergers regardent curieusement la culture préférentielle, les cochers se rangent sur les côtés de la charade, les rancuneux sortent à la tête des cabarets, et jettent quelques cailloux dans les rimées, les laboureurs ardent la charrue; le conseil de révision passe en fumée. La brigade de gendarmes attend le cortège à l'entrée du bourg voisin, à cheval, en grand costume, le sabre à la main. Se, par hasard, le préfet du département n'a pas encore suivi la capitale de canton, le maire stationne en tête de la brigade, le vicaire cède de l'échape municipale; le garde champêtre, lancé en éclaireur, s'illie sur le chemin, prêt à donner le signal; le valet de ville, coiffé du tricorne officiel, maintient le bon ordre dans les rangs de la population armée par la curiosité; le conseil municipal, rangé en demi-cercle, percède une haute tenture de gardes nationaux à dépareilles; les conscrits fusonnent tout autour; le chef-lieu est au port d'armes. Enfin, le fond du garde champêtre a fait feu; la cloche de l'église, mise en branle par le bréteau, sonne à tort le valet; le tambour du valet de ville, qui cumule les fonctions d'officier civil et d'officier militaire, retient. La voiture arrive, le préfet descend, le maire d'avance, les chefs des autorités constituées se découvrent avec l'insouciance; le conseil de révision et le conseil municipal se saluent. Alors une voix se fait entendre; le premier magistrat du canton a pris la parole. Malgré l'émotion inévitable d'un début qui n'est pas le premier, il arrive tant bien que mal à la queue de son discours, improvisé à l'ouir par le magistrat du village; s'il se bête qu'il y a quelques lambeaux de phrase, il y supplée admirablement par un nombre considérable de poignées de main; l'effusion du serment cache l'absence de l'ignifère grammaticale; la syntaxe expire, la passion triomphe, et le maire, rethoriquement et balbutiant, pousse un cri: Vive M. le préfet! reprend le conseil municipal en chœur; le valet de ville bat en roulement, et le garde nationale répond; de proche en proche le cri gagne les rangs mêlés de la population; les gamins accourent; les filles mettent le nez à la fenêtre, les portes s'ouvrent, et tout le village, comme un seul homme, hurle, d'une voix unanime: Vive M. le préfet!

Cependant M. le préfet s'efforce de mettre un terme au retournement de cette popularité de programme; il lève ses bras étendus vers le ciel, et se hâte de prononcer, comme Neptune, le *quos ego* qui calmera la tempête. Le *quos ego* est un petit discours approprié à la circonstance: en général, le discours est peu long, parce qu'il est toujours avec un nouveau plaisir que M. le préfet le termine. Une nouvelle poignée de main éclo la cérémonie. La garde nationale fait volte-face; le maire se place à la droite du préfet, le conseil municipal se range en bataille sur une des ailes; le conseil de révision toute st manoeuvre sur l'autre; la population de tout âge et de tout sexe se groupe derrière, le tambour bat derrière, et le cortège, guidé par le garde champêtre, qui tient l'emploi de sapper et de tambour-major, se met en marche au travers de bandes de porcs, de cochards, et d'effraies, qui patouillent de compagnie dans les prés de village.

Le préfet, qui, quoi qu'on en dise, est le plus souvent homme d'esprit, arrive sans titre à l'hôtel de ville. L'hôtel de ville est ordinairement une pauvre maison mal fermée, et mal blanchir, où, comme le pleureux sur le sentier de Natchos, perd pieusement un drapier constant. C'est dans l'hôtel de ville que le conseil de révision se finit aux arts les plus importants de sa mission: il ille, et il revise; il fait l'un avant l'autre, auant l'autre; tantôt celui-ci, tantôt celui-là; la loi des présences a laissé le champ libre à l'appétit. Mais les conseils de révision sages et expérimentés finit toujours passer le devoir avant l'estomac; l'égoutte, cette fois, est d'accord avec le dévouement. Les formalités publiques sont gardées; la pratique de la vertu des affaires leur ayant appris l'importance des roulements, ils ont à traiter les affaires sousses à table. Les tournées du conseil de révision sont ainsi pour les préfets une tournée amicale, où ils exerceut en

grand la police administrative. Ils ne veulent pas, d'ailleurs, compromettre les joies d'un digestus plecter de souvenirs gastronomiques dans l'atmosphère nauséabonde d'une salle de réunion.

La loi veut que les séances du conseil de révision soient publiques. En conséquence, les portes de l'hôtel de ville toutes grandes ouvertes laissent arriver la foule jusqu'à la salle où le préfet préside, assis gravement sous le buste de plâtre officiel. A ses côtés siègent les membres du conseil de révision, tandis que le secrétaire de la mairie, assisté d'un employé de la préfecture, dresse les listes du contingent. Devant la table du conseil s'étend le bar racéssissimou peu remboursé où doivent s'asseoir les autres du conseil. A défaut de cabinet, un paravent, fourni par une des autorités locales, se dresse à l'angle de la salle : c'est derrière ce rempart de papier que les jeunes conscrits apparaîtront devant le conseil, à la façon d'hyr devant le serpent. Deux ou trois généraux, pleins de bouillonne sous leur gravité, se tiennent debout ça et là, appuyés sur leur grand sabre. Le chirurgien étiré, les mains derrière le dos comme Napoléon à Austerlitz.

Enfin, l'heure a sonné : la séance est ouverte. Au milieu du silence on entend la voix de l'employé de la préfecture qui appelle les jeunes gens de la classe ; le chirurgien retrempe ses ongles, et l'examen commence.

Bélas ! il faut le dire, l'opinion humaine est bien laide vue de près : sous un air bleu tulle, elle fait encore illusion ; mais lorsqu'il ne reste même plus la feuille de figuier primitif, c'est une chose triste à voir. Ce sont surtout torses contournés, genoux caqueux, jambes lardées, épines dorsales varillantes, poitrines creusées, que sais-je, l'incorrel des choses étranges, qui n'ont de démonstrations qu'en latin ou en grec, et qui ne s'appellent pas en français. Les gens qui ont assisté aux tournées d'un conseil de révision ne s'occupent plus si la terre trouve tant de peine à se faire bien venir dans le monde : l'impreudente ne se pue-elle pas toute une ? Les tailleurs et les marchands de modes sont les baragouins de l'humanité ; on leur devrait voter des médailles d'honneur pour les engager à nous servir de guises, s'il était possible, les uns aux autres.

Si le progrès existe, ce n'est pas, du moins, sous le point de vue de la forme qu'il se manifeste. Si Adam revenait au monde, il serait en droit de nous retenir pour ses fils, ou, tout au moins, de suspecter la moralité de sa femme. En sortant d'un conseil de révision, on ne peut plus véritablement douter de la collaboration du diable, dont il est question dans la Genèse.

C'est surtout au milieu des populations industrielles que cette érudition de la forme est sensible. L'homme approche du papion : au train dont va le vapeur, il ne fait point trop se moquer des singes qui grimaient sous leur palais de verre ; ce serait imprudent. Il est nombre de chères opulentes où les oraux-outaugs faisaient sous la veste de l'ouvrier. Que sera-ce donc dans cent ans ?

Lorsqu'un cas douteux se présente, le conseil de révision se lève en masse, et braque ses lanternes et ses lorgnons sur le conscrit qui, pour l'instant, voudrait bien être poitrinaire. On l'examine si plus ni moins qu'un levraut à la halle. On fera-t-on un grenadier, ou le laissera-t-on à la tête de ses troupeaux ? Une voix décide de son sort à la majorité : il va se faire tuer en Afrique, ou il retourne à la ferme.

Jusqu'à présent le conseil n'a eu affaire qu'à des maladies bien constatées, qu'à des infirmités probantes ; il a libéré toutes les myopies et toutes les fluxions, et s'est réservé les fortes poitrines et les larges épaules ; il a séparé le bon grain de l'ivraie ; tout va pour le mieux, et le contingent va être couplet bientôt ; mais voilà qu'un épi cherche à se glisser par la paille. Un superbe Français, qui ne bruta pas à servir le pays à raison de

vingt sous par jour, exhibe d'une infirmité, afin de se débarrasser de ce droit, qui est dû droit quand on ne possède pas quinze ou dix-huit cents francs pour céder le droit à un de ses compatriotes. Dans ces graves circonstances, le conseil de révision se prépare à confondre l'imposture, et à démasquer la fraude. Le jeune Français se fait bien ripper son rôle : s'il est sourd, il n'entend rien ; s'il est muet, il ne parle pas. Mais le conseil retient plein d'une sagacité mûrie par l'expérience ; comme le regard de la fable, il possède en son sac cent hosties, et le conscript, quoi qu'il fasse, est toujours vain en défaut.

S'il est sourd, le préfet, après avoir repoussé la série des poignées ordinaires, munit le conscript d'une bilette administrative, passe en grand jeu, mesurant son attaque sur la défense. Il interpelle le patient d'une voix de Sténor ; le patient répond doucement au préfet, qui reprend d'une voix humaine ; l'interrogatoire continue, et les demandes croissent les réponses ; mais, au contraire de ce qui se passait chez Nicot, où tout allait de plus en plus fort, le ton de la voix préfectorale devient les de plus en plus faible ; la voix suit une gamme descendant ; bientôt ce n'est plus qu'un soupir : le conscript, entraîné par le dialogue, répond toujours sans préjudice à l'affaiblissement progressif du ton, qui semble s'effiler légèrement comme une pyramide. Quand il s'arrête, il est trop tard, et le préfet, incapable comme la lui, le ramène en lui disant : « Allez, le conseil vous déclare propre au service militaire. »

Si, par hasard, ce moyen ne suffit pas, le préfet ordonne par rigueur au conseil de se dévouer de ses vêtements, comme si le conseil voulait passer à l'examen de ses qualités corporelles. Tandis que le pauvre diable se débaille, le chirurgien glisse habilement quelque moulin à vent sur ses poches ; alors, quand il repasse la grande druse sa raquette, ou le bras dans sa veste, l'argent s'échappe, tombe, retentit ; l'éclat, enroulé à ces bruits métalliques, tousse la tête, et le conseil le nomme soldat à l'unanimité.

Ordinairement le nouveau soldat décharge toute sa coltre sur son cheveau, qu'il apaisait à coups de poings.

Les citoyens de son frère d'armes se laissent prendre au piège des lunettes en verre de vitre, avec lesquels ils s'empressent de lire couramment.

Il est des aveugles qui, la veille, ont tué tous les lépreux de M. le maire à l'effort ; des rhéomatiques qui en terronnent, ont mis tous les grades champêtres sur les dents ; des portemanteaux qui, chaque dimanche, ne prennent jamais d'assommoir une demi-douzaine de leurs contemporains ; des bègues qui échaussent M. le curé et sa servante ; mais n'est vainement que tous luttent pour échapper au poutalek garance ; les conscrits grecs avaient certainement meilleur marché d'Ulysse, que les conscrits français du conseil de révision.

La loi n'a point d'oreilles ; il lui fait son nombre d'hommes, et elle les prend où elle les trouve ; tant par pour ceux qui sont beaux et bien faits. La conception n'est pas comme le paradis ; on voit aisément que c'est une institution libérale ; et il y a une foule d'appelés, et il y a aussi une foule d'élus.

Dans son pèlerinage au travers du département, le conseil de révision rassemble tous, jeunes gens indisciplinés curieuses, contre lesquelles il s'efforce d'appeler toute la sévérité des tribunaux, quand par hasard il les peut saisir ; le chevalier d'industrie et le sorcier. Le plus souvent le chevalier d'industrie est un négociant retiré, qui a eu des malheurs dans sa jeunesse. Ces malheurs, il n'en explique par la vertu ; mais tout porte à croire que leur propriétaire en a subi les conséquences dans les prisons de l'État : c'est un baron de Wormsire en raccourci. De son avenir et splendide position, il s'est conservé, dit-il, rien que des relations nombreuses et utiles avec les personnalités les plus recommandables du département. Il ne demande pas mieux que de rendre service au malheureux atteint

indignes : c'est le massacre des innocents. Pendant vingt-quatre heures, les maîtres sont les Hérodes du poil et de la plume.

Après un mois de tournée, où se rencontrent à peu près les mêmes incidents et les mêmes impressions, tout le monde rentre au chef-lieu, et tout va pour le mieux dans le meilleur des gouvernements.

Il n'y a que quatre-vingt mille soldats de plus, et dix mille lieues de moins.

AUGUSTE ACHARD.

LA SOUS-MAITRESSE.



CECILE, qui la console, qui la plaint, qui la console?

Et cependant elle est jeune, belle, spirituelle, intelligente. Hier encore, c'était une enfant riante, muette, et sans désirs. Mais la voilà grande; ses études sont terminées; elle vient d'atteindre dix-sept ans; et cet âge heureux, qui donne la liberté à toutes ses compagnes, qui les rend au monde, où les attendent les fêtes, les plaisirs, les triomphes, et aussi, hélas! les passions du monde, commeure son isolement et sa captivité : la pension

se transforme en prison. A dater de cette époque, elle est appelée plus Louise, Anne, Julie, etc.; on ne la désigne plus que sous le nom de son emploi, *mademoiselle* : elle est devenue sous-maitresse.

Ses parents l'ont mal élevée. Pauvre le plupart du temps, ils se sont soignés pour lui donner l'éducation d'un hémisphère, du se sont imposé mille sacrifices pour lui préparer ce qu'ils appelaient un avenir. Un avenir entre les quatre murs d'un jardin! le maître avec tout ses amours, même la vocation et la foi religieuse du rhizire!

La sous-maitresse est presque toujours la fille d'un petit employé ou d'un commerçant ruiné; quelquefois même elle appartient à une famille noble déchue. Fléchée selon le rang auquel la destinait son unique fortune, placée de bonne heure dans un magasin, elle eut pu apprendre un état, mais son sort à celui d'un habile ouvrière ou d'un petit marchand, connaître les jours du ménage, s'élever brutalement au sein d'un instantané médiocratie; mais ses parents n'auraient cru déroger en lui montrant cette humble condition. Ils se sont imaginé qu'il n'y avait rien de plus honorable pour elle du posséder quelques connaissances en histoire et en géographie, d'écrire sur quelques phrases d'anglais ou d'italien, de sentir en pièces sur le piano quelques variations du fleur, de dramatiser une scène unique d'à près la boîte, que de savoir tenir des livres, diriger une maison de commerce, ou s'élever dans son profession manuelle. Mais, qu'elle paye cher, la pauvre enfant, les rêves ambitieux de ses parents et cette brillante éducation qu'ils n'auront pu lui donner qu'au prix de pénibles privations, et quelquefois qu'au prix même de leur existence! N'avons nous pas vu dernièrement cet ingénieur s'élever jusqu'à la férocité? N'a vous-même pas vu offrir mère de famille, déshéritée qu'au revers de fortune la force de retirer du pension sa fille aînée, avoir l'horrible ouragane du tonnerre des amoncelles, et de se suicider après, pour elle-même ainsi les épaules de son mari, et le malheur de continuer l'éducation de la seule enfant qui lui restait. Trois victimes immolées à cette folle vanité! trois crimes dont le résultat probable sera de faire quelque jour de cette fille une sous-maitresse! Nous faisons là ces tristes réflexions; il y aurait trop à dire sur ce fatal agissement qui pousse tant de familles pauvres ou peu usées à rêver pour leurs enfants un avenir au-dessus de leur position : c'est là non des plus tragiques des courbes de la misère éternelle, et celle cependant dont on semble s'occuper le moins. On célèbre tous les jours avec emphase les bienfaits de l'éducation, on cite les noms de quelques hommes sortis des classes obscures, et parvenu par leurs talents ou grands charges de l'Etat, à la fortune, à la réputation; mais on ne parle pas de cette multitude de jeunes gens jetés pour l'avancement paternel, sans appui, sans recommandation, sans les seuls des professions libérales, au désespoir, après tant d'illusions vite déçues, le découragement, l'inaction, et quelquefois même la misère et le désespoir.

Dès les vacances, le travail de la sous-maitresse cesse. La poutre du pension, qui livre passage à l'esprit joyeux des petites et des jeunes filles avec lesquelles elle a vécu jusqu'alors, se refuse devant elle. Pour la première fois, elle n'a pas assis de sa gaieté la modeste loge de sa mère, rendre visite à tous ses parents pour leur montrer ses prix et les progrès de ses progrès, assister le dimanche aux grands repas de famille, où le dessert lui donnait toujours l'occasion de chanter une romance, aux grands applaudissements des voisins. Les promenades à Paris, et à Saint-Germain, les chemins de fer de Versailles et de Saint-Germain, lui sont interdits cette année; il faut qu'elle renonce à tous ces petits plaisirs, à tous ces petits triomphes des vacances; il faut qu'elle renonce ces deux mois féconds à se préparer un respectable avenir qui doit lui conférer la titre de sous-maitresse. Sa première souper sera pour l'hôtel de ville, où s'assembler le comité chargé de la délivrance des diplômes. Mais que d'inquiétudes, que de vaines,

que d'insomnie, avant de comparaître devant cet auguste tribunal ! Nuit et jour elle travaillait, elle relit ses cahiers, elle dévota un à un tous les petits traités composés par M. Lévi, elle intéroge sa mémoire, le mot d'avance sur le serlette, la hercèle, lui fait subir toutes les épreuves préliminaires du combat où elle va s'engager. Enfin, le grand jour arrive : la voilà sous les armes, dans tout ses atours, et avec toute sa science de pensionnaire, en présence du savant aréopage.

Aux premières questions qu'on lui adresse, son cœur lui, sur une vive rougeur colore ses joues, tout comme s'il s'agissait d'une première déclaration d'amour ; elle se trouble, la tête lui tourne ; ce qu'elle savait si bien hier, ce matin, il n'y a qu'un heure, elle l'a complètement oublié. Il se passe dans sa mémoire une confusion inattendue ; les numéros se déplacent, les fleurs changent de fil, les villes de position ; la chronologie est tout intervertie ; les dates volent, les peuples parlent de l'Occident à l'Occident, le port du Pirée devient le nom d'un homme ; enfin, les rois et les reines se heurtent, se croisent, s'épousent, se débattent, sans s'être jamais connus ; c'est un chaos-chaos général. Heureusement pour elle, ce désordre et cette émotion débordent en deux rois-seaux de larmes qui inondent heureusement l'indolgence des juges. Tout examinateur qu'un soit, il est bien difficile de n'être pas touché d'une pareille requête : aussi les aspirantes ne s'en font-elles pas faute. Celles qui ont passé trente ans peuvent même se permettre, à l'ocasion, l'évanouissement ou l'étauque de nerfs. Mais ces moyens extrêmes offrent généralement moins de chances d'intérêt. Les secours que réclame la position d'une femme qui se trouve ou qui feint de se trouver mal, l'empêcheront qu'on ne fait autour d'elle, les foudres qu'on ouvre, les reproches, les verres d'eau qu'on apporte, tout ce tumulte, ces cris, ces sons, affectant presque toujours désagréablement les spectateurs desintéressés. Les pleurs, à la bonne heure ! voilà une recommandation qui manque rarement son effet : soyez donc insensible aux larmes d'une pauvre petite élève qui pleure qu'elle frissonne de timidité sous vos yeux !

Aussi on la rassure par quelques paroles bienveillantes, on l'encourage par un sourire presque galant, on la remet sur la voie. La mémoire et la réplique, un instant en défaut, lui reviennent peu à peu, tout rentre dans l'ordre. Néanmoins a touché du doigt sa joliette ; la serrette et l'esprit d'à-propos renaissent après cet innocent orage, qui s'est fondue en quelques larmes ; le sourire des juges a signalé, comme l'arc-en-ciel, le retour du calme. Bref, elle sort de cet examen si redouté par la porte d'entrée : celle de l'espérance.

Dont elle est reçue. Elle possède enfin son diplôme d'institutrice ; la voilà en règle, patrice comme le médecin et l'épicière ; elle pourra maintenant affirmer de pied ferme les vices des dames inspectrices dans la cour de l'école scolaire. La rhubarbe est vidée ; Dieu sait quand et comment il lui sera possible de la rompre.

Pendant les premières années, elle ne la sent guère. Le nouveauté de son nouveau rôle sur son amour-propre ; elle se laisse aller à cet entraînement de la jeunesse qui rend tout facile et aimable. D'ailleurs, rien ne semble changé à son existence : ce sont toujours les mêmes occupations et les mêmes distractions ; son costume même n'a pas été renouvelé ; le robe de son bleu et le chapeau de paille blanc d'uniforme ne sont pas usés, mais la grande robe dont elle s'enveloppe les jours de sortie, tout la couvrent facilement avec ses élèves. Pendant les classes, elle affecte bien, pour répéter les caquetages, des airs de gravité qu'un sourire dément à chaque injonction ; mais lorsque l'heure de la récréation, ou, au milieu de toutes ces enfantes qui glapissent dans le jardin, qui se poursuivent en riant, qui se livrent à la gymnastique, aux jeux du volant et de la poupée, vous reportez une jeune fille pleine de santé, le visage rose feu, les cheveux au vent, la

présent à la cour, la plus agée aux récrées, la plus saine à tous ses amusements, sera certain que c'est la sous-maitresse. Sa surveillance est encore au plaisir. Elle est la reine de cette ruche d'abeilles qui bourdonnent autour d'elle, la comédienne-désolée rigera, la propretière des apparences, l'idole du tonner. Avec le jour de sa fête les heures de la pension ont-elles été vidées pour lui offrir un cadran : jamais souscripteur ne se fit avec plus d'impression, de gaieté et de mystère. *Mademoiselle* est si bon, si douce, si sur-tout si enfant ! À l'époque des vacances, il est bien rare qu'elle ne reçoive pas quelque invitation des parents de ses élèves favorites pour aller à la campagne : c'est à qui l'aura et la féera de son mieux. Comment toutes ces petites orphelines lui dissimulent-elles pas tout ce que sa position a de précaire et de dépendant ?

Malheureusement le temps s'écoule, et à sa suite les desirs, les récrées, les besoins. On ne peut pas toujours jouer à la poupe, même lorsque la poupée est de bois et d'os, et qu'elle marche, habille, et pleure *tout de bon* : au-si peu à peu la sous-maitresse se prend-elle à réfléchir. Cette existence réglée à son de cloche commence à lui apparaître sous de sombres couleurs. Peut-elle donc passer sa vie à faire taire des petites filles, à veiller à ce qu'elles ne se barbouillent pas la figure d'encre, à leur servir les principes de catéchisme et de la grammaire ? Lui faudra-t-il

Travaux dans un jardin ou éternelle rufance ?

Charles, qui n'est moins jolir qu'elle, a épousé un avocat ; Adèle, qui souffrant horriblement, est devenue la femme d'un médecin ; la pôle Chénier, qu'on avait surnommée *Notre-Dame des sept douleurs*, a déjà quatre enfants : son mari est l'un des plus riches marchands du quartier des Lombards. Charlotte, qui n'a jamais pu comprendre la division, l'écriture, dont l'ignorance et la magnifique restriction n'ont pas été l'objet de toutes les moqueries, s'est mariant dans un salon sculptural de la Chaussée d'Antin : sa dot a été un banquier. Toutes sont heureuses, ou du moins dans les conditions ordinaires du bonheur. Seule de ses anciens compagnons, la sous-maitresse languit d'isolement. Reilly donc de tout l'état du jeune âge : que votre mariir vous dit chaque matin que vous êtes belle ou gracieuse ; que l'esprit unie, le cœur ouvert aux sentiments tendres, aux nobles impressions ; soyez donc des plus aimables qualités, soyez, en un mot, une de ces femmes dont on dit dans le monde : *C'est une femme charmante* : tout cela pour jouir paisiblement à la mer, prendre garde avec des pensionnaires¹ à quel bon usage la jeunesse² à quel bon usage, le droit de plaisir, le besoin d'aimer, et tous ces rêves délicieux, tous ces plans du cœur !

Il est bien difficile qu'un bout de quelques années d'exercice la sous-maitresse ne fasse ce triste retour sur elle-même. Elle peut en depuis cette vie de vermine à laquelle elle est condamnée : tout lui pèse, tout la fatigue, elle reste étrangère aux joyeux amusements qu'elle partageait naguère. Ses pensées ne sont plus au vol des ces petites âmes roses et blanches, longtemps sa famille et ses seules affections : ses pensées fuient l'école buissonnière, emportées par les desirs, inquiétées par les regrets. Combien elle regrette, la pauvre fille, sa bricole de dictée, sa jeunesse qui s'écoule, et le temps perdu !

Le peu qu'elle entend du monde, par relâchement, du fond de l'immense chapelle où son visage est rugissant, lorsque, ses jours de sortie, elle conduit sa vieille mère aux Champs-Élysées et sur les boulevards, ne fait qu'augmenter l'amertume de ses réflexions. Voilà les breuses du siècle qui passent : les ours le conduisent, les autres l'élaborent, univers, bourgeois, et grandes dames. Le subit lui pour toutes ces grâces dignes : pour toutes, les aptitudes propres ou adverses de la vie sociale, les jours de la famille, les

décentes de la maîtresse; pour toutes, excepté pour elle, qui ne tient au monde, ni par les plaisirs qu'il procure, ni par les peines et les soucis qu'il engendre. Le sort de la honneur rudi-marchée qui se promène triomphalement, flaquée de son mari et de ses enfants, *ser plus beaux dévants*, lui semble aussi digne d'envie que celui de la femme élégante qui se prélassa, nonchalamment inclinée sur les coussins moelleux d'une calèche. Et si son cœur souffre douloureusement des comparaisons que lui suggère intérieurement le spectacle de cette foule radieuse, sa vanité féminine n'est pas moins vivement blessée. Au milieu des porures fraîches ou brillantes des promeneurs, elle se sent presque rougir de sa mise plus que modeste. Mais le moyen de n'être pas toujours de deux ou trois rangs en arrière de la mode avec les quatre cents francs qu'elle reçoit d'appointements, et dont elle emploie tout partir à procurer quelques douceurs à la vieilleuse de sa mère?

S'il est un art, comme l'a dit Gresset,

de donner d'honnets tours

À l'étanée, à le plus simple air,

les hommes en ont emporté le secret; la sous-maîtresse ne l'a jamais connu. Et pour qui, bon Dieu! voudrez-vous qu'elle se mît en frais de toilette? Sur qui essayer de *pouvoir de ses charmes* et les agaceries de sa coquetterie? Sur les professeurs les plus habiles de la capitale (style de prospectus), qui viennent, pendant une heure, donner des leçons aux pensionnaires? Mais le maître d'éécriture est un homme de cinquante ans, chenue comme la merle, spirituel comme une ruche de papiers, ébouriffant comme une lettre majuscule; il porte des brodequins à sa montre, et n'a pas de son-piedle à son pantalonn. La belle tentation de devenir l'épouse de ce monsieur! Le maître de dessin est marié en troisième nœud, et père de cinq enfants. Le maître d'angle... *goddam!*... c'est un honneur jugé. Celui d'allemand? Il est Allemand. Le professeur de musique? Ah! ce lui-là, je ne répondrais pas qu'il ne fût plus particulièrement qu'il ne fût l'attention de la sous-maîtresse. Il est jeune (à peine vingt-cinq ans), blond, bien frisé, d'une tournure et d'une mise élégantes; ses habits défilent le cuseau d'Husmann ou de Woolf; sa cravate est toujours artistement arrangée, et sa chaussure ne laisse jamais rien à désirer pour le vernir. Mais c'est un *premier prix du Conservatoire*? Comprenez-vous? Un premier prix du Conservatoire, c'est-à-dire un jeune homme qui ne croit appelé aux plus hautes destinées musicales, et qui en attendant daigne enseigner le solfège. Il a déjà tout le sérieux du génie: il est grave, roide, composé. En entrant dans les classes, et en sortant, il saluait d'un air froid la sous-maîtresse: c'est là la seule coquetterie d'attention qu'il lui donne; demandez-lui si elle est jolie, il vous répondra qu'il ne l'a jamais regardée. Toutes les petites filles en reflètent malgré sa sévérité, et se disputent le plaisir de se faire gronder par lui. Il est le sujet de leurs conversations les plus importantes: «M... n'est pas de bonne humeur aujourd'hui.—Tiens, il a oublié sa canne à pointer d'or.—Il a un gilet blanc.—Il a coupé ses nouaniches.—Le fême mieux comme cela.—Il est moins brun.—Il ressemble au frère d'Erastus, etc., etc.» Tout en feignant de *faire fi* de son roulement de courtoises, la sous-maîtresse ne laisse pas qu'y prendre un intérêt trop grand pour son repos; et les regards qu'elle jette à la dérobée sur le jeune dandy procurent suffisamment que toutes ses observations de pensionnaires ne lui sont pas indifférentes. Examinez-le avec attention lorsque le clochette du panier rouvre l'arrivée du professeur de musique, et je ne troupe fort si vous ne remarquer par sur son visage et dans son maintien quelque indice d'un amour naissant, qui ne demanderait

pas mieux que de grandir. Mais parlez donc d'un sous-maître à ce futur Beethoven, qui a déjà fait une romance!

Voilà, si j'en ai une troupe, le personnel masculin dont les besoins des études nécessitent la présence à la pension. Toujours les mêmes figures plates, ramuées ou dédaigneuses; c'est n'est-il pas bien réjouissant? Et, cependant, dans sa vie monotone, c'est là l'unique distraction de la sous-maîtresse. Qu'un professeur soit remplacé par un autre, grave et rare événement, ce changement l'occupera pendant tout un an. Ne faut-il pas être bien abandonné de Dieu et des hommes pour être réduite à considérer une chose aussi insignifiante comme une bonne fortune? Un habit noir râpé remplacé par un autre une mousseline; un cuistre succédant à un cuistre; le pédañtisme sous la forme d'un pauvre diable, maigre, jaune, efflanqué, venant s'asseoir à la même place qu'il avait hier sous la forme d'un gros homme, court et reglé; l'encre en laug au lieu d'être en large. Tout cela le joli passe-temps! Mais, qu'y faire? la sous-maîtresse n'a pas le choix. Ah! qu'il vaudrait mieux, sans doute, donner à ses pensées un cours plus naturel, être en liberté de tous ces riens, qui attirent si facilement sur les lèvres des jeunes filles ce sourire frais et rose comme la bougie; rêver à cette chose importante, qui comprend toutes les autres, et qui fait plier les fronts de dix-huit ans! Voilà ce qu'il se dit souvent en se promenant sous les tilleuls poudreux de sa prison. L'air est tiède; la grande salle bourdonne; à deux pas le plaisir, la passion, le mouvement. Mais tous ces bruits coulés vivement et expirés au seuil de la pension; les murs sont sans échos, et sur la porte d'entrée, à côté de l'inscription ordinaire

INSTITUTION DE JEUNES DEMOISELLES

BOARDING SCHOOL FOR YOUNG LADIES.

vous pouvez lire ce mot *bono rassurant* :

L'institution n'a pas de fenêtres sur la rue.

Pas de fenêtres sur la rue! Cela ne vaut-il pas l'inscription infernale du Doute, *L'espérance agni speranza*, rien. Pas de fenêtres sur la rue! Ainsi donc, pour la sous-maîtresse, pas même cet honnête délassement de tous les sens, cette innocente distraction du pauvre comte du ruche, cette récréation de la grisette libertine, qui interrompait son travail pour s'accouder à sa croisée et regarder les passants! Laissez donc toute espérance, dites adieu à toutes les illusions du jeune âge, ô vous qui entrez en qualité de sous-maîtresses dans ce couvent le plus triste des couvents, Sœur Hélène, vos yeux noirs sont trop vifs, amortissez-les le feu; les vôtres sont trop rêveurs, sœur Juliette, et les rêves sont défendus; sœurs Hortense, Gabrielle, Lucie, sans être habile phrénologue, j'en vois dans vos physiognomies certains signes que, pour votre repos, il faut faire mentir. Rapprochez aux sous de la garnie qui vous embellissent, refermez les clous du cœur, étouffez les desirs dont l'algèbre vous punit, reniez le monde, ses pompes et ses œuvres : maintenant vous pouvez entrer, vous voilà parfaites.

A force d'aspirer à ce degré de perfection, un couvent qu'elle métamorphose doit

s'opère peu à peu dans la sous-maitresse. Erroyre-la quatre années après sa prise de voile : que sont devenue sa gaieté, son insouciance, son humeur franche ? Elle est triste, sérieuse, penne. Et sa beauté, sa fraîcheur, sa santé ? Aux riches concubines qui culmineront ses traits succède cette pâleur contractuelle, ce teint d'une blancheur fixe et sans saveur qui diminue les herbivores séduisantes de l'existence réaustrale. Dix années de la vie parisienne, qui use et vite les femmes, dix années passées dans le tourbillon du monde, au milieu des prières, des fêtes, des fringues du bal, ne l'ont pas si complètement échauguée que ces trois ou quatre ans modestes, rat lesquels s'est levé le même soleil secue : l'auaction épuise sont est plus que l'érudition.

Enfin, un beau jour, la force de la jeunesse, le rursour du cœur et des sens, prennent le dessus. La sous-maitresse forme la résolution de se soustraire, rour qui coudre, à cet engourdissement. Le moindre prétexte lui suffit : l'insubordination du chef lui rure reproche de négliger ses devoirs ; le plurr rure tombé pendant toute une semaine ; ses élèves auront été plurr insupportables qu'à l'ordinaire, le professeur d'écriture plus demeurement lourd, celui de musique, plus prodigieusement didactique. Et s'il faut pas d'atage pour l'effrimer dans son projet, elle veut quitter la pension :

Checher qui rurs mœur,
Mes rhôres brebis.

Avant de franchir le seuil de cette maison où s'écoula son enfance, elle éprouve bien un peu d'hésitation. Nair le désir de voir, de connaître, de sentir, le pousse : elle glisse le long de ces teintes murs en leur jetant un regard d'édier. La porte s'entr'ouvre, et la vaille dans la rue, tranquille, nair pourtant joyeuse. Où ira-t-elle ? que fera-t-elle au milieu de ce monde dont elle ignore le langage et les mœurs ? Elle marchera tout droit devant elle, heureuse de sa liberté, jusqu'à ce qu'elle rencontre un obscur sur sa route, un de ces obstacles comme il n'en présente tant dans la vie des jeunes filles sans fortune, à qui la société refuse une position conforme au luxe de leur éducation ; quelque jeune artiste encore obscur, tout juste assez vicie pour être dangereux, qui cherchera à lui faire partager ses idées de fortune et de gloire. Et si son perd glisse à ces premières embûches, et si ce mal d' amour trahissement répété à ses oreilles la trouver au drapeau, elle, qui n'en sentira le rursage, des pièces dans son jardin : la pauvre fille en plurr à plaindre qu'à blâmer.

Toutefois, disons-le, ce n'est par rien que finit communément la sous-maitresse. Elle e d'autres cordes à son rre : tenues cordes, à la vérité, et qui ne valent guère mieux que celle de pendu.

Eri-elle d'un rurtre indolente et passier, c'est-elle régnée dès le commencement aux pratiques fastidieuses de son emploi, et n'a-t-elle, en abandonnant sa première pension, voulu que satisfaire un simple besoin de locomotion : rurs vous aller la voir transportée son ennuir sur quatre cour de Prrie. Elle s'ennuyait au faubourg Saint-Benoit, elle ira s'ennuyer au faubourg Saint-Germain ; du faubourg Saint-Germain elle passera au Marais, du Marais au faubourg Saint-Antoine. Ses pécuniations s'étendront même extra muros, dans un rayon de deux myriamètres : les principales institutions de la banlieue hébergeront successivement son rursi vagabond. Elle se traitera rurs et rurs sur leur rnfidèle et dormeurs, de classes, de offroires, jusqu'à sa trentième année. Et ne soit parvenue à ce terme, elle songera à prendre sa retraite honorablement. Ou n'accueille guère, en effet, de sous-maitresse au delà de cet âge. Une figure ridée fera tarir au

milieu de ces visages bouffis, pour vivre continuellement avec ce petit monde, pour comprendre ses besoins, ses passions, pour s'associer à ses joies et à ses douleurs, il faut être un peu enfant soi-même; il faut s'avoir qu'à se laisser pour se trouver un niveau de ces petites idées tourbillonnantes; il faut, un mot, qu'à travers la vivacité officielle, il perce de temps à autre quelques fraîches reminiscences de *gaminerie*. La jeunesse est donc une qualité indispensable; imaginez-vous une sous-maitresse de quarante ans satisfait à la corde ou jetant au corbeau? Alors, avant d'abandonner ce terrain fâché, l'ambition lui est venue; elle n'aspire rien moins qu'à un grade d'inspectrice, sorte de factotum féminin qui voit tout, qui sait tout, qui doit être présent partout. C'est là le bon de ma-jourdonne qu'elle a trouvé dans le pochu de son tablier de pensionnière. Une fois revenue de ces éminentes fonctions, elle prend avec sécurité ses quartiers d'automne. Que l'institutum soit vendue, qu'elle passe un d'autre main, peu lui importe; elle est fixée à perpétuité dans son lieu; sa longue expérience la met à l'abri des changements de dynastie, elle est réputée immuable par son institum.

A-t-elle aimé quelques étonnantes, chères épaves du fondant prévoyance, elle porte plus haut ses vœux ambitieuses; il s'agit pour elle du fondum d'établissement d'éducation. En passant dans un quartier populaire, un peu devant cette maison isolée, dans l'instinctive, facile de différents usages, annonce les nombreuses industries qu'elle veut ou au tableau décoré de deux sphères peintes, vous lisez ces mots un gros caractère :

EXTRAIT DIRIGÉ PAR MADEMOISELLE "".

IL Y A UNE TERRASSE.

C'est là que vous retrouvez la sous-maitresse défrôquée d'un modeste appartement, au troisième étage, au milieu d'une vingtaine de petites filles auxquelles elle apprend, moyennant une faible rétribution mensuelle, la lecture, l'écriture et le calcul. Il y a peu, sans doute, de ces deux ou trois chambres garnies de quelques tables boiteuses, et qui servent à la fois de classes et de réfectoires (ainsi que l'indique la rangée de paniers disposés sur les planches), un confortable des salles d'étude de l'institutum. Les internes qui sont mal peignées, sont jeunes; souvent aussi le peix de leur déshonneur se fait attendre; car elles appartiennent à des familles d'ouvriers ou du marchand peu aisés, qui songent moins à leur éducation qu'à s'en débarrasser pendant un pain du jour. Mais dans ce pauvre coin tout imprégné d'odeurs infectes de fromage, du débrouillage, de salaison, qu'on appelle un *internat* du *jeune demoiselle*, notre ancienne sous-maitresse se trouve mille fois plus heureuse que dans la vaste cage où elle régentait naguère une bande de jolies pies bien dressées, bien propres, et des menus ambiquetés. L'air du la liberté sent toujours bon; un air est bon. Elle s'appartient enfin à elle-même. Plus de cloche importun qui lui commande à heure fixe le sonnet et la revue. Elle peut disposer comme elle l'entend de ses minutes et de ses soirées. Les dimanches et les jours de fêtes, elle est plus bourgeoise que la bourgeoisie elle-même. Pour comble de bonheur, supposez, et la supposition est presque toujours vraie, qu'il demeure dans sa maison un employé du bureau encore vert, d'universitaires, ayant quelque *tenante* de belles-lettres, et, avant une année, le nom de madame "" remplacera sur l'enseigne de l'institutum celui de mademoiselle "". Au lieu d'une terrasse, on verra un jardin, on prendra

une femme de ménage, et peut-être même une sous-maîtresse. Dites encore qu'une brillante éducation ne mène pas toujours à quelque chose !

Mais ne va pas qui veut à Coriolan, et l'Éblouido de l'extérieur n'est pas accessible à toutes les sous-maîtresses : il faut encore posséder un petit capital pour acheter un petit réber, ce qui est la même chose, un petit établissement. Celle qui, ne quitant sa pension, ne peut disposer d'aucunes ressources, doit se contraindre de courir les legs en ville, ou de recueillir une éducation particulière. Si ces démarches sont inutiles, elle se jettera dans les bras des Anglais, cette providence de toutes nos professions avortées ; elle passera un bail de son esprit, de son intelligence, de son corps, avec quelque famille riche d'antiquaire, pour élever, de concert avec une femme de chambre, quelque petite miss blanche et délicate. Elle jouira de tous les avantages extérieurs de la fortune : elle aura une voiture et un domestique nombreux ; mais que de fuir la morgue britannique lui fera regretter l'esclavage de sa pension de Merril, un dînateur en parlant, un réber, on dirait un français ! Le Russe a été pendant assez longtemps pour les sous-maîtresses un vrai pays de Cocagne : elles trouvaient à Saint-Petersbourg le phénix qu'elles n'avaient pu découvrir à Paris, au mari, un vrai mari, quelque riche boyard possesseur de plusieurs villages et de centaines de paysans. Il y a plus d'un comtesse russe qui jadis a monché des petites filles dans les pension de mesdames Wagner et Allix. Mais ces jours de mirage sont passés : les Russes sont toujours aussi gais dans les sous-maîtresses françaises, quand elles sont jolies, mais jusqu'en conjugal relativement.

Si nous voulions suivre plus avant le sous-maîtresse, peut-être le verrions-nous encore se transformer en demoiselle de compagnie auprès d'une personne seule, ou en demoiselle de comptoir dans un café ou veuve, ou faisant les honneurs d'une table d'hôte. Mais arrêtons-nous : ce le chercher pas si loin de ses premières années, ce serait diminuer le juste intérêt que sa position nous inspire.

Au siècle dernier, un financier, sans doute imbu des doctrines de Jean-Jacques, se présenta un jour à la supérieure de l'hospice des Enfants-Trouvés, et lui dit : « Madame, je désirerais me marier, et prendre une femme parmi les jeunes filles de votre établissement : voulez-vous me permettre de friser un choix ? » C'était l'honneur de la récréation ; la supérieure le conduisit dans le cour des orphelins. Le financier, après l'avoir parcourue toutes et revues, en visa une dont le visage et le maintien lui agréèrent. Il la désigna à la directrice, la fit monter dans sa voiture, et l'on s'y introduit plus parler ni de l'un ni de l'autre. Au bout de dix ans, le financier rendit une nouvelle visite à la supérieure : « Je suis veuf, lui dit-il, et prendrai dix ans sur femme en'stade si heureux que, voulant me remarier, je ne saurais mieux faire que de choisir ici une autre compagne. »

Un banquier qui regardait ainsi de nos jours avec la fièvre de la Bourse ; et pourtant, que d'excellentes mères de famille, que de bonnes maîtresses, que de femmes spirituelles, élégantes, gracieuses, ne trouverait-on par parmi toutes ces jeunes filles condamnées par la pauvreté à n'être pendant toute leur vie que des sous-maîtresses ?

F. DE JOURNÉE.

LE COMMISSAIRE-PRISEUR.



Les *trésors* du commissaire-priseur, ce président obligé de toutes les ventes à la criée, qui l'on peut dire avec raison :

Dans ses heureuses mains, le rivage devient or.

Il n'est guère d'objets qui, touchés par ses doigts magiques, ne se transforment soudain en choses précieuses. Grâce à lui, les moindres bagatelles sont souvent vendues à très-peu fort. C'est le dire du négociant, le Mercier du dix-huitième siècle. — Il tient à la main, en guise de caducée, un marteau d'ivoire, à manche d'ébène, dont les coups retentissant sont autant de veto pour de nouvelles enchères.

Le commissaire-priseur est remarquable par la diversité qu'il apporte à ses ventes. Toutes sont également importantes pour lui : il ne fait fi d'aucune, et se croirait perdu de réputation s'il n'opérait les plus minimes, voire celles de quelques guesdars, avec autant de zèle et d'entrain que s'il s'agissait de l'écarter des joyaux de la couronne. Pourtant, il a dû subir l'influence du temps où il vit, et il se complait particulièrement dans les ventes de tableaux, de statues, d'armes, de métaux, de porcelaines, et de ces mille et mille choses consacrées par la mode. C'est là qu'il peut à son aise lier la bride à son imagination, et se voir toutes ses marchandises d'un plus haut point. Sans vouloir lui attribuer positivement l'invention de changer alors les copies en originaux, les robes en robe d'œuvre, les vieux sous en médailles antiques, et les porcelaines de fabrique française en porcelaines de la Chine ou du Japon, toujours est-il qu'il obéit de véritables triomphes, et sait faire monter les enchères aussi rapidement que des fusées : « Messieurs, s'écriait dernièrement, dans une vente à laquelle nous assistions, un commissaire-priseur, avec cet accent plein, vibrant, sonore, qui vous lui communique, messieurs, le lot qui nous avons l'honneur de soumettre en ce moment à votre appréciation, se compose de ce magnifique bahut Louis XV. Approchez, examinez, la voir n'en coûter rien... Allons, messieurs, des enchères... Voyons, commençons par cent francs. »

Et le crieur de répéter : « Cent francs, cent francs le bahut. »

Ici un rire d'irrévérence moqueuse circule dans tout l'auditoire. Ce rire semble dire : Cent francs ou verra buffes tout vermoulu, prêt à tomber en poussière ? Allons donc ! personne n'en voudrait pour rien.

« Messieurs, continue le commissaire-priseur, votre indifférence m'a flétri ; en vérité, vous faites tort à vos connaissances. Vous ne voulez pas du bahut ? C'est très-bien... n'en parlons plus ; grâce à Dieu, nous n'en sommes pas embarrassés. Pourtant, messieurs, je

ne puis m'empêcher de vous dire que les bras me tombent un voyant des commissaires comme venir rester froids devant tous paillardes œuvres, sans œuvre qu'il est impossible de contempler, sans supposer, je veux dire sans regarder la conversion, l'extime conviction, qu'il n'y a pour eux ni cédée, l'inimitable, l'incomparable Bœlle.

Ces mots n'étaient pas arbrévés, que, de tous les points de la salle, les rumeurs partaient, volaient, se récochaient comme les coups de feu dans un feu de fil; bref le membre de Bœlle, dont personne ne voulait d'abord donner 100 fr., fut adjugé à un trop heureux bourgeois au prix de 675 fr.

Est-il des rapendes dont il ne puisse se défier? Ah! le commissaire-priseur lui-même adroitement dans la vente d'une collection provenant duquel cabinet célèbre. Cette petite routine lui réunissait toujours à merveille; un air de confiance, et rien n'est satisfait. Comme tous les thématurges, d'ailleurs, il a sous de prétexte ses œuvres du long main : il ne fait jamais sur venir d'ailleurs d'être qu'il n'ait véritablement échauffé le zèle des amateurs, des collectionneurs, des amateurs, par un déluge de notices détaillées, dont l'ornement de rigueur n'est ni avant-propos dans le genre de celui-ci :

« L'émir, qui le goût passionné pour l'antiquité transporta aujourd'hui dans ces contrées jadis si florissantes de l'Asie Mineure Grèce, est frappé d'admiration à la vue d'un reste de monument qui lui rappelle les souvenirs glorieux du ce qui lui a appris l'histoire de ces temps héroïques. Combien ne s'est-il pas efforcé de, même à grands frais, et après les plus pénibles explorations, il parvint à posséder un fragment qui lui transporta religieusement avec lui dans sa patrie! Pourquoi donc, en un moment de ces objets créés au ce soit risquer des beaux-arts, n'y prouverait-il pas les mêmes joies? Eri ce pour avoir risqué de lieu qu'ils perdraient de leur valeur et de leur valeur? L'obélisque du Luxe n'est-il pas le monument de la haute Égypte, et son transport mirrénien n'ajoute-t-il pas à son intérêt? »

De l'obélisque de Luxe, le commissaire-priseur, dans ce brillant échafaudage de ses tentes littéraires, saut à l'énumération des tableaux et des statues appartenant à la collection dont il est chargé d'opérer la vente : « tableaux et statues, dit-il, qui semblent remonter au siècle fameux des Apelles et des Praxitèles, » et il tenait un assurance que depuis qu'il a l'honneur d'être commissaire-priseur, il n'a jamais rencontré une collection qui méritât d'inspirer tant d'intérêt aux savants, aux artistes, aux amateurs, et à tous ceux qui aiment à suivre l'histoire de l'art dans ses progrès et sa décadence.

Comme vous voyez, le commissaire-priseur n'est ni le hauteur du siècle, ni même le régulateur aussi bien qu'homme du France. Soyons justes, et ajoutons qu'il a souvent un collaborateur pour la confection de semblables merveilles d'éloquence. Ce collaborateur est l'expert qu'il a adjoint lorsque sa modestie ne lui permet pas de se vanter suffisamment éclairé sur le valeur des objets et sur la désignation à leur donner dans le catalogue. Le commissaire-priseur n'est rien moins qu'un point de science, et, sans l'aide de l'expert, il lui serait fort difficile d'acquiescer convenablement ses marchandises. Est-ce lui, pauvre hère, qui, dans un amas confus de vieilles ferrailles, sait choisir de reconnaître :

— Des pièces en fil de fer pour l'étude de la météorologie et de la splanchnologie ?

Pourrait-il davantage démêler :

— Le Spandyle royal;

- La Haque impériale, ou Manteau de Saint-James;
- L'Iridine de l'Inde, grand et bel individu, dont la charnière tuberculeuse, dans toute sa longueur, est des anneaux caractérisés;
- La Galathée;
- La Trigone vivante;
- Les Porcelaines, Argus, Cacte géographique, Peau de lièvre et Géomé?

Pourrait-il, dis-je, s'il n'était soufflé par quelqu'un, démêler tout cela dans un tas de produits anodins que ses études ne lui ont pas appris à appeler autrement que du nom vulgaire de *coquilles*? Le commissaire-priseur a, son lot, bien autre chose à faire qu'à tourner des feuilletés, et il ne voit guère des livres que leurs couvertures. Cela ne l'empêche pas d'avoir et d'imprimer, au besoin, son opinion en littérature. A ses yeux, le talent d'un écrivain est en raison directe du prix plus ou moins élevé de ses œuvres. Il professe un grand mépris pour la plupart des auteurs du jour. Mieux que personne, et sans les avoir lus, il a été à même d'apprécier le mérite de certains ouvrages dont les réclames des journaux ont couronné le rapide écoulement, et que le marchand, lassé d'attendre l'acheteur, s'est vu forcé de faire vendre en bloc par son ministère. Hélas! que de fonds de boutiques de libraires et d'éditeurs en déconfiture ont passé entre ses mains! Pour lui, son commerce est à l'abri des orages: les frimées et les banqueroutes ne l'atteignent jamais; bien loin de lui nuire, elles lui rapportent, et, s'il ne se plaint pas au mal, du moins, assis sur son estrade, le maître d'avoir à la main,

Tranquille, il voit passer les hommes et les temps.

La trompette du jugement dernier sonnerait, qu'on le verrait encore, résisté de son crieur, vulgairement *aboyeur*, poursuivre le cours de ses ventes et de ses adjudications. L'*aboyeur* est le compère, le bras droit du commissaire-priseur. Son nom indique assez que son rôle ne consiste pas à rester muet; à lui de crier, de huer sans cesse la dernière enchère. Il n'est de dire qu'une poitrine de fer doit être l'apanage de celui qui se destine à ces pénibles fonctions. L'*aboyeur* fait ru grar ce que le commissaire-priseur fait ru détail; l'un prépare, dégrossit la besogne; l'autre y met la dernière main. L'un est la grosse caisse qui retient l'attention des badauds; l'autre le banquier subtil qui, d'un œil étouffé et roboré, tire de la galerie le panegyrique de l'incomparable négociant qu'il débite.

A côté de ces deux phryniennes si vives, si animées, si bruyantes du commissaire-priseur et de l'*aboyeur*, remarquons, en passant, la figure muette et impassible du clerc chargé de dresser la bordereau des ventes. On dirait une hulter entre deux perroquets enroués.

Au milieu des macchabées, qui sont les témoins habituels de ses ventes, le commissaire-priseur est à son aise comme le poisson dans l'eau; jamais accablé ne fut, plus que lui, sûr de son public. Chaque fois qu'il lui prend fantaisie de faire une incursion dans le domaine de la philatétrie, et cela lui arrive assez fréquemment, ses saillies mettent en larme l'assistance entière; tous rient, même ceux qui n'ont pas entendu. Les marchands n'ignorent pas que les petites causes produisent les grands effets, et ils tiennent ainsi de se rendre propice le commissaire-priseur, cet être dont ils sont les très-humbles vassaux.

lites, et qui peut, à son gré, laisser tomber sur eux des rayons favorables, ou ne poussant pas trop les enchères des objets dont ils veulent devenir adjudicataires. Au reste, le commissaire-priseur est la meilleure pâte d'homme qui soit au monde; il n'a pas un brin de fiel; ses discours respirent toujours la bonhomie la plus parfaite, surtout lorsqu'il converse avec une pratique :

« Eh bien ! mon gros, dira-t-il, comment vont les affaires ? »

— Eh ! doucement, tout doucement.

— Ah ! ça, nous ne faisons donc rien ensemble aujourd'hui ?

— Dame ! vous vendez tout à un prix... ça devient écœurant.

— Laissez donc ; tu te plains toujours. On te donnerait les choses pour rien, que tu trouverais encore que c'est trop cher. Tiens, vois un petit lot qui dort l'allée comme un bas de soie. »

Le commissaire-priseur connaît les hommes : il sait se mettre à leur hauteur. Autant son langage est sans façon, commun, trivial, lorsqu'il s'adresse à un marchand, autant il devient recherché, poli, obsequieux, s'il s'agit de faire mordre à l'hameçon quelque amateur distingué. Souvent alors avec grâce, et se conformant ses gestes, il s'exprimera de la manière suivante :

« Il me semble qu'il y a longtemps, monsieur, que je n'ai eu l'honneur de vous vendre quelque chose. J'ai là plusieurs objets fort rares, que je serais désespéré de voir passer en d'autres mains que les vôtres. Si cela peut vous être agréable, je vais les faire mettre en vente immédiatement. Veuillez donc vous donner la peine de vous asseoir. »



Le commissaire-priseur serait l'être le plus heureux de toute la création, et son métier se bornerait à faire des ventes. Mais, point de rose sans épines, point de vente sans inventaire. Dans l'inventaire, il est tout de paysé : il n'y a plus autour de lui les figures d'hirondine, et ressemble à une âme en peine. Sa mission est toute positive, toute prosaïque : il se courtoie à l'encre, fouille les rayons, les bibliothèques, les greniers, où sont renfermés les objets à estimer, ce dont il ne peut s'acquiescer sans avaler force poussière. Pour compenser de douleur, l'inventaire lui offre bien peu de bénéfice : 6 francs par vacation, et rien de plus. Je dis et non de plus, parce que nous ne sommes plus en temps où, sans prétexte qu'il ressentait des titubances de rhumatismes, que le heromètre ruisselait la pluie, le commissaire-priseur se permettait d'emprunter les cannes et les parapluies qui lui tombaient sous le main dans le cours de ses inventaires.—Les héritiers d'un commissaire-priseur, mort il y a quelques années, trouvaient, dit-on, dans sa succession, des cannes et des parapluies en assez grande quantité pour pouvoir en monter une boutique. A l'heure qu'il est, le commissaire-priseur est un trop gros personnage pour se permettre ces petites pirateries, et il se totalement renoncé sur bénéficier de la colle G. : c'est aussi qu'on désaguite les menus objets qu'il détournerait de leur destination primitive pour se les attribuer. Les commissaires-priseurs marchent de pair avec le corps respectable des notaires, des avoués, des huissiers. Comme ceux-ci, ils se réunissent en chambre. L'établissement des commissaires-priseurs date de fort loin. Ils furent créés par Henri II, en 1553. Ils portaient alors le nom de sergents-priseurs. Plus tard, sous Louis XIV, ils prirent celui d'huissiers-priseurs. Ce n'est qu'en 1804, qu'ils reçurent leur dernière dénomination.

Or même qu'il est des vocaux sans cause, des médecins sans méthode, des comédiens sans théâtre, des auteurs sans éditeur, ou même aussi des commissaires-priseurs sans client. Ce sont les fripons, les sargues de l'ordre, les vivants de ce qui leur revient sur le partage de la caisse commune : cette cause est formée par les 2 1/4 p. 100 déposés sur le montant de chaque vente. De cette manière, ceux qui sont en chômage perpétuel touchent à peu près l'intérêt du prix de leurs charges.

Les quatre-vingt commissaires-priseurs du département de la Seine séjournent longtemps seuls, et n'ayant pour leurs ventes qu'un local commun. Or, un beau jour, le vent de la disette se levait parmi eux ; et quelques-uns, formant scission, allèrent s'établir dans un vieux hôtel de la rue des Jeûneurs, où ils font une concurrence redoutable à leurs confrères de la place de la Bourse.

Le commissaire-priseur se faufile dans le monde le plus possible, il y fait la cabane aux clients, sur bédouin, à tout ceux qui, n'ayant plus longtemps à vivre, peuvent, en attendant pour l'autre monde, le recommander à leurs exécuteurs testamentaires. Dans ce dernier cas, on peut dire, sans jeu de mot, que, pour lui, le praticien commence alors qu'elle finit. Mais en quittant ses ventes et son inventaire pour rentrer dans la société, il ne peut pas poursuivre à dépouiller le vieux homme, et il trahit partout pour lui les préoccupations de son état. A la promenade, en bal, au spectacle, à table même, il rêve richesses et adjudications, et ramène dans sa tête ce que pourrait produire le rende des objets qui s'offrent à sa vue : voitures, chevaux, livres, bijoux, rideaux, baquettes, lustres, tableaux, glaces, vases, vaisselle, il prise tout ; un peu plus, et il priserait les hommes aussi bien que les choses. C'est vraiment un homme dangereux à introduire chez soi. Il n'y a rien à lui en faire recueillir. Qu'il reste cinq minutes dans une maison, et il pourra dire à un centime près à combien se monte la fortune mobilière de celui qui l'occupe. Personne n'a assez que lui l'emploi de son métier. Il ne s'amuse pas à jouer au dandy, à en ger l'homme de bien, comme l'argent de change : il se contente de vivre en bon bourgeois, en humble père de famille, dans un appartement vaste et confortable, entouré

dans un des quartiers tranquilles de Paris. Les enfans du commissaire-preneur reçoivent dans un collège l'éducation qu'on est convenu d'appeler éducation libérale. Sa femme, sans exclure tout à fait d'éloigner avec le friseur du noirier, ne laisse pourtant pas de s'habiller avec une certaine recherche : elle se fait coiffer chez les meilleures faiseuses. Quant à lui, sa mise est soignée, quoique fort simple, et rappelle celle de l'avoué, de l'honnête, de l'avocat. Il habite, pantalon, gilet noirs, veste pour la tenue ordinaire. La grande tenue, la tenue officielle veut encore une écharpe noire, mais on lui voit rarement cet attribut de couleur lugubre : le commissaire-preneur redoute les quinquennaux ; le tailleur craint d'une écharpe noire, il ressemblerait exactement à un commissaire d'une autre espèce — qui le précède dans tous les lieux où il va faire des ventres après dîners, — un commissaire des mines. Il se hâte donc à partir son écharpe dans sa poche, et ne la prend qu'au jour que dans les grandes occasions ; en cas de tumulte, par exemple, lorsqu'il a besoin de justifier de ses droits en titre d'officier public.

Tout va si bien à l'œil qu'à la fin elle se casse, dit le proverbe : à force de répéter la formule ordinaire : « une, deux, et trois fois, personne n'en veut plus... bien vu... bien entendu... pas de regret... réjouis... » le vois du commissaire-preneur finit aussi par se casser. C'est pour lui le signal de la retraite. Alors il abaisse le marteau d'ivoire, en frappe un dernier coup pour réjouir sa rhétorique au plus offrant, et joint à son bruit des douze coups du feu niente.

Tremblant en repartant un ombilic. À l'instar des autres hommes, le commissaire-preneur peut avoir son dodo, sa manie ; mais il est très rarement collectionneur, et il donne en cela un grand exemple de sagesse. Piqué, comme il l'est, au milieu d'une assemblée perpétuelle de vieillards, de farouilles, qui deviendront ses homologues, si une folle passion le précipitait dans la suite des ardeurs pour son propre compte ! Voir d'en avoir : elle est sa devise.

CHARLES PRÉVOST.



LE PARISIEN EN PROVINCE.



On a souvent torturé en ridicule le provincial qui vient à Paris; on s'est plu à le faire le héros des histoires les plus facétieuses, et pour tracer son portrait, on a fait choix des masques les plus grotesques. Je crois que si le provincial tient à ne pas être en reste de bonne procédés, il lui serait facile de prendre une belle revanche. Le Parisien en province n'offre pas une figure aussi originale et aussi amusante que celle du provincial à Paris; et s'il a eu permie d'assouvir contre mesure celui-ci des traits de le satire et de le moquerie, je ne sache pas qu'il existe, en faveur de celui-là, aucun privilège qui le mette à l'abri de justes représailles. Mais la raillerie, dira-t-on, a prétendu seulement étirer, parmi les provinciaux, ceux qu'elle pouvait à bon droit considérer comme faisant partie de son domaine; elle a constamment respecté les hommes qui, apportant à Paris leur tribut d'esprit et de science, ont fait de cette capitale le centre des arts et des lettres, et lui ont donné la supériorité sur les villes les plus éclairées de l'Europe. A la bonne heure; je ne prétends pas non plus que tout Parisien, quel qu'il soit, passant en province, doive y fournir le sujet d'une caricature. Je me bornerai à raser mon crayon sur les physionomies qui me paraissent quelque peu prêter à la charge, et celles-ci, je les résumerai toutes dans la figure d'un original de ma connaissance, Anserme Robinaud.

Quelle était, à Paris, l'existence de Robinaud au moment où il fut obligé de quitter cet Eden de la jeunesse pour aller habiter la positive et commerçante ville de Deutes? Comme dans un magasin de nouveautés, il se levait chaque jour à cinq heures du matin, et jusqu'à six heures du soir il débattaient, mesurait et remballait le satin, le mérinos, l'indienne et le calicot, libre à peine d'accorder quelques minutes à son frugal déjeuner. Sa journée faite, il se hâtait d'aller au restaurant, pour y procurer à son estomac le médiocre confort d'un dîner à vingt-cinq sous; puis, si la soirée était belle, il l'employait en flâneries sur le boulevard, au Palais-Royal, dans les Champs-Élysées; s'il pleuvait, il se réfugiait dans sa mansarde, où il attendait assez patiemment l'heure du repas, en compagnie de quel-
 que roman de Paul de Koek. Après six jours d'une régularité mathématique, venait enfin le dimanche, son jour de liberté et de joyeux désordre. Alors sortait de l'armoire, dans un état soigneusement conservé, l'habit noir, le pantalon de coutil, le brillant gilet de soie, dont la poche se gonflait vaniteusement de toutes les économies de la semaine.

Pendant que Robinaud s'éteignait la taille, ajustait le nœud de sa cravate, promettait sur sa chevelure une couche de fine pomnade au jasmin, une autre tordue s'achevait dans la mansarde en face: c'était celle d'une petite brodeuse, que sa sensibilité naturelle

était mal protégée contre les pressantes attaques du séduisant comnia. L'été, on allait faire une promenade à éne à Rouenville ou à Montingrency; l'hiver on se permettait le plaisir de deux francs au Palais-Royal, après quoi, l'on courait à *la Gaité* ou à *l'Amalgam*, mandre *Saint-Ernest* et *Drainistre*, et écupuyrr sur les infortunes de madame *Gautier* et de *Franciscur aimé*. Telle était la vie de Bobinard; telle est, en général, à Paris, celle dra jrmes gens sans fortune que vous voyez pulluler dans les magasins des quartiers *Saint-Denis*, *Saint-Martin* et *Saint-Honoré*.

Méritier futur d'une tante fort riche qui l'appelait auprès d'elle, Bobinard avait dû trouver dans son changement de position mille motifs pour se réjouir; mais, en digne Parisien, il eût cru déroger si, à peine installé dans la diligence, il n'avait manifesté une profonde affliction, et fait un appel aux sympathies de ses compagnons de voyage. Dans quelle Sibérie, au milieu de quel peuple sauvage, allaient se briser ses plus belles années! Pour quelle foudre monotone enastueuse os l'arrachant à la vie si palpitante, si variée, si parfumée, si joyeuse, de son bien-aimé Paris! Et, pendant la route, sa convulsif humeur s'exhalait sur les objets les plus dignes de fixer l'admiration du voyageur. Qu'étaient Orléans, Tours, Angers, même de misérables villages, qu'il daignait tout en plus comparer à Vaugrard ou à Montreuges? Les rivières de halage de la Seine n'étaient-ils pas mille fois plus pittoresques que les rives fertiles de la Loire? Les coteaux de la Touraine offraient-ils rien qui pût l'indemniser de sa bûche Montmerite et de son mont Valérien? Ah! qu'il était aisé de voir que ces routes, ces arbres, ce fennec, étaient des routes de province, des arbres de province, un fennec de province!

Arrivé à Nantes, Bobinard consacra les premiers moments de son séjour à l'examen de la ville et de ses monuments. C'étaient à chaque pas de nouvelles exclamations: que cette rue est étroite et courbe! que cette place est mesquine! Où sont mes tours de Noire-Dame, mon Louvre, mon Panthéon? Si on le conduisait sur le port, toute cette forêt de mâts lui semblait digne à peine d'être exploitée en bois de chauffage; à la vue des batrans à vapeur qui sillonnaient la Loire d'Angers à Fainboeuf, il s'écriait: «Qu'est-ce que ces coquilles de noix à côté du bateau à vapeur de Saint-Cloud?» Et il fut sur le point de se fâcher tout rouge contre quelqu'un qui lui fit observer que ce bateau, l'objet de son admiration, était précisément sorti des chantiers de Nantes, et l'un des plus petits qui y eussent été construits.

Enfin, n'ayant pas d'entre parti à prendre, force lui fut de se résigner à vivre dans ce misérable trou, comme il disait. Mais, pensa-t-il, je me garderais bien de descendre jusqu'à ces épais ignares provinciaux: n'oubliez pas que je représenter ici le pays des lumières, du savoir-vivre, de l'élégance et du bon ton; il faut que je tiens incessamment à genoux devant une personne le représentant de ces gens-là.

Vous ne sauriez vous représenter, à partir de ce moment, la jeunesse, la vantardise, la habileté de Bobinard. Ses manières et ses discours sont d'une impertinence achevée. Le Gascon, tant célébré comme le héros de la suranerie, ne saurait entrer en comparaison avec lui.

Il s'informe quel est, dans la salle, le tailleur en renom; il le fait venir, et lui commande des habits: «Je n'ose pas, lui dit-il en ce un insolent sourire d'indulgence, vous demander quel est ce tailleur de bon goût; tâchez, du moins, que ce ne soit pas ridicule.» Il essaie, et fait retourner vingt fois la redingote, le pantalon, le gilet: aujourd'hui c'est un sous-pied qui n'habille pas la botte avec grâce; demain ce sont des revers qui n'ont pas le *régular*: il met à bout la patience de l'ouvrier. Lorsque, enfin, il a été dévot à recevoir les objets comme à peu près confectionnés, il ne manque pas de dire en entrant dans chacune des maisons où il est admis: «Je vous demande pardon de me présenter

ainsi *fatigé*. Humain rivalit bien de ne voir balotté de la sorte, lui qui j'ai tant de fois *gourmandé* pour la coupe de mes pantalons!

Va-t-il au spectacle, ils grand soin de ne faire son entrée que vers le milieu de la seconde pièce; il parle tout haut à l'ouvreuse, dérange vingt personnes pour aller s'installer sur le devant du balcon, tourne le dos à la scène, et promène son buncher de loge en loge. Au moment où l'attention du public est le plus captivée par quelque situation pathétique, il part d'un éclat de rire, et se en lui rire : *riant* il se recroie plus fort. Il se doute tant de mouvement, et fait tant de bruit, que bientôt se dirigent vers lui tous les regards; les spectateurs rhuchotent et se le désignent mutuellement; il recroie de tous côtés rhuchant ces mots : « C'est le Parisien »; et il se rengorge. L'octuple sahe d'applaudissements accueille l'artiste qui vient de rhouer le grand rire du *Dominos noir*; il leurt au parler en bonnour *peuh* *peuh*! qu'il récompense d'un haussement d'épaules des plus méprisants : « Mais, monsieur, lui fait observer son voisin, cette rhitice est madame Guindamocron, qui nous rhoue le bonheur de posséder pour quelques jours. » Vous croyez que cette observation le déconcerte? Point du tout; et il répond rier un rhomb imperturbable : « C'est possible; mais la *Damocron* n'est pas en voix *rh* soir; je ne l'ai jamais rhutée rhacore si mal à Paris. »

C'est ainsi au rhour d'un terre de jeunes geor qu'il rhuturux de l'indiff. Arr quel sans-gêne admissible il rompe la conversation, et s'empare de la parole, tranchant sur tout, rhoutre ce qu'on rhique, blémoit ce qu'on loue, s'eff de se rhouer des rhes de rhomocron, rhoutantavert une rhuturuxse volubilité platinée sur platinée, et s'éd-mettant par qu'il puisse s'élever le plus léger doute sur l'infailibilité de ses rhétes. Voulez-vous le rhoutre intarissable? Rhuttez le sur la vaie de ses bonurs rhortunes à Paris. Il vous dira à deux voix, comme si l'rhoutux d'rhouturher sa propre modestie, que chateaur de ses journées était marqué par quelque glorieux rhomph; il s'vouera même avec humilité que son nom était rhouton, pour s'insi dire, un scandale, et que des appréhensions, malheureusement trop rhoutées, lui faisaient fermer la porte de toutes les rhouton où il y avait de jolis filles à rhoutir. Rhoutours, contessor, darhesses, se l'étrint diaphné, et il lui rhout impossible de dire au juste le nombre de maris qu'il s'vait eu le désagrément de blesser en rhout de Bonlogue. Si, dans l'énumération des belles femmes de la capitale, il lui rhout de rhoutocroner un nom qui commande le respect, et qu'on de ses rhoutiens se hasarde à lui dire : « Ce nom-là n'a jamais donné prise à la médiancée », il répond tranquillement : « Vous croyez? » et se met à rire d'un air qui signifie : j'ai par-dessus moi d'rhutrhut rhout de n'en rhout rhout.

Mais cette fatuité, ce n'est pas seulement en matière d'rhoutors qu'elle s'rhoute. La réputation d'homme à la mode ne lui suffit pas; il faut rhout qu'un le rhout le rhout rhoutant rhout rhout rhout rhout. Aussi parle-t-il rhout, et rhout compréhensior, de ses deux amis *Thiers* et *Victor Hugo*; il s'rhoute dans la plus grande familiarité avec *Lamartine* et *Alexandre Dumas*; il d'rhout une fois par rhoutoir rhout *Gaiot*, et *Strébe* ne se fait pas rhout de rhout une pièce au Théâtre-Français sans lui en avoir fait préalablement la lecture. Il se rappelle qu'il rhout de rhout rhout N. de Broglie, il parvint, dans une chateaurhense improvisation, à rhoutocroner que M. Molé n'rhoutentait rien à la question d'Orient. Tous les cabinets lui ont fait faire des offres; il n'a rhout qu'il s'rhoute occuper un jour élevé dans la diplomatie; il a préféré garder son indépendance et son franc-parler. Il rhoutre à qui rhout l'entendre que, rhoutant un jour aux *Tuilleries*, en sa qualité d'officier de la garde nationale, il se permit de faire au roi une observation qui rhouta le rhoutement de tout un paragraphe du discours de la couronne.

N'alliez pas rhoutre qu'il puisse se présenter une rhoutance capable de rhoutocroner le

sans-jour de Robinsard. Le hasard voulait qu'un de nos illustres, dans le secret du cabinet l'aurait lue, se trouvant momentanément à Nantes, parût dans la même rue que lui, et sur le même trottoir. Quelqu'un le tira par le bras, et lui dit :

« À quel point-à-vous? voilà votre ami M. G... dont vous m'avez tant parlé. Vous ne le voyez donc pas? »

Pardun, j'en suis parfaitement sûr.

— M. G... lui-même a passé sans avoir l'air de faire attention à vous, absolument comme s'il ne vous connaissait point.

— Je vous garantis qu'il m'a très-bien reconnu.

— D'où vient alors que vous ne vous êtes ni salués ni serré la main?

Nous avons d'excellentes raisons pour cela.

— Vraiment! Y avait-il en outre vous quelque chose?

— Quel nous sommes en fraude. J'ai le malheur d'être frère, et jusqu'il sur la lecture de la tragédie qu'il devait au début de la *petite Rachel*, je ne puis compter un hiérarchat qu'il ne me pardonnait jamais.

Toutes ces choses, dénuées avec assurance, ne laissent pas de produire pendant quelques jours un certain effet. Mais notre Parisien ne tarde pas à s'apercevoir qu'il s'est égaré dans un piège sur notre époque, et qu'il a eu tort de s'appliquer le proverbe. *A beau vouloir qui vient de loin*. En effet, il n'y a plus aujourd'hui de la province à Paris la même distance qu'autrefois. Les communications sont si rapides et si fréquentes, les intérêts commerciaux et politiques se rapprochent et se confondent en tant de points, il se fait des deux parts un échange si actif en fait d'arts et de sciences, les journaux, les publications de toute nature, sont tellement répandus, et rayonnent avec tant de vitesse du centre à la circonférence, que le provincial consulté sur Paris, et sait, à quelques heures près, ce qui s'y passe, aussi précisément et aussi bien que le Parisien lui-même. Il en résulte qu'un habitant de l'épave de Robinsard ne saurait persévérer dans son rôle sans s'exposer à être bientôt coqué, bédé, défilé. Le Parisien en province veut donc chaque jour se renfermer le cadre où peut s'exercer sa jactance; il ne lui reste plus qu'à explorer que quelque rustre du village du Jura ou des Pyrénées.

FIN



LES RÉFRACTAIRES.



OUTA un mot avec lequel on a fait bien des drames et bien des nouvelles; soyez assurés, cependant, que l'aveugle mine en réserve bien d'autres encore. Les embûches du boulevard du crime et les ravins du faubourg Saint-Germain ne laisseront pas longtemps chômer ce mot-là. Il y a des réfractaires du fêcu consignant une comédie des capitaines d'aventure du moyen âge; tous les semestres, à peu près, quelque journal ou quelque libraire les met en action. Le casque fait place au feutre troué, le cuirasse relégué, à la veste de bure, la longue rapèze, au fusil rempli par le plomb; c'est toujours une vie semée de craintes et d'espérances, une existence en pleine campagne, sous l'ombre humide des forêts, dans les clairières verdoyantes, sous le couvert des taillis. Mais cette fois le héros ne marche pas gaiement à la face du soleil, hardi et joyeux, il erre çà et là le long des sentiers solitaires, dans les vallons obscurs, cue les plateaux déserts; il rampe aux alentours des fermes bruyantes, au glissement rapproché des villages peuplés, et franchit d'un bond la grande route où reluit la plaque du garde champêtre. L'un errait à sa suite une compagnie de ces frôles archers qui ne craignent rien, ni le peuple, ni le roi, et Dieu moins encore que le roi. Ceux-ci, au contraire, appellent sur leurs traces le gentleman patout et résolu, qui seul passe où ils ont passé, graille sur leurs pas la haute colline, et traverse le marais boueux sans craindre le fâcheux qui l'attend toujours, et la balle qui le frappe quelquefois.

Selon qu'on est allé à la *Gazette de France* ou au *Comité national*, le réfractaire est un héros ou un bandit. Le plus souvent il n'est ni l'un ni l'autre. Mais il arrive parfois que le paysan qui a quitté sa chaumière, parce qu'il ne voulait pas manger le pain du roi dans des casernes, devienne celui-ci ou celui-là, suivant les circonstances. Dans les temps de trouble, c'est le lascar qui se décide. Cependant le mot de crime étant moins crâne que celui de l'héroïsme, et les circonstances ne poussent guère que ceux qui ont la noblesse du cœur, chose plus rare que la noblesse du blason, il ne faut point s'étonner si, au demeurant, il y a moins de héros que de bandits.

Il en est des causes qui engagent le conscrit à rester dans ses foyers malgré la loi comme de toutes celles qui décident des grandes actions de la vie. Il est rare qu'elles ne soient pas multiples et diverses. Ce n'est point le résultat prévu d'une volonté ferme et d'une résolution motivée d'avance; c'est ordinairement le résultat accidentel de circonstances fortuites. Souvent, la veille du jour où le conscrit a cherché un asile dans les bois, il avait pleuré sur le sein de sa mère en recevant le baiser d'adieu. Il a cru d'une nuit ou d'un réçu pour se mettre en révolte contre la loi.

Il est des conscriptions limitées qui, n'ayant pu va servir au village ceux qui sont partis autrefois, s'y pouvaient quand vint leur tour de les suivre. Ils ont entendu, pendant les longues veillées de l'hiver, des récits terribles de batailles où la mitraille fauchait les hommes comme des épis mûrs. De pauvres mères portaient le drail de soldats morts au loin sur une terre hérissée, où la voûte du prêtre n'avait pas consolé leur agonie, où hélas ! leur tombe sanglante. De jeunes filles virilisaient en attendant leurs fiancés. Alors la conscription s'est attardée ceux qui entendaient et voyaient toutes ces choses à l'âge où le cœur s'ouvre aux rêves d'amour, respectés craintifs, habitués aux joies passives du dimanche, aux tranquilles travaux de la semence, s'effarouchaient à la pensée d'un avenir mystérieux et sombre, où, pour gagner des épaulières, une croix, qui rayonnait à l'horizon, il faut asperger sa vie vingt fois dans une carrière pluviale de périls. Ceux-là pleurent, s'effrayent, hésitent, et la peur les fait réfractaires. C'est le petit nombre.

Il en est d'autres qui simulent leur pauvre village comme les Mohicans simulent leurs prairies. La cloche de la petite église a une voix qui parle à leur cœur : c'est sous cette voûte travaillée que la main tremblante du vieux père a versé l'eau du baptême sur leur front ; ce toit humble et misérable a protégé leur sommeil depuis vingt ans, et chaque matin leur voix joyeuse et saluait l'aurore avant les petits oiseaux. C'est là qu'une jeune fille a couché, confuse et rougissante, les premières paroles d'amour que leurs lèvres aient échangées. Ils savent les noms de tous les habitants du canton ; tout s'ouvre à leur approche, la main, le cœur et la maison. Enfants, ils ont ramené sur cette herbe : jeunes hommes, ils ont dansé sous ces arbres ; il n'est pas un sentier, pas un ruisseau, pas une cabane, pas un pli du terrain, qui ne leur rappelle un souvenir. C'est là qu'ils ont aimé, souffert, pleuré ; leur famille dort à quelques pas du hameau, dans ces petits cimetières de campagne si calmes et si pieux ; il leur semble que le départ, écarté l'exil, que jamais ils ne reverront la fumée du village, si par hasard ils quittent le pays. Siot qu'ils ont tiré le numéro fatal qui les appelle à l'armée, ils se désolèrent ; ils cherchèrent à mettre en défaut le conseil de résignation ; puis enfin, quand vint le jour où il leur faut partir pour la garnison, leur courage faiblit et la désespoir les arrête. Ceux-là sont des montagnards : c'est l'amour du sol qui les fait réfractaires.

Quelques-uns demeurent au pays, parce qu'une jeune fille chaque soir les attend derrière la haie du jardin. Cherchet au fond de toutes choses, et vous y trouverez toujours un peu d'amour. Ils ont trouvé la bonheur ; ils n'ont que faire de la gloire : leur père, à eux, c'est la pelouse où ils dansent en se tenant la main, la prairie où ils se rencontrent par hasard, le vieux trou muet où ils s'assoient ; ce sont toutes ces choses qui leur rappellent un sourire, un aveu, un baiser, des serments pleins d'espérances ! Il y a beaucoup de Paris au village, autant que d'habitants en cabane ; et l'amour qui perd. Trois peut-être font des réfractaires, lui qui ne peut plus faire de favorites.

Mais une cause toujours agissante, et malheureusement toujours exploitée depuis cinquante ans, se joint à toutes ces causes. La politique, cette passion qui supplée à toutes les passions, s'empare merveilleusement de toutes les douleurs qui fermentent dans le cœur des jeunes soldats, se fait une arme de leur culte, de leurs craintes, de leurs angoisses, et soufflant à leurs oreilles des mots qu'ils ne comprennent pas, mais qui, pour eux, signifient indépendance et liberté, les pousse hardiment dans une voie de révolte. Le laboureur, forcé de quitter la charrue, a pris le fusil, non pas le tourner contre les Français. Les premiers coups furent des réfractaires. La Vendée se souleva contre la conscription, et des armées de réfractaires combattirent pour rester dans leurs foyers. Des gentilshommes se trouvaient par là, et l'on fit une guerre de principes de et qui était, sur révolte contre la guerre. C'est encore aujourd'hui la même chose, avec les modifications

qu'un demi-siècle apporte dans les affaires de ce monde, où les plus sages durent si peu.

Les émigrés de 1830 sont les fils légitimes des émigrés de 93; seulement ils sont moins nombreux: deux générations ont passé sur la France. Les résultats sont moindres, mais les rancunes sont les mêmes. Les mêmes passions ont été exploitées au nom des mêmes principes, à peu près par les mêmes hommes. On a mêlé le nom de Durn à une affaire qui ne le concernait pas, et parlé du roi à des gens qui ne le connaissaient guère; et il s'est trouvé que de pauvres diables, qui en avaient une médiocre envie, ont été enrégimentés pour le service de la bonne cause, lorsqu'ils ne pensaient qu'à éviter les ennuis de la charge en digne temps, et la fratrie de la gamelle.

C'est là l'histoire de beaucoup de réfractaires poussés à la révolte à main armée par des clercs de file qui faisaient bonne chère en leurs châteaux, tandis que leurs soldats guerroyaient à leur profit en rase campagne. Un petit nombre sait ce qu'il fait, et le fait résolutement. Ceux-là, étant trop pauvres et trop braves pour quitter la France, se battent et se font tuer. Les réfractaires sont alors les émigrés du peuple. Il y avait, en 1830 comme en 1793, des Catholiques, des Charentes, des Suisses, parmi les émigrés vendéens; mais ceux-ci sont morts inconnus: les circonstances leur ont fait défaut. La Vendée a fait place au 30e rég., et ne pouvant avoir de Lescure, le Borgia a eu Dint.

Après la Vendée, ce sont les pays de montagnes qui fournissent le plus de réfractaires. Les Cévennes, l'Auvergne, les départements qui longent les Pyrénées, la Corse; partout enfin où l'amour du sol est mêlé dans le cœur de l'habitant. Les riches vignobles de la Bourgogne, les grasses prairies de la Normandie, les fertiles plaines de la Flandre, ne comptent à peine quelques-uns d'entre ces provinces sont-elles en grande estime auprès du ministre de la guerre. Si quelque Dupin militaire l'avait une carte statistique de la France sous le point de vue du recrutement, ce ne sont point celles-là qu'il couvrirait de la sombre teinte corse. Le bonnet qu'ils ont sans regret les lieux où il a vécu sans peine. La douleur est le ciment de l'amour. Qui ne sait ainsi l'amour profond et tenace du Savoyard pour ses montagnes primitives, du Highlandeur pour les grottes sauvages de l'Écosse, de l'Auvergnat pour ses âpres coteaux, du Breton pour ses landes désolées, du Corse pour ses montagnes.

Lorsque la crainte ou la passion, le désir de l'indépendance ou la croyance poétique, ont transformé le jeune soldat en réfractaire, aïe! que le jour du départ est passé dans qu'on nait légitime l'aït dépensé de paraitre au chef-lieu, à l'heure de la revue, les gendarmes se rendent au domicile du désobéissant. Les farces d'une vieille mère leur disent assez le motif de son absence. Le rumeur vient d'allumer sa pipe avec l'ordre de route émané du ministre, et il a pris le chemin des montagnes ou des bois. Bientôt son signallement circule de brigade en brigade; on le fait connaître aux gardes champêtres, aux douaniers, aux gardes-côtes, à tous les agents de la force publique. La chasse au réfractaire s'organise dans tout le canton: il faut qu'il soit arrêté, ou que s'il résiste. On bat la campagne en tous sens, et à toute heure; il est poursuivi sans relâche et sans trêve, de jour et de nuit; on fouille les gorges obscures, les vallées écartées, les grottes, les taillis; on suit patiemment ses traces; on s'embusque au détour des sentiers, dans les ruines d'un vieux manoir, aux portes des fermes; on questionne la lavandière qui chante accroupie au bord du ruisseau, l'enfant qui passe sur le chemin, le berger qui veille sur les grands troupeaux, drapé dans son manteau de laine, la servante d'amburge, alerte et joyeuse comme l'oiseau des champs; c'est une poursuite infatigable que le temps ne saurait lasser. Mais le réfractaire a, lui aussi, une patience à l'épreuve du temps: il recule lorsqu'on avance, va et vient, lente, rapide, l'œil ouvert, l'oreille au guet comme le lièvre tournant

autour de son gîte. Qui connaît mieux que lui les retraites les plus sûres, le rocher creux au flanc de la colline, le chêne vide de la forêt, l'affût du chasseur près du étang. Il n'a point de plaisir où il n'a dû échapper de petits ennemis, point de tentes où il n'ait passé tout un jour. Et d'ailleurs, s'il n'a pas d'altière, n'a-t-il pas beaucoup d'amis ? Il a embrassé la lavandière sur l'épaule, un jour qu'elle baignait ses pieds nus dans la fontaine ; il a cueilli des pommes pour l'enfant ; il a ramené une brebis égarée au troupeau du berger ; il a dansé avec la fille d'aubergin. Tous ces actes occultes éludent les questions, et ne savent jamais de qui le gendarme s'est parlé : il n'y a rien de plus impénétrable que la bonté d'un paysan ; toute la science d'un diplomate échouerait devant cette rose d'autant plus puissante qu'elle est inerte, et qui emble la nouveauté. Le réfractaire pour suivi trouve donc un asile partout, ou, du moins, presque partout ; il dort à l'air dans la grange ou dans l'étable, sous le chaume et sur la paille. Si le maître de la maison, à qui la misère enseigne la prudence, refuse de le recevoir, il y a par là une sorte de accorde qui se voit mutuellement la parole de la ferme, et prend la main du réfractaire en jetant un œil sur son chien qui grogne. Un matin, il s'éloigne d'un pied l'est, il n'a plus faim, et il n'est plus fatigué. Tout le village s'emploie à le sauver, une grande camaraderie le protège ; la cause de sa mère est celle de toutes les mères ; sa voix supplante celle du préfet. Un point tant il a toute la population. C'est une association mystérieuse qui agit si ce n'est un merveilleux ensemble, sans que les membres se soient rencontrés les uns les autres.

Et puis, au la sait-on pas ? il y a dans tous les pays, en France comme en Espagne, comme en Suisse, comme partout, un sentiment inné chez le peuple, qui le pousse à se faire le protecteur du faible contre le fort. Tous ceux qui résistent à l'autorité sont les bien venus auprès de lui. Sa sympathie est augmentée d'autant à quelconque se révolte hardiment contre le pouvoir, quel qu'il soit. C'est une protestation à laquelle il doit aide et secours, car il lui semble que la révolte plaide sa cause, à lui, peuple, qui travaille et souffre. Ainsi les Jacques en France, et les Outlaws en Angleterre, pendant les guerres du moyen âge, trouvaient asile chez le pauvre paysan. Il le pliait quelquefois, mais n'importe ; les Jacques et l'Outlaw avaient travaillé et souffert avec lui : leur commune origine était un baptême qui les lavait de toutes fautes. Encore aujourd'hui les bandits espagnols des sierras viennent d'asseoir gaiement au soleil, sous la treille des *pasados*, et l'oubli se garde bien d'un peindre à l'ajoutant-venir ; ils boivent au même verre, et ne se séparent en se touchant la main. Le paysan assésuera le bandit peut-être, si le bandit l'a mené, mais il ne le dévouera pas ; longtemps il l'a protégé et secouru, et certainement la sève du jour où il lui plantera son couteau dans le cœur, il aura partagé avec lui sa gousse d'ail et son morceau du pain. La popularité des contrebandiers, qui chaque jour échangent des coups de fusil avec les douaniers, est proverbiale sur les deux versants des Pyrénées, et en Bretagne aussi comme en Andalousie.

Ce que le peuple des campagnes faisait au moyen âge pour les Jacques, il le fait aujourd'hui pour les réfractaires ; les réfractaires sont les Outlaws du dix-neuvième siècle.

Ce n'est donc point une chose facile que l'arrestation des réfractaires, malgré l'étendue des moyens d'action que possède le gouvernement. Il en est qui violsaient et mouraient sans que la loi ait obtenu justice. Jamais la main d'un gendarme n'a pu toucher leur épée : ceux-là, il est vrai, sont un petit nombre ; beaucoup se soumettent volontairement, et sont dirigés sur leur corps, et quelquefois même rendus à leurs foyers après avoir passé devant un conseil de guerre, qui, prenant en considération cet acte de soumission, les traite, le plus souvent, assez durement. Pour quelques-uns, le temps efface

le souvenir de la faute : l'âge est une prescription. Mais, hélas ! il en est d'autres qui meurent tout par le crime ou le furt, en guerre ouverte contre le secret, terrible bo-locastauff rifié à la loi, cette souveraine puissance qui domine l'acte des victimes humaines, comme les dieux sanglants du paganisme !

Les conditions du réfractaire varient selon les pays. La tradition, cette loi orale et populaire, influe sur sa destinée aussi bien que les mœurs de la population et la nature du sol ; il faut à peu près toujours ce que ses frères élus ont fait. Dans tous les départements de l'ancien Anjou, le Loir, le Sarthe, le Mayenne, le Maine, dans le Périgord et le Bordelais, dans le Vivarais et le Quercy, les réfractaires, tirés au pays par l'amour du sol et l'effroi qu'on avait toujours inspiré toujours aux esprits faibles et ignorants, se livraient à toutes sortes d'industries pour échapper aux recherches de la gendarmerie. Protégés par la configuration même du pays et les sympathies des habitants, ils trouvaient à vivre dans les montagnes sans trop de peine. Tristes pâtres, ils conduisaient de grands troupeaux aux pâturages, sur des hauteurs où l'ordre légal se basarde rarement ; tantôt colporteurs, ils péroraient de hamac ou de banc avec un bréviaire de miracles sur leurs épaules ; vignerons de l'air, ils travaillaient dans les vignes escarpées, où leur présence, comme de tous, n'était tenue par personne. Si par hasard le chef de la brigade venait, en échangeant quelques verres de vin avec un cabaretier, comptait quelques rouspades ; le réfractaire, arrêté par une police aveugle, s'échappait de sous sa tempête, et le brigadier, malgré toute son réputation, en est pour ses contes et ses petites ruses : l'oiseau n'est jamais au nid quand le nid est découvert.

Un pauvre, le réfractaire a reçu prudemment ; il se contente d'un peu. Au besoin, il couche à la belle étoile, et mange du pain dur ; que lui importe, pourvu qu'il puisse le jour lui jeter un sourire avec le refrain de sa chanson, pourvu qu'il puisse entre l'embrasse sur le front du bon, pourvu, surtout, qu'il respire en liberté l'air vif de ses montagnes. Au dîner, il n'y a rien de plus qu'un peu de viande de plus. Sa sauce, en attendant qu'elle soit sa femme, devient sa confiture ; qu'il à ses rous, il se chagrine par. Il rit de sa faim ou de sa bête ; il rit de son furt. L'insouciance de travail seul est change. Tous les paysans de France savent mener les vaches à feu : le réfractaire était labourer, il devient braconnier. Les gardes champêtres, qui sont du pays, ferment assez volontiers les yeux ; les braves seuls souffrent de cet état de choses, quand ils sont morts, le service de M. le sous-préfet les rétribue, et l'autorité les mène sans reconnaissance au goût le gibier dont le temps est une illégalité.

Les mœurs, mais qui les appellent les journaux du gouvernement, s'habituent néanmoins à ce genre de vie, et même qu'il prise à Dieu ou aux résolutions de raser quelques rouspades favorables que leur permet d'en faire légionner sous les cimes et toutes les conséquences.

De Perpignan à Bayonne, dans tous les départements limitrophes de l'Espagne, dans les Vosges et le Jura, le long des Alpes, les réfractaires sont ordinairement contrebandiers. Ils sont aussi contrebandiers, les réfractaires des côtes de la Bretagne et de la Normandie. Ils n'ont pas de commerce à faire, et tout au plus quelquefois à faire, ceux-ci raseront au bateau ; ceux d'être raseront, ils seront marins. Ici la vie du réfractaire commence à courir un double danger. Si les agents du ministère de la guerre ne lui trouvent guère de repos, voici maintenant les agents du ministère des finances qui s'efforcent à lui faire bonne chasse. Le gouvernement ne perd pas de vue les ruses qui s'efforcent de lui. Le trésor est le cœur de l'État, et c'est l'attaque au cœur, que s'attaque aux douanes. Voilà donc deux ruses implacables raser à la poursuite du réfractaire.

Loin de lui manquer, la protection occulte de la population redouble d'activité dans ces circonstances périlleuses. Charbonnier ou aide au contrebandier qui trompe le fisc ou profité du contrebande; nuisir au gouvernement d'abord, et faire quelque bonne affaire ensuite, c'est prendre deux plumes à la fois. L'égoutte se trouve dour d'accord avec la gendarmade. On donne aux; à l'homme qui fraude, au coustumeur qui vend à bon compte. A ce métier-là le réfractaire, quand il n'attrape pas quelque baïlé, attrape quelque argent; au bout d'un certain temps il se trouve à la tête d'un confortable régime de pébécade cent sous. Il n'est pas rare alors de lui voir faire sa saumaison; il se livre aux gaudames, se laisse incorporer gaiement, et achète un remplaçant, un pauvre camarade qui aura fait de mauvaises affaires. Qu'il envoie le ministre de la guerre, vous croyez peut être que l'ex-réfractaire va signer la paix avec le ministre des finances? Point; quand on a goûté de la vie aventureuse, on ne divorce plus avec les aventures. Les pionniers de l'Amérique du Nord meurent dans les bois. Il y a dans le péril une fascination qui entraîne et séduit. Le contrebande est une sorte de coexistence où, à l'espérance de faire fortune, se joint le charme d'une existence aisée et romanesque. On sait que le repos fatigue les marins; le calme du foyer serait, pour le contrebandier, ce que la monotonie est pour le montagnard. L'esprit n'a pas peur de la vie, et la patrie, à lui, c'est le danger. Le réfractaire-contrebandier se soumet pour avoir le droit d'épouser la jolie fille qui a souvent à déjoué les ruses des douaniers en donnant le signal du départ; s'il n'avait pas de maîtresse par là, sur la côte ou sur la frontière, il ne se rendrait jamais. Mais, après la benédiction nuptiale, il fraude hardiment le vol de la mariée. Peu de temps après il fraudera la layette de l'enfant et la robe de l'accouchée.

Nous avons écrit le mot de châtiment déjà. Des côtes de la Bretagne, on pousse le long du contrebandier, au bocage vendéen, où s'égaillie la bande éparpillée des chouans, il n'y a que quelques landes et quelques traisans; mais, entre les meurs des réfractaires il y a tout un monde.

Sans que, dans la Vendée, un jeune soldat manque à l'appel de sa classe, quel que soit le motif qui l'ait empêché de partir, il ne tarde pas à battre la campagne, un fusil à la main, et une cartouchière à la ceinture. Une main intéressée a cousu une cocarde blanche à son chapeau, et il se trouve, sans le savoir et sans le vouloir, transformé en héros. Ces héros-là finissent le plus souvent par passer par la cour d'assises. Le nombre des réfractaires, en Vendée, augmente et diminue avec les chances de troubles à l'intérieur, et de guerre à l'étranger; leur chiffre est le baromètre de l'état politique du pays: il monte avec l'agitation, et descend avec le calme. Alors que les circonstances sont graves, et que l'horizon politique se couvre de nuages, comme disent les premiers Paris, on voit surgir çà et là les réfractaires dans le bocage et le marais, et la gendarmerie a fort à faire. C'est que ces réfractaires-là exercent les armes à la main, et ils font si bien qu'ils obligent bientôt notre monarchie constitutionnelle à se conduire à la façon des carabiniers pontificaux dans les marais Pontins, ou parlemente à coups de fusil.

Ici la condition des réfractaires se modifie encore. Si dans la campagne ils continuent à jouer du droit d'aile, et possèdent les sympathies latentes de la population, ils soulèvent à un haut degré la haine des citadins. Le réfractaire n'a pas d'ennemi plus implacable que l'habitant des villes; le gendarme et le soldat le poursuivent avec moins d'ardeur que le garde national; par conséquent on ne voit d'un principe les réfractaires chercher violemment à fomenter la révolte, la résistance s'organise avec un élan qui d'accroît en raison du danger: les villes font une barrière à la campagne.

Les réfractaires acquiescent en Vendée quelques-unes de ces merveilleuses qualités que Cooper prête aux sauvages de l'Amérique. L'habitude d'une vie aventureuse sous le

dôme murmurant des forêts, la conscience du danger qui les entoure, la continuité du la lutte, ont étrangement développé dans leur esprit la finesse et l'astuce propres au paysan français. Bientôt la nécessité, cette foe qui fait des miracles encore plus que l'intelligence, leur donne une patience à toute épreuve, une perspicacité exquise, une adresse innée, qu'aucune embûche ne peut mettre en défaut. Ils savent endurer la faim, la soif, la fatigue, le froid, sans plainte, sans murmure. Prompt à découvrir une piste, tenace dans leurs projets, hardi dans l'occasion, vindicatif surtout, ils évitent les pièges, frappent à coup sûr, et disparaissent dans les halliers après s'être rengés de la trahison. Leurs sens physiques atteignent un degré extrême d'acuité, on se il semble que les organes agissent sous l'influence mystérieuse de l'instinct. C'est l'esprit qui voit, qui entend, qui respire, qui touche. Les réfractaires de l'Ouest expliquent Bas-de-Guir.

Malin, hélas ! il faut bien le dire, car sans doute on l'a compris déjà, la route que suit le réfractaire conduit parfois à un abîme terrible. C'est une pente rapide qui étouffe le mine, et quand on s'abîme à la descendre, on salue par l'exemple, si on trouve souvent que le pied glisse dans la neige. Comment cela se fait-il ? Par hasard, certainement, à l'improviste. Le réfractaire n'en avait pas la pensée ; mais, malheureusement, tandis qu'il cherchait la liberté dans la révolte, sa main impudente s'était armée d'un fusil, et ce que l'esprit ou rêve pas, la main l'exécute. Un jour le réfractaire s'est endormi sur l'herbe, en regardant au loin scintiller du village, un brin de paille sur les feuilles sèches le réveille ; des gendarmes sont là qui montent la colline ; il se lève le cœur palpitant, et s'élançant d'un bond vers la talle, on a souvent il a trouvé un asile. Mais un gendarme plus rapide l'a devancé : la route est coupée. Le réfractaire s'arrête, il hésite ; son regard affaibli cherche à l'environner ; sa main crispée tourmente la platine du fusil ; une voix lui crie de se reculer : alors l'âme s'élève subitement ; une détonation d'abord, un cri ensuite, fendent l'air... le réfractaire est libre ; mais, du reste lui, le corps d'un gendarme agonisant sur l'herbe teinte du sang.

Une autre fois le réfractaire, poursuivi à outrance, a gagné un caillon voisin ; il a marché longtemps dans les bois et dans les ravins ; il s'est traîné au travers des halliers ; ses pieds se sont déchirés parmi les ronces ; il est haletant, épuisé ; la faim et la fatigue l'aveuglent : la nuit est venue ; l'ombre muette de la vallée, et couvra la campagne de ses vagues noires et silencieuses. Une porte fermée est là tout auprès ; le feu de l'âtre brille comme un phare à travers les fentes mal fermées. Le réfractaire marche droit à la ferme ; il dévie le sillon qui guide avec la croix de son fusil, et il entre. Une famille travaille autour du feu ; des femmes, un vieillard, quelques enfants ; les hommes ont porté la moisson à la ville. Le réfractaire est seul, mais il est armé. Ce qu'on hésite à lui donner, il le prend. Il avait faim et soif, il mange et il boit. En dormant, il songe que bien son ami dans sa vie a rien d'aussi bon, comme aujourd'hui, souffert, et que parfois, moins heureux, il n'a rien trouvé. Or, le lendemain peut être semblable à la veille : alors le pain et le vin ne lui suffisent plus ; il veut encore de l'argent. Le vaillant récalcitrant, le réfractaire menace ; une femme, en treuillant, ouvre une vieille armoire ; au besoin le réfractaire lura sauter la serrure et brisera les tiroirs ; il vide dans ses poches les économies de la famille. Si le vieillard est trop haut, le réfractaire lève son fusil, et il peut se faire qu'au retour de la ville les hommes trouvant la ferme pillée, et des femmes pleurant autour d'un père assassiné.

Désormais le roi et le meurtre se dressent entre le réfractaire et la société. Engagé dans cette voie fatale, il est bien difficile qu'il puisse s'arrêter ; les crimes sont comme les mœurs d'une chaine, ils se viennent entre eux. Il n'était que réfractaire, il devient bandit.

Qu'ils soient de la Vendée ou de l'Angevain, de la Bretagne ou des Pyrénées; qu'ils soient républicains ou contre-révolutionnaires, patriotes ou bricouilleurs, tous les réfractaires se trouvent souvent placés dans cette terrible position de demander à la victoire les moyens de soutenir leur existence vagabonde, ou de se soumettre à la rigueur des lois. Trop souvent aussi, entre la violence et la soumission, ils choisissent la violence. C'est la rancune qui les pousse. La peur n'en a seule fait commettre plus de crimes que le vengeance et l'ambition, le haine et la jalousie rustiques.

On sait avec quelle déplorable rapidité les mauvaises pensées germent dans le cœur de l'homme; il arrive donc aussi que le réfractaire, après quelques mois d'insubordination, laisse parfois la paresse s'emparer sur à une toutes ses habitudes de travail. D'abord il a évité de paraître dans le hameau pour ne pas conduire sur ses traces le gendarme et le douanier; mais, plus tard, lorsque l'attention s'est détournée de lui, il continue à vivre à l'écart, çà et là, à l'aventure. Alors il ne pouvait pas travailler par nécessité; maintenant il ne veut plus travailler par paresse. Le réfractaire se transforme en vagabond, à cette époque, il pèse peu à peu les séductions de probité et d'honneur que l'exemple de sa famille lui vient inspirer; il se dépouille, au contact de cette indépendance sauvage, de toutes les habitudes saines et morales puisées dans une routine laborieuse, pour qu'un belier laisse aux bœufs du domaine la tâche du saumon. Le vagabondage conduit au vice, le vice aggrave le crime, et le réfractaire accipie un jour ou l'autre du Recit ou de Toulon l'erreur d'un moment.

Les villes, les grandes villes surtout, fournissent très-peu de réfractaires. L'homme du sol n'aime pas même les villes, qui sont d'ailleurs beaucoup plus familiarisées avec l'existence et les vertus militaires que le paysan. L'ouvrier, après avoir fait son tour de France, s'arrête au hasard dans la ville où il espère tirer le meilleur parti de son travail; chaque jour il voit des manoeuvres, des parades, des revues; il rencontre des soldats partout; il fraternise avec eux, avec leurs frères; ils chantent les mêmes chansons ou chantent la même bouillotte, et quand le tambour bat la retraite, ils rentrent parfois en se tenant par la main. Quelque paysan trouve certainement dans le garnison, et l'ouvrier ne tarde pas à s'apercevoir qu'on doit aussi bien à la caserne que dans son atelier insalubre, et que souvent on y mangera mieux. Le travail ne va pas toujours bien, mais les salaires ne manquent jamais. Le soldat est chaudement vêtu, quelquefois l'entretien porte en hiver le vent du nord de l'été. Quand vient le jour où, grâce à son numéro, l'ouvrier doit quitter la ville, le sabot ou la tualle, il prend avec gémissement la distance de cinq lieues. Il sort de la ville en chantant, comme il l'a fait si souvent pendant son compagnonnage. Que lui importe du vivre à Bordeaux ou à Orléans, à Toulouse ou à Nancy. Il y a du vin partout et les Français au nord ne haïssent pas plus qu'au midi le caquet du dragon ou les épaulettes du grenadier.

A mesure que les lumières se répandront davantage dans les campagnes, le nombre des réfractaires ira sans cesse en diminuant. Certainement, quoi qu'il arrive, il y en aura toujours quelques uns, mais l'insubordination au recrutement ne sera plus, du moins, un mal redoutable dans certains départements. La fréquence des communications est le meilleur remède qu'on puisse appliquer pour guérir ce mal. Les chemins sont de grandes voies frayées par l'homme à la civilisation. En multipliant les rapports, ils multiplient les connaissances, et ils apprennent, en outre, aux diverses classes de la population à se connaître et à s'estimer. Soit ce point de vue surtout, les routes stratégiques ouvertes dans la Vendée, par les soins du gouvernement, sont un grand bienfait, et le pays en recueillera bientôt les fruits. L'insurrection se réunira surtout parmi les réfractaires; en tirant la source qui la nourrit, on frappe l'insurrection au cœur.

Le développement des écoles primaires concourra à cet heureux résultat, qui n'est déjà plus un problème. L'instruction déposée au cœur de l'enfant est une sémence qui fructifie lorsqu'il se fait homme.

Tout le monde grignera à ce nouvel état de choses, les refractaires entre tout le monde. Le tradition de l'instruction se perdra dans les campagnes; les malheureux égarés aujourd'hui par l'amour du sol, et plus soustraient par les passions politiques, apprendront que le premier devoir du citoyen est l'obéissance aux lois, et auront un docent plus au pays le spectacle effrayant d'une indépendance sagaboude, qu'on n'achète qu'en prix de la résister, et que le crime récompense quelques fois.

AUTHOR ARNARD

LES FÊTES A BORD.

V. — MARINE MARCHANDÉ.

Nous laisserons sur le cane évidente dans le esset des fêtes et des plusieurs maritimes, si nous ne déplorons par maintenant le théâtre de nos scènes successives. L'archétype a posé devant nous comme le modèle du bâtiment de guerre, en les desours du service marchand de front avec les distractions des chefs et des rubriques. C'est à son bord, auquel nous ne disons par encore un dernier adieu, que nous nous trouve le bal élégant sur un gaillard d'arrière pavé, le folle borchaurle de l'équateur, les solennités patristiques, les parades, les spectacles, et les roudes joy ruses de l'avant; mais les usages analogues de la marine marchande nous ont nécessairement échappé. Et, cependant, tantôt où quelques hommes seront réunis, chez le pauvre ou chez le riche, aux cures de le patir ou aux champs de l'exil, dans l'antère retraite de chaire, et au milieu du tourbillon mondain, à le caser, sous la tente, dans la mansarde et l'atelier, au fond des ténér obscures, à la surface des flots, à terre comme au large, sur le surjetueux trois-ponts, ou sur le modeste cabotier, partout il y aura des jours de tristesse et des jours de joie; l'inséparable menu du commerce doit aussi tremper ses lèvres dans la coupe de l'oubli. L'Océan n'est pas tout à fait sûr pour son rude laboureur, et lui permet de glaner ça et là de courtes heures de délassement. A bord du trois-mâts, il est vrai, point de brillantes réunions, point de luxe, rien de chaste et de parfumé; il faut, lorsqu'on est au port, mettre le cargason à terre, réparer les agrès, puis charger de nouveau, et appareiller; il faut, dès qu'on a mis sous voiles, veiller, gouverner, manœuvrer sans relâche; et l'on est si peu de monde! Toutefois, malgré ces travaux ardu, le soir, au

piéd du grand mât, on se rassemble, on conte, on chante, on rêve à trois ou quatre; l'officier de quart et les passagers de la rhabotte vivement de temps en temps prendre part à la conversation, et l'on s'étend paternellement avec les vents aliés et le passage du tropique.

La fête du baptême est d'un usage général; le monder boiré, la plus petite goélette, la célébrant de leur mieux; elle est calquée sur celle de notre belle frégate, et fait une bruyante diversion à la monotonie de la traversée.

Quelquefois, au mouillage dans un havre étranger, les équipages des divers navires français se réunissent aux grands, le premier de l'un, le mardi gras, au pour la fête d'un des capitaines, qui veut bien être l'amphitryon de ses compatriotes. Tandis que les officiers de tous les bâtiments sont attablés dans la grand'rhabotte, les matelots se traitent de leur côté; mais ces circonstances sont d'autant plus rares, que l'ouvrage presse d'ordinaire, et que les lieux de chargement ne sont pas toujours sans danger.

C'est à cela, cependant, que se réduisent les fêtes à bord dans la marine marchande; l'on n'a pas de temps à perdre en jeux inutiles; le point de mire est le gain, et les voyages sont déterminés à l'avance. Mais l'on a un retour assuré en perspective; jamais d'amarbon, de spleen, ni de nostalgie; on s'est, du reste, avec ou sans aller qui plaît aux subalternes, et l'on se regrette que sous réserve les plaisirs des vaisseaux de l'état. Les divertissements à grand spectacle ne conviennent point, d'ailleurs, à des bâtiments où l'on vit en famille; et nous n'en trouvons un vague reflet qu'à bord des plus importants transports dont les voyages sont déjà d'une certaine durée, et qui réunissent quinze ou vingt hommes. On s'est beaucoup de bruit à Bordeaux d'un évènement donné à Calcutta, à bord d'un de nos navires qui s'insolent couverte du commerce; on s'est fait quelques autres expositions à l'océan même dignes de remarque: ces pastiches de la grandiose représentation dont les vaisseaux de guerre sont seuls susceptibles ne paraissent être que fades et mesquins; les éléments les plus nécessaires au spectacle forcèrent, et le colporteur de ballons devait se trahir de mille manières. Les fêtes artistiques ne conviennent qu'à ces champs de bataille flottants et populeux, si faciles à convertir en salles de bal, et où, pour opérer des prodiges, les chefs n'ont qu'à dire: Je veux.

Quant aux simples matelots du commerce, ils n'éprouvent un besoin réel de distractions bruyantes que sur les balustrades, car ces derniers bâtiments sont, sans comparaison, ceux qui font les campagnes les plus fatigantes et les plus longues. Aussi, lorsque la pêche a été bonne, et qu'ils rentrent dans une des rades de l'Australie, les jours capitaines permettent quelquefois de faire la noce en l'honneur des rapures abondeuses. Les matelots accourent pour prendre part à des danses non moins barbares que les leurs, et sur les planches grasseuses des passavants, on voit les matelots et les néo-zélandaises bondir en hurlant à l'envi. C'est un hideux tableau que celui de cette ronde enivrée à laquelle s'abandonnent avec frénésie la femme sauvage drapée-nue et le marin baléarien en épaisse vareuse souillée d'huile et de sang. Ils font des sauts et des contorsions affreuses, poussent des éclats de rire effrayants et draient atroces; ils s'embrassent, se bécotaient, se trahissent, et rappellent les formidables états des sorcières et des vampires. L'orgie déchaînée rompt toutes les barrières, elle devient furieuse, ne connaît plus de maître, et se livre à des actes de brutalité souvent déplorable. Les vieux capitaines ont appris par de tristes expériences à être circonspects, et à refuser leur autorisation à ces farouches saturnales, qui sont aujourd'hui sévèrement interdites à leurs bords. La discipline, sur les bâtiments baléariens, est généralement fort relâchée; les équipages se sont presque jamais entièrement composés de Français; les chefs n'ont point qu'une autorité bien faible auprès de celle des officiers de la marine royale, et n'ont pas à leur disposition de moyens

officiers pour réprimer promptement la révolte ou les désordres graves. Il est donc d'une grande sagesse de s'opposer à des débauches qu'on ne peut arrêter dès qu'elles ont une fois pris leur élan. Aussi les matelots du commerce ne comptent pour rien leurs rares fêtes du bord; c'est à terre qu'ils se promettent de trouver des compensations à leur vie de dangers et de privations. Ou les moyens du temps un long séjour au port de liberté et un mois du solde sur le rivage : ils se ruent dans tous les excès, et retournent, le lendemain, mesurés et contents, sans que l'autorité dont ils relèvent leur demande jamais compte de ce qu'ils ont fait hors du navire.

Ce que nous avons dit des marins du long cours s'appliquerait, en général, à ceux du cabotage si l'agglomération de ces derniers dans les petits ports ne donnait lieu parfois à des réjouissances particulières. A certaines époques, ils se pausent, et reprenant la population riveraine dans le bassin où ils sont arrêtés bord à bord. On passe d'un chébec-marié sur un longre, du longre sur un coeur ou une tartine, du coeur, échantant, festoyant, en esquivant chacun du jour de Fleques, ou du saint patron de la bourgade. L'après-midi est une fratrie maritime, et le soir les cabarets du quai regorgent de cette pacifique et joyeuse troupe d'hommes, de femmes et d'enfants, dont les plaisirs communs les double un temps ou toujours à la mesure un quelconque navire.

Dans les grands ports du commerce, il arrive encore que les caboteurs d'un même point du littoral se réunissent à bord du plus grand d'entre eux, pour célébrer l'anniversaire de leur fête parossiale : la saint du *bonnet breton*, la *ronde saintongeoise*, ressemblant ainsi au milieu du Marseille, ou dans la rivière de Bordeaux, le gaboulet provincial ressemblait aux lins eaux du Havre ou du Havre; et quand vient la nuit, des bandes de matelots, leurs patronnes ou tétes, et chantant des airs du pays, aiment terminer chacun une complaisante bévue la célébration de leur fête solennelle locale.

Enfin, il est presque inutile de le dire, au bord de la mer, le jeu de la joule ou du la targon, les paris du canot, les prix d'adresse ou du virene, sont le complément nécessaire de toutes les fêtes populaires. Mais de ces plaisirs sont moins connus : le jeu de la scène n'est plus qu'une simple embarcation, et tous les habitants de l'intérieur ont vu des tournaux ou des courses semblables sur les eaux paisibles de leurs rivières.

Bref, nous donnons la langue, une dernière fois, pour asseoir à la fête saurée, commune à tous les bords du bâtiment, depuis le capitaine jusqu'au dernier des mousses, à la fête également chère au trois-mâts marchand qui s'est aventuré dans les mers de la Chine et dans l'océan Pacifique, au balancier qui a passé deux ans et plus à compléter sa cargaison, au navire du guaire dont la station à l'étranger est à la fin terminée. Cette fête, ou sous sa forme, n'est le retour, le retour en France après un long et utile exil. Ou on la célèbre par des danses, ou par des chansons, c'est le porte-voix, ou les cordes à la main, que le marin la célèbre : il sourit en balant aux uns manœuvres, ses pensées sont déliantes, et son cœur a éprouvé une ineffable sensation du bonheur, quand le cri : Terre! terre! est joyeusement parti de la mâture.

VI. — LE RETOUR.

Bienvenue sur la frégate *Arctique*, qui nous avons laissé dans la rade du Rio-Jamiro, à l'arrivée par ses déceptions de chaque jour, faire de sa torpeur, et réveiller

quelques heures à peine, grâce à la serve et aux rafraîchir du plus original des salubres-
querr maritimes.

Il est environ deux heures du très midi, l'équipage attentif sous les tentes grise
un silence moine et profond, une légère brise se lève du côté du large, et plume ca-
ribes parallèles la surface calmée des eaux. Sur la dunette, la longue voir en main, un
seul maître est étendu aux mouvements extérieurs; ses regards se portent alternativement
de la coller de signaux à l'horizon de la mer. Parfois l'officier de service se retourne
vers ce factotum pour lui demander, comme l'homme du coule, s'il ne voit rien
venir; mais cette question si ter venit répétée s'inspire sur ses lèvres, persuadé désormais
n'ose le proposer à bord du navire jusqu'à d'attendu.

«Une boue rouge, monneur, frégate signalée!» s'écrie le *gumier*.

L'officier à son tour observe le cad; de la collure, un globe rouge se brème à l'extré-
mité de la vergur beaulieu.

«Flotteur blanche! frégate française!»

Un mousser court sur l'ecut. L'heureux nouvelle circule de bouche en bouche, un
sursaut d'angoisse se fait entendre; les hommes se dressent soudainement dans le
doule, et n'osant espérer un tel bonheur. — Si l'indifférente vigir de la côr s'érit
trompée! pense-t-ils.

«Quand je verrai son ourre tomber par le fond, je commencerai à y croire,» dit le pere
Platon recouru des sombres canots de là cale.

«C'est la relève, enfants, c'est elle, vrai comme je suis Flata!»

Le sifir n'a pas achevé son exclamation prophétique, que derrière le fort Sras-Grus,
à l'inventon de quodet, apparaît, le brule même d'un bâtiment au turpe effil: tout
les respirations s'arrêtent, tous pèlgrins d'espérance et de crainte. Soudain une bouffie
de vent développe un pavillon national, et un long soupir, douloureusement retenu,
scot à la fois de toutes les poitrines.

«La relève! c'est elle! c'est bien elle! — La voilà, crise bonur relève! — Mettez!
maitez! — Oh! Fréde! la France et Paasik la blonde! — Hourra! — Fô d'ann Dant!
c'est la relève, pour sûr! — Vra! bravo! — En voilà-t-il sur belle pose! — Bette et loose,
celle nous d'un nom! ..»

Les physionomies s'épanouissent, on rit, on applaudit, on pleure, on jure, on s'ém-
braise, on saute, on la dévore des yeux, cette ravellente relève, un à peur qu'elle s'éva-
pore comme un vrai factotum.

Sur l'arrière, le commandant, les officiers, les élèves, sont rassemblés pèle-mêle; l'éti-
quette s'en évanouit, la plupart n'ont pas même pris le temps de mettre leurs uniformes
pour se présenter sur le pont. Après une demi-heure d'ivresse générale, les fêtes se cal-
ment, et l'ordre se rétablit insensiblement.

Orpendant la *Recherche* (tel est le nom de la brayenne) glisse mollement sur la
surface plane de la ride; ses plus hautes voiles s'arrondissent pour la conduire à un mil-
lég, tandis que ses baniers et sa mâture pèdrent pesamment le long des mâts. Enfin,
elle esgure et serre partout, elle salue, les deux navires ennemis qui sont eux, les
mystères officiels transparent blende sur l'évau de l'*Aréthuse*, et les matelots rathou-
santais s'écrient:

«A demain! à demain le départ pour France!

— N'est-ce pas, les rousier! pour Flata, qu'on l'a bien appelée *At-ouche*, nous
l'attendons depuis avec de trape pour quitter la perie.»

Grande éclate du ruc, seconde bordée de clameurs.

«Trép! mesure! ru ruc! Dep et bloup! à demain!»

Le lendemain, à la pointe du jour, les masses noires de la rade, et l'arc depuis sa douzième sonde en fond, montèrent ensemble avec une merveilleuse rapidité, les marins, en poussant les bruits, disaient : « *Vive pour France ! Pour France draps !* » Voir le bout, vite ! vite ! Frappe du pied l'étrac'h ! rhéverri !

— Charivari et pour qui ?

— Pour la *Ble-anche*, qui va faire station sous.

Cette fois le vail usage canotier de l'ancienne marine était restitué au milieu de la port, au telémil jusqu'aux vagues bruyantes et martiquées expressément défrayées d'ordinaire.

« Charivari et pour qui ? »

Pour le capitaine d'arriver, un pousse-cadlou lui !

— Charivari et pour qui ?

— Pour les canotiers humides, et ce telémil de maître-canotier !

Le cabestan grondait et firmassait, les modulations du filer étaient pétillantes, une redoutable contagieuse enflait les forces, la machine se chargeait de tout, le fregate se courbait sous la brise :

« *Pare manœuvre !* l'appareillage est terminé. »

Et l'équipage fait ses vagues d'adieu, elle part majestueusement entre le *Point de vue*, le murmur d'une brise, et les fortresses menaçantes de la rive gauche ; puis elle disparaît en plongeant dans la ligne d'horizon.

Le drame du retour est en trois actes ; entre le premier et le second, quarante-cinq ou cinquante jours se sont passés derrière le rideau. Nous retrouvons nos acteurs par le mode du port d'arrivée, cherchant des yeux, une plus ou moins, mais une côte rhénane. L'officier chargé des manœuvres, le chef de l'expédition, le pilier, tous les marins, ont dû qu'on était sur l'île d'Orléans dans une heure. Qui la découvrit le premier ? « Ouvrez l'œil ! bonjour de vigie, ouvrez l'œil ! » Gloire à celui qui ne se trompera pas cette fois en ramenant la terre.

Tirons ! Combien de valeurs diverses à ce simple en du marin : *Terre !* c'est un rivage indifférent qu'on aperçoit par hasard en passant ; *terre !* c'est la fin d'une traversée quelconque. « Bon ! nous allons nous reposer quelques jours à l'ancre, et nous aurons des vagues fraîches ; *terre !* c'est un danger fatal, un rivage à pic qui se dresse à l'entrée à travers le bouillard et la tempête, et sur lequel on se brise en mille pièces, c'est la mort, c'est l'effroi ! *terre !* enfin, c'est le retour, c'est la patrie, c'est le ciel ! »

L'équipage impatient manœuvre avec fureur ; il lui faut en terre, maintenant, ou la lui a promise ; qu'elle vienne donc ! Où est-elle ? qui la lui rendra ? « A-t-on jamais vu des malheureux de voyageant par là ! ils disent : tu verras. Question à une heure, tu n'as rien, et pas plus d'ouïs que de malade. » Vite tout à coup : *Terre ! terre !* crie le pilier. Son œil de vieux praticien ne peut s'abuser : c'en sera elle tout de bon.

« Allons, monsieur, dit le commandant à l'officier de quart, en haut tout le monde, et pare à virer. »

Les vergues sautent sur elles-mêmes avec une effrayante facilité.

« Attention, donnez les enfants, pas trop fort, ne cassons rien ! »

Le jeune enseigne qui interrompait ses commandements pour faire cette prudente observation est vite de jure lui-même ; sa voix est trépidante, et il est sûr que la côte est

* Pare manœuvre : Commandement d'un jour remettre en ordre les voiles, dégrées collectivement à bord sous le nom de manœuvres.

est reconnue pendant la durée de son service : où l'aurait-elle pu aller ?

Et *Arctur* se semble comprendre qu'elle restera chez elle, sa maison brûle la nuit. A mesure qu'on pousse dans le goulot, les vents deviennent plus favorables ; l'équipage salue avec transport les forts et les récifs de sa ville natale, et pas un d'eux ne passe devant la dernière roche sans lui faire quelque grotesque acrobate. Les bonnets de travail, les gilets, le nécessaire d'armes, les brasses et mes à brasses, sont libéralement jetés par-dessus le bord ; les cocons, sortes de casques dont on affublait les matelots il y a quelques années, ne revenaient jamais au port d'armement : ils étaient de cigneux offerts en holocauste au seuil de la France.

« En voilà un que j'en ai assez ! », j'en réponds ! — Capelle-tu ça au la tête, ohé ! la balise, pour faire prur aux goélands ! *Altrape* se plat à bâche, envoie la belle à faire les formules sacramentelles de cette extrême onction de la défunctio militaire.

Les rîses rua-mêmes font leur écu-mme : une becaunille de nappes rapiécées flotte dans le sillage ; et le lendemain, la marée descendant laisse aux grèves voisines une adorable collection de plaques râpées, de casquettes gondolantes, et de mille autres gentilles.

Chacun à son poste pour le mouillage : commande le capitaine, et le troisième aie commence. Nous sommes en rade de Brest : des bateaux chargés de hommes, de parents et d'amis, attendent au port pour venir au-devant de l'*Arctur*. Bientôt l'ancre est pris, les voiles sont rabolées, la campagne est faite : on n'a plus qu'à attendre, c'est trop de bonheur ! Cependant les canots s'avancent, chacun reconnaît un fils, un père, une sœur, une mère, une fiancée peut-être dans cette escouade qui remue le sillage. On se fait des signes, on se tend les bras, on se parle de loin, des larmes roulent dans tous les yeux ; on a besoin de se donner le baiser du retour, de se dilater le cœut, et de retrouver enfin les affections de la famille et du la patrie. Malédiction ! un pavillon pour flote en tête du mât de misaine. Le mât, après ses longues misères, doit subir un dernier supplice plus cruel que celui de Tantale ; la quarantaine, froide, inexorable, absurde dans ses accords, l'accueille avec son code aussi barbare que ridicule. Il n'y a pas de malades à bord, pas d'épidémie dans la paga d'où l'un vient, qu'importe ! l'infirmerie sanitaire ne perd pas ses droits pour cela : il lui faut au moins vingt-quatre heures d'uberration, soixante quinze jours entiers. Que la traversée ait été longue ou courte, elle n'en aura aucun compte, comme si la séjour de la mer n'était pas déjà un séquestre réel, et sa misère est la même pour la lourde galère ou pour le rapide vapeur.

Adieu ! est le mot de l'arrivée, aussi qu'il fut celui du départ. Adieu, vous tous qui m'appeliez de vos vœux, vous n'avez pas encore fini de souffrir. — Les débris si longtemps drusés se convertissent en une amère tristesse : l'attente du signal de libre pratique tirait tous les esprits en anseux ; on ne dort plus, on ne vit plus ; c'est avec rage qu'on revêt les grotesques tours, et les chemises fumantes, et les toilettes blanches de la robe grise qui vous repousse sans pitié, quand vous l'avez caressée pendant deux ans dans vos plus doux rêves.

Mais le pavillon jaune est arboré. Un cri d'allégresse retentit de nouveau à bord de l'*Arctur* : les douleurs de l'œil et de la quarantaine s'effacent à la fois de la mémoire ; plus d'enfant, plus de mâle, plus de balise, nous sommes libres ; l'amitié, l'amour et le bonheur nous attendent au rivage ; volons à terre, braves marins, et vive la France !

Ainsi finit la campagne par la plus belle des fêtes maritimes, l'oubli de tous les maux, et les voluptés pures de l'âme. On se jette dans les bras d'un père, on s'abandonne

aux carènes maîtresses, on voit celle dont le sonnet rayonnait dans vos espérances d'outre-mer, et l'on croit qu'elle vous aime encore.

« Les mignons, du Flûte au gallus d'avant arpenté, la quarantaine rail toulée, notre coupé nous espère, les raux de l'arabuse fi rent un drôle de bécoté-bas avant qu'il soit du temps. Deh!-oi les gendarmes, et gare dessous les troubadours à cinq centimes ! »

Tourette, Jeanmorton, Perini, la mère Caréhu, et Yaulik le lidoie, interrompent le discours, et ils ont pris la frégate d'avant; les voilà qui se jettent au cou de leurs frères, de leurs amants, de leurs maris: *Il a bien fallu qu'ils courent à bord, puisqu'eux ne descendaient pas!* Pluton, le contre-maître, ne contient plus son émotion; Hervé saute de joie; Maurice est en extase; Frédo rit aux larmes; Alexis le Parisien embrasse sa ruine; mais Cincinneau se retire à l'écart et pleure, car il vient d'apprendre que sa bonne femme de mère est morte depuis plus de six ans.

G. DE LA LAMOTTE



LES HABITUDES DE LA COUR D'ASSISES,

PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. RONDEAU, ancien tapissier, aujourd'hui rentier.

M^{me} RONDEAU, sa femme.

COCO, leur fils, âgé de douze ans.

M. SEVERIN.

UNE VIEILLE DENT.

UN SERGENT DE VILLE.

La scène se passe devant l'escalier de la Cour d'Assises.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONSIEUR ET MADAME RONDEAU, COCO.



RONDEAU. — Là, voyez-vous, madame Rondeau ? Ici-je dirai ? Nous arrivions trop tard. C'est tous les jours la même chose. J'ai beau vous répéter : « Désirée, dépêche-toi. Désirée, tu sais que l'on commence à dix heures, » c'est comme si je... *plaidais*...

M^{me} RONDEAU. — Aujourd'hui, par exemple, c'est la faute de Françoise... Cette fille-là attend toujours le dernier moment pour faire les choses... Je lui avais pourtant bien recommandé hier au soir de me repasser ma robe bleue pour ce matin.

M. RONDEAU. — C'est pour ce qu'elle l'a repassée après le déjeuner, et quand j'étais tout prêt à partir...

M^{me} RONDEAU. — La sottise l'avait oubliée...

M. BORDIER. — Il fallait prendre une autre robe.

M^{me} BORDIER. — Ma bleue est ma meilleure... et je ne pouvais me dispenser de faire de la toilette aujourd'hui... On juge des assassins... Il y aura du beau monde...

M. BORDIER. — Le beau monde a des billets, des banquettes réservées... et nous n'en avons pas... Aussi serons-nous pincés où il plaira à Dieu.

M^{me} BORDIER. — Nous trouverons toujours de la place.

M. BORDIER. — Après avoir fait queue pendant deux heures!... Moi, d'abord, quand je n'ai pas ma place accoutumée, je n'ai plus de plaisir...

M^{me} BORDIER. — Prêtons toujours notre rang à la queue.

COCO. — Papa...

M. BORDIER. *A son homme au blous qui est à la queue.* — Monsieur, seriez-vous assez bonnête pour céder votre rang à mon épouse?

L'HOMME EN BLOUS. — Otez qu'elle est vol' épouse?... C'est ça, vot' épouse?

M. BORDIER. — Oui, monsieur.

L'HOMME EN BLOUS. — Oh! s't' épouse!

Rient à la queue

M. BORDIER. — Comment! monsieur... je vous parle poliment, et vous me répondez en tournant mon épouse en ridicule!

COCO. — Dis-moi, papa...

M^{me} BORDIER. — Voyons, monsieur Bordier, suis...

M. BORDIER. — Non! mais c'est là je fais d'une personne fort mal élevée...

L'HOMME EN BLOUS. — J'ai pas été élevé du tout... Vous commencez à me saier, vous?

M^{me} BORDIER. *A son mari.* — Mon ami...

M. BORDIER. — Il suffit... Cette explication me suffisait.

L'HOMME EN BLOUS. — C'est heureux... Si tu n'es pas content, nous n'avons qu'à sortir... J' te casse en deux, toi et m'ame ton épouse...

Un SERGENT DE VILLE, s'approchant. — Avez-vous bientôt fini par là?... Si j'entends encore un mot, je vous fiele tous à la porte...

M. BORDIER. — A la bonne heure!... voilà les vrais protecteurs de l'ordre public... (*Élevant la voix de manière à être entendu*) j'aimais beaucoup le corps des braves sergents de ville.

Le SERGENT DE VILLE. — On n'a pas besoin de votre estime... Tenez-vous tranquille... vous et votre famille... à vous portez...

M^{me} BORDIER, *aux à son mari.* — C'est qu'il ne nous reconnaît pas... parce que j'ai mis mon chapeau rose...

M. BORDIER. — Il nous a reconnus souvent, pourtant...

M^{me} BORDIER, *aux à son mari.* — Attends, je vais lui parler. (*Au sergent de ville, avec un sourire aimable*) Pardon, sergent... Est-ce que vous ne nous reconnaissez pas?

Le SERGENT DE VILLE. — Si vous sortez de la queue, je vous flanque dehors...

M^{me} BORDIER. — Mais, c'est nous... regardez-nous bien.

Le SERGENT DE VILLE. — Eh bien!... après?

M^{me} BORDIER. — Nous, qui venons tous les jours...

Le SERGENT DE VILLE. — Qu'est-ce que ça te fait?... Je ne t'en parle pas.

Il continue sa promenade le long de la queue

M^{me} BONNEAU. — Fil il est brutal comme un cheval.

M. BONNEAU. — Il fait ça pour l'ordre public...

COCO, *tenant son père par la manche*. — Papa...

M. BONNEAU. — Qu'est-ce qu'il y a?... voilà une bête que tu te pends à mon habit.

COCO. — Papa... est-ce que nous allons voir encore des voleurs?

M. BONNEAU, *gracieusement*. — Ous, mon fils... des voleurs... et même des assassins...

COCO. — Des assassins?... Qu'é que c'est, papa?... je n'en ai pas encore vu...

M. BONNEAU. — Ce sont des scélérats qui ont tué une ou plusieurs personnes...

COCO. — Oh! papa... alors j'aurai peur... je ne vena pas cotter...

M. BONNEAU, *se débécaneusement*. — Il fait, mon fils, craindre le crime encore plus que la criminalité...

M^{me} BONNEAU. — Ainsi que le disait l'autre jour M. l'avocat général.

SCÈNE II.

LES BONNEAU, UNE VIEILLE DAME.

(Une vieille dame vient se placer à la queue derrière la famille Bonneau, grand chapeau fané, tour de cheveux blancs, lunettes vertes, nez de perroquet, joues couperosées et tustantus. Elle porte un cabas et une chaussette.)

COCO, *bis à sa mère*. — Maman, voilà la vieille dame qui me donne toujours des morceaux de sucre.

M^{me} BONNEAU. — Je vous défends de rien demander.

M. et M^{me} BONNEAU, *s'adressant*. — Madame...

LA VIEILLE DAME, *faisant une profonde révérence*. — Monsieur..., madame... je suis bien votre très-humble et très respectueuse... Bien le bonjour, monsieur Coco.

COCO. — Bonjour, madame... Qu'est-ce que vous avez dans votre cabas, hein?

M^{me} BONNEAU, *sévèrement*. — Coco!... que je vous entende!

M. BONNEAU, *à la vieille dame*. — Eh bien! vous voilà assis en retard, comme vous...

LA VIEILLE DAME. — Ne m'en parlez pas, mon cher monsieur... On m'avait prêté un billet, et je comptais dessus... Mais les demandes ont été si *répétées*, qu'on n'a pas pu me tenir parole... Enfin, il faut se résigner... tout n'est pas rose dans la vie... Je ferai comme les autres... (*d'un air aimable*), et j'en serai même vée... peut-être je partage avec vous cet inconvénient...

M. BONNEAU. — Vous êtes bien bonne, madame...

M^{me} BONNEAU, *bis à son mari*. — Elle s'exprime comme une coiffeuse.

LA VIEILLE DAME. — J'ai prévu la chose, et j'ai pris une précaution... D'abord, une chaussette, pour monter de haut, si je suis trop loin... et puis quelques provisions de bouche pour ne point être obligée de sortir et de perdre ma place pendant les rue penitence... six sous de pommes de terre frites et un bœuf... A votre service, monsieur, madame...

M^{me} ROSSET. — Vous vous remercions...

COCO. — Oh! moi qu'aime tant les atherenges!

M. ROSSET. — Indiscrét!... je vous défends... D'abord, l'un doit dire atherenges... et non point zatherenges... vous parlez comme un poëteux d'eau.

COCO. — Ah! ben! moi, j'en voudrais un peu.

LA VIEILLE CLARE. — Vous en curez, mon petit homme... vous en aurez... quand vous serez entré...

M^{me} ROSSET. — Non, madame, je vous en prie... cet enfant est d'une indiscrétion...

M. ROSSET. — Il n'aura pas de dessert de huit jours, s'il a le malheur d'accepter...

COCO, pleurant. — Tient! moi j'aime l'atheng!

M. ROSSET. — Sucre!... Coco!!!

LA VIEILLE CLARE. — Ne le grondez pas, ce pauvre petit... (*Avec une sensibilité banale*) Bel âge! eh! (*Coco se ronge les ongles en boudant, et lorgne du coin de l'œil le cabas de la vieille dame.*) Mais quelle folie... et les portes ne sont pas encore ouvertes... Il paraît que l'affaire aura un succès colossal... On dit qu'elle durera cinq jours... Il y a des témoins qui feront dresser les cheveux sous le tête... celle de la victime sera parmi les pièges de conviction...

M^{me} ROSSET. — La tête de la victime!

M. ROSSET. — Peut-être une tête de cure...

LA VIEILLE CLARE. — Non pas, non pas... sa vraie tête en chair et en os... Vous n'avez donc pas lu l'acte d'accusation?

M^{me} ROSSET. — Eh, mon Dieu! non.

M. ROSSET. — Nous en avons envoyé plus de trois fois le bonnet au cabinet de lecture... impossible d'avoir la *Gazette des tribunaux*... on se l'arrachait...

LA VIEILLE CLARE. — Ah! je vous plains! Mais, je ne viens jamais aux débats d'une affaire sans avoir lu et relu mon acte d'accusation... Et je m'étonne bien que vous, monsieur, et vous madame, qui avez l'habitude des cours d'assises, vous ne sachiez pas comme moi.

M^{me} ROSSET. — Vous avez raison... mais le greffier en donne toujours lecture au commencement des débats...

LA VIEILLE CLARE. — Ce n'est plus la même chose... un greffier naïfard qui vous récite ça comme son *pater*, en milieu du bruit, des chuchotements, des portes qui se ferment... ou en perd la mesure... Tandis que lorsqu'on l'a lu chez soi, dans son journal, on tient son affaire, on a son opinion arrêtée, on prend fait et cause pour ou contre les accusés... Enfin, on juge la cause soi-même... au est-jure...

M. ROSSET. — Et que pensez-vous des accusés Martin et Grinchard?...

LA VIEILLE CLARE. — L'acte d'accusation coule des monstruosités contre eux; mais moi, par habitude, je crois toujours le contraire de ce que dit un acte d'accusation.

M^{me} ROSSET. — Il est vrai de dire que les actes d'accusation accusent toujours et ne défendent jamais... J'avais déjà fait cette observation... C'est bien arbitraire pour les pauvres accusés.

LA VIEILLE CLARE. — Sans compter que la justice est si *fallacieuse*... Combien de fois n'a-t-on pas vu des innocents condamnés par la justice!

M. ROSSET. — Ainsi, vous pensez que Martin et Grinchard sont innocents.

LA VIEILLE CLARE. — Eh, mon Dieu! qui sait!... les expériences sont souvent trompeuses... il ne faut pas se hâter de condamner... Il vaut mieux faire grâce à vingt coupables que de punir un innocent...

M^{me} BONNET. — Cela ne fait pas doute...; mais quand il y a des preuves...

LE VIEUX DAME, s'échauffant, — Pardi! les preuves... qu'est-ce qu'il leur prouvera... Ah! ce sont de fausses preuves que les preuves!... je m'en vante!

M. BONNET. — Il n'y a pourtant pas d'autres moyens de prouver...

LE VIEUX DAME. — Qu'on en trouve! qu'on en fasse! qu'on en invente!... puisque les preuves ont été quelquefois mensongères...; puis-je des témoins ont été quelquefois des faux témoins... On ne devrait plus juger ni en des témoins, ni avec des preuves...

M. BONNET. — Aimerez-vous mieux que l'on mette les accusés à la question, comme autrefois?

LE VIEUX DAME. — Peut-être, mon cher monsieur, peut-être!... Au moins, avec la question, l'aveu du crime ne dépendait que de l'accusé...; tandis qu'avec vos preuves et vos témoins, l'accusé a beau s'égarer à crier: «Je suis innocent! on ne l'écoute pas plus que du chien».

M^{me} BONNET, étonnée. — Que du chien!

LE VIEUX DAME. — Je veux dire qu'on ne l'écoute pas du tout.

M. BONNET. — Ah! dame! s'il fallait en croire les accusés sur parole!... ils auraient tous le prix Montyon...

LE VIEUX DAME. — Il y en a peut-être qui le mériteraient!

M^{me} BONNET. — Ah! cependant...

M. BONNET. — Je crois que vous allez trop loin, madame... je le crois... je le crois...

LE VIEUX DAME. — Eh! grand Dieu! depuis que je suis la cour d'assises... j'ai vu tant d'erreurs commises par la justice!... Ça fait frémir, ça douter... Moi, si j'étais juré, j'acquitterais tout le monde.

M. BONNET. — Pardon! moi, je ne suis pas méchant...; mais je crois que je condamnerais toujours...

LE VIEUX DAME. — Oh! monsieur!

M. BONNET. — Pour l'exemple, madame, pour l'exemple!... Un crime coûte impuissant à graduer dix crimes nouveaux...; tandis que la condamnation d'un innocent...; c'est un bien grand malheur, sans doute...; mais, enfin, ce n'est qu'un malheur isolé...; et le socialisme y gagne encore...

LE VIEUX DAME. — Elle y gagne, monsieur!... vous osez dire qu'elle y gagne!

M. BONNET. — Sans doute; l'exemple! l'exemple!

(Coco a adroitement flouté le heros dans le sabbat de la vieille dame: il le mange en se cachant.)

M^{me} BONNET. — Pour moi, j'adore les condamnations... En requittement, ça ressemble à une pitié qui ne fait pas...; ça ne vous laisse rien...; mais un bon arrêt de mort... ou, au moins, de perpétuité... ça vous prend, ça vous crispe, ça vous agace...; ça vous fait là-dedans un mal qui vous fait plaisir.

LE VIEUX DAME. — Ah! madame!

M. BONNET. — Que dit-elle? que dit-elle?... Chaque fois qu'elle entend prononcer une sentence de mort...; elle a une attaque de nerfs dans le soir...; et la nuit, un cauchemar terrible!

M^{me} BONNET. — Eh bien! oui...; je ne dir pas...; mais, malgré ça, je ne voudrais pas, pour le trône de France, manquer une affaire capitale...

LE VIEUX DAME. — Que le bon Dieu vous pardonne!... Non, j'ai entendu ce malin

une messe à l'annulation de l'excommunication de Verbis et de Granchard. Je desir même faire une quête en leur faveur, comme d'habitude...

M. BOURG. — Madame est maîtresse d'un bureau de charité?...

Le TAILLEUR DAVE. — Pour les pauvres rondonnés... C'est son qui a fondé cette œuvre pieuse... et j'en suis la directrice principale... Si vous voulez bien me permettre de me présenter chez vous...

M^{me} BOURG. — Avec plaisir, madame...

Le TAILLEUR DAVE. — J'aurai donc cet honneur, monriens, madame

M^{me} BOURG. — Quand vous voudrez, madame

Le TAILLEUR DAVE. — A quelle heure vous trouvez-vous, sans vous déranger?

M^{me} BOURG. — Après six heures, le soir..., et le matin jusqu'à neuf heures.

Le TAILLEUR DAVE. — Fort bien! fort bien!... A cette heure-ci, par exemple..., vous n'êtes jamais chez vous?...

M^{me} BOURG. — Absolument... à moins qu'il n'y ait pas de chose d'urgence...

Le TAILLEUR DAVE. — J'aurais! j'aurais!... Je ne permets pas de vous surprendre au de ces jours...

M. BOURG. — Ce sera pour nous une surprise agréable.

M. BOURG. *bas, à sa femme.* — Tu as peut-être en tort de l'engager à venir chez nous... on ne sait pas qui elle est.

M^{me} BOURG. *bas.* — Ah! une femme pieuse, respectable..., une dame de charité! Je suis sûr que c'est une personne comme il faut, qui a en des malheurs...

M. BOURG. — Je ne suis pas un savant; mais il me semble qu'elle a retenu nous dans la conversation qui me sont par du grand monde...

M^{me} BOURG. — Elle est peut-être étrangère...

Le TAILLEUR DAVE, qui vient de fumer dans son tabac. — Ah! vous dire!... ah! mon Dieu! mon baron qui a disparu...

M. et M^{me} BOURG, regardant fixement leur fils. — Caro!...

Caro, effrontément. — C'est pas moi! (*Il ouvre la bouche.*)

Le TAILLEUR DAVE. — Ne le grondez pas, monriens, madame, il se peut que ce ne soit pas lui... la société est si mêlée dans cette quene...

L'homme se retourne, se retournant. — Bientôt, la vieille! c'est-y pour moi que vous dites ça?... (*La reconnaissant*) Tiens! c'est la mère Alexandre!

Le TAILLEUR DAVE, interdisant. — Monsieur..., je ne crois pas avoir l'honneur... (*Bar, à l'homme en blanc*) Ne dis rien, gosse, pour nous faire le chagrin!

L'homme se retourne, bar. — Enfin, j'tocille mon chiffon?

M. BOURG, *bas, à sa femme.* — Elle connaît ce vagabond?

M^{me} BOURG, *bas.* — Il paraît...

Le TAILLEUR DAVE, aux Bourgs, avec amabilité. — Si quelques papiers de terre pourraient vous être agréables?...

M^{me} BOURG, un peu froidement. — Nous sortons de déjeuner.

Le TAILLEUR DAVE, ouvrant son cabas. — Elles sont durées... Allons! prenez..., vous ferez...

M. BOURG, sèchement. — Merci, madame.

Caro, tirant la main dans le cabas. — J'en prendrai...

¹ Ne dis rien, vagabond, ne te parais pas le bon.

² Enfin, je t'ocille sur tonnerre, je me tais!

M. BONNET. — C'est! hein ça...

M^{me} BONNET. — Vlais gourmand! ah!

LA VIEILLE DAME. — Laissez-le faire...

M. BONNET. — Voulez-vous ficher ça!

C'est, toujours *les pommes du tuer*. — Mais puisqu'elle m'a dit : « Prenez sans façon!... »

M. BONNET, lui ouvrant la main. — Lâchez ça!...

Calin, *boudant*. — C'est vrai, mais, ah! puisqu'elle me l'a dit!...

LA VIEILLE DAME. — Pourquoi priver un pauvre enfant; il est gentil comme un agneau!

(C'est lui tire la langue, M. Bonnet ne répond pas à la vieille dame.)

LA VIEILLE DAME, à part. — Ils se moquent... Ce maudit Garguet a tout gâté... un affair si bête!...

M. BONNET, à sa femme. — Ça boue, Desirée... n'est-ce point M. Sévère qui veut fâcher?

M^{me} BONNET. — Oh ça?... Mais oui, c'est lui-même.

SCÈNE III.

LES MÊMES, M. SÉVÉRIN

M. BONNET, appelant. — Monsieur Sévérin!... Hal! monsieur Sévère!

M. SÉVÉRIN, s'approchant. — Hu! c'est vous, monsieur Bonnet?... Madame, je vous rends mes hommages... Bonjour, Caen.

M. BONNET. — Comme vous voyez.

LA VIEILLE DAME, regardant M. Sévérin, à part. — Dieu! mon jure de 1835... Je me souviens... (Elle s'approche doucement, et veut être aperçue du Bonnet.)

M^{me} BONNET. — Et madame Sévère?

M. SÉVÉRIN. — Vous l'honorez, madame. (À Bonnet) Et que voulez-vous faire pour moi?

M. BONNET. — Me foi, nous venons voir juger Martin et Grinehard.

M. SÉVÉRIN. — Est-ce que vous êtes témoin?

M. BONNET. — Mon Dieu, non; mais je veux avoir une nouvelle fois l'habitude, madame Bonnet et moi, d'assister tous les jours à la cour d'assises... Depuis un an, nous n'avons pas manqué une seule affaire un peu importante... si ce n'est trois fois plus.

M^{me} BONNET. — Là c'est bien arbitraire, je vous assure... car enfin, un dit que les lois élas, c'est ce qu'il y a de plus intéressant...

M. SÉVÉRIN. — Je m'occupe fort peu du tout cela, quant à moi... Je laisse à la vindicte publique le soin de venger la société comme elle l'entend... Je suis bien averti contrairement lorsque je tombe jure pour un accusé... Ça me rend malade.

M. BONNET. — Ju et vous dit par... mais moi, voyez-vous, n'est pas principer qu'un

je vienne... Je pense qu'il n'y a rien de plus utile à l'homme que de contempler les erreurs de ses semblables, afin d'éviter pour soi-même les écueils où les autres ont fait naufrage...

M^{me} ROBERT. — Comme disait l'autre jour monsieur l'avocat général.

M. SEVERIN, riant. — Bah ! est-ce que vous craigniez de devenir veuleur un atoutin ?

M. ROBERT. — Non, non, non, sans doute... Ensuite, on apprend les lois...

M. SEVERIN. — A la cour d'assises ?... On n'y apprend que des lois dont les honnêtes gens, tels que vous, ont fort peu à s'inquiéter...

M. ROBERT. — Sans doute, sans doute... mais l'instruction ne nuit jamais... Depuis que j'ai vendu mon fonds de tapissier à votre neveu..., et que je vis de mes petites rentes dans un petit appartement de la rue Saint-Louis, si a bien fallu me créer des occupations... L'oisiveté n'est pas permise, même à un rentier, monsieur Séverin... Voilà mon opinion...; car, enfin, un rentier est un citoyen, et tout citoyen qui ne s'occupe pas devient inutile à son pays !... Allez, nous nous sommes dit, madame Robert et moi, que nous envisions la cour d'assises, pour faire quelque chose.

M. SEVERIN. — Enfin, s'est votre goût... Et, dites-moi, monsieur Robert, est-ce que vous connaissez cette vieille femme avec qui vous parlez quand je suis arrivé ?

M. ROBERT, se retournant. — Tiens ! elle n'est plus là !... Ma foi, nous la connaissons sans la connaître...; c'est une habitude d'ici..., avec qui nous nous sommes souvent rencontrée, soit dans le salle, soit à la queue...

M^{me} ROBERT. — Et, vous savez, quand on se voit tous les jours, on se lit, on se parle..., sans se connaître pour ça...

M. SEVERIN. — Je pense bien que vous ne savez pas qui elle est...

M. ROBERT. — Vous le savez donc, vous ?

M. SEVERIN. — Je ne crois pas me tromper..., c'est la femme Alexandre.

M^{me} ROBERT. — Justement, est bonne en blouse l'a nommée ainsi devant nous...

M. SEVERIN. — C'est bien cela... Il y a cinq ans que je ne l'ai vue..., mais sa figure m'était restée dans la mémoire...

M. ROBERT. — Et où l'avez-vous vue ?

M. SEVERIN. — Sur le banc de la cour d'assises...

M^{me} ROBERT. — Jura quel !... une voleuse !...

M. SEVERIN. — Que nous avons condamnée à cinq ans de réclusion... J'étais juré, comme aujourd'hui...

M. et M^{me} ROBERT. — Est-il possible !...

M. SEVERIN. — Voilà les connaissances que l'on est exposé à faire quand on fréquente les cours d'assises.

M. ROBERT. — Vous avez raison..., je me méfie aussi..., j'en suis jaloux...

M. SEVERIN, montrant Cora. — Et ce grand garçon-là, qu'en faites-vous ?...

M. ROBERT. — M Séverin, je me suis tracé, pour mon fils, un plan d'éducation... Verra-t-on, tout ce qu'on enseigne dans les collèges, ça peut bien faire des savants..., et encore !..., mais ça ne fait pas un bonnet homme..., même l'assassin Lemaire, qui faisait des vers comme un ange..., cela ne l'a pas empêché de se balgner dans le sang de trente-trois victimes.

M. SEVERIN. — Si on voulait discuter là-dessus, on pourrait vous dire que son complice Avril était une bête qui ne savait ni haïr, ni aimer.

M^{me} ROBERT. — Pardonnez-moi, j'ai vu dans la *Gazette des tribunaux* qu'il savait lire, mais rien que dans les livres.

M. Séverin. — C'est possible.

M. Bonneau. — Enfin, ça ne change rien à ce que je dis. Je dis que la première éducation qu'un père doit à son fils, c'est d'en faire un honnête homme.

M. Séverin. — Sans contredit.

M. Bonneau. — En conséquence de ce principe, car il faut toujours partir d'un principe... j'ai tenu mon fils à l'école jusqu'à ce qu'il eût fait sa première communion. Il venait de le faire. Dès ce moment je me suis dit : « Bonneau, le reste de l'éducation de ton fils te regarde. » Je ne lui apprendrai ni le latin, ni le grec, car je ne sais pas, mais je lui inculquerai des principes de vertu et d'honneur...

M. Séverin. — Et pour cela, vous le conduisez à la Cour d'assises !

M. Bonneau. — Tous les jours, depuis dix heures... Il n'a vu jusqu'ici encore que des voleurs... des faussaires...

Coco. — Ah ! c'est bien joli, les voleurs !

M. Bonneau. — Mon fils, les voleurs sont toujours affreux... (à M. Séverin) Aujourd'hui il verra pour la première fois juger des assassins !... et je compte le marier tout les jours à la Cour d'assises... Les leçons qu'il y puisera ne sont pas seulement des cours de morale que les enfants n'écoutent pas, ou qu'ils ne comprennent jamais... Morale que cela, ce sont des exemples... et les exemples sont les leçons que l'on retient le mieux...

M. Séverin. — Mais à la Cour d'assises on ne voit pas beaucoup d'exemples de morale...

M. Bonneau. — Cela venant à ce que je vous disais tout à l'heure... c'est en voyant le mal et ses conséquences qu'on apprend à l'éviter... à le redouter... à l'éviter en bon sens...

M. Séverin. — Si je voulais discuter...

M. Bonneau. — Discutez, discutez... Je suis curieux de savoir ce que vous pouvez répondre à ce raisonnement...

M. Séverin. — Moi, j'appelle le mal ou le vice... le laidier de l'âme... et cette laidierie, je le compare à celle du corps...

M. Bonneau. — Où ellez-vous de là ?

M. Séverin. — Si vous rencontrez par hasard, dans la rue, une personne fort laide, ou que vous produisez-elle par sa vue une impression de dégoût, de répulsion ?

M. Bonneau. — Oui : après ?

M. Séverin. — Si, au contraire, vous êtes le parent de cette personne... si vous habitez sous le même toit, si, depuis dix années, vous la voyez à chaque instant du jour... n'est-il pas vrai que l'habitude vous familiarisera avec cette laideur... et que vous finirez même par s'effrayer, en la voyant, au lieu d'être, au lieu d'être répugner...

M. Bonneau. — Je vois où vous voulez en venir... mais permettez-moi de vous dire que vous êtes trop loth... On peut bien se familiariser avec la laideur du corps... mais avec le mal... avec le vice...

M. Séverin. — Je maintiens ma comparaison... Croyez-moi, monsieur Bonneau, il n'est jamais bon de voir de trop près, de voir trop souvent les choses que l'on doit haïr... Il est bien plus raisonnable de les fuir tout à fait.

M. Bonneau. — Pardon, monsieur Séverin. Je ne veux pas vous contredire... mais cherchons son système...

M. Séverin. — Je désire que vous n'ayez pas à vous repentir un jour de celui que vous menez.

M. Bonneau. — Soyez tranquille ! soyez tranquille ! je vous salue car c'est le bien...

Le premier de l'acte, saisissant Coco au collet. — Je le tiens, voleur !

(Murmure des époux Bonneau, de M. Séverin, et des personnes qui les entourent.)

COCO, *criant*. — Ah ! mon Dieu !... Papa !...

TUKS. — Qu'est ce que c'est ?

Le SERRIER se lève, à M. Boudreau. — Foudriez-vous, bourgeois... Avec-vous votre foulard ?

M. Boudreau, *après s'être foudillé*. — Non !... ah mais... non !...

Le SERRIER se vire. — J'ai vu faire le coup pendant que vous caquiez... C'est le gamin qui vous l'a tiré de la poche, et qui l'a à c'te heure dans la sienne.

M. et M^{re} Boudreau. — Mon fils !

Le SERRIER se vire. — C'est votre fils ?... Du moment que c'est votre fils, vous n'irons pas chez le commissaire... C'est égal, le moutard a des dispositions. (*Il s'éloigne.*)

M. SERRIER. — Eh bien ! monsieur Boudreau ?...

M. Boudreau, *à son fils*. — Comment ! malheureux !

COCO, *pleurant et rendant le foulard*. — C'était pour rire...

M. Boudreau, *à ce coltre*. — Pour rire !

COCO. — Et pour voir si tu t'en apercevrais...

M^{re} Boudreau. — Je peyrâie que c'est ce petit monstre qui a volé le hereng de cette vieille coquille.

COCO, *songloissant*. — C'est pour rire... et puis parce que j'ataie l'hereng.

M. Boudreau. — Vous curce le fouet !...

M. SERRIER. — Que dites-vous de cela ?...

(On ouvre le grille de l'escalier qui conduit à la Cour d'assises.)

Le CORANT DE JOUR. — Entrez deux par deux, et sans désordre...

M. SERRIER. — Adieu, monsieur Boudreau...

M. Boudreau. — Vous entrez ?...

M. SERRIER. — Oui, mais par la porte réservée... Je vous ai dit que j'étais juré... ; vous me verrez sur le banc.

M. Boudreau. — Ma foi, non... Tentez?... ce qui veut de ce passer m'écœure... ; plus de Cour d'assises... ; je m'en retourne à la maison... Je commence à croire que vous n'avez pas tort...

M. SERRIER. — Il y a un vieux proverbe qui dit :

A force de hanter le loup, l'agneau devient loup.

MERCUREL.





LE COLPORTEUR.



ENIMES Cooper, ce grand poète égare chez un peuple de marchands, a fait un beau livre avec un colporteur. Son colporteur, à lui, était un espion, et personnel de ceux qui lisent n'a oublié la gigantesque physionomie d'Harvey Birch, ce fidèle partisan de l'indépendance américaine.

Bien que le colporteur, en France, dans les montagnes et tranquilles où nous vivons, ne soit pas souvent mêlé aux hasards d'une insurrection, et ne s'occupe guère à jouer un rôle politique, il ne laisse pas que d'avoir encore une figure originale et rurale. La nouvelle ne dédaigne pas de le transplanter tout vivant dans ses pages, et le mélodrame le conduit en passant. Or, soyez assuré que lorsque le drame et le roman s'emparent d'un personnage, ce personnage, quel qu'il soit en apparence, a un caractère et une structure poétiques.

Où ne voit guère de colporteurs aux environs des grandes villes. Qu'y pourraient-ils faire? Le petit miroir leur ferait sur trop rude concurrence avec son magasin répété de rubans dans la grand'rue du bourg voisin. Autour des centres de population, on aime à se tenir sur place, sans attendre le passage d'un marchand; le voyage des villes, d'ailleurs, rend exigeant; on veut l'effie nouvelle, le boursin à la mode, et le colporteur, qui porte toute sa fortune sur lui, comme Bias, le philosophe grec, ne pourrait guère satisfaire aux caprices des coquette villageois. Il ne faut pas confondre le colporteur avec le marchand forain, qui traîne après lui une voiture abondamment pourvue de toutes sortes de marchandises, va de ville en ville, tient les foires, frappe les marchés, et fait parfois un commerce étendu. Tout le matériel du colporteur, au contraire, tient dans une balle, sur son dos: il marche à pied, s'approvisionne là où les marchands forains vendent, et remette tout son négoce entre les étagères d'un accroissement. Toute son ambition se borne à réaliser chaque jour un modeste bénéfice, à voir grossir à la fin de l'année la petite somme précieusement gardée dans une longue bourse de cuir, à se reposer, quand l'âge aura courbé sa taille, dans une humble maisonnette, avec un petit champ qu'il achète aux portes du hameau natal. Voilà son rêve, son paradis, son Eden. Ses espérances ne vont pas au delà, et pour les réaliser, chaque soir il prie sur ses besoins, chaque matin il recommence son éternel pèlerinage, chaque nuit il établit, en s'endormant, le balai de l'année. Son caractère est sobre, pa-

tenir, courageuse; l'heure du repos ne soufre pas toujours avec l'absence de la fatigue; quand il s'arrête, c'est qu'il a tout fini; si la journée n'était pas close, il se remettrait en marche, sans craindre la pluie qui fouette les arbres du chemin, malgré l'orage qui illumine l'horizon, malgré la nuit qui assombrit le paysage. Que lui importe le gèle? Il sait qu'à sa voix la rhumâtre du paysan et la cabane du bocheron ouvriront leurs portes; partout il est connu; à quelque heure qu'il frappe, on lui répondra; l'aïe! qu'il demande, ou le lui donne. S'il a faim, il s'assoira à la table commune, où maugrat le maître et les vâtres; s'il n'y a pas de bière, il y aura toujours au moins une bonne draille, un peu de bière. Alors, qu'on s'inquiète plus du colporteur: il jette son ballot, se couche et s'endort. Le matin, quand l'aube blanchit à peine le sommet des collines, il se remettra route; s'il en veut qu'on cherche à le retrouver une brève: il seera le main aux habitants de la ferme, rboquer son verre contre le verre du maître, et part.

Malheureusement regardez-le passer. Il va d'un pas sûr et ferme; ce pas est rapide, parrr qu'il est ramené. La balle de cuir, soigneusement boursée, est fortement attachée aux épaules du colporteur; un chapeau rainuré de toile cintrée recouvre sa tête; une veste de velours, une cravate de cuir, des gilets boutonnés jusqu'aux genoux, de gros souliers ferrés, voilà son costume. Il tient à la main un bâton où pend un ruban de cuir; ce bâton noueux est à la fois un aide et une défense; on sent, à la façon dont son bras robuste le tient, qu'il pourrait s'en servir d'une terrible manière à l'encontre des mal-faiteurs. Il marche sans regarder derrière lui; il sait qu'il a une longue course à faire, et il se hâte d'arriver. Comme il a déjà maintes fois parcouru le pays dans tous les sens, il connaît les sentiers qui abrègent le chemin, et s'y enfonce sans hésiter au milieu de la mousse, sous le marteau vert des forêts. Il salue en passant le laboureur et le berger, mais ne s'amuse pas à causer avec la frêle lavandière qui l'agace par un sourire. Le colporteur est homme d'affaires et non pas de doux loisirs: il connaît le prix du temps, et n'aime point à le gaspiller avec les jeunes filles, comme le monton se hâte de l'ong des églantiers. « Bonjour, bonjour, » crie-t-il à la paresseuse fille qui lève la tête et ouvre la bouche pour bâiller. « Bonjour, bonjour, » dit-il à la ménagère qui sort du moulin, les mains enfumées, et l'invite à s'asseoir; et le colporteur va toujours droit devant lui, sans prendre garde aux séductions du joli visage, de l'ombre, et du repos.

Quelquefois cependant il s'arrête. Voilà qu'en traversant le paysage il a rencontré un haud de glauruses, éparpillées dans les champs sur les pas des moissonneurs. Elles vont, les bras nus, chantant et ramassant les épis échappés à la faucille avide. Bientôt vient de souler là-bas au clocher du village; c'est l'heure du déjeuner, et le colporteur passe, le nez sur le dos. Alors toutes les glauruses lèvent leurs gerbes couronnées, accourent autour de lui, l'entraînent sous le bouquet d'arbres près de la fontaine, et toutes, riant et parlant à la fois, s'enparent de sa valise, l'ouvrent lentement, et les marchandes, mouchoirs, fichus et rubans, sont étalés sur l'herbe. On regarde, on choisit, on achète. Il y a fête dimanche au village; toutes les glauruses ont besoin de quelque chose; elles en ont vu un ruban pour faire un nœud à son bonnet, cette autre a fantaisie d'un madras pour son cou. Le colporteur sera en retard ce jour-là; mais l'occasion est bonne. D'abord il a murmuré, peu à peu il se rassoult; il prend son mal en patience en raison du bien qu'il lui rapporte, et se décide à faire son métier de marchand. Il montre tout ce qu'il a, ses brimborions et ses colifichets, la bourse d'oreille en chrysocale et le chevalier en argent, vante le bon goût des acheteuses, loue sa marchandise, et finit par vendre à tout le monde. Les moissonneurs sont venus après les glauruses. Là où il y a des filles, les garçons ne tardent pas à paraître, et les garçons suivent assez volontiers ce que font les filles. Il y a d'ailleurs bien des amoureux au paysage;

quand une fièvre villageoise accepte le cœur d'un Tircis en venie de bore, il le peut bien accepter aussi un moineau de coton, et il y a tant d'égles et tant de Tircis par là, que la balle du colporteur est singulièrement allégée quand il se remet en route.

Ce que les glanuses ont fait en fié, les vendaugruses le font en automne, et la bourse du colporteur s'en trouve bien. Ces occasions, que le hasard lui présente quelquefois à l'improvise, il lui arrive souvent de les rchercher. Le colporteur sait fort bien que la gabelé est prodigue, et que ce que personne nui ferait étant seul, l'amour-propre le fait faire à tout le monde en compagnie.

C'est ordinairement dans l'étendue d'un arrondissement que le colporteur exerce son industrie; quelquefois, mais rarement, il pousse jusqu'aux limites du département; mais il s'arrête moins aux frontières administratives qu'aux frontières naturelles. Ainsi, qu'il le que soit la province, il suit volontiers le cours des rivières, les contours des vallées; il trace lui-même à son commerce une route qu'il ne dépasse guère, et dans laquelle il va et vient sans cesse, d'une extrémité à l'autre, comme un postillon entre deux relais. S'il veut que son négoce prospère, il faut qu'il soit connu. Et comment le serait-il s'il ne se montrait fréquemment aux mêmes lieux? Si la tradition se perd dans les villes, elle est puissante encore dans les campagnes, et c'est par la tradition que les industries nomades réussissent.

Les colporteurs se multiplient d'autant plus que le pays est plus salubre, et que les villes sont plus éloignées entre elles. En Auvergne, dans les Cévennes, les Vosges, le Rouergue, le Vivarais, le Dauphiné, dans les Ardennes aussi, dans la Vendée, partout, enfin, où les montagnes, les forêts et les marais rendent les communications difficiles, et mettent de grandes distances entre les cités peuplées, les colporteurs abondent. Ce sont eux seuls alors qui fournissent la ferme et le hameau de ces menus objets de toilette, de cette quincaillerie à bon marché, de cette mercerie à bas prix, qui sont indispensables à l'individu aussi bien qu'au ménage. S'ils n'avaient pas là pour satisfaire aux besoins sans cesse renaissants de la consommation, quand la neige couvre la campagne, où se poursuivraient donc les cultivateurs et les fermiers qui attendent le retour du printemps pour se rendre à la ville? On ne se doute point aux environs de Paris de ce que c'est que l'hiver dans les contrées montagneuses, dans les départements limitrophes des Alpes et des Pyrénées. Toutes les communications sont interrompues; les fermes isolées restent au coin du feu, entre les quatre murs de leur cour; toute la famille s'occupe de travaux domestiques; les femmes filent le rhaube, les hommes battent le blé dans le grange, ou raccommodent les instruments aratoires. Le vent siffle entre les branches dépouillées des arbres; l'éclat du gel, les routes, couvertes de neige, se confondent avec les champs; les troupeaux bêlent dans l'étable. Cela dure six semaines ou trois mois, suivant la rigueur de la saison; on ne sait rien de ce qui se passe à la ville prochain. C'est alors que le colporteur arrive; ce n'est pas lui que le froid pourrait arrêter. Le blanc lincol qui s'étend sur la terre jusqu'à l'horizon ne peut pas trouper sa marche. Il s'arrête sur la rive des arbres; il voit les hautes plantes comme des jalons le long de la route; il reconnaît la forme du rocher, les sinuosités du torrent, et tout à coup ou l'instinct frappe à la porte. Les chiens jappent, les servantes accourent, les petits enfants dressent leurs têtes rufuses. C'est lui, c'est le colporteur!

Je vous laisse à penser s'il est en bien-venu, et comme il est reçu. On s'empresse autour de lui; on le fait asseoir tous auprès de la cheminée, on jette dans le marinite une bonne tranchée de lard, on le questionne sur tout. D'où vient-il? qu'apporte-t-il? que sait-il? que fait-on là-bas dans la plaine? connaît-il le prix des druides? A toutes ces demandes il a des réponses; jamais on ne le prend au dépourvu; sa balle est bien garnie,

et sa ménagère pleine de tous les roucouils du pays; il donne selon les goûts, à ceux-ci de petits cadeaux, aux autres les chroniques du hameau voisin. En débauchant son fil et ses aiguilles, il défait aussi bon nombre d'histoires. Jacquesuz la bousse est murmuré avec le grand Pierre; on ditait tout lui qu'elle aurait mieux aimé Anfoeur le vigourou. M. le curé a été bien malade d'un gros rhume, et sa servante a bien pleuré, croyant qu'il allait mourir. Le bodeau s'est griné un jumi qu'il avait soupé à l'uberge, si bien qu'il a oublié de sonner l'angeïna. La petite maison est partie du pays, et personne ne sait ce qu'elle est devenue. Qui ne route-t-il pas encore? Ce son-là la veille se prolonge bien avant d'habla nuit; personne ne songe à se coucher; petanotin n'a sommeil; tout le monde veut rentrer et ouvrir les oreilles, la bouche et les yeux. Il n'y eut jamais d'orateur mieux écouté; mais jamais aussi il n'y en eut de plus interrompu. Ce sont à chaque instant des exclamations, des cris de surprise, des remarques, des commentaires. Le colporteur est au centre, les jambes étendues vers le feu; les gens de la ferme sont rangés tout autour en cercle, les uns sous pat terre, ceux-là debout, d'autres penchés curieusement pat dessus les chaisira et les bates de bois; les hommes ont laïssé là leurs outils; le court des femmes ne tourne plus; les matous qui il costait restait suspendus; le vieillard grand-mère surtout oublier de urer le fit de sa quenouille oisive.

Le colporteur est plus qu'un marchand; c'est une gazette vivante, un journal hipble et voyageur. Il est à la fois le premier-Paris, le feuilleton, l'entre-filet, la réclame, et l'annonce du pays; et tout cela, avec le geste, le regard, l'accent, est bien plus intéressant qu'on peut l'être: une mirante feuille de papier imprimée à la mécanique et plié sous bandes. C'est un journal aimé qui se passionne avec ses lecteurs, et partage les sensations qu'il fait éprouver; il y a entre eux deux toute la différence de la parole à l'écriture, et tout l'avantage reste au colporteur.

Il ne faut pas croire que ce soit à la chambre seulement que le colporteur est le bien-venu. Il est encore à l'uberge et même au château. Il sait se ménager d'agréables imprégnances à l'office et dans l'antichambre, et parfois même la châteline ne dédaigne pas de le faire entrer au salon, au risque de faire érailler le parquet éiré par les lourdes semelles ferrées de ses souliers. Dans ces occasions là, il laisse toute sa surchaudoir sur les fauteuils, et s'en resourne le ballon vide et la bourse pleine; la bonne compagne du château a tout arrêté pour tout douter au premier jumi de fête.

La nécessité où se trouve le colporteur de traiter avec toutes sortes de gens et toutes sortes de caractères, de défendre ses intérêts à tout instant, d'étudier l'humour de ses pratiques, pour écouler plus rapidement sa marchandise, lui donne l'habitude de la ruse et de la dissimulation. A la finesse usée elle aux paysans français, il joint bientôt l'astuce du marchand; son intelligence, excitée par l'intérêt, se pise à toutes les ruses et de sa condition. Loquace, amouant, flateur, bon enfant, il déploie une habileté extrême sous les apparences extérieures de la bonhomie dans ses rapports journaliers avec les valets de ferme, les servantes d'uberge, les femmes de chambre de château; avec tout ce monde d'humours et de conditions si diverses que peuple les campagnes. Mais ce n'est pas seulement à son métier qu'il applique cette habileté, si péniblement acquise par le temps et l'observation; au besoin, le colporteur sera contrebandier, faussaire, espion même, s'il le faut, aux époques de guerre civile et d'agitation. Sa réputation, bien constatée, le fera choisir tout raprés pour remplir une mission difficile qui demande autant de patience que d'adresse. Il connaît aussi bien que le braconnier les sentiers les plus solitaires, les passages les plus secrets; il est jeune, vigoureux, infatigable, agile comme le contrebandier; plus que lui il sait parler ou se taire à propos. Il n'est aucune maison où il n'ait pénétré; il a un métier qui le protège contre le soupçon; au besoin, il

déjà la surveillance par ses façons mercantiles, et arrive en tournoyant à son but, à l'abri derrière sa balle de colporteur. Toutes ses annales sont pleines d'histoires de colporteurs qui faisaient plus de politiqu' que de commerce. La Vendre et la Bretagne en gardent encore le souvenir. Autrefois, aux temps de troubles, les espions se déguisaient en trouvères; c'était la harpe à la main qu'ils éndiairont les dispositions et le nombre des troupes. Qui ne se rappelle le grand Alfred dans le camp des Danes? Aujourd'hui ils prennent assez volontiers le vest et le ballut du colporteur. Il y en avait dans l'armée de Stofflet et de Bonchamp; il y en avait aussi dans l'armée de Krillmann et de Bocher.

Mais, si heureusement il se présente rarement des occasions de faire ce métier-là, il est une chose qu'ils font sans cesse, et pour laquelle ils reçoivent de bons sourires, en outre de la bourse qu'un leur glisse dans la main. Si Mercure était le dieu du commerce, il était aussi le confident de Jupiter. Le confident de l'Olympe. Ce que Mercure faisait, le colporteur le fait aussi, et le fait très-bien. C'est lui qui porte les lettres parfumées, qu'on ne saurait confier à la fidélité maladroite et bruyante du facteur rural. C'est un terrible émissaire que ce porteur; il arrive brusquement, comme à grand bruit, frappe de son bâton, afin qu'on se bâte d'accourir, tant il est pressé, prend la lettre entre le ponce et l'index, et l'agite au l'air, réclame tout haut le port et le décamer au mi, et s'en va après avoir réchauffé une maison dans la courtoisie. Le colporteur agit plus discrètement: tandis qu'un tel mode lui fait fête, il répond du regard à une interrogation muette; une jeune femme s'approche en rougissant; elle glisse timidement sa main parmi les foulards et les jarretières, et rencontre une lettre que la main complaisante du colporteur a cachée par là en réchauffant la main. Toute la famille est à l'écouter, et personne n'a rien vu; le colporteur a retiré un cent d'épingles qu'il donne à la bonne en cadeau; sa voix n'a pas tremblé, son regard ne s'est pas détourné; il continue à vendre quelques bagatelles; jamais il n'a été aussi complaisant; il videra, s'il le faut, sa balle jusqu'au fond, pour trouver un paquet d'aiguilles anglaises qu'on ne lui demande pas: une heure, deux heures se passent, la lettre a été prise, ramportée, lue, et voilà que la réponse a été écrite, apportée et rendue. Le colporteur fait son compte, serré sa marchandise, la charge sur son dos, salue et s'en va. Mais, tandis qu'il est en route, deux cœurs battent à la fois, l'un de plaisir, l'autre d'impatience.

C'est le contraire de tous les Leandres qui rencontrent entre eux et leur Béro une famille couronnée, un mari jaloux, des charmes bien plus terribles que l'Elléniot. C'est lui qui rapproche les distantes, aplanit les difficultés, et permet à l'amour de goûter l'espérance en attendant que le bonheur soit possible.

Mais s'il pense aux amours d'autrui, il ne faut pas croire que le colporteur oublie ou néglige les siennes. Bien qu'il soit toujours célibataire, le colporteur a le cœur aussi amical que tous ses frères, les fils d'Adam; s'il ne se marie pas, c'est qu'il s'est dit qu'il ne le peut guère, étant du malin au soir par monts et par vaux, et couchant au hasard, dans la grange ou dans l'auberge. Sa femme serait veuve de fait les trois quarts de l'année, et toutes que soient les agaceries des jeunes filles de sa connaissance, il a trop d'expérience pour vouloir se soumettre aux rhannes d'un parti d'été de rhur. Les villageoises, qui le voient alerte, dégourdi, de joyeux humeur, voudraient bien l'embarquer aux fins du mariage; beaucoup essaient de dompter sa sauvage liberté, nonobstant le proverbe qui prescrit de ne pas jouer avec le feu, mais il est rare qu'aucune d'elles réussisse. Plusieurs même, comme des phallus imprudentes, se brûlent à cette fanaisie dangereuse, et plus tard, quand le bon vieux rhé les rencontre, la tête inclinée sur la poitrine et le regard humide, il soupire, et se dit tout bas: «Mitas! hélas! on voit bien que l'amour a passé par là!»

C'est qu'en effet le colporteur est fort incertain ; il pourrait chanter comme Jacobée, s'il savait ce que c'est que Jacobée ; comme lui il courtise partout où le hasard le mène, celle-ci et celle-là, la maîtresse et le servante ; aujourd'hui l'une, l'autre à son retour. Mais comme il ne s'arrête guère, il coudait les choses rondement et gaillardement. S'il n'était colporteur, il serait lousard. Il est prodigue de serments, et les compliments ne lui coûtent guère ; mais il arrive parfois qu'il vende comme de la marchandise les bagues qu'on lui donne comme des gages d'amour. Son esprit positif ne comprend pas la poésie des souveurs, et lorsqu'il quitte un village pour passer dans l'autre, il se hâte d'oublier ses bonnes fortunes pour ne pas surcharger sa mémoire de choses inutiles. Les noms de ses maîtresses pourraient nuire aux noms de ses pratiques ; et l'on sait qu'en bonne règle l'agréable doit céder le pas à l'utile.

Cependant, comme il n'est pas de règle sans exception, le colporteur se marie quelquefois ; mais le plus souvent alors il quitte sa profession, et renonce aux plaisirs et aux bénéfices du vagabondage industriel. Il sera voyageur, il s'arrête enfin ; mais tenez pour certain que, s'il s'arrête, c'est parce qu'il a trouvé une cage dorée. Quand on est fille de fermier riche, on trouve le chemin de son cœur, et il ne tient pas si fort à son ballot qu'il ne consente à le déposer aux pieds de son vainglorie en retour d'une belle dot. Cette heureuse fin n'est pas si rare qu'on pourrait le croire : le colporteur est actif, honnête en affaire d'argent ; il a acquis de bonne heure une expérience qui toute sa vie lui sera utile ; il a l'habitude du travail ; il sait lire, écrire, et les quatre règles de l'arithmétique lui sont familières. Dans bien des cas un garçon jeune, vigoureux et intelligent comme lui, est une précieuse acquisition pour une ferme, pour une auberge. Son commerce lui a déjà rapporté un petit pécule qui lui permet de se présenter sans crainte ; et certes beaucoup réussissent dans des entreprises plus difficiles qu'un ouvrier, qui n'ont pas tant de constitution de succès.

Malgré ce que le colporteur n'a presque jamais de femme, il a presque toujours un ami. Cet ami est un chien, un chien qu'il a vu naître, qu'il a nourri, qu'il a élevé ; un valet, mais fidèle animal, de la race des bacheliers ou des militants. Partout où va le colporteur, son chien l'accompagne ; comme lui il est sobre, patient, joyeux ; il aboie du plus loin qu'il aperçoit la ferme où il a coutume de s'arrêter ; il court, en reculant la queue, gratifier la porte, saute au cou du premier enfant qui lui ouvre, et annonce son maître à tout le monde. Aussi chacun l'aime et le caresse, et les chiens de la ferme, ses camarades, loin de le jalouser, jouent complaisamment avec lui. En route, il va et vient, par-ci par-là, fureteur le long des haies et des fossés, mais ne s'écartant jamais beaucoup du colporteur ; et, d'aventure, quelque figure suspecte se montrant sur le chemin, sa voix avertissant venu de haillonne se présente au cou d'un bois, le chien marche droit en avant, le poil hérissé, la queue haute, les lèvres tremblantes ; il n'aboie plus, il grogne sourdement, et laisse voir une double rangée de dents blanches et aiguës. Quand vient la nuit, il se rapproche de son maître, et marche à ses côtés, l'œil et l'oreille aux aguets, flairant le danger, et le signalant avant que le colporteur ne s'en doute. Pour le défendre, s'il est attaqué, il se fera tuer, brave et fidèle jusqu'au dernier moment.

Il fut un temps où les colporteurs étaient beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui ; ils venaient alors à peu près le monopole du commerce des campagnes. C'étaient des négociants au petit pied, qui, après vingt ans d'exercice, achetaient parfois le ferme de leurs chalets. Mais il en est de leur métier comme de tant d'autres que les progrès d'un État civilisé ont tués. L'accroissement des voies de communication, le nombre et l'étendue des chemins de grande et de petite vicinalité, les routes stratégiques, le merveilleux entre-

carrières ouvertes au commerce, et là où le commerce arrive le brocantage succombe. Chaque année voit donc s'amoindrir le nombre de colporteurs; ils ont à peu près disparu dans les pays de plaine; les montagnes sont leur dernier asile; encore quelque temps, et ils doivent céder ce terrain au commerce envahissant. Mais ce temps, que les plus intelligents prévoient, est encore assez éloigné pour que nul ne puisse présumer l'époque où le dernier des colporteurs aura rendu son dernier ballot.

Quand il est fatigué, lorsqu'il a assez battu le pays, le colporteur dépose rasé son fardeau pour un plus le reprendre; il arrête son humble métier avec quelques herbes, et se marie. De son ancien métier, il ne garde que l'habitude de beaucoup parler et de mentir quelquefois. Quelconque a beaucoup vu peut avoir beaucoup retenu, dit la fable; il amuse ses voisins, et plus tard ses enfants, par de joyeuses histoires qu'il fait passer de force de les répéter, et le plus vagabond des amants devient le plus rangé des maris par l'application de cette loi des compensations, qui est parfois un paradoxe, et souvent une vérité.

AMÉDÉE ARNAUD.

LE PORTEUR DE JOURNAUX.



On a donné à la pensée écrite cette vitesse de mouvement inhérente à toute pensée qu'on dirait, et qui surprendrait de la part d'un conducteur électrique, un homme s'est rencontré rapide, comme la conception elle-même; un homme qui n'a qu'une heure, qu'un moment, qu'une seconde dans sa journée, mais qui est toujours attendu, et qui revient toujours frapper à toutes les portes. À l'exclusion des récréations et des amis intimes, il a le privilège de les trouver toutes ouvertes, et la mauvaise habitude de n'en fermer aucune. Cet homme, vous n'avez guère raison de lui interdire l'entrée de votre maison, et il en a mille pour s'y présenter. Ne faut-il pas que vous soyez informé que tel ministre qui existait hier n'existe plus aujourd'hui, que M. ou tel, qui avait eut cédées la veille, est le lendemain à peindre violente à l'œil nu; que telle veillée, qui, hier soir, vous présentait, a fait fiasco, ce matin se trouve avoir chanté comme une sirène, et épouse un prince russe, jaloux d'introduire à la scène un si beau talent. Vous parlez le porteur de journaux, n'est-ce pas vous deux fois? n'est-ce pas revenir sur ses impressions d'hier, douter de ce qu'on a vu, senti, éprouvé, et commencer à nouveaux frais l'extraction de la veille? Le porteur de journaux change à chaque instant, et c'est pour cela qu'il est étranger comme les vaudevilles de M. Scribe, au physique maigre et efflanqué comme un discours de réception à l'Académie; il apparaît et passe aussitôt, étale filant de la presse et de la renommée.

Le porteur de journaux est un homme incompris, qui jette sa nouvelle et que s'en va, qu'à jour chaque jour sur colonne on devra à cette sorte de feuilleton destinée à rendre précieux, au bout de dix ans, la collection des journaux quotidiens. (Les journaux d'aujourd'hui sont comme les vins de rhos, il leur faut plusieurs années de feuillet.) Le porteur de journaux court comme l'écume, il va et bouillonne tout en criant : *Le suite au prochain numéro.*

Confère-lui de nouvelles gloires, de nouveaux vers, de nouvelles harmonies, tout ce qui vaillera un jour avec la prétention de vivre à jamais : le porteur de journaux fait frémir toutes les renommées fraîches éclores, et s'éclipse avec celles qui commencent à s'éteindre. Il est impossible comme un homme chargé d'une grande justice politique, et rendant toujours la même.

Cet homme fidèle, qui va d'un méu tenant un journal récemment muni de ses revêtues, honneur que l'on rend aux mêmes méu l de l'autre soustruant sa bricole, qui peut passer, avec raison, pour celle du char de l'État ; c'est, au style de l'Empire, le messager boiteux du Farnèse ; c'est l'incarnation d'une nouvelle forme, le symbole d'une nouvelle religion, le journal fait homme.

Les journaux vont vite, dit la ballade, le porteur de journaux va plus vite encore : il fait qu'il arrive avant son journal ; il fait qu'il se montre partout au même temps, sous les abonnés ayant un égal droit à recevoir les uns après les autres le même journal.

La Bruyère a pu dire une nouveauté en disant : « Le journaliste se couche le soir tranquille sur son ouvrage qui se corrompt la nuit, et qu'il est obligé d'abandonner le matin à son réveil. » Nous avons bien progressé depuis, la nouvelle se corrompt bien plus vite, et les choses se savent bien plus promptement. Pour obvier à cet inconvénient du *fait Paris*, le porteur de journaux, semblable en cela au pirata Ené, se lève de très-grand matin, ou se couche très-tard, selon le besoin de ses abonnés. On peut ne pas lire celui du matin, il y en aura un autre le soir pour relire les mêmes choses au moins, et pour compléter ce qui, de sa nature, ne peut être complet, pour être porté enfin par le même homme, un géant qui a les boites du Petit-Poucet.

Le porteur de journaux part comme un trait, et vaite ramener une bombe dans un cabinet de lecture. Il intéresse la curiosité sans la satisfaire ; il laisse lire sans plier de son aile, et vole là où déposer une autre. Il fait un pair de France à ce finge, et annonce à un autre la faillite d'un pauvre diable qui n'en peut mais, ce qui fait qu'à leur réveil les deux localités sont salués bien différemment par leur concierge, autant qu'un occurrage puisse éveiller d'un humeur fallible ; il court ressusciter l'espérance dans l'air d'un auteur qui voit naître avec le feuillet du jour l'aurore de sa renommée.

Le porteur de journaux doit de ces compensations à ceux mêmes qui alimentent son industrie, car on pense pour lui quand on pense, on écrit pour lui toujours ; c'est pour le porteur qu'on met sous presse, pour les abonnés jamais.

Le porteur de journaux conserve une espérance. On lui a dit que le journal devait prospérer, et le porteur de journaux prospère ; il voit croître sa perspective le nombre de ses abonnés, il est aux *pièces*, et ne reculera jamais devant l'ouvrage, dût-il s'élancer Paris dans tous les sens, devant ce juif errant, ce fauteur qui est partout et nulle part au même temps.

Avant qu'il aille aboutir au journal du lendemain, ou se souvienne de celui de la veille, le porteur de journaux amène déjà son bureau, recueillant le premier la main du diable ; impatient de gagner sa journée avant de l'avoir couronnée, il y va et il y revient. Se faisant arme de tout, tantôt c'est un fauteur qu'il s'élève pour le mettre au service de la publicité, tantôt c'est l'averguère d'un bray d'Esclandre qu'il

courbe à cet usage ; malheur aux journaux qu'il peut lacer dans son gousset de moure.

Il sait d'avance toutes les stations qu'il doit fuir sur son chemin, le secret de toutes les portes, l'humour de tous les concierges, les pierres d'achoppement qu'il peut rencontrer sur sa route ; il se tait à l'heure, à la minute, et y retenirait toujours de vitesse sur son propre mouvement. Jamais altéré, jamais malade ou même indisposé, éprouve-t-il un malaise, il l'ajourne ; un migraine, il la repasse à l'abonné.

Faut-être a-t-il, je crois, de la rancune : « C'est la plus malsaine de toutes nos passions ; on pourrait ajouter qu'elle est la plus vivace, la plus insatiable ; elle renaît sans cesse des journaux qui l'entretiennent. On a un journal aujourd'hui pour en avoir un demain : c'est à celui-là qu'on s'abonne ; il a le charme de l'inconnu, qui, de toutes les choses de ce monde, est la plus charmante ; c'est par elle que le porteur de journaux exulte, et qu'il est sans cesse attendu.

Ainsi nul n'a la croyance de se mériter comme le porteur de journaux, nul ne sait comme lui l'incertitude qu'il inspire, la terreur qu'il éprouve, l'espoir qu'il ressuscite, l'émotion qu'il étouffe, la passion qu'il éparpille, le drame qu'il jette au hasard, nul ne grandit chaque jour comme lui : *uxes acquirit rundo*. Le porteur de journaux a le sort de ces plantes obligées de graviter autour du même centre, sans s'écarter d'un seul ligot, sans avoir de mouvement qui leur soit propre, ou la droit de se reposer une seconde, de retarder d'un seul instant leur apparition.

On s'arrache les journaux qui tombent de la main du porteur. Qu'ils sont intéressants avant d'avoir été lus ! qu'ils ont de charme quand on les ouvre ! qu'ils redressent d'illusions quand ils renferment quelque chose ! qu'ils sont attachants quand ils doivent l'être ! Après la première ouverture d'un journal quotidien, tout est su, tout est connu, tout est vu, analysé et jugé. Le porteur disparaît à peur, et l'émotion cesse sous ses pas, le charme se dissipe, l'illusion s'évanouit. On s'aborde : « Ça est fait, elle est condamnée. — Condamnée ! et à quoi ? — Eh, parbleu ! aux travaux forcés. — Elle l'aurait-elle mérité ? — Que n'ose-t-on pas de nos jours ? — Pauvre femme ! pauvre faible femme ! — L'exécute son crime. — Je plains son malheur. — Quel grand exemple ! — Quelle atroce punition ! — Lisez-vous le journal ? — Non, cela me suffit. » Et cet homme qui s'était levé pour lire le journal s'en retourne sans l'avoir ouvert. Le journal le plus intéressant est celui qu'on ne lit jamais, mais il est vrai que la publicité ne s'applique qu'aux petits drames, aux prêtes intérêt de la vie humaine. Ce que l'on sait, a-t-on besoin de le lire. Un livre n'est jamais acheté, pour peu qu'il soit su de tous et qu'il ait paru trop intéressant.

Le porteur de journaux n'a fait que paraître et disparaître, et il n'est déjà plus lui à rien ; c'est un de ces héros, ou herauts *ad hœc*, qui ne vivent qu'un moment, mais qui représentent tous les jours. Il répond à ce grand mot, *la presse*, qui cesse à chaque instant de représenter le même idéal, et il a pour schématiser l'actualité.

Si l'évangile n'est plus prêché au plein air, si l'on ne voit plus la vérité descendre les toits, si notre *Credo* de chaque jour circule comme l'air, se produit comme la lumière du gaz ou du soleil, c'est au porteur de journaux que nous devons ces phénomènes.

Dépourvu d'ambulant, d'obligation vivante, politiqué à pieds et à poches, on voit le porteur de journaux, pour le moins d'un prix très bas, exposer tous les systèmes, et faire le sgauvareil de tous les pouvoirs et créés, le véhicule de toutes les doctrines, et faire de sa personne la préface de ses impressions ; et il n'y a de sa part ni complaisance mondaine, ni emphatique flatterie, ni basse adulation, ni érudition ; ce n'est par une opinion qu'il porte, c'est un journal. L'Europe peut perdre à jamais son équilibre, le

globe peut crouler comme tant de journaux ont croulé ou crouleront, il se tirera debout, ou s'il succombe, *impavidum ferient ruinae*.

Le porteur de journaux a une vie extrêmement privée. Il est à peine inscrit sur la liste des fonctionnaires publics: on croit qu'il ne l'a jamais été; on le suppose sans but, sans lien social, lui l'homme le plus actif du moule moderne, l'acrote du corps politique; lui qui fait la société, ou l'accuse de ne pas en être, et de vivre en bohémien.

Et il est vrai qu'après avoir fait sa distribution, après s'être promené partout comme un moine, cet homme se courbe aussi qu'il plaît à Dieu, avec plus de sang-froid qu'un ministre, avec plus de calme qu'un procureur, avec moins de millions et plus de gaieté, d'insouciance, qu'un agent de change.

Sans passions et sans préjugés politiques, sans préférences littéraires, le porteur de journaux ignore complètement qu'il y ait une politique et une littérature, et que chacune de ses courses marque un pas immense dans le route du progrès qu'il représente en portant son journal.

L. ROSS.

LE MAIRE DE VILLAGE.

D'après une dernière statistique, la France n'a pas moins de trente-cinq mille communes; elle possède donc autant de maires, c'est-à-dire trente-cinq mille citoyens, respectable au premier chef, puisqu'ils payent, en général, d'assez gros impôts, mais d'illustres éclairets, impatients, exempts de faiblesses humaines, dignes enfin de notre vénération, qui que vous soyez, le tout en vertu d'une ordonnance royale contre-signée de M. le ministre de l'intérieur. C'est un heureux pays que la France!

Il n'est pas possible de rapporter à un type commun tous les membres de cette intéressante famille, si variable qu'elle se recrute dans toutes les classes de la société, si mobile qu'elle dépend toujours du caprice d'un homme, et que la loi la soumet à un renouvellement périodique. D'ailleurs, si les positions modifient le caractère, ce n'est jamais aux dépens des préjugés et des mœurs: le maire d'une ville maritime différera toujours de celui d'une ville de l'intérieur; le population manufacturière et la population rurale se chercheront en la même manière de voir, si les mêmes qualités, chez l'homme chargé de représenter leurs intérêts; il faut donc reconnaître une part d'influence à l'importance des localités, et le maire ne saurait offrir la même physionomie dans le

grande ville, dans la petite ville, et dans le village. Ce serait donc un travail immense que d'étudier et de peindre le maire sous toutes ses faces et dans toutes ses variétés, la tâche que nous nous sommes imposée est moins ambiguë et plus facile, quoiqu' pourtant elle couvreur l'espace la plus nombreuse : nous nous bornons à tracer, aussi fidèlement que nous le permettent nos observations, le portrait du maire de village.

Pour se faire une idée bien exacte de celui-ci, et qu'il importe de connaître si au tout, c'est le village dont il est l'administrateur ; car les différences qui existent du village à la ville se représentent encore de village à village. Pour ne pas nous l'aggraver dans des subdivisions qui pourraient se multiplier à l'infini, nous distinguerons seulement trois variétés bien marquées, que nous allons passer successivement en revue.

Dans quelques départements reculés, surtout aux extrémités méridionales de la France, et de préférence dans les pays montagneux, vous rencontrez de loin ou loin un groupe de maisons assez mal bâties, basses, couvertes de chaume, irrégulièrement placées sur une petite rue sale et demi-pavée. Les habitants y vivent dans une ignorance complète des événements : les changements de dynasties, les bouleversements des trônes, les révolutions, ne s'y manifestent que par la couleur du drapeau. C'est un village, et il y a là un maire. Mais ce maire est un personnage si insuffisant et si malin ! Il a fallu si longtemps pour élever, au sein de cette population ignorante, un homme qui pût représenter le pouvoir civil, qu'il en est résulté pour lui une espèce d'invulnérabilité que tous les pouvoirs respectent. L'Empire l'a trouvé là, la restauration l'y a laissé, la révolution de juillet l'y conserve ; il n'a fait que changer d'écharpe à chaque bouleversement nouveau, et c'est en cela que se résument les vicissitudes de sa vie politique.

Quand à sa vie administrative, elle ne brille pas, il faut l'avouer, d'un bien vif éclat. Plus expert à tracer un sillon qu'à débattre les instructions qui lui sont transmises par l'autorité supérieure, il lui arrive souvent de laisser sans exécution les ordres qu'on lui donne, ou, si parfois il s'y conforme, c'est qu'il a préalablement appelé à son aide les membres du curé. Celui-ci est alors le véritable administrateur ; le maire n'est que son auxiliaire ; ce qui n'empêche pas le digne magistrat de porter haut sa tête coiffée du bonnet de coton, d'imprimer à ses normes sabots un lent et majestueux mouvement de progression, de se rengorger le dimanche dans l'église, et de trancher du despotisme quand les jeunes gens viendront lui demander la permission de danser sur la place de l'église.

Cette première espèce de village est heureusement la plus rare.

La seconde n'est toujours si petite, l'image d'un état bien organisé. Tout y respire le calme, le travail, le bonheur, et, s'il y a division, ce n'est que dans les hautes sphères qu'il s'agit ; car les trois classes de la société y ont chacune leur représentant. Aux deux extrémités du village, vous rencontrerez deux maisons : l'une petite, simple, modeste : c'est le presbytère ; l'autre, de belle apparence, rising au quatrième étage, placée d'ordinaire sur une hauteur, flanquée de deux corps de logis en forme de tourelles, ayant un faux air de féodalité : c'est la résidence de l'ex seigneur. Celle du maire est au milieu ; elle est blanche, simple, parée d'un drapeau tricolore. Il y a toute une longue histoire politique dans la position respectif de ces trois maisons : le seigneur, le maire et le curé. Les deux premiers se rencontrent : ils passent la tête haute, le regard fixe et assuré ; ils se voient sans se regarder. Il y a d'un côté l'orgueil qui a survécu à la décade, de l'autre la vanité du triomphe. Le curé et le maire vivent forcément dans des rapports journaliers ; les intérêts de l'église ont trop de connexion avec ceux de la mairie pour qu'il en puisse être autrement. Ils ne s'aime pas intérieurement, et se tiennent même quelquefois rigueur. Le curé ne paraît pas dans les fêtes patriotiques ; à l'église le maire brille par son absence. Mais il est resté eux dans les termes de la politesse la plus parfaite, et

ils étaient même assez volontiers à un étranger, l'un : C'est un humble homme que notre maire ; l'autre : C'est un digne pasteur que notre curé.

Le maire de village touche d'ordinaire à la cinquantaine ; s'il n'a pas une taille élevée, il y supplée, autant que cela est dans ses moyens, par une démarche majestueuse et digne. Il n'est pas élégant dans sa mise, mais il n'oublie jamais qu'il est homme public, et il y a quelque chose d'étudié jusqu'à sa simplicité. Dans les salons du sous-préfet, sous le distingué et sa cravate d'un blanc pur éblouissant, et à son habit noir, dont les boutons tombent un d'arrondissant bien en dessous des poches, et dont les revers ornent d'un bout de la poitrine jusqu'à l'abdomen. Jadis il avait simplement, poliment même, mais le lendemain de sa nomination, il avait déjà mis le train de sa maison en harmonie avec sa dignité.

Il y a dans le maire du village, comme dans la Trinité, trois personnes bien distinctes : l'homme privé, le fonctionnaire, et le politique.

En vie d'instincteur est calme et sérieux. Sa maison est ouverte à tout le monde ; il est accessible au plus humble de ses administrés ; il écoute toutes les réclamations avec une patience évangélique ; il prêche le bon accord, et distribue force conseils, tout cela sans intérêt. Seulement si, dans le courant de la conversation, on le nomme *M. le maire*, alors il se redresse, et le contentement intérieur se traduit sur son visage radieux. À part le petit au protecteur qui perce à travers le sourire dont il accompagne ses poignées de main, il vit au vu pied d'égalité par faite avec tous les habitants du sa commune.

Comme fonctionnaire, il est soumis à l'inconvénient des royautés lustrales par des institutions républicaines. Il rencontre de sourdes oppositions au sein du conseil municipal, et sa vie se passe à résoudre le problème de l'équilibre et de la pondération des pouvoirs. L'adjoint, le juge du paix, le greffier du la commune, le garde champêtre, l'instituteur, sont autant de dignitaires dont il doit faire respecter les privilèges. Simple conseiller municipal sous la restauration, qui ne lui permettait pas d'atteindre plus haut, il a, pendant quinze ans, lutté avec courage ; l'indomptable trouvait en lui un ennemi inflexible, et le maire d'éclat un adversaire opiniâtre : il n'a pas fallu moins qu'une révolution pour accomplir son triomphe. Mais, après la victoire, il ne s'est pas endormi dans les délices de Capoue. Tous les ans qu'il avait poursuivis, il travaille sans relâche à les réformer. Après avoir calculé minutieusement sur combien de votes exercés un réverbère peut projeter ses rayons, il a vu le système d'éclairage au moyen duquel en son un peu moins clair qu'auparavant, mais quel a l'avantage de s'étendre sur toute la commune ; le puits artésien qu'il fait creuser au coût par l'eau à douze cents mètres de profondeur : il s'en continue pas moins de perfore. Pourrait-il faire autrement, lui qui a si longtemps blâmé son prédécesseur de ce qu'il ne prenait pas en considération les fatigues des habitants obligés de faire un trajet d'un quart de lieue pour se procurer de l'eau ? C'est au printemps, surtout, qu'il fait le voir exister du grec et de la voix les destructeurs de banquette, lui rappelle à ce propos la prime promise par le conseil général pour chaque litre de ces insectes nuisibles, et calcule ce qu'un litre peut coûter, afin d'écrire dans son rapport : « Tant de millions de ces animaux jurez de notre culture ont accompli cette œuvre, grâce aux soins que j'ai mis à les élever, à maintenir et à réchauffer le zèle de nos édifiés. »

Au milieu de tant de soucis et de peines, notre digne fonctionnaire a bien aussi ses moments de jeunesse. La commune a-t-elle obtenu la concession d'un cimetière ou d'un corps de garde, il reçoit son épouse, s'entoure des adjoints, des conseillers municipaux, de tous les personnages éminents de la localité, et va solennellement poser la première

pièce du nouveau monument, en présence d'un mille rhyoeur de vingt cinq bougies, et au roulement de l'unique tambour qui la précède. C'est éternuer, on le sait, dans tout sa gloire, est ordinairement tranché par une allocution dans laquelle brille son éloquence, et suivi d'un banquet pendant lequel il s'adresse modestement à chacun des nombreux toasts que l'on porte en son honneur. Mais le plus beau de ses privilèges, celui qu'il aime par-dessus tous les autres, et qu'il ne manque jamais d'exercer, même dans les plus belles occasions, c'est le droit de haranguer. Il harangue à la fête du roi, à la fête de la commune; il harangue le sous-préfet en tournée; il harangue les jeunes garçons et les jeunes filles aux distributions de pécule de l'école primaire; et si dans sa commune s'est conservée la tradition des rosières, c'est encore lui qui ira haranguer et les remuer.

Le maire de village aurait à jouer, comme homme politique, un rôle assez borné, s'il ne prenait soin de l'étendre lui-même, dans le but de se donner aux yeux du pouvoir une certaine importance. Considéré sous ce point de vue, il n'a plus dans sa manière d'être une allure aussi franche. Deux forces le poussent en sens opposé: la commune que l'a désigné comme candidat à l'unité, et l'autorité qui, au moment, a sanctionné le choix de la commune. Chacun d'eux lui a, pour ainsi dire, imposé l'obligation de lutter à son profit contre l'autre, et il lui faut faire passer à la fois l'indépendance et du soumission. Sa position est souvent critique; elle l'est surtout au moment des élections. Mais comme, en cette circonstance, le nombre de voix dont il dispose lui rend un auxiliaire très-respectable, il se rare qu'il ne trouve pas moyen de faire ses conditions avec l'administration supérieure; et si du l'autre électorale doit sortir un peu quelque peu compromis, soyez certain que la promesse d'un pont, d'un marché ou d'une route départementale a d'avance étouffé les murmures et tué les suffrages.

Pendant qu'il veille avec soin à la sûreté de la commune, comme chef de la police municipale, il ne néglige rien pour se donner en plus haut lieu les airs d'un homme indispensable à la sûreté de l'État. Que, dans l'entraînement de l'ivresse, il arrive à quelque méconnaissance de laisser échapper au cabaret un de ces paroles qui n'admet point le vocabulaire légal, voilà soudain notre magistrat sur pied, rassemblant, pour instruire cette grave affaire, toute l'énergie de son caractère, ainsi que toutes les ressources de son esprit. Il fait saisir le coupable, procède lui-même à son interrogatoire, essaye, en lui tendant mille pièges, d'obtenir le nom de ses complices et la révélation de ses abominables projets; puis il rédige un long rapport, bien circonstancié, qu'il adresse au préfet, et dans lequel sont adroitement insinués quelques phrases apologétiques du sa vigilance et de son dévouement. Le lendemain, il arrive presque toujours qu'il arrive fameux, après avoir reçu son vin, vu faire d'humbles excuses à M. le maire, qui lui répond par cette paternelle admonition: « Jean, prends garde à nos discours, et buvons un peu; nous avons le vin mauvais. »

Ainsi se déroule la destinée; mais le rapport n'en est pas moins parti: il sera soumis à la préfecture; le nom du maire circulera ce jour-là parmi les convives et les danseurs, et le résultat désiré sera obtenu.

Si, au lieu d'un mécontent, sa bonne fortune voulait qu'il s'en trouvât trois ou quatre, ce serait bien autre chose encore: il irait jusqu'à risquer la proclamation. Rien alors ne manquerait à sa gloire; il permettrait volontiers qu'on lui donnât le titre de sauveur de la patrie; il se la donnerait lui-même, au besoin, et ne verrait plus qu'ambassade et ministère.

A part ces petits travers (chacun de nous n'en a-t-il pas les siens?), le maire de village est ordinairement un homme estimable, doué d'une activité précieuse, dont les intentions

tant purer, qui travaille consciencieusement à mettre de l'ordre dans les finances, à favoriser le progrès, à réaliser des améliorations. Son mérite est d'autant plus grand que, si le rôle qu'il joue dans l'exercice de ses fonctions n'est pas inné à fait méconnu, il est en général assez faiblement récompensé. Quand il aura soixante-dix ans, on lui octroiera peut-être l'honorification d'armer sa boutonnière d'un ruban rouge. A sa mort, quelques uniformes remués de la garde ardoise, quelques feuillets rouillés, l'accompagneront à son dernier repos, et le cerc, n'ayant devant le tombeau sa vieille inamovibilité, laissera tomber quelques phrases sur son cercueil. Enfin, le Monsieur, huit jours après, fera aménager son cercueil funéraire : « M. ... est nommé maire de ... à la place de M. ... », décide-t-il. « Quant à moi, voici la mienne : « Pour le mal que je dirai à certains hommes d'État, je leur souhaiterais tout ce qu'on rencontre souvent, dans cette tête, de rectitude d'idées et du gros bon sens campagnard. »

Il y a autour de Paris environ cent communes, réunies sous le nom général de *banlieue*, dont les mœurs composent la troisième des catégories que j'ai signalées, et méritent à plus d'un titre une mention particulière.

Le maire de la banlieue est un personnage dont l'importance s'explique par le voisinage du centre gouvernemental. Son nom patronymique disparaît devant sa dignité, et, depuis le crâne du conseil général jusqu'à l'enfant qui le salue respectueusement dans la rue, tout le monde dira, sans plus M. un tel, mais bien M. le maire. Il est impossible de séparer en lui l'individu du dignitaire. A la mairie, deux sortes de moments sont à ses ordres dans une pièce d'ornée, tandis qu'il médite dans la solitude de son cabinet ; c'est à peine si vous pouvez arriver jusqu'à lui après une heure d'attente. Chez lui, vous chercherez vainement à le surprendre au sortir du lit, à table, dans un de ces intervalles de la journée où l'homme libre donne quelques minutes au travail de la dignité ; il est entier devant un pale consolateur de registre, et jusque dans l'amplyr commode de la robe de chambre, sous la prosaïque couronne du bonnet de nuit, il se raidit et pose. En province, au moins, le maire, dans les relations de la vie privée, consent à se montrer un homme comme vous et moi ; il descend jusqu'à causer de la pluie et du beau temps ; rentre dans son intérieur,

»

Le masque tombe : l'homme rentre,
Et le maire s'évanouit.

Mais, dans la banlieue de Paris, cet éminent fonctionnaire n'a jamais le temps d'être un simple particulier ; il est d'ailleurs pour cela trop pénétré de ce qu'il vaut et de ce qu'il peut, sa gravité ne se dément en aucune circonstance, pas même dans les épanchements de la famille, et il croirait déroger s'il disait un mot affable à sa femme ou s'il embarrassait ses enfants sans plus de cérémonie que le ferait, dans son ménage, un de ses administrés.

Le maire de la banlieue a deux marottes, l'une générale, l'autre de localité. L'influence résoudant de Paris l'inquiète et le désespère ; les intérêts communaux sont méconnus et en souffrance ; il a horreur de la centralisation ; il faut rendre à la banlieue son individualité : voilà pour la première. Il prend un thème, n'importe lequel, les chemins vicinaux, le privilège des théâtres, les chemins de fer, que sais-je ? les fortifications sans doute, et il envoie projets sur projets, rapports sur rapports, volumes sur volumes ; le parfait de la Seine, le conseil général, n'y peuvent suffire : voilà pour la seconde. Grâce à cela, des gens qui ne possèdent de perspective ne manquent par de dire : C'est une capitale administrative.

Le maire de la banlieue (le croirez-vous?) est un homme essentiellement politicien. Il est chetier de la Légion d'honneur, électeur, éligible; il a des prétentions à la députation; il a ses entrées à la cour, est exposé à haranguer le roi, et traite les ministres sur un pied d'égalité. Ne croyez pas, d'ailleurs, qu'un maire de la banlieue se donne comme un autre, que dis-je? il ne se donne pas, il se conquiert, pour ainsi dire, à la pointe de l'épée. Jamais luit de ministre reconduit à ministre titulaire n'engendrer plus de maîtres et de contre-maîtres; le conseil municipal devient, comme la Chambre des députés, le champ clos de deux rivaux personnels. L'ascension d'un ministre décide ordinairement la victoire, et je ne serais pas étonné qu'un ministre fit un jour de la nomination d'un maire, comme de la présidence de la Chambre, une question de cabinet.

Je n'ai parlé, du reste, que de la portion intelligente des maires de la banlieue; car, si l'on descend le dernier degré de l'échelle (chose triste à dire), on y trouve plus d'ignorance que dans le village le plus reculé. Mais il en est une autre classe singulière et originale, qui ne se retrouve nulle part en France.

Vous habitez Paris: vous êtes riche, capitaliste ou banquier; vous choisissez un point quelconque de la banlieue, et vous y achetez une gracieuse villa. Vous l'habitez l'été, mais point pour y jurer de la suture que vous ne comprenez pas, mais parce qu'il serait de mauvais goût de rester à Paris. Vous devriez bientôt devenir du conseil municipal; il n'y a qu'un pas de là à la mairie, et, pour peu que vous hantiez les salons ministériels, le pas est fait, vous voilà improvise maire. Vous pouvez tout à votre aise, si tel est votre bon plaisir, faire annoncer partout: Nommé le maire de "... Vous n'introduisez rien en administration; mais qu'importe? l'adjoint est là. L'hiver venu, vous regagnez Paris: mais quoi de plus simple? Un jour de la semaine, vous montez en voiture; vous prenez le conseil municipal avec l'ignorance et le deshabillé du grand seigneur, et fumez-vous qu'un financier, et tout se borne là.

Si l'un m'eût dit un jour qu'il y avait à qualifier cette classe de quasi-maires, je n'aurais pas trouvé le mot: les habitants de la banlieue l'ont spontanément nommée les *Arènes-deux*.

NOTES.





LE BÉNÉFICIAIRE DE CONCERT.



Quand les boues ont plus de feuilles pour ébrécher leurs muscivores ailes, lorsque la voix seule du vent rithale ses grousements lugubres dans les parcs d'où ont fui les romantiques promeneuses, alors l'harmonie parisienne reconquerra son égar bruyant; alors le mot de concert tapise de nouveau tous les coins de rue, et se prelant aux vitres des éditeurs de romances; le chaut se déchaîne avec une sorte de furie; il se fait, sous prétente d'harmonie, un vacarme qui effrayerait à coup sûr l'houleux Asmodée, s'il s'avisait de se poser sur un toit de la capitale pendant une soirée d'hiver. — Un merveilleux mélange d'air de poitrine, de roucou de basse, de sons aigus de chanterelle, de maulements de bantous, et d'arpèges de pain, monterait jusqu'au démon holléux, contraint de reprendre bien vite le chemin d'un monde moins mélomane et plus silencieux. — A notre époque, la musique n'est pas une mode; c'est une fureur, une fatigue, et non un plaisir; un fruit sans sève, une fleur sans parfum. Amusez-vous une fois que vingt personnes auraient eue, une femme qui se produirait à tous les regards? De même, la musique, vierge cécile, qui seule a le privilège de récréer les saines de l'éternité, veut être goûtée so-brement, livrée à peu d'auditeurs; elle n'accorde ses sérénades qu'à un petit nombre d'élus, et rend cette source d'écoulements qui l'écou rapidement la note, et en sont encore à répéter les principes de l'art.

Ainsi donc la saison des rhumes est la saison du chant. — Mais qui a fait naître cette rage épidémique? — L'empressement du public, sans doute? Non, car les délectants payans de l'Europe n'ont pas un suffrage point à couvrir les frais de tant de concerts; les coupables sont ces Allemands, ces Italiens, ces Polonais, ces Belges, ces lauriers de Conservatoire, ces merveilleuses naïves que les diligences et la rue Bergère portent chaque année sur le pavé de Paris, à l'instar des merveilleuses dont l'Égypte fut jadis inondée. Remettez tout de suite justice à la haute impartialité nationale qui enlève les Français. Chez nous, pour réunir d'embellir, il faut être doué d'un nom qui se termine en *er*, en *o*, en *i*, ou en *ky*, s'appeler, par exemple, Karastroph, Osorio, Karini, ou Kakomsky. — L'étrangeté de ces surnoms attire l'attention; quelconque à la son petit comte d'Hollémeun ne peut se dispenser de voir si le célèbre violon Karastroph joue sur un stradivarius qui contient l'âme de sa grand-mère. — Osorio annonce qu'il fait revivre le moudoline rasailant et le boléro, dont les traditions sont perdues en Espagne; allus entendre grincer ses cordes de métal. — Karini a ra suu de communiquer à la harpique des jure-mens une aventure réminiscent digne du temps où il y avait encore une Veuve : enfant

et simple gondolier, il drait sur les lagunes des stances du Tasse, et se croyait être écouté par du ciel et de la mer; lord Byron, charme de la beauté de sa voix, le tira de sa nacelle pour le mettre au théâtre — Enfin, Aakowsky est un air de premier force. Notez. Ne pas oublier la sympathie d'usage pour les malheurs de la Pologne.

Tel est, pris à l'état individuel, le résumé des invasions musicales de l'étranger. Attendez! nous avons omis les cantatrices anglaises (il y en a), prononçant ainsi Pithara: *Quon fideris, si peunio!* — les mougiks russes, esclaves jusqu'à l'art, et à qui leurs maîtres ne permettent que de souffler chacun sur note dans un long tube de cuivre; — les Syriens de Strasbourg, dont le goître s'obstine à jamais que l'indivisible: *La-la-la-ou-ou*; — les Pyrénéens, qui chantent beaucoup mieux pour les montagnes que pour des oreilles humaines. Nous ne plaçons même pas au ligat de compte les intrépides concertants des sociétés philotechniques de France, les vieux rentiers amateurs faisant de la musique de chambre, les séduisants téneurs de salon, et les petites pensionnaires qui enlèvent le galop avec une assurance imperturbable, et sont destinées par l'admiration de leurs parents à devenir très-prochainement artistes lyriques. — Cherchons les types les plus fréquents du bénéficiaire de concert; traits bédécés, pour la plupart du temps...

En première ligne, il faut placer le virtuose réel: — mettez le nom qu'il vous plaira. — Répandu dans le monde, sollicité par les grandes dames, chantant ou jouant chaque soir sous les feux des diamants et des lustres, accablé des acclamations; *Bravo! ravissant! délicieux!* il devrait s'éprouver aucun défiance à organiser ensuite son propre concert. Ne croyez pas, cependant, que toutes choses lui sourient, et qu'il marche entre la *Gloire* et la *Fortune*. Par combien de complaisances doit sa fierté rougir tout bas qu'il n'a pas dû payer d'avance les quelques billets que la haute aristocratie lui donnera, prendre, et payera d'indignation! Son temps, le seul capital du génie, il l'a prodigué; ses forces, il les a épuisées à courir sans cesse dans le monde; et mystérieux trois-jour, cet isolément si favorable à la durée de la réputation, il en a fait le possible sacrifice pour se rendre aux mille invitations qui pleuvent chez lui. Anna, tout irritée qu'il soit, son bédécé lui devient onéreux.

Du reste, rasons-nous un peu le grand monde: il s'arrache tout à force de s'arracher! Constantement à l'affair du plaisir, il a besoin de saisir au passage ce qui peut lui procurer une émotion ou lui arracher un sourire. Les salons s'ouvrent à l'ombre même du merveilleux: c'est sur cette scène, où ont péri bien des illusions, qu'un premier ces virtuoses ruem barbouille du lait de leurs nourrices, et dont les petits doigts se jouent de toutes les difficultés. Pauvres créatures étolées! leur œil brille du feu de la précocité; mais leur visage pâli atteste de prodigieux efforts et une fatigue démesurée. Musiciens venus en terre d'homme, leur patrie commune semble être le pays des éphémères. On se les joue de main en main, on leur donne des boubons ru or, on mesure leur talent à leur taille, et on cherche en quelque sorte le ressort qui les fait mouvoir! Les paysans, sur nos places, n'admirent pas davantage les petits valeureux ru bois de Nuremberg. Mais ces triomphes ne durent pas longtemps, et l'avance n'exempte guère de pareils bédécés.

Parlons maintenant du martyr des sociétés musicales. L'organisation d'un concert est plus compliquée peut-être que celle d'une armée; on ne se figure point par quelle série de formalités, de *tracasseries*, de *démarches*, de *déroutons*, il faut passer avant qu'on reçoive le dernier accord de piano. Nous supposons que le musicien en question appartient au genre onctueux, c'est-à-dire modeste, qu'il possède un talent à peu près estimable, jume d'une apparence de réputation, et a grande rue de réussir: il s'agit d'abord pour

lui de tirer un saloir vacant, et de prendre date avec Herta ou Erard, bien heureux quand les locations ne sont pas faites pour deux mois.

Seconde opération : réunir un certain nombre d'artistes de bonne volonté, qui soient libres tel jour, à telle heure; équilibrer les amours-propres; faire rencontrer deux violons qui se détestent, deux pianistes hors de diapason; régler l'ordre des morceaux de manière à ne pas blesser l'orgueil des parties échantonnées ou exécutantes; enfin résister doucement au ténor qui exige qu'on lui accorde le privilège d'intervenir auprès d'un air de Giacomo Meyerbeer des petites romances de M. Bérat, déjà connues de tout le monde, et qu'il se flatte de faire valoir supérieurement. Ceci est pour l'intérieur.

Les soins du dehors ne réclament pas moins l'attention du bénéficiaire. Nourri dans le respect des journalistes, il se présente tout à tort chez ces messieurs, et les conjure de parler un peu de lui, prieux, par intérêt, ils aiment parler de tout. Déjà deux cents billets ont été engloutis dans le gouffre de la publicité, et à peine quelques mots d'avis ont-ils paru à la dernière page des fertiles quotidiennes, outre entre le *Kiniffa d'Orient* et la *Pommes du bon*. L'infortuné court en vain à sa répétition; il n'y trouve pas le quart de son monde, et se désole : « N'importe, lui dit-on, tout ira bien; les journaux se feront parfaitement sur, faites afficher. » Le programme s'imprime dans les descriptions les plus gigantesques, le bénéficiaire se jette en cabriolet, et descend chez tous les marchands de musique pour les supplier de vouloir bien lui consacrer un de leurs carreaux. Le lendemain, en recommençant sa tournée, il a le douleur de voir que son affiche est toujours absente, là, posée de travers, là encore, dissimulée à moitié par celle d'un rival plus hâtereux; il soupire, arbitre son partition, et obtient à ce prix sa place au grand jour. Excédé de fatigue, mais croyant avoir enfin triomphé de tous les obstacles, le bénéficiaire rentre chez lui en se frottant les mains, et il offre un billon à son confrère pour ne pas offenser par un oubli ce personnage important, lorsque celui-ci lui remet quatre ou cinq lettres dont l'adresse est accompagnée de ces mots : *Arrière-pensée*. — Mauvaise nuit.

« MON ZIEU FRÈRE,

« Je suis désolé; il me sera impossible de charier demain à votre concert. Un ennemi — ment subit m'a pris à la gorge; me voici prisonnier à côté de mon feu. N'accusez que ce vilain rhume, et comptez sur moi pour toute autre occasion. »

DEUXIÈME LETTRE.

« J'ai vu le blaf, monsieur et ami, une invitation datant déjà d'un mois, et que madame « la comtesse M''' vient de me rappeler. Je ne puis m'y soustraire : toute la diplomatie « y sera. Tâchez donc de trouver quelqu'un pour jouer ma partie, et veuillez recevoir « mes excuses et l'expression de mes vifs regrets. »

TROISIÈME LETTRE.

1228,

«*Ju suis au comble de la joie. Un engagement superbe! Je pars demain matin pour saint-Petersbourg. Cette nouvelle, j'en suis sûr, vous causera bien du plaisir. Vous n'avez pas de peine à me remplacer: tout le monde à Paris sait l'air Gréti pour moi!*»

Deux autres billets dusent à peu près la même chose. Que faire? où aller? Il est évident. Notre homme ne dort pas; mais, enfin, il rêvait le lendemain à reconstruire son édifice démantelé, un airait frapper à la porte de quelques amateurs qu'il eût dédaignés la veille.

Nous abrégons forcément ce chapitre des mésaventures préparatoires, pour arriver au concert même.

L'homme est passé. Les rares spectateurs s'agitent avec cet ennui, cette impatience qu'inspire une salle vide. La symphonie commence; un maigre archiste écorché Beethoven, et plus d'une oreille fait pour les occidentaux une comparaison fâcheuse avec Valentin. Vient le duo saturne; après le grand air de rigueur, le bénéficiaire s'avance; son regard desole, tout en paralysant universellement l'inspiration, compté le petit nombre des auditeurs. O recette, que tu soules tiens dans ta pensée!... Il passe la main sur son front, d'un décousu non sans glaçée. Ses genoux fléchissent; gare au tremolo! Il pose l'accent sur les cordes de son violon, et commence un de ces morceaux inouïssables, inventés par les virtuoses contemporains, un qui, à travers leurs variations, ne contiennent aucune espèce d'idée musicale, aucune phrase de chant; morceaux dont le principal mérite est du durir trois quarts d'heure. Pendant qu'il se livre à cet exercice gymnastique, d'honnêtes spectateurs, préoccupés de leur dinon, se lèvent avec fracas; plus d'une mère reconnuant à ses filles de bien croiser l'en châte, de peur du pouffre fumé. Les murmures des personnes qu'on dérange complètent cette harmonie d'un nouveau genre, à laquelle se joignent les acrob de toux des enfamés, qui profitent du bruit pour se soulager d'une quinte. À peine l'ordre est-il rétabli, que le bon ficiaire entend derrière lui murmures-bant ses propres artistes. Une basse taille récalcitraute se plaint d'avoir été placée dans la seconde partie, et menace de se retirer, quitte à laisser son panteuaire chanter tout seul le duo des *Puritains*. Le pauvre virtuiste sent un nouveau fussoin lui parcourir les veines; il perd la tête, mène des pages entières pour arriver plus tôt à la *stretta*, et il a l'humiliation de s'être applaudi que par son portier.

Le concert terminé, et lu compte du doct et revenu stable, il résulta de la balance que le bénéficiaire a perdu cinq ou six cents francs. — Allons, pauvre artiste, remets-tu à comier le rachel, ménage le siffage aux petites filles, épouse la pauvre courte les doigts rudes des écoliers; fais du mieux, l'air n'ouvre pas ses portes à tout le monde.

Gardez vous des concerts donnés par les compositeurs de génie inconnu, ni dunt les parabliques, siffonnées à l'ouanimité par l'Opéra ou l'Opéra-Comique, deviennent une carboche tendue au public. — L'ouverture, éminemment allongée, se glisse d'abord sous les apparences d'une symphonie, non pas symphonie ordinaire, mais symphonie rosiatique, avec une amon sans paroles, avec des personnaux inutiles, qui vous devinerez. D'ailleurs, le programme est la pinte inadquie le sujet, la gradation d'intrigues qui se développent ont un *né mygum* ont eu la *démol* teneur. Vous ci cités d' autres vos oracles

ri du tout votre intelligence. Ce grandement de basses vous annonce l'approche d'une troupe de bandits italiens. — Un solo de flûte simule l'innocence aux pauses si on le rejette et près de succomber. — Attention ! une fanfare d'instruments de rue va se relever : ce sont des variations pontificales qui s'avancent au grand galop pour fondre sur les bandits. — Après une transition obscure signifiant les débats de la justice, le musicien nous apprend, par ses gémissements, que l'heure du supplice va arriver pour les coupables. *Andante*, le cortège s'approche ; *lento*, l'expiation a lieu ; *allegro*, tout est fini : la impression de l'air s'est vu leur complet développement.

Prenez-y garde, ceci est sérieux, le maestro nous l'a dit : si vous le mettez au défi, il se chargera de vous prouver que tout dans son art est à refaire. Non qu'il daigne mettre, pour compensation, la musique d'autrui à côté de la sienne ; car il n'a pas trop de place pour ses clarifications, et toute la séance sera à peine assez longue pour ses drames à grand orchestre.

Les jeunes filles ne sont venues à dîner, comme d'autres, lors des concerts ; mais ce n'est guère qu'un moyen pour arriver à l'élipse. Triste essai, quand les lumières du Conservatoire n'ont pas couronné leur front. D'avance, leurs mères asségent, pendant deux mois, le cabinet des poches de l'Académie royale de musique ; on connaît les habitudes d'empêchement de ces vénérables matrones : « Ah ! monsieur, s'écrient-elles, il faut respecter ma fille ; pauvre enfant, comme elle souffrirait... Quelle voix ! un vrai rossignol. Allons, vous ferez une bonne acquisition. »

Le jour du concert venu, la mère de la future Falcou s'établit à la porte de la salle pour vous contraindre le directeur tant désiré. Mais refusé-elle un manque jamais de donner sa procuration et son billet au garçon de théâtre, qui, le lendemain, lui dit au rangement son bureau : « Truie, monsieur, ça n'est pas fort, ça n'a pas du poumon. » Et les espérances de la cantatrice s'embarquent, avec un engagement de dix-huit cents francs, pour la salle du Palais-la-Gallarde.

Si vous n'êtes pas fatigué de ce panorama de figures mouvantes, nous vous montrons encore parmi les bénéficiaires du concert ces auteurs d'instruments signés, mais dont le besoin se faisait généralement sentir. — L'un a imaginé une flûte de roseaux, à l'imitation du dieu Pan. — L'autre a assemblé des morceaux de verre formant des gammes. — Celui-ci, porteur d'une rivure détrempée et d'une harpe beaucoup trop moyen âge, se prépare avec une espèce de réticence. — Celui-là prêtait, avec un orgueil du sa façon, remplacer la voix humaine, et jusqu'à l'orchestre : c'est un économiste. Il possède à la fois dans ses tuyaux Rubin, Lablache, Batta et Thalberg. Il va sans dire que tous les noms de ces instruments myriopédiques sont tirés du grec, ce qui ne les rend pas plus intelligibles.

Enfin il existe dans les faubourgs une quantité de petites salles où se réunissent et brillent *primit inter pares* les talents avortés, les voix de rebut, les ténors de province, les choristes des théâtres de vaudouille. Là, les billets se payent un franc, et, par faveur, cinquante centimes. Ce ne sont pas les concerts les moins productifs : on y entend des variations sur l'air *Partant pour la Syrie*, et les seules ressemblances que j'ai eues dans ces unions ont été remarquées par trois ans d'orgueil de Barbarie.

Pardonnez-nous, lecteurs, du ce que vous venez plus loin. Vous en avez assez vu pour vous convaincre d'un fait : c'est que la musique n'est point, comme on le croit, comme on la proclame banallement aujourd'hui, une mur d'or inséparable, ouverte à toutes les mains ; c'est que le talent du virtuose tend incessamment à devenir un métier, et que les destinées mêmes de l'art sont compromises, lorsque trop de regards profanes pleurent les secrets du sacré. Ce qui excite notre admiration ou provoque notre plus vif

unus le sentiment de la curiosité. Saturés de chefs-d'œuvre, nous devenons au bizarre d'essayer notre libre imagination. En un mot, nous désirons solliciter les faveurs de la Musique, cet être muet, et c'est elle qui, s'empressant d'accourir au-devant de nous, laisse tomber à nos pieds ses trésors les plus précieux. — Mieux de concerts, et le mot de *beneficence* aura encore quelque signification.

ALFRED DES ESSAIS.

LE MONDE DES ROMANS.

LES FEMMES ÉMANCIPÉES



GRACE au patronage de quelques *seigneurs supérieurs*, un monde nouveau vient de se former. Désormais un asile est ouvert aux victimes du mariage et de la cohabitation : les âmes incomprises, les natures déviantes, les cœurs ulcérés, peuvent s'y présenter sans crainte. Tout ce qui parvient à obtenir un brevet de souffrance morale a le droit d'y être reçu ; toutes celles qui consentent à secouer les dernières faiblesses de leur sexe, les derniers préjugés d'une éducation arrêtée, y sont admises : la vertu et l'innocence doivent y rester inconnues.

Heureuses celles qui peuvent faire valoir les blessures d'une union mal assortie, une passion violemment partagée, un égarement prémédité, un flagrant délit d'adultère, et surtout un éclatant procès en séparation ! Toutes les sympathies leur sont acquises, toutes les indulgences leur sont réservées. Dans ce monde à part, l'opinion de la majorité est en opposition constante avec les jugements et les décrets humains.

Et ne croyez pas qu'il soit ici question de l'une de ces innombrables sociétés formées par le caprice de quelque demi sans emploi, de l'une de ces grandes familles dont les premiers aînés racombrant encore le cerveau de leurs créateurs, de toutes ces fondations en herbe vainement réchauffées par les propagateurs fourriers et saint-imoniques ! Le monde dont nous parlons a devancé les théories des réformateurs ; il existe, il s'est formé par cette seule raison qu'il est indispensable aux ouvriers instruits de la société. Faible d'abord, il s'est agrandi peu à peu, et aujourd'hui il se relève de toute l'importance qu'il se donne. En attendant mieux, sa mission est de régénérer la terre.

et de secouer le joug que les hommes font peser sur la plus belle moitié du genre humain.

Si vous ne craignez pas d'accepter un rôle secondaire, frater-vous présentez-vous l'un des salons ouverts à ce monde d'extrême-gauche : les physiognomies les plus étranges vont s'y succéder ; les principes les plus hardis y seront sur sa circulation ; toutes les questions sociales y seront agitées et résolues.

Et d'abord, remarquez la composition de cette réunion d'être ! C'est un mélange de femmes de lettres et de femmes historiques, de philosophes en jupon, de créatures phéni-thropes, de femmes fortes, initiées par l'âge et l'expérience du malheur, de jeunes pécheresses au cœur trop sensible, qui demandent à faire oublier leurs fautes passées par l'adoption de nouvelles erreurs. Quelque-unes, arrivant à profit leur maturité, ont abandonné les dernières attributs de leur sexe primitif, et ont rapté des noms, des allures et des costumes qui se rapprochent autant que possible de la virilité. Les premières dont elles furent dotées à leur baptême étaient trop efféminées ; elles les ont effacés dans l'intérêt de l'émancipation, et aujourd'hui elles s'appellent Mire, Fernand, Georges, Edgar, Saturnin. J'ai vu une conquête qui leur révèle enfin le sentiment de leur force, et leur donner un premier vent d'indépendance et d'égalité !

Fières de ce succès, devaient-elles s'arrêter en si beau chemin ? Aussi leur accoutrement — il est impossible de dire leur vestir — se ressent-il de cet esprit de révolte et d'innovation ? Tous les richesses, tous les âges, tous les pays, ont été mis à contribution pour le but de compléter les déguisements les plus singuliers : c'est un macédoine de pécheur et de moineaux réunis de se trouver réunis, une composition d'ajustements pour lesquels il est impossible de donner un seul nom. Et puis, tout cela est dans un désordre si parfaitement méthodique, dans un équilibre si bien entendu, qu'on aurait mauvaise grâce à ne pas reconnaître qu'il y a progrès.

Les novatrices audacieuses ont franchement rapté le costume masculin, qu'elles modifient selon leurs caprices. N'espérez plus rencontrer chez elles, et ces robes de sor, et ces mantilles, et ces mille richesses inventées par la mode ! Toutes ces vieilleries d'un autre âge ont fait place à la redingote à brandebourgs, au froc, au pantalon, aux bottes à éperon, ensemble évidents d'une constante supériorité. Les imitatrices à la suite s'essayant timidement à ces rôles nouveaux, et se contentant de s'effleurer de temps à autre de quelques vêtements empruntés à la Grèce ou à la Turquie. L'une d'elles ne reçoit jamais que revêtue d'une robe arménienne et d'un bonnet persan, une longue pipe à ses côtés, et cherchant à saisir, dans le brouillard dans elle l'entourer, quelques idées absentes de son cerveau. Ne lui r-elle par dit que l'une de nos célèbres littéraires composait des richesses d'œuvre sous l'inspiration du tabac, et sous l'influence d'un habilement étranger ?

Dans cette dernière catégorie vient se grouper la femme turque, individualité toute française, qui nous devons aux instincts aventureux de ce temps. Cette âme ardente, dévorée dès l'âge le plus tendre par la passion des voyages, se sentait mal à l'aise sur une terre trop pesante ; le moment d'une existence paisible la fatiguait ; un jour — être trop prolongé était devenu pour elle un joug insupportable. Il lui fallait de l'air, de l'espace, du soleil, des incidents imprévus, et, un beau jour, elle recouvra sa liberté en s'embarquant sur le premier venu sur un vaisseau faisant voile pour l'étranger. Enfin, ses vœux sont exaucés : elle a mis le pied sur la terre promise ; passant de urine en main, comme une monnaie qui perd son empreinte dans la circulation, brisant les derniers haubours de sa virilité en coup de toutes les pyramides, court à la suite des caravans sous le déguisement obligé, cherchant à et le quelque peuple de errante à grou-

verru, quelque petit royaume à conquérir, et ne rencontrait que des vagabonds assez mal appris pour ne pas respecter leur futur souverain. Après plusieurs années de misère et de déceptions, elle nous est revenue; et l'on sait dans quel état et avec quelles ressources! On dit que, pour arriver jusqu'à nous, mettant à profit son expérience des hommes et des choses, elle a été quelquefois forcée de tuer les derniers écumeurs d'un rest de beauté. Hélas! le malheur ne l'a point abattue. A son retour, forcée de ses succès et de ses émotions de grande route, elle est rentrée tête haute dans ce monde à part; et là, elle a pu accourir et déclarer femme rationnellement émue. C'est ainsi qu'elle est devenue la protectrice de toutes ces natures ardentes poussées vers l'inconnu par des instincts secrets, de tous ces êtres fragiles peu sourires des joies du mariage et du bonheur de la famille, de toutes ces âmes qui cherchent à briser des liens trop pesants, qui aspirent à des régions lointaines, et qui demandent une vie agitée, une vie pleine d'événements et de dangers. Que faut-il pour les satisfaire? Presque rien: on peut voyager autour du monde, avoir l'idée de l'Atlas, un aperçu du Grand-Désert, une méditation sur les ruines de Palmyre, une entrée au harem, une absence nécessaire par un premier faux pas, puis un album et une nourrice pour recueillir tout cela. Voilà le but de tous ces désirs! Recueillir ses impressions, et obtenir, tant bien que mal, le titre de femme de lettres ou de femme féconde.

Cu manuscrit est, en effet, la dernière conquête de la femme revenue d'Orient: trésor précieux destiné à doter le monde de toutes les sublimes idées que peuvent lui inspirer les contrées les plus rebelleuses. Mais il faut le mettre en lumière; et l'auteur de ces pages brillantes recommence à travers Paris des courses incessantes, dans l'espoir de trouver un éditeur. Vainement elle a frappé à toutes les portes, et si vous l'abandonnez, elle vous fera ses adieux à ce sujet, elle vous dévoilera, faute de mieux, les intimes secrets qu'elle réservait au public. Une fois laurée dans ses soupirs, elle se gardera bien de vous laisser échapper; et vous serez entraîné malgré vous dans une suite de rits plus incroyables que les contes des Mille et une nuits. A l'entrader, elle a rempli partout des rôles importants: Méhmet l'a consultée, Soliman lui doit ses meilleurs plans stratégiques, le jeune sultan l'honorait de visites particulières, et il n'eût tenu qu'à elle d'assister à la bataille de Nisib. A ces grandes questions, viennent s'unir des détails d'un ordre moins élevé: ce sont les intrigues du sérail, la vie du harem, depuis la veuve de l'esclave jusqu'aux courtisanes de Trébizonde, les jalousies dont elle saura vous démontrer l'utilité. Vous serez ravi de l'heureux, si elle consent à vous faire goûter des idées de progrès, des progrès humanitaires, des vœux d'émancipation qu'a fait naître dans son esprit l'étude des peuples et des pays qu'elle a visités.

Si l'Orient est le domaine de la femme turque, la douleur est la sphère de la femme abandonnée. De tous les produits de notre temps, la femme abandonnée est celui qui fructifie avec le plus d'avantages. Sa sève puissante sait résister aux malheurs qui font le charbon de sa vie; la force de sa constitution parvient à surmonter les rudes secousses de son existence. Et puis, n'a-t-elle pas les bénéfices de la position qu'elle s'est faite? n'est-elle pas soutenue par le sentiment d'intérêt et de compassion qui accompagne les grandes infortunes? D'autres cherchant dans le monde des distractions et des plaisirs, elle, au contraire, ne lui demande que des déceptions et des ennuis. Satisfaisant du rôle qu'elle a adopté, elle s'estimant de bon heur à être à la merci du cœur, elle s'en est fait une douce habitude; et la souffrance morale est devenue son élément. Comme toutes ses sensibleries, elle a été sacrifiée; et, dans une union mal assortie, elle s'est senti se développer ses dispositions naturelles. Abandonnée plusieurs fois, et plusieurs fois rassurée, son courage s'est exercé dans les tristes moments de la séparation; son âme s'est retournée pendant ces

brures d'angeles. Pourquoi l'agr est-il venu interrompre le cours de ses adversités d'arrees? Toujours prête à succomber, cette victime des hommes se plant mainteant et de leur indifférence, et demande une main secourable qui la conduise encore dans la voir des douleurs: elle espère n'avoir pas recueilli les derniers profits de l'abanon.

A côté de cette création sortit toute fautive du roman intime, un être malade et disgracieux, triste esprit d'un modèle imaginaire, se fait remarquer par ses poses surhumaines. Cette pauvre femme demande incessamment aux rêveries de l'imagination les joies et les voluptés terrestres qu'elle n'a jamais connues. A l'entrade, elle a été mandée à sa naissance; le roi ne lui a donné qu'une organisation incomplète, et, comme les créatures déclinées, elle se révolte contre lui. Ses jeunes années, elle les a valablement consumées, et dans des épreuves sans cesse renouvelées, et dans des essais toujours infructueux. Elle n'a rien acquis de ses études; l'analyse de ses sensations n'a rien produit; son cœur n'a jamais vibré. N'allez pas lui parler de bonheur, d'entraînement, de passion; vous tourmentez une corde insensible, vous réveillerez des drins à peine calmes! Et puis vous comprendrait-elle? N'est-elle pas encore étrangère à la perception de ces idées? Cependant si vous pouvez, sans crainte de la blesser, aborder avec elle une discussion sérieuse sur votre utilité. Mieux que vous, elle saura l'agiter et l'approfondir; et vous serez surpris de sa facilité à faire surgir les questions les plus délicates, les points les plus obscurs. Une fois pénétrée de son sujet, elle n'évitait aucun détail intime, et donnait aux choses des noms arbitraires choisis, que, par déceance, vous serez forcé de rougir de son insupportable naïveté. Malheur au jeune Werther qui se laisse prendre au regard fauve et à la tristesse de cette ingénu! Il sait bientôt à quoi s'en tenir sur cette fleur d'innocence sur le retour! Cette mélancolie, ces aspirations vagues, ces rêves de l'innocence, cette absence de cœur, tout cela se ressume dans une laideur repoussante, et dans certaine difficulté physique que l'art est quelquefois malade à cacher.

Telles sont les souffrances de ce monde bizarre, où se rencontrent encore toutes les femmes qu'une conduite trop libre et des allures trop indécentes ont placées au dehors de la société: et les Madrilènes sans repentir, et celles qu'un éclatant adultère a mises en foudre et en circulation, et les femmes devenues philanthropes par la force des années et d'un penchant irrésistible, et toutes celles qui se trouvent entraînées par esprit de révolte et d'imitation. C'est au milieu de ce monde que les grandes idées d'émancipation et de progrès prennent un libre cours; c'est dans ce sanctuaire que les lois sont refusées, que les hommes sont regrettés, que les brins terrestres sont méprisés! Le temps viendra donner à ce sexe trop sacrifié une position digne de lui; bientôt il pourra jouir des droits et privilèges que le législateur lui a refusés. L'avenir lui appartient, et, comme l'a dit le poète, *l'avenir ne peut pas être décapité!*

Que votre bonne étoile vous conduise au sein de l'un de ces petits cercles péniblement connus dans un cinquième étage ruiné. Le désordre et la pénurie de l'appartement sont de nature à indiquer que la maîtresse du lieu se plaît à vivre dans des sphères encore plus élevées. Dès l'antichambre, vous êtes saisi par une forte odeur de rigare et de philosophie. Dans une pièce plus que modeste, et cependant décorée du titre de salon, deux pauvres rhododendres repandent avec pitié une drame-absente, et attendent le soleil de l'émancipation: vous êtes dans la demeure de l'un des membres les plus influents de cette corporation de femmes émancipées. Vous pouvez vous initier à ses projets, et recueillir à votre aise les sublimes décrets qu'elle laisse tomber sur la foule. Selon cette grande rhododendre, tout est à détruire et à rebâtir; notre civilisation est viciée; les femmes n'ont pas été ramprées! Que l'âme d'Aïles, fatiguée d'un joug tyrannique, se débarrasse de son mari par un moyen violent! elle a été condamnée à cet acte répréhensible par l'un-

justice des luns et le sentiment de sa supériorité. Qu'une faible créature, douée de toutes les qualités, quitte brusquement le toit conjugal : elle a été entraînée par la passion. Enfin, qu'une tendre mère abandonne ses enfants : elle s'est décidée à ce sacrifice parce qu'elle avait une mission plus sainte à remplir ! Telles sont du moins les idées de cette femme supérieure. Ne soyez donc pas surpris si, du haut de son domaine, elle songe à remonter les bases d'un mauvais succès. Toute son intelligence est dirigée vers ce but utile : les dernières années de sa vie, elle les consacre à cette œuvre humanitaire. Son monde est prêt ! Elle n'a plus à former que le premier être de sa création. Bien veuille qu'elle ne le fasse pas à son image.

F. G.



LE BANQUIER.

Ordonner et multiplier.

(L'Evangile aux créatures, et les banquiers aux pièces de cent francs.)

25 + 25 = 100

(— — —)



L'ARGENT est une marchandise.

Ceci est un principe reconnu déjà par bien des gros comme un axiome. Tous ceux qui exercent ou connaissent une industrie quelconque, se livrent à la moindre opération d'achat ou de vente, de prêt ou d'emprunt; tous ceux qui touchent au commerce, depuis les huits et pouscasses seigneurs de la finance, qui ramassent dans leurs coffres et leurs rayons l'or et l'argent à pellecées, jusqu'au timide et abacac besogneux, qui attend de quelque échange, tne ou marché, longtemps et péniblement élaboré, le misérable gain qui doit le faire vivre au jour le jour; tous ceux-là, dis-je, savent à quel point tenir sur la valeur de l'argent... Les uns le font trop souvent fuir hirs amèrement savoir aux autres!

Mais ne faisons pas de récriminations anticipées: il y a du bon partout, et partout aussi du mauvais. Tous les banquiers ne sont pas des juifs, ni tous les nécessiteux ne sont pas des victimes houbies, et, par conséquent, à plaindre.

Mon but est loin de faire une sortie contre ceux-ci en faveur de ceux-là. Je ne prétends pas venir systématiquement vous dire que toujours les petits sont mangés par les grands. La Fontaine et Béranger l'ont dit avant moi, et ils ont peut-être eu raison de le dire; mais un peu d'éclectisme ne gâte rien à l'affaire, et il est bon de reconnaître ici que, dans plus d'un cas, les petits sont ragnars, et donnent souvent du fil à retordre aux grands. C'est d'un autre point de vue que je veux vous faire ravnager les banquiers et la banque, point de vue dont on paraît jusqu'à présent ne s'être pas sans rapproché, point de vue physiologique plutôt que technique, et qui, tout en ne négligeant rien de ce qui pourra être utile ou intéressant dans les accessoires, vous fera principalement discerner les fibres secrètes, le mouvement, l'animation, la vie de la chose. Ce sera, si vous le voulez, de l'anatomie morale: le commerce sera un corps; l'argent, le sang qui y circule et le fait mouvoir. Vous assisterez au développement, à la transmission de ce fluide, des hautes régions du corps jusque dans ces régions les plus basses et les plus minimes.

Pour cela il faut que vous me permettiez une comparaison.

Figurez-vous un immense réservoir, renfermant cet or, fluide vital du commerce. Ce réservoir est placé sur une hauteur, et entouré de diffusers de terrain et d'écoulements. Tout à l'écouleur, mais à une distance plus qu'respectueuse, vous pouvez vous figurer le commerce, avides, nécessiteux et cupides, et représenté par tout ce que nous avons d'arbitrers, de vendeurs, de brocanteurs, de rajusteurs, d'écoupeurs, d'améliorateurs, de spéculateurs, de fourisseurs, tous de talents, de probité, de mérite, et d'habileté d'espèces différentes, mais tous enivrés des vus cet or ébloui, qu'ils ne peuvent par tous-jours atteindre, et s'ingéniant de mille manières pour en arriver le plus près possible, et participer, pour leur somme de vitalité et de bien-être, au bien-être et à la vitalité que doit dispenser à tous le trésor lointain et convoité. — D'autres, plus près du réservoir que ces derniers, se sont imaginé d'être les ponts intermédiaires, les caux ou moyeu desquels l'or pourra couler de ses suprêmes hauteurs jusqu'aux mains laborieuses et ardeuses; et leur hiérarchie s'est jalonnée de manière à remplir tous les intervalles, toutes les distances, tous les degrés imaginables entre le réservoir et le commerce. Leur rôle était bon, et, en effet, l'or se distribuait par eux comme par autant de bouches qui laissaient à petits jets les eaux d'un volumineux bassin. Comment l'obscurement-ils, cet or, et à quelles conditions le distribuaient-ils? Voilà ce que nous allons savoir.

Sortant d'y bord de notre comparaison, qui est fautive, et appelant chaque chose par son nom : notre grand réservoir est tout simplement la haute banque, l'arsenal de l'argent; le cercle nombreux qui l'entoure de lui, nous l'avons nommé, c'est le commerce, et les points intermédiaires, les jalons placés à intervalles, sont les souscripteurs, depuis le plus infime courtier jusqu'au plus huppé promoteur de billets à ordre.

Sans doute, dans le temps primitif, quand deux hommes faisaient un marché entre eux, et que l'un n'avait pas momentanément sa sa possession de quoi payer le prix de la chose qu'il voulait de son vendeur, sa parole devait suffire, et l'autre, après avoir livré sa marchandise, dormait tranquillement sur l'un et l'autre oreille, jusqu'au moment où l'acheteur, plus riche, et revenu à flux, pouvait se libérer envers lui. Aujourd'hui, que tout a changé en suivant l'impulsion ascendante des progrès civilisateurs; que chaque est assés, et fait du devoirment... pour soi, la parole parlée ne suffit plus; il faut la parole écrite. La parole écrite, on fait de commerce; c'est autre que le billet à ordre ou la lettre de change. C'est une sûreté de plus; car, comme le disent ces quatre vireux mots letins, *verba volant, scripta manent*. Encore cette parole écrite n'est-elle pas toujours franche et ponctuelle... la preuve, c'est qu'elle coule à ruisseler les buissons!

C'est cette parole écrite qui, circulant de main en main, et se noircissant d'indes et de signatures, devient la garantie des opérations faites par la banque et le commerce. C'est à l'air de ces billets que les petites bourses vont solliciter les cordons des grosses, au faisant un appel plus ou moins rotunda, non par à leur générosité, s'il vous plaît, mais à leur intérêt. Alors les grosses bourses examinent, consultent, scrutent, analysent, tournent et retournent dans leur tour les sens les suppliques timbrées des bourses plates, et, si elles reçoivent, après une brèche faite suivant les principes d'une économie quel... soit les affaires, donnent leur compte aux pauvres demandeurs, qui font de nécessité vertu, et ne manquent jamais de leur aller en faisant force remerciements aux très-hauts, très-puissants, très-nobles, et très-généreux prêteurs.

Mais, très au instant, si cela vous doit, aux froides énumérations, aux explications philosophiques. Sur scène qui se passe sous vos yeux vous en dire au moins autant que tous ces mots secs, et vous le dire certainement d'une manière plus attrayante et plus profitable.

Mais allons nous installer chez un de ceux que nous avons désignés tout à l'heure

sous le nom de *points intermédiaires*, c'est-à-dire sous un pseudonyme. Nous aurions pu prendre aussi bien plus haut ou plus bas, mais je choisis celui-ci, pour la raison que vous êtes compédier. Chez lui nous allons voir arriver toute la multitude affamer des régions basses, avec ses facettes humbles et ses figuilles qu'on aime; et lui, plus tard, nous le verrons aborder à son tour les omnipotents du métier, ses seigneurs et maîtres, ceux qui sont pour lui ce qu'il est pour ceux qu'il viendra de recevoir, et de satisfaire ou mécontenter. — En un mot, et pour être plus précis, nous verrons les quarantiers Saint-Denis, des Bourdonnais, du Sentier, Saint-Martin, Saint-Antoine, de la Cité, du quai des Augustins, etc. etc. etc., sous l'indroit de labeur et de commerce, se rendre en foule chez notre homme, qui nous logeront à peu près faubourg Passonnière, ou Monmarre, ou même près de la rue de Provence, et d'où sont le circonvallure, lui, ensuite, à l'hôtel de la Banque de France, rue Laffitte, Saint-Georges, Saint-Lazare, Chausse-d'Antin, etc., riches et brillants quartiers où l'on a son trésoir, où l'on pourra se faire une bibliothèque en reliait des billets de banque.

Il est dix heures. Arrivez au numéro indiqué, et, sans rien demander au concubine de concubine, abordez les marches: une pique vous dira enflammement à quelle porte vous devez cogner. L'ovale de l'entrée ouvrira, clout au beau milieu de cette porte, débarrera de son fond brillent deux mots gravés en lettres noires: BUREAUX ET CAISSE. Vous pouvez même y voir, en supplément d'indication, ces six lettres hiéroglyphiques qui disent de souler, quand on a le bonheur ou le talent de lire compendier: *u. l. r. e. s. r.*, et qui veulent dire: *Traversez le bras, et vous plait*. Entrez, Traversez, sans vous y arrêter, et l'antichambre où attendent les clients, et le guichet où l'on paye, et que les garçons de recette tiennent toujours de leurs yeux sur les grossières inscriptions; laissez même dans le premier bureau caissier, tenez de livres et autres employés, classe qui ne doit pas faire aujourd'hui le sujet de nos études, et peignez directement dans le cabinet du patron.

Vous ne lui trouverez pas la figure pâle, angustue, ni les lèvres serrées de nos harpagnons modernes. Une face souvent armée et réjente pourra vous recevoir, et quelquefois même un certain verrou d'homme du monde pourra se laisser deviner à la manière dont il vous saluera, il e ses pantoufles, sa robe de chambre, et son bonnet grec aux broderies conjugales. Son corps décent les zigzags d'un homme par entre son fauteuil et son secrétaire; devant lui est ouvert son journal; à côté de lui sont entassés des papiers, des portefeuilles, des bordereaux, des comptes courants, etc.; à sa main droite s'élève majestueusement son *margin*, c'est-à-dire son coffre-fort. Ne croyez pas qu'il se plonge dans la politique ou la littérature..., regardez plutôt à quel article est ouvert sa feuille quotidienne: Bourse! Croyez vous qu'autre chose germe et frémente dans sa tête? Calcul, chiffre, intérêt, cinq pour cent, vingt pour cent, voilà ses sujets de méditation! Sa bibliothèque se compose de tous les almanachs de commerce publiés depuis qu'il est dans le affaires, et j'en ai me faire par le plus légère idée de ce qu'il doit pouvoir dire à un femme dans les instant où, malgré toute prédilection pour les nombres, les nombres doivent faire place aux *bonnettes domestiques*.

Sa marchandise est pour lui une chose si précieuse (et on le conçoit sans peine), qu'il ne songe qu'à elle, à le conserver, à le travailler, à le multiplier. Et il sait si bien par cœur toutes les opérations auxquelles reposent ces deux dernières choses, que tout indice, toute formule, tout guide-dur, lui sont devenus parfaitement inutile. Anzi vous ne verrez à sa chambre ni barème, ni comptes d'intérêts préparés d'avance, ni autres imprimés et dans les calculateurs noires ou rouillées; et n'en pas besoin de tout cela; sa tête pour tout, rien que sa tête! — Et il vous dira maintenant, croyez-moi, à un dix-mil-

honneur près, et que telle somme à tel taux fait pendant tel ou tel nombre de jours... j'allais dir de minutes : c'est qu'il vous le chiffrerait, au besoin !

Mais observons. Vous riez un des riens que vous vous laissez dans l'autochambre, c'est un gros monsieur, court, aux cheveux rares, à la physionomie réservée, aux manières précautionnées. Sa boutonnière montre ostensiblement un petit morceau de roir rouge, derrière lequel il a l'air, lui, le gros monsieur, de se retrancher pour se donner une importance ou une valeur quelconque. Tout son port, tout son maintien, tout ses gestes, semblent dir : « Puisqu'il y a la croix, je dois être courtois. » Il salue obsequieusement, s'assied pour reprendre haleine, pose les mains sur ses genoux, et laisse abasourdir comme s'il voulait se faire admirer jusqu'au bout sa manière de tousser : « Monsieur, continue-t-il après avoir rétabli son gosier dans son rit normail, et en se penchant vers le banquier, murmurant, j'aurais besoin pour mon trent d'une quinzaine de mille francs. J'ai cette fin de mois une échéance fort chargée. Voici mon bordereau. » Et il sort cérémonieusement de sa poche une vingtaine de valours, billets, traites, acceptations, lettres de change, etc., qu'il pose avec politesse entre les mains de son interlocuteur, qui, consultant son ritail, se jette qu'un coup d'œil superficiel, et répond poliment aussi : « C'est bien, monsieur, vous pouvez compter dessus, le trent, ru matin, les fonds seront à votre disposition. » Et, après une phrase réciproque d'adieu, toujours à cérémonie de la part du gros monsieur, le gros monsieur sort ru carrosse au parquai de la semelle de ses bottes, et se rengorgeant ru lui-même car il vient, ritail lui, d'accomplir l'acte le plus important de sa vie, de remplir sa plus grande mission... Il veut d'assurer le paiement de son ritail ! Comme en le usual, on n'aurait jamais la conversation avec lui, attendu que le gros monsieur déroge très-rarement à sa dignité ru s'abaissant au dialogue familier et intime. Le banquier, après son départ, met les valours de côté. Son *rédaunt* (celui qui les lui a été) est bon ; il n'a pas à s'inquiéter du crédit ul de la responsabilité des confessionnaires ou souscripteurs. Il est tranquille, et gagnera sans courir de chancer son intérêt, son change, et sa commission.

Le gros monsieur est un ritail argouant, haineur honorable, du reste, et dont le banquier n'y a rien à faire, jamais eu qu'à se louer.

C'est autre personne entre. C'est un petit monsieur, cette fois, mais maigre, à le dé-marche pressée, à le physionomie riive. Son costume liase desirer, et de reste, qu'il n'y apporte pas la moindre pretention. Il a des socques et un parapluir, il semble faire concurrence aux roleurs de boue, tant son pantalon ru est couvert. Il dit toujours, s'assied, et cause avec familiarité : « Eh bien ! monsieur Brémond, comment vont les affaires ? — Eh ! eh ! monneur Dufuret, comme ça, ça boulotte. — La fin du mois, ceprandant, s'est bien passée ? — Ous, cela s'est assez bien payé. — Trop bien ! je n'ai ru que dix protêts. — Là ! plaquez vous ! mon buissail sort d'ici ; il ne m'en emporie que six. — Eh bien ! si vous ne voulez pas être trop méchant aujourd'hui, je vous apporte... du monon. » A ces mots, le courtier sort de sa poche un écuier et y rentre postefeuille, d'où il extrait une seule valeur. « Tenez, continue-t-il, en li mettant sous les yeux de M. Brémond : cinq mille francs sur Bordeaux, à soixante jours... » Mais, interromp li banquier, qui regard M. Dufuret ru souriant, c'est sor ce méur M. de Santiverne, qui ne paye pas ? — Présentez, c'est pour cela que c'est bon. Vous l'avez tout droit à votre correspondant de Bordeaux, et vous aurez sur tout le plus jol compte de retour¹ que

¹ On doit lire ici, pour l'éducation des lecteurs du *Primo* qui ne sont pas initiés aux subtilités des affaires, ce qu'en banque on entend par *compte de retour*. Quand un banquier de province a reçu d'un de ses correspondants du Paris (et vice versa) une valeur qui n'a pas été

vous n'y eussiez jamais vu. Cent cinquante francs de frais couverts ! c'est soigné ! A combien m'en prenez-vous ? — Vous savez, cette place se fait difficilement ces jours-ci. Vous m'en donnez demi pour cent. — Ah ! vous voulez tout pour vous ! A un quart, je vous le laisse. » Et, comme il arrive toujours dans ces sortes de différends, chacune des parties fait la moitié du chemin à la rencontre de l'autre, et on tombe d'accord à trois huit. Puis la conversation continue à vaguer sur différentes choses, tandis que M. Dufuret referme son portefeuille, et le remet dans sa poche de derrière. « Avez-vous l'appoint ? » interrompît tout à coup M. Rémond. C'est que tout en causant il a calculé ce que font les cinq mille francs à six pour cent pendant soixante jours, et à trois huit de change de place. « Combien ? demander le courtier. — Soixante-huit soixante-quinze, » répond le banquier ; et il sort de sa caisse cinq billets de mille francs que M. Dufuret met cette fois dans sa poche de devant, et contre lesquels il donne à M. Rémond l'appoint demandé. « C'est tout ce que vous me donnez ? » ajoute ce dernier ; je ne verrai pas votre portefeuille aujourd'hui. — Vous êtes trop dur pour le pauvre monde, reprend l'autre d'un ton moitié convaincu, moitié souriant ; il me faut mon huit sur tout cela, et j'en ai le placement assuré. » Et comme il a vu que d'autres clients ritendaient, et plus encore parce que lui-même Ritend ou est ritendu quelque part, le courtier Dufuret se lève : « Au revoir, monsieur Rémond, à une autre fois. » Il prend familièrement la main du banquier, et une prise dans la tabatière d'or posée sur le bureau, et s'en va.

Pendant que nous parlons encore de ce dernier voleur, et que le patron essaye ses soixante-huit soixante-quinze, il serait peut-être opportun de dire deux mots sur la nature des opérations du courtier. Le courtier est un des intermédiaires les plus actifs dont nous avons parlé dans notre comparaison du commencement. Il sert de liaison entre les derniers échelons de la classe travaillante et les économes de la classe élevée, que l'on désigne indifféremment sous le nom de banquiers, comme je l'ai fait moi-même pour M. Rémond. Il court, il trotte, il ramasse un tas de papiers, de valeurs, auxquels il met son endos, et qui par là deviennent bons pour le banquier, qui ne les prendrait pas sans cette garantie. Nécessairement, à ce métier, il faut qu'il gagne, et d'ordinaire le taux du courtier est assez élevé. Il prend le plus cher qu'il peut à ses clients, et donne à ses prêteurs le moins possible. C'est la différence de ces deux prix qui constitue tout son avoir. Le courtier ne travaille pas avec ses fonds : souvent il en a peu ; mais il bénéficie sur le mouvement qu'il donne aux fonds des autres. Par ce moyen, il n'est pas rare de voir un courtier faire pour cent, deux cent, ou même trois cent mille francs d'affaires par mois, et n'avoir à lui que vingt, vingt-cinq, ou trente mille francs au plus. Vous voyez que sa signature ne représente pas toujours une valeur pécuniaire. Mais le tact et l'habileté qu'il apporte dans ses choix de valeurs font qu'en affaires ou en court pas plus de chances avec lui qu'avec d'autres, qui souvent en imposent bien davantage.

La caisse de M. Rémond est fermée, et il s'est remis à son travail. Entre une troisième personne ; elle est étrangère, a l'air un peu timide, et s'avance en faisant force saluts :

payée à son débiteur, il la lui retourne (renvoie). Mais en la lui retournant il a bien soin d'y ajouter le plus qu'il peut une kyrielle de petits frais accessoires, tels que courtage, certifiées, timbre, commission, ports de lettres, etc., le tout ne s'élève pas à plus de dix pour cent, le tout proportionné au capital de l'emprunt, et le tout n'ayant pas été le moins du monde déboursé par le banquier. C'est un impôt payé par les nouveaux payeurs, et que la loi crée. Dès lors il n'y a rien à dire. — Vous comprenez maintenant pourquoi le courtier Dufuret appelle avant le courtier qui peut être fait à M. Rémond pour ses cinq mille francs sur Bordeaux ?

« M. Rémond, s'il vous plaît ? — Monsieur, c'est moi-même. — Monsieur, connaissez le nouveau personnage, comme je sais que vous prenez du papier, je prends la liberté... de... vous en présenter. » Et il sort de la poche de son gilet deux ou trois effets pliés, Frépès, sûr, qu'il étale aux yeux du banquier, dont le regard est attiré ; car il a considéré l'individu pendant sa phrase à réticences, et il lui demande sur le ton : « De la part de qui venez-vous, monsieur ? » A cette question il y a toujours plusieurs réponses prêtées, mais toutes plus ou moins embarrassées. On l'on a vu le nom du banquier dans l'*Almanach du commerce*, ce qui, vous le pensez bien, n'est pas suffisamment recommandable ; ou l'on a eu l'honneur d'être... protesté par M. Rémond, ce qui recommande le client surabondamment d'un manière encore un peu plus faible que la première raison. C'est cette première que notre individu a donnée. « Monsieur, lui répond le patron, pour avoir seulement daigné regarder ses valeurs, je n'ai l'habitude de prendre du papier qu'aux personnes que je connais. — Mais, monsieur, celui-ci est très-bien, je vous assure ; gardez-le, du reste, un jour ou deux ; vous prendrez des renseignements... — Monsieur, j'en ai suffisamment connu cela. » Et M. Rémond pivote sur son talon, et s'assied sur son fauteuil, et tourment le dos du solliciteur, qui sort désappointé, et d'un air plus haudrue, mais aussi plus gauche encore qu lorsqu'il est entré.

Ce troisième genre de clients est d'ordinaire très-peu agréable au banquier. Ce sont presque toujours des gens à la conscience élastique ou usée, et qui ne s'effrayent pas trop d'une rascasse dans le domaine de la ruse ou de la friponnerie. Ils arrivent à vous avec des valeurs de contrebande, souscrites par des personnes insolubles, des compères, ou même des hommes (il n'y en a que trop, de ceux-là, les misérables !) qui, pour une pièce de cent sous, vont vous signer un billet de cinq cents, de mille et de deux mille francs, d'une signature brute, d'un com en l'air, et dont le maître n'a rien, et qui, après tout, ne peut guère valoir moins qu'ils le signent de leur nom véritable. Vous concevez que le banquier, pris peut-être une fois à ce piège, doit être désormais sur ses gardes. Et il se tance journellement contre lui, ce grand propriétaire d'argent, des fraudes et des improbités semblables, les unes moins ouvertement indiquées, les autres plus audacieuses ou plus entendues... Vous voyez, comme je vous le disais au commencement, que les grands ne mangent par toujours les petits, et que je vous retourne la médaille du bon et du mauvais côté. Quand un fripon vient lui faire escompter un billet mauvais ou faux, et lui vole conséquemment ses espères, reprochez-vous au banquier de prendre quelques commissions, quelques échanges de pièce qui récompensent, au petit, et jour par jour, ce qu'on vient de lui prendre en cinq minutes ? Tout à bric-à-brac, et sans motif, dont se boucher. C'est moi un maître où cela ne se fait pas, et si vous accordez tout ce que vous voudrez.

Mais n'oublions pas que nous sommes encore dans le cabinet de M. Rémond. Maintenant arrivent ensemble, ou à peu de distance les uns des autres, des clients de moindre importance : des fabricants qui ont besoin d'argent pour le payé de leurs ouvriers ; des ouvriers même qui ont à faire quelques légers paiements de fournitures ; des épiciers, de petits libraires, des marchands, etc., qui viennent demander, pour le lendemain ou le surlendemain, les uns trois cents, les autres cinq cents, les autres mille francs, et qui déposent à l'avance les modestes valeurs dont ils ont composé leurs bordereaux : valeurs sur Paris, valeurs sur la province, valeurs à courte ou à longue échéance, ils apportent tout ce qu'ils ont, et sortent très-contents d'avoir pu avec cela obtenir une promesse d'argent.

C'est parmi les valeurs rapportées par ces gens-là qu'il faut bien regarder un peu le pittoresque de la chose. Il y en a quelques-unes qui sont si riches ! des billets encafé-

touges par des Allemands, des épiciers, des bûtiens, des maraîchers de cuirs, etc., etc., et qui traînaient, sans laisser le moindre doute, les maudis habiles d'où ils émanent. Un, entre autres, n'est toujours resté présent à la mémoire. Il était fils d'un père tudesque; jamais plus d'une française n'en eut à subir une profanation pareille. En voici la reproduction :

Paris ces 10 janvier 18.

Box n° 153-25.

En quinz meye prochains j'payerai l'honneur M^e ... la somme de deux centso quatrezous fraus vrigle risque sentine, valleur recut ruercheudine, qui jr lunt dunt

h... ..

Marchan tautruy,

Mon sin tautruy r... ..

C'est d'une signoreuse enuverture, et le que jr lunt dunt de la fin est jol! — Sur d'autres, dont le corps de biller est écrit de la main du créancier, vous voyez la signature du débiteur précédée d'une acceptation ripulée ainsi : *Accepté, accepté, accepté, accepté, accepté*, et autres variantes du même mot, toutes aussi et plus inacceptables les unes que les autres. Et tout cela n'est rien à dire; il faudrait voir les autographes.

Eh bien ! c'est de cet usage de valeurs que le banquier se s'empare. Voilà un marchand; pour lui, c'est de l'argent : il n'y plus qu'à le faire manœuvrer. Pour cela il les grille, endosse, et enregistre (le banquier eut-à-ruse le publicité et la renommée à sa manière, et il se mire dans son nom, qu'il imprime sur chacun de ses bouts de papier); il sépare le Paris de la province, et prend ses deux portefeuilles *ad hoc*, il les y classe noir par noir et échéances par échéances. Ensuite il ouvre un tarif sur lequel sont cotés tous les prix de ses correspondants de province, et leur prépare des lots de valeurs suivant le meilleur marché de chacun. Les effets terminés, les commis enregistrent encore chaque effet aux comptes-courants respectifs, font les lettres, que le patron signe, ferment, cachetant et courent à la poste. C'est là de l'argent expédié en province. Les correspondants qui reçoivent ces valeurs ont dans leur portefeuille du papier sur Paris, qu'ils envoient en réponse. Le banquier dépêche ses garçons de recette, et voilà son argent rentré, le tout avec les bruciers palpés sur chacun de ces opérations. Cet argent rentré sert à reprendre d'autres valeurs, qui ramènent d'autre argent, et toujours comme cela : c'est une petite contenance, une roue qui tourne, un renouvellement de tous les jours. Et vous comprenez que, si minces qu'ils soient, des bénéfices renouvelés et fréquemment doivent finir par s'élever à un certain chiffre.

Pour la négociation de son papier long sur Paris, le banquier a un compte ouvert ouvert à la banque de France. La Banque, c'est le grand banquier, le grand escoupeur. Elle repose, sur une échelle immense, ce que chacun des petits fait chez soi. C'est un ocean où se jettent tous les fleuves. Et il n'y a pas à dire que personne le dédaigne et l'en passe; elle est indispensable à tous ceux qui négocient, depuis Lafitte, qui y met par centaines de mille francs, jusqu'à un modeste courtier, qui y jette quatre ou cinq billets

papier sur Paris. Ces maisons, qui font, avec de modestes proportions, ce que la Banque fait au sein de l'argent, sont les Rathschold, les Laffitte, et même venant au ligne immédiat après ces noms riches et connu de tous. M. de la Roche, comme nous avions seulement à les indiquer, introduit qu'ils sont les doublures de la Banque, et que nous aurions eu à répéter pour eux ce que nous avons dit pour elle, nous passons outre, maintenant que notre omission est réparée.

Aussi bien il est temps de dire adieu à ce pauvre M. Rémond, qui nous avons basé dans son cabinet, et qui, pendant notre bavardage, a supposé tous les gains de sa journée, et préparé son bordereau pour le Banque, et ses remises pour ses correspondants de province. Le premier s'en va rue de la Vrillière, et les autres vont rue Jean-Jacques-Rousseau. Ne vous semble-t-il pas, maintenant que vous débrouillerez mieux les fils de ses opérations, qu'il y a quelques rhos d'esses grand à cuvisager dans cette promiscuité à réaliser des sommes importantes, et sur des points très-éloignés? Vous avez là, devant vous, quarante, cinquante mille francs de valeurs sur Lyon, Marseille, Bordeaux, Toulon, Rouen, Saint-Quentin, Le Havre, etc. etc., et la plupart ayant droit au trois mois à court avant d'échoir; et dans huit jours au plus, sans sortir de votre bureau, vous verrez dans votre caisse vos quarante, cinquante mille francs réalisés en espèces sonnantes! C'est beau! c'est un joli coup de baguette, que celui qui jette et disperse dans tous les sens, sur toutes les routes, ces lettres commerciales, comme autant de bombes renfermant des valeurs! C'est une agréable ramification à suivre, que celle qui part de Paris, le grand foyer, le grand centre, pour atteindre, embrasser, embrasser tous les points, je ne dirai pas de la France, mais du monde entier! — Vous voyez qu'il y a moyen de trouver de la poésie partout.

Ce servirait un grand malheur, par ma foi, de n'en pas trouver une parcelle dans l'industrie de ces riches, que je serais tenté de prendre pour des alchimistes du moyen âge, s'ils ne s'emparaient sur ces derniers dans leur habileté à découvrir le pierre philosophale. Oui, ils le découvrent! moi, ils font du précieux métal... à moins cependant que cette opération ne soit chez moi une sottise, et ne se repente de la logique imperturbable de la chimie bougreuse, qui vous dit: *Pour faire un cist de lièvre, prenez un lièvre. Si par hasard il fallait dire vrai: Pour faire de l'or, prenez de l'or, cela pourrait s'adresser aux banquiers, car ils en ont pour en produire; tandis que les pauvres souffreteux des fourneaux alchimiques n'en auraient guère, hélas! — C'est bien possiblement pourquoi ils n'en trouveraient pas.*

Et s'est aussi pourquoi bon nombre d'entre nous s'en passent longtemps... moi le premier, surtout et, au lieu de donner cet article, je m'amuse à bavarder et à blâmer, comme je le fais depuis un moment. Il y a un mois qu'il devrait être rendu; j'ai perdu trente jours d'atténuité sur le prix qu'il me sera payé. Un banquier aurait-il fait cela...? On voit bien que je ne suis pas banquier!

V. FERTIGER.

¹ Je n'ai prétendu parler ici ni des boursiers (l'agent de change a été fait), ni des prêteurs à la petite semaine (l'amière promet son titre dans les librairies des Frougoux), ni de ces riches juifs qui peuplent Gohy de fils de familles et de jeunes étonnés, je n'ai rien voulu dire aux plus de ceux qui, sur un billet qu'ils ont emprunté, en tirement le comte pour leur prêt... Qui que ce soit des banquiers, il y a tout d'un coup à ces derniers gens, et des détails sur leur honnêteté consciencieuse ne pourraient trouver place sous la plume de cet article.

TABLE DES MATIÈRES.

Titre des articles.	Auteur des articles.	Page.
L'ENFANT CHARMANT	M ^{me} EUGÈNE FEA	1
LE JEUNE HOMME	HENRI ROLAND.	6
LES MAÎTRES CHANTEURS.	FRANÇOIS GUCHARDNET.	11
LES PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS	<i>Id.</i>	17
LES AMIS DE COLLÈGE	<i>Id.</i>	22
LES EXAMINATEURS.	ANDRÉYROT	25
L'ERMITTE DU VESUVÉ	A. RABOT	30
LES INCOMPLETS.	ANDRÉAS	32
LES FLOMMES LITTÉRAIRES	F. GUCHARDNET	35
LES FLOTTEURS.	E. SÉGLIN	40
LES ANGLAIS EN SUISSE.	F. GUCHARDNET.	43
PETITS MÉTIERS LITTÉRAIRES	<i>Id.</i>	48
LES ALBUMS.	<i>Id.</i>	51
LE GANT-JAUNE NAPOLITAIN.	A. RABOT.	56
LES SATURNALES.	TAKKE DELORD	56
LE CLUB DE PETITE VILLE.	F. GUCHARDNET	61
LE MARTYR DE LA LIBERTÉ.	E. OURLAG.	64
UN FOYER DE THÉÂTRE.	L. ROUX	67
LES VILLAS PARISIENNES.	FRANÇOIS DE VALRIVE.	69
LES BANQUETS D'ANCIENS ÉCOLIERS.	GÉRARD DE NEUVIL.	74
LE PROPRIÉTAIRE CAMPAGNARD.	J. BARR.	77
LE CORRESPONDANT DES JOURNAUX.	E. OURLAG.	84
LES HOTELS DU QUARTIER LATIN	L. ROUX.	87

<i>Titres des articles.</i>	<i>Noms des auteurs.</i>	<i>Page.</i>
LES MÉTIERS LITTÉRAIRES. — (Le Journal industriel.)	F. GUCHARDOT.	91
PHYSIONOMIES DU JOUR DE L'AN.	<i>Id.</i>	95
LES VISITEURS DU SALON. (I.)	<i>Id.</i>	98
LE CONDUCTEUR D'OMNIBUS.	Ch. FRIÈRE	102
LES PETITS MÉTIERS LITTÉRAIRES. — (Le Rédacteur industriel.)	F. GUCHARDOT.	105
LE BOULEVARD DES ITALIENS.	E. TEXIER.	109
LA FEMME SANS GOUT.	L. P. O.	111
LES VISITEURS DU SALON. (II.)	F. GUCHARDOT.	116
PARIS NOCTURNE.	L. ROUX.	121
LE BIASE.	A. DE LACROIX.	124
LA SEMAINE SAINTE A PARIS.	E. DE LA BÉOLLEHERRE.	127
LA RUE OU L'ON NE MEURT PAS.	L. ROUX.	132
L'ÉCOLE PRIMAIRE.	E. OURLEZ.	134
L'AMI D'UN HOMME CÉLÈBRE.	<i>Id.</i>	142
LE NOUVEAU PARIS.	A. AGARD.	146
LE DÉCROTTEUR.	L. A. BERTHIAUX.	150
LES TOURISTES EN ITALIE.	F. GUCHARDOT.	155
UNE ÉDUCATION UNIVERSITAIRE.	HENRI DE ROMILLY.	164
LA CONFESSION D'UN DANSEUR.	G. COCHARD.	170
LA JOURNÉE D'UN MÉDECIN.	L. ROUX.	179
LES MUSICIENS AMBULANTS.	MARIE D'ANSPOER.	183
LA MISÈRE.	ANDRÉAS.	187
LES APPARTEMENTS A LOUER	A. DE LACROIX.	189
UN PATRIOTE PROVENÇAL.	A. DUNAS.	195
LA RUE DES LOMBARDS.	ANDRÉAS.	196
LA CACOLETIÈRE.	G. DE LAVINNE.	201
LES MONS DE CONTREBANDE.	F. GUCHARDOT.	205
LA BARRIÈRE DE LA VILLETTE.	L. ROUX.	211
LE MARCHAND DE NOUVEAUTÉS.	P. BERNARD.	214
LE VIGNERON	F. FORTINOT.	217
LES CANOTIERS.	Ch. FRIÈRE.	224

TABLE DES MATIÈRES.

479

Titre des articles	Noms des auteurs.	Page.
LE PÉNITENT.	E. AVOUD.	227
PARIS POUR LES MARINS.	G. DE LA LAMOLLE.	231
LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN.	P. BERNARD et L. COLASLÉAC.	234
LE COUREUR D'HÉRITAGES.	MOULÉ.	238
LE GARDE CHAMPÊTRE.	F. COQUELLE.	242
LE BERGER.	ÉRIENNE DE NEUVILLE.	250
LE MARAIS.	L. COURMÉDAL et P. BERNARD.	251
LES RESTAURANTS DU QUARTIER LATIN.	L. ROUX.	259
LES BALS D'ÉTÉ.	A. ACHARD.	261
LES PASSAGERS.	G. DE LA LAMOLLE.	270
L'ÉTUDIANT EN VACANCES.	L. ROUX.	276
LES BALS D'HIVER.	A. ACHARD.	280
LES FÊTES À BORD. — (I. Le Bû.)	G. DE LA LAMOLLE.	282
L'HUISSIER DE CAMPAGNE.	ELCÈNE NOL.	295
LE SOUFFLEUR.	CH. FRÉZ.	301
LES ÉCOLES DE NATATION.	<i>Id.</i>	304
LE STÉNOGRAPHE RÉDACTEUR.	A. JASSE.	309
LES FÊTES À BORD. — (II. Le Passage de la ligne.)	G. DE LA LAMOLLE.	316
LE PAYSAN MARSEILLAIS.	TAXIER DELORD.	322
CERTAINS VIEUX CÉLIBATAIRES.	G. BERNAT.	325
LE CHIMISTE.	ANDRÉAS.	346
L'ABONNÉ À UN THÉÂTRE DE PROVINCE.	CH. DURAND.	352
LES FÊTES À BORD. — (III. Les Jours fériés; le Spectacle.)	G. DE LA LAMOLLE.	350
LE RAYONNAIS.	G. DE LATOUR.	360
LA GOUVERNANTE DU CURÉ DE VILLAGE.	F. COQUELLE.	369
LE BOULIER.	CH. DE ROND.	379
LES FÊTES À BORD. — (IV. Les Rondes.)	G. DE LA LAMOLLE.	380
LES CONSEILS DE RÉVISION.	A. ACHARD.	391
LA SOUS-MAÎTRESSE.	F. DE JONCÉBOIS.	399
LE COMMISSAIRE-PRISEUR.	CH. FRÉZ.	408
UN PARISIEN EN PROVINCE.	MOULÉ.	414

Titre des articles.	Noms des auteurs.	Page.
LES RÉFRACTAIRES.	A. ACHARD.	418
LES FÊTES A BORD. — (V. Marine marchande.)	G. DE LA LAMOLLE.	420
LES HABITUÉS DE LA COUR D'ASSISES.	MARC-MICHEL.	433
LE COLPORTEUR.	A. ACHARD.	443
LE PORTEUR DE JOURNAUX.	Le ROUX.	449
LE MAIRE DE VILLAGE.	MOULIN.	452
L'É BÉNÉFICIAIRE DE CONCERT.	ALFRED DES ESSARTS.	458
LE MONDE DES ROMANS. — (Les Femmes émancipées.)	F. GUICHARDY.	463
LE BASQUIER.	F. FERTIAULT.	468





5

